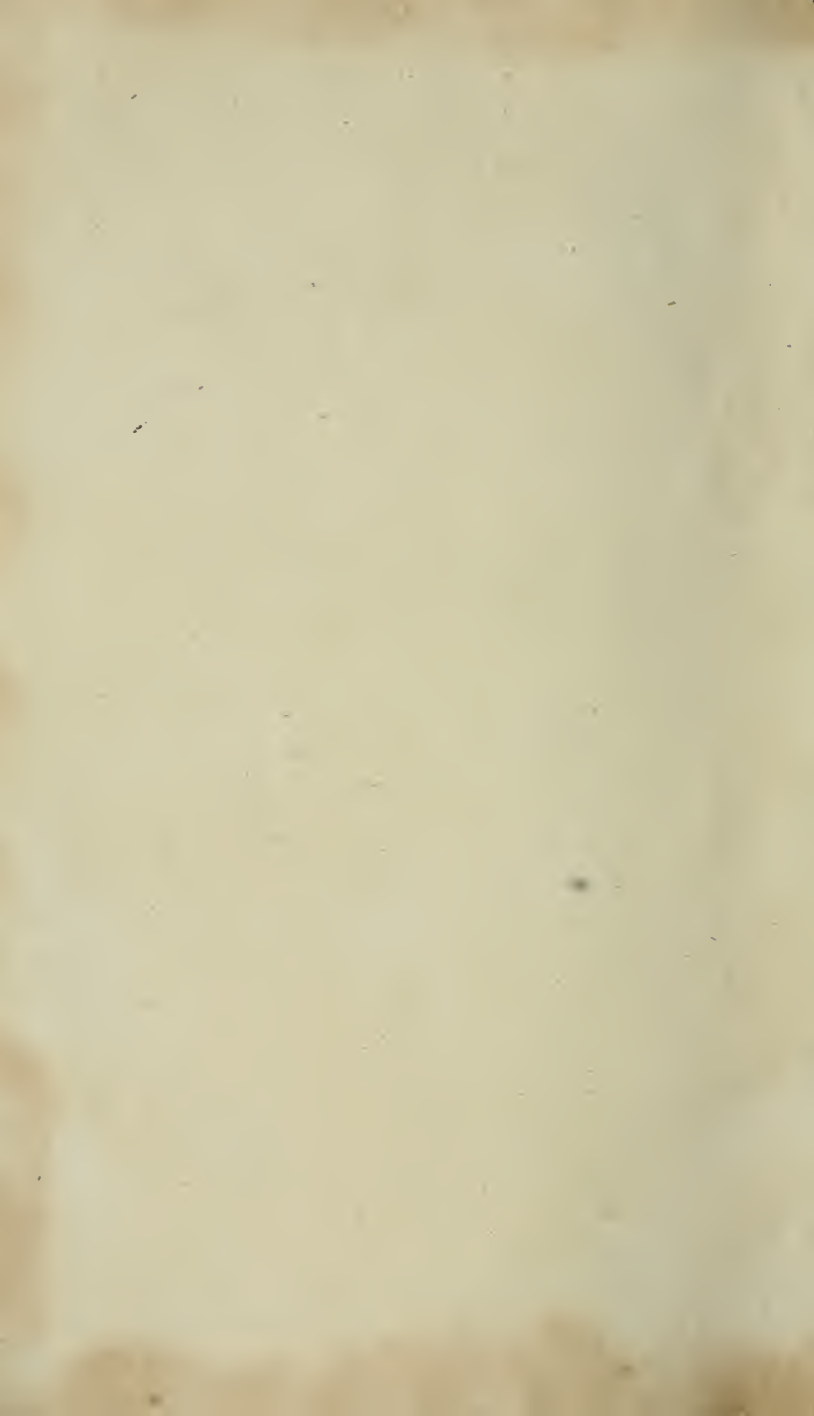










BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE

II.

SE TROUVE A PARIS:

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N^o. 9.

A LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE MERCIÈRE, N^o 33.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE;

CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes; celle de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rits, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD,

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉE AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXII.



BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

ALEXIS (saint), naquit à Rome vers l'an 350. Il eut pour père Euphémien, sénateur, et pour mère Aglaïs : ses parens l'ayant obligé à épouser une fille d'une naissance très-illustre, il la quitta le soir même des noces, et se retira sous le porche de l'église de Notre-Dame d'Édesse, ville de la Mésopotamie, où il vécut d'aumônes pendant l'espace de dix-sept ans. S'étant embarqué pour aller à Tarse, un vent contraire le jeta à Rome où il vécut jusqu'à sa mort dans un coin de la maison de son père, sans être reconnu de personne. Lorsqu'il fut prêt de mourir, il écrivit dans un billet son nom, sa famille, son mariage, les principales circonstances de sa vie, et tint ce billet en sa main jusqu'au dernier soupir. On prit pour lors ce papier qu'on ne put lire sans étonnement. Le corps du saint fut porté dans l'église de Saint-Pierre, selon Métaphraste, ou en celle de Saint-Poniface, selon le

Martyrologe ; et la maison d'Euphémien fut dans la suite des temps changée en une église sous le nom de Saint-Alexis. Le Martyrologe et le bréviaire romain mettent sa mort au 17 de juillet ; les Grecs en font la fête le 17 de mars qui est le jour de sa sépulture, selon Métaphraste. Ce culte n'était pas encore institué au neuvième siècle de l'Église. L'histoire de saint Alexis est fabuleuse. Cependant on ne doit pas dire que l'église grecque et la latine honorent un Saint imaginaire dans le culte qu'elles lui rendent ; mais on peut dire qu'elles honorent un même Saint sous deux noms différens. Saint Alexis paraît être absolument le même que saint Jean Calybite, et la première vie de saint Alexis ne semble qu'une simple copie de celle de saint Jean Calybite, dans laquelle on n'a presque changé que les noms propres des personnes et des lieux ; on a oublié d'y changer l'endroit où il est

dit qu'Alexis, après sa mort, fut reconnu à son seing qui fut vérifié en présence du patriarche et de l'empereur ; ce qui ne convient qu'à Constantinople ; puis on ajoute aussitôt qu'il avait été enterré dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Quelques uns croient que les moines grecs, venus de Constantinople à Rome, firent connaître saint Jean Calybite à l'église latine, et qu'ils lui donnèrent l'épithète d'*Alexis* ou de *guérisseur*, à cause des guérisons miraculeuses accordées à ses prières, et que de là est venue l'Histoire de saint Alexis. (Baronius, *Papebr.*, tom. 1, maii. Baillet, 17 juillet.)

ALEXIS ARISTÈNE, économiste de l'église de Constantinople, assista en 1166 au concile de Constantinople. Il paraît qu'il y tint un rang distingué, puisqu'étant consulté par les Pères sur ce que le Droit canon prescrivait dans l'affaire de Nicéphore, patriarche de Jérusalem, il cita contre lui le trente-septième canon du concile in *Trullo*. Il a encore fait des notes sur un recueil de canons : ce recueil a été imprimé à part, en grec et en latin, par Chrystophe Justelle dans sa *Bibliothèque du Droit canon*, t. 2, p. 673. Beveregius y a fait des notes et l'a donné en grec et en latin dans les *Pandectes des canons*. Cave. Dupin, *Bibl. eccl.*, douzième siècle.

ALEXIS, évêque de Melphi en Italie, se distingua en 1512 ; il fut chargé par le pape Jules III de prêcher en présence des Pères

du concile de Latran, lorsqu'ils allaient tenir leur troisième session. Alexis s'en acquitta parfaitement, ayant pris pour son sujet la meilleure manière de tenir des conciles et la nécessité de l'union. La lettre qu'il écrivit au pape pour lui rendre compte de son discours, et son discours même, sont dans le quatorzième tome des Conciles, p. 122. (Cave.)

ALEXIS DE LA CONCEPTION (le Père), publia en 1710 la vie du vénérable Père Joseph de la Mère de Dieu, fondateur et premier général de l'Ordre des clercs réguliers de la Mère de Dieu. *Vita del venerab. servo di Christo P. Giuseppe della Madre di Dio, nobile Aragonese, fondatore, propugatore e primo generale della religione de Cherici regolari poveri della Madre di Dio, delle scuole pie, descritta del Padre Alessio della Concezione, essendo vicario generale et poi settimo preposito generale di detto istituto. Alla fantita di nostro Signore papa Clemente XI*, in-4°. *Journal des Savans*, 1710, p. 414 de la première édition, et p. 375 de la seconde.

ALEXIUS (Vincent), de Pérouse, archiprêtre de la cathédrale et professeur en droit, depuis auditeur de Rote à Rome et évêque de Pérouse, a laissé des Lectures, des Décisions et des Réponses. Il est mort en 1611. *Bibliothèque historique des auteurs de Droit*, par Denis-Simon, édition de Paris, in-12, 1702.

ALEXIUS (Nicolas), né à Pérouse comme le précédent, et

chanoine de la cathédrale , renonça à l'âge de vingt ans aux espérances que sa réputation naissante pouvait lui faire concevoir , et se consacra à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique où ayant cultivé ses talens pour la chaire , il devint un des plus célèbres prédicateurs de l'Italie. On assure qu'il reçut de grands éloges des papes Paul III et Paul IV qui l'entendirent ; et qu'ayant prêché un Carême dans sa patrie , il toucha le cœur d'un grand nombre de gens et entre autres de plusieurs femmes débauchées à qui il procura une maison de retraite , et donna des constitutions , le cardinal Fulvio Cornéo , évêque de Pérouse , ayant approuvé son zèle. Il fut aussi premier professeur au collège de Pérouse où il eut pour écolier Michel Bonelli, fils de la sœur du saint pape Pie V qui lui offrait divers évêchés qu'il refusa toujours avec beaucoup de modestie. En 1566 , il fut fait inquisiteur de Pérouse et de l'Ombrie ; et ayant exercé cet emploi dix-neuf ans avec autant de douceur et de bonté que d'exactitude , il mourut de la mort des justes le 28 février 1585. Alexius avait toujours aimé la poésie latine , et il y donna le temps que lui laissaient ses occupations et ses exercices de religion , auxquels il fut toujours exact. On ne connaît de poëme de sa composition imprimé qu'un petit sur la peste et un autre moindre ; mais on garde à Pérouse l'Histoire des Rois de Juda et d'Israël , et les

Éloges des Saints de l'Ordre de Saint-Dominique. On lui attribue des Traités de la Sainte-Trinité , du souverain Bien et de l'Eucharistie , et deux volumes de Sermons. Echard , *Script. ord. FF. Prædicat.* , tome 2. Moréri , édit. de 1759.

ALFÈRE (saint) , né vers le milieu du dixième siècle d'une des plus illustres familles de Salerne , fut employé par les princes de cette ville en diverses négociations ; mais une grande maladie , qui le mit à deux doigts de la mort , l'ayant dégoûté du monde , il résolut d'embrasser l'état ecclésiastique ; et aspirant ensuite à une plus grande perfection , il se joignit à Odilon , abbé de Clugny , qui le mena dans ce célèbre monastère où Alfère embrassa la règle de Saint-Benoît au plutôt en 991. La réputation de sa sainteté le fit bientôt redemander par Gaimar III , prince de Salerne , pour gouverner les monastères de cette ville. Après s'en être acquitté quelque temps avec succès , il se retira sur un coteau de la montagne qu'on appelle *Saint-Élie* , et ne s'y trouvant pas encore assez solitaire , il alla se cacher au bas d'un rocher affreux où il ne laissa pas que d'être suivi par un grand nombre d'hommes qui voulaient vivre sous sa conduite , et entre lesquels il en choisit douze. Le lieu de sa retraite fut appelé *Cave* , parce qu'on en avait tiré des pierres dont le vide formait une caverne ; et il est devenu depuis chef d'une célèbre congré-

gation ; mais du vivant de saint Alfre, il n'y eut que douze religieux. L'acte de la donation que Gaimar lui en fit est de 1025. Le saint fondateur y vécut jusqu'en 1050 qu'il plut à Dieu de le retirer du monde. Ughel , *Ital. sacr.*, tom. 7, p. 515. Bolland , 17 jan., 17 féb. et 14 mart. Maillon , *ann. ord. Bened.*, t. 4. Moréri.

ALFORD (Michel), jésuite anglais de Londres , né en 1587, entra dans la compagnie en 1607. Après ses études de philosophie et de théologie qu'il fit partie en Espagne , partie à Louvain , il fut cinq ans pénitencier à Rome. Delà , étant envoyé en Angleterre , il fut arrêté à Cantorbéry et présenté au magistrat qui l'envoya à Londres. Marie-Henriette le délivra. Depuis ce temps-là , il cultiva la mission d'Angleterre durant plus de trente ans. Il fut deux fois député à Rome pour les affaires de la Société. Nous avons de lui : *Britannia illustrata sive Lucii , Helenæ , Constantini patria et fides ; cum appendice de tribus hodie controversis , de paschate Britanno- rum , de clericorum nuptiis , et num olim Britannia coluerit romanam Ecclesiam*, imprimée à Anvers en 1641, in-4°. *Annales ecclesiastici Britannorum, Saxonum et Anglorum*, à Christo nato usque ad annum 1189 ; *ibid.*, tom. 4, in-4°. Il mourut à Saint-Omer en 1652. Sotwel , *Biblioth. script. soc. Jesu*.

ALFRED , évêque anglais , a fleuri sur la fin du dixième siè-

cle vers l'an 990. Il fut religieux de l'Ordre de Saint-Benoît , dans le monastère de Malmesbury , puis abbé , et enfin évêque d'Excester. Il composa un *Traité de Naturis rerum* ; l'Histoire de la vie de saint Adelme , et celle de son abbaye de Malmesbury. Guillaume de Malmesbury , *de gest. Pont. Pitseus , de script. Angl.* Vossius , *de Hist. lat.*, l. 2.

ALFRÈDE ou ÆLFREDE , dit le Grand , roi d'Angleterre , né en 849 d'Étenulphe , roi des Saxons occidentaux , et de sa première femme Asburge , savait à peine lire à l'âge de douze ans : quelques vers saxons qu'on lui répétait jour et nuit , et qu'il apprit par mémoire , faisaient toute sa science : il travailla ensuite à acquérir les connaissances qui lui étaient nécessaires , et on peut dire qu'en réparant le temps qu'il avait perdu , il a mérité d'être mis au nombre des savans de son siècle. Il monta sur le trône d'Angleterre l'an 871 ; et pendant trente ans qu'il régna , il essuya à diverses reprises les faveurs et les disgrâces de la fortune ; tantôt victorieux des Danois qu'il défit dans plusieurs combats , tantôt vaincu lui-même et dépouillé de son royaume. Il fonda plusieurs monastères ; il bâtit des églises , et l'Université d'Oxford lui doit sa naissance : là , il fit élever dans les belles-lettres les enfans de bonne famille , et il leur donnait lui-même l'exemple d'une étude assidue. Il ne se passait point de jour qu'il n'employât au moins

huit heures à lire, à écrire, à dicter ou à prier; de sorte qu'il était tout à la fois grammairien, philosophe, historien, musicien et poète. Il mourut l'an 900 au mois de novembre, âgé de cinquante-un ans, après en avoir régné vingt-neuf. Assérius Menevensis, son domestique et son favori, a écrit sa vie. Voici ses ouvrages : Paraphrase en langue saxonne de l'Histoire ecclésiastique du vénérable Bède; elle se trouve dans l'édition qu'Abraham Welocus a donnée de cette histoire à Cambridge, 1644, fol. Un grand nombre de lois qui concernent l'Eglise, en saxon et en latin, *ibid.*, *in append.*; son testament qui est avec sa vie dans Assérius Menev.; le Pastoral de saint Grégoire en saxon; la préface de cet ouvrage est en anglais et en latin, *ibid.* Le Psautier de David traduit en partie en langue saxonne. Jean Spelman l'a fait imprimer à Londres avec le texte latin en 1640, in-4°. L'histoire de Paul Orose en saxon; la préface est dans Henri Spelman, à la fin de la vie d'Alfrède, pag. 205; L'histoire des Rois de la Saxe occidentale, en saxon et en latin, *ibid.*, pag. 199. On lui attribue aussi une version de Boèce. Pour les quatre Dialogues de saint Grégoire qu'il avait aussi traduits, ils sont perdus : on peut en avoir l'*index* dans Baeléus, *cent.* 2, c. 26. (M. Cave.)

ALFRIC, ÆILFRIC, ELFRIC, ALVRIC ou ALVRED, vivait au commencement du onzième siècle. On ne sait pas son pays, mais

on prétend qu'il était né de parents nobles et très-riches. Il fut élevé parmi les religieux de l'abbaye d'Abington, Ordre de Saint-Benoît, sous la discipline de saint Ethelwalt, auquel il succéda. Fait ensuite abbé de Malmesbury, puis évêque d'une église dont on ne convient pas, et enfin archevêque de Cantorbéry, immédiatement après saint Duns-tan, il mourut en 1006. Il obtint plusieurs privilèges en faveur de son Ordre du roi Ethelrède, à qui il persuada de faire bâtir deux grands monastères que ce prince donna aux bénédictins. Cet archevêque fut de son temps en grande réputation d'habileté dans la grammaire et dans la théologie; il fut surnommé *le grammairien*; on fit traduire ses Sermons en langue saxonne pour les faire lire publiquement dans les églises, et ses lettres furent insérées dans les livres synodiques de l'église anglicane. Les auteurs anglais nous assurent que leurs bibliothèques sont pleines d'un grand nombre d'ouvrages de cet archevêque, écrits en langue saxonne, et ils nous en ont donné depuis peu quelques uns traduits du latin, savoir : une Homélie paschale du corps et du sang de Jésus-Christ, dans laquelle il parle à peu près comme Ratramne, et deux Lettres, l'une à Wulfin, évêque de Salisbury, et l'autre à Vulstan, archevêque d'York, sur le même sujet, qui ont été imprimées à Londres en 1566, 1623 et 1638. L'on a dans les conciles une lettre canonique

d'Alfric adressée à Wulfm qui est une espèce de rituel pour les prêtres. Les principaux traités manuscrits de cet auteur, composés en languesaxonne, sont une Histoire de l'ancien et du nouveau *Testament*, jusqu'à la prise de Jérusalem; un livre pénitentiel; quatre-vingts Sermons; une Lettre sur la vie des moines; une autre contre le mariage des clercs, une Chronique saxonne de l'église de Cantorbéry, quelques vies des Saints, et des versions de quelques ouvrages latins; entre autres les Dialogues de saint Grégoire. Dupin, *Biblioth. eccles.*, dixième siècle.

ALFRIC, dit de *Saint-Alban*, parce qu'il a été abbé du monastère de ce nom en Angleterre, composa une Liturgie et quelques autres traités qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Matthieu Paris parle avantageusement de lui, de *reb. gest. Abbat. S. Alban.*

ALGARVE ou ALGARBE, province d'Espagne dans le Portugal, en latin *Algarbia*, avec titre de royaume; elle a le Portugal au septentrion, l'Andalousie au levant, et la mer Océane au couchant et au midi; ce n'était autrefois qu'un simple comté qui faisait la demeure des Turdetains. Denis I, roi de Portugal, surnommé le *Père de la Patrie*, fils d'Alphonse III, l'érigea en royaume. Ce pays contenait alors beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui. Silves, une des quatre villes de ce canton, était le siège d'un évêque qui y fut établi sur la fin du

douzième siècle, savoir en 1188; mais le mauvais air de cette place en a enfin chassé les évêques et les principaux habitants; ainsi l'évêché a été transféré l'an 1590 à Faro qui est la première des autres trois villes des Algarves, et il est toujours resté suffragant de l'archevêché d'Évora: c'est ce qu'on appelle l'évêché des Algarves. Cette translation se fit sous l'évêque dom Alphonse de Castelbranco, et cet évêché est appelé indifféremment, ou *Faraonensis*, de la petite ville de *Faro*, ou *Algarbiensis*, du nom du royaume.

La ville de Faro, en latin *Pharus*, est située sur la côte méridionale des Algarves, à douze lieues au levant de Lagos, avec un port de mer, entre l'embouchure de la Guadiana et le Cap de saint Vincent: on y compte vingt-deux mille familles, partagées en deux paroisses, dont la cathédrale est la principale. Le chapitre de cette église consiste en sept dignités, douze chanoines et six prébendiers. Il y a dans la ville un collège de jésuites, deux maisons religieuses d'hommes et une de filles.

Évêques d'Algarve.

1. Dom Jean Melliot.
2. François de Meneses réforma l'Université de Coimbre.

Les livres qui contiennent la succession complète des évêques d'Espagne et de Portugal, manquant dans nos plus fameuses bibliothèques, nous ne pouvons pousser celle-ci plus loin, non

plus que quelques autres. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet au mot *Albarasin*.

ALGHIER, *Algaria*, ville épiscopale de Sardaigne, sous la métropole de Torre, située sur la côte à égale distance de Eosa et de Jassari, dans un lieu où était autrefois le port de *Coracodes*, dont Ptolémée fait mention. Elle est petite, mais jolie, forte et bien peuplée. L'évêché y fut érigé au commencement du seizième siècle, et celui d'Orthanc lui fut uni vers le même temps. La cathédrale est dédiée à la sainte Vierge. Le chapitre est composé de quatorze chanoines, parmi lesquels il y a un archiprêtre, un archidiacre et un doyen. Les revenus de l'évêché montent à deux mille cinq cents écus romains, dont il paye deux cent soixante-treize florins à la chambre apostolique. Il y a dans la ville un séminaire, six couvens d'hommes et un monastère de filles. Les augustins et les capucins sont hors la ville.

Évêques d'Algher.

1. Pierre, chanoine de Gênes, premier évêque d'Algher, assista au concile de Latran en 1512, depuis la première jusqu'à la septième session.

2. Jean de Loysa, Espagnol, chanoine de Zamora, abrégiateur apostolique à Rome, fut nommé à l'évêché d'Algher en 1514.

3. François de Parchonovo, de l'Ordre des Frères-Mineurs,

en 1524. Il eut pour successeur, l'année suivante,

4. Guillaume Cassadoni, auditeur de Rote et référendaire de l'une et de l'autre signature, mort en 1528.

5. Dominique Pastorello, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé en 1528, passa à l'église de Cagliari en 1534.

6. Jean Renna, Vénitien, succéda à Dominique en 1534, et fut transféré au siège de Pampelune dans la Navarre en 1538. Comme il était beaucoup incommodé de la goutte, Jules III lui permit de dire la messe assis. On peut voir le bref que ce pape lui adressa à ce sujet à la fin de la lettre de Benoît XIV, à *Monsignore Ignatio Reali*, *primo Maestro delle cerimonie pontificie sopra il celebrare la messa sedendo*. (11 octobre 1757.)

7. Durantes Duranti, de Brescia, nommé à l'évêché d'Algher en 1538, fut transféré à l'église de Cassano dans la Calabre en 1541, devint cardinal trois ans après, et enfin évêque de Brescia sous Jules III. Il mourut en 1557.

8. Pierre Vagnick, Espagnol, siégea en 1541. Il alla au concile de Trente où il resta depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1552.

9. Pierre Fragus, Aragonais, évêque d'Usellis, aujourd'hui Alès, permuta cette église avec celle d'Algher en 1562, et passa de là au siège d'Huesca en Espagne où il mourut en 1584. Il avait assisté au concile de

Trente avant et après son élévation à l'épiscopat.

10. Antiochus Nin , élu en 1572.

11. André Baccalar , en 1568, transféré à Torre en 1605.

12. Nicolas Canavera d'Iglesia , chanoine d'Alès , devint évêque d'Algher en 1605.

13. Gavinus Manca de Cedrellas , passa de l'évêché de Bosa à celui d'Algher en 1611 , et trois ans après il fut transféré à l'église de Torre.

14. Laurent de Nicto , de Tolet , de l'Ordre de Saint-Benoît , nommé évêque d'Algher sous Paul v en 1613 , permuta cet évêché avec celui d'Arbora , aujourd'hui Onstagni , en 1621.

15. Ambroise Machinus , transféré à l'archevêché de Cagliari vers l'an 1626.

16. Gaspard de Prieto , général de l'Ordre de la Merci , fut fait d'abord évêque de Solfone en Catalogne. Il fut transféré ensuite au siège d'Algher vers l'an 1626, et à celui de Perpignan en 1636. Il mourut dans cette dernière ville en 1637 , avec la réputation d'un très-vertueux prélat.

17. Valérius Ximenès d'Embrun , originaire d'Aragon , religieux du mont Carmel , réformateur général de Sardaigne , visiteur royal de Portugal , président des États d'Andalousie et commissaire apostolique de Castille , nommé à l'évêché d'Algher en 1636 , mourut la même année à Saragosse sans avoir pris possession de son église.

18. Cyprien Azcon , d'Aragon , vicaire-général de l'église de Valence , élu évêque d'Algher en 1637 , mourut aussi sans avoir vu son église.

19. Antoine Nuseus , archiprêtre de l'église de Torre , succéda à Cyprien dans l'évêché d'Algher en 1639.

20. Vincent Augustin Clavenia , permuta le siège de Bosa avec celui d'Algher en 1644.

21. François Buil , Sarde , savant religieux de l'Ordre de la Merci , était confesseur de Philippe iv , roi d'Espagne , quand il fut nommé à l'église d'Algher par Innocent x , en 1653.

22. Denys Cartasenès , de l'étrainte Observance de Saint-François , fut placé sur le siège d'Algher en 1657.

23. Sauveur Mullas , de Castel-Nuovo , en 1659.

24. André Aznar , de Cagliari , de l'Ordre de Saint-Augustin , nommé en 1663 , fut transféré ensuite à l'évêché de Lérida en Espagne.

25. Luxorius Roger , chanoine de l'église de Cagliari , fut fait évêque d'Algher en 1673.

26. François Lopez de Urraca , de l'Ordre de Saint-Augustin , après avoir gouverné pendant cinq ans l'église de Bosa , passa à celle d'Algher en 1677.

27. Louis Diaz , élu en 1681 , transféré à l'archevêché de Cagliari en 1686.

28. Jérôme Fernandès de Velasco y Mendosa , de l'Ordre de Saint-Benoît , succéda à Louis Diaz en 1686.

29. Joseph à Jesu Maria , augustin réformé , confesseur du roi d'Espagne , nommé évêque d'Algher en 1693, mourut avant d'être sacré.

30. François Femadès , théologien et prédicateur célèbre de l'Ordre de la Merci , refusa l'évêché d'Algher en 1694.

31. Thomas Carnizer , d'une famille noble de Cagliari , religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , nommé en 1695, mourut en 1720.

32. Jean-Baptiste Lomellini , d'une famille noble de Caramagnole en Piémont , docteur en théologie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , sacré évêque d'Algher par Benoît xiii le 1^{er} janvier 1727, fut transféré à l'église de Saluces en 1729, et mourut en 1733.

33. Denys-Joachim Ganières , né à Carre en Piémont où son père , Français de nation , seigneur de Beaumont , était alors gouverneur , prit l'habit dans l'Ordre des Servites, et y fit beaucoup de progrès dans la piété et dans les sciences. Victor Amédée, duc de Savoie , le nomma son théologien en 1719, et évêque d'Algher en 1730, ce prince étant alors déjà roi de Sardaigne. Denys mourut en 1732.

34. Mathieu Bartholini , de Mondovi , archiprêtre de la cathédrale de Coni et président de l'Université de Turin , succéda à Denys dans le siège d'Algher en 1733 , et fut transféré à l'évêché de Torre en 1741.

35. Charles - François Casa-

nova , de Pigna , au diocèse de Vintimille , vicaire-général de Rimini , élu évêque d'Algher en 1741 , passa à l'église de Torre en 1751.

36. Joseph-Augustin Delbecchi d'Oncille , ci-devant général des clercs réguliers des écoles pies , gouverne aujourd'hui l'église d'Algher avec honneur. (*Sardinia sacra* , pag. 171.)

ALGHERI ou ALGHIERI, *Al-garia* , ville épiscopale de Sardaigne sous la métropole de Sassari , est située à cinq ou six lieues au midi de cette ville. L'évêché d'Othona , ville aujourd'hui ruinée , y fut transféré en 1505.

ALIAN (hébr., *des feuilles*, autrement , *élevé*) , premier fils de Sobal, fils de Seïr. (1. *Par.* , c. 1 , v. 40.)

Aliénations des biens ecclésiastiques.

L'Eglise , dit M. Fleury , n'a ni la même liberté que les particuliers d'acquérir des immeubles , ni la même liberté de les aliéner. (*Instit. au Droit Eccl.*) Les biens ecclésiastiques étant consacrés à Dieu , il n'y a aucun homme qui en soit propriétaire, ni qui en puisse disposer autrement que les canons l'ont ordonné sans commettre un sacrilège. Du commencement , la charité des évêques étant évidente , ils avaient grande liberté d'affranchir les esclaves de l'Eglise , de vendre les vaisseaux sacrés pour racheter les captifs

ou nourrir les pauvres , de donner même des fonds pour récompenser les services rendus à l'Église ou fonder des monastères ; quelques uns en abusaient , et on en voit des plaintes dans les conciles. Comme les églises de Rome et de Constantinople étaient les plus riches et les principales , il fallut commencer par elles. L'empereur Léon fit une loi pour empêcher l'aliénation des biens de l'Église de C. P. Basile Cécina , qui prit le nom de roi de Rome , ordonna pareillement par un décret que les biens de l'Église romaine ne pourraient être aliénés , et le pape Symmaque qui trouva d'abord mauvais qu'un laïque eût porté cette loi , ne laissa pas que de la confirmer dans un concile assemblé en 502 ; mais ce décret n'obligeait encore que l'Église de Rome. L'empereur Anastase 1^{er} , dit *le Silencieux* , étendit la loi de Léon à toutes les églises du patriarchat de C. P. (Leg. 17, cod. de Sac. Eccl.) ; et enfin Justinien en fit un édit général en 535 pour toutes les églises d'Orient , d'Occident et d'Afrique , par des constitutions qui règlent exactement tout ce qui regarde cette matière. Il consent cependant à l'aliénation quand il s'agit de nourrir les pauvres durant quelque famine extraordinaire , ou de racheter les prisonniers. Saint Ambroise exceptait aussi ces deux cas. Il a fallu de temps en temps renouveler ces ordonnances , parce que les ecclésiastiques n'ayant que la jouis-

sance de ces biens , ont eu quelquefois plus d'application à en tirer ce qu'ils pouvaient pendant qu'ils jouissaient qu'à pourvoir à l'utilité de leurs successeurs , principalement dans les derniers temps où ils n'ont pas été choisis avec tant de soin. On ne voit pas que cette loi soit plus ancienne en France que le neuvième siècle où le concile de Meaux , can. 17 et 18 , et celui de Beauvais , can. 3 et 4 , en font un règlement. Sous le nom d'aliénation , on comprend la donation , la vente , l'échange et même l'hypothèque , en un mot tout acte translatif de propriété : cette loi comprend également les monastères , les hôpitaux et même les confréries.

Les canonistes marquent néanmoins quelques cas où l'Église peut aliéner ses biens , comme sont ceux que nous avons rapportés ci-dessus : ils ajoutent qu'il est quelquefois de l'utilité de l'Église de le faire ainsi , comme lorsqu'un fonds est de nul revenu , et fort chargé de tributs et autres charges réelles , quand on reçoit en échange la valeur du fonds aliéné , quand par l'emphytéose une terre non fertile sera mise en culture. (Nov. 120 , c. 7 , leg. 49 , cod. de Sac. Eccl. cap. ad aures 7 , extr. de reb. eccl. alien.)

Mais pour faire ces aliénations , particulièrement d'immeubles d'un prix considérable , il fallait que les causes ci-dessus fussent discutées et prouvées dans un concile. (Conc. de

Carth. 5, can. 39.) Aujourd'hui cela n'est plus nécessaire : voici quelle est présentement parmi nous la forme des aliénations du bien des églises, d'un Chapitre, par exemple, qui pour acquitter des dettes veut vendre un héritage dont il retire peu de revenu. Le Chapitre fait une conclusion, l'évêque l'approuve, le Chapitre obtient des lettres patentes par lesquelles le Roi confirme la conclusion et permet l'aliénation : il en demande l'homologation au parlement qui, avant de faire droit, ordonne sur les conclusions du procureur-général qu'il sera informé *de commodo et incommodo*, et commit à cet effet le juge royal des lieux ; l'aliénation doit être faite au plus offrant, après des publications et des enchères. Si ces formes n'ont pas été observées, l'aliénation est nulle, et l'acquéreur ni ses héritiers ne seront à couvert par aucun laps de temps, quelque longue que soit leur possession ; mais lorsque le titre vicieux ne paraît plus et que la chose a passé à un tiers-acquéreur, qui a juste titre et bonne foi, il pourra prescrire par quarante ans. Quoique régulièrement l'autorité de l'ordinaire suffise, toutefois on a souvent recours au pape pour permettre ou confirmer la conclusion du Chapitre, afin de mettre l'acquéreur en plus grande sûreté. Les aliénations générales qui se firent dans le seizième siècle, pour les nécessités de l'État, se firent toutes par autorité

du pape, et eurent des formalités particulières rapportées dans les Mémoires du Clergé. La coupe des bois de haute-futaie est aussi une aliénation qui ne se peut faire qu'en vertu des lettres patentes, et à la charge de faire un emploi utile du prix.

Pour ce qui regarde les aliénations de biens peu considérables de l'Église, on s'en tient au canon *Terrulas*, tiré par Gratien du canon 45 du concile d'Agde, tenu en 506, par lequel il paraît que les solennités ne sont pas requises lorsque les choses aliénées sont de peu d'importance, et que l'Église ne souffre point de préjudice. Le mot de *terrulæ*, s'entend de terres en friches ou fort peu considérables ; mais il faut toujours que cette aliénation soit nécessaire ou utile à l'Église.

ALIFA, ville d'Italie dans le royaume de Naples, située sur le Vulture, en une plaine au pied du mont Apennin, dans la terre de Labour. C'est une ville épiscopale dont l'évêché est suffragant de Bénévent. On ne doute point que ce ne soit l'*Alipha*, *Allifa*, ou *Olifa* des anciens. Tite-Live parle de la victoire que Fabius Maximus y remporta contre les Samnites. Aujourd'hui cette ville est presque toute ruinée, et son évêque réside dans le petit bourg de Pédemonte qui en est à quatre milles.

On conjecture que l'Évangile y a été prêché aussitôt que dans le *Samnium* et à Bénévent, parce

qu'elle n'est pas fort éloignée de cet endroit ; du moins il paraît certain qu'elle était le siège d'un évêque à la fin du cinquième siècle , comme nous le verrons ci-après. Mais je ne voudrais pas assurer que saint Silvestre y en a établi un en 314. La cathédrale, dédiée à saint Sixte , est une belle et ancienne architecture , desservie par douze chanoines , dont deux sont en dignité , savoir l'archidiaque et le primicier , et par plusieurs bénéficiers prêtres ou clercs. Il n'y a dans la ville que la cathédrale seule pour paroisse et un seul couvent de Franciscains. Le diocèse comprend quelques petites villes dont la principale est Pédemonte , appartenante à la maison de Cajetan , et où réside aujourd'hui l'évêque.

Evêques d'Alifa.

1. Clair assista au concile de Rome sous le pape Symmaque en 499.

2. N.... Artis , ainsi souscrit au concile de Rome sous Nicolas II en 1059. Nous ne connaissons point ceux qui ont siégé jusqu'en 1179.

3. Baudoin assista au concile de Latran sous Alexandre III en 1179.

4. N..... auquel écrit Innocent III. Il siégeait vers l'an 1200.

5. N..... ennemi de l'empereur Frédéric II, que ce prince fit arrêter et périr de misère.

6. Alphère, chanoine d'Alifa, nommé par Innocent IV en 1251, transféré à Viterbe en 1254.

7. Romain , supérieur des dominicains d'Alifa , nommé par Innocent IV en 1254.

8. Pierre , en 1305 , suivant les registres de Naples.

9. Nicolas , mort en 1346.

10. Thomas de Fontibus, chanoine de Chiusi, nommé par Clément VI en 1346.

11. Bertrand , élu en 1350.

12. André , en 1356.

13. Guillaume , sous le pontificat d'Urbain VI.

14. Jean de Alferiis , d'Alifa même , en 1389 , mort en 1412.

15. Ange , de Sancto-Felice, archidiaque , nommé par Jean XXIII en 1413.

16. Antoine Morette , 16 juin 1458 , siégea vingt-cinq ans , et mourut en 1483.

17. Jean Bartoli , élu au mois de janvier 1483 , mort en 1486.

18. Jean de Zefra , de Tolède , 6 septemb. 1486 , mort en 1504.

19. Ange , 26 mai 1504 , mort en 1529.

20. Bernardin Fumarellus , transféré de Monervino en 1529 , le 16 août.

21. Michel Torellus , nommé par Clément VII le 4 novembre 1532 , siégea neuf ans , et fut transféré à Anagni , le 6 avril 1541.

22. Hippolyte de Marsiliis , clerc de Luna , le même jour.

23. Sébastien Piglius , en 1546 , transféré deux ans après à Forentino.

24. Philippe Serragli , Florentin , moine et abbé du Mont-Olivet , transféré le 22 juillet 1548 , mort en 1555.

25. Antoine Augustin , de Saragosse , 15 décembre 1556 , transféré à Lérída en Espagne en 1561 , puis à l'archevêché de Taragone sous Grégoire XIII , en 1576.

26. Jacques-Gilbert de Nogueras , Espagnol , le 8 août 1561 , mort en 1566. Il alla au concile de Trente.

27. Ange Rossius , évêque de Téramo , transféré le 24 janvier 1567 , siégea à peine un an.

28. Jean B. Sanctorius , de Tarente , le 12 novembre 1568 , transféré par Sixte V à Tricarico le 8 janvier 1586.

29. Fr. Henri Gynus , de Syracuse , de l'Ordre des Frères-Mineurs , le 17 février 1586 , mort en 1598.

30. Fr. Modeste Guazzettus , de Ferrare , de l'Ordre des Frères-Mineurs , le 7 août 1598 , mort en 1608.

31. Fr. Valère Seta , de Véronne , de l'Ordre des Servites , nommé par Paul V le 24 novembre 1608 , en 1625.

32. Fr. Jérôme Zabecarius , de Boulogne , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , le 17 mars 1625 , transféré à Monervino en 1633.

33. Fr. Jean-Michel Rubeus , de l'Ordre des Carmes , transféré de Monervino le 14 mars 1633 , mort en 1639.

34. Pierre-Paul de Médicis , fils d'Horace Patrice , et chanoine de Florence , nommé par Urbain VIII le 11 avril 1639 , mort de la peste au mois d'octobre 1656 , en servant les malades.

35. Fr. Henri de Burgi , général de l'Ordre des Servites , nommé par Alexandre VII en 1558 , mort huit jours après avoir pris possession , au mois de novembre.

36. Sébastien d'Ossena , de Milan , barnabite , nommé par Alexandre VII en 1659 , mourut en 1664.

37. Dominique Caraccioli , prêtre de Gaète , succéda à d'Ossena le 31 mars 1664 , et siégea près de douze ans.

38. Joseph de Lazara , de Rome , clerc-régulier-mineur , nommé le 23 mars 1676 , mourut en 1702.

39. Ange Porphyrii , de Camérino , nommé le 5 mars 1703 , siégeait encore en 1720.

ALIL , ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la Phrygie Pacatienne , sous la métropole de Laodicée. Cinq de ses évêques nous sont connus. 1^o Caius , pour lequel Numécius de Laodicée signa au concile de Chalcédoine , aussi bien que pour les autres qui étaient absens. 2^o Glaucus , au cinquième concile général. 3^o Léon au septième. 4^o et 5^o Michel et Georges à celui de Photius.

ALIMES , ville dans le pays de Galaad , au-delà du Jourdain. peut-être la même qu'*Alimez* des Macchabées. (1. *Macc.* , c. 5. v. 26.)

ALINDA , ville épiscopale du diocèse d'Asie , province de Carie , sous la métropole d'Aphrodisie. C'était autrefois une place très-forte. Voici quatre évêques que nous lui connaissons : 1^o Pro-

machus , souscrit au concile d'Éphèse ; 2^e Jean à celui de Chalcédoine ; 3^e Théodoret à celui de Constantinople sous le patriarche Mennas ; 4^e et Théophile à celui de Photius , sous le pape Jean VIII.

ALLAIN , chanoine de Saint-Brieux. Nous avons de lui , *Devoirset Fonctionsdesaumôniers*, des évêques , divisés en deux parties où l'on trouvera toutes les cérémonies épiscopales , tant ordinaires qu'extrodinaires, avec la pratique qui est la plus en usage, et les psaumes et les prières sans renvoi dont on se sert dans ces cérémonies et aux saluts qui se font durant l'année ; à Paris, chez Florentin et Pierre Delaulne, 1701 , in-12.

ALLARD (Claude), né à Montbreton dans le Viennois , religieux de l'Ordre de Saint-Antoine de Viennois , est auteur d'un livre imprimé à Paris, intitulé : *Le crayon des grandeurs de saint Étienne de Viennois*, qui parut à Paris en 1653. Il donna aussi la même année , à Poitiers, l'Histoire de la vie de Charlotte-Flandrine de Nassau , abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, sous le titre de *Miroir des ames religieuses* , et mourut en 1658. (Le Long, *Bibl. hist. de la France*. Gué Allard, *Bibl. du Dauphiné*.)

ALLATIUS (Léon) ; on dit aussi *Allazzi*, garde de la bibliothèque vaticane , naquit dans l'île de Chio l'an 1586 , d'une famille de Grecs schismatiques. Il fut transporté à l'âge

de neuf ans de l'île de Chio dans la Calabre, où il trouva la protection de la famille des Spinelli , et y fit ses premières études. Il fut ensuite envoyé à Rome où il étudia les humanités , la philosophie et la théologie dans le collège des Grecs. Quand il eut fait ses études , Bernard Justiniani , évêque d'Anglona , le choisit pour son grand-vicaire. Il n'exerça cette fonction que pendant deux ans , et retourna dans l'île de Chio par l'ordre de Marc Justiani , évêque de cette île. Après avoir demeuré quelque temps dans sa patrie , il revint à Rome où il étudia en médecine sous Jules César Lagalla , et prit même le bonnet de docteur en cette faculté. On le choisit peu de temps après pour enseigner dans le collège des Grecs. Le pape Grégoire XV l'envoya en Allemagne l'an 1621 pour faire transporter à Rome la bibliothèque palatine d'Heidelberg ; il en enrichit la bibliothèque vaticane ; mais la mort de Grégoire XV lui fit perdre la récompense qu'il aurait pu espérer de cette commission. Il fut obligé d'entrer chez le cardinal Bichi et ensuite chez le cardinal François Barberin. Il s'occupa pendant ce temps utilement , ou à composer divers ouvrages , ou à tirer des ténèbres ceux de plusieurs auteurs anciens , et s'acquitt l'estime des savans sous les pontificats d'Urbain VIII et d'Innocent X. Alexandre VII lui donna la charge de garde de la bibliothèque du Vatican , dans la-

quelle il continua ses travaux avec plus de facilité. Quoiqu'il fût né Grec schismatique, il soutint vivement les intérêts de l'Église romaine, dans l'esprit cependant de rapprocher les Grecs des Latins, en faisant voir que les deux églises ne sont pas si éloignées dans les dogmes. Il vécut dans le célibat sans vouloir entrer dans les Ordres ecclésiastiques, et ne s'occupa toute sa vie que de ses études, sans ambitionner aucune dignité. Il mourut à Rome au mois de janvier 1669, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Nous avons un grand nombre de livres de Léon Allatius, soit de sa composition, soit d'anciens auteurs à qui il a donné le jour, et sur lesquels il a fait de savantes remarques. De ce dernier genre sont une chaîne des Pères grecs sur le prophète Jérémie, avec une exposition de saint Chrysostôme; huit Homélies d'Origène et un traité de Maxime sur le même prophète, imprimés à Rome en 1623; un traité d'Eustache, archevêque d'Antioche, sur l'Hexaméron, et une dissertation de ce même auteur de l'Engastrimythe ou de la Pythonisse, avec un commentaire d'Origène sur le même sujet, et un recueil des témoignages des anciens touchant Eustathe; tout cela avec des notes et une dissertation très-savante qui roulent principalement sur ce qu'ont pensé les anciens de la Pythonisse qui fit voir Samuel à Saül. Origène soutenait que c'était la

véritable ame de Samuel qui avait paru devant Saül. Eustathe soutenait au contraire que cette apparition était un effet des prestiges de la Pythonisse et du diable. Allatius préfère cette dernière opinion qui est plus conforme à l'avis commun des saints Pères. Cet ouvrage a été imprimé en 1629.

En 1630, Allatius donna une addition aux œuvres de saint Anselme, et depuis en 1668 une édition des Lettres de saint Nil. Il a aussi publié plusieurs ouvrages des nouveaux Grecs dans un recueil intitulé, *Grèce orthodoxe*; dans un autre recueil intitulé, *Symmiethes*, et avec les dissertations sur les Siméons, les Georges et les Psellus dont nous parlerons à leurs lettres. Voici les ouvrages de sa composition. Un traité du consentement perpétuel de l'église orientale et occidentale. Il y fait voir que l'église latine et l'église grecque ont toujours été unies dans la même foi, et qu'elles le sont encore, parce qu'elles ne reconnaissent qu'un même chef visible, c'est-à-dire le pape, successeur de saint Pierre qui a gouverné l'Église universelle, et fondé les patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche et de Rome; ce qu'il prouve par le témoignage même des Grecs. Il traite ensuite des différens qui sont survenus entre les deux églises, et il dit que les Orientaux sont toujours revenus au sentiment de l'église romaine jusqu'au temps de Léon l'Isaurien, sous lequel ils firent

schisme sous deux prétextes ; le premier , parce que les Latins avaient ajouté au symbole , que le Saint-Esprit procédait du Fils aussi bien que du Père ; le second , parce que Rome ayant perdu l'empire , devait aussi perdre le rang de primauté ; mais la véritable raison de la division de cette église fut la dispute sur les images ; et cette dispute étant terminée , la réunion recommença. Photius voulut l'interrompre sans en venir à bout ; Michel Cérularius n'y réussit pas mieux , les Grecs demeurèrent toujours unis de communion avec les Latins , quoiqu'ils écrivissent les uns contre les autres. Enfin l'union fut reconnue et renouvelée dans le concile de Florence ; et indépendamment de Marc d'Éphèse , elle a subsisté non-seulement dans la foi , mais aussi dans les points les plus essentiels de la discipline , en ce qu'ils condamnent les erreurs et les nouveautés des prétendus réformés. Il rapporte l'histoire de Cyrille de Lucar qui avait voulu introduire le calvinisme dans l'église grecque , et qui fut pour cela déposé dans un synode. Il fait voir qu'il y a encore plusieurs Grecs unis à l'église romaine. Enfin , il condamne également les Grecs et les Latins qui s'accusent mutuellement d'erreurs , et reprend vivement Caucous , archevêque de Corfou , d'avoir imputé aux Grecs plusieurs erreurs dans lesquelles ils ne sont pas. On a mis à la fin deux dissertations , l'une

sur les dimanches et semaines des Grecs , et l'autre sur la messe des présanctifiés ; on peut voir à ces titres ce qu'il en dit. Allatius a encore fait un autre petit traité du consentement perpétuel de l'église grecque et de l'église latine , tant sur la foi que sur les mœurs ; un autre de la concorde des nations chrétiennes d'Asie , d'Afrique et d'Europe , sur la foi catholique abandonnée par les protestans ; imprimé à Mayence en 1655 ; et encore un du huitième synode de Photius , avec la réfutation de la dispute apologétique d'Hottinger touchant la différence des deux églises , et celle de la dissertation d'un jeune écolier d'Ulm sur l'église grecque d'aujourd'hui , imprimé en 1662. Il a fait aussi une défense du concile d'Éphèse et de saint Cyrille sur la procession du Saint-Esprit , et un abrégé sur ce sujet où il expose le véritable état de la question , et fait voir , comme dans plusieurs endroits de ses autres ouvrages , que les Grecs ne l'ont point considérée dans le commencement comme un sujet de séparation ; ces deux ouvrages ont été imprimés en 1658 et 1659.

On peut y joindre son exercitation sur la préface et la version de l'histoire du concile de Florence de Schyropule , et sur les notes jointes à cet ouvrage par Jean Chericthou , Anglais , dont il relève plusieurs fautes grossières. Dans cet ouvrage , comme dans les autres , il s'attache à montrer que l'église grec-

que n'a jamais eu d'autres sentimens que l'église latine, sur le dogme de l'Eucharistie, particulièrement sur la transsubstantiation. Il y fait toucher au doigt que l'addition du *Filioque* au symbole n'a jamais été la véritable cause du schisme, et que ç'a été pour des raisons purement temporelles que Photius et Cæcarius se sont séparés des Latins. Il y démontre que les Grecs sont d'accord avec les Latins, et l'ont toujours été sur la forme de la consécration qui consiste dans les paroles de Jésus-Christ, et non pas dans les prières qui précèdent ou qui suivent. Enfin, il accuse les traducteurs d'infidélité et d'ignorance, d'avoir fait dire à Schyropule ce qu'il n'a jamais pensé. Allatius a fait encore quelques autres ouvrages sur les rits particuliers des Grecs, sur l'âge et les interstices qu'ils prescrivent dans la collation des Ordres, sur les temples, sur le narthex ou vestibule, sur les liturgies, sur le livre des Évangiles, sur celui des Épîtres, sur celui de l'Office ecclésiastique, sur le Psautier appelé *Octone*, qui contient les cantiques et les antiennes, sur le livre appelé *Paracletique*, sur le Triodion, sur le ménologe, l'antologe, l'horologe, le panégyrique, le diaconique, l'hymnologue. A tout cela, il joint une dissertation particulière sur le triodion, le Pentecostaire et le Paracletique. Nous ne dirons rien de ses autres ouvrages qui ne regardent point la religion. Nous finirons

son article en disant que cet auteur avait une admirable fécondité de génie, et qu'il excellait en tout genre d'érudition, aussi habile à traiter le profane que le sacré, parlant assez nettement le latin, et possédant le grec en perfection. (Dupin , *Bibl. eccl.* , dix-septième siècle.)

ALLÉGORIE, est une métaphore continuée, c'est-à-dire une figure de discours dans laquelle on se sert de termes propres à une chose pour en signifier une autre. Par exemple, une vigne plantée, cultivée, arrosée de la main de Dieu, et qui au lieu de lui rendre de bons fruits, ne lui rend que des grappes amères, signifie le peuple juif dans le sens allégorique. L'Écriture est remplie d'allégories, de paraboles, de comparaisons, suivant le génie des Orientaux qui aimaient beaucoup le discours figuré.

ALLELUIA ou HALLELU-IAH, c'est-à-dire *louez le Seigneur*, chant de joie ordinaire dans les jours de solennité et d'allégresse qui a passé de la synagogue à l'Église. On ne le chante ni dans les obsèques des morts, ni dans les temps de pénitence, au moins dans l'église latine; car pour les Grecs ils le disent encore aujourd'hui, selon le père Goar, dans le Carême, dans les cérémonies funèbres. On assemblait autrefois les religieuses pour la prière au chant d'*Alleluia*, au lieu des cloches. (Saint Jérôme , *Vie de sainte Paule*, et *épître 23 à Marcelle*. Dans la liturgie am-

brosienne, *Alleluia* signifie ce que nous appelons le *Graduel*.)

ALLEMAGNE, connue autrefois sous le nom de Germanie, s'étend depuis le quarante-sixième jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude, et depuis le vingt-sixième jusqu'au quarantième de longitude, et peut avoir deux cent cinquante lieues de long sur deux cents de large. Ses bornes sont l'Italie au midi, la Hongrie et la Pologne au levant, la France au couchant, et les mers d'Allemagne et Baltique au nord. Elle n'a été connue des Romains, durant les quatre premiers siècles, que le long du Danube et du Rhin; et c'est là qu'étaient situées les provinces qu'on en voit dans les notices anciennes et qui étaient comprises ou entre celles des Gaules, comme les deux Germaniques, ou entre celles de l'Italie comme les deux Réties, ou enfin entré celles de l'Illyrie, savoir le Noric. Ce fut vers ces endroits que la foi chrétienne fut établie dans le troisième et le quatrième siècle, et que furent placées les métropoles ecclésiastiques. Mais les ravages d'Attila et des autres barbares y ruinèrent presque tout dans le cinquième et sixième siècles.

Saint Boniface et plusieurs autres missionnaires de France ou d'Angleterre s'y employèrent avec succès au rétablissement de la religion, dans le huitième siècle. Charlemagne les soutint par la force de ses armées; ayant pénétré jusque dans la Saxe et

dans la Bavière, il rétablit les anciennes prélatures, en érigea de nouvelles, convertit presque tout ce pays à l'Évangile, et y mit les premiers fondemens du nouvel empire d'Occident. Ses descendans conservèrent beaucoup de déférence pour les souverains pontifes; mais lorsque l'empire sortit de leurs mains pour aller dans les maisons de Saxe et de Souabe, alors commencèrent les brouilleries. Les papes qui croyaient que les empereurs leur étaient redevables de leur dignité, n'en voulaient point recevoir qu'à leur gré. Les empereurs s'imaginaient que les papes devaient dépendre d'eux, et prétendaient les élire et les déposer selon leur caprice. La question des investitures se joignit à celle des élections, ce qui causa de si terribles guerres entre la puissance séculière et l'ecclésiastique, qu'elles mirent la religion et l'empire à deux doigts de leur ruine. Tout cela s'est calmé depuis que l'empire a passé dans la maison d'Autriche. Les empereurs ont cessé de prétendre à la nomination du pape, et l'ont laissée au conclave des cardinaux, et les papes ne se sont plus mêlés de celle de l'Empereur qui ne dépend à présent que des électeurs, et ainsi chacun est demeuré maître et paisible chez soi.

Mais ces querelles, qu'on pouvait nommer de politique, étant apaisées, il s'en est ému d'autres sur la religion qui ont fait plus de mal. Ce sont les hérésies

modernes , dont Jean Hus , Zuingle, Luther et Calvin ont été les principaux patriarches , et qui s'étant glissées, l'une en un endroit, l'autre en un autre, se combattent presque dans tous leurs sentimens , et ne s'accordent qu'en celui de ne vouloir en quelque façon, ni évêque , ni pape; ce qui fait que l'Allemagne, qui est extrêmement confuse et embrouillée pour le temporel , l'est encore plus, si je l'ose dire , pour le spirituel. On ne saurait presque dire de quel prince un pays dépend , ni de quelle croyance il est. Nous allons en donner une idée superficielle par rapport au dessein que nous nous sommes proposés , et autant que nous le permet la brièveté que nous nous sommes prescrite dans les articles que nous avons à traiter.

L'Allemagne est composée de deux sortes d'États, les uns qui sont dépendans de l'Empire , les autres qui en sont indépendans. Ceux qui en dépendent ont été compris en neuf communautés , à qui on donne le nom de cercle; savoir, Westphalie , Basse-Saxe, Haute-Saxe , Bas-Rhin , Haut-Rhin, Souabe , Franconie , Bavière , Autriche ; ceux qui n'en relèvent point sont la Bohême, la Suisse et les Pays-Bas, protestans et catholiques , quoique tous compris sous le nom général d'Allemagne.

Le plus considérable des princes qui sont dans les neuf cercles, c'est l'Empereur. Il devrait être couronné par le pape pour en

avoir le nom ; mais depuis quelque temps il ne s'assujettit plus à cette cérémonie. Sa résidence ordinaire est à Vienne, capitale du cercle d'Autriche qui est presque le seul pays qu'il y ait en propre. Les évêchés qui n'y sont point princes de l'Empire, sont presque tous à sa nomination. Il possède outre cela la Bohême et la Hongrie ; et comme on le verra ailleurs, outre l'autorité particulière qu'il a sur les États qui sont à lui, il en a une générale sur les neuf cercles : par le moyen des diètes où il préside, et dont il a droit de faire observer les résolutions suivant les constitutions de l'Empire, il en est le chef tant en guerre qu'en paix.

Après l'Empereur sont les princes électeurs. Il y en a trois ecclésiastiques, qui sont les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne ; trois séculiers anciennement catholiques, savoir, le roi de Bohême, le prince Palatin et le duc de Bavière. Le duc de Saxe, roi de Pologne, a embrassé, comme son père, la religion catholique : le marquis de Brandebourg, et depuis peu le duc de Hanovre, sont protestans. On y voit outre cela quantité d'archevêques, d'évêques, d'abbés, abbesses, princes, ducs, landgraves, comtes, marquis et autres qui sont chacun maîtres chez eux, et ont droit de députer aux diètes. Tous leurs États sont mêlés et entrelacés les uns dans les autres. Les villes mêmes ont leurs immunités et leurs privi-

lèges, et ne dépendent point la plupart des princes, dans le territoire desquels elles sont situées. Ils sont presque tous de différente religion; les uns catholiques, les autres protestans, et cependant vivent en paix par le moyen de la subordination qu'on y a établie, et les lois que l'Empereur a soin d'y faire observer.

Les neuf cercles étaient divisés jusqu'au seizième siècle, pour le spirituel, en six provinces ecclésiastiques, sous les métropoles de Mayence, Trèves, Cologne, Saltzbourg, Brême et Magdebourg, qui avaient sous eux environ trente-six évêchés. Ces prélats joignaient, à l'autorité spirituelle qu'ils avaient sur toutes les principautés de leurs diocèses, une autorité temporelle sur un certain domaine dont ils étaient princes, et dont il y en avait d'aussi étendus qu'en puisse avoir parmi eux aucun prince séculier.

Mais les princes hérétiques ne se sont pas contentés de secouer le joug pour le spirituel, tant de leurs prélats que du pape; ils ont encore trouvé moyen de se saisir du temporel des diocèses qui leur étaient les plus voisins. Ils en ont supprimé le titre ecclésiastique; et ayant mis des surveillans pour remplir les fonctions épiscopales, ils en ont annexé le domaine et les revenus au leur; ce qu'on a été obligé de confirmer par la paix de Munster, l'an 1648, nonobstant les oppositions de la cour de Rome. Ainsi, il n'y a plus de prélats

dans les provinces de Brême et de Magdebourg; Cologne et Mayence n'ont conservé qu'une partie de leurs suffragans. Saltzbourg a encore tous les siens; ceux de Trèves, qui sont Metz, Toul et Verdun, sont à la France depuis le siècle passé.

Les prélatures qui sont restées en Allemagne et qui sont principautés de l'Empire, sont électives par les Chapitres; et lorsque l'on ne s'accorde point, la nomination est dévolue au pape. On y nomme souvent des princes qui ne cherchent qu'à en avoir les honneurs et le revenu, et ne parviennent jamais au caractère épiscopal, et on en a vu de nos jours qui en avaient jusqu'à six, tant archevêchés qu'évêchés, et qui les ont possédés très-long-temps, sans même avoir été prêtres. Ils se déchargent de leurs fonctions épiscopales sur des évêques *in partibus*, qu'ils nomment des suffragans, ou sur des grands-vicaires.

Quant aux États qui ne sont point de l'Empire, il y a premièrement la Bohême qui avait eu ses ducs et ensuite ses rois jusqu'à l'Empereur Ferdinand qui en épousa l'héritière en 1526, et l'a transmise aux empereurs descendus de lui; elle est enclavée dans l'Allemagne, et fut convertie à la foi dans le dixième siècle. Les Hussites en pervertirent une partie par leurs erreurs. Les luthériens s'y sont glissés ensuite aussi bien que les anabaptistes. Prague en est la capitale et la métropole, et a beau-

goup souffert , aussi bien que ses évêques , des troubles de la religion. Les prélatures y sont à la nomination de l'Empereur.

La Suisse était autrefois , pour la plus grande partie , sous la maison d'Autriche. Ils secouèrent le joug dans le quatorzième et quinzième siècle , et firent une union entre eux pour conserver leur liberté , que toute la puissance de leurs voisins n'a pu rompre. Ils sont composés de treize cantons et de leurs alliés , et il y en a une partie qui sont très-bons catholiques ; les autres sont pour la réformation de Zuingle et de Calvin. Les évêques y ont conservé leur domaine temporel , malgré la différence de religion , et y sont électifs.

Les Pays-Bas sont nommés autrement Basse-Allemagne , et avaient eu leurs princes jusqu'au commencement du seizième siècle , qu'ils vinrent aux rois d'Espagne. Ils sont aujourd'hui divisés en protestans et catholiques.

Les Pays-Bas protestans sont ce qu'on appelle communément la Hollande ou les Provinces-Unies : c'est une république puissante à présent. Elle se révolta vers le milieu du seizième siècle contre le roi d'Espagne , prit la réformation de Calvin , et supprima la métropole d'Utrecht et les évêchés que le pape venait d'y ériger. Il ne laisse pas d'y avoir quantité de catholiques que l'on n'empêche point de faire les exercices de leur religion en secret , et qui ont même quelque-

fois un évêque titulaire pour leur ordonner des prêtres et les confirmer.

Les Pays-Bas catholiques sont ce qui est demeuré à l'Espagne après la révolte de la Hollande. Il y a plusieurs évêchés sous la métropole de Malines qui sont à la nomination du Roi. Aujourd'hui il y a un gouverneur pour l'Empereur qui en est souverain. Le clergé y est savant par le moyen des Universités qui y sont ; le peuple dévot est attaché à son ancienne religion.

Conciles d'Allemagne.

Le premier fut assemblé l'an 742 , par les soins de Carloman , duc des Français. Saint Boniface , archevêque de Mayence , y présida au nom du pape Zacharie.

Il y a seize canons.

Par le premier , Carloman déclare que suivant le conseil de ses évêques , de ses religieux et de ses seigneurs , il a fait ordonner des évêques dans ses villes , et qu'il les a soumis à l'archevêque Boniface , légat du saint-siège.

Le quatrième prive les méchans prêtres , les diacres et les clercs fornicateurs des revenus ecclésiastiques , après les avoir dégradés et mis en pénitence.

Le cinquième défend aux clercs de porter les armes et d'aller à l'armée , excepté ceux qui sont choisis pour y réciter l'office divin , y entendre les confessions et y porter les reliques des Saints.

Le sixième défend aux clercs la chasse et les oiseaux de chasse.

Le septième ordonne aux curés d'être soumis à leur évêque, et de lui rendre compte une fois l'an, dans le Carême, de leur administration.

Le huitième ordonne aussi aux curés de recevoir leur évêque quand il fait sa visite, et de disposer leurs paroissiens pour recevoir de sa main le sacrement de confirmation.

Le neuvième ordonne aux curés d'aller chercher tous les ans de nouveaux chrêmes le jour du jeudi-saint.

Le dixième veut que l'évêque juge de la foi et de la conduite de ses prêtres.

Le treizième règle la pénitence des prêtres, des clercs, des moines et des religieuses qui tombent dans la fornication, et ordonne qu'ils feront pénitence au pain et à l'eau dans la prison. Si c'est un prêtre qui a commis ce péché, il sera deux ans renfermé après avoir été fouetté jusqu'au sang, et l'évêque après cela lui imposera encore une pénitence à son gré. Si c'est un simple clerc ou un moine, il sera fouetté par trois fois et enfermé pour un an : les religieuses seront traitées de même et rasées.

Le quatorzième défend aux prêtres et aux diacres de porter des justaucorps, comme les laïques, et leur ordonne la soutane.

Le quinzième défend aux clercs d'avoir des femmes dans leur maison.

Le seizième enjoint aux moi-

nes et aux religieuses de suivre exactement la règle de Saint-Benoît.

Le deuxième concile fut assemblé l'an 745. Saint Boniface y présida comme légat du Saint-Siège, et il y fut fait premier archevêque de Mayence, à la place de Gervilien qui y fut déposé pour cause d'homicide. Aldebert et Clément, tous deux hérétiques, y furent condamnés.

Le troisième se tint l'an 759. Ce fut un conciliabule où Othmar, abbé de Saint-Gal, fut calomnieusement accusé d'un crime d'impudicité, et en conséquence de cette fausse accusation, condamné à une prison où on le laissa mourir de faim, et cela pour son zèle contre Varin et Ruithard, usurpateurs des biens de l'Eglise. (Labbe, tom. 6.)

Le quatrième se tint l'an 1020, par le pape Benoît VIII et l'empereur Henri I^{er}. (Mansi, tom. 1. pag. 1241.)

Le cinquième l'an 1225, le 9 décembre, par le cardinal Conrad, évêque de Porto, légat du Saint-Siège. Nous en avons treize canons.

Le premier, le deuxième et le troisième regardent la continence des ecclésiastiques, et condamnent aux peines canoniques ceux qui ont des concubines.

Le quatrième défend aux juges ecclésiastiques de prononcer aucune sentence d'excommunication, sans monition précédente.

Le cinquième défend aux clercs de léguer des biens d'église

à leurs enfans naturels ou à leurs concubines , sous peine d'être privés de la sépulture ecclésiastique , et déclare nuls ces legs honteux.

Le sixième ordonne que les clercs excommuniés ou suspens par leurs prélats , qui feront leurs fonctions en cet état , seront déposés sans retour.

Le septième condamne à la même peine ceux qui célèbrent la messe devant des excommuniés.

Le huitième veut que les évêques dénoncent aux évêques voisins ceux qu'ils auront excommuniés , afin qu'on les évite ; et que si quelqu'un d'eux communie avec ceux que ses confrères auront excommuniés , le sachant , les chanoines de sa cathédrale se sépareront de sa communion.

Le neuvième anathématise les patrons qui , en donnant les bénéfices de leur nomination , retiennent une partie des dîmes ou des revenus ecclésiastiques.

Le dixième ordonne qu'on prive de leur office et de leur bénéfice ceux qui ont été pourvus avec ces conditions.

Le onzième défend , sous peine de suspense , aux évêques et aux archidiacres , de recevoir aucun de ceux qui leur sont présentés par des patrons qu'il n'ait prêté le serment de n'avoir point commis de simonie.

Le douzième fait défense de mettre des prêtres à loyer pour desservir des églises , et ordonne que dans les églises paroissiales on mettra des vicaires perpé-

tuels , auxquels on donnera une portion congrue.

Le treizième porte la peine de suspense contre les clercs qui solliciteront des vierges consacrées à Dieu , et celle d'excommunication , *ipso facto* , contre ceux qui commettent le crime avec elles ; et pour les religieuses , elles sont privées de tout office dans le monastère et réduites au dernier rang.

ALLEMAN (Louis) , cardinal , archevêque d'Arles , appelé communément le cardinal d'Arles , était fils de Jean Alleman ou Alamandi , seigneur d'Arbent et de Montgiffon. Il vint au monde vers l'an 1390 , dans le château d'Arbent , au pays de Bugey , du côté de la Franche-Comté. Il fut d'abord chanoine de l'église cathédrale de Saint-Jean-de-Lyon , ensuite abbé de Tournus-sur-Saône , dans le diocèse de Châlons en Bourgogne , évêque de Maguelone en Languedoc , et enfin archevêque d'Arles. Le pape Martin v le fit vice-camerlingue de l'église romaine en 1422 , et commença à l'employer au service du Saint-Siège. Il l'envoya à Sienne pour y faire agréer la translation du concile de Pavie dans cette ville ; et peu de temps après , il le fit légat de Bologne et commissaire apostolique pour la Romagne. Le pape , satisfait de sa conduite dans ces différens emplois le créa cardinal du titre de Sainte-Cécile , le 24 de mai de l'an 1426 ; et le roi de Naples , Louis III , comte de Provence , confirma à sa considération les

privilèges que les princes ses prédécesseurs avaient accordés à la ville d'Arles. Après la mort de Martin v, pendant le concile de Bâle, le cardinal Alleman se brouilla avec Eugène iv au sujet du concile que ce pape transféra à Ferrare, par une bulle du 18 de septembre de l'an 1437, et que le cardinal fit continuer à Bâle. Eugène y fut déposé, et Amédée viii, duc de Savoie, fut mis en sa place en 1439, sous le nom de Félix v. Eugène excommunia le cardinal Louis qui présidait à cette assemblée, le dégrada du cardinalat, le déclara indigne de tous les emplois qu'il exerçait dans l'Église et privé de toutes ses dignités. Mais, après que Félix v eut renoncé, l'an 1449, à la papauté, en faveur de Nicolas v, légitime successeur d'Eugène, ce pontife reçut à sa communion le cardinal d'Arles, le rétablit dans toutes ses dignités, et lui donna la légation de la Basse-Allemagne où il eut beaucoup à souffrir pour le service de l'Église. Sa commission achevée, Louis revint heureusement à Arles, et y travailla avec plus d'ardeur que jamais à instruire et à régler son peuple. Il rétablit ou orna les églises, bâtit ou entretint plusieurs hôpitaux, dans lesquels il servait les malades de ses propres mains, fit de grandes aumônes aux pauvres qui le regardaient comme leur père. Il mourut à Salon, ville de son diocèse, dans de grands sentimens de pénitence et de piété, le 16 septembre 1450,

âgé de soixante ans. Sa sainteté et ses miracles l'ont fait béatifier en 1527 par le pape Clément viii. Son corps est dans une chapelle de l'église d'Arles, et l'on fait sa fête le 16 septembre, jour de sa mort. (Guichenon, *Hist. de Bresse et de Bugey*, part 3. Pierre Saxy ou de Saix, *Hist. des archev. d'Arles*. Ænéas Silvius, *Hist. du concile de Bâle*. Bzovius, Sponde, Sainald, Gall. Christ. Aubriet et Du Chêne, *Hist. des Card.* etc. Baillet, 16 septembre.)

ALLEMANT (Pierre), natif de Reims, entra à l'âge de trente-trois ans dans la congrégation de Sainte-Geneviève; il fut fait chancelier de l'Université et ensuite prieur de cette abbaye. Il mourut le 18 janvier 1673. Nous avons de lui quelques traités de piété en français, *la Mort des Justes*, *le Testament spirituel* et *les saints Desirs de la Mort*. Dupin, dix-septième siècle.

ALLETZ (Pons-Augustin), avocat, né à Montpellier. Nous avons de lui l'*Art de fixer* dans la mémoire les faits les plus remarquables de l'*Histoire de France*, en 1745, in-8°; la *Journée du pieux laïque sanctifiée* dans ses premiers et derniers momens, en 1747, in-12; le *Précis de l'Histoire sacrée* par demandes et par réponses, en 1748, in-12; les *Ornemens de la Mémoire*, in-12; la *Connaissance des poètes latins*, 2 vol. in-12; les *Leçons de Thalie*, 2 vol. in-12; *Selecta à Cicerone præcepta*, en 1751, in-18;

Modèle d'Éloquence, en 1753, in-12; *petit Trésor de la belle latinité*, puisé dans les meilleurs auteurs, en 1755, in-12; *le bon Jardinier*, *almanach de 1755*; *Abrégé de l'ancien Testament*, in-12; *l'Histoire des Singes et des autres Animaux curieux*, 1752, in-12; *Recueil de Poésie*, in-12; *Victoires mémorables des Français*, 1754, deux vol. in-12; *Dictionnaire Théologique portatif*, en 1756, in-8°; *Excerpta à Cornelio Tacito*, ou les Tableaux de la tyrannie sous Tibère et Néron, 1756, in-12.

ALLEU ou ALEU ou ALODES, *Allodium*, *prædium immune*, *liberum*, *nil pensitans*. Après les conquêtes des Gaules, les terres furent partagées en deux manières à l'égard des particuliers, en bénéfices et en *alodes* ou *aleuds*. Les bénéfices consistaient en terres que le prince donnait aux gens de guerre, ou à vie, ou pour un temps fixé. Les *aleuds* étaient les terres qu'on laissait en propriété aux anciens possesseurs. Dans les *Capitulaires* de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, on trouve cette perpétuelle opposition entre bénéfice et *aleu*. A la décadence de la seconde race, les *aleuds* changèrent de nature, et les seigneurs féodaux contraignirent les possesseurs des biens allodiaux de les tenir d'eux à l'avenir. Maintenant *aleu* n'est plus en usage qu'en y ajoutant le mot de *franc*, et alors il signifie une

terre ou seigneurie ou héritage, soit noble, soit roturier, indépendant de tout seigneur, qui ne doit aucune charge ni redevance, qui n'est sujet à aucuns droits ni devoirs seigneuriaux, mais seulement à la juridiction. L'usurpation des féodaux sur les biens allodiaux alla si loin, que presque tous les *aleuds*, ou leur furent assujétis, ou furent eux-mêmes convertis en fiefs. De là est venue la maxime, *nette terre sans seigneur*. Sur ce fondement on tient communément en France que le *franc-aleu* étant un privilège et une concession particulière contre le droit commun, tout héritage est présumé tenu d'un fief, à moins que le *franc-aleu* ne soit prouvé par un titre spécial. La présomption générale est pour le seigneur. En quelques lieux on distingue entre un *franc-aleu* noble, et un *franc-aleu* roturier. Le *franc-aleu* noble est celui qui est érigé en fief où il y a justice, censive et fief mouvant de lui; le *franc-aleu* roturier est celui qui n'a ni justice, ni fief relevant de lui; il se partage roturièrement, et l'autre noblement. (Dumoulin, sur l'article 68 de la *Coutume de Paris*.)

ALLEUS (Jean des), en latin *de Allodiis*, natif d'Orléans, ayant fait ses études à Paris, et ayant été reçu docteur en théologie, fut fait en 1271 chancelier de l'Église et de l'Université. C'était un homme d'une piété profonde, et un célèbre prédicateur. Jean le Templier, évêque

de Paris , étant mort le 13 septembre 1279 , et le chapitre lui ayant donné pour successeur Eudes de Saint-Denis , le pape Nicolas III , qui n'approuva pas cette élection à cause de l'extrême vieillesse d'Eudes qui ne pouvait plus faire les fonctions épiscopales , nomma à sa place Jean des Alleus dont il connaissait le mérite ; mais cet humble docteur , pour éviter cette dignité , entra sur le premier avis qu'il en eut dans l'Ordre de Saint-Dominique , où il fut un modèle de piété jusqu'à sa mort , qui arriva le premier octobre 1306. Il ne s'était point démis de son office de chancelier , et il y eut des gens qui l'approuvèrent , mais d'autres procédèrent à une nouvelle élection aussi-tôt après sa profession. Jean des Alleus avait mis par écrit quelques uns de ses sermons ; mais on n'en a dans les bibliothèques qu'un petit nombre qui paraissent avoir été mal conservés. Échard , *script. ord. Præd.* Moréri.

ALLIANCE. Le nom hébreu *Berith* , qui signifie alliance , s'exprime en latin par *Testamentum* ; d'où viennent les noms d'*ancien* et de *nouveau testament* , pour marquer l'ancienne et la nouvelle alliance. La première alliance est celle que Dieu fit avec Abraham , et qu'il renouvela avec les Hébreux au Mont-Sinaï , par le ministère de Moïse. La seconde ou la nouvelle qui a succédé à l'ancienne et qui durera autant que le monde , est celle que Jésus-

Christ a faite dans son sang avec tous les Chrétiens.

ALLIANCE. Voyez AFFINITÉ.

ALLON , de la tribu de Siméon , fils d'Idaïa et père de Séphaï (1. *Par.* , chap. 4, v. 37.)

ALLOPHYLI , mot grec qui signifie *les étrangers* , et qui se prend dans l'Écriture pour signifier les *Philistins*.

ALLYRE ou ALIRE (saint) , *Illidius* , évêque de Clermont en Auvergne , vint au monde vers les commencemens du règne de Constantin-le-Grand. Sa sainteté le fit placer sur le siège épiscopal de Clermont , vers la fin du règne du même Constantin. Sa vie , pendant près de cinquante ans d'épiscopat , ne fut qu'une suite d'actions saintes , également propres à le sanctifier lui-même et à contribuer à la sanctification de son peuple. Sa renommée qui vola jusques à la cour du tyran Maxime , le fit mander par ce prince pour obtenir , par ses prières , la guérison de sa fille qui était éneurgumène. Le saint évêque la délivra , refusa les présents que l'Empereur lui offrit à cette occasion , et mourut dans ce voyage ou peu de temps après son retour. On construisit en 916 un célèbre monastère qui porte son nom , au lieu où il avait été enterré , hors de la ville , et où l'on conserve encore aujourd'hui ses reliques. On fait sa fête le 5 juin. Grégoire de Tours , *Vie de saint Alire*. Baillet , 5 juin.

ALMADA (André d') , né à Pompadillo près de Conimbre en Portugal , était fils de dom

Antoine d'Almada n du nom , et de Vicence de Castro. L'espérance de parvenir aux dignités ecclésiastiques fut moins forte en lui que le goût pour l'étude de la théologie ; il s'y appliqua avec tant de succès qu'il en fut fait professeur , quoiqu'il s'éloignât constamment de recevoir l'Ordre de la prêtrise ; et ce qu'il y a d'étonnant est , qu'encore qu'il ait vécu long-temps , il n'a rien fait imprimer. On assure néanmoins qu'on a trouvé dans ses papiers un *Traité de l'Incarnation* prêt à imprimer , et d'autres moins avancés. *Mémoires de Portugal.* (Moréri.)

ALMAH , terme hébreu qui signifie proprement *une vierge* , une jeune personne cachée et inconnue aux hommes qui n'est point mariée. C'est en ce sens qu'on le trouve dans le fameux passage d'Isaïe qui porte : *Ecce Virgo concipiet , et pariet filium.* (*Isaïe* , chap. 7 , v. 14.)

ALMAIN (Jacques) , était Français , natif de Sens , un des plus grands théologiens de son temps , très-attaché à la doctrine de Scot , d'Occam et de Biel. Il étudia au collège de Navarre et eut pour maître le célèbre Jean Major. En 1502 , étant maître ès-arts , il enseigna la dialectique et la philosophie , et il fit imprimer ses leçons en 1505 et 1508. Il fut agrégé cette dernière année au collège de Navarre , et il reçut le bonnet de docteur en 1511. Il enseigna ensuite la théologie , et suivant la coutume de ce temps , il fit

des explications sur le *Maître des Sentences*. A peu près dans le même temps il fut choisi par la Faculté de Théologie pour répondre au livre de Cajétan , sur la supériorité du pape au concile , que les Pères , assemblés à Pise , avaient envoyé aux docteurs de Paris pour en dire leur sentiment ; sa réponse fut lue en présence d'un grand nombre de théologiens. Il mourut en 1515 , lorsqu'on avait sujet de de croire qu'il pouvait rendre encore à l'Eglise de plus importants services. Voici les ouvrages que nous avons de lui : *OEuvres morales* , qui composent quatre traités , c'est-à-dire de l'essence des actes , et des habitudes et de leurs empêchemens ; des trois vertus théologiques , la Foi , l'Espérance et la Charité ; des vertus humaines et des vices qui leur sont opposés , imprimées à Paris , 1510 , 1512. Question de Vespérie sur le domaine naturel , civil et ecclésiastique , entre les OEuvres de Gerson , et *ibid.* ; leçons sur le troisième livre des Sentences , sur la Pénitence et le Mariage , depuis la dist. quatorze jusqu'à la trentième ; autres Leçons sur le même livre plus complètes , *ibid.* , et séparément , à Lyon , 1527 , in-8° ; une Exposition sur les questions ou décisions de Guillaume Occam , de la Puissance ecclésiastique et séculière , se trouve dans les OEuvres de Golstad sur la Monarchie , tome 1 , page 588 , dans Gerson , et imprimée à Paris en

1526 ; elle est aussi avec les ouvrages ci-dessus dans l'édition de 1512 ; un livre de l'autorité de l'Église et des conciles , contre Thomas de Vio-Cajétan , dans Gerson et séparément , à Cologne 1514 ; Ecrits sur les Sentences de M. Robert Holcot ; des Actes de la foi et de l'esprit , et de la Liberté , Paris , 1512 et 1526 , in-8°. Il y a encore de lui quelques Traités de physique imprimés à Paris en 1505 , et de Logique , ibid. , 1508. Toutes ces OEuvres d'Almain ont été réunies dans une même édition , à Paris , 1517. Son Traité de la Puissance ecclésiastique et laïque , et celui de l'autorité de l'Église contre Cajétan , est ce qu'il y a de plus intéressant. (Bellarm. , *de Script. eccl.* , *Histoire de l'Université de Paris*. Dupin , *Biblioth. eccl.* , seizième siècle. Cave.)

ALMAQUE ou TÉLÉMAQUE (saint) , solitaire d'Orient , martyr à Rome , vint dans cette ville du temps d'Honorius. S'étant trouvé aux spectacles des gladiateurs , qui se donnaient le jour des calendes de janvier , il s'écria devant tout le monde : *C'est aujourd'hui l'octave du Seigneur , quittez ces superstitions , retirez-vous des sacrifices impurs qui se font aux idoles*. Il descendit ensuite dans l'arène pour empêcher les gladiateurs de s'entre-tuer , où il fut massacré sur-le-champ par la multitude , l'an 404. Le fruit de sa mort fut l'extinction des gladiateurs que l'empereur Honorius supprima entièrement. On fait la fête de saint Alnaque

le premier jour de janvier. Théodoret. Bède. Baillet , 1^{er} janvier.

ALMATH (hébr. , *caché* , la jeunesse , les siècles) , neuvième fils de Béchor , fils de Benjamin. (1. *Par.* , c. 7 , v. 8.)

ALMATH ou ALMON , ville de la tribu de Benjamin. (1. *Par.* , c. 6 , et c. 7 , v. 8.)

ALMEIDA (Emmanuel) , né à Viseu en Portugal , entra dans la compagnie de Jésus en 1592 , et fut envoyé en Éthiopie où il demeura dix ans , également occupé à catéchiser ces peuples et à s'instruire de leurs usages. Il était dans le dessein d'y retourner lorsqu'il mourut à Goa le 10 mai 1646. Il avait écrit un Traité des erreurs des Abyssins , et avait rassemblé de bons Mémoires pour l'histoire de la haute Éthiopie. On assure même que ces Mémoires font le fond de l'Histoire de cet empire que le père Balthazard Tellès a publiée. *Mémoires de Portugal*. Alegambe , *Bibl. script. soc. Jesu*. Nicol. Antonio , *Bibl. script. hisp.* , in append.

ALMEIDA (Christophe d') , né au bourg de Golegnam dans l'Es-tramadure en Portugal. Il entra dans l'Ordre des Augustins réformés au couvent d'Évora où il demeura long-temps. Le 3 janvier 1672 , il fut sacré évêque in partibus de Martyria. Il mourut aux Caldes où il était allé prendre les bains le 26 octobre 1679. Il a été excellent prédicateur , comme témoignent quatre volumes de ses Sermons imprimés à Lisbonne en 1673 , 1680 et

1686. Fonseca, *Evora gloriosa*.

ALMELOVEEN (Théodore Jansson d'), habile médecin, savant littérateur hollandais, né le 27 juillet 1657, à Midrecht, bourg du territoire d'Utrecht où son père exerçait le ministère de la parole; eut pour aïeul Corneille d'Almeloveen, sénateur d'Utrecht en 1637, et mort en 1658. Sa mère était Marie Jansson, fille de ce célèbre imprimeur d'Amsterdam, distingué par ses belles éditions, et par ce magnifique Atlas qu'il donna en six volumes in-folio. Comme cet imprimeur n'avait point d'enfant mâle, Almeloveen joignit à son nom celui de Jansson. Ses parens l'envoyèrent étudier d'abord à Utrecht, ensuite à Goude où Jacques Tollius gouvernait alors les écoles de cette ville. Tollius s'étant transplanté à Noortwic, Almeloveen l'y suivit. En 1676, revenu à Utrecht, il continua de s'appliquer aux belles-lettres dans l'Académie de cette ville, sous la conduite du célèbre Grævius. Comme son père le destinait à la théologie, il apprit l'hébreu sous Leusden; mais s'étant dégoûté de cette étude, il embrassa celle de la médecine. On l'appela à Harderwicken, 1697, pour y enseigner les belles-lettres, et il mourut en 1712. Ses principaux écrits sont : 1° *de vitis Stephanorum celebrium typographorum dissertatio epistolica*, etc. *Subjecta est Henrici-Stephani querimonia artis typographicæ. Ejusdem epistola de statu suæ typogra-*

phiæ, Rotterdam, 1682, in-8° Cette vie des Étienne est curieuse; on y entre dans le détail de leurs travaux pour les lettres, et de leurs malheurs; on y trouve aussi bien des particularités concernant leur imprimerie, et un catalogue des livres qu'ils ont mis au jour. Néanmoins celle qu'a publié depuis Maittaire est beaucoup plus étendue. 2° Un *Recueil d'opuscules*, imprimé à Amsterdam en 1686, in-8°. Ce recueil contient, 1° *specimen antiquitatum è sacris profanarum*; 2° *Conjectanea*, anno 1685, *in lucem emissæ*; 3° *Fragmenta veterum poetarum*; 4° *Plagiariorum syllabus*. Il veut prouver que les antiquités profanes peuvent avoir leur fondement dans l'Écriture-Sainte; 3° *Amœnitates theologico-philologicæ, in quibus varia sacræ Scripturæ loca, ritus prisce, et inedita quædam Erasmi, Bocharti, Baudii, Scriverii, J. de Laët, etc., eruuntur. Subjiciuntur epigrammata, poemata vetera, ut et plagiariorum syllabus altero tanto auctior*, Amsterdam, 1694, in-8°; 4° *Fastorum romanorum consularium libri duo, quorum prior juxta seriem annorum, posterior secundum ordinem alphabeticum digestus, continet plurimas veterum scriptorum, maxime historicorum, legum, atque inscriptionum emendationes. Accedunt Præfecti urbis Romæ et Constantinopolis*, Amsterdam, 1705, in-8°; 5° *Onomasticon rerum inventarum*; 6° un petit écrit intitulé : *Bi-*

bibliotheca promissa et latens, dans lequel il parle de divers ouvrages promis et qui n'ont point été publiés; cet écrit parut à Goude, en 1692, in-12. 7° Une édition de l'ouvrage de Jean Decker, intitulé : *de Scriptis adespotis, pseudopigraphis, et supposititiis conjecturæ*, Amsterdam, 1686, in-12; 10° une édition de la *Géographie de Strabon*, à Amsterdam, 1707, in-folio; 9° une édition des *Lettres d'Isaac Casaubon*, avec les réponses à ces Lettres; il a mis à la tête la vie de Casaubon qu'il a composée, Rotterdam, 1709, in-folio; 10° quelques lettres latines; dont il y en a trois à Jean d'Outrein, où il éclaircit plusieurs endroits de l'Écriture. Gaspard Burmman, in *Traject. erudit. Magna biblioth. eccles.*, p. 339 et 340. *Journal des Savans*, 1685, 1697, 1707 et 1711.

ALMENDARIS (Henriquez-Alphonse de), religieux de l'Ordre de la Merci, puis évêque de Cuba en Amérique, était natif de Séville. Il fut sacré évêque sous le titre de *Seide* ou *Sidon*, et ensuite il fut nommé à l'évêché de Cuba d'où on le transféra à celui de Mechoacan. Il mourut en 1623, après avoir publié une relation du diocèse de Cuba. Gilles-Gonzalez d'Avila, in *Theat. eccles. indic.* Nicol. Antonio, *Biblioth. script. hisp.*

ALMERIA, *Almeria*, *Abdera*, ville épiscopale d'Espagne, sous la métropole de Grenade, et située à l'embouchure d'une petite rivière dans la mer à vingt

lieues au sud-est de Grenade, et quarante au levant de Malaga, dans un terroir très-fertile. Elle renferme six cents feux partagés en quatre paroisses, avec un assez bon port. Alphonse vii, roi de Castille, y établit en 1147 l'évêché qui était anciennement à *Abdera*, qu'on croit être le bourg d'*Adra*, situé sur la côte, à trois lieues au sud-ouest d'Almería; mais cet évêché ne subsista pas long-temps, les Maures ayant repris cette ville sur les chrétiens quelques années après. Le Roi Ferdinand-le-Catholique la reprit sur les Maures en 1490, et y rétablit l'évêché. Le Chapitre de la cathédrale consiste en six dignités, huit chanoines, six prébendiers, etc. Il y quatre maisons religieuses dans la ville et soixante-dix paroisses dans le diocèse.

Évêques d'Abdera et d'Almeria.

1. Pierre, qui asista au concile de Séville de l'an 590.

2. Marcel, qui assista au concile de Tolède de l'an 636; à celui de l'an 653, par Daniel son vicaire; à celui de l'an 655, par le même vicaire, et enfin à celui de l'an 656, par le même vicaire encore.

3. Palmace, qui assista au concile de Tolède de l'an 675, à celui de l'an 681, à celui de l'an 683, et à celui de l'an 684.

4. Habit, qui assista au concile de Tolède de l'an 688, et à celui de l'an 693.

5. Génésius, siégeait an 862.

Nous ne poussons pas plus loin

la suite des évêques d'Almería , par la raison qu'on peut voir au mot *ALBARASIN*.

ALMONACIR (Jérôme), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique , du couvent de Ciudad-Rodrigo , fut plus de quarante ans professeur de théologie à Burgos et à Alcalá où il fut émérite en 1592. Il fut aussi consultant et censeur du tribunal de l'inquisition. Ce religieux qui ne mourut qu'en 1604 , âgé de plus de quatre-vingts ans , passa en Espagne pour un des meilleurs théologiens , et eut toujours un grand concours d'auditeurs : cependant on ne put lui persuader que fort tard de rendre publics quelques fruits de ses travaux , et tout ce qu'il accorda enfin aux sollicitations de ses amis fut de faire paraître en 1588 à Alcalá un commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, en deux vol. in-4°. On y reconnaît un homme versé dans la lecture des Pères , et qui a bien consulté les interprètes grecs et hébreux. Possevin reconnaît que ce commentaire ne le cède à aucun des autres commentaires qui avaient paru sur ce livre si difficile : mais parlant ensuite de Louis de Léon , augustin , qui a fait un ouvrage de même sorte , il dit que si on compare les deux commentaires , on trouvera que les deux auteurs se sont rencontrés souvent , ou que l'un a souvent copié l'autre : l'un ou l'autre , selon Possevin , est donc plagiaire. Cependant , Louis explique tout brièvement et ne se propose que de rapporter

à tout homme chrétien les paroles de Salomon , au lieu que Jérôme s'étend beaucoup , et qu'il rapporte tout à l'église de la loi ancienne et à celle de la loi nouvelle : leur dessein était donc différent ; et , s'il leur arrive quelquefois de penser de même , il n'y a pas lieu de les chicaner là-dessus ; rien n'est plus ordinaire dans cette sorte de travail. Echard , *script. ord. Præd.*

ALMOSNINO (Moïse), fils du rabbin Baruch , vivait vers l'an 1538. On a de lui : 1° *Jede Moscè*, la main de Moïse. C'est une explication du Cantique des Cantiques , de Ruth , des lamentations de Jérémie , de l'Ecclesiaste et d'Esther , imprimé à Thessalonique en 1572 ou 1577 , et à Venise en 1597 , in-4° ; 2° *Thephil-lath le Moscè*, ou l'Oraison de Moïse ; à Thessalonique en 1568 , et à Cracovie en 1546 , 1562 et 1590 , in-4° ; 3° *Perùse al Pirkè Avoth*, c'est-à-dire , comme l'explique Wolfius , les Chapitres de Moïse ; à Thessalonique 1563 , in-4° ; 4° *Meammetz coach*, c'est-à-dire , qui fortifie la vertu ou les forces. Ce sont des sermons pour les fêtes les plus solennelles , imprimés à Venise chez Jean de Gara en 1585 , in-4° ; 5° *Migdal oz*, ou la Tour de la force. C'est une explication du livre *herès chaunàoth Happilosophim*, c'est-à-dire , destruction des sentences des philosophes ; 6° *Nora tehilloth*, ou formidable en louanges. C'est un livre de Sermons imprimé à Thessalonique. 7° L'instruction de la vie , en

italien, excepté la préface et la table qui sont en hébreu ; Venise, 1604, in-4°, en trois parties et 46 chapitres. 8° *Penè Moscè*, la face de Moïse. C'est un commentaire manuscrit sur le Pentateuque. (Wolfius, Bartolucci. *Magna Biblioth. eccl.*, pag. 341.)

ALMUGIM, certain bois dont il est parlé dans le troizième livre des Rois, chap. 10, v. 11, et qui est traduit dans la Vulgate par *Ligna thyina*, et dans les Septante, par des *bois travaillés*. Il y a apparence que c'est le bois de citre, estimé des anciens pour son odeur et sa beauté. (Plin. l. 13, cap. 15 et 16.)

ALNE, ou plutôt *Alnevick* ou *Anuvick*, ville d'Angleterre sur la rivière d'Alne dans le Northumberland près de l'Écosse : on y célébra un concile (*Concilium Alnense*) l'an 509, où l'on confirma les donations faites à quelques monastères. (*Anglic.* 1.)

ALODIE (sainte), vierge et martyre, sœur de sainte Nunillon. Voy. SAINTE NUNILLON.

ALOGIENS, *Alogi* ou *Alogiani*, du mot grec *λόγος*, le verbe, et de l'*α* privatif, comme qui dirait *sans verbe*. Ces hérétiques étaient ainsi nommés, parce qu'ils niaient que Jésus-Christ fût le Verbe éternel. Ils rejetaient l'Évangile et l'Apocalypse de saint Jean, parce qu'ils leur étaient contraires : ils ont été combattus par saint Augustin et le quatrième concile de Tolède. Euseb., l. 5, *Hist.* c. 28. Tillem. Dupin, *Biblioth. eccl.*

premier siècle. Voy. THÉODOTE CORROYEUR.

ALOHÉ, père de Sellum, (2. *Esd.*, c. 3, v. 12.) On trouve encore un autre Israélite de ce nom. (2. *Esd.*, c. 10, v. 20.)

ALOHÉ, sorte d'arbre qui vient aux Indes, de huit ou dix pieds de haut, et qui porte un fruit rond comme un gros pois blanc et rouge.

ALOHÉ ou ALOÉ, est une plante dont les feuilles sont de l'épaisseur de deux pouces, piquantes et canelées : du milieu sort une tige qui renferme une graine blanche très-légère et presque ronde : on en tire un suc amer qui préserve les corps morts de la pourriture. Nicodème acheta environ cent livres de myrte et d'aloès pour embaumer le corps de Jésus-Christ. (Joan. 19, 39.)

ALOMANCIE, manière de deviner et de prédire par le sel, qui tire son origine des Païens : ils croyaient que le sel était sacré, c'est pourquoi Homère l'appelle *divin*. Ils sanctifiaient leurs tables par les salières ; et si l'on avait oublié d'en mettre une, la table était profanée, et l'on était menacé de quelque malheur, aussi bien que quand on la laissait sur la table et qu'on s'endormait avant que de l'avoir serrée. Cette superstition trouve encore place aujourd'hui dans l'esprit de plusieurs personnes qui ne souffrent qu'avec peine qu'on oublie de mettre une salière sur la table ou qu'on y renverse le sel. (Arnobé.)

ALOPH ou ELOF ou ELIPHE (saint), *Eliphius*, était de la ville ou du territoire de Toul en Lorraine, et de l'une des meilleures familles de la première Belgique. Il avait un frère et trois sœurs qui furent martyrs comme lui : le frère s'appelait *Euchaire*, que quelques uns font évêque de Toul : on fait sa fête le 24 d'octobre : ses sœurs étaient *Menne*, *Libaire* et *Suzanne*, toutes trois vierges. Libaire et Suzanne furent martyrisées par les païens, et enterrées l'une à Grand en Bassigny, l'autre à quelque distance de là, vers les limites de la Champagne et de la Lorraine. On doute du martyre de Menne, dont le corps fut enterré à Poussay, ou plutôt Port-Sas où il y a un Chapitre de chanoinesses, et où l'on fait sa fête le 3 d'octobre. Pour ce qui est de saint Aloph, il fut mis en prison, tourmenté en diverses manières, et enfin condamné à avoir la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ; ce qui fut exécuté le 16 d'octobre de l'an 362. Son corps fut enterré sur une montagne qui a depuis porté son nom, et transporté vers l'an 960 à Cologne, dans l'abbaye de Saint-Martin où on le conserve encore aujourd'hui. Le Martyrologe romain marque sa fête au 16 d'octobre; et celui de France cinq jours auparavant. Surius, Ufférius, *Antiquités des Églises britann.* Baillet, 16 octobre.

ALPHA, c'est la première lettre de l'alphabet des Grecs :

alpha vaut un ou le premier, d'où vient que Dieu dans l'Apocalypse se qualifie l'*alpha* et l'*omega*, le commencement et la fin.

ALPHABET HÉBREU. Voyez HÉBREU.

ALPHABET GREC ET LATIN, caractères, lettres des Grecs et des Latins que l'évêque consécrateur écrit de son doigt sur la cendre dont on a couvert le pavé de l'église qu'il consacre : cet alphabet s'écrit en forme de croix pendant qu'on chante le cantique *Benedictus*. Voy. ÉGLISE.

ALPHAN, Italien, premièrement moine du Mont-Cassin, ensuite abbé du monastère de Saint-Benoît de Salerne; enfin archevêque de cette ville, assista à un concile de Bénévent tenu par le pape Nicolas II, et y souscrivit immédiatement après lui. Il mourut en 1087, après vingt-neuf ans d'épiscopat. Nous avons de lui quelques ouvrages en vers, dont Pierre diacre fait mention, chap. 9, comme le martyre de sainte Christine, et des hymnes sur saint Benoît, sur sainte Sabine et saint Pierre apôtre; sur les moines du Mont-Cassin, sur saint Maur, saint Matthieu, saint Fortunat, saint Nicolas, etc. Ughel a presque donné tous les ouvrages de cet auteur dans le deuxième t. de son *Italie Sacrée*.

ALPHANUS (ACCURSE), de Perouse, jurisconsulte, petit-fils de Barthole, frère de Tindare, a laissé un volume de conseils. *Biblioth. hist. des auteurs de Droit*, par Denys Simon, édition de Paris, in-12, 1702.

ALPHANUS ou ALFANUS (Bernardin), célèbre docteur en droit, de Pérouse, a fait *collectanea seu reportata Juris civilis in centurias decem*, Venet. 1605, et est mort en 1590. *Biblioth. des auteurs de Droit*, par Denys Simon, etc. Il y a un Jean-Baptiste Alphanus ou Nucius de Sentina, docteur de Pérouse, gendre de Barthole, qui a fait des réponses de *Arbitris compromissis*, en 1416, idem.

ALPHANUS (TINDARE), professeur de Pérouse, fils de Jean-Baptiste Alphanus, petit-fils de Barthole et bisaïeul de Bernardin Alphanus, est auteur du traité de *Testibus*. (*Biblioth. hist. des auteurs de Droit*, par Denys Simon, édit. de Paris, in-12, 1702.) Il y a un Vincent Alphanus, docteur napolitain, qui a écrit de *vera substantia dotis ad Ulpianum in lib. quod dicitur dig. de impensis in res dot. factis*. Neapoli, 1707, in-4°, idem.

ALPHÉE (hébr., mille ou docte), père de saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem. (*Matth.*, c. 10, v. 3.) Alphée était époux de Marie, que l'on croit avoir été sœur de la sainte Vierge, d'où vient que saint Jacques est appelé frère du Seigneur. Plusieurs croient que c'est le même que Cléophas, dont il est parlé dans saint Luc. (*Luc.*, cap. 6, v. 15; et c. 24, v. 18.) Ainsi, Alphée serait son nom grec, et Cléophas son nom hébreu ou syriaque, suivant l'usage de cette province où la

plupart des hommes avaient deux noms. Voy. CLÉOPHAS.

ALPHÉE, père de Lévi ou de saint Matthieu : on ne sait rien de lui.

ALPHITOMANCIE, sorte de divination qui se faisait par le moyen de l'orge en particulier, ou de quelques mets en général : cette superstition qui a passé des pains dans le christianisme, se pratiquait de cette manière. Quand une personne était soupçonnée d'un crime incertain qu'on voulait savoir, on la conduisait au prêtre qui lui faisait manger un morceau de pain ou de gâteau d'orge ; si elle avalait sans peine, elle était déclarée innocente, sinon on la tenait pour coupable. Delrio, *disquisit. magic.*, l. 4, cap. 11, *quæst.* 7. sect. 2.

ALPHONSE III, surnommé le Grand, fils d'Ordoin, roi de Léon, fleurit en 841. A peine avait-il quatorze ans, qu'il succéda sur le trône à son père ; il régna quarante-six ans, homme aussi propre pour les sciences que pour la guerre : plusieurs fois il défit les Maures, et il a laissé sous son nom une Chronique d'Espagne, depuis l'an 672 jusqu'en 866. Quelques uns l'attribuent à Sébastien, évêque de Salamanque ; et c'est sous ce nom que Sandoval l'a fait imprimer dans sa collection des Chroniques d'Espagne à Pampe-lune, 1615 ; mais Nicolas Antoine soutient qu'elle est d'Alphonse, et il prétend le prouver par de bonnes raisons qu'on peut voir

dans l'ancienne *Bibliothèque d'Espagne*, l. 6, c. 10, p. 362. Le cardinal d'Aguire avait fait espérer qu'il donnerait une meilleure édition de cette chronique et des autres de la même nation, *not. concil.*, p. 163. Il faut que la mort l'en ait empêché. (Cave.)

ALPHONSE X, surnommé *le Sage* et *l'Astronome*, roi de Castille et de Léon au treizième siècle. C'est lui qui a donné son nom aux tables astronomiques appelées *Alfonsiennes*; il composa aussi un cours entier de philosophie, une plainte en vers contre Sancius son fils qui l'avait déposé, la vie d'Alexandre-le-Grand, et un récit des miracles de la sainte Vierge. Outre les ouvrages qui sortirent de sa plume, il en fit faire plusieurs autres par des savans assemblés pour cet effet. Il étendit ses soins à l'histoire, à la jurisprudence, aussi bien qu'aux mathématiques; il fit recueillir une histoire générale de son royaume et un corps de toutes ses lois; cette compilation des lois est intitulée, *las sete Partidas*, ou les sept parties. *Journal des Savans*, 1697 et 1744.

ALPHONSE (Pierre), dit de *Burgos*, soit que ce fût son surnom, soit qu'il fût natif de *Burgos* en Espagne, fleurit dans le sixième siècle. L'empereur Charles-Quint l'honorait de son estime et même de son amitié. Il embrassa la vie religieuse dans le monastère de Montserrat, Ordre de Saint-Benoît, et s'y fit une granderéputation de vertu

et de sainteté. Il ne manquait pas non plus de science, surtout de celle qui a pour objet les choses intérieures et spirituelles, comme il paraît par les ouvrages suivans qui ont tous été imprimés à Barcelone, in-8°. 1° *De immensis Dei beneficiis, et de tribus Virtutibus theologalibus*; Barcelone, 1562; 2° *de Eucharistia*, lib. 1; 3° *de Vita solitaria*, lib. 1; 4° *de Religione tribusque votis Religiosorum*. 5° *de immortalitate animæ*. 6° *de Vita et laudibus*. B. V. M. 7° *de Præparatione ad mortem*, 1568. 8° *Dialogos entre Christo y el Alma*, 1569. Gabriel Buccellini, in *annalib. Ben.*, ad ann. 1552. (Nicolas-Antonio, *Bibl. hist.*, tom. 2, pag. 133.)

ALPHONSE (Pierre), Espagnol, né de parens juifs dans le douzième siècle, ayant connu les vérités de la religion chrétienne, demanda le baptême et eut pour parrain Alphonse, dit *le Batailleur*, roi d'Aragon. Pierre Alphonse écrivit un traité de *Scientia et Philosophia*, et un dialogue entre un juif qu'il nomme *Moïse*, et un chrétien qu'il introduit sous le nom de *Pierre*. Le premier nom est celui qu'il avait eu parmi les juifs, et l'autre est celui qu'il porta lorsqu'il fut éclairé des lumières de l'Évangile. Ce dernier ouvrage fut imprimé en 1536 à Cologne. Gesner, in *Bibl. Gënëbrard*, *Le Mire*, etc.

ALPHONSE SPINA, Espagnol juif, religieux de l'Ordre de Saint-François et recteur de l'Univer-

sité de Salamanque , est l'auteur du traité intitulé : *La forteresse de la foi contre les juifs , les Sarrasins , et les autres ennemis de la foi*, imprimé à Nuremberg sans nom d'auteur, en 1494, et donné depuis par Guillaume Totan de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, l'an 1511, imprimé à Lyon; mais Jean Mariana l'attribue à Alphonse Spina, et l'auteur marque dans l'ouvrage qu'il l'a composé en 1458 à Valladolid : c'est un ouvrage qui promet plus dans le titre que dans l'exécution, car il n'est pas bien écrit; il ne contient rien de bien recherché, et il se sert souvent de preuves, de raisonnemens et de réponses très-faibles. M. Cave remarque qu'il rejette les indulgences, le purgatoire et la prière pour les morts faite en péché mortel : qu'il n'admet l'usage de la confession sacramentelle que depuis saint Ambroise qui n'en connaissait pas la nécessité; il voudrait même le faire passer pour sacramentaire. Je pense que c'est parce qu'il ne prouve pas bien et qu'il répond encore plus mal; ses objections sont plus fortes que ses preuves : c'est un défaut dans un auteur qui prétend combattre les hérétiques : il vaudrait mieux ne pas écrire que d'écrire faiblement, la vérité ne s'aperçoit pas toujours au milieu des ténèbres. On dit cependant qu'il y a quelque érudition dans l'ouvrage dont nous parlons, et qu'il peut être de quelque usage. Cave. Dupin, *Bibliot. eccl.*, quinzième siècle.

ALPHONSE VARGAS, Espagnol né à Tolède, embrassa l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, où il se rendit assez habile pour enseigner à Paris la philosophie et la théologie : il remplit dignement cet emploi pendant dix ans; après quoi il fut fait évêque de Badajos, puis d'Osma, et enfin archevêque de Séville où il mourut en 1359, le 13 octobre; d'autres veulent qu'il soit mort en 1366, le 26 décembre. Quoi qu'il en soit, il nous a laissé des commentaires sur le premier livre du Maître des Sentences, imprimé à Venise en 1490, et des questions sur les trois livres de l'âme d'Aristote, à Vicence 1608, et à Venise 1566. Cave, Dupin, *Biblioth. ecclés.*, quatorzième siècle.

ALPHONSE, dit *Bonhomme*, Espagnol, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique dans le quatorzième siècle, traduisit en 1339, d'arabe en latin, un traité d'un juif nommé *Samuel*, que nous avons sous ce titre : *de adventu Jesu veri Messiae, quem Judaei frustra expectant*. Le Mire, in *Auct. de script. eccl.*

ALPHONSE DE SAINTE-MARIE, archevêque de Burgos, acquit une grande réputation d'érudition et d'éloquence dans le concile de Bâle d'où il se retira avec les évêques d'Espagne, lorsque les prélats des autres nations entreprirent de déposer le pape Eugène iv. Il a laissé une histoire abrégée des Rois de France et d'Espagne, des Empereurs et des Papes. Il a fait aussi

en espagnol une instruction pour la noblesse qui contient tout ce que doit savoir un homme de qualité. *Journal des Savans*, pag. 291 de la première édition, et pag. 255 de la seconde.

ALPHONSE TOSTAT, Espagnol, natif de Madrigale, fit toutes ses études dans l'Université de Salamanque, et à l'âge de vingt-deux ans il avait fait un si grand progrès dans toutes les sciences qu'il fut trouvé capable de les enseigner; ce fut vers l'an 1434. Il assista au concile de Bâle, fut fait ensuite évêque d'Avila, conseiller-d'état du Roi, et grand-référendaire de tout le royaume. Il mourut à la fleur de son âge, n'ayant guère que quarante ans, et fut enterré dans l'église d'Avila : les Espagnols mirent sur sa tombe cette épitaphe qui montre combien ils l'estimaient : *Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne*. C'était un homme d'une mémoire prodigieuse, d'un travail infatigable, d'un génie rare : non-seulement il avait approfondi tous les secrets de la théologie, mais il n'y avait encore aucune science dans laquelle il ne fût très-versé : philosophie, mathématique, géographie, histoire, droit canon et civil, il possédait tout et parlait de tout, comme s'il ne se fût appliqué qu'à une de ces sciences ; avec cela, il n'en était pas moins rempli de la science des Saints et moins occupé à tous les exercices de la religion : les jeûnes, les veilles et la prière, étaient ses plus chères

délices. On aurait peine à croire qu'à l'âge de quarante ans, il eût déjà fait plus d'ouvrages qu'un homme n'en peut lire dans un plus long espace de temps. On prétend qu'outre ceux que nous avons, il périt plus de 400 de ses livres qu'on portait par mer en Italie pour imprimer ; le vaisseau dans lequel ils étaient ayant fait naufrage. Voici ceux qui nous restent : un livre de commentaire sur la *Genèse*, deux sur l'*Exode*, un sur le *Lévitique*, deux sur les *Nombres*, un sur le *Deutéronome*, deux sur *Josué*, un sur les *Juges* et *Ruth*, quatre sur les quatre livres des *Rois*, deux sur les *Paralipomènes*, sept sur l'Évangile de saint Matthieu ; Défense ou Apologie de trois conclusions ou propositions auxquelles on avait trouvé à redire : la première était que, quoiqu'il n'y ait point de péché irrémissible, toutefois, ni Dieu, ni le prêtre n'absolvent de la peine et de la coulpe ; la seconde regardait le temps auquel Jésus-Christ a fait la Pâque ; la troisième est sur la puissance ecclésiastique. Il dit, sur la première, qu'on n'a pas bien pris son sens, et montre que le pape ne peut pas absoudre entièrement de la coulpe et de la peine des péchés. Après avoir distingué tout ce qui se trouve dans le péché, il dit que Dieu n'absout pas, à proprement parler, de la coulpe, parce que la coulpe n'est pas une chose positive, mais une simple négation, un dérèglement qui cesse aussi-

tôt que l'acte du péché cesse ; que le prêtre n'en donne pas non plus l'absolution , parce qu'elle doit être cessée avant qu'il use du ministère des clefs : cependant , il reconnaît qu'il y a des sens dans lesquels on peut dire que l'homme est absous de la coulpe. Il fait pareillement tous ses efforts pour montrer que cette doctrine n'est contraire ni à la puissance du Pape , ni aux indulgences plénières. Il dit sur la seconde, et il prouve contre les Grecs, que Jésus-Christ n'a point anticipé la Pâque , et qu'il l'a célébrée avec du pain azyme : il traite aussi de l'année et du jour de la mort de Jésus-Christ , et fait à cette occasion une longue digression sur l'autorité de l'Église, sur la loi de Moïse , sur la puissance ecclésiastique, sur l'autorité du concile général au dessus de celle du Pape , sur l'approbation des livres et des sentimens des docteurs par l'Église , et sur la réforme du calendrier. Nous avons encore du même auteur divers opuscules ; le premier est l'explication de cinq propositions paradoxes qui lui avaient été proposées par Marie , reine de Castille ; il y fait voir jusqu'où peut aller la fécondité de l'esprit humain, et on ne peut s'empêcher d'y admirer l'étendue de son érudition : un traité sur la sainte Trinité. Un autre sur ces paroles, *ecce Virgo concipiet* ; un autre contre les prêtres concubinaires ; un de l'état des âmes après la mort, et enfin un Traité de la Politique.

Tous ces ouvrages ont été imprimés à Venise en 1530 , par ordre du cardinal Ximenès : cette édition fut mise à l'index des livres défendus par les censeurs romains. On en donna une autre au même endroit en 1596 , et à Cologne en 1612 , tom. 27 , fol. dont les deux derniers ne renferment que des tables. Il y a encore , outre cela, quelques autres traités de Tostat imprimés séparément : comme la censure du colloque de Ratisbonne , imprimé en 1608 in-4°, un commentaire sur la Chronique d'Eusèbe, divisé en cinq parties, imprimé en espagnol à Salamanque, 1506 : quatorze questions, dont les quatre premières font un abrégé de l'Histoire de l'Écriture, et les autres, des fausses Divinités, en espagnol, à Anvers 1551. Le père Possevin en cite encore d'autres dans son *Apparat sacré* que le lecteur curieux pourra consulter. Ce que nous venons de dire est tiré de M. Cave et de M. Dupin, *Biblioth. eccl.*, quinzième siècle.

ALPHONSE, dit de *Carthagène* ou de *Burgos*, parce qu'il fut évêque de cette ville en Espagne, était fils de Paul de Burgos, lequel étant encore juif avait eu trois fils dont cet Alphonse était l'aîné. Il fut élevé dans les sciences et dans le judaïsme ; et depuis, les uns et les autres reçurent le baptême. Alphonse eut un canonicat à Ségovie, et fut depuis évêque de Burgos après son père, mort en 1435. Il vécut jusque vers l'an

1458, et écrivit divers ouvrages, entre autres, un abrégé de l'histoire d'Espagne qu'il intitula : *Anacephaleosis Regum Hispaniæ*. Vaseus, in *Chron.hisp.* c. 4. Mariana, *Hist. hisp.* lib. 19, c. 8. Aubert Le Mire, in *Auct. de script. eccles.* Vossius, de *Hist. lat.*, l. 3, c. 7, etc.

ALPHONSE DE ZAMORA, Espagnol, né de parens juifs, dans la ville dont le nom lui est demeuré. Il fut un des plus habiles Rabbins de son temps ; il enseigna sa religion dont il connaissait parfaitement tous les mystères, plusieurs années avant qu'il se fit chrétien : enfin, il reçut le baptême en 1506. Le cardinal Ximenès qui faisait travailler à sa belle polyglote, connaissant les grands talens d'Alphonse, l'invita à y mettre la main, et il y employa quinze années de suite. Cet ouvrage étant achevé, il composa un dictionnaire des mots chaldaïques et hébraïques de l'ancien Testament, des explications des noms hébreux, chaldéens, grecs, de l'ancien et du nouveau Testament : un catalogue des mots qui sont écrits par la faute des copistes, autrement que dans le texte hébreu et grec, et que dans les anciennes Bibles, introductions à la grammaire hébraïque. Ces ouvrages sont dans le dernier volume de la polyglote de Complute ; il n'y travailla pas seul, mais on peut dire qu'il y eut la meilleure part. Voici ceux qu'il fit seul : Introductions à la grammaire hé-

braïque ; c'est une grammaire plus courte et plus aisée que la première, comme il le dit lui-même dans la préface : elle est dédiée à Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède, successeur du cardinal Ximenès ; un Dictionnaire abrégé des racines hébraïques ; un petit Traité de l'Orthographe des hébreux ou des points hébraïques ; une lettre qu'il écrivit d'Espagne aux juifs qui demeuraient à Rome, pour leur faire des reproches sur leur obstination : elle est en hébreu avec une version latine interlinéaire. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Complute en un même volume in-4°, en 1526. On dit qu'il a fait encore un abrégé de tous les Préceptes de l'ancienne Loi. M. Cave, *Biblioth. hist. vita Card. Ximen.*

ALPHONSE DE SAINT-VICTOR, évêque de Zamora, était de Purgos en Espagne ; il se fit moine bénédictin, et composa en sa langue naturelle deux vol. in-fol. sur la règle de Saint-Benoît, imprimés, l'un à Madrid en 1645, l'autre à Tolède en 1651 ; il passa de l'évêché d'Almerie à celui d'Orense en 1653 ; et enfin à celui de Zamora où il mourut l'année d'après 1660. (*Biblioth. hispan.*)

ALPHONSE DE CASTRO. Voy. CASTRO.

ALPHONSE DE CHARTRES. Voy. CHARTRES.

ALPINIEN (saint), disciple de saint Martial, premier évêque de Limoges. Voy. MARTIAL.

ALREDE (le bienheureux),

abbé de Riedval, fut élevé dès son enfance avec le prince Henri, fils de David, roi d'Écosse. Il quitta la cour pour embrasser l'état monastique dans l'abbaye de Riedval, Ordre de Cîteaux, dans le diocèse d'York. Régulier, édifiant, pieux, on le chargea quelques années après sa profession du soin des novices; ensuite il fut élu abbé de ce monastère qu'il gouverna jusqu'à l'an 1166, qui fut celui de sa mort, le 12 de janvier. Sa vie et ses miracles se lisent en ce jour dans Bollandus qui lui donne le titre de *bienheureux*. On trouve de lui dans le recueil des historiens anglais, fait par Roger Twisden, et imprimé à Londres en 1652, in-fol., l'histoire de la guerre de Standart en 1138; la Généalogie des rois d'Angleterre; la vie et les miracles de saint Edouard, roi et confesseur; celle d'une religieuse du Wathun; la vie de sainte Margueritte, reine d'Écosse. Il y a aussi de lui un fragment de son ouvrage intitulé : *des Affaires d'Angleterre*, adressé à Henri II, duc des Normands, et depuis Roi, contenant le discours que le roi Eadgar fit aux évêques et aux supérieurs des monastères. Il se trouve dans le chapitre 3 du dixième siècle de l'*Histoire d'Angleterre*, par Nicolas Haerpsfeld, et dans le vingt-troisième tome de la bibliothèque des Pères, à Lyon, en 1677. Les bibliothécaires anglais font mention de quelques ouvrages historiques d'Alrède qui n'ont pas encore été rendus publics ;

savoir, un livre des miracles de l'Église d'Hagustalde; la vie de saint Ninien, évêque; la vie de saint Edouard en vers élégiaques, dédié à Laurent, abbé de Westminster; celle de David, roi d'Écosse, en deux livres adressés à Henri II, roi d'Angleterre. Le second de ces livres donne un précis de la vie des rois d'Angleterre depuis Edelwulfe, père du grand Alfrède, jusqu'à Henri II, et une chronique depuis Adam jusqu'à Henri I^{er}. On a fait un recueil particulier des Sermons et des autres œuvres spirituelles d'Alrède. L'auteur de ce recueil est le père Gibbon, jésuite, qui le fit imprimer à Douai en 1631; elles ont passé de là dans le cinquième tome de la bibliothèque de Cîteaux, et dans celle des Pères, à Lyon, en 1677. Ces Sermons, au nombre de trente-un, expliquent ce qui est dit dans les 13, 14, 15 et 16^e chapitres d'Isaïe, touchant les malheurs de Babylone, des Philistins et des Moabites. Le premier discours, intitulé, *de l'Avent ou Avénement du Seigneur*, se trouve dans le second tome des ouvrages de saint Bernard, pag. 568, de l'édition de Paris en 1719. Il y a encore d'Alrède vingt-cinq Sermons sur les Évangiles et les fêtes de l'année : on les trouve dans l'édition de Douai en 1631, et dans le cinquième tome de la bibliothèque de Cîteaux, à Bonne-Fontaine, en 1662; mais on ne les a pas rapportés dans la bibliothèque des Pères de Lyon.

L'Éditeur y a donné place à l'ouvrage d'Alrède qui a pour titre : *Miroir de la Charité*. Il est divisé en trois livres , dans lesquels l'auteur traite à fond de la charité , et des autres vertus chrétiennes. Dans le premier livre qui est composé de trente-quatre chapitres , Alrède enseigne que l'homme , fait à l'image de Dieu , était capable de la béatitude , et que par son libre arbitre , aidé toutefois de la grâce , il pouvait , en aimant Dieu sans cesse , trouver toujours son plaisir dans le souvenir de la reconnaissance de Dieu ; mais qu'ayant cessé d'aimer Dieu pour s'attacher à la créature , il est tombé dans la misère. Il traite ensuite de la réparation de l'homme par Jésus-Christ ; de la grâce du rédempteur , de son efficacité , qui est telle qu'elle laisse au libre arbitre son activité , en sorte que c'est l'homme qui fait le bien , prévenu et aidé de la grâce , et qui le fait librement. Le second livre est divisé en vingt-six chapitres. Alrède s'y étend sur les effets différens que la charité et la cupidité produisent dans le cœur de l'homme. Il avertit qu'il ne faut pas prendre pour charité , pour amour de Dieu , certaines affections momentanées que l'on se sent pour lui : le vrai amour de Dieu consiste dans un attachement sincère et continué à sa volonté qui est Dieu même. Dans le troisième livre , divisé en quarante-un chapitres , l'auteur y donne la définition de l'amour de la charité ,

de la cupidité , ce qu'il n'avait pas encore fait. Selon Alrède , la charité et l'amour sont une même chose , avec cette différence que la charité a toujours un bon objet , Dieu ou le prochain , et que l'amour peut en avoir un mauvais. La raison nous dicte que nous devons aimer Dieu comme l'Être-Suprême , nous attacher à lui par amour , nous le proposer pour la fin de toutes nos actions et lui rapporter notre abstinence , nos veilles , nos lectures , nos travaux. Dans un abrégé qui précède l'ouvrage , l'auteur montre que nous ne pouvons nous dispenser d'aimer Dieu ; qu'en possédant son amour , on rend toutes ses actions agréables à Dieu ; que comme un couteau divin , elle retranche de l'âme toutes les passions vicieuses ; qu'elle procure à l'homme un repos qu'il ne peut trouver , ni dans la santé du corps , ni dans les plaisirs des sens , ni dans les richesses ; que par elle on acquiert l'innocence des mœurs. Le traité de l'Amitié spirituelle est aussi partagé en trois livres ; on l'a réimprimé , comme le précédent , dans la bibliothèque des Pères , à Lyon. Il est en forme de dialogue , dont les interlocuteurs sont Alrède , Yves , Gratien et Gauthier. Le discours sur le second chapitre de saint Luc où il est dit que Jésus , âgé de douze ans , fut trouvé dans le Temple au milieu des docteurs , a été imprimé dans le second tome des œuvres de saint Bernard , de l'édition de Paris en

1609, puis dans les recueils des œuvres d'Alrède, et dans la bibliothèque des Pères, à Lyon, avec les variantes tirées de l'édition de saint Bernard en 1609. Alrède remarque dans ce discours qu'il était d'usage parmi les juifs, lorsqu'ils allaient à Jérusalem aux jours de fêtes, que les hommes en chemin fussent séparés des femmes, afin que les uns et les autres arrivassent plus purs à la solennité. Il prend occasion de ce qui se passa au Temple entre Jésus et les docteurs, d'établir sa divinité, sa consubstantialité avec le Père et le Saint-Esprit. Il ne reste rien de l'histoire d'Angleterre composée par Alrède, que le discours du roi Edgar qu'il y avait inséré. La règle des Religieuses recluses, faussement attribuée à saint Augustin, se lit sous le nom d'Alrède, dans la troisième partie du Code des Règles, par Holstenius, imprimé à Rome en 1661, et dans l'Appendice du premier tome des œuvres de saint Augustin, de l'édition de Hollande, sous le titre de *la Vie érémitique à une sœur*; elle est en partie dans les méditations 15, 16 et 17 de saint Anselme. Les autres écrits attribués à Alrède, mais qui n'ont pas encore été mis sous la presse, sont, la flèche de Jonathas; des trois Hommes; des diverses vertus; une explication du Cantique des Cantiques; du Lien de la Perfection; un dialogue de la Nature et des qualités de l'Âme en deux livres; des douze Abus des Cloîtres; de

la Lecture évangélique à Yves; un Dialogue entre l'Homme et la Raison; trois cents Lettres; un Recueil de Sentences choisies; des Mœurs des Prélats; des Offices des Ministres; cent Sermons synodaux; un Traité de la Milice chrétienne; un de la virginité de Marie; l'Histoire de la fondation des monastères de Sainte-Marie d'York et des Fontaines. Les ouvrages d'Alrède sont des preuves de la solidité de son esprit et de sa piété; ce ne sont qu'instructions salutaires, que maximes édifiantes, que règles de conduite. Il intéresse ses lecteurs par la clarté et la précision de son style, par l'onction qu'il répand sur les vérités pratiques de la religion, et par la façon aisée dont il propose. D. Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et eccles.*, t. 23, p. 135 et suiv.

ALSCHECH (Moïse), fils du rabbin *Chajim*, était chef de la synagogue de Saphet, dans la haute Galilée, sur la fin du seizième siècle. Ses écrits sont : 1° *Torath Moscé*, la loi de Moïse. C'est un commentaire sur le Pentateuque, imprimé à Venise chez Jean de Gara, en 1601, fol. 2° *Enè Moscé*, les yeux de Moïse. C'est un commentaire sur Ruth; ibid., 1601, in-4°. 3° *Masèth Moscé*, la charge ou le fardeau de Moïse. C'est un commentaire sur le livre d'Esther, que Bartolucci attribue aussi au rabbin *Almonismo*, Venise, 1606. 4° *Chelkath Mechokèk*, la portion du législateur. C'est un commentaire sur Job, imprimé

à Venise chez Jean de Gara, 1603, in-4°. La dernière édition est de 1722, in-fol. 5° *Romemòth El*, les élévations de Dieu. C'est un commentaire sur les Psaumes, imprimé ibid, en 1605, in-4°, réimprimé à Amsterdam en 1695, in-4°, et en 1721, Jesnotii, in-fol. 6° *Rai happeninim*, la multitude de pierres précieuses. C'est un commentaire sur les proverbes de Salomon, imprimé à Venise chez Jean de Gara, en 1601, in-4°. 7° *Devarim tovim*, les bonnes paroles. C'est un commentaire sur l'Ecclésiaste, imprimé à Venise en 1605. 8° *Kol bochim*, la voix de ceux qui pleurent, ou *Devarim nachumim*, les paroles de consolation. C'est un commentaire sur les lamentations de Jérémie, imprimé à Venise en 1697, in-4°. 9° *Sciuscianath haamakem*, le lis des vallées. C'est un commentaire sur le Cantique des Cantiques, imprimé à Venise chez Jean de Gara, en 1691, in-4°. 10° *Chautzèleth Hassaron*, la rose de Saron. C'est un commentaire sur Daniel, imprimé à Venise en 1592, in-4°. 11° *Maroth hotzoueòth*, la guérite des combattans. C'est un commentaire sur les grands prophètes, imprimé à Venise chez Jean de Gara, avec la préface du rabbin Isaac Gerson, en 1595 et 1607, in-fol., selon Bartolucci, ou plutôt en 1601, selon Wolf. 12° Un Commentaire sous le même titre, sur les petits Prophètes, imprimé à Venise en 1595, 1607 et 1620. 13° Cent

quarante demandes et réponses légales; Venise, 1605, in-4°. 14° L'ordre pour la bénédiction de la nourriture, in-4°. 15°. Des Sermons manuscrits distribués en cent classes, sous le titre de cent Portes. Reland, in *Analect. rabbinorum*, pag. 142 et suiv. Richard Simon, *Hist. crit. de l'ancien Testament*, liv. 3, c. 6. Wolf, n° 1523. Bartolucci, p. 4, n° 1180. Lippenius, *Biblioth.*

ALSTÉDIUS (Jean-Henri), Allemand, et fameux écrivain protestant du dix-septième siècle, était d'Herbon, petite ville du comté de Nassau, où il enseigna la philosophie et la théologie. Il passa dans la Transilvanie, et y donna des leçons publiques à Weissenbourg. Il fut un des calvinistes qui souscrivirent au concubule de Dordrecht, et mourut en 1638, âgé de cinquante ans. C'était un homme de beaucoup d'érudition, et d'une grande littérature comme le prouvent les ouvrages qu'il a laissés et dont les principaux sont : 1° *Triumphus biblicorum sacrorum seu Encyclopedia biblica, exhibens triumphum philosophiæ, jurisprudentiæ et medicinæ sacræ, itemque SS. theologiæ, quatenus illarum fundamenta ex scriptura V. et N. Testamenti colliguntur*; Francfort, 1621, in-4°, et 1625 et 1642, in-8°. 2° *Theologia didactica, exhibens locos communes theologicos methodo scholasticâ, quatuor in partes tributa*; à Hannau, 1618 et 1627, in-4°. 3° *Pentateuchus Mosaiica et pleias apostolica, id est, quinque libri*

Mosis, et septem epistolæ catholicæ, breviculis notationibus illustratæ; à Herborn, 1631, in-8°, et depuis en 1640 et 1643. 4° *Thesaurus chronologiæ, in quo universa temporum et historiarum series in omni vitæ genere ita ponitur ob oculos, ut fundamenta chronologiæ ex sacris litteris et calculo astronomico eruantur, et deinceps tituli homogenei in certas classes memoriæ causa digerantur*; à Herborn, 1650, in-8°. C'est la quatrième édition corrigée et augmentée. 5° *Methodus SS. theologiæ, in sex libros tributa; quarum 1. theologia naturalis: 2. Catechetica; 3. Didactica, seu loci communes; 4. soterologia seu Schola tentationum et casus conscientiæ; 5. Prophetica, ubi rhetorica et biographia ecclesiastica; 6. Acroamatica*, Hanau, 1623, in-4°; et 1634, in-12. 6° *Turris David de qua pendent mille chypei: hoc est sylloge demonstrationum quibus invictum robur religionis asseritur*, ibid, 1634, in-12. 7° *Summa casuum conscientiæ nova methodo elaborata. Accedunt 1. explicatio terminorum quibus utuntur Casuistæ; 2. arithmologia sacra et quotidiana conscientiæ luctantis*, Francfort, 1626 et 1628, in-12; Hanaw, 1643, in-12. 8° *Compendium philosophicum et compendium lexicæ philosophici*, Hanaw, 1626, in-8°, 9° *Rhetorica*. ibid. 1626, in-8°. 10° *Consiliarius academicus, sive methodus formandorum studiorum*, Stras-

bourg, 1610 et 1627, in-4°. 11° *Trifolium propheticum, seu explicatio Cantici Canticorum, prophetiæ Danielis et Apocalypsis*, Herborn, 1640, in-4°. Alstédius nomme cet ouvrage, *l'abrégé des prophéties de Jésus-Christ et de l'Église*. 12° *Diatriba de mille annis Apocalypticis*, Francfort, 1627, in-8°. Alstédius soutient l'erreur des Millénaires dans cet écrit, et s'y érige en prophète. Selon sa prédiction, le règne millénaire des Saints avec Jésus-Christ sur la terre devait commencer en 1694. On voit par l'événement quel cas on doit faire de ce prétendu prophète. 13° *Memoriale biblicum, et œconomia biblicorum cum trivio philosophiæ, etc.* Herborn, 1620, in-8°, et 1627, in-12. 14° *Theologia casuum*, Hanau, 1616, 1621 et 1630, in-4°. 15° *Theologia catechica*, ibid., 1622, in-4°. 16° *Theologia polemica, exhibens præcipuas hujus ævi in religionis negotio controversias*, Hanaw, 1620, in-8°, et 1627, in-4°. 17° *de Manducatione spirituali, transsubstantiatione, sacrificio missæ, etc.* Genève, 1619 et 1630, in-sol. 18° *Theologia naturalis, exhibens scholam naturæ, in qua creaturæ Dei, communi Sermonem ad omnes pariter docendos, utuntur, etc.*; Francfort, 1615, et Hanau, 1623, in-4°. 19° *Distinctiones per universam theologiam sumptæ ex canonibus sacrarum litterarum et classicis theologicis, etc.*; Hanau, 1630, in-12. 2° *Lexicon*

theologicum, in quo SS. theologiæ termini dilucide explicantur juxta seriem locorum communium; Hanau, 1612, in-8°, 1620 ou 1626 et 1634, in-12. 21° *Consilium de locis communibus in theologia rectè adornandis*; Herborn, 1612, in-8°. 22° *Loci communes et Problemata theologica Theologorum Heidelbergensium*; Hanau, 1641, Amsterdam, 1646, deux tomes in-4°. 23° *Loci theologici similitudinibus illustrati*; Hanau, 1641 et 1658; Francfort 1653, in-12. 24° *Logica theologica, seu de modo argumentandi in theologia*; Francfort, 1625, in-8°, et 1629, in-12; Hanau, 1614, 1623 et 1627, in-12. 25° *Quæstiones theologiæ*; Francfort, 1627; Hanau, 1634, in-12. 26° *Regulæ theologiæ, quibus corpus doctrinæ christianæ illustratur*, Hanau, 1627, in-8°, ou 1628, in-16. 27° *Theologia prophetica; exhibens*, 1. *Rhetoricam ecclesiasticam, sive artem concionandi*; 2. *Politicam ecclesiasticam*; Hanau, 1622, in-4°. 28° *Analysis novi Testamenti, 17 titulis vel 12 tabulis comprehensa*, Nuremberg, 1625, in-8°. 29° *Turris Babylonica, id est, argumentationes sectariorum enervatæ, seu theologia antitheutica*; Herborn, 1639, in-12. 30° *Præcognita theologica*, Francker, 1614; Hanau, 1623, in-4°. 31° *Paratitla theologica*, Francfort, 1626, in-4°. 32° *Encyclopædia, seu circulus omnium scientiarum*, Herborn, 1620, et Lyon, 1649, chez An-

toine Huguetan, quatre volumes in-fol. Lippenius, *Biblioth. theol. et philol.* Fabricius, *Hist. bibl.*, tom. 4, 5 et 6. *Magna bibl. eccles.*, pag. 345 et 346.

ALTAMURA (Ambroise d'), dominicain, fut ainsi nommé du lieu où il naquit. Il était de la famille *del Giudice*, et publia quelques ouvrages. En 1653, un traité italien, intitulé : *il Melchisedech*, à la louange du Saint-Sacrement, en 1658; des commentaires sur les topiques d'Aristote, en 1671; les Éloges des Saints de l'Ordre de Saint-Dominique. Il travailla aussi à une nouvelle *Bibliothèque dominicaine*, dont la première partie parut en 1677 peu de mois après la mort de l'auteur. Échard, *scrip. ord. Præd.*, t. 2, p. 660.

ALTERNATIVE. Le droit d'alternative consiste à pourvoir alternativement avec le pape aux bénéfices collatifs; en sorte que le pape ayant conféré les bénéfices vacans en janvier, l'évêque confère ceux qui vaquent au mois de février, ainsi de suite. On n'en excepte, par rapport au pape, que les bénéfices qui vaquent par résignation, et les bénéfices de patronage laïque; et par rapport à l'évêque, on excepte encore les bénéfices affectés d'ailleurs à la collation du pape, comme les bénéfices vacans *in curia*: par le moyen de cette alternative, l'évêque est à couvert de la prévention. Les cardinaux ne sont pas sujets à la réserve de l'alternative; il en est de même de tous les colla-

teurs des pays qui ont des concordats contraires à l'alternative ; tels sont ceux qui ne sont pas en pays d'obéissance.

Pour jouir de l'alternative , il faut , 1^o résider véritablement et personnellement dans le diocèse (ce sont les termes de l'indult de l'alternative) ; 2^o que les évêques acceptent l'alternative , et qu'ils envoient au dataire un acte public et authentique signé de leur main , scellé de leur sceau , et signé aussi de plusieurs témoins à ce appelés. L'acte doit être dressé par un notaire apostolique qui serve de secrétaire à l'évêque et qui atteste qu'il a été présent à la déclaration d'acceptation de l'alternative avec les témoins qui l'ont signée. 3^o Il faut encore un certificat du dataire de l'enregistrement de cet acte dans le registre à ce destiné , signé et scellé comme ci-dessus. C'est de ce temps - là que la grâce commence à courir. (Voy. *Specimen* de Doujat , pag. 82 , 83 , 84.) La formule de l'alternative est rapportée par Lotérius , lib. 2 , *de re Beneficiaria* , q. 38 ; elle est aussi dans *l'Inst. à la Pratique bénéficiale* , pag. 164 , n^o 9. (Voy. *Règles de la chancellerie.*) Ceux qui demandent des bénéfices vacans dans les mois du pape , doivent exprimer le mois où ils ont vaqué ; autrement l'impétration est nulle. Pour jouir de l'alternative , il fallait encore autrefois la faire renouveler à chaque changement de pape , parce que les rè-

gles de la chancellerie sur lesquelles elle est fondée , s'éteignent à la mort du pape ; mais le parlement de Bretagne l'a jugé autrement par arrêt du 28 juillet 1633 : enfin , il ne faut point s'opposer à la collation du pape pendant ses mois , autrement on perd la grâce *ipso facto*. (Voy. *Règle huitième de la chancellerie.*)

Les évêques absens de leurs diocèses pour les cas permis par le droit , ne sont pas privés pour cela du prix de l'alternative. Si on exige la résidence , on ne défend pas de s'absenter pour de justes raisons , quelquefois aussi utiles à l'Eglise ; d'ailleurs l'usage y est conforme. Pendant la vacance du Saint-Siège , les évêques de Bretagne nomment aux bénéfices vacans dans les mois du pape ; ainsi jugé par le parlement de Bretagne en plusieurs occasions ; et l'usage est établi dans cette province , que quand même les évêques n'auraient pas accepté l'alternative , ils nomment absolument dans leurs six mois ; parce que ce n'est pas en vertu de la règle de chancellerie , *de mensibus et alternativa* , que le pape y jouit des mois réservés , mais en vertu de l'édit de 1549. Vaillant , sur Louet , *de infirm.* , n^o 86. Il arrive quelquefois que le bénéfice vacant et le collateur de ce bénéfice sont en des pays différens , dont l'un est régi par le concordat et l'autre par la règle de chancellerie des mois et de l'alternative : alors , il faut distinguer et établir

pour règle, 1° que le collateur des pays appelés d'obédience, a droit de conférer pendant toute l'année les bénéfices situés en pays de concordat ; 2° que le collateur dont le chef-lieu du bénéfice est en pays de concordat, a droit de disposer des bénéfices situés en pays d'obédience, sans être sujet à la réserve des mois du pape.

Outre l'alternative des six mois accordés aux évêques, il y a encore le compact ou la partition des mois ; c'est un accord fait entre le pape et le Saint-Siège, d'une part, et tous les collateurs et toute la nation Bretonne, d'autre part, qui consiste en ce que les collateurs ordinaires ont droit de conférer les bénéfices qui vaquent pendant quatre mois, qui sont, mars, juin, septembre et octobre, et les huit autres mois appartiennent au pape qui, au moyen de cette partition, s'est départi du droit de concours et de prévention. (Lacombe, *verb. altern.* 13.) Ainsi les collateurs ordinaires, autres que les évêques, n'ont que quatre mois, pendant lesquels ils peuvent nommer de plein droit aux bénéfices qui vaquent *per obitum*, pourvu qu'ils ne soient pas sujets à la régale, sans craindre d'être prévenus par le pape.

En cas de patronage alternatif, quand les deux patrons sont ecclésiastiques, la provision du pape par la prévention ne remplit pas le tour du patron prévenu ; mais quand l'un des

patrons est laïque et l'autre ecclésiastique, celui-ci perd son tour par la prévention, parce que le pape ne peut prévenir au préjudice du patron laïque. (*Bibl. can.*, tom. 2, pag. 173, col. 1.)

ALTHAIM ou ALTHÉIM, *Altaheimum* ou *Alteimum*, ancienne ville dans la Rhétie ou pays des Grisons. Il s'y est tenu deux conciles, le premier le 20 septembre 916, le second l'an 931. On y fit trente-sept Capitules que nous n'avons plus. (Pagi.)

ALTHANO (Frédéric), des comtes de Salvarole de Forly, publia à Venise en 1754 un ouvrage sous ce titre : *de Calendariis in genere et speciatim de Calendario ecclesiastico, dissertatio cui adnectuntur complura pervetusta hagiologia, nunc primum edita atque illustrata; index martyrologicus; necnon tres epistolicae dissertationes, alia sacra exornantes*, in-8°. L'auteur joint au texte des différens calendriers et à d'autres monumens anciens qu'il publie des remarques utiles et même souvent nécessaires ; elles facilitent au moins l'intelligence de beaucoup d'endroits difficiles à comprendre sans ce secours. (*Journal des Savans*, 1755, pag. 755.)

ALTING (Henri), né à Embden en Frise, le 17 février 1583, eut pour père Menso Alting, ministre de la religion prétendue réformée en cette ville. Après ses premières études, il passa en Allemagne, et fut retenu en 1605 pour être précepteur des trois jeunes comtes de Nassau, de

Solms et d'Iseberg qui étudiaient à Sedan avec le prince électoral palatin. Il eut l'honneur d'être nommé précepteur de ce prince en 1608 ; il en fit les fonctions pendant deux ans , puis il accompagna ce prince lorsqu'il passa en Angleterre , l'an 1612. Étant revenu à Heidelberg , il y fut reçu docteur en théologie au mois de novembre 1613 ; et en 1616 il y eut la direction du collège de la Sapience. Il mourut à Groningue le 25 août 1644. On a de lui : 1° *notæ in decadem problematum Joannis Bechmii de glorioso Dei et beatorum cælo* , Heidelberg , 1618 , in - 4°. 2° *Methodus theologiæ didacticæ , perpetuis S. scripturæ testimoniis explicata et confirmata. Addita est methodus theologiæ catecheticiæ* ; Amsterdam et Groningue , 1650 , in-12 , et 1656 , in-4° ; et encore Amsterdam , chez Jean Janson , 1656 et 1662 , in-12. 3° *Scriptorum theologicorum Heidelbergensium* , trois tomes in-4° , à Amsterdam , 1646. 4° *Exegesis logica et theologia Augustanæ confessionis , cum appendice problematica , num ecclesiæ reformatæ in Germania pro sociis Augustanæ confessionis , agnoscendæ et habendæ sint ? Accessit syllabus controversiarum , quæ Reformatis hodie intercedunt cum Lutheranis* ; Amsterdam , 1647 et 1652 , chez Jean Janson , in-4°. 5° *Theologia problematica nova , sive systema problematum theologicorum in academia Groningæ et Omlandicæ publicis prælectio-*

nibus propositum , Amsterdam , chez Jean Janson , 1662 , in-4°. 6° *Theologia historica , sive systematis historici loca 4 , in eadem academia publice proposita* , ibid. , 1664 , in-4°. 7° *Theologia elenctica nova , sive systema elencticum in dicta academia publice propositum* ; à Bâle chez Konig , 1679 , in - 4°. C'est une seconde édition plus correcte que la première. 8° *Didascaliciæ theologiæ duæ* , Groningue , 1668 , in-12. 9° *Medulla historiæ profanæ à Daniele Parco suo nomine publicata*. Cet ouvrage est de Henri Alting , et peut-être le même que M. Dupin nomme *Compendium theologiæ sacræ et profanæ* ; à Zurich , 1691. 10° *Historia ecclesiastica Palatinatus à reformatione ad administratorem Joannem Casimirum* , manusc. (Voy. les vies des professeurs de Groningue , imprimées in-fol. l'an 1654 , vita Alting. *Magna biblioth. eccles.* , pag. 352)

ALTING (Jacques), fils du précèdent , né à Heidelberg le 27 septembre 1618 , fit ses études à Groningue , passa en Angleterre , et s'y fit recevoir ministre de l'église anglicane. Il revint en Hollande où il fut professeur en hébreu dans l'université de Groningue en 1543 , puis docteur et professeur en théologie en 1667. Sa manière d'enseigner , différente de celle de Samuel Desmarêts son collègue , suscita contre lui ce professeur qui l'accusa d'hérésie , sous prétexte qu'il innovait et qu'il rejetait absolument

la théologie scholastique. La cause fut portée à l'académie de Leyde, où Alting fut blâmé d'imprudence, et Desmarêts de peu de charité. Alting mourut en 1676. Il était fort attaché au texte de l'Écriture, au coccéanisme et au rabbinisme; ce qui le fit traiter de demi-juif par ses adversaires. Ses ouvrages sont : 1° *Fundamenta punctuationis linguae sanctae*; à Groningue, 1654, 1658 et 1675, in-8°; et à Francfort-sur-le-Mein, en 1701, in-8°, *Cum synopsi institutionum Chaldearum et Syrarum, nec non simili institutionum Samaritanarum, Rabbinicarum, Arabicarum, Æthiopicarum et Persicarum synopsi*, de George Othon. 2° *Hebræorum Respublica scholastica, sive historia academiarum et promotionum in populo Hebræorum*, Amsterdam, chez Jean Janson, 1652, in-12. 3° *Intermuncius Dei geminus, veteris alter, alter novi Testamenti: seu vaticinii Moisaici, quod Deuteronomii 18 extat, plenior explicatio*, Groningue, 1658, in-12. 4° *Schilo, seu de Vaticinio patriarchæ Jacobi, quod Genesis 59, 10 extat lib. 5, quibus vera interpretatio redditur, ex eventu demonstratur, et ad Judæorum convictionem asseritur; simul varia religionis christianæ capita, necnon utriusque Testamenti dicta, ex ipsorummet Judæorum scriptis illustrantur, vel etiam confirmantur*; à Franeker, 1660 et 1662, in-4°. 5° *Explicatio doctrinæ synodi nationalis Dordra-*

cenæ de sabbatho, juxta regulas ibidem conceptas, Groningue, 1671, in-12. 6° *Academicarum dissertationum heptades duæ; prior theologicarum, posterior philologicarum; accessit heptas orationum*, ibid., 1671, in-4°. 7° *Epistola de reconciliatione Maresiana*, à Leuwarde, 1673, in-4°. 8° *Spes Israelis, sive commentarius ecclesiasticus in cap. 11, epist. ad Romanos; in quo mysterium conversionis Judæorum explicatur, et quamplurimis testimoniis propheticiis confirmatur*, Leuwarde, 1676, in-4°. 9° *Analysis et notæ in 4 priores psalmos*. 10° *Commentarius in Deuteron. à cap. 1, ad. 19, v. 11*. 11° *Lectiones in Jeremiam*. 12° *Collationes variarum vet. Testamenti prophetiarum quæ in novo allegantur*. 13° *Commentarius theoretico practicus in loca quædam e Pentateucho, libris Samuelis, Regum, Paralipomenon, Estere; Jobo, Psalmis, Proverbiis, Cantico et Prophetis selecta*. 14° *Comment. locupletissimus in totam epist. ad Romanos, cum ejus analysi*. 15° *Analysis exegetica in epist. ad Colossenses*. 16° *Prælectiones in epist. ad Hebræos à cap. 1, ad. 9, v. 10*. 17° *Conciones in loca selecta novi Testamenti*. 18° *De sabbatho*, lib. 6. 19° *Analysis exegetica cathecheseos Palatinæ*. 20° *Methodus theologicæ didacticæ*. 21° *Dissertationum academicarum theologicarum et philologicarum heptades 5*. 22° *Orationum heptades duæ, qui parurent à Amster-*

dam en 1698, in-4°, sous le titre de *Thesaurus Groninganus*. 23° *Sciagraphia biblica seu specimen œconomiae Patriarcharum*. 24° Un grand nombre de lettres. 25° *Mantissa Miscellanea*. Tous ces ouvrages et quelques autres, tant imprimés séparément que manuscrits, ont été recueillis et publiés en cinq volumes in-fol., à Amsterdam, chez Ger. Borstius, en 1687, par les soins de Balthasard Becker, et de Gérard Alting, fils et héritier de l'auteur. (Bayle, *Diction. crit.* M. Le Clerc, *Biblioth. univ.* tom. 4, pag. 354, 382. *Magna bibl. eccles.*, pag. 353, 354. *Voy.* aussi la *Vie de Jacques Alting*, au-devant de ses œuvres.)

ALTINO, ville autrefois épiscopale d'Italie entre Padoue et Concordia, dans le fond du golfe Adriatique, située sur la rive gauche de Sile, à son embouchure. Strabon, Ptolémée, Tacite, Pomponius Méla, Pline en font mention. Le barbare Attila employa contre elle et ses habitans le fer et le feu en 452, et Alboin, roi des Lombards, acheva de la ruiner en 568. Elle était le siège d'un évêque dès les premiers siècles de l'Église : il s'y tint un concile sous Paulin, patriarche d'Aquilée, qui en était le métropolitain en 802, au sujet du patriarche de Grado qui avait été tué ; mais la désolation que causa le peu d'habitans qui y étaient avec le mauvais état où les barbares l'avaient réduite, obligea de transférer son siège à Torcello. Ses évêques sont :

1. Saint Héliodore, assista au concile d'Aquilée en 381.

2. Ambroise, succéda à Héliodore en 407.

3. Hilaire, en 422.

4. Septime, en 447.

5. Pierre, désigné par Théodoric, roi d'Italie, visiteur du Saint-Siège pendant le schisme qui s'éleva contre le pape Symmaque en 500 ou 503, selon le Père Pagi.

6. Pierre II, assista au concile de Grado en 579.

7. Paul, sous le pape Agathon en 679. (*Voy.* TORCELLO.)

ALTMAN, moine d'Hautivilliers dans le diocèse de Reims, vivait vers l'an 850. Il écrivit la vie de saint Sidulfe, confesseur, que le père Mabillon nous a donnée dans les *Siècles bénédictins*, t. 1, pag. 368. Sigebert de Gemblours lui attribue encore la vie de saint Nivars, évêque de Reims ; celle de l'impératrice Hélène et l'histoire de sa translation de Rome au monastère d'Hautivilliers ; et parce que, dit-il, la France était désolée par les Normands, il fit à ce sujet des lamentations comme Jérémie sur les lettres de l'alphabet. (Sigebert, *de Script. eccles.*, c. 98, Cave.)

ALTOGRADI (Lélio), savant jurisconsulte, natif de Lucques et d'une famille originaire de Saint-Miniato en Toscane, étudia à Pavie et à Bologne, et s'appliqua particulièrement à la jurisprudence, dans laquelle il réussit si bien qu'on le voulut attirer à Rome, à Modène et à

Pavie ; mais il s'arrêta dans sa patrie où il mourut dans le dix-septième siècle. Il a laissé divers ouvrages , et entre autres 2 vol. de *Consolations*. (Lorenzo Crasso , *Elog. d'Huom. letter.*)

ALTOMARUS (Blaise) , docteur napolitain , avocat dans les souverains tribunaux de Naples , a fait des Observations sur les conseils de Rovito , imprimés à Naples , in-fol. , 1672 , et sur les décisions du même Rovito , Napoli , 1666 , fol. ; de *Nullitatibus sententiarum , decretorum , laudorum et arbitramentorum* , fol. *Supplementum ad Decisiones Joan. Bapt.* (Thoro. Denis Simon *Bibl. des auteurs de Droit* , etc. , édition de Paris , en 1702.)

ALTON (Guillaume d') , ainsi nommé du bourg Alton dans le comté de Hant en Angleterre , religieux de l'Ordre de Saint-Dominique , fleurissait au plus tard en 1267 , puisque dans le manuscrit 976 de la bibliothèque de Saint-Victor qui a été écrit en 1267 , et donné à cette abbaye en 1289 , on parle des apostilles de Guillaume d'Alton sur l'Ecclesiaste et sur la Sagesse. Il est à remarquer que ces apostilles sur la Sagesse sont les mêmes que l'on a imprimées à Rome entre les œuvres de saint Bonaventure. Guillaume d'Alton a fait aussi des commentairessur la *Genèse* , l'*Exode* , le *Lévitique* , les *Nombres* , *Josué* , les *Juges* , *Ruth* , *Isaïe* , *Jérémie* , et les *Lamentations* qu'on trouve dans deux gros manuscrits de la bibliothèque de Seignelai. Le père Nico-

las Le Fèvre , dans son *Prédicateur chartrain* , a prétendu que Guillaume était son compatriote et né à Aulton dans le diocèse de Chartres ; mais il s'est trompé. D'autres , qui l'ont reconnu Anglais , ont cru qu'il n'avait fleuri qu'au 14^e. siècle. (Echard *script. ord. Præd.*)

ALUA ou ALVAN , premier fils de Sobal , de la race d'Esau. Il fut le second chef d'Idumée , et succéda à Thamna. (*Genèse* , cap. 36 , v. 23.)

ALULPHE , moine de Saint-Martin de Tournai , a vécu à la fin du onzième siècle. Il a composé un recueil de Sentences et de Pensées , tiré des ouvrages de saint Grégoire , intitulé , *Grégorial*. Il se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques , et le P. Mabillon nous en a donné la préface dans le premier tome de ses *Analectes*. On dit qu'il a fait aussi un recueil de diverses sentences , sous le titre d'*Opus exceptionum* , et on ajoute que cet ouvrage a été imprimé à Paris et à Strasbourg en 1516. (Valère André , *Biblioth. belg.* M. Dupin , douzième siècle.)

ALUS ou ALLUS. Les Israélites étant dans le désert de Sur , partirent de Daphea pour venir à Alus. (*Num.* , cap. 33 , v. 15.) On donne aussi à Alus le nom d'*Éluza* ou *Chaluza*. Eusèbe et saint Jérôme mettent Alus dans l'Idumée , vers la Gabalène , aux environs de Pétra , capitale de l'Arabie déserte (Euseb. et Hiéron. , in *Onomastico voce Idumæa* .)

ALVA, dit *Petrus de Alva et Astorga*, Espagnol, religieux de l'Ordre de St.-François prit l'habit de cet ordre dans le Pérou. Étant venu en Espagne, il voyagea dans divers endroits de l'Europe pour y exécuter un dessein qu'il avait de faire un recueil de tout ce qui pouvait établir les privilèges de son Ordre, augmenter la gloire de son fondateur, et servir aux éloges de la sainte Vierge et surtout de sa conception immaculée. Il publia sur ces matières un nombre prodigieux de volumes in-fol. que l'on fait monter jusqu'à 40. Il fut obligé de quitter l'Espagne, et mourut dans les Pays-Bas en 1667. (Nicolas Antonio, *Bibl. script. hisp.*)

ALVARE, Espagnol, né à Cordoue dans le neuvième siècle, était compagnon et ami intime de saint Euloge, son évêque, comme il le dit lui-même dans sa vie qu'il a écrite. Il lui survécut, et il employa ce temps-là à composer la vie de son ami et à décrire son martyre. Cet ouvrage est à la tête de ceux d'Euloge dans l'édition de Complute, dans la bibliothèque des Pères, et dans Surius, 11 mars. Il écrivit aussi quelques lettres à Eulogius qui sont dans la bibliothèque des Pères parmi celles d'Eulogius, tome 15, page 89, 303, 306. Vossius parle encore d'un livre intitulé : *les Étincelles des Pères*, dans lequel il a, dit-il, ramassé quelques sentences des Pères, et les a placées au rang des vertus et des vices dont il traitait ; mais ce

livre est imparfait et sans nom d'auteur (Vossius, *de Hist. lat.*, lib. 3, c. 4. Cave.)

ALVARE PELAGE, de Galice en Espagne, entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs l'an 1304. Il étudia ensuite à Pise, et ensuite à Paris où il eut pour maître le fameux Jean Scot. Il prit vivement contre Michel de Césène les intérêts de Jean xxii qui le fit pénitencier apostolique, ensuite évêque de Corone en Achaïe, puis de Silva en Portugal. On ne sait pas bien quand il est mort. Nous avons de lui deux livres, adressés à son général, des Gémissemens de l'Église, qu'il corrigea dix ans avant de mourir, en 1340, lorsqu'il était à Compostelle. Ils ont été imprimés à Ulm en 1474 ; à Lyon, 1517 ; Venise, 1560 ; une *Somme de théologie*, à Ulm, 1494 ; un manuscrit contre les hérésies, qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de M. de Colbert ; un fort long Sermon sur la vision des âmes, qu'il prêcha en présence de Jean xxii, et où il soutient le sentiment de ce pape. Il est manuscrit dans la bibliothèque des cordeliers de Tolède.

ALVAREZ DE CORDOUE (B.), de l'Ordre de Saint-Dominique, issu de l'ancienne maison des ducs de Cordoue, a eu pour patrie, à ce qu'on croit, la ville même de Cordoue dans l'Andalousie. La piété qu'on lui avait fait sucer presque avec le lait, le porta à renoncer de bonne heure aux richesses, aux grandeurs et

aux plaisirs du siècle pour se dévouer entièrement au service de Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il reçut l'habit au couvent de Saint-Paul en la ville de Cordoue l'an 1368. Si ses premières années s'étaient écoulées dans l'innocence, sa vie devint dans la suite un modèle pour tous ceux qui, dans l'éloignement du tumulte du monde, aspiraient à la perfection de leur état. Il ajoutait à la rigueur de la règle tout ce que l'obéissance ne lui interdisait pas absolument. Revêtu d'un cilice et chargé ordinairement d'une chaîne de fer, il mortifiait sa chair pour dompter ses passions, et réduisait son corps en servitude, afin que son esprit s'élevât avec plus de liberté à Dieu et à la contemplation des divines perfections. Il aimait la retraite et le silence; ses jeûnes étaient rigoureux, ses veilles longues, sa mortification continuelle. Son humilité et sa modestie paraissaient en tout; jamais il ne parla de la noblesse de son extraction; il ne se glorifiait que de tenir le dernier rang dans la maison du Seigneur. Sa charité était douce, prévenante, bienfaisante envers tous. Il brûlait d'un saint zèle pour le salut des âmes; et pour le procurer il s'adonna entièrement à la prédication; il parcourut non-seulement les bourgs, les villages et les villes d'Espagne, mais il passa encore en Italie, prêchant partout avec une ferveur apostolique. Dieu bénit visiblement ses travaux

par le grand nombre de pécheurs qui firent pénitence de leurs désordres et qui menèrent dans la suite une vie vraiment chrétienne. Sa tendre dévotion à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ l'arrêta quelque temps dans les lieux saints où, considérant des yeux de la foi la miséricorde infinie et cet excès de charité de l'Homme-Dieu qui l'avait engagé à arroser de son sang ces lieux vénérables, son amour, sa reconnaissance et sa compassion lui firent verser des torrens de larmes. Il s'était acquis une estime si générale par les fruits admirables de ses prédications, qu'après son retour de la Palestine, la reine Catherine, épouse de Henri II, roi de Castille, le choisit pour son confesseur; ce que son fils don Jean II fit à son exemple. Le ministre de Jésus-Christ sut faire respecter les maximes de l'Évangile au milieu de la cour où régnaient pour l'ordinaire les différentes passions. On ne pouvait s'empêcher de louer sa rare modestie, son esprit d'oraison et de recueillement, son désintéressement et toutes les autres vertus qu'on lui voyait pratiquer; il ne se voyait cependant qu'à regret au milieu de tous ces honneurs, et soupirait sans cesse après sa chère retraite. Par ses instances répétées, il obtint enfin la permission de se retirer; mais en lui accordant cette grâce, la Reine voulut le mettre en état de bâtir un nouveau couvent, et d'y former une communauté se-

lon sa dévotion et ses maximes ; ce qu'il exécuta heureusement sur une montagne à deux petites lieues de Cordoue , et donna le nom de *Scala cœli* à ce nouveau sanctuaire , qui devint en peu de temps un séminaire de saints et de savans ministres dont la solide piété et les instructions répandaient la lumière avec la bonne odeur de Jésus - Christ chez les peuples voisins. Au lieu de se livrer aux douceurs du repos que son âge avancé et ses infirmités lui rendaient si nécessaire , il continua avec une nouvelle ferveur à prêcher , catéchiser , instruire familièrement les pauvres , les ignorans , les peuples de la campagne , guérir les malades , consoler les affligés , réconcilier les ennemis , et faire cesser les procès. Il ne se délassait un peu du travail que par la prière , passant une grande partie de la nuit aux pieds des saints autels. Une vie si pure et si remplie fut terminée par une mort précieuse le 19 février 1420 au nouveau couvent de *Scala cœli*. Le ciel publia aussitôt sa sainteté par grand nombre de miracles. La mémoire de ses héroïques vertus attira à son tombeau non-seulement le saint peuple , mais aussi les grands du monde , les ecclésiastiques , les évêques qui venaient réclamer les intercessions du serviteur de Dieu. Comme le culte du Saint n'a jamais été interrompu , il a été autorisé de nos jours par le pape Benoît xiv qui l'a étendu à tout l'Ordre de Saint-Dominique , en confirmant

le décret de la sacrée congrégation des Rits , le 22 septembre 1741. Sa fête est fixée au 19 du mois de février. (Le père Tournon , dans *ses Hommes illustres de l'Ordre de Saint - Dominique* , tom. 3.)

ALVAREZ (Balthazard) , jésuite espagnol , natif de Cervera dans le diocèse de Calahorra , a été célèbre par sa piété. Il naquit en 1533 d'une famille noble et considérable , et en 1555 il prit l'habit religieux parmi les jésuites où , après avoir exercé quelques charges , il mourut en 1580. Il a écrit quelques Traités de piété , et entre autres , un contre les illuminés qui s'élevaient en Espagne. Cet ouvrage a pour titre : *Tractatus de modo et ratione loquendi de rebus spiritualibus*. (Louis Du Pont , in *ejus vita* , Ribadeneira et Algambe , *Biblioth. script. societ. Jesu*. Nicolas Antonio , *Biblioth. hisp.*)

ALVAREZ (Diégo) , jésuite , natif de Grenade en Espagne , a professé la théologie morale au commencement du dix-septième siècle , et est mort à Séville , où il était recteur en 1617. Il publia sous le nom de Melchior Zambreno , *decisio casuum occurrentium in articulo mortis* , etc. (Algambe , *Hist. societ. Jesu.*)

ALVAREZ (Jean) , évêque de Solsonne en Catalogne , était Espagnol et natif de Toralba qui est un village dans l'Aragon. Il prit l'habit de religieux de Cîteaux , après avoir étudié à Al-

cala de Henarès, et s'acquît une si grande estime dans son Ordre qu'il y fut pourvu d'une abbaye, et quelque temps après nommé à l'évêché de Bosa en Sardaigne. Comme il allait en prendre possession, on l'arrêta en l'Espagne pour lui donner celui de Solsonne, où il mourut vers l'an 1621. Il traduisit en espagnol divers ouvrages de saint Bernard et composa en cette même langue la vie de ce Saint, et l'histoire de la fondation de quelques monastères de son Ordre. (Charles de Visch. *Bibl. cister.*, p. 174. Vicezo Blasco de Lauza, *Hist. arag.*, tom. 2, liv. 5, chap. 43. Nicolas Antonio, t. 1, *Bibl. hisp.*, pag. 479, etc.)

ALVAREZ (Thomas), Portugais, né à Leyra, fut premier trésorier de la chapelle royale, et s'appliqua à l'intelligence des rubriques du Missel et du Bréviaire romain, sur lesquels il publia ses Observations en 1615, et en 1629 à Lisbonne. (*Mém. de Port.*)

ALVAREZ (Balthazard), jésuite, né à Chavel en Portugal, professa la théologie à Évora, et mourut à Conimbre le 12 février 1630. Nous avons de lui : *index expurgatorius librorum ab exorto Luthero.* (Ribadeneira et Alegambe, *Bibl. soc. Jesu.* Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp. Mém. de Portugal.*)

ALVAREZ (Diégo ou Didace), religieux de Saint-Dominique et archevêque de Trani dans le royaume de Naples, était natif de Médina de Rio-Sicco, petite

ville d'Espagne dans la Vieille-Castille. Il fit son étude particulière de la théologie, qu'il professa l'espace de trente années avec de grands applaudissemens, soit dans diverses villes d'Espagne, soit dans le couvent de la Minerve à Rome. Il fut choisi par son général, avec le père Lémos, pour soutenir la cause des dominicains contre les jésuites sur les matières de la Grâce, dans les congrégations tenues à Rome sous Clément VIII et Paul V, qui l'éleva, le 19 de mars 1606, à la dignité d'archevêque de Trani. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de vigilance et de gloire pendant vingt-neuf ans, et mourut chargé de mérites dans une heureuse vieillesse, non l'an 1640 comme le dit M. Dupin, mais l'an 1635 comme le disent Fontana, l'abbé Ughel et les autres auteurs. Il a laissé divers ouvrages : 1° un Commentaire sur Isaïe, imprimé à Rome en 1599 et 1602 ; 2° quatre-vingts Disputes sur l'Incarnation, et plusieurs autres sur la première partie de la seconde de saint Thomas, à Trani, 1617 ; 3° un Manuel pour les prédicateurs tiré de plusieurs passages choisis de l'Écriture et des Pères ; 4° une ample réponse aux Objections touchant l'accord de la Liberté avec la Prédestination, imprimée à Lyon en 1611, 1614, 1622 ; 5° un Traité des secours de la Grâce et des forces du libre arbitre, divisé en douze livres, dédié au roi catholique Philippe III, et imprimé pour la

seconde fois à Lyon , l'an 1620. Il se proposa de recueillir et d'expliquer dans ce *Traité* toutes les matières qui regardent les secours divins, soit extérieurs ou intérieurs, habituels ou actuels, selon les principes de saint Augustin et de saint Thomas. Il soutient que, sans le secours de la Grâce, l'homme ne peut croire fermement les vérités surnaturelles comme révélées; que le commencement de la foi vient de Dieu; que dans l'état de la nature corrompue l'homme ne peut ni aimer Dieu par-dessus tout, ni vaincre les grandes tentations sans la grâce; que Dieu n'attend pas le consentement de la volonté pour l'aider, mais qu'il l'aide afin qu'elle veuille le bien et qu'elle le fasse; qu'il n'y a point de science moyenne en Dieu; que la prédestination à la gloire est gratuite; que toutes nos bonnes œuvres sont prédéterminées dans le décret éternel de Dieu; que la Grâce est efficace par elle-même sans nuire à la liberté de l'homme, etc. Alvarez publia encore à Trani, l'an 1629, une histoire de l'origine, des progrès et de la condamnation de l'hérésie Pélagienne. (Nicolas - Antoine, dans sa *Bibliothèque d'Espagne*. Le père Tournon, dans le cinquième tome de ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, pag. 123; après le père Echard, tom. 2, pag. 481.)

ALVAREZ (Gabriel), jésuite, natif d'Oropeza en Espagne, était entré dans la société en 1582.

Il a écrit sur Isaïe, et mourut en 1745, âgé de 80 ans. (Alegambe, *Bibl. script. societ. Jesu.*)

ALVAREZ (Louis), jésuite, exerça plusieurs emplois dans sa société, et fut célèbre en Portugal, où il était né, par ses prédictions qui ont été imprimées à Évora en trois volumes. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité. Il mourut à Lisbonne le 13 janvier 1789. (*Mém. de Portugal.*)

ALVAREZ (dom Gabriel), de Tolède, chevalier de l'Ordre d'Alcantara, premier bibliothécaire du Roi, et l'un des huit premiers membres de l'Académie espagnole. Nous avons de lui : *Historia de la Iglesia y del mundo que contiene los sucesos desde su creacion hasta el diluvio*, c'est-à-dire, histoire de l'Eglise et du monde, laquelle contient les principaux événements arrivés depuis la création jusqu'au déluge, à Madrid, à la bibliothèque du Roi, par les soins de Joseph Rodrigues et Escobar, imprimeurs de sa Majesté, 1713, in-fol. Cette histoire est divisée en deux livres, dont le premier, qui renferme vingt-quatre chapitres, finit par une exposition des opinions diverses qu'ont eues les païens sur la création, et dont le second, qui consiste en vingt-six chapitres, est terminé par l'entrée de Noé dans l'Arche. Le texte est accompagné de citations et de notes. On trouve à la fin de l'ouvrage de D. Gabriel Alvarez cinq dissertations. La première concerne la situa-

tion du Paradis terrestre. Dans la seconde, il traite de la langue primitive. Dans la troisième, il examine en quelle saison le monde a été créé. Il parle dans la quatrième de la différence qui est entre le calcul du texte hébreu et le calcul de la version des Septante. Il traite dans la dernière des écrits d'Énoch (*Journal des Savans*, 1714, p. 171 et suiv., et p. 181 et suiv.)

ALVELDA ou ALBELDA, (Jean Gonsalez de) dominicain espagnol, né à Navarrète, au diocèse de Calahorra dans la Vieille-Castille, fit profession dans le couvent de Saint-Étienne de Salamanque, le 18 janvier 1585. Après avoir enseigné les lettres divines et humaines en différens couvens de son Ordre en Espagne, il fut appelé à Rome l'an 1608, pour y être premier régent du collège de Saint-Thomas – de – la – Minerve. Ce qui prouve l'erreur de ceux qui l'ont donné pour compagnon au célèbre Thomas de Lemos, dans les congrégations *de auxiliis*, puisque ces congrégations étaient finies dès le mois de février de l'an 1606. Il passa trois ans à Rome et retourna ensuite en Espagne où il remplit avec distinction la première chaire de théologie dans l'Université d'Alcala, depuis l'an 1612, jusqu'à l'an 1622 qui fut celui de sa mort. On a de lui : *Commentariorum et Disputationum in primam partem summe S. Thomae de Aquino*, vol. duo in-fol. ; à Alcala, en 1621, et à Naples en

1637. Le P. Échard, *script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 427. Voy. aussi le P. Serry dans son *Histoire des Congrégations de auxiliis*, col. 608 et 767, où il réfute ceux qui ont imaginé qu'Alvelda était favorable aux molinistes et contraire aux thomistes sur la Grâce efficace.

ALYPE, prêtre de l'église de Constantinople, vivait en 430. Nous avons de lui une lettre à saint Cyrille pour l'exhorter à combattre sans relâche l'hérésie de Nestorius. Elle est dans le troisième tome des *Conciles*, p. 785.

ALYPE (saint), était de Tagaste, ville d'Afrique en Numidie. Il avait quelques années moins que saint Augustin, son concitoyen et son maître, qu'il suivit à Carthage et auquel il s'attacha d'une façon singulière. Il alla de Carthage à Rome pour y apprendre le droit, et il n'eut pas plutôt fini cette étude qu'il exerça, avec une intégrité à l'épreuve, la charge d'assesseur du trésorier-général de l'Empereur dans le département d'Italie. Il quitta cette charge pour suivre saint Augustin à Milan. L'un et l'autre étaient Manichéens, et tous les deux reconnurent enfin la vérité de la religion catholique, et furent baptisés dans l'église de Milan par les mains de saint Ambroise, la veille de Pâques de l'an 387. Ils revinrent de là à Rome, et repassèrent ensemble en Afrique où ils demeurèrent dans une solitude près de Tagaste, avec quelques amis qui se joignirent à eux pour y mener

une vie semblable à celle des premiers fidèles qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Saint Augustin ayant été fait prêtre d'Hippone, y attira saint Alype dans le monastère qu'il bâtit dans cette ville. Alype fit un voyage en Palestine pour visiter les saints lieux. Ce fut là qu'il connut saint Jérôme et qu'il se lia d'amitié avec lui. Au retour de son voyage, il fut fait évêque de Tagaste en 394. Il assista à plusieurs conciles d'Afrique et de Numidie. Il fut un des sept évêques choisis pour soutenir la cause des catholiques contre les donatistes, dans la fameuse conférence de Carthage de l'an 411, et eut part avec saint Augustin à toutes les grandes affaires de l'église d'Afrique. Il fit en 419 un voyage en Italie pour solliciter l'empereur Honorius contre les Pélagiens. On croit que saint Alype se renferma dans Hippone l'an 340, et qu'il assista son ami saint Augustin à la mort qui arriva la même année. On ne sait de combien il lui survécut. Le Martyrologe romain fait mention de lui au 15 d'août. (Saint Augustin, *Confess.*, l. 6, 7, 8, *epist.* 22, 23, 24, 25, etc. Saint Jérôme, *epist.* 82. Baillet, *Vie des Saints*, 15 août.)

ALYPE (saint), surnommé le *Cionite* ou le *Stylite* pour avoir demeuré plus de cinquante ans sur une colonne comme saint Siméon et les autres Stylites, était d'une petite ville de la Paphlagonie nommée Adrianople. Il fut élevé dans le sanctuaire

comme un autre Samuel, sous la discipline de Théodore, évêque du lieu. Il distribua tous ses biens aux pauvres, embrassa la vie solitaire, et monta sur une colonne, au haut de laquelle il se fit une espèce de loge où il se renferma à l'âge de trente-deux ans. De sa colonne, il instruisait le peuple, prêchait, écrivait des lettres, répondait aux difficultés qu'on lui proposait, réconciliait les ennemis, réglait les familles et les actions de charité. Il forma trois communautés: une de reclus qui vivaient au pied de sa colonne et qui chantaient l'office divin avec lui; l'autre de moines renfermés dans un cloître à quelque distance de là: et la troisième de religieuses. Il vécut cinquante trois ans sur sa colonne, fut malade pendant treize ou quatorze qu'il demeura toujours couché sur le côté, et mourut ainsi dans l'esprit de pénitence qui ne lui permit de dire autre chose pendant tout le cours de sa maladie, sinon que Dieu est juste, et qu'il le châtiât avec justice. Il parut principalement du temps de l'empereur Héraclius qui commença à régner en 610; mais on ne sait point l'année de sa mort. Les Grecs font sa fête le 26 novembre. Il est appelé *Olympe* dans quelques Calendriers moscovites, et *Stylien* dans le Martyrologe romain. (Baillet, *Vie des Saints*, 26 novembre.)

ALYTARQUE, *Alytarcha*. C'était le nom du pontife de la

ville d'Antioche, selon le cardinal Noris, dont la dignité qui s'appelait *Alytarchie*, durait quatre ans. (*Epoch. Syror.*, pag. 220.) L'Alytarque n'était prêtre que de la ville d'Antioche; celui de toute la province s'appelait *Syriaque*. Il y avait à Antioche des jeux qu'on appelait les *Jeux de l'Alytarchie*, parce qu'ils avaient été institués par Afranius, premier alytarque, l'an 260 de l'ère d'Antioche.

AMAAD (hébr., *le peuple du témoignage*), ville de la tribu d'Aser. (*Josué*, c. 19, v. 26.)

AMABLE (saint), *Amabilis Ricomagensis*, prêtre, curé et patron de Riom en Auvergne, naquit au cinquième siècle dans ce village, qui est maintenant une ville à deux grandes lieues de Clermont. L'évêque de cette dernière ville l'ayant ordonné prêtre, lui donna la paroisse de Riom à conduire : ce qu'il fit avec une application qui le rendit l'objet de l'amour et de l'estime de ses paroissiens. On dit qu'il fit bâtir à Riom deux églises, l'une sous le titre de Saint-Jean-Baptiste, l'autre sous celui de Saint-Benigne, martyr de Dijon. On assure qu'il a été chantre de Clermont; mais on ne sait si c'est devant ou après avoir été curé de Riom. Il mourut à Clermont l'an 474. Il fut enterré dans l'église de Saint-Hilaire ou de Saint-Ilmier, et transporté vers la fin du dixième siècle à Riom dans l'église de Saint-Benigne qui porte aujourd'hui son nom, et qui est un chapitre de

chanoines et une paroisse. On fait la fête principale de saint Amable l'onzième jour de juin qui passe pour celui de quelque translation; car le jour de sa mort est le 1^{er} novembre. (*Grégoire de Tours, de gloria Confessorum.* (Savaron, *Origine des Églises de Clermont.* Baillet, 1^{er} novembre.)

AMABLE DE RIOM (saint), *Ricomagus sancti amabilis*, ancienne abbaye de France située dans la ville de Riom, au diocèse de Clermont en Auvergne. Elle fut fondée par Durand, évêque de Clermont qui céda l'an 1077 au bienheureux Pierre de Chavanon, prévôt et fondateur de l'abbaye de Pebrac, l'église paroissiale de Saint-Amable. Ce saint homme y établit des chanoines réguliers qui y ont demeuré jusqu'à l'an 1548 que l'abbaye de Saint-Amable a été sécularisée par la bulle du pape Paul III, en date du 24 août 1548; mais cette bulle ne fut publiée et mise en exécution que le 23 mars 1570. C'est donc aujourd'hui un Chapitre composé de quatorze chanoines, d'un doyen qui est le chef et dont les bénéfices sont consistoriaux et de nomination royale, de trois autres dignités qui sont le chantre, le prévôt et le curé, et de six demi-prébendes. Le clocher de cette église est fait en pointe d'aiguille et admiré de tous les étrangers pour son élévation. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 388, 392, nov. edit.)

AMADASSA, ville épiscopale

du diocèse d'Asie dans la province de la Phrygie salulaire , sous la métropole de Synnade. Hiérocle l'appelle *de Mouadamassa*. Nous connaissons deux de ses évêques , Paul , pour lequel Marinien de Synnade souscrivit au concile de Chalcédoine, et Léonce qui assista au cinquième concile général.

AMADATHI (hébr., *qui trouble la loi*), père d'Aman , de la race des Amalécites. (*Esth.*, c. 3, v. 1.)

AMAITRE ou AMATRE ou AMATEUR (saint), naquit à Auxerre d'une des meilleures familles du pays , du temps de l'empereur Constance. Ses parens le fiancèrent sans l'avoir consulté ; mais le jour des noces venu, et les époux étant à l'église pour recevoir la bénédiction nuptiale, l'évêque saint Valérien , par mégarde ou par une secrète disposition de la Providence , au lieu de l'oraison pour le mariage , dit celle de la consécration au service de Dieu. Amateur sut profiter de cette conjuncture pour engager son épouse à se consacrer à Dieu. Elle prit le voile sacré ; Amateur prit la tonsure cléricale , et succéda à l'évêque saint Hellade dans le siège épiscopal d'Auxerre vers l'an 388. Une vive foi , une charité ardente , une humilité profonde , une prière et une mortification continuelles n'empêchèrent pas la calomnie de l'attaquer sur la pureté des mœurs , par le noir complot de plusieurs clercs de son église ;

mais son innocence triompha. Il mourut l'an 418 dans son église , après avoir désigné saint Germain pour son successeur , avec qui il avait eu un différend considérable lorsque Germain était gouverneur d'Auxerre. Il fut honoré du don des miracles devant et après sa mort. Les anciens bréviaires d'Auxerre marquent sa commémoration le 1^{er} de mai , jour de sa mort. Son culte s'étant établi à Troyes , a donné lieu à quelques uns de le faire passer pour évêque de cette ville. Sa vie , écrite cent cinquante ans après sa mort par le prêtre Étienne , Africain , est dans Bollandus. (Baillet, 1^{er} mai.)

AMAL (hébr., *labour et iniquité*), quatrième fils d'Hélem. (1. *Par.* , c. 7 , v. 35.)

AMALARIUS FORTUNATUS, fut fait archevêque de Trèves en 810. Charlemagne l'envoya l'année suivante pour instruire les Saxons dans la religion chrétienne. Il fonda l'église d'Hambourg et revint en France d'où il fut encore envoyé à Constantinople pour y traiter de la paix avec l'empereur Grec. Il mourut après son retour d'Orient en 814. Il a composé un traité du Baptême qu'on a faussement attribué à Alcuin qui est mort en 804. (M. Cave. Dupin, *Bibl. eccl.* , s. 9.)

AMALBERGE (sainte), veuve , naquit vers les commencemens du septième siècle. Elle eut pour père l'un des premiers seigneurs de la cour de France en Austrasie , et pour mère la sœur du

B. Pepin de Landen , maire du palais et gouverneur du roi saint Sigebert , père de sainte Gertrude et de sainte Begghe , et trisaïeul du roi Pepin. Son oncle Pepin la maria , contre son gré , à un grand seigneur nommé Thierry dont elle eut une sainte fille nommée Pharaille. Thierry étant mort , Pepin obligea encore Amalberge d'épouser le comte Witger , de la première noblesse du Brabant : elle eut de ce second lit deux filles , qui furent sainte Gudule ou sainte Goule , et sainte Reinelde ou sainte Ernelle , et un fils nommé Emebert ou Ablebert qui fut saint aussi. Après avoir pourvu à l'état de leurs enfans , Witger et Amalbergese préparèrent d'un commun accord pour se consacrer entièrement à Dieu. Amalberge prit le voile de religion dans le monastère de Maubenge où elle mourut de la mort des justes vers l'an 670, le 10 jour de juillet : ses reliques sont aujourd'hui à Binches , petite ville de Hainaut : sa fête s'y fait le 10 de juillet , aussi bien que dans les autres lieux des Pays-Bas où son culte est établi. (Baillet, 10 juill.)

AMALBERGE (sainte), vierge, vint au monde dans le pays des Ardennes vers l'an 741 , après avoir servi Jésus-Christ dans le monde dès sa plus tendre enfance : elle se fit religieuse à Munster-Bilsen , qui est aujourd'hui un Chapitre de chanoinesses près de Liège : là elles'efforça d'imiter Jésus-Christ, dans sa pauvreté surtout , ses souff-

rances et ses humiliations. Elle mourut saintement en 772 , n'étant âgée que de trente-un ans ; sa principale fête se fait le 10 de juillet. (Baillet, 10 juillet.)

AMALECH (hébr., *peuple qui lèche ou enlève tout*), fils d'Eliphas et de Thamna sa concubine, et petit-fils d'Esau. (*Gen.* , c. 36, v. 12 et *seq.*) Il succéda à Gatham dans le gouvernement de l'Idumée , et fut père des Amalécites , peuple puissant qui demeura dans l'Arabie déserte , entre la mer Morte et la mer Rouge , tantôt dans un canton et tantôt dans un autre. Les Amalécites attaquèrent les Hébreux à peine sortis de la mer Rouge , et tuèrent ceux qui , par faiblesse ou par fatigue , étaient demeurés derrière les autres. Josué attaqua les Amalécites par l'ordre de Dieu , et les battit pendant que Moïse , accompagné d'Aaron et de Hur , élevait ses mains au ciel sur la montagne. (*Exod.* , c. 17 , v. 8.) Aod , Gédéon , Saul , battirent aussi les Amalécites ; et depuis cette dernière défaite qui arriva sous Saul , ils ne paraissent presque plus dans l'histoire. (*Judic.* , c. 6 , v. 3 , 1. *Reg.* , c. 15 , v. 2 et *seq.*)

AMALECH , montagne dans le pays d'Ephraïm sur laquelle était située la ville de Pharaton où Abdon , fils d'Hillel , juge d'Israël , fut enterré. (*Judic.* , c. 12 , v. 15.)

AMALFI , en latin *Amalphii* , ville d'Italie dans la province citérieure du royaume de Naples , avec titre de duché et archevê-

ché ; elle est sur la mer Méditerranée, entre Salerne et le cap de la Minerve, vers l'île de Caprée. On dit qu'elle fut bâtie par quelques familles romaines qui s'étant mises en mer pour aller à Constantinople et faire leur cour à l'empereur Constantin, furent jetées par la tempête, avec tous leurs effets, sur la côte de Raguse, et fondèrent ensuite une ville proche le cap Palinuro où elles formèrent une république. On y a compté jusqu'à cinq cent mille ames ; l'air y est très-sain et ses campagnes abondent en tout ce qui est nécessaire à la vie. On ne sait pas bien le temps auquel elle a commencé à avoir des évêques. Le premier que nous trouvons, siégeait du temps de saint Grégoire, pape. Jean xv l'érigea en métropole en 987, et lui donna pour suffragans les évêques de Scala, de Capri, de Liternum, de Régio. L'église cathédrale est dédiée à saint André apôtre : on dit que son corps y fut apporté de Constantinople par Pierre, cardinal de Capoue, qui était d'Amalfi même. Le Chapitre est composé de seize chanoines, dont cinq sont dignitaires ; savoir, l'archidiacre, le doyen, le chantre, le primicier et le trésorier. L'archidiacre et le chantre officient la mître en tête, tous les chanoines portent l'habit violet ; la cathédrale est en même temps paroissiale. Il y a dans la ville deux couvens, l'un de cordeliers et l'autre de croisières : ce dernier a été détruit.

Evêques d'Amalfi.

1. Priménus, vers l'an 596, siégea jusqu'en 620 ; ses successeurs nous sont inconnus pendant deux cents ans.
2. Pierre, vers l'an 839.
3. Léon, en 840.
4. Pierre II, en 848.
5. Bon, succéda à Pierre.
6. Sergius.
7. Ursus, en 897.
8. Jacquinius, 925, mort en 936.
9. Constantin, en 949, siégea dix ans.
10. Mastole, dernier évêque, 960, mort en 987.

Archevêques d'Amalfi.

1. Léon, fils de Sergius, en 987.
2. Laurent, moine bénédictin, en 1030, élu par le clergé, mort en 1048.
3. Pierre de Salerne, en 1048, envoyé par Léon IX en 1054 en Orient ; il se trouva au concile de Rome en 1059 sous Nicolas II, et à celui d'Amalfi sous le même, où Robert Guiscard fut confirmé duc de Calabre et comte de Sicile. Il mourut vers l'an 1070.
4. Jean, en 1070, mort à Damiette en allant visiter les saints lieux, en 1082.
5. Sergius, en 1082.
6. Maurus de Monte, vers l'an 1103 ; il avait été évêque de Minora.
7. Jean della Parta, de Salerne, nommé par Anaclet, anti-pape, fut déposé par Innocent, et alla finir ses jours à Salerne.

8. Jean, prêtre de Bénévent, élu sous Innocent II en 1142, siégea vingt-quatre ans.

9. Jean, surnommé de Saint-Paul, diacre de Palerme, en 1166.

10. Robald, chanoine de Palerme, en 1168, sous Alexandre III.

11. Denis, évêque de Teramo, transféré en 1174, sous le même pape.

12. Mathieu de Capoue, élu en 1202, sous Innocent III.

13. Jean, parent du précédent, en 1215, mort en 1239.

14. Barthélemy Pignatellus, de Naples, après une assez longue vacance, nommé en 1254 par Innocent IV, siégea sept mois et abdiqua.

15. Gauthier, évêque de Larina, transféré par Innocent IV en 1254.

16. Philippe Augustaricius, d'Amalfi même, en 1266.

17. André de Alanco, d'Amalfi, élu par le Chapitre, confirmé par Célestin et ensuite par Boniface VIII au mois de mars 1295, mort en 1330.

18. Frère Landulphe, de Naples, de l'Ordre des Frères-Mineurs et de la famille de Caracciola, évêque de Stabia, transféré en 1330 par Jean XXII, mort en 1351.

19. Pierre de Capoue, en 1351.

20. Martin de Judice, d'Amalfi, évêque de Chiuzi vers l'an 1362 jusqu'en 1375 qu'il fut transféré à Tarente, fait cardinal en 1381; mais tourmenté et mis à mort avec cinq autres cardinaux par Urbain VI en 1385.

(Voyez THÉODORE ANTIEN, lib. de Schism.)

21. Jean Aquaviva, de Naples, évêque d'Ascoli, transféré en 1375, mort en 1378.

22. Sergius ou Grégoire Griponus, nommé par Urbain VI vers l'an 1379.

23. Paul de Surrento, évêque de Minora, transféré par Boniface IX vers l'an 1390.

24. Bertraym ou Bertrand, d'Amalfi, évêque de Gubio et auparavant de Famagouste, transféré par Boniface IX en 1401, mort le 15 juin 1408.

25. Robert Brancia, chanoine d'Amalfi, après avoir été évêque de Surrento, élu par le Chapitre et confirmé par Jean XXIII, le 18 novembre 1410, mort en 1233, le 15 juin.

26. André de Paléaria, nommé par Martin V le 24 juin 1423, mort à Salerne sa patrie le 26 juillet 1449.

27. Antoine de Carleno, de Naples, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1449, nommé par Nicolas V, siégea onze ans.

28. Nicolas de Miraballis, de Naples, nommé par Pie II le 16 mai 1460, mort le 15 avril 1475.

29. Jean Nicolinus, de Florence, nommé en 1475, mort en 1504, transféré à plusieurs sièges.

30. Frère Jean-Baptiste de Judicibus, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque de Vintimille en 1483, le 3 avril; il siégea quelques mois, puis retourna à son premier siège, et fut nommé archevêque de Patras où il mourut.

31. André de Cuneto , d'Amalfi , et évêque de Minora , le 4 février 1484.

32. Thomas Régalanus , de Naples , nommé par Jules II le 29 janvier 1504.

33. Jean , diacre , cardinal de Médicis , fait par Jules II administrateur perpétuel , le 9 décembre 1510 , et nommé archevêque par Léon X en 1513.

34. Robert Guybe , Français , de Bretagne , cardinal - évêque de Tréguier , de Rennes et de Nantes , fait administrateur perpétuel de ce siège par Léon X en 1513 , mort la même année.

35. Antoine Balestrarius , Siennois , moine de Cîteaux et abbé vers 1514 , résigna en faveur du suivant en 1516.

36. Laurent , cardinal Puccius en 1516 , résigna la même année.

37. Jérôme Planca de Incoronatis , Romain , 15 juin 1517 , transféré à Césarée le 15 du même mois.

38. Jérôme Vitelli , nommé par Léon X le 6 juin 1519 , obligé d'abdiquer pour sa vie scandaleuse , et transféré à Ancône dont il quitta le siège en 1550 , pour y placer son bâtard qui ne valait pas mieux que lui.

39. Ferdinand Annius ou de Anna , de Naples , évêque de Calvi , transféré par Clément VII le 25 octobre 1530. Il fut accusé de divers crimes , et obligé de quitter son siège pour aller à Bovino ; il se corrigea depuis et alla au concile de Trente.

40. Alphonse Oliva , d'Aquapendente , de l'Ordre des Ermites

de Saint-Augustin , le 13 mars 1541 , mort sans avoir vu son diocèse , en 1544.

41. François Sfondrate , père de Grégoire XIV , évêque de Sarno , transféré le 27 octobre 1544 ; ensuite évêque de Capaccio , de Crémone , et cardinal.

42. Tibère Crepus , de Rome , cardinal - diacre , fait administrateur perpétuel le 1^{er} avril 1547 , abdiqua en 1561 , et mourut cardinal de Sabine en 1566.

43. Maxime de Maximis , Romain , par la cession du précédent , nommé le 17 mars 1561 , siégea neuf ans , et abdiqua le 21 juin 1564.

44. Marc-Antoine Bozzutus , de Naples , 7 septembre 1565 , siégea cinq ans.

45. Charles Montilius , du Piémont , 20 novembre 1570 , transféré à Viterbe sous Clément VIII , mourut en France.

46. Jules Rossinus , de Macérata , nommé par Sixte V le 28 mars 1576 , siégea quarante ans , mourut le 9 janvier 1616.

47. Paul-Émile Philonardus , Romain , nommé par Paul V le 8 février 1616 , siégea huit ans.

48. Jacques Théodule de Forli , né à Rome , succéda à Paul le 17 mars 1625 , transféré à Forli après dix ans de siège.

49. Matthieu Granite , de Salerne , évêque de Cava , transféré le 17 septembre 1635 , mort le 30 mai 1638.

50. Ange Pichus , du bourg du Saint-Sépulcre , nommé par Urbain VIII , assembla son concile l'année suivante et siégea

dix ans, transféré à San-Miniat.

51. Étienne Quaranta, d'une illustre famille de Naples, clerc régulier, nommé par Innocent x le 11 octobre 1649.

52. Cajétan de Mirabellis, de Naples, clerc régulier théatin, nommé le 27 novembre 1679, mourut le 8 septembre 1681.

53. Simplicie Caravita, de Naples, moine bénédictin, nommé le 25 mai 1682, mourut au mois de février 1701.

54. Michel, de Bologne, transféré d'Isernia, nommé le 14 mars 1701.

Il n'y a eu qu'un concile à Amalfi, l'an 1048, dont on ne sait rien. Ceux qui y en mettent deux autres, l'un en 1059 et l'autre en 1089, se trompent en prenant Amalfi pour Melphi où ces deux conciles se sont tenus en effet. (*Mansi*, t. 1, p. 1341.)

AMALRIC AUGERI, était de Béziers en Languedoc et non pas de Bologne, comme Vossius le conjecture; il entra dans l'Ordre de Saint-Augustin, et fut fait abbé du monastère de Sainte-Marie-des-Aspirans, diocèse d'Elme en Allemagne, vers l'an 1362. Il fit un recueil intitulé, *Chronique pontificale*, qu'il rédigea sur plus de deux cents autres chroniques par ordre alphabétique, et qu'il dédia au pape Urbain v. Comme le dernier des papes dont il fait mention est Jean xxii, il est à présumer qu'il ne lui a pas survécu au moins de beaucoup. M. Sponde en fait un grand éloge dans sa continuation des *Annales*; il assure qu'il n'a

point trouvé de chronologie plus exacte que la sienne. M. Baluze nous a donné une partie de sa chronique, et les vies de Clément v et Jean xxii, avec des notes, *Vitæ Pap. Avenion*, t. 1. Tout l'ouvrage se trouvait manuscrit dans la bibliothèque de Scrivérius, selon Gérard Vossius, de *Hist. lat.*, l. 3, c. 1. Sandæus prétend qu'il a aussi écrit l'histoire de la guerre contre les Albigeois. (M. Cave.)

AMAN, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, c. 15, v. 26.)

AMAN, fils d'Amadathi, Amalécite et de la race d'Agag, ou, selon d'autres exemplaires, fils d'*Amadath Bugéen* ou *Gogeen*, c'est-à-dire, de la race de *Gog*. (*Esther*, c. 3, v. 1, 2 et seq.) On peut lire aussi, *Aman fils d'Amadath*, lequel Aman était *Bagau* ou *Bagoas*, c'est-à-dire, Eunuque ou serviteur du roi de Perse, nommé Assuérus dans le texte d'Esther, et qui est apparemment le même que Darius fils d'Hystaspe. Ce prince donna à Aman le premier rang dans sa cour, et il ordonna même que les serviteurs qui étaient à la porte du palais, l'adorassent en fléchissant le genou devant lui : ils obéirent tous, excepté le seul Mardochee, juif, et oncle de la reine Esther.

Aman fut averti de cette singularité, et il résolut d'en tirer une vengeance éclatante, en perdant tous les juifs du royaume d'Assuérus (c. 4, v. 1 et seq.) L'édit qui ordonnait le massacre général des juifs dans tout le

royaume de Perse , pour le treizième du mois d'adar, fut affiché dans Suses , séjour ordinaire du prince , et envoyé dans toutes les provinces.

Aman fit encore dresser une potence de cinquante coudées de haut pour y faire pendre Mardochée (c. 5.) Mais comme il allait demander au Roi la permission d'exécuter ce cruel projet , le Roi lui commanda de revêtir Mardochée des habits royaux, de lui mettre sur la tête le diadème royal , et de le conduire par toute la ville monté sur le cheval du Roi , en criant devant lui : *C'est ainsi que sera honoré celui que le Roi voudra honorer* (c. 6.) Aman fut appelé ensuite au festin que la reine avait préparé , pendant lequel Assuérus dit à Esther de lui demander tout ce qu'elle voudrait (c. 7.) « O roi ! lui répondit la reine affligée , si j'ai trouvé grâce à vos yeux , je vous conjure de m'accorder ma propre vie et celle de mon peuple pour lequel j'implore votre clémence. Le Roi lui ayant demandé qui était donc assez hardi pour attenter à sa vie , elle répondit que c'était Aman qui demeura interdit , et qui par l'ordre du Roi fut pendu le même jour à la potence qu'il avait préparée pour Mardochée. On fit aussi mourir les dix enfans d'Aman (c. 9.) Esther eut sa maison , et Mardochée ses emplois ; et l'édit qui condamnait les juifs fut révoqué. Ceci arriva l'an du monde 3496 ; avant Jésus-Christ 504 ; avant l'ère vulgaire 508.

AMANA , montagne dont il est parlé dans le *Cantique des Cantiques*. (*Cant.*, c. 4 , v. 8.) Selon quelques uns , c'est le mont *Amanus* qui sépare la Syrie de la Cilicie , et s'étend depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. (Hiéron, *Epist. ad Dardan.*)

AMANA , montagne au-delà du Jourdain , dans la tribu de Manassès. Son sommet est toujours couvert de neige , ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *Gebel Chaïque*, c'est-à-dire , *Mont-Vieillard*. Quelques uns croient que c'est ce mont d'*Amana* dont parle l'épouse du Cantique. (Eugène Roger, *Terre-Sainte*, l. 2 , ch. 20.)

AMANCE (saint) , prêtre de Tiferne ou *Citta-di-Castello* en Ombrie , vivait du temps de saint Grégoire-le-Grand , au sixième siècle. La sainteté de sa vie lui avait mérité le don des miracles qui lui étaient très-ordinaires ; ce qui engagea Floride ou Fleury , évêque de Tiferne , à le faire connaître à saint Grégoire. Ce saint pontife fit venir Amance à Rome , et le logea dans l'hôpital des malades où il guérit un frénétique qui troublait le repos des autres par ses cris importuns. C'est tout ce qu'on sait de saint Amance , dont le Martyrologe romain marque la fête au 26 de septembre. Son histoire est au chapitre 35 du troisième livre des Dialogues de saint Grégoire-le-Grand. (Baillet, 26 septembre.)

AMANCE (saint) , martyr ,

compagnon de S. Gétule. (*Voyez GÉTULE.*)

AMAND (saint), évêque de Bordeaux, fut ordonné prêtre par saint Delphin, évêque de cette même ville, sous lequel il servit l'Église pendant plusieurs années. Il fut le parrain et le catéchiste de saint Paulin. Il succéda à saint Delphin dans le siège épiscopal de Bordeaux l'an 404. Saint Severin, évêque de Cologne, à ce que prétendent quelques uns, ayant quitté son siège pour se retirer à Bordeaux, saint Amand, par un rare exemple d'humilité, l'obligea malgré lui de se charger du gouvernement de son église. Après la mort de saint Séverin, saint Amand fut obligé de reprendre le timon de son église, dans laquelle il mourut en paix, après l'avoir gouvernées saintement. Le Martyrologe romain et celui de France font mention de lui le 18 de juin.

AMAND (saint), évêque de Mâstrécht et missionnaire apostolique dans l'Occident, naquit l'an 589 à Herbage, village du territoire de Nantes. Le comte Serein son père, qui était seigneur du lieu, et Amance sa mère, eurent grand soin de son éducation. Il se retira à l'âge de vingt ans dans un monastère de la petite île d'Oye, proche de celle de Ré, vers la Rochelle. Il alla ensuite à Saint-Martin de Tours, et de là à Bourges où l'évêque saint Austregisile lui donna une cellule près de la cathédrale, dans laquelle il passa

près de quinze ans couvert d'un cilice, et ne prenant pour nourriture que du pain d'orge et de l'eau. Amand alla ensuite à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres. De Rome il revint en France où il fut ordonné évêque pour aller, comme les apôtres, annoncer l'Évangile aux peuples de diverses nations. Il prêcha d'abord vers les extrémités du Brabant et de Flandre; passa ensuite parmi les Esclavons qui habitaient près du Danube; repassa en Austrasie d'où le roi Dagobert le chassa, parce qu'il l'avait repris de ses désordres, mais où il fut rappelé par le même prince pénitent pour être le père spirituel et le directeur de son fils Sigebert. Notre Saint reprenant sa première vocation, alla prêcher en premier lieu dans le territoire de Gand où il eut beaucoup à souffrir, étant tantôt battu, quelquefois jeté dans l'eau, sans se rebuter jamais. Il fut élu évêque de Mâstrécht l'an 649. Il se démit de cet évêché trois ans après pour travailler, comme auparavant, à la conversion des païens sans s'attacher à aucun diocèse. Il fonda beaucoup de monastères dans diverses provinces de France, consacra un très-grand nombre de vierges, fit entrer une infinité de personnes dans les voies du salut, et mourut l'an 679, le 6 de février, jour de sa fête. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, en son abbaye d'Elnon, et transféré

seize après dans une église bâtie en son honneur, et qui a donné ensuite le nom de Saint-Amand à l'abbaye même et à la ville. (Baronius, Mabillon, *deuxième Siècle Bénéd.* Baillet, 6 février.)

AMAND, surnommé *du Chastel*, de Castello, vivait au commencement du douzième siècle, vers l'an 1113. Après avoir été chanoine de Tournai, il fut religieux du monastère de Saint-Martin dans la même ville, puis prieur de l'abbaye d'Anchin près de Douai, et enfin abbé de celle de Marchiennes dans le diocèse d'Arras qu'il rétablit avec beaucoup de soin et de zèle. Il écrivit divers traités, et entre autres une lettre qui contenait la vie de saint Odon, évêque de Cambrai. (Valère-André, *Bibl. belg.* Vossius, *de Hist. lat.*, lib. 2, cap. 48.)

AMAND, dit *Faye* ou *Fayeta* (Jean, saint), abbé de Saint-Bavon de Gand, dans le quatorzième siècle, était docteur de l'Université de Paris, et il témoigna beaucoup de zèle contre certains hérétiques nommés *Flagellans* qui, sous une fausse apparence de dévotion, trompaient les simples. Saint Amand fit un voyage à Avignon dans le dessein de persuader à Clément VII de se servir de son autorité pour exterminer ces hypocrites : il réussit dans son dessein, car ce pape les détruisit entièrement. A son retour, il se démit de son abbaye, et mourut peu de temps après vers l'an

1394. Il avait composé divers traités *de esu carniū*, dont Trithème parle avec éloge ; *manipulum exemplorum* ; *quaestiones super sententias*, etc. (Sanderus, *rer. Gand.*, l. 4, cap. 4. Valère-André, *Bibl. belg.* etc.)

AMAND DE ZIRICZEC, ainsi nommé parce qu'il était natif de cette ville, capitale de l'île de Schouwen dans la Zélande, fut religieux de l'Ordre de Saint-François dans le seizième siècle. Exerçant la dignité de provincial de son Ordre dans les Pays-Bas, il y travailla à réformer les monastères. Depuis il revint à Louvain où il professa la théologie, et mourut le 8 juin 1534. Il était docteur de l'Université de cette ville, et savait la langue grecque, l'hébraïque et la chaldaïque. Ses ouvrages sont, 1° *chronicon à mundi exordio ad annum Domini* 1534. Cet ouvrage que l'auteur appelait *scrutinium* ou *venatio veritatis historicae*, parut à Anvers en 1534, in-8°, chez Simon Coc. 2° *Commentarii in Genesim et Jobum*. 3° *Comment. in psalmum centesimum decimum octavum*. 4° *Comment. in Ecclesiastem*. 5° *De 70 hebdomadibus Danielis* lib. 1. 6° *Spiritualis militia* 12 *horarum* lib. 1. 7° *Historia Dominicæ passionis*. 8° *De Christi resurrectione et ascensione*. 9° *De S. Annæ conjugio*. 10° *Conciones variae*. 11° *De 40 mansionibus*. 12° *De Sophi rege Persarum*. Tous ces ouvrages sont manuscrits dans le couvent des Franciscains de Louvain.

(Wadingue, Possevin, pag. 50. Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francis.* tom. 1, pag. 57.)

AMAND (Herman), religieux du même Ordre que le précédent, fut aussi professeur en théologie et provincial de la province de Saint-Venceslas en Bohême, dans le dix-septième siècle. Il possédait bien les lettres divines et humaines, et laissa les ouvrages suivans : 1° *Philosophia ad mentem Augustini, Bernardi et Scoti*, 1676, quatre tomes in-fol. 2° *Tractatus theologicus in lib. 1.* 3° *Sententiarum de Deo uno et trino ad mentem subtilis Doctoris*, Cologne, 1690, in-fol. 3° *Commentaria in lib. 4.* 4° *sententiarum de sacramentis ac censuris, et pœnis ecclesiastici*, ac de fine, seu beatudine hominis, ibid., 1690, in-fol. Il a aussi travaillé sur le troisième livre des Sentences. 4° *Ethica sacra speculativo-practica, seu disputationes morales de virtutibus theologicis et moralibus*, Wurtzbourg, 1698, 2 volumes in-fol. 5° *Capistranus triumphans, seu historia fundamentalis de S. Joanne Capistrano*, Cologne, 1700, in-fol. (Le P. Jean de Saint-Antoine, ibid.)

AMAND (saint), *sanctus Amandus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, situé dans le pays de Pevel, à trois lieues de Tournay, sur la petite rivière d'Elne. Elle reconnaît pour fondateur le Saint dont elle porte le nom, et qui fut depuis évêque de Mas-

trécht dans le septième siècle. Elle est grande et magnifique. L'abbé avait le domaine temporel de la ville qu'on nomme aussi Saint-Amand, et qui tire son origine de l'abbaye. (*Gallia christ.* tom. 3, col. 254, nov. édit.)

AMAND DE BOISSE (saint), *sanctus Amantius de Buxia*, était une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît située dans l'Angoumois, à une grande lieue de la Rochefoucault, et à trois lieues d'Angoulême. Elle fut fondée par Arnaud, comte d'Angoulême, et Guillaume son fils qui y mit la dernière main l'an 988. Saint-Amand dont elle porte le nom, était de Bordeaux; et par le conseil de saint Cybard, il se retira dans la solitude de Boisse où il mourut l'an 600. (*Gallia christ.*, tom. 2.)

AMAND DE COLI (saint), était une autre abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin située dans le Périgord, au diocèse de Sarlat, sur la Vézère. Elle avait pour patron saint Amand son fondateur dont on faisait la fête le 25 juin. L'église était fort belle, mais il n'y avait que quatre chanoines réguliers qui y faisaient l'office divin. Quant au surnom de Coli qu'on donnait au monastère, il vient d'un château voisin appartenant à l'abbé, ou plutôt de la rivière de Coli qui y prend sa source et arrose la vallée ou l'abbaye. (*Gallia christ.*, tom. 2.)

AMANDIER, sorte d'arbre dont il est parlé dans l'Écriture.

Les Hébreux l'appellent *schedked*, d'une racine qui signifie *veiller*, parce que l'amandier fleurit de bonne heure. Le Seigneur voulant montrer à Jérémie qu'il était tout prêt à faire éclater sa colère contre son peuple, lui fit voir une branche d'amandier. *Quid tu vides, Jeremia? virgam vigilantem ego video.* Au lieu de *virgam vigilantem* (une verge qui veille), l'hébreu lit, *une verge d'amandier.* (*Jérém.*, c. 1, v. 11.)

AMANTHÉA, ville épiscopale autrefois, sur le rivage de la mer, au royaume de Naples, dans la Calabre citérieure, à un mille de Bellemonte, et à seize de Cosenza. On l'appelle en latin *Amantia* et *Adamantia*. Elle est arrosée par le fleuve Oliva. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne Napétia, d'autres pour Lopézze. Les Sarrazins la renversèrent au dixième siècle, et son évêché fut transféré à Tropeia. L'église de Saint-Bernardin subsiste encore à Amanthéa; et l'on y voit aussi six églises paroissiales, deux monastères d'hommes, et quelques confraternités de laïques.

AMANTIA, ville épiscopale de l'Illyrie orientale, dans la province de l'Épire nouveau, sous la métropole de Dyrrachium. Ptolomée distingue deux villes de ce nom. Il met l'une dans le pays des Taulantins dans l'Oreste, sur la Méditerranée, entre les rivières Aous et Celydne, fort peu éloignées de la mer, et l'autre dans l'Oreste, un peu

plus loin de la mer sur le Loüs. Pline n'en fait qu'une, qu'Hiérocle attribue à la nouvelle Épire. Procope dit que Justinien la rebâtit. Nous ne trouvons qu'un évêque de cette église, Eulalius qui se sépara du concile de Sardique pour aller avec les Ariens aux conventicules des Philip-pope.

AMARAL (Pierre d'), jésuite portugais, a été célèbre à la fin du dix-septième siècle dans l'Université de Conimbre; mais il n'a laissé d'autres monumens de son esprit qu'un discours étendu en l'honneur de la Vierge, qu'il intitula, *Canticum marianum*, et qui fut imprimé à Évora en 1709. Amaral mourut à Lisbonne le 29 décembre 1711. (*Mém. de Portugal.*)

AMARAL (Prudence d'), Portugais, né au Brésil en 1675, entra chez les jésuites le 30 juillet 1690, et fit profession solennelle des quatre vœux le 15 août 1709. Il avait un esprit vif, subtil, pénétrant, tout de feu et capable de saisir toutes les sciences; mais la délicatesse de son tempérament répondit mal à son ardeur pour le travail. Il est mort d'hydropisie au collège de Rio de Janeiro le 27 mars 1715. Il avait enseigné les belles-lettres à San-Salvador, ville du Brésil, et la philosophie in *seminario Barthelemico*. On a de lui, 1^o *os feitos dos Bispos e Arcebispos da Bahia*; c'est l'histoire des évêques et des archevêques ensuite qui ont gouverné le diocèse de San-Sal-

vador , avec les statuts synodaux de dom Sébastien de Vida , archevêque du même lieu , à Lisbonne, 1710, 2^o *Elegiarum liber de pietate ergà beatam Mariam Virginem*. Ce dernier ouvrage n'a pas été imprimé. (Moréri , édit. de 1759.)

AMARAND ou AMARANTHE (saint) , martyr à Albi , endura la mort pour Jésus-Christ dans le troisième siècle , sous l'empereur Dèce , ou sous Chrocus , roi des Allemands qui ravagea les Gaules du temps de Valérien et de Gallien , et qui y fit beaucoup de martyrs. La fête de saint Amaranthe se célèbre le 7 de novembre , et l'on honore son tombeau au village de Vians , dans le territoire d'Albi. (Grégoire de Tours , ch. 57 et 58 de la *Gloire des Martyrs*. Baillet , 7 novembre.)

AMARANTE , espèce d'Ordre de chevalerie institué en Suède par la reine Christine en 1653 ou 1655 , à l'occasion d'une fête qui se fait tous les ans en Suède , et qui s'appelle *Wirtschat*, c'est-à-dire , divertissement de l'Hôtellerie. La Reine y prit le nom d'Amarante , et établit l'Ordre de ce nom , donnant à quinze ou seize seigneurs et autant de dames qui avaient été de la fête , un chiffre en diamans composé de deux A renversés l'un dans l'autre au milieu d'une couronne de laurier entourée d'un rouleau , sur lequel on lisait ces paroles italiennes : *dolce nella memoria*, qui signifient , *le souvenir en est agréable*. (Bernard Justiano ,

Hist. italienne des Ordre milit., ch. 85 , 9.)

AMARIAS (hébr. , *le Seigneur dit* , autrement *élévation*), premier fils de Mérajoth , et père du grand-prêtre Achitob. Amarias fut grand-prêtre du temps des juges. On ne peut fixer les années de son pontificat. Son nom se trouve au livre premier des *Paralipomènes* , chap. 6 , v. 7.

AMARIS , fils d'Hébron. 1. *Par.* , c. 23 , v. 29.

AMARIAS , fut un de ceux qui se séparèrent de leurs femmes qu'ils avaient prises contre la loi. (1. *Esdr.* , c. 10 , v. 40.)

AMARIAS , aïeul du prophète Sophonie et père de Godolia. (*Sophon.* , c. 1 , v. 1.)

AMASA (hébr. , *peuple qui pardonne*), fils de Jéthér et d'Abigail , sœur de David. (2. *Reg.* , c. 17 , v. 25.) Absalon , durant sa révolte contre David , mit Amasa à la tête de ses troupes , et ce fut lui qui livra la bataille à Joab , général de l'armée de David , et qui la perdit l'an du monde 2981. Après la défaite d'Absalon , David offrit à Amasa le pardon de sa faute , et lui promit même de le faire son général d'armée à la place de Joab , (c. 19 , v. 13 et *seq.*) ; mais celui-ci empêcha l'effet de cette volonté de David pour Amasa , en tuant ce dernier par trahison et sous prétexte de l'embrasser , l'an du monde 2981 ; avant Jésus-Christ 1019. (c. 20 , v. 1 et *seq.*)

AMASA , fils d'Adali , fut un

de ceux qui s'opposèrent à ce qu'on fit entrer dans Samarie les captifs pris dans le royaume de Juda, sous le règne d'Achaz. (2. Par., c. 28, v. 12.)

AMASAI (hébr., *fort et robuste*), fils d'Helcana. (1. Par., c. 6, v. 25.)

AMASAI, lévite qui poussé par l'esprit de Dieu alla trouver David qui fuyait Saül irrité contre lui. David le reçut avec trente autres braves qui l'accompagnaient, et leur donna le commandement de quelques troupes. (1. Par., c. 12, v. 18.)

AMASÉE, *Amasia*, que les Turcs nomment *Amnasan*, ville d'Asie située dans une profonde vallée au bord de l'Iris où est un château bâti sur un précipice qui commande à la cité. Pline la place dans la vieille Cappadoce, et Ptolomée sur la Méditerranée du pont de Galatie. On voit encore aujourd'hui d'anciennes médailles de Marc-Aurèle, Sévère, Antonin, Caracalla et Alexandre, empereurs, dans lesquelles on la qualifie de première métropole du Pont; et on ne peut douter qu'alors Néocésarée et les autres villes du Pont n'en dépendissent; le Pont n'étant pas encore divisé, comme il l'a été depuis par Constantin en deux provinces, savoir, en celle d'Hélénopont, et celle du Pont-Poléméniaque, dont Néocésarée est aujourd'hui métropole, quoique cet empereur ait réuni depuis en une ces deux provinces qu'il a simplement appelée du nom de sa mère Hé-

lène l'*Hélénopont*. Amasée est le lieu de la naissance de Strabon, fameux géographe, et celui où réside présentement le Béglierbegh ou gouverneur de la province. Selim 1^{er}, empereur des Ottomans, y naquit aussi; ce qui le fait quelquefois surnommer *Amasi*. On met le commencement de la religion chrétienne dans le Pont, au temps des apôtres mêmes, puisque saint Pierre adresse la première lettre aux fidèles de la dispersion du Pont, de la Galatie, etc. Il paraît aussi, par les actes grecs de saint André que le père Combefis a transcrits et laissés à la bibliothèque des Jacobins de la rue Saint-Honoré, que cet apôtre a prêché l'Évangile à Amasée et dans les environs du Pont-Euxin, à mesure qu'il s'approchait de l'Europe.

Évêques d'Amasée.

1. Nous voyons dans les actes des Saints au 26 avril, n° 2, que saint Pierre allant à Rome avait visité le Pont et en avait converti les habitans auxquels il avait donné pour évêque un certain Nicétius dont les vertus étaient plus qu'humaines, et que le lieu où il l'avait ordonné et où il l'avait instruit fut appelé *la chaire des Apôtres*. Cependant différentes hérésies y obscurcirent les lumières de la foi, dit le panégyriste de saint Basile dont nous parlerons bientôt jusqu'au temps que Phédinus rappela les peuples à leurs premiers sentimens.

2. Phédinus.

3. Arténodore, dont parle encore le panégyriste de saint Basile, et saint Grégoire de Nysse, dans la vie de saint Grégoire thaumaturge, comme ayant été ordonné par Phédnus. Il était frère de Grégoire de Néocésarée, dit Eusèbe, et allèrent ensemble aux conciles d'Antioche, le premier de cette ville assemblé contre l'hérésie de Paul de Samosate. Les Grecs font sa fête le 7 novembre, et les Latins le 28 octobre.

4. Basilée qui souffrit le martyre sous Licinius. Il était d'Amasée même. Une fille nommée Glaphyre; de la suite de l'impératrice Constance, femme de Licinius, que cet Empereur aimait éperdument, s'étant sauvée chez ce prélat, le prince le fit arrêter et conduire à Nicomédie où il le fit mourir et jeter son corps à la mer. Il souscrivit en 314 au concile d'Ancyre.

5. Eutychius, désigné par ce saint martyr comme son successeur.

6. Eulalius.

7. Arianus.

8. Eulalius II, du temps de l'empereur Valens, sous lequel il fut envoyé en exil; mais l'empereur Gratien le renvoya à son siège qu'un Arien occupait, et qu'il ne voulut pas céder. (*Sozom.* l. 7, c. 2.)

9. Astérius, disciple d'un Scythe qui n'était pas ignorant et qu'un habitant d'Antioche avait acheté et dont il avait cultivé l'esprit. Nous avons ses Homélies que le père Combefis nous a données dans son aug-

mentation des Pères grecs. Dans celle où il parle de l'avarice, il se fait contemporain de Julien l'Apostat. Il était donc à la fin du quatrième ou au commencement du cinquième siècle. Photius fait grand cas de ces Homélies. (*Biblioth. Phot.*, cod. 271.)

10. Palladius assista au concile d'Éphèse, et y souscrivit.

11. Melécus.

12. Séleucus assista au concile de Constantinople où Eutiche fut condamné, et au second d'Éphèse, auquel il eut le malheur de souscrire. Il changea dans le concile de Chalcédoine.

13. Étienne I^{er} assista au cinquième concile général.

14. Jean assista au sixième concile général, et y souscrivit.

15. Théodore se trouve avoir souscrit aux canons du cinquième concile avec les évêques de sa province, mais hors le rang des métropolitains en cette sorte: Théodore, évêque indigne, de la ville d'Amasée de la province d'Hélénopont. On lui attribue quelques ouvrages.

16. Daniel assista au septième concile général.

17. Théophilacte transféra le corps de saint Hélychins au côté droit de l'autel, du temps de Constantin et d'Irène, en 792. (*Act SS. Mart.*, tom. 1, p. 886.)

18. Nicéphore assista au huitième concile général.

19. Étienne II, eunuque, fut transféré d'Amazée à Constantinople sous les empereurs Constantin et Romain Lecapène....

(Leo, *Gramm.*, p. 592. Nicéph., *Callix.*, l. 14, c. 39.)

20. . . . Il se tint l'an du monde. . . le 26 avril, un concile sous le patriarche Xiphilin, au sujet des épousailles, et à la fin de l'assemblée arrivèrent les métropolitains d'Amasée et de Mélitène. (*Jus græc. rom.*, l. 2, p. 211.)

21. . . . Léon, en 1156.

22. Michel. (*In jur. græc. rom.*, l. 4, p. 295.)

23. . . . en 1187. (Vide *Jus græc. rom.*, l. 2, p. 174.)

24. Étienne III, en 1197.

25. . . . dans un concile qui confirma les erreurs des Palamites.

26. Joasaph assista au concile de Ferrare et de Florence pour l'union.

27. . . . en 1443.

28. Daniel assista au faux concile de Sainte-Sophie, dans lequel le patriarche Grégoire et l'empereur Jean furent anathématisés pour avoir consenti à l'union dans le concile de Florence. (*Allatr., de Consens.*, col. 1387.)

29. . . . se trouva au concile que le patriarche Jérémie rassembla aussitôt après son élévation en 1572, pour contenir les Simoniaques.

30. Joasaph II, vers l'an 1576.

31. Grégoire, qui était borgne, succéda à Cyrille Lucaris quand il eut été chassé pour la première fois de son siège de Constantinople et exilé dans l'île de Rhodes, en 1621.

32. Zacharie, dont Dosithée

de Jérusalem dit qu'il était d'intelligence avec le patriarche Cyrille de Bérée, mais qu'il fut envoyé en exil par les artifices de l'impie Lucaris, et qu'il y était mort. (*De Patr. Hierosol.*, c. 9, parag. 2.)

33. Ézéchiél, ordonné par Parthénien patriarche de Constantinople.

34. Méléce II vint à Rome vers l'an 1650 pour demander la communion du Saint-Siège... (*Allat.*, l. 3, *de Consens.*, c. 11.)

35. Gerasime, souscrivit à la réponse du patriarche Denis au sujet des erreurs du Calvinisme en 1672.

Agapet, en 1721.

37. Denis succéda à Agapet. Démétrius Procopius en fait un grand éloge.

AMASIAS (hébr., *la force du Seigneur.*) Ce fut le huitième roi de Juda. Il était fils de Joas, et lui succéda l'an du monde 3165, avant Jésus-Christ; 835. (2. *Paral.*, cap. 24, v. 27; c. 25, v. 1 et seq.) Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il commença à régner, et il en régna vingt-neuf à Jérusalem. Il fit le bien en présence du Seigneur, mais non d'un cœur parfait. Il attaqua les Iduméens dans la vallée des Salines, en tua dix-mille, en prit dix mille autres, et s'empara de leurs dieux qu'il adora. Le Seigneur, irrité, lui envoya un prophète lui reprocher son idolâtrie; mais il méprisa l'homme de Dieu et le menaça de le faire mourir. Il fut ensuite vaincu par Joas, roi d'Israël, qu'il avait

défié du combat, et enfin assassiné dans une conjuration qui s'éleva contre lui par la permission du Seigneur, en punition de ce qu'il ne se convertit pas de tout son cœur. Il mourut l'an du monde 3194, et fut enterré avec ses ancêtres dans la ville de David.

AMASIAS, prêtre des Veaux-d'Or qui étaient à Béthel. (*Amos*, cap. 7, v. 10.) Le prophète Amos ayant un jour prédit que les hauts-lieux consacrés à l'idole de Béthel seraient détruits, Amasias s'en plaignit à Jéroboam, roi d'Israël, et dit à Amos d'aller prophétiser au pays de Juda. Saint Cyrille d'Alexandrie ajoute qu'Amasias fit rompre les dents au prophète pour l'obliger à se taire. (*Cyrrill. præf. exposit. in Amos.*)

AMASIE, ville épiscopale du diocèse de la grande Arménie dans l'Hiénenopont, à laquelle on a réuni l'église de Docheum. Nous n'en connaissons qu'un seul évêque, c'est Vartame qui assista au concile de Sis.

AMASIS, roi d'Égypte, célèbre dans l'Histoire Sainte, vivait dans le même temps que Cyrus. Il régna quarante-quatre ans, toujours aimé de ses sujets et favorisé de la fortune, depuis l'an du monde 3435 jusqu'en 3472.

AMASTRIS ou AMASTRUM, est, selon Pline, une ancienne ville de la Paphlagonie, contrée de l'Asie mineure. On la nomme présentement *Samastro*. Arien, dans son Périple, assure que c'est

une ville grecque éloignée du fleuve Parthène de quatre-vingt-dix stades. L'autre Pline, dans la quatre-vingt-dix-neuvième lettre du dixième livre, qu'il écrivait à Trajan, dit qu'Amastris est une belle ville et très-ornée, dont la place est des plus grandes et des plus magnifiques qu'on puisse voir. Justinien parle des tombeaux d'Amastris; mais Ptolémée prétend que cette ville est du Pont. On la compte, entre les métropoles, la cinquante-troisième; mais il n'y a aucun évêché attaché, ce que Georges} d'Amastris obtint de l'empereur Constantin IV, à l'instance de saint Tharaise, envers lequel le métropolitain de Gangre avait agi avec trop de fierté, comme on le peut voir dans sa vie. Ce n'est plus qu'un méchant village, et personne ne prend aujourd'hui le nom d'évêque ou de métropolitain d'Amastris.

Évêques d'Amastris.

1. Palmas, au deuxième siècle. Il tint un concile au sujet de la célébration de Pâques. (*Euseb.*, liv. 5, chap. 23.)

2. Héraclius.

3. Hezychius.

4. Thémistius, au concile de Chalcédoine.

5. Saturnilus, souscrivit à la lettre du concile de Paphlagonie à Léon, empereur.

6. Astérius, assista au concile de Chalcédoine sous Mennas.

7. Cometas souscrivit par procureur au sixième concile général.

8. Zoïle , au concile appelé *Quinisextum*.

9. Jean , vers le temps des Iconomaques.

10. Grégoire assista et souscrivit au septième concile général.

11. Georges , dont les Grecs font la fête le 21 février. Il fut fait évêque par saint Tharaise.

12. Étienne assista et souscrivit au huitième concile général.

13. Eudocim assista au faux concile de Photius.

14. Nicéphore , vers le temps de Michel Cérularius.

15. . . . au concile tenu sous le patriarche Xiphilin en 1083.

16. . . . en 1141.

17. Constantin , en 1144.

18. Jean II , en 1156.

19. Nicolas , en 1232.

20. . . . demanda l'union avec plusieurs autres au pape Grégoire IX.

21. Callinicus , en 1351.

AMAT-D'OR ou ÉMATH ou HAMMAT-D'OR , ville des Lévitites dans la tribu de Nephtali. Elle fut cédée à la famille de Gerson.

AMATH ou ÆMATH , ville de Syrie. C'est la même qu'Émèse , sur l'Oronte. *V. ÉMATH.*

AMATHA , bourg proche de Gadare où il y avait des bains d'eau chaude. (*Joseph. de Bell.*, liv. 1 , chap. 6 , pag. 722.) Le nom d'*Hamath* , en hébreu , signifie des eaux chaudes ; d'où

viennent dans la Palestine tant de villes d'*Amath* ou *Amathus* ou *Emmaüs*.

AMATHÉENS, descendants d'Amath , un des fils de Chanaan , qui demeurèrent , à ce qu'on croit , dans la ville d'*Emath* ou *Émèse* dans la Syrie , sur l'Oronte.

AMATHI , père du prophète Jonas. (*Jonæ.* , chap. 1 , v. 1.)

AMATHUNTE , ville épiscopale du diocèse de Jérusalem de la seconde Palestine , sous la métropole de Scythopole , assez bien fortifiée au-delà du Jourdain. Eusèbe la place dans la Basse-Pérée , à vingt-un milles de Pella , vers le midi. Ce fut là , selon Joseph , que Théodore , fils de Zénon , tyran de Philadelphie , cacha ses trésors ; d'où l'on peut inférer que cette ville n'en est pas éloignée. Voici quatre de ses évêques.

1. Théodore assista au conciliabule d'Elphèse , et y souscrivit en 449.

2. Sergius vers la fin du cinquième siècle ou au commencement du suivant. (*Cyrrill. Scythopol. in vit. S. Sabæ.*)

3. Procope , souscrivit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem à Jean de C. P. , contre Sévère d'Antioche , en 518.

4. Denis , au libelle synodal des trois Palestines , en 536.

AMATHUNTE , ville épiscopale du diocèse d'Antioche dans l'île de Chypre , sous la métropole de Salamine , donnait autrefois le nom à toute l'île qu'on appelait Amathuse , et qui était

fameuse par le culte profane qu'on y rendait à Vénus et à Adonis. Cette ville, qu'on a nommée depuis *Lémisse*, a subsisté jusqu'à l'an 1190, que Richard, roi d'Angleterre, l'ayant prise sur Isaac Comnène, despote de cette île, la ravagea et la détruisit jusqu'aux fondemens. Son siège épiscopal fut dès-lors transporté à Néapoli, qui fut appelée *Petite-Lémisse*. Voici quelques uns de ses évêques.

1. Mnémon.
2. Tychon. Il est fait mention dans le Ménologe des Grecs du premier qui ordonna le second son successeur.
3. Héliodore, acte sixième du concile de Chalcédoine.
4. Alexandre, au septième concile général.
5. Jean, se croyant injustement condamné par son métropolitain, vint à C. P. sous l'empereur Manuel Comnène, et s'adressa au patriarche Luc qui cassa la sentence dans un synode qu'il tint à ce sujet.
6. Germain, dont Léon Allatius fait mention dans son livre du *Concile de Photius*, pag. 506.
7. Gerasime se trouva en 1668 sous Nicéphore, archevêque, à un concile où les calvinistes furent condamnés. Gerasime y est nommé évêque de Némose.

AMATHUS, ville située au-delà du Jourdain, à vingt-mille milles de Pella, vers le midi, selon Eusèbe. M. Réland conjecture qu'Amathus est la même que Ramoth de Galaad. (Euseb., *Onomast.*)

AMATO (Michel d'), né à Naples, le 3 octobre 1682, se rendit habile dans la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, syriaque, esclavone, française, espagnole, etc. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint membre de la congrégation érigée dans l'église cathédrale de Naples, sous le titre de *Missions apostoliques*. Il fut docteur en théologie et en l'un et l'autre Droit, protonotaire apostolique, premier chapelain de l'église royale et paroissiale de Château-Neuf, pénitencier, théologal, examinateur, grand chapelain de la cour. Les viceroy et les ministres du Roi l'employèrent souvent pour des affaires concernant la juridiction du prince. On le chargea en particulier de faire la visite de toutes les églises et chapelles royales en 1719. Il mourut le 15 novembre de l'an 1729, âgé de quarante-sept ans, après avoir composé divers ouvrages, tant imprimés que manuscrits. Les imprimés sont, 1° de *Balsami specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita*, *Dissertatio historico-dogmatico-moralis*, publiée à Naples deux fois en 1722, in-8°; 2° *De piscium, atque avium esús consuetudine apud quosdam Christi fideles in antepaschali jejunio*, (dont parle Socrate au chapitre vingt-deux du cinquième livre de son histoire ecclésiastique), *Dissertatio historico-physiologico-moralis*, ibid., 1723, in-8°; 3° *Dissertationes 4 historico-dogmaticæ*,

ibid., 1728, in-4°. On examine, dans la première, les raisons pourquoi on a omis cet article, *descendit ad inferos*, dans les anciens symboles de Nicée et de Constantinople. On traite, dans la seconde, de la situation de l'enfer contre la fiction nouvelle d'un auteur anglais nommé Swinden qui publia à Londres, en 1714, un discours sur la nature de l'enfer et le lieu où il est. Cet écrivain, par une idée aussi singulière que nouvelle sur ce sujet, croit que le soleil est le réceptacle des démons et des méchans, et que c'est là qu'ils souffriront des tourmens éternels. Dans la troisième, on éclaircit la manière dont Jésus-Christ bénit l'Eucharistie dans la dernière cène, et s'il se servit d'un ou de plusieurs calices. Dans la quatrième, on traite du rit, selon lequel les premiers chrétiens recevaient la sainte Eucharistie, et du dominical ou linge que les femmes apportaient pour la recevoir. Les ouvrages manuscrits du même auteur sont : 1° *de Sanctorum eorumque imaginum religioso cultu dissertatio historico-dogmatica*. 2° *De statu parvulorum sine baptismo decedentim juxta S. Augustini doctrinam dissertatio dogmatica*. 3° *della cautela che si dee usare in leggere l'opera de Padri, è scrittori Ecclesiastici de tre primi secoli della Chiesa*; c'est-à-dire, *Traité sur la précaution qu'il faut prendre en lisant les ouvrages des Pères et des auteurs ecclésiastiques des*

trois premiers siècles. 4° *Sopra la venuta de Magi in Betlemme ad adorare il nato Redentore*; c'est-à-dire, *de l'arrivée des Mages à Bethléem pour adorer Jésus-Christ, le Rédempteur nouveau-né*; deux dissertations historiques et critiques. 5° *Sopra la festività dell' Epifania*. 6° *di qual Religione erano i Terapeuti*; dissertation historique et critique. 7° *Delle predicationi è Martiri di S. Pietro, di S. Paolo, è di S. Andrea Apostoli*, cours dogmatiques et théologiques. 8° *della Dignità è Giurisdizione del regio Capellano maggiore del Regno*, è *de privilegi de Capellani*, è *Clerici ascritti al servizio delle reali chiese*, è *Capelle come a quelli de regi ospitali presidi*, *Galee*, è *Milizie*. 9° *Varie allegazioni tocanti i dritti del regio Capellano maggiore*. 10° *Lectiones sacro-historico-dogmatico-morales super capita Evangeliorum, quæ singulis dominicis diebus in Ecclesia leguntur*. *Tomus primus continens quædam capita præliminaria ad integrum opus, et lectiones à dominica prima adventus usque ad dominicam infra octavam nativitatis Domini*.

Michel Amato était un homme très-savant, versé dans toutes les sciences, et surtout dans les langues. Voyez la *Bibliothèque Italique nouv. litter. de Venise* de l'an 1729, pag. 334. Voyez aussi la même *Bibliothèque Italique*, tom. 7, pag. 265 et suiv. Le *journal de Trévoux*, mai, 1723, pag. 907, juin, 1724, pag.

1107. *Magna biblioth. eccles.*, pag. 371. M. de Chauffépié, *nouv. Dictionn. histor. et crit.*, tom. 1, pag. 275 et suiv.

AMATUS (Jean - Marie), jésuite de Palerme, né de parens nobles le 15 juillet 1660, était fils de François Alliata, fille du prince de Villa-Franca, et d'Antoine Amatus, prince de Galate, chevalier d'Alcantara, qui a écrit le journal de Palerme, depuis 1649 jusqu'en 1667. En 1677, il entra dans la Société des jésuites; il enseigna chez eux d'abord les principes des langues, et ensuite les belles-lettres. Pendant deux ans il fit des leçons de logique, et pendant un an il en fit de théologie morale. On a de lui : *Oratio prima in litterarii anni renascentis auspiciis ad illusterrimum senatum panormitatum habita; oratio secunda in solenni studiorum lustratione*, etc.; et il ajouta à ces deux harangues des notes savantes dont il ne se fit pas connaître pour l'auteur. En italien, on a de lui : la *Concadoro in tripudio per l'annoveresimodelle Catolico Rè delle Spagne à grand Rè di Sicila, Filippo quinto*, nel dì 19 décembre del 1703; *Elogio di D. Francesio Schafani Sacerdote è Cavaliere palermitano*. Depuis il a donné en latin : *Concilium provinciale panormitanum anno 1388, conflatum à Lusententiarum, decretorum, laudorum et arbitramentorum*, fol. *Supplementum ad decisiones Joan. Bapt. Thoro, Denis Simon,*

Bibl. des auteurs de Droit, etc., édition de Paris, en 1702.

AMAURI ou ALMARIC, *Almaricus*, dit de Chartres, natif de Bène, village du diocèse de Chartres, enseigna la logique et ensuite l'Écriture-Sainte, à Paris, au commencement du treizième siècle, et avança plusieurs erreurs. Il disait que si Adam n'eût point péché, il n'y aurait point eu de distinction de sexe, et que les hommes se seraient multipliés comme les anges; qu'il n'y avait d'autre paradis que la satisfaction de bien faire, ni d'autre enfer que l'ignorance et le péché; que les sacremens étaient inutiles, et que toutes les actions faites dans un esprit de charité, même l'adultère, ne pouvaient être mauvaises; que chaque fidèle était obligé de croire qu'il était membre de Jésus-Christ, et que c'était le seul article de foi nécessaire au salut; que Dieu n'avait pas moins parlé dans Ovide que dans saint Augustin. Il niait aussi la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la résurrection de la chair, l'invocation des Saints, la vision de Dieu en lui-même. Cet hérétique et ses sectateurs furent condamnés d'abord dans un concile tenu à Paris l'an 1209, et ensuite dans le quatrième concile de Latran, sous le pape Innocent III, l'an 1215. Plusieurs furent livrés au bras séculier et brûlés à Paris. Amauri, qui était mort, fut déterré et jeté à la voirie. (Pratéole, *des Hérés.*

Sanderus , *hérés.* 153. Dupin , *Bibl. des Auteurs eccl.* , treizième siècle.)

AMBASSADEUR , est un ministre public envoyé par un souverain à un autre souverain pour y représenter sa personne , et traiter avec lui des affaires d'État.

Les ambassadeurs, représentant les souverains qui les ont envoyés , sont exempts du droit d'aubaine , parce que les souverains ne doivent pas user de ce droit les uns contre les autres , attendu que c'est un droit de souveraineté , qui ne se peut exercer que sur les inférieurs , et que *par in parem jurisdictionem non habet*. Ainsi les ambassadeurs peuvent disposer de leurs biens par testament ou autre disposition de dernière volonté , ou les laisser à leurs héritiers légitimes. Il en est de même des personnes de leur suite. Mais l'exemption dont les uns et les autres jouissent à cet égard , ne s'étend pas jusqu'à les rendre capables des droits de cité ; ainsi un ambassadeur et les personnes de sa suite transmettent bien leurs successions à leurs héritiers naturels , quoiqu'étrangers , lors même qu'ils décèdent en France ; mais , ni l'ambassadeur , ni les gens de sa suite , ne peuvent y recueillir des successions , si leur nation n'a d'eux un privilège spécial fondé sur des traités ou des déclarations enregistrées au parlement. Ils ne peuvent non plus disposer en faveur des étrangers non na-

turalisés des rentes constituées et autres immeubles acquis en France. Leur privilège ne doit s'entendre que des meubles et effets mobiliers qu'ils ont apportés avec eux dans le royaume. Si un ambassadeur commet quelque crime dans ce royaume , il ne peut être poursuivi par-devant le juge du lieu où il a commis ce crime ; mais le prince chez lequel il est en ambassade peut seulement en demander vengeance au prince qui l'a envoyé. Quant aux sujets de plainte qu'on peut avoir contre les gens de la suite des ambassadeurs , c'est aux ambassadeurs même qu'il faut en demander justice.

Les résidens , les envoyés ordinaires et extraordinaires , et toutes autres personnes chargées des négociations auprès du Roi par une puissance étrangère , jouissent des mêmes privilèges que les ambassadeurs , quand leur caractère est reconnu.

Ce sont les ambassadeurs , et en leur absence les envoyés , résidens , ou autres personnes chargées des affaires des princes ou des républiques , qui peuvent légaliser les actes authentiques qui doivent être envoyés pour faire foi chez leur nation. (M. de Ferrière , *Dict. de Droit et de Pratique* , au mot AMBASSADEUR. M. Denisart , *Collect. de Jurisprud.* , sous le même mot.)

Les ecclésiastiques à la suite de nos ambassadeurs sont soumis , comme les autres sujets du royaume , aux règles établies touchant la nécessité du minis-

tière des banquiers pour l'impétration des bénéfices situés en France. (M. Durand de Maillane, *Dictionn. de Droit canon.*)

AMBITION, amour désordonné de la gloire qui fait ou rechercher des honneurs qu'on ne mérite pas, ou rapporter ceux qu'on mérite à de mauvaises fins, comme à la vaine ostentation. L'ambition est un péché mortel de sa nature, puni grièvement de Dieu dans *Lucifer*. Voy. AMAN, CORÉ, DATHAN, ABIRON, etc.

AMBLADA, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la province de Lycaonie, sous la métropole d'Icône. Artémidore et Strabon la mettent dans la Pysidie. Voici ses évêques que nous connaissons.

1. Patrice, au concile de Nicée.

2. Sévère, à celui de Constantinople.

4. Diomède, pour lequel Onésiphore, métropolitain d'Icône, souscrivit au concile de Chalcédoine.

4. Pierre, qui assista au concile du patriarche Mennas.

5. Eusthate, souscrivit aux canons de Trullo.

6. Constant, au septième concile général.

7. Jean, à celui de Photius.

AMBON, *Ambo*, *Analogium*. Tribune qui était autrefois dans les églises, quelquefois à droite ou à gauche; comme dans quelques églises grecques, et plus souvent au milieu, sur laquelle on montait pour lire ou chanter

certaines parties de l'office divin et pour prêcher au peuple. Il y avait des degrés pour y monter. Après la lecture de l'épître, le chantre montait sur l'*ambon* avec son livre nommé *Graduel* ou *Antiphonier*, et chantait le répons que nous nommons *graduel*, à Cause des degrés de l'*ambon*; et répons, à cause que le chœur répond au chantre. (Fleury.) On montait à l'*ambon* de deux côtés; c'est pour cela que quelques auteurs, comme Balde et Durand, ont cru que ce nom était tiré de *ambo* qui signifie deux; mais il vient d'*ἀναβαίνω*, *ascendo*, d'où, en retranchant un *a*, se fait *ἀνβαίνω*; et parce que *n*, qui est une lettre palatale, ne peut soutenir une lettre labiale, telle qu'est *b*, comme le remarque M. l'abbé d'Angleau, cette *n* s'est changée en *m*, et l'on a dit *ἀμβαν*, je monte, d'où s'est formé *ἀμβων*, *ambo*. Les empereurs étaient couronnés sur l'*ambon*. Les Latins ont quelquefois appelé l'*ambon* *analogium*, parce que c'est là qu'on lit. Les Grecs maintenant entendent par *analogium*, le pupitre ou coussin sur lequel on appuie le livre.

AMBOURNAL ou AMBRONAL, *Ambroniacum*, abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, était située dans un bourg du même nom en Bugey, à une petite lieue de la rivière d'Ains, au diocèse de Lyon. Elle fut fondée vers l'an 797 par saint Bernard, ou plutôt Bernard qui fut depuis archevê-

que de Vienne. On croit que la ville ou le bourg d'Ambournai doit son origine à cette abbaye. Elle relève immédiatement du Saint-Siège, et la réforme de Saint-Maur y a été établie depuis l'an 1651. L'abbé est seigneur de la ville, ainsi que de plusieurs autres lieux. (*Gallia christ.*, tom. 4, col. 270.)

AMBRESBURY, *Ambresburia*, lieu du comté de Wilton, de l'évêché de Salisbury, province ecclésiastique de Cantorbéry. Il y eut un concile l'an 978. (*Anglic.*, 1.)

AMBROISE (saint), diacre d'Alexandrie, vivait dans le troisième siècle du temps d'Origène. C'était un homme de qualité, riche, et, ce qui surpasse tout cela, d'une piété exemplaire et de beaucoup d'esprit. Il se fit particulièrement connaître vers l'an 230. Il épousa une femme nommée Marcelle, de laquelle il eut plusieurs enfans. Il donna d'abord dans les rêveries des Valentinieniens et des Marcionites; mais il quitta bientôt l'erreur quand Origène lui fit connaître la vérité. Ce fut alors qu'il fut ordonné diacre, et depuis ce temps il se lia à Origène de la plus étroite amitié. Ils demeureraient souvent ensemble, et s'excitaient l'un l'autre à l'étude des choses saintes; soit qu'ils fussent à table ou à la promenade, soit que leurs affaires domestiques les appelassent en quelque lieu, ils n'étaient jamais sans quelque livre de l'E-

criture-Sainte qu'ils méditaient. Le jour ne suffisant pas au grand désir qu'ils avaient des'instruire pour devenir utiles à l'Eglise, ils passaient les nuits entières à l'étude. C'est Origène qui nous l'apprend lui-même. Ambroise avait toujours quelque question à proposer à Origène, et l'excitait par-là au travail. Il fournissait à l'entretien de sept secrétaires auxquels il dictait tout à la fois, et il avait autant de copistes qui écrivaient parfaitement bien pour répandre de tous côtés les ouvrages de ce grand homme. Il mourut vers l'an 250 de Jésus-Christ, après la persécution de Maximin, sous lequel il confessa généreusement la foi avec Protoclète, prêtre de Césarée en Palestine. Le nom de saint Ambroise se trouve dans beaucoup d'anciens Martyrologes qui mettent sa fête le 17 de mars. Saint Jérôme le compte parmi les auteurs ecclésiastiques pour quelques lettres belles et solides écrites à Origène. Saint Jérôme les a vues, et dit qu'il y fait paraître beaucoup d'esprit. Nous ne les avons plus. (Origène, Eusèbe, l. 6. *Hist.* Hiéron., in *Catal.* Tillemont, Baillet, 17 mars.)

AMBROISE d'Alexandrie (dit saint Jérôme dans son Catalogue des Ecrivains ecclésiastiques), était disciple de Didyme. Il a écrit un grand Traité dogmatique contre Apollinaire, et des Commentaires sur Job dont on m'a parlé dernièrement. Cet auteur est encore en vie. Ce qui fait voir qu'il n'est mort qu'après l'an

392. (Trith., Possev., Dupin, quatrième siècle.)

AMBROISE (saint), archevêque de Milan, vint au monde vers l'an 340 à Trèves où son père, qui se nommait Ambroise et qui comptait des consuls parmi ses ancêtres, résidait en qualité de préfet du prétoire des Gaules. Étant encore au berceau, un essaim d'abeilles entra dans sa bouche pendant qu'il dormait ; son père qui l'aperçut en fut surpris ; mais considérant que cet événement annonçait quelque chose de merveilleux pour la suite, il jugea que son fils était destiné de Dieu à quelque ministère important. Après la mort de son père, sa mère, qui était retournée à Rome, l'y retira avec elle et avec sa fille sainte Marcelline qui avait déjà fait profession de virginité. Le jeune Ambroise voyant un jour que sa mère, sa sœur et une autre vierge qui demeurait dans la même maison, baisaient la main d'un évêque, leur présenta aussi la sienne à baiser, disant qu'il serait aussi évêque. En avançant en âge, il avança à mesure en piété et en science. Il étudia la langue grecque comme la latine, et l'apprit si bien, qu'à la réserve de saint Jérôme, il n'y a point de Père latin qui paraisse en avoir su plus que lui. Dès qu'il eut achevé ses études, il sortit de Rome, et commença à en faire usage. Il entra dans le barreau, plaida quelque temps dans l'auditoire du préfet de Rome, et parut avec tant d'éclat

dans l'exercice de cette profession, que le préfet le choisit pour lui servir de conseiller, c'est-à-dire qu'il le fit son assesseur. Ce préfet ayant été choisi par l'empereur Valentinien en 369, pour grand-maître ou gouverneur de l'Italie, de la Sicile, des îles voisines et de l'Afrique, voulut s'attacher encore plus particulièrement le jeune Ambroise : il le fit pour cela nommer gouverneur de la Ligurie et de l'Émilie, c'est-à-dire, autant que nous en pouvons juger, de tout ce qui comprend aujourd'hui l'archevêché de Milan et ceux de la Ligurie, de Turin, de Gênes et de Bologne. On a remarqué que comme saint Ambroise partait pour son gouvernement, après avoir pris les ordres d'Anicius Probus, ce préfet l'exhorta à remplir son devoir en ces termes : *Allez, dit-il, et agissez non en juge, mais en évêque* ; et l'événement fit voir que cette exhortation fut une espèce de prophétie. Ambroise choisit la ville de Milan pour sa demeure ; Auxence qui en était évêque, étant mort, les évêques du vicariat d'Italie écrivirent à Valentinien sur l'élection de son successeur ; mais cet empereur ne voulut point s'en mêler, et le peuple de Milan s'assembla pour y procéder. La division qui était alors dans cette église entre les Ariens et les catholiques ne pouvait manquer d'y mettre des obstacles ; les disputes renouvelèrent entre les deux partis ; l'un voulait un évêqu

catholique, l'autre souhaitait un Arien ; et cette contestation était sur le point d'éclater , lorsqu'Ambroise qui était alors à Milan , et qui en qualité de gouverneur de la province se sentait obligé d'y maintenir l'ordre et la paix , vint à l'église , parla au peuple , et l'exhorta à faire cette élection sans tumulte : mais dans le temps qu'il parlait encore , Dieu qui est le maître des cœurs et qui dispose absolument des esprits les plus rebelles , réunit tellement toute l'assemblée , que tous d'une voix , catholiques et Ariens , le demandèrent lui-même pour évêque , et protestèrent qu'ils n'en voulaient point d'autre. On tient que ce fut un enfant qui ayant commencé le premier à crier : Ambroise, évêque , fut aussitôt suivi de tout le monde. Il est difficile d'imaginer quel fut l'étonnement de saint Ambroise en se voyant ainsi appelé à l'épiscopat. Il ne pouvait se persuader qu'il le méritât ; et pour ôter de l'esprit du peuple cette première idée , il affecta un air de cruauté qui ne convient point à un évêque ; mais on découvrit son dessein , et on insista plus que jamais à le demander pour archevêque de Milan. Il employa quelques autres artifices semblables pour faire désister le peuple ; mais ils furent inutiles , et il se vit contraint d'accepter cette dignité. Valentinien et Probe en témoignèrent leur joie et se surent bon gré d'avoir envoyé comme juge un homme qu'on venait d'élire pour

évêque. Il n'était alors que cathécumène ; on le baptisa ; et sans observer les règles qui se gardent ordinairement dans les ordinations et que prescrit saint Paul , on le consacra évêque le 7 décembre de l'an 374 qui est celui auquel les Grecs et les Latins en font mention. Il se défit dès-lors de tous ses biens ; il donna tout à l'Eglise , et en réserva seulement l'usufruit à sa sœur sainte Marcelline , laissant encore le soin à Satyre , leur frère commun , de les faire valoir. Ainsi il n'eut plus d'autre application qu'à s'instruire de la doctrine de l'Eglise et des règles saintes de sa discipline qui sont absolument nécessaires à un évêque pour la conduite des âmes. Le cardinal Baronius croit que le pape Damase lui envoya pour cet effet Simplicien , prêtre de Rome ; mais il est plus probable que ce saint prêtre l'avait seulement catéchisé lorsqu'il fallut le baptiser pour le faire évêque ; l'expression même dont se sert saint Augustin , liv. 8 , *Conf.* , c. 2 , semble marquer qu'il avait été père spirituel de saint Ambroise avant son épiscopat. Vers l'an 378 , les barbares ayant fait irruption dans l'Empire romain , Ambroise se retira en Illyrie , et par occasion alla aussi à Rome. Il y trouva la compagne de sa sœur qui s'approcha , suivant la coutume du temps , pour lui baiser la main. Eh bien , lui dit-il en riant , ne vous l'avais-je pas prédit qu'un jour vous me baiseriez la main ?

En 380, il établit Anemmius évêque de Sirmie, et l'année suivante il assembla contre Palladius, chef des Ariens, un concile à Aquilée où il présida et où il confondit cet hérétique dans la dispute. En 380, Maxime s'étant déclaré empereur, et ayant tué Gratien dans une bataille qu'il lui livra proche de Lyon, s'avancait à grands pas vers l'Italie; Valentinien chargea saint Ambroise de faire des propositions de paix aux victorieux. Ambroise parla au tyran avec toute la fermeté d'un homme qui sait respecter son véritable souverain, lui reprocha son usurpation de l'autorité impériale, et fit si bien par son éloquence qu'il gagna sur lui de s'arrêter dans les provinces au-delà des Alpes. Ces guerres intestines portèrent les païens à demander hardiment à l'Empereur qu'il rétablît le culte des faux dieux. Ils avaient à leur tête le fameux Symmaque dont l'éloquence, jointe à la circonstance du temps, aurait pu ébranler la fermeté de Valentinien; Ambroise ne craignit pas de lui résister en face; il disputa contre lui avec tant de force et d'éloquence, au sujet du temple de la Victoire, que ce païen voulait rétablir, qu'il fut chassé de Rome et conduit sur un vil chariot hors de la ville pour n'y jamais rentrer. Les Ariens se soulevèrent à leur tour. Fiers de la protection de l'impératrice Justine et du fils de Valentinien, ils osèrent demander, même les

armes à la main, qu'on leur donnât des églises pour s'y assembler; mais le saint évêque s'y opposa avec toute la vigueur d'un homme apostolique, et les Ariens furent déboutés de leur demande. Saint Ambroise fut chargé de nouveau d'aller vers Maxime qui, contre la parole qu'il avait donnée, se disposait à mettre toute l'Italie à feu et à sang. Il le trouva à Trèves où il lui reprocha le meurtre de l'empereur Gratien. Maxime et plusieurs évêques qui suivaient la cour, voulaient communiquer avec lui; ce qu'il refusa généreusement, et ce qui peut-être fut la cause qu'il ne conclut rien avec ce tyran. Trois ans après arriva cette fameuse et cruelle vengeance que l'empereur Théodose exerça à Thessalonique: saint Ambroise l'en reprit vivement, et lui refusa l'entrée de l'église jusqu'à ce qu'il en eût fait une digne et suffisante pénitence. Cette fermeté fit avouer à Théodose qu'il n'avait trouvé qu'un évêque au monde, qui était Ambroise. En 392, Arbogaste ayant fait étrangler le jeune Valentinien, Eugène, qui avait été l'auteur de ce parricide, prétendit monter sur le trône, et se rendit maître de tout l'Occident. Ambroise quitta alors Milan, se retira à Bologne d'où il alla à Fasence, ensuite à Florence, et ne revint à Milan qu'après la défaite et la mort du tyran Eugène. Il mourut chargé de mérites devant Dieu et regretté universellement de son peuple, âgé

de cinquante-sept ans , l'an 397 , le 4 d'avril.

Les ouvrages véritables que nous avons de lui , sont ainsi disposés dans la nouvelle édition des pères Bénédictins. Elle commence par les six livres sur l'Hexaméron, ou Traité sur les six jours de la création du monde , composé de neuf sermons divisés en six livres. Ces sermons ont été prêchés à son peuple dans une des dernières semaines de Carême. Il y a dans ces ouvrages plusieurs choses tirées de saint Basile , d'Hyppolite et d'Origène. Le *Traité du Paradis*. Il en parle dans sa lettre à Sabinus. *L'Histoire d'Abelet de Caïn*, deux livres. *L'Histoire de l'Arche et de la vie de Noé*. Ce traité n'est pas entier : saint Augustin en rapporte un passage qui ne s'y trouve pas. Deux livres sur la vie d'Abraham. Le livre d'Isaac et de l'Ame. Un traité du bien de la Mort qu'il prétend être la suite de celui de l'Ame. Le livre de la Fuite du siècle. Deux livres de Jacob et de la vie bienheureuse où il parle du bonheur des justes. Un livre sur la vie du patriarche Joseph. Un autre sur les bénédictions des Patriarches. Tous ces livres sont proprement des sermons dirigés en traités. Le livre d'Élie et du Jeûne sont des sermons prêchés en Carême. Saint Ambroise en a tiré beaucoup de saint Basile. Le Traité de Naboth et des Pauvres. Le livre de Tobie est principalement contre l'usure. Érasme a douté s'il était de saint Ambroise; mais

saint Augustin le cite , et on le trouve en abrégé dans la lettre vingt-troisième de saint Ambroise à Vigile ; il y a aussi plusieurs endroits tirés de saint Basile. Quatre livres de l'Interpellation ou des plaintes de Job et de David. Première apologie de David ; puis la seconde apologie de David. On ne croit pas qu'elle soit de saint Ambroise ; le style en est différent. On y cite l'Écriture d'une version différente , et même de la Vulgate. On y parle des volontés de Jésus-Christ d'une manière qui sent le temps des Monothélites. L'auteur n'a fait que copier et amplifier la première apologie. L'explication des douze psaumes , savoir les psaumes 1 , 35 , 36 , 37 , 38 , 39 , 40 , 43 , 44 , 47 , 48 , 61. La préface fait voir que ce sont des sermons prêchés sur des psaumes choisis , ainsi que l'ouvrage sur le psaume 118. Il y a autant de sermons que de lettres de l'alphabet hébreu , qui font la division de ce psaume. Il y explique aussi une partie du Cantique des Cantiques. Un commentaire sur l'Évangile de saint Luc , divisé en dix parties. Cet ouvrage est suivi d'un commentaire sur les Cantiques qui n'est point de saint Ambroise , mais qui est extrait de ses ouvrages et recueilli par Guillaume , abbé de Saint-Thierry qui fleurissait en 1042. Comme saint Ambroise avait expliqué plusieurs endroits sur les Cantiques en plusieurs de ses ouvrages , on s'est avisé d'en faire un traité entier.

Outre ces ouvrages sur l'Écriture, saint Ambroise a écrit un traité des Offices des Ministres ou des Devoirs ecclésiastiques. On avait supprimé le titre des Ministres dans les imprimés ; mais tous les manuscrits l'ont. Il y a imité le dessein et l'ordre de Cicéron dans les Offices. Il y a trois livres de ses Offices de Ministres, et le troisième finit par des exemples des saintes Vierges qui s'étaient tuées ou précipitées pour conserver leur foi ou leur pureté : on y a ajouté plusieurs pages qui n'ont aucun rapport à ce traité et qui ne sont point de saint Ambroise ; ce troisième livre commence par une exhortation que le pape Libère fit à Marcelline, sœur de saint Ambroise, quand il lui donna le voile à Rome. Trois livres des Vierges, à sa sœur Marcelline.

Après, suit le Traité des Veuves. Il est cité par saint Ambroise dans son Commentaire sur saint Luc, et par saint Jérôme dans l'Épître 50 à Pammaque. Deux livres des Vierges. Un Traité de la Virginité. L'instruction d'une Vierge, ou, comme portent les manuscrits, discours de la virginité perpétuelle de Marie, fait contre l'hérétique Eonose. L'exhortation à la Virginité. Le Traité de la chute d'une Vierge. Ce traité se trouve aussi parmi les œuvres de saint Jérôme ; mais l'auteur est constamment un évêque, ce qui ne convient pas à saint Jérôme. Gennade attribue un traité sur un semblable sujet à Nicéus, évêque d'Aquilée ;

mais tous les manuscrits marquent que celui-ci est de saint Ambroise, outre qu'il est de son style. On dit cependant que l'auteur y paraît Novatien, disant à cette Vierge qui était tombée, qu'elle ne devait point attendre l'absolution de son péché en cette vie, mais seulement au jugement de Dieu, et que ceux qui la lui promettent la trompent ; et avec cela il exhorte cette fille à faire pénitence en public, ce qui est contraire à saint Ambroise qui a réfuté les Novatiens ; mais cela veut seulement dire qu'il n'y a point de pardon à espérer si elle ne fait cette pénitence.

Le livre des Mystères ou des Sacremens est une instruction à de nouveaux baptisés. On ne peut douter que ce traité ne soit de saint Ambroise ; le commencement seul fait connaître qu'il est de lui : il y parle des sermons qu'il avait faits aux Cathécumènes sur la vie des patriarches et des prophètes ; ce qui ne convient qu'à saint Ambroise. Ils sont de son style, et tous les manuscrits les lui attribuent.

Il y a un autre ouvrage presque sur le même sujet, intitulé : les *Livres des Sacremens*. On est fort partagé sur l'auteur de cet ouvrage ; comme on y voit la même doctrine que dans le Traité des Mystères, il est de saint Ambroise, ou d'une personne qui l'a tiré des écrits de ce Père. Les protestans accusent cet auteur d'ignorance, de barbarie : ils disent qu'on y trouve qu'à

Rome on donne le nom de fidèles aux baptisés, comme si on ne les appelait pas de même ailleurs : mais outre que dans quelques manuscrits il y a *rectè* au lieu de *Romæ*, c'est qu'il n'est point si ridicule de marquer qu'à Rome on les nommait ainsi. Ils ajoutent qu'en rapportant les dernières paroles de l'Oraison Dominicale, il dit : *ne patiaris nos induci in tentationem*, et non pas *ne nos inducas* ; mais saint Cyprien l'avait ainsi lu et récité avant lui. Dans le plus grand nombre des manuscrits, et dans toutes les éditions de saint Ambroise, ce livre lui est attribué, et par tous les auteurs depuis le neuvième siècle, à commencer par Hincmar de Reims, Théoduin de Liège, Pascase, Ratram, Flore, diacre de Lyon ; Lanfranc, Bérenger, Alger, Guithmond, Durand de Troart, Ives de Chartres, Gratien, et le Maître des Sentences. Les pères bénédictins disent cependant qu'à l'égard des manuscrits, les plus anciens n'ont point le nom de l'auteur, et que peut-être on a mis celui de saint Ambroise dans ceux qui sont plus récents, à cause qu'on y traitait la même chose que dans le livre des Mystères, et que l'auteur, s'il n'est passaint Ambroise, l'imite jusqu'à copier ce qu'il dit, et même jusqu'à le gâter, en l'ajustant à son style qui est bien plus simple que celui de ce Père, et concluent que l'auteur, tel qu'il soit, était un évêque qui instruisait des néophytes adultes.

Ainsi il écrivait dans un temps où la pratique de baptiser tous les enfans n'était pas encore si générale. Qu'il se trouve dans des manuscrits du septième siècle ; ainsi cet auteur était au moins du sixième. Qu'il n'y réfute point d'autres hérétiques que les Ariens ; qu'il se sert d'une version de l'Écriture différente de celle de saint Jérôme, et qui n'était point pourtant celle que suivait saint Ambroise ; que cet auteur n'était point Romain, puisqu'il dit qu'il ne se croit pas obligé de suivre en tout les pratiques de l'église de Rome qu'il honore. Ainsi il pouvait être de Milan. Il y attaque l'église romaine de ce qu'elle omettait le lavement des pieds. Ce traité comprend six livres ou sermons tirés du livre des Mystères et du Traité de l'instruction d'une Vierge de saint Ambroise, et où l'auteur n'a fait qu'étendre ce que ce Père avait dit, y ajoutant peu de choses, y parlant des mêmes Sacremens et des mêmes cérémonies, amplifiant seulement les mêmes raisons.

Il faut remarquer que saint Ambroise avait fait un livre des Sacremens ; saint Augustin l'a cité sous ce titre, liv. 2, contre Julien, ch. 5. ; et liv. 2 de ses Rétractions, ch. 4 ; mais cet ouvrage était un livre de philosophie contre les Platoniciens, et non sur les Sacremens de l'Église. Saint Ambroise a écrit deux livres sur la Pénitence contre les Novatiens ; il en parle dans son commentaire sur le psaume 37,

et saint Augustin le cite souvent.

Nous avons aussi deux livres de la Pénitence , et cinq livres de la Foi ou de la Trinité, faits par saint Ambroise. Il écrivit les deux premiers livres de la Foi à la prière de l'empereur Gratien qui lui demanda un traité de la Foi contre l'Arianisme. Trois livres du Saint-Esprit. Saint Jérôme accuse saint Ambroise d'y avoir inséré plusieurs extraits des Grecs, et principalement de Didyme ; on y voit aussi des endroits de saint Basile et de saint Athanase. Le traité de l'Incarnation ; c'est une réfutation des objections des Ariens. Saint Ambroise avait aussi fait un livre intitulé, *Explication de la Foi*, dont il ne nous reste qu'un fragment dans Théodoret, dialog. 2. Nous avons quatre-vingt-douze lettres de ce Père; les plus considérables sont la septième et la huitième, auxquelles on a ajouté les actes du concile d'Aquilée ; la dix-septième à l'empereur Valentinien, contre le rétablissement de l'autel de la Victoire. La vingtième, à sa sœur Marcelline, est une narration des efforts que fit l'impératrice Justine pour enlever aux catholiques de Milan deux églises, et les donner aux Ariens. La vingt-deuxième contient l'histoire de la découverte des reliques de Saint-Gervais et Saint-Protais, et les sermons qu'il fit sur ce sujet. La lettre cinquante-septième touchant l'affaire de l'hérétique Bonose, est du pape Sirice, et

non de saint Ambroise ; il y est parlé de saint Ambroise même.

Ce Saint a fait aussi deux livres sur la mort de son frère Sartyre, des Oraisons funèbres de Valentinien et de Théodose. De Valentinien, en l'année 392, et de Théodose, en 395. Il a composé des hymnes. Saint Augustin, dans le livre 22 des *Confessions*, et livre 6 de la *Musique*, chap. 3, loue l'hymne de Vêpres, *Veni Creator omnium*, comme étant de saint Ambroise. On doute pourtant si toutes celles qui portent son nom sont de lui ; on croit qu'il n'y a que celles qui sont pour l'office de tous les jours, et les hymnes sur les six jours de la Création.

Saint Ambroise avait composé d'autres ouvrages que nous n'avons plus. Paulin, dans sa vie, parle d'une Instruction à Fritigilde ; une Instruction à Pansophilus. Saint Augustin cite un livre des Sacremens dont j'ai déjà parlé, et un Commentaire sur Isaïe, livre 4, à Boniface, chap. 62, et livre 2, contre Julien. A l'égard des Sermons, selon les pères bénédictins, il n'y a pas un seul de ceux qu'on lui attribue qui soit de ce Père. Il y en a trente-six qui sont de saint Maxime ; quatorze dans l'Appendice de saint Augustin ; celui qui était le soixante-quatrième, est la traduction d'un sermon de saint Basile. Un autre, sur les Proverbes, est le trente-septième sermon de saint Augustin. Il y en a cinquante-huit autres de différents auteurs. On attribue à ce

Père divers Traités sur l'Écriture ; un de la Dignité de la nature humaine qui est aussi attribué à saint Augustin , intitulé, *Discours sur la création du premier homme*. Alcuin le cite sous le nom d'Albin. Un autre sur l'Arbre défendu qui est entre les sermons de saint Augustin. Des discours sur Élie et sur Élisée qui sont des sermons de saint Maxime. Le Traité des quarante-deux Campemens du peuple d'Israël, quoique d'un auteur ancien, n'est point du style de saint Ambroise ; il se sert de la traduction latine des OEuvres d'Origène. Le Commentaire sur les Épîtres de saint Paul est du diacre Hilaire ; le Commentaire sur l'Apocalypse parle des Lombards et de saint Grégoire III, pape ; ainsi il ne peut être de saint Ambroise : des manuscrits l'attribuent à Bérengaudus ; mais on ne sait quel il était ; quelques uns croient qu'il faut lire Bérengarius. Le Traité de la Concorde des Évangiles suit l'opinion de Julius-Africanus, au lieu que saint Ambroise en a eu une autre ; ainsi cet ouvrage ne peut être de lui. Le Traité sur le Symbole est un recueil de passages de plusieurs Pères. Le livre de la divinité du Fils est de Grégoire de Bétique, et non de Vigile de Tapse, comme quelques uns l'ont écrit. Le Traité des mystères de Pâques est un sermon de saint Maxime. Le livre de la Dignité sacerdotale est de Gerbert qui fut pape sous le nom de Sylvestre II. Le livre

de la Vocation des Gentils et l'Épître à Démétriadé ont été composés depuis la naissance de l'hérésie de Pélage, et ainsi ils ne peuvent être de saint Ambroise. La lettre vingt-neuvième à Florianus n'est pas du style de ce Père. La lettre trente-quatrième sur le martyre de sainte Agnès, est d'un fourbe qui a inventé plusieurs choses et a voulu les débiter sous le nom de saint Ambroise. La lettre trente-cinquième, sur l'invention des reliques des saints Gervais et Protas, est différente de celle qui est vrai nent de ce Père, et écrite d'un autre style, aussi bien que la cinquante-cinquième sur l'invention des reliques de saint Vital et saint Agricole. On y voit la formule *regnante Christo Domino nostro*, qui n'a été en usage que dans les siècles plus avancés. Le livre du Combat des vertus et des vices est d'Ambroise Autpert ; les deux prières préparatoires à la messe sont peut-être de saint Anselme. L'Exposition de la Foi est un abrégé du livre de saint Ambroise, adressée à Gratien. Le livre du Saint-Esprit est un fragment d'un ouvrage plus ample dont l'auteur est inconnu. Le livre de la Pénitence est de Victor de Tunone. Le livre de la vie et des mœurs des Brachmanes est plein de rêveries, de contes indignes de saint Ambroise. Les plus célèbres éditions de ce Père sont celles d'Erasme, faites à Bâle en 1527, 1538 et 1567. Celles de Paris, faites en 1529, 1540,

1549, 1586, et 1603, 1624, 1632, 1642 et 1665; celle de Sixte v, faite à Rome en 1585, et celle des bénédictins de Saint-Maur, faite à Paris en 1691, 2 volumes in-fol. La vie de saint Ambroise, prêtre de Milan, qu'il ne faut pas confondre avec saint Paulin, a été écrite par Paulin, son diacre et son disciple, et est à la tête de ses ouvrages.

Les écrits de saint Ambroise ont cet avantage, qu'ils plaisent et instruisent en même temps. Autant remplis de majesté, de force et de vivacité que d'agréments, de douceur et d'onction, il y a peu de vérités importantes de la religion, soit spéculatives, soit morales, qui ne s'y trouvent solidement établies et développées avec netteté. Ordinairement l'Écriture-Sainte y est expliquée dans un sens moral et allégorique; mais le sens littéral n'y est point négligé. Ses ouvrages sur la Foi sont écrits avec beaucoup d'exactitude. Il prouve bien le mystère de la Trinité, la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, le péché originel, l'incarnation, la distinction des deux natures et l'unité de personne en Jésus-Christ; la communication des idiomes ou propriétés des deux natures, la liberté de l'homme, la nécessité de la Grâce, la mort de Jésus-Christ pour tous les hommes, les Sacrements, etc. Sa morale est pure, et tous les traités qu'il a composés sur ce sujet sont excellens. Mais il s'est comme surpassé lui-même dans l'explica-

tion du psaume 118; rien n'est plus beau ni plus édifiant; c'est un trésor de vérités morales et de maximes de la vie chrétienne traitées avec autant d'esprit et d'éloquence, que de zèle et de piété.

Le style de saint Ambroise est proportionné aux matières qu'il traite. Concis dans les termes, il est abondant dans les pensées. Ses discours sont comme une source d'où coule sans cesse la douceur du lait où la subtilité se trouve jointe à la gravité, et l'agrément du langage à la force de la persuasion. Ses lettres sont écrites avec beaucoup de politesse, et on y remarque aisément le style d'un homme de naissance et élevé à la cour, particulièrement dans celles qui sont adressées aux empereurs Théodose et Valentinien. C'est donc avec justice qu'on a donné à saint Ambroise les titres de docte interprète des Écritures et de très-illustre docteur de l'Église; de forteresse de la foi, d'orateur orthodoxe, de lumière qui a éclairé toutes les contrées d'Occident. Saint Augustin, *Epist.* 147, n° 14, et lib. 12 de *Offic. eccl.*, c. 25. Beda, lib. de *Temporacione ad an.* 381. Marcellin. Comes, in *Chron. ad consulatum Arcad. IV. et Honor. III.* Dom Ceillier, *Hist. des aut. ecclés.*, tom. 7, p. 329 et les suivantes.

AMBROISE ou AMBROIS (saint), homme d'une vertu éprouvée, fut fait évêque de Cahors vers l'an 752; mais voyant que son peuple endurci ne profitait ni de

ses discours , ni de ses exemples , il se cacha dans une caverne à cinq cents pas de la ville de Cahors où il passa trois ans dans les larmes, la prière et la pénitence. Ayant été découvert au bout de ce terme , il s'en alla à Rome , et de Rome à Tours d'où il se retira dans un ermitage du Berry , au bourg de Seris , sur la rivière d'Arnon , à quatre lieues environ de la ville de Bourges. Il y finit saintement sa vie vers l'an 770. Son corps y fut enterré et transporté au dixième siècle dans l'église de Saint - Pierre et de Saint - Paul de Bourges qui est maintenant une abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin qui porte le nom de Saint-Ambrois , et où l'on conserve encore ses os échappés à la fureur des Huguenots du seizième siècle. On fait sa fête le 16 d'octobre, jour de sa mort. (G. de la Croix , *Histoire de l'église de Cahors*. Baillet, 16 octobre.)

AMBROISE AUTPERT, moine français de l'Ordre de Saint-Benoît et abbé de Saint-Vincent de Volterne , se distingua en 760 , du temps du pape Paul et de Didier , roi des Lombards , comme il le dit lui-même à la fin de son Commentaire sur l'Apocalypse. Trithème , Gesner , Simlérus , Possevin , Bellarmín et quelques autres le mettent au nombre des écrivains du neuvième siècle. Mais ils l'ont confondu avec un autre Autpert , abbé du Mont-Cassin dont parlent Sigebert , Pierre , diacre , M. Antoine Scipion , et qui a

donné aussi quelques ouvrages qui sont restés dans la bibliothèque de ce monastère. Celui dont nous parlons est mort en 778. Nous avons de lui dix livres de Commentaires sur l'Apocalypse imprimés à Lyon , en 1536 , et dans la Bibliothèque des Pères , tom. 13 , pag. 403. On le fait encore auteur de quelques autres ouvrages , comme sur les Psaumes et sur le Cantique des Cantiques ; du Combat des vertus et des vices , parmi les OEuvres de saint Augustin , et qui portent le nom de saint Ambroise ; de la Cupidité ; une homélie sur la Transfiguration de Notre-Seigneur qui est à la fin de son Commentaire sur l'Apocalypse , dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés ; une sur l'Assomption de la Vierge qui était la dix-huitième parmi les Sermons de saint Augustin sur les Saints ; une autre sur la Purification , imprimée parmi les sermons attribués à saint Ambroise qui se trouve insérée dans une Homélie sur la même fête , attribuée à Alcuin. Le Père Mabillon nous a donné comme de lui , la vie de saint Paldon , Tuton et Vason , avec l'Histoire de son monastère , au *troisième Siècle bénédictin* , I. P. pp. 423. (Dupin , huitième siècle. Cave.)

AMBROISE de Sienne (saint), dominicain , de l'illustre famille des Sansedoni ou Saint-Sidoine de Sienne en Toscane , naquit en cette ville le 16 d'avril l'an 1220. Il prit l'habit de saint Domini-

que, âgé de dix-sept ans, en 1237. Il fut envoyé à Paris ; et après y avoir été reçu bachelier et fait la fonction de lecteur en théologie, il alla exercer le même office à Cologne. Il unit à cet office celui de la prédication, dans lequel il fit de très-grands fruits, réprimant les hérésies, réconciliant les familles, pacifiant les troubles publics qui étaient entre les princes et les peuples d'Allemagne. La ville de Sienne l'ayant rappelé, le députa vers le pape Clément iv pour faire sa paix avec le saint Père qui avait mis cette ville en interdit pour avoir favorisé le parti de l'empereur Frédéric ii contre le Saint-Siège. Il fut encore envoyé une seconde fois à Rome, sous le pontificat de Grégoire x, et obtint une seconde fois la réconciliation de sa patrie avec le Saint-Siège. On voulut le charger de prélatures qu'il refusa constamment. Il passa le reste de ses jours dans différentes légations utiles à l'Eglise et dans les missions apostoliques, dont il s'acquittait avec autant de zèle que d'attachement à tous ses autres devoirs; partout également recueilli, humble, modeste, patient, mortifié. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles, tant avant qu'après sa mort arrivée dans Sienne le 20 de mars de l'an 1286. Ses reliques ont toujours été conservées à Sienne dans une chapelle de l'église des Dominicains qui font sa fête le 22 de mars. Le Martyrologe romain marque sa commémoration

le 20 du même mois. Quoique saint Ambroise n'ait pas été canonisé dans les formes, les papes Eugène iv et Grégoire xv ont permis d'en faire l'office comme d'un saint canonisé. Sa vie, écrite aussitôt après sa mort par quatre dominicains commis pour cet effet par le pape Honorius iv, se trouve dans Bollandus. (Baillet, 20 mars.)

AMBROISE, camaldule, naquit à Portico, petite ville de la Romandiole près de Florence. Il entra à quatorze ans dans l'Ordre des Camaldules qui s'était fait un ermitage dans un fond entre les monts Apennins. Il devint un des plus grands hommes de son siècle par les rapides progrès qu'il fit dans l'étude de la théologie, et par la connaissance qu'il acquit des lettres grecques, ce qui était alors très-rare. Il fut disciple pour le grec d'Emmanuel Chrysolaras qui enseignait cette langue à Venise, et il l'apprit si parfaitement qu'on eût dit qu'elle lui était naturelle. Devenu général de son Ordre en 1431, il gagna les bonnes grâces d'Eugène iv et de Nicolas v qui le nommèrent plusieurs fois cardinal sans qu'il ait jamais possédé cette dignité, soit qu'il l'ait refusée, soit que quelque événement ait traversé cette nomination. Eugène l'envoya au concile de Bâle où il soutint vivement les intérêts du Saint-Siège; il fit de même à Ferrare et à Florence; ce fut lui que le pape chargea de distribuer aux pauvres évêques orientaux l'argent

qui était nécessaire pour leur subsistance. Il contribua beaucoup à la réunion des deux églises. Ce fut lui que le concile chargea d'en dresser la formule. Il mourut peu de temps après le 21 octobre 1439. Voici quels sont ses ouvrages : l'*Hodæporicon*, ou Description du voyage qu'il fit en Italie par ordre du pape Eugène pour y visiter les monastères d'hommes et de filles, et y corriger les dérèglemens qui s'y étaient introduits, imprimée à Florence et à Lucques en 1681, in-4° ; *Formule d'union entre l'église grecque et l'église romaine*, ou Définition du concile de Florence, grecque et latine, t. 13 des *Conciles*, p. 510 ; *Vie de saint Chrysostôme*, par Pallade, traduite du grec en latin, Venise, 1533 ; *le Pré spirituel*, de Jean Moschus, Lyon, 1617 ; *l'Échelle*, de saint Jean Climaque, Venise, 1531 ; les quatre livres de Manuel Calécas contre les erreurs des Grecs, Ingolstadt, 1608 ; dix-neuf Sermons de saint Ephrem, Syrien, Strasbourg, 1509. Outre cela, il a encore traduit en latin l'ouvrage de S. Denis l'Aréopagiste sur la Hiérarchie céleste ; le livre de saint Basile sur la Virginité ; de saint Athanase contre les Gentils ; les trois livres de saint Chrysostôme à Stagyrus ; des Homélies du même sur saint Matthieu, et plusieurs autres des Pères qui ont été imprimés en différens temps. On voit encore plusieurs ouvrages du même auteur manuscrits dans la bi-

bliothèque de saint Marc de Florence ; une Chronique du Mont-Cassin ; deux livres de la conduite qu'il a tenue étant général des Camaldules ; quelques Vies des Saints ; un Traité du Sacrement du corps de Jésus-Christ ; une autre contre les Grecs sur la Procession du Saint-Esprit ; plusieurs Discours qu'il prononça dans les conciles de Ferrare et de Florence ; enfin un Traité contre ceux qui blâment la vie monastique. Ce dernier est manuscrit dans la bibliothèque de Sainte-Justine de Padoue. (Cave. Dupin, *Biblioth. ecclés.*, quinzième siècle.) D'autres ouvrages ont été trouvés depuis, savoir : 1° *Linea salutis Monachorum sive Eremitarum*, que le savant père Mabillon dit avoir trouvé manuscrit dans le monastère de Sainte-Scholastique du Mont-Cassin ; 2° *de laudibus Virginis Marice* ; 3° différentes Préfaces sur les traductions qu'il a faites de grec en latin ; 4° des lettres partagées en vingt livres, recueillies par le père Mabillon, et publiées par les pères Martène et Durand, dans le tome troisième de leur collection de pièces imprimées sous le titre de, *Vetorum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio*. Quoiqu'une partie des lettres d'Ambroise roule sur les affaires de son Ordre, il y a dans un grand nombre de ces lettres-là même beaucoup d'avis importans, de conseils utiles, de réflexions judicieuses ; mais les

lettres qui intéressent le plus sont celles qu'il a adressées au pape Eugène iv, parce qu'on y trouve diverses particularités singulières sur les conciles de Bâle et de Florence; et celles qui sont écrites à Nicolas, citoyen de Florence, à François Barbaro, à Léonard Justiani, parce qu'elles contiennent bien des faits littéraires. Les éditeurs de ces lettres y ont mis les préfaces qu'Ambroise a placées à la tête de ses différentes traductions; les lettres de divers savans à Ambroise; savoir: de Xanto Ballo de Palerme, d'Aurispia, de Paul de Sarzane, et de quelques autres; et dans leur préface, ils donnent avec exactitude la vie d'Ambroise. C'est sur cette vie et sur celle qui a été donnée par le père Augustin de Florence Camaldule, dans son troisième et dernier livre de l'Histoire de son Ordre, que le Père Nicéron a dressé l'article d'Ambroise qu'on lit dans le tome 19 de ses Mémoires.

AMBROISE CORIOLAN, natif à Rome, et entra dans l'Ordre des Ermites de St.-Augustin dont il fut vicaire-général. (Vossius s'est trompé en disant qu'il était dominicain, *Hist. lat.*, l. 3, c. 8.) Il vivait vers l'an 1475. Son Ordre, aussi bien que sa patrie, lui a obligation des ouvrages suivans; savoir, d'un Commentaire sur la Règle de saint Augustin, de la Vie de ce saint docteur, et de trois Oraisons qu'il a faites à sa louange; de la Défense de son Ordre; d'une

réponse aux discours injurieux d'un chanoine régulier: tous ces ouvrages furent imprimés ensemble à Rome, 1481, in-folio. On lui attribue aussi un discours sur la Conception de la sainte Vierge, prononcé devant le pape Sixte iv, une Chronique des hommes illustres et des écrivains de son Ordre; un livre d'Éloges de la ville de Rome; la vie de la bienheureuse Christine de Spolète, et un discours sur la vérité de la foi chrétienne. (Vossius, Possev., in *Appar. sacr.* Dupin, quinzième siècle.)

AMBROISE de Naples, religieux de l'Ordre des Augustins, et depuis évêque, fut un des célèbres prédicateurs et des habiles docteurs en théologie de son temps. Il possédait aussi les langues latine, grecque et hébraïque. Il vivait encore en 1524, et mourut depuis à Mantoue dont il avait gouverné le diocèse en qualité de suffragant, par commission du cardinal Sigismond Gonzague qui en était évêque. Ambroise de Naples a composé entre autres ouvrages: 1° *de mundi genitura, ubi sex dierum opera explicantur*; 2° *de fato, contra Petrum Ponponatium, pro Alexandro Aphradisavo, ad papam Clementem VII*; 3° *Quadragesimale*, imprimé à Venise en 1523, in-4°; 4° *Conciones super salutationem angelicam et canticum B. M.*; 5° *de tribus Magdalenis et unica Magdalena*; 6° *de vera et Catholica fide conflictationes contra Lutherum*; 7° *quod non sit abro-*

ganda missa secundum ritum S. R. E. ordinata, contre le même hérésiarque; 8° *Sermones per adventum usque ad Epiphaniam*; 9° *Contra assertores mortalitatis animæ*. Tous ces ouvrages, et d'autres encore du même auteur se trouvent dans la bibliothèque de Sainte-Agnès de Mantoue. (Toppi, pag. 11. Elssius, pag. 46. *magna biblioth. eccles.*, pag. 386.)

AMBROISE de Milan, ou de Soncino, ainsi nommé parce qu'il quitta le marquisat de Soncino dont il jouissait, pour se faire capucin à l'âge de quarante-sept ans, après avoir perdu sa femme, se distingua par la pratique des plus héroïques vertus. Son zèle pour le salut des infidèles, et un désir brûlant du martyre le portèrent à demander au pape Clément VIII la permission d'aller faire une mission aux chrétiens captifs à Alger où il mourut en 1601, dans les fatigues de ce saint et pénible ministère. Il a laissé manuscrit un *Traité du Sacrement de Pénitence*; et un autre de la manière de bien vivre et de bien mourir. Boverius, *ad an.* 1601. Carolus Bruxelles, *flor. Seraph.*, tom. 2.

AMBROISE de Chaumont, capucin français, premier ministre provincial de la nouvelle province de Champagne, professa la théologie avec honneur, et prêcha avec applaudissement. On a de lui des Sermons imprimés pour la première fois en 1676, et depuis à Rouen, in-8°, sous ce titre : *la Consommation de*

l'amour de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel, contenant plusieurs discours moraux pour l'octave de cet adorable mystère. *Biblioth. script. capuc.*, p. 12.

AMBROISE de Lizieux, religieux du tiers-Ordre de Saint-François, de la congrégation de France, professa la théologie, et mourut en 1630. On a de lui : *Lampas accensa, in 4 Evangelia, acta Apostolorum, epistolas omnes Pauli, et 7 canonicas*. Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque de Picpus près de Paris, au rapport du P. Lelong, *Bibl. sacr.*, pag. 607. Le père Jean de Saint-Antoine, d'après Wadingue, attribue au même auteur un poème touchant la victoire de Louis XII sur les Rochellois et les Anglais, imprimé à Rome en 1629, in-4°, chez Jacques Mascardi, sous ce titre : *Angli profligati, Rupella expugnata*. Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, tom. 1, p. 58.

AMBROISE DE LOMBEZ, capucin de la province d'Aquitaine. On a de lui le *Traité de la paix intérieure*, in-12, à Paris, chez Claude Hérisant, 1758, seconde édition.

AMBROISE (saint), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située dans la ville de Bourges. Elle est sous le titre non de saint Antoine, archevêque de Milan, mais de saint Ambroise, évêque de Cahors, qui vivait dans le huitième siècle. Depuis sa première fondation, dont on ignore le temps, elle a été rebâtie en 1022 des libéralités de Geoffroi, vi-

comte de Bourges et par les soins de Dagbert, archevêque de Bourges. Elle fut d'abord cédée à des chanoines séculiers, mais elle appartenait aujourd'hui aux chanoines réguliers de la congrégat. de France. *Gal. christ.*, t. 2, p. 180.

AMBROISE-AU-BOIS (saint), Ordre religieux qui se mit sous la protection de saint Ambroise, archevêque de Milan. L'origine de cet Ordre a paru incertaine jusqu'à cette heure, quoique la bulle que Grégoire XI adressa en 1375 aux religieux de l'église de Saint-Ambroise hors les murs de Milan, semble en instruire suffisamment. On apprend de cette bulle qu'il y avait depuis longtemps des religieux qui desservaient cette église et qui étaient soumis à un prieur, mais sans aucune règle approuvée, et que l'archevêque avait supplié Grégoire XI de pourvoir à leur état. Le Pape leur ordonna en conséquence de suivre la règle de saint Augustin, et leur permit de porter le nom de *saint Ambroise-au-Bois*, de réciter l'office selon le rit ambrosien, et d'élire un prieur qui devait être confirmé par l'archevêque de Milan. Ces religieux firent ensuite divers établissemens en Italie, mais indépendans les uns des autres, jusqu'à ce que Eugène IV par une bulle de 1441, les unit en congrégation et les exempta de la juridiction des ordinaires, sans leur faire quitter le rit ambrosien. Il régla en même temps que le couvent de Milan serait le chef de l'Ordre, ordonna d'y

tenir Chapitre général de trois ans en trois ans pour élire un général, et dressa des statuts convenables, et défendit aux religieux de passer dans d'autres Ordres, même plus austères. On remarque que l'observance régulière s'étant un peu relâchée depuis dans leurs maisons, ils prièrent saint Charles Borromée d'assister à leur Chapitre de 1579, et que par son conseil ils y établirent de bons réglemens. L'an 1589, Sixte V unit cette congrégation à celle de saint Barnabé, qu'elle regarda depuis comme son second patron; mais l'une et l'autre fut supprimée en 1650 par le pape Innocent X.

Il y a encore un couvent de religieuses de l'Ordre de Saint-Ambroise-au-Bois sur le Mont-Varaise, dans le diocèse de Milan. La B. Catherine Morigia s'étant retirée sur cette montagne, obtint en 1474, de Sixte IV, la permission de changer son ermitage en un monastère de l'Ordre de Saint-Ambroise-au-Bois; et par les vœux que firent les premières religieuses, elles se soumirent à la direction de l'archiprêtre du Mont-Varaise. On ne voit pas qu'il y ait eu ailleurs des religieuses de cet Ordre. (Moréri, édit. de 1759.)

AMBROSIEN, rit Ambrosien. *Ambrosianus* ou *Mediolanensis Ecclesiæ ritus*; office *Ambrosien*; messe *Ambrosienne*. C'est ainsi qu'on appelle l'office ecclésiastique qui est en usage dans l'église de Milan qui s'appelle aussi l'église *Ambrosienne*, à

cause de saint Ambroise qui en a été évêque. Avant Charlemagne, chaque église avait son rit particulier, et il y a apparence qu'avant même saint Ambroise, l'église de Milan avait son office particulier comme les autres églises, et qu'on ne lui donna le nom d'Ambrosien que quand les papes firent prendre aux églises d'Occident l'office romain, celle de Milan se servant du nom de saint Ambroise pour retenir le sien, quoique ce saint évêque n'en fût pas l'auteur. Depuis ce temps-là on nomma l'office de l'église de Milan, l'office selon le rit *ambrosien*, pour le distinguer de celui des autres églises qui suivaient le rit romain; ou plutôt il faut dire que saint Ambroise fit plusieurs additions à l'office qu'il trouva établi dans l'église de Milan, et que, sans en être l'auteur, il l'a beaucoup augmenté et perfectionné. (Le Brun, *Expl. de la Messe*, t. 2, p. 176.)

AMBROSIEN. Nom d'une secte d'anabaptistes, disciples d'un fanatique nommé Ambroise qui se vantait d'avoir des révélations. On les nomme aussi *Pneumatiques*. Ils s'élevèrent au 16^e siècle.

AME. Le nom d'*âme* se prend ou pour le principe de la vie de tous les animaux, ou pour cet être simple et spirituel qui pense en nous. L'âme, prise en ce dernier sens, est une substance immatérielle, raisonnable, spirituelle, immortelle, propre à animer et à gouverner le corps. C'est une vérité si constante et si claire, qu'on ne peut trop s'étonner

qu'il y ait tant d'hommes aujourd'hui qui osent la combattre et la révoquer en doute : car, 1^o l'âme pense, et elle sait qu'elle pense; elle réfléchit sur ses pensées, elle juge, compare, raisonne, arrange et perfectionne ses raisonnemens; elle veut, elle désire, elle aime, elle hait. En voulant, en désirant, en aimant, en haïssant, elle veut vouloir désirer, haïr, aimer; elle délibère, elle prend conseil, elle pèse, elle balance les avantages et les inconvéniens, elle choisit. 2^o L'âme a un grand nombre de connaissances d'objets purement intelligibles, tels que la pensée, la vérité, la justice, la vertu, l'éternité, l'infini, l'immense, qui ne tombent point sous les sens, qui n'ont ni rapport à l'imagination, ni propriété de l'étendue et de la matière, et qui étant immatériels, ne peuvent convenir qu'à un être de même nature. 3^o L'âme qui s'abandonne au crime se sent déchirée par les remords de sa conscience, ce juge secret qui la trouble et qui l'agite en lui reprochant ses excès. 4^o L'âme est libre; elle peut faire ou ne point faire une chose; et en la faisant, elle conserve un vrai pouvoir de ne point la faire. Or, de tout cela il s'ensuit évidemment que l'âme est spirituelle et d'une nature totalement différente de celle du corps. Un corps, quelque subtil qu'on puisse l'imaginer, ne pense point, il ne connaît point. Quand il connaîtrait, ce ne serait point des objets purement intelligibles qui n'ont ni figure, ni

son, ni couleur, rien qui les puisse faire tomber sous les sens. Quand il pourrait connaître des objets purement intelligibles, il serait à jamais incapable d'y réfléchir; la réflexion, le retour, l'examen, l'attention sur ses pensées pour les approuver ou les blâmer, la délibération, le raisonnement, le choix, la liberté, la conscience, toutes ces choses avec leurs dépendances ne conviennent qu'à une nature spirituelle, et point du tout à la matière qui ne se détermine point elle-même, mais qui est déterminée par les lois du mouvement, sans délibération, sans choix, sans ombre de liberté, et que nous ne connaissons que par la figure sensible, hors laquelle il n'en reste pas la moindre idée. D'ailleurs, si l'âme était matérielle, elle aurait toutes les propriétés de la matière et elle serait sujette à toutes ses vicissitudes. Ainsi elle serait longue, large, profonde, dure ou molle, blanche ou noire, ronde ou carrée; elle aurait un dessus, un dessous, un côté droit, un côté gauche; il pourrait y avoir une moitié, un tiers, un quart de pensée, aussi bien qu'une pensée ronde, courbe, rouge, jaune, etc. Que d'extravagances! Mais si l'âme est spirituelle, elle est immortelle, parce qu'elle n'a point de parties sujettes à la séparation, et que le choc des agens extérieurs n'a point de prise sur elle; et de là ce désir nécessaire et naturel à l'homme d'un bonheur qu'il ne peut posséder

en ce monde; de là cette idée de l'infini et de l'ordre, ces alarmes d'une conscience coupable, ce ferme espoir de la récompense et cette juste crainte du châtiement dans une autre vie; de là aussi cette persuasion de l'immortalité de l'âme, non-seulement parmi les Hébreux, mais aussi parmi les Chaldéens, les Indiens, les Égyptiens, et tant d'autres peuples qui la professaient hautement, comme on le peut voir par Hérodote, lib. 2, cap. 123; par Cicéron, 1 *Tuscul.*, et un grand nombre d'autres auteurs païens, tant poètes que philosophes, orateurs ou historiens.

L'âme, quoiqu'une et simple en elle-même, produit différens effets. Elle a aussi différentes propriétés et différentes facultés, l'entendement, la volonté, la mémoire, l'imagination, les habitudes, etc. Pour la manière dont elle informe le corps, les uns disent qu'elle est également répandue dans toutes ses parties; les autres, qu'elle réside principalement dans la glandule pinéale du cerveau où aboutissent tous les organes qui l'avertissent de tout ce qui se passe au-dehors. Quant à l'origine de l'âme, il y en a qui ont cru que les âmes s'engendraient des autres âmes comme les corps s'engendrent des corps; d'autres, que toutes les âmes avaient été créées avec les anges, et envoyées dans des corps comme dans des prisons, à cause de leurs péchés; d'autres enfin, que toutes les âmes ont été créées avec celle

d'Adam ; qu'elles existent toutes maintenant et qu'elles tombent d'elles-mêmes dans les corps, ou que Dieu les y envoie. On doit dire que Dieu crée les âmes tous les jours à proportion de la multiplication des corps , et qu'il les unit à ces corps lorsqu'ils sont suffisamment organisés pour les recevoir. Malgré l'évidence de la spiritualité de l'âme et de son immortalité , on ne lui opposa jamais tant de mauvaises difficultés , parce que les passions obscurcissent les vérités les plus claires , et qu'un cœur dépravé a un pouvoir étrange pour débaucher l'esprit. Nous allons répondre à ces difficultés des matérialistes.

PREMIÈRE DIFFICULTÉ.

Nous ne connaissons pas toutes les propriétés de la matière ; et la pensée , la réflexion , le raisonnement peuvent être de ces propriétés.

RÉPONSE.

Nous connaissons assez la nature et les propriétés de la matière pour voir clairement qu'il est impossible que la pensée , la réflexion , le raisonnement soient de ce nombre ; il suffit pour cela de savoir ce que c'est que le corps et ce que c'est que l'âme. Le corps est une substance étendue, divisible , figurée. L'étendue , la longueur , la largeur , la profondeur , la divisibilité , la figure , voilà sa nature et ses propriétés , ses attributs essentiels , sans lesquels il ne peut subsister ni être

conçu. L'âme est un être pensant , simple , indivisible , exempt de parties : telle est sa nature connue ; telles sont les idées que nous avons de l'âme et du corps ; car nous ne connaissons rien que par l'idée que nous en avons. N'importe que l'âme et le corps aient des propriétés qui nous sont inconnues : il n'est point nécessaire que nous les connaissions toutes pour assurer qu'une chose est corps ou qu'elle ne l'est pas ; c'est assez que nous sachions qu'elle a ou qu'elle n'a pas les attributs essentiels du corps qui nous sont connus. Or , nous savons que la pensée n'a point les attributs essentiels du corps , ni le corps ceux de l'esprit , et qu'il est impossible qu'ils les aient. Une pensée , une réflexion , un raisonnement , un vouloir , un désir ne feront jamais un corps long , large , profond , haut ou bas , noir ou blanc , divisible à l'infini. Cela est aussi absurde qu'un cercle carré , parce que l'un et l'autre est contraire à la nature des choses. De même , quelque subtil qu'il soit un corps , il ne deviendra jamais pensée , puisque dès là que vous le supposerez pensée , il ne sera plus corps , sa nature étant détruite. Donc , quoique nous ne connaissions point toutes les propriétés du corps ni de l'âme , nous sommes évidemment certains qu'il est impossible que l'âme soit matérielle , et que la matière soit pensée. Autrement , tout serait confondu ; il n'y aurait aucune diffé-

rence essentielle dans toutes les choses de l'univers ; et sous prétexte qu'on ne les connaît pas parfaitement, comme on ne les connaît pas en effet , on pourrait dire qu'une pierre est un animal, que l'air est l'eau, l'or le feu, etc. Quelle folie ! C'en est une beaucoup plus grande que de confondre l'âme avec le corps, la matière avec l'être pensant, parce qu'il n'y a point de rapport entre eux, au lieu qu'il y en a plusieurs entre une pierre et un animal, l'air et l'eau, etc., toutes ces choses étant composées de parties sensibles, étendues, divisibles, etc.

DEUXIÈME DIFFICULTÉ.

Il y a une ressemblance parfaite entre la bête et l'homme ; l'âme des bêtes n'est ni spirituelle, ni immortelle ; celle de l'homme ne l'est donc point non plus.

RÉPONSE.

La ressemblance qui se trouve entre l'homme et la bête est très-imparfaite. Il y a entre eux mille et mille traits essentiels de dissemblance : 1^o les mouvemens les plus étonnans que l'on remarque dans les bêtes se font dans nos corps sans délibération, et par conséquent ils n'en supposent point dans les bêtes. 2^o Les mouvemens et les industries des bêtes s'expliquent par les impressions que les objets extérieurs font sur leurs organes, sans que ces impressions exigent d'elles du raisonnement ou de la

connaissance. 3^o Les bêtes sont bornées au sensible ; l'homme est capable de contempler les objets purement spirituels. 4^o L'industrie et les opérations des bêtes se réduisent à une certaine façon d'agir propre à chacune dans son espèce, à une routine invariable qui ne reçoit ni accroissement, ni perfection. L'homme est capable de tous les arts et de toutes les sciences qui reçoivent des accroissemens toujours nouveaux, et des perfections continues entre ses mains. 5^o Nul vestige, dans les bêtes, de réflexion de combinaison, de raisonnement, de conseil, de liberté ; nulle trace de connaissance, de goût, de sentiment pour la beauté de l'ordre, de la vérité, de la justice, de la sagesse ; nulle apparence de vertu, de religion, de morale ; aucune idée de l'immense, de l'infini, de l'éternel, etc.

TROISIÈME DIFFICULTÉ.

L'âme est faite pour le corps ; elle dépend de lui dans toutes ses opérations ; elle périt donc aussi avec lui.

RÉPONSE.

L'âme ne dépend point du corps dans toutes ses opérations ; elle pense, elle réfléchit sur ses pensées ; elle a l'idée du vrai, du juste, de l'infini et toutes ses plus sublimes connaissances, indépendamment de lui. Quand l'âme dépendrait du corps dans toutes ses opérations, cela ne prouverait nullement que le

corps et l'âme ne sont qu'une même chose. Deux êtres de différente nature peuvent être unis ensemble et dépendre mutuellement l'un de l'autre dans leurs opérations, par les ordres du Créateur. Le corps ne périt point lorsque l'âme en est séparée ; il ne fait que changer de forme et de situation. Il n'y a point d'annéantissement dans la nature. L'âme ne périt donc pas non plus, et à plus forte raison.

QUATRIÈME DIFFICULTÉ.

Salomon égale l'homme à la bête en tout. « J'ai dit dans » mon cœur que Dieu éprouve » les enfans des hommes, et » qu'il fait voir qu'ils sont semblables aux bêtes ; car les » hommes meurent comme les » bêtes, et leur condition est » semblable : comme l'homme » meurt, la bête meurt aussi ; » les uns et les autres respirent » de même, et l'homme n'a rien » plus que la bête... Qui sait si » l'âme des enfans des hommes » monte en haut, et si l'âme » des bêtes descend en bas ? (*Ecclés.* 3, 18 et suiv.) L'Écriture, en d'autres endroits, paraît aussi attribuer un esprit et un souffle émané de Dieu aux animaux. Elle se sert des mêmes termes, *anima*, *spiritus*, *spiraculum*, pour désigner l'âme des uns et des autres. (*Gen.*, 1, 20, 6, 17.)

RÉPONSE.

Salomon, dans l'endroit cité de l'*Ecclésiaste*, ne parle point en son nom ; il ne propose pas

ses propres sentimens ; il propose les pensées des philosophes, des esprits forts, des libertins de son temps. Lorsque l'Écriture emploie les mêmes termes pour marquer l'âme de l'homme et celle de la bête, elle ne fait que ce que nous faisons tous les jours en confondant les termes qui marquent les opérations de l'âme raisonnable dans l'homme avec ceux qui marquent les opérations de l'âme sensitive, propre aux bêtes, sans que nous prétendions que l'âme des bêtes est semblable à la nôtre. Si dans quelques circonstances l'Écriture emploie des expressions populaires qui semblent égaler la bête à l'homme, elle a grand soin, dans une infinité d'autres occasions, de faire sentir la supériorité de l'homme, et la différence essentielle qu'il y a entre son âme et celle de la bête. Elle dit que Dieu inspira sur le visage de l'homme un souffle de vie ; souffle qui ne peut être corporel, Dieu étant un pur esprit. Elle dit que l'homme fut fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ; image qui ne peut être corporelle non plus. Elle dit d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de beaucoup d'autres qui se sont réunis à leurs pères en mourant ; ce qui ne peut s'entendre que de la réunion de leurs âmes, leurs corps pour la plupart n'ayant pas été enterrés dans les mêmes endroits. Elle fait dire à Dieu, parlant à Moïse dans le buisson ardent : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Il

n'est pas le Dieu des morts, dit Jésus-Christ. Ces patriarches vivaient donc encore. Elle fait connaître en beaucoup d'autres endroits que l'âme de l'homme est spirituelle et immortelle, capable de discerner entre le bien et le mal moral, le licite et le défendu, susceptible de vices et de vertus, agissante par des vues surnaturelles, destinée à un bonheur ou à un malheur sans fin. Elle ne dit rien de tout cela, lorsqu'elle parle de la bête, dont toutes les perceptions se bornent à la béatitude temporelle, à la conservation de son corps, à la multiplication de son espèce. L'Écriture est donc expresse pour la différence essentielle de l'âme de l'homme d'avec celle de la bête; et lorsqu'elle semble les égaler, ce n'est que par rapport à la vie du corps, et à l'âme sensitive qui est commune à l'une et à l'autre. Ainsi, dans la bête, l'âme, l'esprit, le souffle que Dieu donne et qu'il retire, ne signifient autre chose que la vie du corps qui réside surtout dans le sang; et par rapport à l'homme, c'est quelquefois l'âme sensitive et raisonnable tout ensemble, et d'autres fois l'âme raisonnable uniquement. C'est par la suite du discours qu'on en juge.

CINQUIÈME DIFFICULTÉ.

Saint Augustin établit, comme un principe incontestable, que sous un Dieu juste, nul ne peut être malheureux qu'il ne le mérite: *sub Deo justo miser esse quisquam, nisi mereatur, po-*

test. (Oper. imperf. cont. Julian. lib. 1, art. 39, pag. 887.) Or, les bêtes sont malheureuses, puisqu'elles sont esclaves de l'homme et qu'elles souffrent en beaucoup de manières. Elles sont donc capables de mérite et de démérite, de choix, de raisonnemens; elles ne sont cependant pas spirituelles ni immortelles. L'âme de l'homme pourrait donc être libre et raisonnable, sans être spirituelle, ni immortelle non plus.

RÉPONSE.

Quand saint Augustin dit que sous un Dieu juste, nul n'est malheureux, s'il ne le mérite, cela ne doit s'entendre que du malheur éternel, et non pas des peines temporelles et passagères, même à l'égard des hommes. Dieu, par le domaine souverain qu'il a sur sa créature, peut la faire souffrir temporellement sans qu'elle le mérite par aucun péché. Jésus-Christ assure positivement, en parlant de l'aveugle-né, que ni lui, ni ses parens ne lui avaient mérité cette affliction, mais qu'elle lui avait été envoyée pour manifester en lui les œuvres de Dieu. La sainte Vierge et saint Jean-Baptiste n'avaient pas même apporté au monde le péché originel, et depuis leur naissance ils menèrent une vie très-innocente et très-parfaite; cependant ils furent affligés en diverses manières. Dieu peut donc affliger temporellement les plus saints personnages sans qu'ils le méri-

tent; il peut à plus forte raison faire souffrir les bêtes sans que leurs souffrances supposent en elles du mérite ni de la liberté. Il est leur maître souverain comme du reste de la nature; il en peut disposer à son gré par son droit de créateur; sans qu'elles aient lieu de se plaindre; et par conséquent les peines qu'elles souffrent ne prouvent ni la spiritualité, ni l'immortalité de leurs âmes. *Voy. le livre intitulé : la Spiritualité et l'Immortalité de l'Ame, avec le sentiment de l'antiquité, tant sacrée que profane, par rapport à l'une et à l'autre, par le R. P. Hubert Hayer, récollet. A Paris, chez Chambert et Hérissant, 1757.*

AMÉ (saint), *Amatus*, évêque de Sens, patron de Douai en Flandres, naquit au septième siècle, de parens d'une grande piété. Ayant embrassé la cléricature, il fut contraint en 669 de se charger de l'église de Sens, qu'il gouverna avec tant de douceur, de sagesse et de vigilance, que ses diocésains étaient persuadés que Dieu lui-même leur avait donné un tel pasteur dans sa miséricorde. Leur bonheur fut troublé par l'envie qui calomnia le Saint auprès du roi Thierry III, qui bannit Amé dans le monastère de Saint-Fursy, à Péronne. Après la mort de saint Outain, abbé de Saint-Fursy, Amé fut donné en garde à Mauront, religieux de la même abbaye, lequel chargea saint Amé de la conduite d'un nouveau monas-

tère nommé *Bruel* ou *Brueil*, qu'il fit bâtir dans la terre de Merville, sur la rivière de la Lys en Flandre, au diocèse de Téroouane. Il conduisit cette nouvelle communauté à une haute perfection, moins encore par ses discours que par les exemples de sa sainte vie qui ne prêchait que l'humilité, la simplicité, la pénitence, la charité, la contemplation des choses célestes. Il mourut l'an 690, et fut enterré dans l'église de Bruel. Son corps fut transporté l'an 870 à Douai où il est encore aujourd'hui dans l'église collégiale qui porte son nom. Le Martyrologe romain fait mention de lui au treizième de septembre. Surius, le père Le Cointe, à l'an 686, depuis le nombre 41, et à l'an 690, depuis le nombre 13. (Bulteau, liv. 3, ch. 36, n° 21.)

AMÈDE ou AMED, ci-devant métropole de la Syrie euphratéeenne, a été autrefois un simple évêché du diocèse de Chaldée dont on ignore aujourd'hui la province; et le siège de Marde, comme celui de Maïa-Pherokin, lui étaient unis; mais depuis que les orthodoxes s'en sont mis en possession, ils en ont fait une métropole.

Evêques d'Amède Nestoriens.

1. Michel, dont on a trouvé dans les manuscrits arabes du pape Innocent XIII une profession de foi nestorienne. Il vivait en 1180. (*Bibl. orient.*, tom. 2, pag. 509.)

2. Jean, en 1257, assista à l'é-

lection du catholique Machicha II. (Ibid., pag. 445.)

3. Jésudenhà, en 1266. (Idid., pag. 456.)

4. Élias I.

5. Siméon.

6. Élias II.

7. Timothée-Siméon Sulaca, catholique des orthodoxes, nommé évêque d'Amède en 1554. Le moine Hormisdas, surnommé *Asmar Habib*, qui prit le nom d'Élie Siméon, mourut en 1590. Élie II lui succéda, lequel ayant été transféré au siège de Séert, fut remplacé par Timothée qui assista en 1616 au concile d'Amède, que le patriarche Élie rassembla.

8. Joseph, qui fut depuis fait patriarche par le pape Innocent XI. (*Bibl. orient.*, tom. 3, pages 623, 629.)

Évêques d'Amède Jacobites.

1. Eunome, en 546.

2. Jean, en 551.

3. Cyriaque, en 578.

4. Thomas I^{er}, en 622 ou 623.

5. Samuel, intrus, vers l'an 616, par Cosroès, roi de Perse.

6. Thomas II, en 706, mort en 713.

7. Théodote, siégea jusqu'en 729 qu'il se retira entre Amède et Dara, dans un lieu où il éleva une colonne sur laquelle il monta pour imiter Thomas de Tèle, surnommé le *Stylite*. Les Jacobites font sa fête le 16 août.

8. Côme succéda à Théodote.

9. Sabas siégea vingt ans.

10. Sévère I^{er} mourut en 755.

11. Sévère II lui succéda.

12. Abas, en 759, se trouva au concile de Mabug, où Georges de Baaltan, moine du monastère de Kenserin, fut fait patriarche. Abas siégea jusqu'en 776.

13. Cyrin, en 1075, se fit Mahométan.

14. Basile, en 1129.

15. Denis, en 1154.

16. Abraham, en 1180, conspira contre le patriarche Michel I^{er}.

17. Mennas succéda à Abraham.

18. Jean I^{er}, nommé *Saliba*, en 1253.

19. Jean II, surnommé *Magedus*, fait patriarche en 1332 sous le nom d'Ignace VI.

20. Cyrille Bargarib fut aussi fait patriarche en 1381, et nomma à Amède. . . .

21. Denis II, son frère.

22. Jean III, en 1471.

23. Siméon, sous Ignace XVIII, en 1583.

24. Timothée, en 1694.

AMÉDÉE, évêque de Lausanne, naquit à la Côte-Saint-André, petite ville du Dauphiné. Il était fils d'Amédée, seigneur de Hauterive, beau-frère du dauphin Guignes VII, et parent de l'empereur Henri V. Ce seigneur se fit religieux de Cîteaux dans l'abbaye de Bonnevaux, près de Vienne, l'an 1119, et son fils embrassa le même institut l'an 1139. Il succéda à Bibien dans l'abbaye de Hautecombe, et à Guy de Matigny dans l'évêché de Lausanne. Il mourut vers l'an

1158. Nous avons de lui huit Homélies en l'honneur de la sainte Vierge, que quelques auteurs ont attribuées mal-à-propos à Amédée, cordelier portugais, qui vivait dans le quatorzième siècle; elles sont dans la bibliothèque des Pères. Le père Richard Gibbon, jésuite, les publia en 1613 à Anvers; et le père Théophile Rainaud, aussi jésuite, les fit imprimer l'an 1633 à Lyon, avec les œuvres de Saint-Léon, pape. Amédée se trouve dans le catalogue des Saints de l'Ordre de Cîteaux. L'auteur de la vie de Saint-Bernard, l. 2, c. 8. André du Saussai, *in supp. Martyr. Gall.* Henriquez, *in Menol. cister.*, Charles de Visch, *Bibliot. cister.*)

AMÉDÉE, religieux de l'Ordre de Saint-François, dont le vrai nom est *Jean Menez*, fut fils de Rodrigue Gomez de Sylva, d'une des plus illustres maisons de Portugal, et d'Isabelle Menez. Il fut marié à l'âge de dix-huit ans; mais ayant quitté sa femme dans l'instant même des noces, il alla en Castille pour combattre les Maures, sous le roi Jean 11, et ayant été blessé au bras, il prit la résolution de quitter le monde. On assure qu'il fut d'abord ermite de Saint-Jérôme dans le couvent de la Guadeloupe, et que le désir de répandre son sang pour la foi le porta à aller à Grenade où ayant été découvert il fut cruellement battu de verges. Il entra ensuite dans l'Ordre de Saint-François où on ne le reçut d'abord qu'en qualité

de frère laïque, encore ne fut-ce qu'après l'avoir rejeté longtemps. La régularité de sa conduite fit voir aux supérieurs qu'ils avaient eu tort; ils lui firent recevoir les Ordres sacrés; et devenu supérieur d'une maison de son Ordre, il vint bientôt à bout d'en fonder plusieurs autres, auxquelles il prescrivit des observances particulières, et qui formèrent une espèce de congrégation qu'on appela des *Amadéistes*. Amédée était alors en Italie. Les faux frères lui causèrent de temps en temps quelques inquiétudes; mais sa douceur et sa bonne conduite les firent rentrer dans leur devoir, ou rendirent leur cabale inutile. Il avait été ordonné prêtre en 1459; en 1471 le pape Sixte IV l'appela à Rome, le choisit pour son confesseur, et lui donna le couvent de Saint-Pierre in Montorio qui n'était pas encore achevé. Amédée y demeura jusqu'à l'an 1482, qu'on lui permit d'aller visiter les monastères de sa congrégation. Étant prêt de retourner à Rome, il mourut à Milan le 10 août de la même année. On a sous son nom un livre de prophéties qui a sans doute été très-corrompu, puisqu'il est rempli de rêveries dont plusieurs sont directement opposées à la foi. Dans les premières éditions du Dictionnaire de Moréri, on avait représenté Amédée comme un personnage amoureux de l'impératrice Éléonore, épouse de Frédéric; il avait, dit-on, accompagné cette

princesse à Rome ; et , pour ne pas perdre toute espérance de la revoir , il s'était fait cordelier ; cela avait été copié apparemment dans quelque roman , dit l'éditeur du nouveau Moréri. La congrégation des Amadéistes subsista jusque sous le pontificat de saint Pie v. (Wading , *ann. ordin. min.* Radulph. , *Tussiniacensis, Hist. seraph.* , l. 2. Dominicus de Gubernatis , *orbis Seraphicus* , tom. 1 , l. 5. Marc de Lisboa , *chronica dos Menores* , tom. 3 , l. 6 , cap. 3.)

AMÉE (sainte) , vierge et sœur de sainte Lindrie. (*Voyez LINDRIE.*)

AMELECH , père de Joas. Ce fut ce Joas à qui le roi Achab donna ordre de garder le prophète Michée jusqu'à son retour de la guerre contre les Syriens , l'an du monde 3107. (3. *Reg.* , c. 22 , v. 26.)

AMÉLIA , ville d'Italie entre les rivières du Tibre et de Néra , sur un côteau fertile et abondant , dans le duché de Spolète. Pline prétend qu'elle fut bâtie par les Véliens long-temps avant la guerre de Persée qui arriva l'an de Rome 583 ; et si ce que Caton , cité par cet auteur , assure est vrai , qu'elle fut commencée 966 ans avant cette guerre , il faudra dire qu'elle est plus ancienne que Rome de 383 ans , et qu'elle précède la venue de Jésus-Christ de 1137 ans. Ce qu'il y a de certain , c'est que les ruines qu'on y remarque encore aujourd'hui annoncent que c'est une des plus anciennes villes

de l'Ombrie ; elle était municipale de l'Empire romain , comme le dit Cicéron dans son Oraison pour Sextus Amerinus , qui en était originaire ; elle fut changée en colonie sous Auguste. On loue les vins excellens qu'on tire de ses environs.

La religion chrétienne y fut établie de bonne heure par les prédications des apôtres et par le sang d'un grand nombre de martyrs , entre lesquels on remarque Firmine , fille du préfet de Rome , qui , ayant abandonné son pays et ses parens , se retira à Amélia où elle convertit à la foi un homme consulaire (c'était sous l'empire de Dioclétien). Le préfet Magnèce qui entraît dans les vues de son maître pour persécuter les chrétiens et abolir le culte de Jésus-Christ , la fit déchirer cruellement , pendre par les cheveux , et enfin précipiter dans la rivière. On célèbre sa fête le 14 novembre. Ses reliques et celles de saint Second , martyr , reposent dans l'église de cette Sainte à Amélia , et la cathédrale de cette ville lui est dédiée aussi bien qu'à sainte Olympiade , la compagne de son zèle. Amélia est une ville épiscopale dont le Chapitre est composé de trois dignités , d'un prieur , d'un archidiacre et d'un prévôt , avec douze chanoines. Il n'y a plus dans la ville que quatre paroisses , de neuf qui y étaient autrefois. Elle est soumise immédiatement au pape. Voici la succession de ses évêques telle que nous la donne Ughelle , dans

l'Italia sacra, tom. 1, col. 297, et tom. 10, c. 206.

Evêques d'Amélia.

1. Orthodulphe, en 344.
2. Étienne...., en 420.
3. Hilaire assista au concile de Tivoli en 463.
4. Tyburtin, en 466.
5. Martinien, sous le pape Félix III, assista au concile de Rome en 484.
6. Salluste alla au concile de Rome, assemblé par le pape Symmaque en 500.
7. Saint-Himérius. (*Martyrol. rom.*, 17 juin.)
8. Adéodat se trouva au concile de Rome sous le pape Martin I^{er} en 649.
9. Théodore se trouva au sixième concile général, sous le pape Agathon, en 680.
10. Pierre assista au concile de Rome, sous le pape Grégoire II, en 721.
11. Sunalbe assista au concile de Rome, sous Paul I^{er}, en 761.
12. Benoît. . . ., au concile de Rome, sous Eugène II, en 826.
13. Albin assista au concile de Rome en 853.
14. Léon, en 861.
15. Paschal siégeait en 868. Il transféra le corps de sainte Firmine, vierge et martyre, et de sainte Olympiade dans la ville d'Amélia.
16. Benoît II.
17. Dieudonné, en 1015.
18. Jacques, en 1116.
19. Gérard, en 1126.

20. Pierre assista au concile de Latran en 1179, sous Alexandre III.

21. Obert, élu en 1195.

22. Jacques succéda à Obert en 1196. *Vid.*, tom. 12. *Hist. eccl.* Baron.)

23. Maurus, nommé par Innocent III qui le fit cardinal en 1206, et nonce en Allemagne.

24. Othon, en 1225.

25. Gauthier, en 1255, sous Alexandre IV, transféré à l'évêché de Civita-di-Penna, au royaume de Naples.

26. Barthélemi, de Bénévent, religieux dominicain nommé par Urbain IV en 1263. Il résigna en 1286 sous le pape Honoré IV qui permit au Chapitre d'élire.

27. Maurus fut élu la même année; il était abbé de Sainte-Praxède de Rome.

28. Michel, chanoine, élu en 1321, mort l'année suivante.

29. Aleman ou Alaman, vicaire du diocèse d'Orviette, pour Winton qui en était évêque, et qui était chargé par Jean XXII de la légation du patrimoine de Saint-Pierre, fut élu en 1322.

30. Jean, chanoine de Valva, nommé par Jean XXII en 1327, et ordonné à Avignon par Pierre évêque et cardinal de Palestrine, et transféré à l'évêché de Venafrî en Campanie en 1329.

31. Maurus ou Morus ou Manus de Turnibelibus, chanoine d'Amélia, élu en 1329, mort en 1363.

32. Fr. Gérard Rubcus, de

l'Ordre des Frères-Mineurs , d'Amélia même , élu en 1363.

33. François , de la même ville , élu en 1376 , transféré à Terni par Urbain vi en 1389.

34. François de Mercatello , chanoine de Chiusi , refusa cette dignité , et le siège vauqua jusqu'à ce que Boniface ix en pourvut celui qui suit.

35. Conrad à Cloaco , de Gênes , évêque de Sulféton en Sardaigne , transféré sur le siège d'Amélia en 1390 , puis archevêque d'Arborea en Sardaigne en 1392.

36. Étienne Bordonus , de Naples , chanoine de Besozzo , succéda à Conrad en 1392. Le peuple le chassa pour son mauvais gouvernement , et le pape le déposa.

37. Fr. André de Mericanis , d'Amélia , siégeait en 1399.

38. Philippe Ventoreltius , de la même ville , homme très-savant et estimé de Martin v qui le nomma évêque le 19 avril 1426. Il mourut en 1442.

39. Hugolin Naccius , de la même ville , de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin , nommé par Eugène iv le 17 janvier 1443.

40. Roger de Mandosiis , de la même ville , succéda à Hugolin , et siégea quarante ans , après lesquels il remit cette dignité au pape Sixte iv qui nomma....

41. César Naccius , de la même ville , en 1484 , mort vice-légat de Bologne en 1504.

42. Justinien Moriconus , de la même ville , nommé par Ju

les n le 22 juillet 1504 , résigna à son neveu qui suit , après avoir siégé dix-huit ans.

43. Jean Dominique , neveu de Justinien , dont il avait été coadjuteur , succéda en 1523 , le 6 juillet , et siégea trente-huit ans. Il mourut fort âgé sous Paul iv.

44. Baldus Ferratinus , de la même ville , neveu de Barthélemy , évêque de Chiusi , homme très-savant et très-estimé du pape Paul iv et de toute la cour romaine , avait été évêque de Lipari , petite ville du vicariat romain ; il fut transféré sur le siège d'Amélia le 28 novembre 1558. Il remit bientôt cette dignité entre les mains du pape qui en disposa en faveur de.....

45. Barthélemy Ferratinus , de la même ville , neveu de Baldus , en 1562 le 9 octobre. Il siégea neuf ans , après lesquels il se démit , à l'exemple de son oncle. Il fut fait chanoine , vicaire et préfet de la fabrique du Vatican , référendaire de l'une et de l'autre signature , régent de la chancellerie et président de la signature de grâce. Il servit en ces qualités l'église romaine sous neuf papes avec une intégrité admirable. Il avançait en âge lorsque Paul v l'honora de la pourpre le 11 septembre 1606. Il mourut à Rome le 1^{er} novembre 1606.

46. Marien Victorinus , de la même ville , nommé évêque par Pie v le 17 décembre 1571 , transféré peu de temps après Rioti.

47. Jean-Antoine Lazare Du-

rantinus, succéda à Victorin le 9 juin 1572, et siégea dix-neuf ans, après lesquels il mourut en 1591. Il est inhumé dans la cathédrale.

48. Antoine-Maria Gratianus, du bourg du Saint-Sépulcre, petite ville de Toscane. Après avoir fait ses premières études, il vint à Rome et fut reçu parmi les officiers du cardinal Commendon qui lui ayant trouvé des talens en fit son secrétaire, et très-souvent son conseil. Après la mort de ce cardinal, il voulut se dérober au tumulte de cette ville et se retirer dans un lieu plus tranquille ; mais Sixte v étant devenu pape, l'arrêta et le fit son secrétaire pour les lettres latines, le chargeant en même temps de l'éducation de Montalte, son neveu. Clément viii qui connaissait son mérite lui donna l'évêché d'Amélia le 27 février 1592, et se servit avantageusement de lui dans plusieurs négociations importantes. Nous avons de lui quelques ouvrages qui nous marquent l'étendue de son génie, et combien il possédait les beautés de la langue latine, la vie du cardinal Commendon, en quatre livres ; un volume de lettres qu'il écrivit en différentes occasions, et une histoire du royaume de Chypre. Gratien étant fort âgé mourut en 1611, et fut inhumé dans sa cathédrale.

49. Antoine-Maria Franchinus, de Spolète, secrétaire de Scipion, cardinal Borghèse, succéda à Gratien, et fut nommé

par Paul v le 18 mai 1611. Il mourut l'année suivante.

50. François Cenninus, de Salamandris, Siennois, d'une ancienne et noble famille, fait évêque d'Amélia par Paul v en 1612, le 1^{er} octobre, patriarche de Jérusalem et nonce d'Espagne. Le même pape l'honora de la pourpre en 1620. Urbain viii le transféra à Faenza et lui donna la légation de Ferrare.

51. Dominique Pichius, de Monte-Rotundo, nommé par Urbain viii le 20 novembre 1623, mourut le 4 mai 1633.

52. Torquatus Perottus, de Sasso-Ferrato dans la Marche d'Ancône, grand-chapelain d'Urbain viii prieur de Sainte-Marie de Rome, *in via lata*, nommé par le même pape le 20 juin 1633, mourut au mois de septembre 1642.

53. Gaudence Polus, de Cascia, neveu de Fauste Polus, archevêque d'Amasée, après avoir administré plusieurs villes épiscopales, fut nommé par Urbain viii pour succéder à Perottus, et reçu par le peuple avec des acclamations de joie qui annonçaient son bon gouvernement.

54. Joseph Salluste Fadulphe, nommé le 27 novembre 1679, fut transféré à Ascoli.

55. J. B. Anticius, de Recanati dont il était prévôt, prit possession de ce siège le 9 avril 1685, et mourut le 15 juillet 1690.

56. Joseph-Crispin d'Aquino, évêque de Biségli, fut transféré à Amélia le 13 novembre 1690.

AMELINCOURT (M. d'), prêtre, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre, la science du salut renfermée dans ces deux paroles : *pauci electi*, (il y a peu d'élus) : ou Traité dogmatique sur le nombre des élus, 2 tom. in-12 ; à Rouen 1702. L'auteur montre dans sa préface la nécessité qu'il y a d'être bien convaincu du petit nombre des élus ; il propose l'état de la question qui se réduit aux seuls catholiques adultes qui peuvent user bien ou mal de leur liberté. (*Journal des Savans*, 1702, pag. 514 et suiv.)

AMÉLINE (Claude), Parisien, fils d'un procureur au Châtelet et de dame Anne de Thévenin, suivit d'abord le barreau et plaida quelques causes. Ensuite, dégoûté du monde, il entra dans la congrégation de l'Oratoire le 29 avril 1660 ; et ayant été envoyé à Saumur après son institution pour y faire sa théologie, il y connut le père Mallebranche et se lia d'amitié avec lui. Il fut élevé au sacerdoce en 1663, et vers le même temps il fut fait malgré lui grand-chantre de l'église de Paris ; mais cette dignité ne donnant presque aucune matière à son zèle, il la permuta avec M. Joly pour celle de grand-archidiacre qui lui donnait le droit d'inspection sur une grande partie des curés du diocèse. Il a donné deux ouvrages au public ; le premier est intitulé, *Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions et de ses égaremens*, in-12, à Paris, 1684, chez Desprez ; c'était un fruit de

ses liaisons avec le père Mallebranche. Bayle a mal-à-propos attribué cet ouvrage dans ses Nouvelles de la République des Lettres à M. Nicole. Le second ouvrage de M. Améline est contre le quiétisme ; il est intitulé, *Traité de l'Amour du souverain bien*, etc., à Paris, chez Léonard, in-12. Cet auteur mourut en 1708. (*Mémoires du temps*. Bayle, *République des Lettres*, janvier, 1685, pag. 115. Moréri, édition de 1759.)

AMÉLIORATION. Chose que l'on fait pour rendre une maison ou un héritage meilleur. Il y a trois sortes d'améliorations : celles qui sont nécessaires et sans lesquelles le bien dépérirait ; celles qui sont utiles, en ce qu'elles servent à augmenter le bien qui ne laisserait pas de subsister sans cela ; celles qui ne sont que voluptueuses, c'est-à-dire pour le plaisir, et qui ne servent ni à la conservation ni à l'augmentation du bien. Voy. EMPHITÉOSE, RESTITUTION, POSSESEUR DE BONNE ET MAUVAISE FOI.

AMÉLIUS (Pierre), qui vivait dans le quatorzième siècle, fut religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, puis évêque de Sinigaglia. Il était natif d'Aleth en Languedoc, *Alecta*, et non pas de Saint-Malo en Bretagne, qui est Aleta, ou de Lecce, ville du royaume de Naples, qui est *Aletium*. Pierre Amélio ou Amélius était à Avignon en 1376, lorsque le pape Grégoire xi transporta le saint-siège à Rome. Il accompagna ce pontife, et écrivit en

vers une relation de ce voyage. Papyre Masson en fait mention dans la vie de ce pape. Amélius est encore auteur d'un Traité des cérémonies de l'église romaine , mis au jour par le père Mabillon dans le second tome du *Musæum italicum*. On y apprend la manière dont l'Église administrait les Sacremens il y a six cents ans. Moréri, édit. de 1759. *Journal des Savans*, 1689 , pag. 98 de la première édition, et pag. 84 de la seconde.

AMELOT DE LA HOUSSAIE , (Abraham - Nicolas), mort en 1708, a traduit en français l'Histoire prétendue du concile de Trente, sur l'italien de Fra-Paolo. Il a aussi traduit le traité italien *des Bénéfices*, du même auteur, ou plutôt de *Fra Fulgentio*, compagnon de Fra-Paolo, in-12, à Amsterdam, 1684. On a encore de lui la relation du Conclave de Clément x en 1670, in-12, à Paris 1676. L'histoire du gouvernement de Venise, et celle du différent de la république avec Paul v, à Paris, in-8°, 2 vol., 1676 et 1677. Une traduction française de l'Homme de Cour, de Balthasar Gratian. Une traduction des Annales de Tacite, avec des remarques. L'édition des Lettres du cardinal d'Ossat avec des notes. La traduction des Homélies théologiques et morales de M. de Palafix, sur la Passion de Jésus-Christ, à Paris, in-12, 1691, etc. On a aussi imprimé sous son nom des *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*,

2 vol. in-12, à Amsterdam, réimprimés à Lyon en 1723. Le Clerc, *Biblioth. de Richelet*.

AMELOTTE (Denis), docteur de Sorbonne et prêtre de l'Oratoire, mort le 7 octobre 1678, est auteur d'une traduction française du nouveau Testament qui a été souvent imprimée avec des notes et sans notes, en différentes formes; d'une *Harmonie ou Concorde des quatre Evangelistes*, en français, in-12, à Paris, 1669, et en latin, à Paris, 1670; d'un abrégé de Théologie en français, in-4°, à Paris, 1675; d'un ouvrage intitulé: *Défense des Constitutions d'Innocent X et d'Alexandre VII* in-4°, divisé en trois parties, dont la première parut en 1660, et les deux autres sont demeurées manuscrites; du *petit Office de l'Enfant-Jésus*; de la *Vie de sœur Marguerite du Saint-Sacrement*; la *Vie du père De Condren*.

AMEN, en hébreu, signifie *vrai, fidèle, certain*. Il se prend aussi pour affirmer; et c'était la manière ordinaire dont notre Sauveur affirmait: *Amen, amen dico vobis*. Il se prend aussi dans le sens d'un souhait; *amen*, ainsi soit-il; ou d'une affirmation; *amen*, oui, je le crois. L'église grecque et la latine ont conservé ce terme dans leurs prières, de même qu'*Alleluia* et *Hosanna*, à cause de leur énergie. Autrefois, à la fin des prières publiques, le peuple répondait *amen* à haute voix. Encore aujourd'hui, dans quelques endroits, comme à Paris, ceux qui

communient répondent *amen*, pour profession de foi, après que le prêtre a dit *corpus Domini nostri Jesu-Christi*. Les Abyssins appellent *amen* le sacrement de l'Eucharistie, apparemment parce qu'ils répondent *amen* en commnniant, comme à Paris. Ce mot *amen*, pris pour ainsi soit-il, a passé dans les prières de toutes les nations.

AMENDE, peine pécuniaire imposée par les juges pour quelque crime ou mauvaise procédure. L'amende a été en usage chez tous les peuples. On distingue les *amendes coutumières* qui sont taxées par la loi et par la coutume du pays, des *amendes arbitraires* qui se taxent par le juge. Faire *amende honorable*, c'est aller nu en chemise, la torche au poing et la corde au cou, devant une église ou dans un auditoire, demander pardon à Dieu, au Roi, à la justice, de quelque crime. C'est aussi demander pardon à quelqu'un des injures qu'on lui a dites ou des mauvais traitemens qu'on lui a faits, en présence de la justice ou de quelques personnes choisies par l'offensé. En France, le juge d'église peut condamner à l'amende honorable, pourvu qu'elle ne se fasse que dans son prétoire, parce qu'il n'a point de territoire. Il peut aussi imposer des peines pécuniaires, non sous le titre d'amendes, mais d'aumônes, dont il doit marquer l'application à certaines œuvres pies. Fleury, *Inst. au Droit eccl.* t. 2, pag. 177.

Chopin, *de Sac. Pol.*, l. 2, t. 3, n° 12. Févret, *de l'Abus*, l. 8, chap. 4, n° 6.

AMÉRATHE, bourg de la haute Galilée, que Joseph fortifia contre les Romains. Il y a apparence que c'est là même que Mérothi qui termine la haute Galilée du côté de l'occident. Joseph, *de Vita sua*, p. 1013.

AMÉRIQUE, la quatrième et la plus grande des quatre parties de l'univers. On n'a commencé à la découvrir, dit M. l'abbé de Commanville, que vers la fin du quinzième siècle, et cependant elle est seule presque aussi étendue que les trois autres où l'on allait de tout temps. Elle est proprement cet endroit de la terre que l'on nomme communément les *Antipodes*.

On divise l'Amérique en septentrionale, méridionale et îles; et ces trois parties se subdivisent en une infinité d'autres habitées par des nations et des peuples sans nombre, qu'on peut voir dans les géographes ordinaires. Nous n'en parlerons ici que par rapport aux provinces ecclésiastiques qui y sont; et comme les Espagnols en possèdent la plus grande partie, nous commencerons par celle-ci. Ce fut Christophe Colomb, pilote génois, qui fit la découverte de cette nouvelle terre en leur nom, sur la fin du quinzième siècle. Il en amena six habitans à Barcelone, que le roi Ferdinand et la reine Isabelle tinrent sur les fonts l'an 1492, et qui furent

ainsi les premiers chrétiens de cette nation. On y envoya ensuite le père Beuil, bénédictin, avec douze religieux de son Ordre.

Colomb n'alla guère que dans les Antilles, et s'établit particulièrement à Saint-Domingue qui en est la capitale; mais Améric Vespuce pénétra jusqu'au continent l'an 1497, et lui laissa son nom. Fernand Cortès s'empara du Mexique, capitale de toute l'Amérique septentrionale, l'an 1525; et François Pizarre prit Cusco, capitale de la méridionale, sur les Incas, vers l'an 1533. C'est ainsi que les Espagnols y poussèrent leurs victoires, et en moins d'un demi-siècle s'emparèrent de tout ce qu'il y avait de meilleur. Ils en apportèrent de l'or, de l'argent, des pierreries, des perles et autres marchandises précieuses, au-delà de ce qu'on peut exprimer, et divisèrent leurs conquêtes en plusieurs audiences ou provinces, dont nous parlerons à leurs lettres. Le vice-roi du Mexique a autorité sur ce qu'ils ont dans le septentrion, et celui du Pérou, sur ce qui leur appartient au midi; et ce sont deux des plus beaux postes de tout l'État espagnol.

A l'égard de la police ecclésiastique, après que Léon x y eut créé le premier évêché à Saint-Domingue, capitale des Antilles, l'an 1513, les papes qui lui succédèrent en érigèrent de temps en temps plusieurs autres dont on a composé les cinq provinces ecclésiastiques

qu'ils y possèdent encore aujourd'hui.

Jean de Cumarraga, qui fut le premier évêque du Mexique, y tint le premier concile l'an 1534, et régla la discipline de ces églises, telle à peu près qu'elle y est encore à présent; ce qui fut confirmé dans le concile tenu par Pierre de Contreras, premier archevêque du Mexique, l'an 1585. On ordonna dans ces conciles que chaque cathédrale de ce nouveau monde aurait cinq dignités; savoir, un doyen, un archidiacre, un chantre, un écolâtre, un trésorier, dix chanoines, six prébendés, six demi-prébendés et six enfans de chœur ou acolytes, avec de fort bonnes rétributions, ce qui est à peu près de même dans chaque évêché.

Les prélatures, soit archevêchés, soit évêchés, sont à la nomination du Roi et presque toutes d'un fort gros revenu. Plusieurs ont jusqu'à vingt-cinq, trente, quelques unes jusqu'à cent mille ducats de rentes. Les autres bénéfices y sont à proportion.

Les Portugais se sont emparés du Brésil. Ils y firent créer l'évêché de San-Salvador en 1552. Innocent xi l'érigea en métropole en 1676, avec trois suffragans. Le tout à la nomination de leur Roi.

Les Français s'étant rendus maîtres du Canada au commencement du siècle passé, ont été long-temps sans y avoir d'évêché. Clément x leur érigea, en

1674, celui de Québec, soumis immédiatement au Saint-Siège ; et c'est le seul qu'ils y aient eu jusqu'à présent. Il est dans l'Amérique septentrionale, à peu près vers la même latitude que Paris. C'est le Roi qui y nomme.

Il y a aux environs de l'Amérique quantité de grandes et vastes îles où la religion chrétienne ne fructifie pas moins que dans la terre-ferme. L'île espagnole entre autres a plusieurs évêchés. L'archevêché de San-Domingo qui en est la métropole, quoique moins riche que ceux de Lima et du Mexique, a sur eux l'avantage d'être non-seulement leur primat, mais primat de toutes les Indes. Il a pour suffragans les évêchés de San-Juan, de Puerto-Rico, de San-Jago, de Cuba, dans la grande île de ce nom, de Venézuéla ou de Sainte-Anne-de-Corro, dans la province de Venézuéla, de Honduras et de la Conception ou de la Vég. Ce dernier évêché était autrefois une assez bonne abbaye dans l'île de la Jamaïque. Elle fut érigée en évêché sous le titre de la Conception, et unie à l'archevêché de San-Domingo pour en rendre le revenu plus considérable, auquel on annexa encore deux cures pour la même raison. Mais les choses ont changé de face depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de la Jamaïque.

La Martinique, la Guadeloupe, Saint-Christophe, la Grenade, Marie-Galante, Sainte-Croix, Saint-Martin, Saint-Barthélemy et la Dominique, sont

d'autres îles où l'établissement de la foi s'est fait avec beaucoup de succès. La première qui en est la principale, par la demeure du lieutenant-général et de l'intendant, par la forteresse qui y est construite qu'on appelle *Fort-Royal*, par la quantité des sucreries qu'on y voit, et par le nombre de ses habitans, est distinguée au sujet de la religion, en trois parties. Elles contiennent chacune plusieurs cures ou paroisses desservies par des jacobins, par des jésuites et des capucins, sous un préfet apostolique. Il y a aussi des Frères de la Charité pour le soulagement et pour le secours des malades, et des religieuses Ursulines qui y travaillent à l'instruction de la jeunesse, de même que dans le Canada. Outre ces quatre sortes de religieux, il y a dans la Guadeloupe des carmes qui desservent aussi des cures ; il en était de même de celle de Saint-Christophe lorsqu'elle était à la France. On dit qu'il y avait aussi des jésuites et des capucins. Les capucins desservent les îles de la Grenade, de Saint-Martin, de Saint-Barthélemy ; les jacobins, l'île de Sainte-Croix ; les carmes Marie-Galante. Le fruit principal de leur mission est de convertir les nègres qu'on amène d'Afrique dans ces îles, et de les baptiser.

AMÈS (Guillaume), théologien anglais, protestant, professeur de théologie à Francker au dix-septième siècle, a écrit des *Cas de Conscience* et plusieurs

ouvrages de controverse contre Pellarmin.

AMET (saint), premier abbé de Habend, dit depuis *Remiremont*, natif du territoire de Grenoble, fut offert dès sa jeunesse par son père Héliodore, homme noble et très-pieux, au monastère d'Agaune, appelé depuis *S.-Maurice*. Amiet excella bientôt parmi les plus vertueux sujets de cette célèbre communauté; ce qui ne l'empêcha pas, trente ans après son entrée, de se retirer secrètement dans un rocher pour y mener encore une vie plus pénitente, en ne vivant que de pain d'orge et d'eau, se contentant de cinq noix par jour durant le Carême; et pour s'empêcher de dormir, s'appliquant à tourner la meule à force de bras dans un lieu fermé de cailloux pointus, sur lesquels il était toujours les pieds nus. Saint Eustase, abbé de Luxeuil, l'ayant engagé dans son monastère, l'envoya prêcher dans l'Austrasie. Là, il engagea Romaric qui était un grand seigneur fort pieux, à faire bâtir deux monastères sur le seul fonds qui lui restait, et que l'on appelait d'abord *Habent* ou *Habont*, et qui depuis fut nommé *Romberg* et *Remiremont*, dans le diocèse de Toul, au nord des monts de Vosge. Saint Amet fut chargé par saint Eustase de la conduite de ces deux monastères. Il faisait des instructions très-serventes aux religieux et aux religieuses chaque dimanche, et se renfermait le reste de la semaine

dans un creux de la grandeur de son corps, sous une roche de la montagne voisine, sans se communiquer aux hommes. Il mourut vers l'an 627, le 13 de septembre, jour auquel on célèbre sa fête. Son corps, avec ceux de saint Romaric et de saint Adelphe ses successeurs, est dans le nouveau monastère de Remiremont où les religieuses ont pris l'habit de chanoinesses, et où il n'y a plus que l'abbesse qui s'engage, par vœu solennel, à garder la règle de saint Benoît qu'on y a substituée à celle de saint Colomban. La vie de saint Amet, écrite par un moine inconnu, mais presque son contemporain et compagnon de ses disciples, est dans Surius qui en a changé le style. Dom Mabillon l'a donnée dans sa pureté originale, au *deuxième siècle des Actes des Saints*, de saint Benoît. Baillet 13 septembre.

AMÉTHYSTE, pierre précieuse qui était la neuvième en rang dans le rational du grand-prêtre. Sa couleur qui approche de celle du vin, finit en violette. Le nom d'Issacar était gravé sur cette pierre.

AMEUBLISSEMENT. Terme de jurisprudence française qui signifie une *fiction de droit* par laquelle une portion de la dot d'une femme, qui est immeuble de sa nature, est réputée meuble ou effet mobilier, en vertu d'une stipulation expresse faite au contrat de mariage, à l'effet de la faire entrer en communauté. L'ameublement se

fait ordinairement lorsque la femme n'a pas assez d'effets mobiliers pour mettre dans la communauté, et c'est aussi ordinairement le tiers de la dot qui est ameubli. Si la femme renonce à la communauté, elle reprend ses *ameublissemens*; mais si elle l'accepte, ils sont confondus dans la communauté.

Le mari peut aussi ameubler une partie de ses propres; mais l'*ameublisement* d'un propre, fait par contrat de mariage, reste sans effet dans le cas de décès du conjoint sans enfans. L'*ameublisement* n'étant stipulé qu'à l'effet de faire entrer dans la communauté les propres *ameublīs*, il n'en change point d'ailleurs la nature; de sorte que si la femme a *ameubli* un héritage qui lui était propre, et que dans le partage de la communauté cet héritage tombe dans son lot, il sera propre dans sa succession, comme s'il n'avait point été *ameubli*.

Un mineur ou une mineure ne saurait faire par contrat de mariage l'*ameublisement* d'aucune portion de sa dot, de sa propre autorité, ni même de celle de son tuteur ou curateur seul; ou s'il le peut, du moins serait-il restituable après l'avoir fait; mais il ne l'est pas si l'*ameublisement* a été fait par avis de parens homologué en justice, à moins que l'*ameublisement* ne fût excessif, auquel cas il serait seulement réductible; or, l'*ameublisement* est jugé raisonnable ou excessif par propor-

tion, avec l'avantage que le conjoint *ameublissant* reçoit de l'autre conjoint.

L'*ameublisement* fait par contrat de mariage n'est pas une paction ou convention sujette à insinuation, quoiqu'elle puisse emporter avantage en faveur de l'un des conjoints, si ce n'est lorsqu'il est regardé comme une donation, c'est-à-dire, lorsqu'il excède le tiers des biens.

AMEYDEN (Théodore d'), en latin *Amydenus*, de Bois-le-Duc, avocat de la cour romaine, fut très-habile dans le style de cette cour, et en particulier de la daterie. Il a donné, 1^o un traité de *Pietate romana*, divisé en quatre parties, et imprimé en 1625, in-8^o, à Rome, chez Jacques Mascardi. 2^o *Tractatus de officio et jurisdictione datarii necnon de stylo datariæ*, in-fol., à Rome, 1645; à Venise, 1654; à Cologne, 1701, et encore ailleurs. Cependant ce livre a été mis à l'*index* des livres défendus, le 10 décembre 1653, comme ayant été imprimé sans une approbation légitime. (Valère-Andr., *Bibliotheca belg.*, tom. 2, édit. de 1739, in-4^o, pag. 119. Moréri.)

AMI, chef d'une grande famille qui revint de Babylone du temps d'Esdras. (1. *Esdr.*, c. 2, v. 57.)

AMICI (François d') DI VENATRO, docteur des fiefs à Naples, a écrit, in lib. 1, de *Usibus feudorum ubi responsio*, cap. 4 de *his qui feudum dare possunt*, imprimé à Naples en 1595, fol.

Consilia, imprimés avec ceux de Grammaticus, fol. 1551. *Bibl. hist. des auteurs de Droit*, par Denys Simon, en 1696.

AMICIS (Ovidius d'), Piémontais, protonotaire apostolique, a passé pour un des premiers jurisconsultes de son temps. Il est auteur des traités *de Jure emphyteutico*, Romæ, 1622, fol., *de Primatu Ecclesiæ tam in spiritualibus quàm in temporalibus*; *Tractatus duo ad Urbanum VIII, additiones ad opus de emphyteutico*. (*Biblioth. hist. des aut. de Droit*, par Denys Simon, édit. Paris., in-12, 1695, tom. 2.)

AMICT ou AMIT, *Amiliculum sacrum*, *Amictus*. Linge béni, de figure carrée, propre aux ecclésiastiques quand ils se doivent revêtir d'une aube. Il n'en est point fait mention dans nos auteurs français avant le huitième siècle. Il y a lieu de croire qu'on ne s'en sert dans nos églises que depuis qu'elles ont reçu l'Ordre romain. Isidore l'appelle *Anabolagium*, et dit que c'était originellement un voile dont les femmes se servaient pour cacher leurs épaules. L'usage qu'on en faisait, était comme aujourd'hui, différent selon les lieux. Les uns le mettaient autour du cou et les autres sur la tête. Parce qu'il couvre les épaules, il est souvent appelé *humérale* et *superhumérale*. Anciennement, on le mettait par-dessus l'aube, et non par-dessous comme nous faisons. L'église de Lyon et es Maronites gardent encore cet

ancien usage. L'amict est considéré comme le symbole de la retenue que doivent garder dans leurs paroles et dans leurs yeux ceux qui le portent. (Pocquillot, *Traité historique de la Liturgie sacrée*, pag. 142.)

AMICUS (Antonin), prêtre de Messine, et chanoine de l'église de Palerme, historiographe de Philippe IV, roi d'Espagne, a beaucoup travaillé sur l'Histoire sacrée et profane de la Sicile, comme on le voit par les ouvrages suivans : *Dissertatio historica et chronologica de antiquo urbis Syracusarum archiepiscopatu. Series Ammiratorum Siciliae*, ab anno 842 usque ad annum 1640, *de Messanensis prioratûs origine. Trium orientalium latinarum ordinum post captam à duee Gothofredo Hierosolymam, notitiæ et tabularia. Vindiciæ tutelares urbis Messanæ. Historia ecclesiæ Messanensis et Archiepiscoporum vitæ. De Germano, magni monasterii sancti Salvatoris, ordinis, sancti Basilii, olim in promontorio urbis Messanæ constructi, autore, chronologica et historica dissertatio. Historia magni et regii monasterii sancti Salvatoris, linguæ Phari nuncupati ordinis sancti Basilii prope Messanam. Brevis dissertatio de servato apud Beneventanos sancti Apostoli Bartholomei corpore. Sacra domus hospitalis, sive militum sancti Joannis Bapt. Hierosolym. notitiæ et tabularia. Brevis et exacta notitia originis monasterii sanctæ Mariæ de valle*

Josaphat, ordinis sancti Benedicti, in urbe Jerusalem fundati. De sacra Regum Siciliae ducatus Apulae et principatus Capuae unctione et coronatione, in urbe Panormo constituta dissertatio. De origine, progressu, immunitatibus et privilegiis Crucesignatorum, et rerum à Martino Siciliae Rege, etc., gestarum. Brevis et exacta enarratio, speculum tragicum, etc. Siciliae Regum annales ab anno 1060 usque ad praesens saeculum. Amicus est mort en 1641; Pierre Carréra et Jérôme de Raguse ont fait son éloge. (Moréri, édition de 1759.)

AMICUS (François), né à Cosence en Italie, d'une famille noble, se fit jésuite en 1596. Il enseigna dans sa société la théologie à Naples, à Aquilée et à Gratz. Il fut durant cinq ans chancelier de l'Université de Gratz, et pendant neuf ans inspecteur-général des études à Vienne. Il mourut à Gratz en 1651. Il a fait un cours de théologie en neuf volumes in-fol.

AMICUS (Laurent), gentilhomme de Milazzo, religieux de l'Ordre de Saint-François dans la ville de Catane où il entra malgré ses parens en 1648. Il enseigna dans son Ordre, pendant sept ans, la philosophie et la théologie. Sa santé l'obligeant de quitter cet emploi, il enseigna le Droit canon aux novices. Il a rempli les charges les plus considérables de son Ordre, entre autres il fut deux fois provincial dans la Sicile, et vicaire-général

dans la province de Palo. Il refusa d'être procureur-général. Il fut souvent député de la part de la ville de Milazzo aux vice-rois de Sicile et aux magistrats de Messine pour des affaires importantes. Comme il portait le nom d'Antonin avant d'entrer en religion, il a publié sous ce nom : *Dissertationes epistolares ad Amicum et Formularium electionis canonicae; liber ceremoniarum ecclesiasticarum; vita di Papino Martire, panegyrici, etc., discursus quo probatur linguam italicam à sicula derivantem.* (Moréri, édition de 1759.)

AMIDE, ville métropolitaine épiscopale de la Mésopotamie, du diocèse d'Antioche, assez proche du Tigre, dit Ammien, et voisine du Nymphée, sous le mont Taurus, vers le septentrion. Les habitans l'appellent *Caramit* ou *Cara-amid*, c'est-à-dire, *Amid noire*, parce que sa citadelle est bâtie de pierres noires à l'épreuve du fer et du feu, dit Abulféda. Les Sévériens Monophysites infectèrent cette ville de leurs erreurs, dès qu'ils parurent dans l'Orient; et depuis ce temps les patriarches jacobites y ont tenu leur siège, jusqu'en 1176, que Michel qu'ils appelèrent *le Grand*, quitta cette ville pour s'établir à Mardes. Denys, un de leurs patriarches, dit dans sa Chronique, qu'en l'an des Grecs 940, de Jésus-Christ 629, l'empereur Héraclius fit bâtir une grande église à Amide; mais c'était certaine-

à l'usage des catholiques et non pas des jacobites.

Évêques d'Amide, suivant la Chronique de Denys.

1. Siméon 1^{er}, assista au premier concile de Nicée. On l'appela aussi Ébed-Jésu.

2. Maras 1^{er}, au premier concile de C. P. général, en 381.

3. Acace (saint), qui vendit les vases de l'église pour racheter les captifs. (Martyr. rom., 9 avril.)

4. Astère, qui se déclara contre le concile d'Éphèse, avec Jean d'Antioche et les Orientaux.

5. Pamphile succéda à Astère.

6. Siméon II, au concile d'Antioche où la cause d'Ibas fut agitée, en 448.

7. Maras II, qui écrivit à l'Empereur qu'il recevait le concile de Chalcédoine.

8. Jean, mort vers l'an 502, avant que les Perses eussent pris Amide.

9. Nonnus.

10. Thomas.

11. Nonnus encore. La ville ayant été prise par les Perses, Nonnus fut demandé pour évêque, et ordonné par Flavien II, patriarche d'Antioche. Il choisit pour cor-évêque, Thomas, qu'il envoya à C. P. chercher les habitants d'Amide qui s'y étaient retirés. Thomas profita de cette occasion pour se faire évêque; l'empereur le nomina et le fit agréer par le patriarche. De retour à Amide, il chassa Nonnus de son siège et s'en empara. Nonnus se retira à Antioche d'où il fut contraint de sortir avec Sé-

vère qui avait usurpé le siège de Flavien, vers l'an 518. Il revint à Amide où il ne remonta sur son siège qu'après la mort de Thomas; et il mourut trois mois après.

12. Maras III, en 520. L'empereur Justin lui donna à choisir, ou de recevoir le concile de Chalcédoine, ou de renoncer à sadignité. Il prit ce dernier parti, et fut exilé à Pétra, dans le désert d'Arabie.

13. Abraham, tenait la foi orthodoxe, et voulut la rétablir à Amide. C'est pour cela sans doute que Denys en parle si mal dans sa *Chronique*.

14. Eunome, en 546. (*Biblioth. orient.*, tom. 2, pag. 48.)

15. Cyriaque 1^{er} assista au cinquième concile général en 551.

16. Jean II, 551.

17. Cyriaque II, 578.

18. Siméon III, avant la fin du sixième siècle.

19. Abraham II, vers la fin du neuvième siècle.

AMINADAB (hébr., *peuple de bon gré*), de la tribu de Juda, fils d'Arum et père de Naasson et d'Élizabeth, femme du grand-prêtre Aaron.

AMINADAB. C'était apparemment un cocher célèbre, dont les chevaux couraient extrêmement vite, puisque le Cantique des Cantiques parle de ses chariots comme étant d'une légèreté singulière. (*Cant.*, c. 6, v. 11.)

AMINADAB, fils de Caath et frère de Coré. (1. *Par.*, c. 6, v. 22.)

AMINADAB ou ABINADAB, fils du roi Saül qui fut tué avec lui à la bataille de Gelboé. (1. Reg., c. 31, v. 2.)

AMINADAB ou ABINADAB, Lévyte, habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'Arche après qu'elle eut été ramené du pays des Philistins.

AMISADDAI, père d'Ahiézer, de la tribu de Dan. (Num., c. 1, v. 12.)

AMISE ou AMISSE, *Amissus*, ville grecque selon Arien et colonie d'Athènes, capitale autrefois du Pont, est située sur la mer. Théopompus dit qu'elle fut bâtie premièrement par les Milésins, qu'ensuite le prince des Cappadociens la réédifia, qu'Athénocle et les Athéniens y demeurèrent et l'appelèrent *Piræe*. Les Rois s'en emparèrent depuis; Eupator y bâtit des temples, et l'environna de bonnes murailles. Lucullus l'assiégea, après lui Pharmace; mais Antoine la soumit à César. On y voit des martyrs de la foi sous Antonin. On en fait la fête le 20 mars.

Évêques d'Amise.

1. Antoine assista au concile de Chalcédoine.

2. Érithrée souscrivit à la lettre de la province d'Hélénopont à l'empereur Léon.

3. Flore, dont on fait la fête dans l'Église grecque le 18 décembre. Il siégeait sous le jeune Justin, Tibère et Maurice, empereurs.

4. Tibère assista au sixième concile-général.

5. Léon..... au septième concile.

6. Basile..... au faux concile de Photius.

7. N..... nommé par le patriarche Léon, au refus de Manuel Comnène, empereur, qui ne voulait pas pourvoir à ce siège vacant depuis un an.

AMITAL (hébr., *l'ombre de sa chaleur*), fille d'un nommé Jérémie, de la ville de Lobna. Amital fut femme du roi Josias et mère de Joachas et de Sédécias, rois de Juda. (4. Reg., c. 23, v. 31.)

AMITERNO, ancienne ville des Sabins, selon Cluvier, dont on voit encore les ruines dans l'Abruzze ultérieure, au royaume de Naples. Tite-Live rapporte qu'elle fut soumise à l'empire par le consul Spurius Carvilius, et qu'elle donna des troupes auxiliaires à Scipion, quand il y passa pour aller en Afrique. C'était la patrie de l'historien Salluste et de saint Victorin qui en fut évêque, et qui scella de son sang les vérités de la religion. Elle ne cessa d'être épiscopale, que lorsqu'elle tomba tout-à-fait en ruine. Son siège fut uni à Aquila. Voici les évêques qui ont précédé cette union.

1. Saint Victorin, martyrisé sous l'empereur Nerva. (Voyez *Martyrologe romain*, 5 septembre.)

2. Valentin assista aux conciles de Rome sous Symmaque en 499, 501.

3. Cassorius, vers l'an 504.

4. Saint Célié, qui fut faus-

sement accusé d'avoir voulu trahir la ville , et pour cela précipité dans l'Aterno avec une pierre au col. (Voyez *Act. SS.*, juin , tom. 2, pag. 688.)

5. Léonce souscrivit au concile de Rome en 761.

6. Louis assista au concile de Rome où Bérenger abjura son hérésie pour la troisième fois en 1059, sous le pontificat de Nicolas II.

AMITIÉ. Le docteur Angélique joint l'amitié à l'affabilité qui est une vertu particulière et une partie de la justice par laquelle on se comporte dans le commerce avec le prochain, comme l'on doit et comme il convient de s'y comporter (2. 2. q. 114.) Il y a une vraie et une fausse amitié. La première est fondée sur la vertu ; la seconde sur l'intérêt et la cupidité. Les principaux actes ou devoirs de l'amitié sont la bienveillance ou l'affection intérieure, la concorde ou l'unanimité de desirs, de volontés, de sentimens dans ce qui est juste et honnête ; les services réels rendus dans le besoin. L'amitié véritable est fort louée dans l'Écriture qui nous en offre un beau modèle dans la personne de David et de Jonathan. L'histoire de l'Église nous en présente un autre excellent dans saint Basile et saint Grégoire de Nazianze.

AMIZADAB, fils de Banaïas. Il commandait une troupe sous Banaïas son père qui était un des capitaines de David. (1. *Par.*, c. 27, v. 6.)

AMMAN, *Ammanites*. (Voyez AMMON, AMMONITES.) La capitale des Ammonites, nommée dans l'Écriture *Rabbat-Ammon*, et dans les profanes, *Philadelphie*, est aussi quelquefois appelée *Amman*, et le pays des Ammanites, *Ammanitiis*.

AMMAUM ou EMMAUS, ville dont il est parlé dans les livres des Macchabées, auprès de laquelle Judas Macchabée battit Nicanor (1. *Macc.*, c. 9, v. 50.) Elle était située à vingt-deux milles de Jérusalem, dans la campagne, au commencement des montagnes de Judée, et elle fut depuis nommée Nicopolis, sous l'empire d'Alexandre, fils de Mammée, ou sous celui de Marc-Aurèle-Antonin. (Voyez *Reland Palæstin.*, l. 2, c. 6, pag. 426 ; et l. 3, pag. 759.)

AMMAUS. Voyez EMMAUS.

AMMAUS, lieu au voisinage de Tibériade, sur la mer de Génézareth, ou le lac de Cinéareth ou de Tibériade. Joseph dit qu'il y avait des bains d'eaux chaudes à Emmaüs. (Joseph., *Antiq.*, liv. 23, c. 3.)

AMMIEL (hébr., *peuple de Dieu*), fils de Gémal, de la tribu de Dan, fut un des douze députés par Moïse pour la visite du pays de Chanaan. (*Num.*, c. 13, v. 13.)

AMMIEL, père de Machir et de Bethsabée, laquelle, de femme d'Urie, devint épouse de David et mère de Salomon. (1. *Par.*, c. 3, v. 5.)

AMMIEL, fils d'Obédédon Lévitte qui fut établi portier du

Temple sous le règne de David.
(1. *Par.*, c. 26, v. 5.)

AMMIUD (hébr., *peuple de louange*), fils d'Éphraïm et père d'Élisama. (*Num.*, c. 1, v. 10.)

AMMIUD, de la tribu de Siméon, et père de Samuel, différent du prophète de même nom. (*Num.*, c. 34, v. 20.)

AMMIUD, de la tribu de Nephtali, père de Phedaël. (*Num.*, c. 34, v. 28.)

AMMIUD, père de Tholmaï, roi de Gessur. (2. *Reg.*, c. 13, v. 37.)

AMMON ou NO-AMMON, ville d'Égypte. Les prophètes nous représentent No-Ammon comme étant bâtie au milieu des fleuves et toute environnée d'eaux, ayant la mer pour son trésor, et ses eaux pour son rempart et sa force; cela fait juger que No-Ammon n'est autre que Diospolis, ou la ville de Jupiter, située dans le Delta, sur un bras du Nil, entre Busiris au midi, et Mendèse au nord, à une petite distance de la mer Méditerranée. Elle avait autour de soi des lacs que l'on pouvait appeler des mers, dans le style des Hébreux.

AMMON ou HAMMON ou JUPITER-AMMON, dieu des Égyptiens qui est peut-être le même que Cham qui peupla l'Afrique et qui fut père de Mizraïm, auteur des Égyptiens. Ammon avait un temple fameux dans l'Afrique où il était adoré sous la figure d'un belier. Ce temple était situé dans un lieu délicieux

environné d'un affreux désert. Il y avait aussi un oracle qu'Alexandre consulta et qui tomba insensiblement dans le mépris. L'Écriture ne dit rien de cette fausse divinité en particulier; mais elle parle de Cham et de la ville d'Ammon ou de No-Ammon qui lui était principalement dévouée. Le dieu Hammon des Égyptiens était le même que Jupiter des Grecs; d'où vient que ceux-ci appellent *Diospolis*, ville de Jupiter, la ville que les Égyptiens nommaient *No-Ammon*, la demeure d'Ammon.

AMMON, fils de Loth, né de ce patriarche et de la plus jeune de ses filles. Il demeura à l'orient de la mer Morte et du Jourdain, dans les montagnes de Galaad, et fut père des Ammonites. (*Gen.*, c. 19, v. 38.)

AMMON (saint), solitaire, fondateur de l'ermitage de Nitrie en Égypte, dont le vrai nom était *Amous* ou *Amoun*, naquit dans la Basse-Égypte vers l'an 285, au commencement de l'empire de Dioclétien. Ammon ayant perdu de bonne heure ses nobles et riches parens, fut mis entre les mains d'un tuteur qui, sans l'avoir consulté, le maria à l'âge de vingt-deux ans. Ammon en passa dix-huit avec son épouse comme avec sa sœur, après lesquels il se retira sur la montagne de Nitrie où il devint le père et le premier supérieur d'un grand nombre de solitaires qui le prirent pour leur guide dans le chemin du Ciel. Il fut fort ami du grand saint Antoine,

qu'il visitait souvent, et dont il était quelquefois visité. Il eut le don des miracles, et mourut âgé de soixante-deux ans, en 347 ou 348. Saint Antoine, éloigné de Nitrie de treize journées de chemin, connut le moment de sa mort, et déclara qu'il avait vu son âme monter au ciel. Le Martyrologe romain ne fait pas mention de notre saint. Le Ménologe des Grecs marque sa fête au 4 d'octobre. (Pallade, *Hist. Laus.* dans Rosweide, l. 2, c. 30 des *Pères des déserts*. Cotelier, tome 1^{er} des *Monum. de l'Eglise grecque*. Bulteau, *Hist. mon. de l'Orient*. Tillemont. Fleury, Baillet. 4 octobre.)

AMMON, autre Égyptien du même siècle qui fut fait évêque par saint Athanase qui lui avait adressé sa lettre touchant la chasteté. Ce pourrait bien être l'auteur du traité spirituel contenu en dix-neuf chapitres et publié parmi les œuvres de saint Ephrem, que quelques uns attribuent à saint Ammon de Nitrie.

AMMONAIRE, vierge et martyre d'Alexandrie, compagne de saint Épimaque. (Voyez ÉPIMAQUE.)

AMMONITES ou AMMANITES, peuple fameux descendu d'Ammon. (Genèse, cap 19, v. 38.) Dieu défendit aux Israélites d'attaquer les Ammonites parce qu'ils ne voulaient pas leur donner le pays qu'ils occupaient. Ils furent presque toujours en guerre avec les Israélites, et très-souvent vaincus, d'a-

bord par Jephthé, ensuite par Saül, David, Salomon et plusieurs rois d'Israël, jusqu'à ce qu'ils fussent menés en captivité par Nabuchodonosor, et enfin entièrement détruits ou confondus avec les Arabes : ce qui arriva dans le second siècle de l'Eglise, au rapport d'Origène. (Origène *in Job.*, liv. 1.)

AMMONIUS, philosophe chrétien, maître de Plotin et d'Origène, fleurit dans Alexandrie où il enseignait publiquement la philosophie sous l'empire d'Alexandre. Porphyre l'accuse fausement d'avoir quitté la religion chrétienne dans laquelle il avait été élevé ; car il est constant, comme le remarquent Eusèbe et saint Jérôme, qu'il est demeuré jusqu'à la fin de sa vie attaché à la doctrine et aux préceptes du christianisme ; témoins, dit Eusèbe, les ouvrages excellens qu'il a laissés, qui sont des monumens authentiques de sa foi et de son esprit, comme le livre qu'il a intitulé, *de l'Accord de Moïse et de Jésus-Christ*, et tous les autres qu'on peut trouver chez les personnes d'étude. Il faut mettre au nombre de ces ouvrages un Évangile composé des quatre, c'est-à-dire une espèce de concorde qu'il avait faite avec beaucoup de travail et d'étude, comme Eusèbe en est témoin, dans l'Épître à Carpianus qu'il a mise à la tête de ses canons sur les Évangiles ; ce qui a donné occasion à saint Jérôme de dire qu'Ammonius avait écrit des canons pareils à ceux d'Eusèbe :

mais ce ne sont pas, à proprement parler, des canons qu'Ammonius avait composés; car les canons ne sont que des indices des endroits des Évangiles qui sont contenus dans un, deux, trois ou quatre évangélistes; au lieu que l'harmonie ou la concorde d'Ammonius contenait le texte entier des quatre évangélistes dont Eusèbe s'était servi pour faire ses canons qui se rapportaient à cette concorde, et qui en étaient comme la table. Trithème attribue aussi des canons à Ammonius, mais ce sont ceux d'Eusèbe. Nous avons présentement dans la bibliothèque des Pères une Harmonie des quatre évangélistes, attribuée faussement à Tatien par Victor de Capoue, que le cardinal Baronius, le père Labbe et plusieurs autres savans attribuent à Ammonius. Il est certain que ce n'est point l'ouvrage de Tatien, qui avait retranché les généalogies de Jésus-Christ qui se trouvent dans cette concorde; elle porte le nom d'*Harmonie*, et elle est attribuée dans le titre à un auteur d'Alexandrie; c'est ce qui a fait conjecturer à Baronius que c'est celle d'Ammonius qui était à Alexandrie, et dont l'ouvrage portait le titre d'*Harmonie*. Zacharie, évêque de Chrysople qui vivait dans le douzième siècle, et qui a fait des commentaires sur l'*Harmonie* d'Ammonius, a suivi mot à mot celle-ci; ce qui confirme la conjecture de Baronius. Cette Ammonius est surnommé *Saccas* ou

porte-sac, de son premier métier qui était de porter du blé dans des sacs. Il mourut vers l'an 230. (Saint Jérôme, in *Catal.*, cap. 55. Tillemont, *Mém. ecclés.* Dupin, troisième siècle. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. ecc.* tom. 2, pag. 544.)

AMNIOMANTIE. Sorte de divination ou de présage qu'on tire de la coiffe ou membrane qui enveloppe quelquefois la tête d'un enfant lorsqu'il vient au monde. C'est une erreur populaire que de croire que les enfans qui naissent ainsi coiffés doivent être plus heureux que les autres.

AMNISTIE, est l'oubli et le pardon général de quelque crime, accordé par le prince à ses sujets, par un traité ou par un édit. C'est ordinairement la voie par laquelle les Princes se réconcilient avec leurs peuples, après une révolte ou un soulèvement. L'amnistie générale ne couvre point une injure commise de particulier à particulier, quand elle n'est pas relative à la querelle publique. L'amnistie est aussi dans les troupes un pardon qui s'accorde aux déserteurs. (M. Denizart, *mollect. de jurisprud.* au mot AMNISTIE.)

AMNON (hébr. *fidèle et véritable*), fils aîné de David et d'ACHINOAM, sa seconde femme. (2. *Rég.*, cap. 13, v. 1 et *seq.*) Amnon ayant conçu une passion violente pour sa sœur Thamar qui était fille de David et de Maacha et sœur d'Absalon, fit le malade; et lorsque le roi David son père alla pour le visiter,

il lui demanda la permission de faire venir Thamar sa sœur dans son appartement pour lui apprêter à manger ; mais lorsque Thamar lui eut apprêté ce qu'il souhaitait , il n'en voulut point manger ; et ayant fait sortir tout le monde , il fit violence à sa sœur , malgré sa résistance. Absalon , frère de Thamar , ayant appris de sa propre bouche ce qui lui était arrivé , conçut dès lors le dessein de s'en venger ; ce qu'il exécuta en faisant tuer Amnon dans un festin auquel il l'avait invité avec ses autres frères , l'an du monde 2974 ; avant Jésus-Christ 1026.

AMNON, fils de Simon. (1. *Par.* cap. 4 , v. 20.)

AMOC , de la race des sacrificateurs qui revinrent de Babylone. (2. *Esdr.* , cap. 12 , v. 20.)

AMON, gouverneur de la ville de Samarie , retint en prison le prophète Michée par l'ordre du roi Achab. (3. *Reg.* , cap. 22 , v. 26.)

AMON, roi de Juda , fils de Manassès dont il imita les impiétés. Il ne régna que deux ans à Jérusalem , et fut tué dans sa propre maison par ses serviteurs l'an du monde 3365 ; avant Jésus-Christ 635. Josias son fils lui succéda.

AMONA, ville où Ézéchiél prédit que devait être la sépulture de Gog et de ses gens. On ne connaît aucune ville de ce nom dans la Palestine. Amona signifie *la multitude* , et le prophète a seulement prétendu marquer que le carnage des gens de Gog

sera si grand , que le lieu de leur sépulture pourra être appelé *multitude*. (*Ezéchiél* , cap. 39 , v. 16.)

AMORIUM , ville épiscopale du diocèse d'Asie , dans la Phrygie salulaire du côté qu'elle est bornée par la Galatie , éloignée de trois jours de Dorilée. Les actes du concile de Chalcédoine la mettent dans la Galatie , aussi bien que toutes les notices des évêchés dont une en fait un siège métropolitain , et les autres un archevêché. Nous n'en connaissons que les évêques suivans :

1. N... , pour lequel un prêtre appelé *Tyran* , souscrivit au premier concile de C. P.

2. Ablabius , au premier concile d'Ephèse.

3. Mystérius , au concile de Chalcédoine.

4. N.... qui invita le B. Théodore Sicéote à célébrer les saints Mystères , et à donner la bénédiction au peuple. Théodore vivait sous l'empereur Maurice.

5. Théodore , au sixième concile général.

6. N... , que les Sarrasins qui assiégeaient Amorium , voulaient avoir pour le mettre à mort ; mais Solymán , leur chef , n'y consentit pas , et le fit évader sous l'habit d'un homme qui portait du bois et de l'eau.

7. Théodose , au septième concile général.

8. Eudoxe , que Nicéphore , patriarche de C. P. , employa dans une conférence qu'il eut avec Léon l'Arménien.

9. Théophile , envoyé de Pho-

tius au pape Nicolas pour défendre sa cause.

10. Bessarion assista au concile de Photius après la mort de saint Ignace ; il y est souscrit entre les métropolitains.

11. N.... assista au concile de C. P. sous le patriarche Xiphilin , le 19 mars 1065.

AMORRHÉENS (hébr. *amer* ou *rebelle*), peuples descendans d'Amorrhæus, quatrième fils de Chanaan. Ils demeuraient dans les montagnes qui sont au couchant de la mer Morte, et entre les torrens de Jabok et d'Arnon, à l'orient de la même mer. C'est sur leurs rois Séhon et Og que Moïse fit la conquête de ce pays l'an du monde 2553 ; avant Jésus-Christ 1447. Souvent dans l'Écriture le nom d'Amorrhéen se prend pour tous les Chanaanéens en général.

AMORT (Eusèbe), né à Polingue en Allemagne , chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin et de Saint-Jean-de-Latran , selon d'autres , théologien du cardinal d'Erçari , est auteur des ouvrages suivans : 1° *Philosophia Polingana* , in-fol. 2° *De Indulgentiis* , in-fol. 3° *Theologia dogmatica et moralis* , 4 vol. in-fol. 4° *Quæstiones selectæ , moralis* . 2 vol. in-4°. 5° *Examen Clericorum* , in-8°. 6° *Compendium historiæ ecclesiasticæ* , 3 vol. in-4°. 7° *Dissertationes variæ* (*) in-4°. 8° *De Revelationibus , Visionibus et Apparitionibus privatis regulæ tutæ ex scriptura , conciliis , sanctis Patribus , aliisque optimis illus-*

tratæ. Augustæ Vindelicorum sumptibus Martini Veit , 1744, in-4°. 9° *Controversia de revelationibus Agredanis* , in-4°. 10° *Responsio ad novos impugnatores* , in-4°. 11° *Elementa Juris canonici* , 3 vol. in-4°. 12° *De Turbis Galliæ occasione Bullæ Unigenitus* , in-4°. 13° *Manuale Confessariorum , ad usum sanctæ Rom. Eccl.* 14° *Dictionarium Pontanum , pluribus auctum et reformatum* . 15° *Scutum Kempense , seu vindiciæ* , 4 lib. *de imitatione Christinovæ* , in-4°. 16° *Epistola critica de punctis controversiæ Kempensiæ præcipuis* in-8°. 17° *Plena ac succincta informatio de controversia super lib. de Imitatione Christi* , in-8°. 18° *Polyerates Gergensis exauctoratus* , in-8°. 19° *Chronicon monasterii Badensis* , ordin. Can. Reg. Sancti Aug. , in-4°. 20° *Controversiæ novæ morales , recenter motæ et exactius discussæ* , in-8°. 21° *Catechismus Bellarmini , illustratus* , in-8°. 22° *Idea divini amoris , seu expositio distincta , primi ac maximi mandati* , in-8°. 23° *Demonstratio critica religionis catholicæ nova* (*), *modesta , facilis ubi ex indubiis primitivæ Ecclesiæ documentis , tam per discussionem articulorum fundamentalium in particulari , quam per signa generalia veræ religionis characteristicæ , demonstratur religionem catholicam cæteris prætestantium religionis evidenter probabiliorem ac eo ipso certissime veram esse ; Venetiis , apud Joannem-Baptis-*

iam Recurti, 1744, in-fol. 24° *Oc-tiduana exercitia, adusum Cleri per diæcesim Augustanam*, in-4°. 25° *Responsa ad scrupulos R. P. Georgii Lienard*, in-8°. 26° *Vetus disciplina Canonorum regularium et sæcularium criticè et moraliter expensa*, in-4°. 27° *De Privilegiis religiosorum*, in-4°. 28° *Prolegomena Scripturæ Sacræ, facili methodo explicata*, in-4°. 29° *Quæstio moralis super mutuo et eleemosina, discussa*. 22° *Hallucinationes et responsio ad P. Virgilium Sergilium Seldemai*, in-8° 2 v. 31° *Nova Demonstratio de falsitate revelationum agredanarum*, in-4°. 32° *Prætor Wesofontanus quoad approbationem sui responsi Juridici circa usuram ad forum canonicum remissus*. (*) *Journal des Savans*, 1745, pag. 55 et suiv. (**) *Ibid.*, pag. 438.)

AMORTISSEMENT, sorte de grâce que le Roi accordait par lettres - patentes aux gens de main-morte, comme églises et communautés, de tenir des fiefs et héritages à perpétuité, sans être obligés de les mettre hors de leurs mains, moyennant une somme qu'on lui payait pour le dédommager des profits et confiscations qui lui auraient appartenu dans les mutations qui se seraient faites, s'ils fussent restés dans le commerce ordinaire. (*Exemptio caduca, liberatio à caducitate*.) L'amortissement était dû au Roi, et l'indemnité aux seigneurs, parce qu'il était juste qu'ils fussent dédommages par ce moyen des avantages qui

leur revenaient quand les biens changeaient de main.

Le droit d'amortissement dû au Roi par les gens de main-morte était imprescriptible, parce que c'était un droit de sa couronne. Il était aussi arbitraire, et se taxait par le Roi. Lorsque les gens de main-morte avaient obtenu des lettres d'amortissement, leurs seigneurs ne pouvaient les contraindre de vider leurs mains, nonobstant la disposition des coutumes contraires.

L'arrêt du Conseil-d'État du 21 janvier 1738 avait fait un règlement général qui marque le cas où le droit d'amortissement était dû ou non par les gens de main-morte.

L'article 1^{er} en exemptait les échanges, acquisitions, dons et legs de terres et maisons, faites pour l'agrandissement des églises et autres lieux servant au service divin.

L'article 2 en exemptait les échanges et acquisitions faites par les personnes religieuses pour leur servir de lieux réguliers, jardins et bâtimens intérieurs dont on ne tire aucun profit; et dans ces deux cas étaient compris les hôpitaux généraux, les autres lieux d'hospitalité, les écoles de charité, etc.

L'article 6 assujettissait à ce droit les acquisitions, dons, legs faits en faveur des hôpitaux généraux et particuliers, maisons et écoles de charité, à moins que les biens acquis, échangés ou donnés n'en fussent exempts

par des déclarations ou arrêts du conseil.

L'article 6 exemptait de ce droit les fondations perpétuelles de prières faites dans les hôpitaux ou maisons de charité, jusqu'à concurrence seulement de ce qui était nécessaire pour acquitter les fondations. Le même article y assujettissait les fondations perpétuelles de prières faites à tous autres gens de main-morte, sur le pied des sommes en entier données pour cette destination, lorsque le donateur n'avait pas fixé les sommes qu'il voulait être employées à l'acquit de ces fondations.

L'article 7 exemptait de ce droit les dons et legs de rente sur l'hôtel-de-ville de Paris, sur les tailles et sur le clergé, et sur les diocèses particuliers, même faits par fondation.

L'article 8 en exemptait aussi tous édifices construits ou rétablis qui ne produisaient pas par eux-mêmes, et qui servaient seulement à la commodité des fermes.

L'article 9 y assujettissait les constructions à neuf faites par des gens de main-morte sur un terrain non amorti, dont ils pouvaient tirer des loyers sur le pied de la valeur, tant du sol que des bâtimens.

L'article 11 ordonnait que les reconstructions avec augmentation ou non fussent sujettes à l'amortissement sur le pied de ce dont le loyer serait augmenté, à la déduction du tiers sur cette augmentation de loyer, en jus-

tifiant de l'amortissement tant du sol que des anciens bâtimens.

L'article 12 défendait aux gens de main-morte de joindre à leurs clôtures aucunes maisons, ni faire, soit dans lesdites clôtures, soit en dehors, aucunes constructions à neuf, ni reconstructions de bâtimens, qu'après avoir communiqué les plans et devis aux intendans dans les provinces, et dans Paris au lieutenant-général de la police, à peine de payer le double des droits si les bâtimens étaient sujets à l'amortissement. (*Voy. Fleury, Institut. au droit eccl., tom. 1, p. 350. Lacombe, verb. Amortissement. Bacquet, Traité des Amortissemens. Voy. MAIN-MORTE.*)

Quand on donnait des biens à l'Église, et que la donation était entre-vifs, c'était l'Église qui payait les droits d'amortissement; mais si la donation était testamentaire, c'était aux héritiers à payer ces droits, parce qu'on présumait que l'intention du testateur avait été de faire jouir l'Église de ce qu'il lui laissait, sans qu'on en diminuât rien pour le paiement du droit d'amortissement. (*Conférences de Paris sur l'usure, tom. 4, pag. 247.*)

AMOS, le troisième des douze petits prophètes chez les Latins, et le second chez les Grecs, était, à ce que l'on croit communément, simple pasteur de la petite ville de Thecué dans la tribu de Juda, à quatre lieues

de Jérusalem , vers le midi. Comme il prophétisait dans la ville de Béthel , sous le règne de Jéroboam II, Amasias , prêtre de Béthel , l'obligea de se retirer dans le royaume de Juda où il continua à prophétiser dans la ville de Thecué ; d'où vient sans doute qu'on le dit natif de cette ville , quoiqu'il y ait plus d'apparence qu'il soit né dans les terres d'Israël. (*Amos.* , c. 7 , v. 10.) Il commença à prophétiser la seconde année avant le tremblement de terre qui arriva sous le règne du roi Ozias.

Il parle contre Damas , contre les Philistins , les Tyriens , les Iduméens , les Ammonites , les Moabites , le royaume de Juda , et celui des dix tribus. Il annonce la mort du roi Zacharie , la venue de Phul et de Téglatphalassar , rois d'Assyrie , sur les terres d'Israël. Il parle de la captivité des dix tribus et de leur retour dans leur pays , en leur reprochant leurs différens désordres , surtout leurs pèlerinages à Béthel , à Dan , à Galgal , et leurs juremens par les faux dieux qu'on y adorait. On ignore le temps et le genre de la mort d'Amos. Saint Jérôme ne remarque rien de grand dans le style de ce prophète. (*Hiéronim. , Prolog. exposit. in Amos.*) Il emploie souvent des comparaisons tirées de la vie champêtre dans laquelle il avait été élevé. Les Grecs l'honorent le 15 juin , et les Latins le 31 mars.

AMOS , père du prophète Isaïe , était , dit-on , fils du roi Joas

et frère d'Amasias , roi de Juda.

AMOS , fils de Nahum et père de Mathatias , se trouve dans la généalogie de Jésus - Christ. (*Luce* , c. 3 , v. 25.)

AMOSA , ville de la tribu de Benjamin. (*Josué* , c. 18 , v. 26.)

AMOT-D'OR ou HAMOTH-D'OR , autrement *Hommon*. Voy. AMATH-D'OR.

AMOTO (Michel) , docteur en droit et en théologie , protonotaire apostolique et l'un des confrères de la congrégation érigée à Naples sous le titre des *Missions apostoliques* , est auteur de plusieurs ouvrages écrits en latin , dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition ecclésiastique. En 1707 , il fut fait premier chapelain de l'église royale de Châteauneuf , et ensuite pénitencier , théologien et examinateur pour la cour du chapelain majeur du royaume. En cette qualité , il eut charge en 1719 de faire la visite de toutes les églises et chapelles royales , et il fut employé par les vice-rois en diverses commissions par rapport à la juridiction du prince. Il est mort à Naples âgé seulement de quarante-sept ans. C'était un homme fort éclairé et habile dans la littérature. Ses ouvrages sont : 1° Une *Dissertation historique , dogmatique et morale sur l'espèce de baume que l'on doit employer pour faire le saint-chrême* , à Naples , in-8° , 1722. Cette dissertation fut réimprimée la même année et au même lieu , avec des augmentations. 2° Une *Dissertation historique , philo-*

sophique et morale sur l'usage où étaient plusieurs fidèles , au rapport de Socrate, *Hist. ecclés.*, liv. 5 , chap. 22 , de manger des oiseaux aussi bien que des poissons pendant le jeûne qui précédait la fête de Pâques; parce que, dit Socrate , les oiseaux out été faits des eaux , selon le témoignage de Moïse. Cette dissertation de Michel d'Amato a été imprimée à Naples en 1723 , in-8°. 3° Quatre Dissertations historiques et dogmatiques récitées dans une assemblée de gens de lettres en 1728. La première sur ce sujet : « Pourquoi dans le symbole » de Nicée et dans celui de Constantinople on a omis l'article » de la descente de Jésus-Christ » aux enfers ? » La seconde, sur la situation de l'enfer. La troisième , où il examine comment Jésus-Christ s'est comporté dans l'institution de l'Eucharistie dans la dernière cène , et s'il s'est servi d'un ou de plusieurs calices. La quatrième , sur l'usage où étaient les premiers fidèles de recevoir l'Eucharistie dans leurs mains. Ces quatre dissertations ont été imprimées à Naples en 1728 , in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en latin. (*Biblioth. ital.* , tom. 7 , pag. 265 , 266.)

AMOUR (frères de l') , fanatiques qui parurent en Hollande vers l'an 1590 , et qui passèrent en Angleterre où Henri Nicolas de Liège publia les blasphèmes de sa secte dans plusieurs livres , entre autres l'Évangile du royaume , les Sentences dominicales , la Prophétie de l'esprit d'amour ,

la publication de la paix sur la terre.

AMOUR (Guillaume de saint) , ainsi nommé d'un bourg ou village du comté de Bourgogne dont il était originaire , docteur de l'Université de Paris , eut en 1253 de grands démêlés avec les jacobins et les cordeliers , dont voici le sujet. L'an 1229 , pendant la minorité du roi saint Louis et la régence de la reine Blanche de Castille , l'Université de Paris , ne pouvant avoir justice de la mort de quelques uns de ses écoliers qui avaient été tués par des soldats , cessa ses leçons publiques et se retira en partie à Reims , en partie à Angers , suivant le droit qu'elle prétendait avoir dans ces sortes d'occasions. Les jacobins qui jusqu'alors n'avaient point pris de degrés , crurent que cette occasion leur était favorable pour se faire recevoir docteurs en théologie , et se mirent en possession d'une chaire publique , sous l'agrément de l'évêque de Paris et du chancelier de l'Université. Quatre ans après , ils obtinrent encore une autre chaire chez eux , et ouvrirent dans les autres villes du royaume des écoles publiques. L'Université voulut s'opposer à ces nouvelles érections , et défendit par un décret aux réguliers d'avoir à l'avenir plus d'une chaire publique. Les dominicains refusèrent d'obéir au décret ; et ayant été pour cela retranchés du corps de l'Université , ils s'adressèrent au pape Innocent iv qui ordonna aux

membres de l'Université de les rétablir, sous peine d'excommunication. Après bien des contestations de part et d'autre, les archevêques de Bourges, de Reims, de Sens et de Rouen, terminèrent enfin ce différend le 1^{er} mars 1256. Les dominicains furent maintenus dans la possession de deux chaires, à condition qu'ils demeureraient séparés de la Société scholastique des docteurs et des écoliers séculiers de Paris, et qu'ils renonceraient à certains privilèges dont le pape Alexandre iv venait de les gratifier. Les dominicains promirent tout; mais le pape trouvant mauvais que ce concordat eût été fait sans sa participation, voulut que ses bulles eussent leur effet; et le 18 juin de la même année déclara, par une nouvelle bulle, Guillaume de St.-Amour, Odon de Douay, docteurs en théologie, M^e Nicolas, de Barsur-Aube, et Chrétien, chanoine de Beauvais, comme les principaux auteurs du trouble, déchus de toutes leurs dignités et bénéfices; leur défendit d'enseigner, et à qui que ce fût, de prendre leurs leçons; ordonnant de plus qu'ils seraient chassés du royaume. Ce fut là une source de querelles entre ces docteurs, principalement Guillaume de Saint-Amour et les dominicains. Ceux-ci l'accusèrent d'avoir avancé des choses contraires à l'honneur du Saint-Siège, et d'avoir fait un libelle diffamatoire contre le pape. Ils ajoutèrent qu'il calomniait leur Ordre.

Guillaume fit contre eux son livre, *des Périls des derniers temps*. Les dominicains le déférèrent au pape comme injurieux à l'Église. Ils devaient dire, à leur Ordre, parce qu'ils y étaient maltraités aussi bien que les cordeliers. Le pape s'en offensa; et quoiqu'il eût renvoyé absous de Rome où il était venu pour défendre sa cause, il lui adressa en chemin une lettre par laquelle il lui défendait d'entrer en France sous peine d'excommunication, et lui interdisait pour toujours le pouvoir d'enseigner. Après la mort de ce pape, qui arriva en 1261, Guillaume revint à Paris, changea la disposition de son livre, et l'envoya à Clément iv qui lui répondit qu'il l'examinerait et qu'il en conférerait avec des personnes éclairées. Cette lettre est du 17 octobre 1266. Guillaume mourut en 1272, comme porte son épitaphe qui est dans l'église de Saint-Amour. Ses ouvrages ont été imprimés en 1632, par les soins de M. de Flavigni, docteur de Sorbonne, qui a caché son nom sous celui d'Alitophile, aussi bien que le nom de la ville où ils ont été imprimés, et celui de l'auteur sous cette énigme : *Constantiæ ad insigne bonæ fidei apud Alitophilos*.

Le livre *des Périls des derniers temps* est un de ses principaux ouvrages; il est précédé d'une préface sur le livre des Psaumes, d'un Commentaire imparfait sur le premier psaume, et d'un Sermon sur la parabole du Pharisien et du Publi-

cain : on peut juger de ces ouvrages par les traits suivans. Il y dit que ces réguliers courent les tables des rois , des princes et des prélats pour y faire bonne chère ; ce qui ne convient point à des religieux et à des prédicateurs. Il ajoute qu'ils aiment les premières chaires , et qu'ils se font nommer par les puissances séculières pour prêcher dans les églises , sans déférer à l'autorité des évêques et des autres prélats. Il tourne en ridicule ce nom de maîtres qu'ils se donnent entre eux. Il leur applique ces paroles de saint Paul : « Il viendra des » hommes amoureux d'eux- » mêmes , avarés , glorieux , su- » perbes , médisans , désobéis- » sans à leurs supérieurs , in- » grats , impies , etc. » Il se propose ensuite deux questions , savoir , s'il est permis , 1^o de donner tout son bien aux pauvres et de se réduire à la mendicité ; 2^o si on doit donner l'aumône à un mendiant valide ? et il répond négativement à ces deux questions. Le reste de ses écrits est pour se justifier des reproches que les deux Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François lui faisaient : mais il faut avouer qu'il n'y fait que confirmer les préjugés qu'on avait contre lui. Il y a encore un Sermon de Guillaume de Saint-Amour sur le même sujet , prêché le jour de la fête de Saint-Jacques et de Saint-Philippe , qui contient les mêmes maximes. Son style est simple. Il y fait parade de son savoir dans le Droit canon et dans

les règles de l'état monastique , mais il les applique ordinairement très-mal , et on peut dire qu'il donna beau champ à ses adversaires pour le combattre et le faire condamner. (*Hist. de l'Un. de Paris* , S. Anton. Paul Émile , Bellarm Sponde , a. c. 1253. Mezerai Dupin , treizième siècle. Cave.)

AMOUR (Louis Gorin de Saint-) , docteur en théologie de la faculté de Paris , maison et société de Sorbonne , né à Paris le 27 octobre 1619 , fit ses études avec succès dans l'Université de Paris ; et étant bachelier , fut élu recteur de l'Université. Il reçut le bonnet de docteur en 1644 , et cinq ans après , il se distingua dans l'affaire de la dénonciation des cinq propositions à la Faculté. Il fut un des docteurs que les évêques qui demandaient la distinction des cinq propositions choisirent pour députer à Rome , sous le pontificat d'Innocent x. Il travailla fortement avec ses collègues à soutenir leur cause ; mais n'en ayant pas pu venir à bout , il revint en France où il soutint le parti de M. Arnauld dans la faculté de Théologie de Paris ; n'ayant pas voulu signer la condamnation de ce docteur , il en fut exclu. Il fit imprimer en 1662 un Journal de ce qui s'était passé à Rome touchant l'affaire des cinq propositions , que l'on croit avoir été rédigé sur ses Mémoires et sur ceux de M. l'abbé de La Lane son confrère , par MM. Arnauld et de Sacy. On a encore de lui d'au-

tres ouvrages sur les affaires de l'Église de son temps. Il est mort le 15 novembre 1687, âgé de soixante-sept ans. (*Mém. du temps*. Dupin, *Table univ. des Aut. eccl.* Moréri, édition de 1759.)

AMOVIBLE, *ab amovendo*, est un terme employé dans l'Église pour signifier un office ou bénéfice qui n'est pas perpétuel, ou dont le titulaire peut être révoqué *ad nutum*. Ce terme répond à celui de *manuel*, employé par les canonistes pour exprimer ce que signifie *amovible* en notre langue. Les bénéfices manuels sont ainsi nommés, parce que ceux qui les possèdent sont pour ainsi dire sous la main et dans la dépendance de leurs supérieurs. Or, on distingue deux sortes de bénéfices manuels, les uns sont séculiers, et les autres réguliers. Les séculiers sont tels par leur nature et par la disposition du fondateur; et les réguliers par la qualité de la personne qui les possède et qui est sous l'obéissance de ses supérieurs. (Lotterius, *de re Benef.*, lib. 1, q. 7, n° 14.)

Les ultramontains mettent au nombre des bénéfices manuels, par opposition aux véritables bénéfices érigés en titre à perpétuité, le droit que le pape accorde à un particulier, de jouir pendant sa vie d'une portion des biens de l'Église, à prendre, par exemple, sur les revenus d'un bénéfice. Ils ont aussi pour principe que les bénéfices manuels ne sont pas compris sous les résér-

ves même générales des papes, non plus que dans les règles de la chancellerie, *nisi de eis expressum fuerit*. Ils disent encore que le légat du pape n'a pas le pouvoir de réserver ces bénéfices; mais ils ajoutent qu'un impétrant qui en est pourvu doit les exprimer, s'il ne veut rendre ses provisions subreptices; à moins que ces bénéfices manuels ne fussent tels qu'improprement, comme des simples ministères ou vicairies temporelles. (Felin, *in c. tuas*, column. 3, *de major. et obedient.* Staphil, *in cap. utr. vers. similiter*. Moneta, *de Reserv.*, q. 8.)

Sur la question si les bénéfices manuels peuvent être résignés même en faveur, Flaminus décide „après plusieurs autres auteurs, qu'ils peuvent l'être. (Flamin., *de Resign.*, lib. 2, q. 11.)

En France, nous ne reconnaissons de bénéfices manuels que chez les réguliers, qui les appelaient anciennement *obédiences*, à cause de l'obligation où étaient les religieux qui en étaient pourvus, de les quitter quand leurs supérieurs le leur ordonnaient.

La déclaration du 29 janvier 1686, enregistrée le 9 février, ne permet pas de faire desservir par des prêtres amovibles les cures unies à des Chapitres ou autres Communautés ecclésiastiques; elle veut que ces cures et celles où il y a des curés primitifs soient desservies par des curés ou vicaires perpétuels, et qu'ils en soient pourvus en titre.

AMPHIBOLOGIE. Discours amphibigu , et qui a double sens , tel que cette réponse que fit l'Oracle à Pyrrhus qui l'avait consulté touchant la guerre qu'il méditait contre les Romains : *Aio te , AEacida , Romanos vincere posse.* Quelques uns , pour éviter le mensonge , tombent dans des amphibologies qui sont en effet souvent de purs mensonges.

AMPHIEN ou **APPHIEN** ou **APPIEN** (saint) , martyr à Césarée en Palestine , était d'une famille des plus qualifiées de Lycie , province méridionale de l'Asie mineure sur la Méditerranée. Ses parens l'envoyèrent étudier à Bérithé en Phénicie où Dieu , par une protection singulière , le préserva de la contagion du siècle. Ayant fini son cours d'étude l'an 304 , il revint chez ses parens qu'il s'efforça inutilement de convertir , à l'exception peut-être de son frère Édèse ; ce qui lui fit abandonner la maison paternelle , en se laissant aller à l'esprit de Dieu qui le conduisit à Césarée en Palestine. Lorsque l'ordre de Gallère Maximien fut venu à Césarée pour persécuter les chrétiens , le jeune Apphien eut le courage d'arrêter tout court le gouverneur Urbain , au moment qu'il levait la main pour sacrifier aux idoles , et de lui faire des remontrances sur son erreur. Une action si hardie fit conduire Apphien dans la prison où on le laissa pendant vingt-quatre heures dans la torture des entraves de

bois , et dont il ne sortit que pour être déchiré avec des ongles de fer , brûlé jusqu'aux os , et enfin jeté dans la mer qui rejeta son corps devant la porte de la ville qui regarde le port. Ceci arriva l'an 306 , le deuxième jour d'avril , selon Eusèbe , jour auquel les Grecs célèbrent sa mémoire avec celle de son frère saint Édèse. L'Histoire de saint Amphien se trouve dans celle des Martyrs de Palestine , durant la persécution de Dioclétien , écrite par Eusèbe , témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. (Paillet , 2 avril.)

AMPHILOQUE (saint) , archevêque d'Icône et ami particulier de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze , était de Cappadoce. Après avoir exercé quelque temps la rhétorique , il s'attacha au barreau où il fit la fonction d'avocat et de juge. Il se retira ensuite dans une solitude de Cappadoce appelée *Ozizales* ; et après y avoir mené quelque temps une vie très-sainte , il fut , l'an 374 , ordonné archevêque d'Icône , métropole de la Lycanie , province du diocèse d'Asie , limitrophe de la Cappadoce. Étant évêque , il prit soin non seulement de son église , mais aussi des affaires des églises voisines. Il assista au deuxième concile de C. P. et y fut commis pour avoir soin des affaires ecclésiastiques de son pays. Vers l'an 383 , il tint un concile à Side , contre les Messaliens dont Photius parle au volume 52. Théodoret rapporte , au chap. 16 du livre 5 de

son Histoire , que saint Amphiloque supplia l'empereur Théodose de défendre aux hérétiques de faire leurs assemblées en aucun lieu ; que l'empereur ayant jugé qu'il y avait trop de rigueur dans sa demande , la lui refusa ; que saint Amphiloque étant retourné quelque temps après au palais, et ayant vu auprès de l'empereur Théodose son fils Arcadius qui avait déjà été proclamé empereur , il salua le père sans saluer le fils ; que Théodose se persuadant qu'il avait manqué à ce devoir par inadvertence, lui commanda de saluer son fils, et que saint Amphiloque lui ayant fait réponse que c'était assez qu'il l'eût salué , Théodose se mit en colère , témoignant être offensé du mépris que l'on faisait de son fils ; qu'alors le sage Amphiloque lui dit : Vous ne sauriez souffrir qu'on fasse injure à l'empereur votre fils, et vous souffrez ceux qui déshonorent le fils de Dieu ; que l'Empereur, surpris de ce discours, fit une loi par laquelle il défendit aux hérétiques de continuer leurs assemblées. Théodoret dit que cela s'est passé après le retour de Théodose en Orient , c'est-à-dire , vers l'an 392. Mais il y a bien plus d'apparence que saint Amphiloque parla ainsi à l'Empereur quelque temps après le concile de C. P., l'an 383, puisque c'est en ce temps qu'a été donnée la loi de Théodose contre les hérétiques qui défendent leurs assemblées. On ne sait point certainement l'année de sa mort.

Saint Jérôme , dans son livre des Écrivains ecclésiastiques , écrit en 392 , en parle comme d'un homme vivant. Il y fait mention d'un traité du Saint-Esprit que saint Amphiloque lui avait lu il n'y avait pas long-temps , dans lequel il prouvait que le Saint-Esprit était Dieu , adorable et tout-puissant. Les œuvres de ce Père ont été citées avec éloge par les conciles et par les anciens. Les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine en rapportent des témoignages contre l'erreur de Nestorius et d'Eutichès ; mais ils ne disent point de quels livres ils sont tirés. Théodoret, dans ses Dialogues, en rapporte de tirés des Homélies sur ces paroles de l'Évangile : *Mon Père est plus grand que moi*. Sur ces autres : *le Fils ne peut rien faire de lui-même*, etc. Facundus le cite aussi , chap. 3, livre 2. Léontius et Anastase Sinaïte , saint Jean Damascène et plusieurs autres , rapportent des passages tirés de lui. Ces fragmens ont été presque tous recueillis par le père Combefis qui nous a aussi donné ses ouvrages entiers qu'il a pu trouver ; les voici : un Discours sur la naissance de Jésus-Christ ; un sur la Circoncision , dans lequel il fait l'éloge de saint Basile ; un autre sur la Rencontre du Seigneur ; un enfin sur la sainte Vierge et sur Siméon. Ce dernier ne peut être de saint Amphiloque, puisque l'auteur y parle contre l'hérésie de Nestorius. Il faut qu'il soit d'un autre Amphiloque, évêque de Syde

qui assista au concile d'Éphèse en 431. Le père Combefis nous donne encore comme de lui quatre Homélies sur le Lazare, sur la Femme pécheresse, sur le jour du Samedi-Saint, sur la Pénitence. Cette dernière ne doit certainement pas lui être attribuée. Outre qu'elle n'est point du style des autres, l'auteur y parle contre les Iconoclastes, et rapporte plusieurs histoires fabuleuses qui ne peuvent être que de quelque nouveau Grec. Le poème à Seleucus est très-douteux; j'aimerais mieux le donner à saint Grégoire de Nazianze, parmi les œuvres duquel il est imprimé. On y remarque son style et jusqu'à ses expressions. La vie de saint Basile est indigne d'un auteur si célèbre, quoi qu'en dise le père Combefis. Elle est remplie de fables et contraire à la vérité. On y dit que saint Basile était évêque du temps de l'empereur Julien; ce qui est évidemment faux. Enfin, nous avons dit que saint Jérôme avait lu son ouvrage *du Saint-Esprit*. On croit que saint Amphiloque mourut vers l'an 394. Les Grecs et les Latins honorent sa mémoire le 23 de novembre. (Saint Jérôme, Théodoret, Sozom. Possev. Bellar. Tillemont, *Mém. eccl.*, Cave, Dupin, quatrième siècle. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. eccl.*, tom. 7, pag. 307, et les suivantes.)

AMPHION (saint), évêque d'Épiphanie en Cilicie, confessa généreusement la foi de Jésus-Christ sous Maximien Daïa. Il

assista ensuite aux conciles d'Ancyre en Galatie et de Néocésarée dans le Pont; à celui de Nicée sous Constantin, l'an 325. Il fut mis sur le siège de Nicomédie à la place d'Eusèbe, évêque de cette ville, partisan des Ariens, et reprit ensuite son église d'Épiphanie, dans laquelle il mourut saintement. Son nom se trouve dans le Martyrologe romain, au 12 de juin. On ne sait de saint Amphion que le peu qui s'en trouve dans saint Athanase, dans Sozomène et dans les souscriptions des conciles. (Baillet, 12 juin.)

AMPHIPOLE ou AMPHIPLE, ville épiscopale de l'Illyrie orientale dans la province de Macédoine, sous la métropole de Thessalonique, s'appelait aussi *Chrysopole* ou *Christopole*, et par corruption *Anapole* et *Amphipe*. Elle passa sous la métropole de Philippes, et devint ensuite archevêché. Elle a eu cinq évêques.

1. Narcisse souscrivit à la lettre du concile de Sardique aux évêques.

2. André, aux canons de Trullo.

3. N. . . dont parle Théodore Studite, *epist.* 47, l. 7.

4. Jean, au faux concile de Photius.

5. N. . . sous le patriarcat d'Athanase.

AMPHIPOLIS ou CHRYSOPOLIS ou CHRISTOPOLIS, ville entre la Macédoine et la Thrace, par laquelle saint Paul et Silas passèrent en allant à Thessalo-

nique, peut-être la même que la précédente. (*Act.*, c. 17, v. 1.)

AMPHIPOLIS, ville de la première Arménie. Il est fait mention d'Alexandre, un des évêques de cette ville, dans les actes et souscriptions du cinquième concile général. Je croirais volontiers que c'est l'Amphipole dont parle Étienne de Byzance, et dit que c'est une ville de Syrie proche l'Euphrate, bâtie par Seleucus, et appelée *Turomda* par les Syriens. Elle est effectivement adjacente à la Syrie et à l'Ofroène, et Satala n'en est pas fort éloignée. D'ailleurs, dans la disposition de l'empire d'Orient, faite par l'empereur Justinien, Satala était attribuée à la première Arménie, aussi bien que Nicople et Colonéa. (*Oriens Christ.*, tom. 1^{er} pag. 433, 434.)

AMPHORA, se prend quelquefois pour un vase à mettre des liqueurs, et d'autres fois pour une certaine mesure. Par exemple, on donnait par jour au dieu Bélus six amphores de vin; *vini amphoræ sex.* (*Daniel*, c. 14, v. 2.) L'amphore n'est pas une mesure hébraïque, et l'endroit où se trouve ce terme ne se lit pas dans l'original hébreu. L'amphore romaine contenait deux urnes ou quarante-huit setiers romains, ou quatre-vingts livres, à douze onces l'urne. Mais l'amphore attique ou athénienne contenait trois urnes ou cent vingt livres, à douze onces l'urne.

AMPLIAT ou AMPLIAS, dont

parle saint Paul aux Romains, et qu'il aimait tendrement. (*Rom.*, c. 16, v. 8.) Les Grecs en font un disciple du nombre des soixante-douze, et un martyr qu'ils honorent le 31 octobre.

AMPOULE, *Ampulla*. C'était autrefois un vaisseau où l'on gardait le vin servant à l'autel. C'était aussi celui où l'on gardait l'huile et le saint-chrême pour les catéchumènes et les malades.

AMPOULE (sainte), *Sacra Ampulla*. Petite bouteille où il y a de l'huile qui sert à sacrer les rois de France, et que l'on garde à l'abbaye de Saint-Remy de Reims. Hincmar, archevêque de Reims, qui vivait du temps de Charles-le-Chauve, rapporte, dans la vie de saint Remy, qu'une colombe blanche l'apporta du ciel en son bec lorsque les saintes-huiles lui manquaient, à cause de la foule qu'il y avait auprès des fonts baptismaux; qu'elle disparut aussitôt; que cette huile parfuma toute l'église, et qu'elle servit au baptême de Clovis. Voyez le Traité apologétique de la *Sainte-Ampoule*, fait par Alexandre Le Tenneur, contre Jacques Chifflet, imprimé en 1652. (Ducange, au mot AMPOULE. Lesueur, *Histoire de l'Empire et de l'Eglise*, à l'an de Jésus-Christ 496.)

AMPURIES, ville épiscopale de Sardaigne, sous la métropole de Torre, située à huit milles de Castel-Aragonèse, sur la côte septentrionale. Elle est aujourd'hui

ruinée. L'église cathédrale était sous l'invocation de Saint-Pierre-des-Images : il y avait un archiprêtre avec huit chanoines. Cet évêché fut transféré à Castel-Aragonèse au seizième siècle, et celui de Civitate lui fut uni vers le même temps. On érigea à cette occasion l'église des Bénédictins, dédiée à saint Antoine, en cathédrale, et plusieurs de leurs abbayes furent unies à la mense épiscopale. Le Chapitre de cette cathédrale est composé d'un archiprêtre, de douze chanoines et de dix-huit bénéficiers. L'évêque jouit d'environ 2,080 écus romains de revenu, et paye 171 florins de taxe. Au reste, la ville de Castel-Aragonèse est située aussi sur la côte septentrionale, à vingt-quatre milles de Sassari. On y compte environ deux mille habitants. Ce fut la première ville que les Aragonais occupèrent lorsqu'ils s'emparèrent de la Sardaigne ; ce qui lui a donné son nom. C'est une des plus fortes places de l'île.

Évêques d'Ampuries.

1. Nicolas, premier évêque d'Ampuries, siégeait en 1106 et en 1120.

2. Comita de Martis, en 1170. Il assista au concile de Latran en 1179.

3. Pierre de Martis, en 1205.

4. N....., en 1236.

5. G...., mort vers l'an 1301.

6. Barthélemy Malacria, d'une famille noble de Pise, docteur en théologie des conventuels de Saint-François, fut sacré évêque

d'Ampuries en 1301, et mourut dans sa patrie après l'an 1316.

7. Jean 1^{er}, siégeait en 1308. Barthélemy, son prédécesseur, s'était apparemment démis longtemps avant sa mort.

8. Jacques.

9. N....., Catalan de nation, en 1337.

10. Bertrand, permuta l'église d'Ampuries avec celle d'Alatri en Italie, l'an 1365.

11. Pierre gouvernait l'église d'Ampuries en 1387, et passa à l'évêché d'Ajazzo en Corse, l'an 1401.

12. Simon, transféré du siège de Castro en 1401.

13. Thomas siégea en 1412.

14. Gavinus, chanoine d'Ampuries, en devint évêque en 1428.

15. Sissinus, nommé par Eugène IV en 1443 ; il obtint du pape la permission d'unir à la mense épiscopale l'ancienne abbaye de Notre-Dame de Cérigo qui appartenait aux bénédictins.

16. Gonnarius, chanoine de l'église d'Ampuries, siégea en 1448.

17. Gélase.

18. Antoine, 1453.

19. Nicolas de Campo, de Sassari, chanoine de l'église d'Ampuries, succéda à Antoine en 1458.

20. Louis Joannis, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en 1479. Il avait été auparavant abbé de Saint-Michel de Plano et prieur de Saint-Martin de Castro-Aragonèse ; dignités dont on pouvait

être pourvu avant le concile de Trente.

21. Didace de Maria, de l'Ordre de Saint-Augustin, fut fait évêque d'Ampuries en 1487.

22. François Manno, citoyen de Sassari et chanoine de la même église, fut nommé à l'évêché d'Ampuries en 1495. De son temps, l'évêché de Civitate fut uni à celui d'Ampuries.

23. Louis Gonzalès, Espagnol, gouvernait la même église en 1515.

24. Grégoire Artéa, succéda en 1538.

25. Louis de Casas, de Séville, élu en 1545.

26. Franç.-Thomas, de Maïorque.

27. Pierre Narro, Espagnol, de l'Ordre de Saint-Benoît, évêque d'Ampuries en 1572, fut transféré à l'église d'Arboréa en 1574.

28. Gaspard-Vincent Novella, transféré à l'archevêché de Cagliari en 1578.

29. Michel Rubio, nommé par Grégoire XIII en 1578.

30. Jean Sanna, doyen de l'église cathédrale d'Alès, évêque d'Ampuries en 1586, mourut en 1607.

31. Philippe Marimon, de Valence en Espagne, succéda à Jean la même année 1607.

32. Didace Passamar, de Sassari, en 1613, transféré au siège de Torre en 1624.

33. Jean, de Sassari, chanoine de l'église de Cagliari, siégea après Didace, en 1624.

34. André Manca, élu en 1634, siégea dix ans.

35. Gavinus Manca, en 1644.

36. Gaspard Litago, transféré de l'évêché de Bosa en 1652.

37. Laurent Sampero, chanoine de l'église cathédrale de Cagliari, devint évêque d'Ampuries en 1656.

38. Pierred'Alagon, était aussi chanoine de l'église cathédrale de Cagliari quand il fut nommé évêque d'Ampuries en 1669. Il passa à l'archevêché d'Arboréa en 1672.

39. Joseph Sanchiz, Espagnol, de l'Ordre de la Merci, fameux prédicateur et docteur de l'Université de Valence, élu général de son Ordre en 1664, fut fait évêque d'Ampuries en 1672. Il passa à une autre église d'Espagne un an après, devint ensuite archevêque de Tarragone, et mourut dans cette dernière ville en 1694.

40. Jean-Baptiste Sorribas, de Valence en Espagne, religieux du Mont-Carmel, prédicateur du roi catholique, fut placé sur le siège d'Ampuries en 1673, et mourut vers l'an 1679.

41. Joseph Accorra Figo, chanoine et doyen de l'église de Cagliari sa patrie, grand-aumônier du roi d'Espagne, fut élu évêque d'Ampuries en 1679, et transféré au siège d'Arboréa en 1685.

42. François Sampero, archiprêtre de l'église de Torre, succéda à Joseph dans l'évêché d'Ampuries en 1685.

43. Michel Villa, en 1689, tint un synode en 1695, dont les or-

donnauxes furent imprimées à Rome en 1698.

44. Didace Pozuli, Sarde de nation, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé en 1702.

45. Ange Galcérinus, d'une famille noble de Cagliari, docteur en théologie de l'Ordre des Franciscains, qu'on appelle *cloîtres, claustrales*, en Sardaigne, fut élu évêque d'Ampuries par Benoît XIII, à la demande de Victor Amédée, roi de Sardaigne en 1727, et mourut en 1735.

46. Jean-Léonard Sanna, vicaire-général de l'archevêque de Cagliari et chanoine de la même église, siégea en 1736, et fut transféré peu de temps après au siège de Bosa.

47. Vincent-Jean Vicoy Torrellas, de Cagliari, des marquis Solémini, archi-prêtre de la cathédrale d'Iglesia, devint évêque d'Ampuries en 1737, et passa à l'archevêché d'Arboréa en 1741.

48. Sauveur-Ange Cadello, d'une famille noble de Cagliari, était chanoine de la métropole quand il fut nommé à l'évêché d'Ampuries en 1741. (*Sardin. sacr.*, pag. 180.)

AMRAM (hébr., *peuple élevé*), fils de Caath, de la tribu de Lévi, épousa Jocabet, de laquelle il eut Aaron, Marie et Moïse. Il mourut en Égypte âgé de 137 ans. (*Exode.*, c. 6, v. 20.)

AMRAM, fils de Bani, fut un de ceux qui après le retour de Babylone se séparèrent de leurs femmes qu'ils avaient prises

contre la loi. (1. *Esdr.*, c. 10, v. 34.)

AMRAPHEL (hébr., *qui parle de choses cachées*), roi de Sennaar ou de Babylonie, se liguait avec trois autres Rois pour faire la guerre aux rois de la Pentapole, c'est-à-dire, de Sodome, de Gomorre et des trois villes voisines. Ces premiers rois ligués battirent ceux de la Pentapole, et furent battus ensuite par Abraham, l'an du monde 2092. (*Gen.*, c. 14, v. 1.)

AMRI, fils de Béchor, de la tribu d'Issachar. (1. *Par.*, c. 7, v. 8.)

AMRI, fils d'Omraï, père d'Amiud. (1. *Par.*, c. 9, v. 4.)

AMRI, fils de Michel, de la tribu d'Issachar. (1. *Par.*, c. 27, v. 18.)

AMRI (hébr., *amer*, autrement *gerbe* ou *poignée de grain*), général des armées d'Éla, roi d'Israel. (3. *Reg.*, c. 16, v. 16 et *seq.*) Il fut élu roi par son armée après la mort d'Éla son maître, assassiné par Zambri. Il attaqua ce meurtrier dans Thersa où il s'était retiré, et l'obligea de se brûler avec toute sa famille, l'an du monde 3075; avant Jésus-Christ 925. Après la mort de Zambri, la moitié d'Israel s'attacha à Amri, et l'autre moitié à Thebni, fils de Gineth. Thebni ne vécut que quatre ans depuis sa royauté, et après sa mort, tout Israel reconnut Amri pour roi. Il régna douze ans; savoir, six ans à Thersa et six à Samarie où il mourut l'an du monde 3086;

avant Jésus-Christ 914. Amri régna très-mal et surpassa ses prédécesseurs en impiété.

AMRI, père de Zachur, du temps d'Esdras. (2. *Esdr.*, c. 3, v. 2.)

AMSDORF (Nicolas), de Misnie, fameux disciple de Luther, écrivit avec emportement contre les catholiques. Luther le fit évêque de Naumbourg, lui conférant une dignité qu'il n'avait pas lui-même. Amsdorf osa soutenir que les bonnes œuvres sont inutiles et pernicieuses au salut. C'est le titre d'un de ses Traités; mais en lisant l'ouvrage, on s'aperçoit que la pensée d'Amsdorf est que les bonnes œuvres sont nuisibles au salut lorsqu'on s'appuie sur elles et qu'on les regarde comme méritoire; ce qui restreint le titre de son ouvrage qui est révoltant et contraire aux bonnes mœurs. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent nommés *Amsdorfiens*.

AMSI, fils de Zacharie, père de Phélélia. (2. *Esdr.*, c. 11, v. 12.)

AMTAR, ville de la tribu de Zabulon. (*Josué*, c. 19, v. 13.)

AMULON ou AMOLON, *Amolo*, archevêque de Lyon, illustre par sa science et par sa piété, écrivit contre Gotescalque, et mourut vers l'an 854. Ses œuvres sont imprimées avec celles d'Agobard. (*Voyez* LYON.)

AMYCLE, ville épiscopale du diocèse de l'Illyrie orientale, dans la province de Hellade, sous la métropole de Corinthe,

aujourd'hui sous Lacédémone. On l'appelle *Verdonia*. Nous n'en connaissons qu'un évêque nommé Nicolas, déposé par le patriarche Luc Chrysoberge, et rétabli ensuite par son successeur Michel Anchiale.

AMYCLES, appelée aussi Taygète, ville de Grèce dans le Péloponèse, de la province Laconienne, proche le fleuve Eurotas, dite aujourd'hui *Vordanie*, était une ville épiscopale sous la métropole de Patras, ensuite de Lacédémone. Elle est au pied du mont Taygète, à cinq milles de Sparte au levant, à vingt-deux du golfe Laconique au septentrion. C'est là qu'on prétend que sont nés Castor et Pollux. Nous ne connaissons que deux évêques latins de cette ville.

1. Imbert, élu.

2. Gilebert. Il est parlé de tous les deux dans la lettre vingt-neuvième du pape Innocent III à Addon de Patras, en date du 25 mars 1210.

AMYOT (Jacques), évêque d'Auxerre, grand-aumônier de France, et l'un des plus savans hommes de son siècle était fils d'un mercier de Melun où il naquit, le 30 octobre 1513. Il fit ses études à Paris au collège du cardinal Le Moine, et fut précepteur des enfans de Guillaume de Sassi Boucherel, alors secrétaire-d'Etat. Il fut ensuite dix ans lecteur public en grec et en latin dans l'Université de Bourges. Pendant ce temps-là, il commença sa traduction des

Hommes illustres de Plutarque.

Cette traduction plut si fort à François 1^{er} qu'il lui donna l'abbaye de Belloczane, vacante par la mort de Vatable. Amyot suivit en Italie M. de Morvilliers, se fit estimer du cardinal de Tournon et d'Odet de Selve, ambassadeur à Venise, et prononça au concile de Trente, en 1551, cette protestation si hardie et si judicieuse que l'on trouve dans les Actes de ce concile. A son retour d'Italie, Henri II le fit précepteur de ses enfans. Charles IX étant parvenu à la couronne, le nomma grand-aumônier de France le 6 décembre 1560, et lui donna l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne et l'évêché d'Auxerre. Henri III, dont il avait été aussi précepteur, lui conserva la charge de grand-aumônier et y ajouta l'Ordre du Saint-Esprit à perpétuité en sa considération. Amyot mourut le 6 février 1593, à soixante-dix-neuf ans. Ses traductions de Plutarque et de la *Pastorale* de Langus passent pour des chefs-d'œuvre.

AMYDONE (Théodore), avocat de la cour de Rome vers l'an 1630, a laissé entre autres ouvrages, 1^o *de pietate Romana*; à Rome, 1625, in-8°. 2^o Un Panégyrique du pape Urbain VIII, imprimé à Lyon en 1625, in-8°. 3^o *Tractatus de officio et jurisdictione, necnon de stylo datariæ, omnibus Episcopis et eorum Ficiariis, singulisque Ecclesiasticis, etc. Parochis, confessoribus, cæterisque animarum cu-*

ratoribus utilissimum; à Cologne, chez Metternich, 1701, in-fol. (Allatius, *apud urb.*, p. 239. *Magna biblioth. eccles.*, p. 404.)

AMYRAUT (Moïse), calviniste de religion, ministre et professeur en théologie à Saumur, a été un des plus habiles théologiens de sa communion, dans le dix-septième siècle. Il naquit d'une bonne et ancienne famille originaire d'Orléans, à Bourgueil, petite ville d'Anjou, au mois de septembre 1596. Il étudia en droit à Poitiers, et en théologie à Saumur. Lorsqu'il fut reçu ministre, on le nomma à l'église de Saint-Aignan, au pays du Maine, d'où il fut appelé à Saumur pour y succéder à Jean Dailly qui allait à Charenton pour y être ministre. Il fut reçu professeur de théologie en 1633, avec Louis Cappel et Josué de La Place, qui rendirent l'Académie de Saumur très-florissante. Amyraut fut député au synode national de Charenton en 1631. Cette compagnie le députa pour aller haranguer le Roi; la harangue qu'il fit à ce prince est insérée dans le *Mercurius Francicus* de l'an 1631. Quelque temps après, il publia un écrit où il explique le mystère de la Prédestination et de la Grâce selon les hypothèses de Caméron. Cet ouvrage souleva contre lui un gros parti de théologiens protestans, à la tête desquels s'était mis le célèbre Dumoulin, qui accusa Amyraut de favoriser l'arminianisme, et de contravention au

synode de Dordrecht. Amyraut se justifia par écrit et de vive voix au synode d'Alençon qui le renvoya avec honneur à l'exercice de sa charge et imposa silence sur ces questions. Amyraut mourut le 8 janvier 1664, fort estimé non-seulement de ceux de sa communion qui le comblèrent d'éloges, mais encore des plus grands seigneurs catholiques. Il a publié beaucoup d'ouvrages, tant français que latins; savoir, 1° Un Traité des Religions contre les indifférens, en 1631 et 1632. Il a été traduit en allemand, et publié à Leipsick en 1665 ou 1667, in-12. 2° Un Traité de la Prédestination, à Saumur, en 1634 et 1658, in-8°. 3° Six Sermons sur la nature, l'étendue, l'efficacité, etc. de l'Évangile, ibid, 1636, in-8°. 4° *Specimen doctrinae Joannis Calvini de prædestinatione*, en 1658, seconde édition. 5° *De la Justification*, contre le sentiment de M. de La Milletière, à Saumur, 1638 et 1658, in-8°. 6° Un livre de l'élévation de la foi et de l'abaissement de la raison, en 1641. 7° *Doctrinae Joan. Calvini de absoluto reprobationis decreto defensio adversus scriptorem anonymum*, ibid., 1641, in-4°, et encore depuis. 8° *Dissertationes theologicæ* 4, quarum: 1. *De œconomia trium personarum*. 2. *De jure Dei in creaturas*. 3. *De gratia universali*. 4. *De gratia particulari*. 5. *Ad 2, cor. 11, 3, de serpente tentatore*. 6. *De peccato originis*, ibid., 1660, in-8°. 9° Une paraphrase

sur l'Épître aux Romains, ibid, 1644, in-8°. 10° Une paraphrase sur l'Épître aux Galates, ibid, 1645, in-8°. 11° Des observations sur les Épîtres aux Colossiens et aux Thessaloniens, ibid, 1645, in-8°. 12° *Considerationes in Epistolam ad Ephesios*, ibid., in-8°. 13° Une paraphrase sur l'Épître aux Hébreux, ibid. 1646, in-8°. 14° Une paraphrase sur l'Épître aux Philippiens, ibid, 1646. in-8°, et sur les Épîtres catholiques de saint Jacques, de saint Pierre, de saint Jean et de saint Jude, ibid, 1646, in-8°. 15° *Exercitatio de gratia Dei universali*, ibid., 1646. 16° *Discursus de statu fidelium post mortem*, ibid., 1646 et 1657, in-8°. 17° *Declaratio Fidei circa errores Arminiasorum*, ibid., 1646, in-8°. 18° Apologie pour ceux de la religion. 19° *De libero hominis arbitrio disputatio*, à Saumur, 1667, in-8°. 20° *De secessione ab Ecclesia Romana, deque pace inter Evangelicos in negotio religionis constituenda*, ibid., 1647. 21° *Considerationes in cap. 7, epist. D. Pauli ad Rom.* ibid., 1648, in-8°. 22° *Specimen animadversionum in easdem exercitationes*, ibid., 1648, in-8°. 23° Six discussions sur le droit de nature relativement au mariage, écrites en français et imprimées à Saumur en 1648, in-8°; puis traduites en latin et publiées à Staden, avec des notes, etc., en 1712, in-8°. 24° Deux Sermons sur la justification et la sanctification, à Saumur en 1648, in-8°. 25° Une

Paraphrase sur l'Épître aux Corinthiens , *ibid.*, 1649, in-8°. 26° Un Traité de la vocation des Pasteurs , *ibid.*, 1649, in-8°. 27° *Ad Guil. Riveti responsoriam epistolam replicatio*, *ibid.*, 1649, in-8°. 28° *Adversus epistolæ historicæ criminationes, defensio*, *ad D. Chabrolum Thoarsensis Ecclesie pastorem*, *ibid.* 1649 et 1662, in-8°. 29° Trois Sermons, *ibid.*, 1651, in-12. 30° Le mystère de la Piété , expliqué en quatre sermons , *ibid.*, 1651, in-12. 31° Une Paraphrase sur l'Évangile de saint Jean , *ibid.*, 1651, in-8°. 32° Morale chrétienne , 4 v. in-8°, dont le premier parut en 1652. 33° Des sermons sur divers endroits de l'Écriture , *ibid.*, 1653, in-8°. 34° Du gouvernement de l'Église, *ibid.*, 1653, in-8°. 35° Un ouvrage sur les Actes des Apôtres, *ibid.*, 1654, in-8°. 36° Deux volumes in-8° sur le Règne de mille ans , contre M. Delaunai, avocat de Paris, à Saumur, 1655, in-8°. 37° Plusieurs Sermons imprimés à Saumur et à Charenton. 38° Un ouvrage in-8° sur les Songes divins , dont il est parlé dans l'Écriture; à Saumur, 1659. 39° Un poème intitulé, l'*Apolo-gie de saint Étienne à ses juges*, *ibid.*, 1660, in-8°. 40° *Descriptio christiani*, à Amsterdam, 1660, in-12. 41° *De mysterio Trinitatis, deque vocibus, ac phrasibus quibus tam in scriptura, quam apud patres explicatur, dissertatio septem partibus absoluta*, à Saumur, 1661, in-8°. 42° *Paraphrasis in Psalmos Da-*

vidis una cum annotationibus et argumentis, *ibid.*, 1662, in-4°. 43° *Firenicon*, sive de ratione pacis, in religionis negotia, inter Evangelicos constituenda, consilium , *ibid.*, 1662, in-8°. 44° *In orationem dominicam exercitatio*, *ibid.*, 1662, in-8°. 45° *In symbolum Apostolorum exercitatio*, *ibid.*, 1663, in-8°. 46° La vie du brave Lanoue, surnommé *Bras-de-fer*. 47° Plusieurs thèses de théologie. (Bayle, *Dictionn. crit.* Lippenius, *Bibliot. Lelong, Bibliot. sacr.*, p. 608. Fabricius, *Syllah script. pro verit. relig. christ. Magna biblioth. eccles.*, p. 404, 405.)

AMYS (Pierre), jésuite, a continué les dogmes théologiques du père Petau , et on le regarde comme un des premiers fondateurs des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, que l'on a commencé à imprimer à Trévoux au mois de janvier 1701. Pierre Amys était fils de Pierre Amys, que d'autres nomment *Avis*, sieur de Ponceau, et qui a donné un petit traité imprimé à Angers en 1667, sous ce titre, *Discours de la noblesse qui s'acquiert par la pourpre des Parlemens de ce royaume.* (Moreri.)

AMYZON, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la province de Carie. Pline, Ptolomée en font mention, et tous ceux qui ont composé des Notices. Elle a eu pour évêques :

1. Philète , au concile d'Éphèse.

2. Jean, à celui de Chalcédoine.

3. André, à celui de C. P. sous le patriarche Mennas.

4. N . . . au septième concile représenté par un nommé Théophylacte. (*Or. Christ.*, t. 1, p. 911.)

AN, *Année*. Les années des Hébreux ont toujours été de douze mois. Du temps de Moïse, c'étaient des années solaires de douze mois, à trente jours chaque mois, excepté le douzième mois qui avait trente-cinq jours. Depuis Alexandre-le-Grand, les juifs comptèrent par mois lunaires, surtout en ce qui regarde le sacré et l'ordre des fêtes. Depuis la clôture du Talmud, ils ont usé d'années purement lunaires, ayant à l'alternative un mois plein de trente jours, puis un mois vide de vingt-neuf jours; et pour accommoder cette année lunaire au cours du soleil, ils intercalent au bout de trois ans un mois entier après Adar, et ils nomment ce mois intercalé *ve-Adar*, ou le second Adar.

L'année civile des Hébreux commence en automne, au mois de *tizri*, qui répond à notre mois de septembre. L'année sainte ou ecclésiastique commence au printemps, au mois de *nisan*, qui répond à mars. Voici l'ordre et le nom des mois hébreux d'aujourd'hui.

1. *Tizri*, mois plein, c'est-à-dire, de trente jours, répond à septembre.

2. *Marschevan*, mois vide,

de vingt-neuf jours, répond à octobre.

3. *Casteu*, plein, répond à novembre.

4. *Thébet*, vide, répond à décembre.

5. *Sébat*, plein, répond à janvier.

6. *Adar*, vide, répond à févr.

7. *Nisan*, plein, premier de l'année sacrée, répond à mars.

8. *Jiar*, vide, répond à avril.

9. *Sivan*, plein, répond à mai.

10. *Thammuz*, vide, répond à juin.

11. *Ab*, plein, répond à juillet.

12. *Élul*, vide, répond à août.

L'année chrétienne est de 365 jours, conformément à la réformation de Jules-César.

L'an bissextile est celui où de quatre ans en quatre ans on insère un jour pour le faire de 366 jours. *Annus intercalaris* ou *bissextus* ou *bissextilis*, ainsi appelé parce qu'on comptait cette année-là, *bis sexto calendas*.

A Rome, on appelle l'*Année Sainte*, celle où l'on fait l'ouverture du grand jubilé. *Annus Jubilei*. A Rome aussi, il y a deux manières de compter l'année, l'une commence à Noël; les notaires usent de cette date, et disent à *Nativitate* et l'autre au mois de mars, à cause de l'Incarnation; et c'est ainsi que les bulles sont datées, *anno Incarnationis*.

L'année française commençait, du temps des Mérovingiens, le jour de la revue des troupes qui se faisait tous les ans le premier jour de mars.

Elle commençait d'ordinaire à Noël sous le règne des Carlovingiens, et sous les Capétiens à Pâques. C'est Charles ix qui par l'avis du chancelier de L'Hôpital, à ce qu'on dit, ordonna en 1564 que l'année civile commencerait au 1^{er} janvier.

En Allemagne, en Italie, en Chypre, etc., on a aussi commencé l'année à la Nativité. A Pise, à Florence, à Trèves, on la commençait à la fête de l'Incarnation ou Annonciation.

Ans du monde, sont ceux que l'on compte depuis la création du monde, c'est-à-dire, selon Scaliger, 5708 ans. Ans de grâce, ceux que l'on compte depuis la naissance de Jésus-Christ, *anni à Christo nato*, c'est-à-dire 1821.

An de viduité ou de deuil, c'est l'année pendant laquelle une veuve doit s'abstenir de passer à un second mariage, par respect pour son mari. Chez les Romains, les veuves qui convoaient à de secondes noces dans l'an de deuil, étaient privées de tous les avantages qu'elles avaient reçus de leurs maris; ce qui s'observe encore dans les provinces où le droit écrit est en usage. (*Diction. de Trév.*)

Année par rapport au partage des fruits des bénéfices entre les héritiers du défunt et autres ayant droit. Louet écrit qu'il y a eu trois usages différens sur la fixation du commencement de cette année. Elle commençait en quelque temps à la Saint-Jean, en d'autres à Pâque, et en d'au-

tres au mois de janvier. La jurisprudence n'est pas encore entièrement uniforme sur ce point. C'est un usage reçu dans la plus grande partie de la Normandie, que si le curé décède après Pâque, les fruits de l'année sont à ses hérétiques. (*Abrégé des Mém. du Clergé*, p. 32.)

ANA (hébr., *qui répond ou qui chante autrement, pauvre ou affligé*), fils de Sébéon Hévéen, père d'Oholibama, femme d'Ésaü. (*Gen* cap. 36, v. 24.)

ANA et AVA. *Voyez* AVA.

ANAB (hébr., *raisin; autrement, nœud, lien*), ville dans les montagnes de Juda que saint Jérôme croit être la même que Béthannaba, à huit milles de Diospolis, vers l'Orient. (*Josué*, c. 11, v. 21.)

ANABAPTISTES, hérétiques du seizième siècle qui eurent pour chefs, Stork, Muncer et Carlostad. Ils parcoururent la Souabe, la Thuringe, la Franconie, et ne visèrent à rien moins qu'à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. L'une de leurs erreurs, dont ils prirent le nom d'*Anabaptistes*, consistait en ce qu'ils rebaptisaient les enfans, sous prétexte que le baptême donné dans l'enfance est nul, parce qu'il doit être précédé par des actes de foi dont les enfans sont incapables. Ils se divisèrent en un grand nombre d'autres sectes. Hurter, Gabriel et Menno formèrent la société des frères de Moravie, et celles des

Mennonites. Le premier qui était disciple de Stork , aussi bien que Gabriel , fit un symbole et des lois. Ce symbole portait : 1° Que Dieu dans tous les siècles s'était choisi une nation sainte, qu'il avait faite la dépositaire du vrai culte. Que ce peuple était sans doute celui que Hutter rassemblait pour le fixer en Moravie , comme dans la Terre promise. Que de se séparer du chef ou de négliger les lois du conducteur d'Israël , c'était le signe d'une damnation certaine. 2° Qu'il faut regarder comme impies toutes les sociétés qui ne mettent pas leurs biens en commun ; qu'on ne peut être riche en particulier et chrétien tout ensemble. 3° Que Jésus-Christ n'est pas Dieu , mais prophète. 4° Que des chrétiens ne doivent pas reconnaître d'autres magistrats que les pasteurs ecclésiastiques. 5° Que presque toutes les marques extérieures de religion sont contraires à la pureté du christianisme dont le culte doit être dans le cœur , et qu'on ne doit point conserver d'images , puisque Dieu l'a défendu. 6° Que tous ceux qui ne sont pas rebaptisés sont de véritables infidèles , et que les mariages contractés avant la nouvelle régénération , sont annulés par l'engagement que l'on prend avec Jésus-Christ. 7° Que le baptême n'effaçait le péché originel , ni ne conférait la Grâce ; qu'il n'était qu'un signe , par lequel tout chrétien se livrait à l'Eglise. 8° Que la messe est une

invention de Satan , le Purgatoire une rêverie , et l'invocation des Saints , une injure faite à Dieu. Que le corps de Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie. Tels sont les dogmes que professaient les Huttérites ou les Anabaptistes réunis par Hutter , et qui prirent le nom de Frères de Moravie. Ils habitaient toujours la campagne , dans des terres des gentilshommes qu'ils prenaient à ferme pour les cultiver. Tous les travaux se faisaient en silence ; c'était un crime de le rompre au réfectoire. Ils faisaient la cène deux fois l'année , au temps que le chef avait marqué pour la communion publique : c'était d'ordinaire dans un poêle ou dans la salle qui servait de réfectoire aux Frères que l'on s'assemblait pour cela.

Une multitude de sectes s'élevèrent parmi les Anabaptistes , et n'avaient de commun avec eux que la nécessité de rebaptiser ceux qui avaient été baptisés. Tels furent entre autres :

1°. Les Adamites , qui au nombre de plus de trois cents , montèrent tout nus sur une haute montagne , persuadés qu'ils seraient enlevés au ciel en corps et en âme.

2°. Les Apostoliques , qui pratiquaient à la lettre l'ordre que Jésus-Christ a donné de prêcher sur les toits , et qui montaient en effet avec beaucoup d'agilité sur la couverture des maisons d'où ils faisaient entendre leurs voix aux passans.

3°. Les Taciturnes , qui se taisaient obstinément lorsqu'on les interrogeait sur la religion et sur le parti qu'on avait à prendre , persuadés qu'on était arrivé à ces temps fâcheux et difficiles prédits par saint Paul , dans lesquels la porte de l'Évangile doit être fermée.

4°. Les Parfaits , qui s'étaient séparés du monde , afin d'accomplir à la lettre le précepte de ne point se conformer au siècle , et qui croyaient que faire le moindre sourire , ou montrer un air de sérénité et de satisfaction , c'était s'attirer cette malédiction de Jésus-Christ : *Malheur à vous qui riez , car vous pleurez.*

5°. Les Impeccables , qui croyaient qu'après la régénération nouvelle il était facile de se préserver de tout péché , et qui étaient persuadés qu'en effet ils n'en commettaient plus ; d'où vient qu'ils n'invitaient personne à prier pour eux , et qu'ils retranchaient de l'Oraison Dominicale ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses.*

6°. Les Frères Libertins , qui prétendaient que toute servitude était contraire à l'esprit du christianisme ,

7°. Les Sabbataires , qui croyaient qu'il fallait observer le jour du sabbat et non le dimanche.

8°. Les Clanculaires , qui disaient qu'il fallait parler en public comme le commun des hommes en matière de religion , et qu'il ne fallait dire qu'en cachette ce que l'on pensait.

9°. Les Manifestaires , qui tenaient des sentimens diamétralement opposés à ceux des Clanculaires.

10°. Les Pleureurs , qui , s'imaginant que les larmes étaient agréables à Dieu , s'exerçaient continuellement à acquérir la facilité de pleurer. Ils mêlaient toujours leurs pleurs avec leur pain , et on ne les rencontrait jamais que les soupirs à la bouche.

11°. Les Réjouis , qui établissaient pour principe que la joie et la bonne chère étaient l'honneur le plus parfait qu'on pût rendre à l'auteur de la Nature.

12°. Les Indifférens , qui n'avaient point pris de parti en matière de religion , et qui les croyaient toutes également bonnes.

13°. Les Sanguinaires , qui ne cherchaient qu'à répandre le sang des catholiques et des protestans.

14°. Les Antimariens , qui refusaient tout honneur et toute estime à la Vierge. (*Voyez Catrou , Hist. des Anabapt ; une autre petite histoire des Anabaptistes , in-12 , imprimée à Amsterdam , et faite sur d'excellens Mémoires.*)

Muncer , l'un des trois sectaires que nous avons cités plus haut , ayant publié sa doctrine avec encore plus de fureur que les autres , tant de vive voix que par écrit , excita partout des soulèvemens de paysans qui se liguèrent et prirent les armes.

pour se mettre en liberté et défendre, disaient-ils, la pureté de l'Évangile. Ils furent battus partout, et Muncer lui-même fut pris et exécuté à Mulhausen avec Pfliffer son compagnon, et les autres chefs de la révolte.

Les Anabaptistes d'aujourd'hui pensent beaucoup plus modérément que les anciens, et leurs sentimens se réduisent à rejeter le baptême des petits enfans, à soutenir qu'il n'est pas permis de prêter aucun serment, ni de faire la guerre, que par conséquent un bon chrétien ne peut être magistrat. Pour la discipline, les uns d'entre eux sont presbytériens, et les autres n'ont pas même de ministres ordinaires. (Voyez Arnoldus Mesovius *histoire des Anabaptistes*, Dupin, *Bibl. eccles. seizième siècle*.) Il est possible que l'on se soit trompé dans l'origine en mêlant les frères Moraves, ou comme on les appelle en Allemagne, les *herren-huters*, avec les Anabaptistes, ou les frères Moraves, revenus à des sentimens moins anti-chrétiens, ont bien dégénéré de leurs premiers parens. Il est certain aujourd'hui que cette secte est la seule branche du Luthéranisme où l'on confesse sans détour la divinité de Jésus-Christ, et l'efficacité exclusive de ses mérites pour la rédemption du genre humain.

ANACEPHALEOSE. Terme grec de rhétorique, qui signifie répétition des principaux chefs d'un discours, et qui ré-

pond à notre récapitulation ou répétition courte et sommaire de ce qu'on a dit.

ANACHORÈTE. Ce mot vient du grec ἀναχωρῆω, *je me retire à l'écart*. Il signifie un ermite ou un solitaire qui vit seul dans le désert pour ne s'y occuper que de Dieu avec plus de liberté, loin du commerce des hommes. L'Orient a été rempli autrefois de célèbres Anachorètes, et l'on y en trouve encore quelques uns aujourd'hui. L'Occident a eu aussi les siens, et il est permis, par les constitutions de l'Ordre de Saint-Benoît, de quitter la communauté pour vivre Anachorète; ce qui s'appelle, de *claustrensi fieri Anachoretam*. (*Hist. des Ord. monast. tom. 1, dissert. prélim.*) Il n'y a guère à présent que le désert de Vallombreuse qui puisse produire en Occident un exemple d'Anachorète. L'endroit où Saint-Jean Gualbert se retira avant qu'il eût fondé son Ordre, est toujours occupé par un religieux qui garde un silence perpétuel, ne sort jamais de ce lieu, ne communique avec aucun religieux, si ce n'est avec un seul frère convers qui lui apporte ses besoins de l'abbaye, chef de cet Ordre qui en est éloigné d'un demi-mille. Voyez ERMITE.

ANACHRONISME, du mot grec ἀναχρονισμός, qui vient de χρόνος, *tempus, temps*, et de la préposition ἀνα, qui dans la composition signifie *sursum, supra, retrorsum*. Ainsi, ana-

chronisme n'est pas en général une erreur dans la supputation des temps, mais en particulier l'erreur que l'on commet dans la chronologie en remontant un événement, en le plaçant plus tôt qu'il n'est arrivé. Parachronisme au contraire est la faute que l'on fait en plaçant un événement plus tard qu'il ne devrait être placé. (*Diction. univ.*)

ANACLET (saint), pape. Il y a deux opinions touchant saint Anaclel. Les uns le confondent avec saint Clet, et n'en font qu'une même personne et un même pape ; les autres le distinguent. Comme nous nous sommes déterminés dans cet ouvrage à la chronologie de M. l'abbé Bianchini dans son édition d'*Anastase-le-Bibliothécaire*, pour fixer les commencemens de l'histoire des Papes, et que ce savant abbé distingue saint Clet de saint Anaclel, nous les distinguerons ici et nous leur donnerons le même ordre que lui parmi les papes. Saint Anaclel fut donc fait pape le 7 de septembre de l'an 83. Il gouverna douze ans dix mois sept jours, et, mourut en paix le 13 juillet de l'an 96.

L'Eglise ne laisse pas de l'honorer comme martyr, aussi bien que les autres saints papes qui ont gouverné pendant les persécutions, parce qu'elle est persuadée que ceux d'entre eux qui ne sont pas morts par le glaive n'ont guère moins souffert que les autres pour la défense de la foi. On dit que saint Anaclel fut

enterré au bas du Vatican près du tombeau de saint Pierre, et l'on prétend que son corps se conserve encore aujourd'hui dans l'église de ce saint apôtre que l'on a depuis bâtie en ce lieu. (*Voyez* saint Irénée, saint Jérôme, saint Épiphané, Eusèbe ; et parmi les modernes, Bollandus, 3, tom. d'avril, M. Cotelier, de Tillemont, dans ses *Remarques sur la vie de saint Clément*, les PP. Halloix, Alexandre, Baillet, 13 juillet.)

ANACLET, anti-pape, nommé auparavant Pierre Léon, et cardinal du titre de Sainte-Marie, au-delà du Tibre, se fit élire après la mort d'Honoré II contre les droits d'Innocent II, pape légitime. Il mourut l'an 1138 après la défaite de Roger, roi de Sicile, son protecteur.

ANÆA, ville du diocèse d'Asie, dans la province du même nom, comme portent toutes les notices. Les actes du concile d'Éphèse la mettent dans la Lydie. Strabon, Pline, Ptolomée et Mela n'en disent rien. Elle a eu pour évêques :

1. Olbien, martyr dont les Grecs font la fête le 29 mai. Il souffrit sous l'empereur Maximien, et mourut dans les flammes.

2. Modeste assista et souscrivit au concile d'Éphèse.

3. Zotique, pour lequel souscrivit au sixième concile Étienne d'Éphèse.

4. Marcel, au concile de Constantinople sous le patriarche Mennas.

5. Jean, au sixième concile général.

6. Sabbas, au septième.

7. Joseph, au huitième.

8. Athanase, à celui de Photius. *Oriens. Christ.*, tom. 1, pag. 717.)

ANAGLYPHA. Terme qui se trouve au troisième livre des Rois, ch. 6, v. 32, et qui signifie que Salomon fit mettre aux portes du sanctuaire des figures de palmiers, de chérubins, et de lys épanouis en bas-relief.

ANAGNIE ou ANAGNI, *Anagnia*, *Anagnanum*, ville épiscopale d'Italie, à quatorze lieues au levant de Rome, contient quatre mille âmes. Elle était autrefois capitale des Herniques, les plus anciens Latins qui déclarèrent la guerre aux Romains l'an 392 de Rome. Ces peuples ayant été défaits par Appius Claudius, se joignirent avec les Samnites pour la défense de leur liberté. Mais Martius qui eut ordre de leur porter la guerre, les força dans trois de leurs camps, et les obligea de lui demander la paix. Cette ville est devenue depuis une des municipales de l'Empire romain, et a eu le titre de Colonie. Silius Italicus et Virgile, nous vantent ses grandes richesses et la fertilité de ses campagnes. Elle est aujourd'hui soumise au pape pour le spirituel et pour le temporel. Quatre souverains pontifes y ont pris naissance; savoir, Innocent III, Grégoire IX, Alexandre IV et Boniface VIII. La cathédrale est

dédiée à l'Annonciation de la sainte Vierge. Elle n'a qu'une dignité, vingt chanoines, parmi lesquels est un théologal et un pénitencier, huit bénéficiers, et quelques autres clers pour le service divin, dont un est chargé des fonctions curiales. Il n'y a dans la ville qu'un seul monastère de filles, quatre d'hommes, autant de confréries de laïques, un hôpital, et un séminaire. Le diocèse comprend onze villages ou bourgs dont l'un, nommé *Acetum*, est l'apanage de l'évêque. Son revenu est taxé dans le livre de la Chambre à 300 florins ou mille écus.

Évêques d'Anagnie.

1. Félix était au concile de Rome sous Félix III, en 487.

2. Fortunat, au concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 500.

3. Pélage, sous Grégoire-le-Grand, se trouva au concile de Rome en 595.

4. Pierre, appelé évêque d'Anagnie dans le privilège de Saint-Médard de Soissons, accordé par saint Grégoire. Douteux, de même que le privilège de Saint-Médard.

5. Opportun, en 649.

6. Maurice, au concile romain, sous le pape Agathon, en 680.

7. Grégoire, au concile romain, sous Grégoire II, en 721.

8. Ambroise, selon Baronius, en 743.

9. Constantin, selon Baronius, en 761.

10. Romoald , au concile romain , sous Eugène II , en 826.

11. Sébastien.

12. Nicolas. Voici ce que nous en dit le continuateur d'*Anastase-le-Bibliothécaire*. Après la mort du pape Léon , le clergé et le peuple de Rome ayant élu le prêtre Benoît , et dressé le décret de son élection , députèrent Nicolas d'Anagnie , et Mercure , maître de la milice , pour porter cette nouvelle aux empereurs Lothaire et Louis ; mais ils rencontrèrent en chemin Arsène , évêque d'Eugubio qui leur persuada d'abandonner Benoît , quoiqu'ils lui eussent juré fidélité , et d'élire pape le prêtre Anastase , déposé dix-huit mois auparavant dans le concile de Rome. Ayant donc rendu à l'empereur Louis le décret d'élection , ils revinrent à Rome où ils donnèrent avis qu'il envoyait des députés , et rendirent ses lettres à Benoît. Les députés arrivèrent quelques jours après à Hosta , à quarante milles de Rome où ils prirent le parti d'Anastase , à la persuasion de l'évêque Arsène qui était allé au-devant d'eux avec l'évêque Nicolas et trois capitaines , Mercure , Grégoire et Christophe. Là ils élurent Anastase et le conduisirent en triomphe à Rome dans le palais de Latran ; mais la fidélité du peuple romain l'emporta. Anastase fut abandonné des députés et chassé honteusement. Nicolas fut obligé de se jeter aux pieds de Benoît qui lui pardonna. Ceci arriva en 855.

13. Zacharie , envoyé par Nicolas I^{er} avec Rodoald , évêque de Porto , à Constantinople en 860 , pour y prendre le parti d'Ignace qui avait été déposé , et chasser Photius qui s'était emparé de son siège , et pour y confirmer le culte des saintes images , avec un ordre exprès de ne point communiquer avec Photius , fit tout le contraire de ce qui lui avait été ordonné. Étant revenu à Rome , le pape le déposa dans un concile qu'il tint à son sujet ; mais comme il avoua sa faute quelque temps après , et qu'il condamna sa propre conduite , Adrien II , alors sur le Saint-Siège , le rétablit dans toutes ses dignités en 867. Voyez ANASTASE , BIBLIOTH.

14. Alboin , en 871.

15. Étienne , Romain , élu pape sous le nom d'Étienne VI en 896.

16. Jean , au concile de Rome , en 963.

17. Jean , en 963.

18. Luitard.

19. Benoît , 1027.

20. Grimaldi ou Gremandus , 1048.

21. Saint-Pierre , en 1062. Le cardinal Ildebrand qui fut depuis Grégoire VII , le tira de son monastère de Salerne , et le présenta à Alexandre II qui l'employa heureusement à différentes négociations , et le fit évêque d'Anagnie où il trouva le corps de saint Magne , martyr ; il conçut le dessein de se retirer à Jérusalem , mais il en fut empêché par une révélation du saint

martyr. Il mourut le 3 août 1105. Pascal II l'a mis au nombre des Saints.

22. Oddon succéda à saint Pierre. Il assista au concile de Vérolin en 1111.

23. Pierre succéda à Oddon sous Paschal II.

24. Ojolin, Vidame de la cathédrale. Voy. BRUNO, évêque de Segni.

25. Lothaire, en 1155.

26. Nocer, en 1158.

27. Asaël alla au concile de Latran sous Alexandre III, en 1179.

28. Jean siégeait en 1196.

29. Jean fut ordonné par le pape Honoré III en 1221.

30. Albert, ordonné par le même vers 1224, soutint avec zèle les droits de son église, et obligea l'abbé de saint Théodore, dont l'église était autrefois la cathédrale, de le reconnaître comme son évêque diocésain. Il y a à ce sujet un rescrit de Grégoire IX, la première année de son pontificat.

31. Pandulphic, en 1237.

32. Nicolas, en 1257.

33. Jean, en 1258.

34. Landus, en 1263.

35. Pierre Viaticus, d'Anagnine même, oncle de Boniface VIII, ayant été auparavant évêque de Todi, en 1276. Il mourut l'année suivante.

36. Nicolas, en 1278.

37. Pierre de Aquino, en 1285.

38. Gérard, en 1291, transféré à Spolète, ensuite à Arras en France. Il était de l'Ordre de

Saint-Dominique, et s'appelait Pigalotti. Il mourut en 1304. (Voy. *les évêques d'Arras.*)

39. Pierre de Brunacho, Espagnol, élu par le Chapitre d'Anagnie et confirmé par le pape Nicolas IV, en 1291. Il avait été évêque de Segni.

40. Pierre de Turrite, chanoine de Padoue et chapelain de Boniface VIII, en 1295, transféré à Aversa, au royaume de Naples, en 1300.

41. Léonard, chanoine de la cathédrale, nommé évêque par Boniface VIII, en 1300. Il avait élevé le pape, qui par reconnaissance confirma tous les privilèges de l'église d'Anagnie et établit un prévôt dans son chapitre.

42. Pierre Ferri, de Piperno, dans la campagne de Rome, nommé par Jean XXII, en 1320, transféré à Marsico-Nuovo, au royaume de Naples, en 1327.

43. Alemand, de Mont-Fiascone, évêque d'Amélie, transféré sur ce siège en 1327, mort en 1330.

44. Fr. Jean Pagnote, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, en 1330. Il était vicaire de Rome sous Benoît VII, qui lui donna pouvoir de conférer les petits bénéfices de son diocèse. Il mourut en 1342.

45. Jean de Scrofanis, chanoine de Rieti, nommé par Clément VI, en 1342, mort en 1348.

46. Pierre, évêque de Sorra en 1348, mourut en 1363.

47. Jean Jacobi de Madelis, chanoine de Saint-Pierre-Trajét

dans le diocèse de Conversano , au royaume de Naples, succéda à Pierre , à la demande du Châpitre , et fut confirmé par Urbain v en 1364.

48. Thomas, sous Boniface ix, en 1396.

49. Jean fut déposé de ce siège par le même pape. On n'en dit point la raison , si ce n'est qu'on le soupçonnait d'être du parti de l'anti-pape Benoît xiii.

50. Jacques de Zencato, fut mis à sa place par le même Boniface en 1399, et transféré à l'évêché de Chalcédoine en 1401.

51. Ange, évêque de Polignano, au royaume de Naples, transféré sur ce siège sous Innocent vii qui le fit trésorier de l'église romaine pour la Campanie et les ports de mer. Il mourut en 1418.

52. Angelotte Fuscus, de Rome, d'une très-bonne famille , chanoine de Saint-Jean-de-Latran , fut fait évêque d'Anagnie par Martin v qui était encore à Constance au mois de février 1418 , et qui le transféra depuis à l'évêché de Cava, dans la province de Salerne, en 1428. Il fut fort lié avec le cardinal Condulmérius qui étant devenu pape sous le nom d'Eugène iv , le créa cardinal du titre de Saint-Marc. Il était du nombre des légats qu'Eugène se proposait d'envoyer au concile ; mais lorsqu'il y pensait le moins, un de ses courtisans qu'il avait élevé dès l'enfance, le frappa d'un coup de fléau , et le tua. L'assassin fut

pris, avoua son crime, et fut puni de mort honteuse.

53. Oddon de Vannisadministrait l'église d'Anagnie en 1428, et fut trésorier de Martin v.

54. François Suessanus , nommé par Martin v en 1429, gouverna cette église pendant vingt-deux ans, après lesquels il abdiqua.

55. Salvator O-Genzzano , chanoine de la cathédrale, nommé par Nicolas v en 1451, mourut en 1480.

56. Gentilis , nommé par Sixte iv en 1480, mort en 1484.

57. François Machabrunius de Todi , originaire de Bénévent, chanoine de Saint-Jean-de-Latran , en 1484.

58. Ferdinand de Gaziano , en 1510 , mort en 1515.

59. Jacques Bongal de Filacciano, nommé par Léon x le 17 décembre 1515, siégea moins d'un an , et fut transféré à Népi et à Sutri.

60. François Soderinus , cardinal de Florence , en 1516. Il résigna sept ans après à celui qui suit.

61. Luc Jean de Volterre , cardinal , ami de Soderin , en 1522, le 4 mars. Il s'ennuya de cette dignité , et se retira à Volterre jusqu'en 1541 qu'il mourut le 21 septembre.

62. Alexandre , cardinal Farnèse, nommé administrateur de cette église par Clément vii, le 3 avril 1523, abdiqua entre les mains de ce pape le 7 du mois de mai suivant.

63. Conrad de Carbonaria ,

par Clément VII, en 1525, mourut en 1534.

64. Jean Vincent, cardinal Caraffe, archevêque de Naples, administra cette église en 1534, et la gouverna jusqu'en 1541 qu'il s'en démit en faveur de...

65. Pierre Sarmentus, Espagnol, cardinal de Compostelle, en 1541.

66. Michel Torellus, évêque d'Alifa, ville du vicariat romain, le 6 avril 1541.

67. Benoît, cardinal Lomelinus, de Gênes, clerc de la chambre apostolique sous Paul IV; puis évêque de Vintimille, transféré à Sarsane dans le vicariat romain, évêque d'Anagnie le 17 mars 1572, mourut sous Grégoire XIII en 1579.

68. Gaspard Vivianus d'Urbain, nommé par le même pape le 3 août 1579, mourut en 1605.

69. Victorius Guarinus, de Piperno, nommé le 4 juillet 1605 par Paul V, mort en 1607.

70. Antoine Seneca Nursinus, nommé par le même pape le 25 juin 1607, mort à Rome le 11 août 1626.

71. Gaspard Melis de Santa-Victoria, de la Marche-d'Ancone, nommé le 25 septembre 1626, mort au mois de janvier 1642.

72. Sébastien Gentilis, de Fogni en Ombrie, référendaire des deux signatures, préfet de la sacrée-consulte, vicaire de Rome sous Urbain VIII, nommé au mois de février 1642, abdiqua quatre ans après.

73. Pierre-François Phélonar-

di, Romain, succéda à Sébastien, nommé par Innocent X le 3 décembre 1646, et mourut en 1662.

74. Laurent de Châtillon, nommé le 13 mars de la même année, fut transféré à Aquapendente le 9 décembre 1680.

75. Bernardin Massarius, nommé le 13 juin suivant, mourut en 1696.

76. Pierre-Paul Gherardi, d'Anagnie, mort le 31 mars 1708.

77. J. B. Bassi, chanoine de Turin, nommé le 3 oct. 1708. (*Ital. Sacr.*, tom. I.)

Conciles d'Anagnie.

Le premier fut tenu en 1160, le 24 mars, par le pape Alexandre III, assisté des évêques et des cardinaux de sa suite; il y excommunia l'empereur Frédéric I^{er} et déclara tous ceux qui avaient juré fidélité à ce prince absous de leur serment.

Le second, l'an 1161. Le pape Alexandre III y déposa Hugues, abbé de Cluny, parce qu'il gardait la neutralité entre lui et l'anti-pape Victor III, sans s'attacher à l'un ni à l'autre. (*Mansi*, tom. 2, pag. 531.)

ANAGOGIE. C'est un des quatre sens de l'Écriture, le littéral, l'allégorique, l'anagogique et le tropologique. Le sens anagogique est celui qui se rapporte à la vie éternelle. Ainsi, le repos du sabbat, dans le sens anagogique, signifie *le repos de la béatitude éternelle*.

ANAGOSTES. Lecteurs dans l'église d'Orient.

ANAHARATH, ville de la tribu d'Issachar. (*Josué*, cap. 19, v. 19.)

ANAMÉLECH. Il est dit, au quatrième livre des Rois, que ceux de Sépharaïm qui avaient été envoyés de delà l'Euphrate dans le pays de Samarie y brûlaient leurs enfans en l'honneur d'Anamélech et d'Adramélech. (*4 Reg.*, cap. 17, v. 31.) Il est probable qu'Adramélech était le soleil, et Anamélech la lune. Les Orientaux sacrifiaient au soleil et à la lune des victimes humaines. Adramélech signifie *le Roi magnifique*, et Anamelech *Roi benin*.

ANAMIM (hébr., *fontaine ou œil*; autrement *réponse, cantique, affliction*), second fils de Mizraïm qui peupla la Marécote, ou la Pentapole de Cyrène. (*Gen.*, cap. 10, v. 13.) Cochart croit que les Anamins sont les peuples qui habitent aux environs du temple de Jupiter Ammon, et dans la Nasamonite.

ANANEL ou HANANEL, grand-sacrificateur des Juifs, qui était bien de la race des prêtres, dit Joseph, mais non pas des familles qui avaient accoutumé d'exercer la souveraine sacrificature. (Joseph., *Antiq.*, l. 15, cap. 2.) Ce fut Hérode-le-Grand qui le fit venir de Babylone pour lui donner cette dignité, dont ce Roi s'arrogea la disposition, à cause de son importance.

ANANEEL ou HANANÉEL, tour de la ville de Jérusalem. (*Jérém.*, cap. 31, v. 38.)

ANANI, septième fils d'Eliœ-

naï. (1. *Par.*, cap. 3, v. 24.)

ANANIAS (hébr., *nuée du Seigneur*.) L'ange Raphaël, conducteur du jeune Tobie, dit qu'il était Azarias, fils du grand Ananias. (*Tob.*, c. 5, v. 18.)

ANANIAS, un des trois jeunes hommes de la tribu de Juda et de la race royale qui ayant été menés captifs à Babylone furent choisis parmi les autres pour servir dans le palais de Nabuchodonosor. On changea le nom d'Ananias en celui de Sidrach. N'ayant pas voulu adorer la statue que Nabuchodonosor avait fait dresser dans la campagne de Dura, il fut jeté avec Misach et Abdénago dans une fournaise ardente, sans qu'ils en fussent endommagés, l'ange du Seigneur ayant suspendu à leur égard l'activité du feu. Ceci arriva l'an du monde 3443; avant Jésus-Christ 557. Les Grecs font la fête de ces trois jeunes hébreux le 17 décembre, et les Latins le 16.

ANANIAS, de la tribu de Benjamin, fit bâtir une partie des murs de Jérusalem, à son retour de la captivité de Babylone. (2. *Esdr.*, cap. 11, v. 33.)

ANANIAS, marchand juif qui convertit au judaïsme Izate, fils de Monobaze, roi des Adiabéniens. (Joseph., *Antiq.*, l. 20, c. 1.) Orose veut qu'Ananias ait été chrétien, et qu'il ait converti Izate au christianisme. Cette conversion arriva vers l'an 41 de Jésus-Christ. (*Orose*, l. 7, cap. 6.)

ANANIAS, disciple de Jésus-Christ demeurant à Damas, qui

alla trouver Paul, nouvellement converti, par l'ordre du Seigneur, lui imposa les mains et lui dit : *Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous est apparu dans le chemin, m'a envoyé pour vous rendre la vue et pour vous donner le St.-Esprit.* (*Act.*, cap. 9, v. 10.) On ne sait de la vie d'Ananias que cette seule circonstance. Les nouveaux Grecs le disent un des soixante-dix disciples, évêque et martyr. Ils en font la fête le premier jour d'octobre, et les Latins le 25 de janvier. On voit à Damas une belle église où il est enterré, et où les Turcs qui en ont fait une mosquée ne laissent pas de respecter son tombeau.

ANANIAS, un des premiers chrétiens de Jérusalem qui s'étaient converti avec sa femme Saphire, vendit son héritage, cacha une partie du prix, puis vint apporter le reste à saint Pierre, disant que c'était tout ce qu'il l'avait vendu. Ce mensonge qui fut confirmé par sa femme, leur coûta la vie à l'un et à l'autre ; car le Seigneur les frappa, et ils tombèrent morts aux pieds de saint Pierre l'an 33 ou 34 de l'ère vulgaire. (*Act.*, cap. 5, v. 1, et *seq.*)

ANANIAS, fils de Nébédée, souverain pontife des juifs. (Joseph., *Antiq.*, l. 20, cap. 3.) Il succéda à Joseph, fils de Camith, l'an du monde 4050. C'est lui qui fit paraître saint Paul devant lui l'an du monde 4062. Il fut tué tout des premiers, après la révolte des juifs contre les Ro-

main, par une faction dont son propre fils Eléazar était chef. (L. 2, de *Bello*, cap. 32.)

ANANIAS, surnommé le *Saducéen*, fut un des plus ardens défenseurs de la révolte des juifs contre les Romains. (Joseph., de *Bello*, l. 2, c. 18, seu 32, p. 812.)

ANANIAS, fils de Masbal, de la race des prêtres, fut tué pendant le dernier siège de Jérusalem par les Romains. (L. 6, c. 15, pag. 938.)

ANANIAS. C'est ainsi que quelques anciens appellent S. *Anian*, successeur de saint Marc dans l'évêché d'Alexandrie. (Sophronius. Nicéphorus.)

ANANIAS ou HANANI. *Voy.* HANANI.

ANANUS, fils de Seth, grand-prêtre des juifs, est nommé *Anne* dans l'Évangile. (*Luc.*, cap. 3, v. 2.) Il posséda la grande sacrificature pendant onze ans ; et, après sa déposition, il en conserva le titre, et eut encore beaucoup de part aux affaires. Il était beau-père de Caïphe, et Jésus-Christ fut mené chez lui aussitôt après qu'il eut été pris au jardin des Olives. (*Joan.*, cap. 18, v. 13.)

ANANUS, fils de celui dont on vient de parler, fut grand-prêtre pendant trois mois, l'an 62 de Jésus-Christ. (Joseph., *Antiq.*, l. 20, cap. 8, p. 698.) Il était de la secte des Saducéens, hardi, entreprenant ; ce fut lui qui fit mourir S. Jacques, frère ou parent de Jésus-Christ, selon la chair, évêque de Jérusa-

lem. Cette action ayant déplu à tous les gens de bien de Jérusalem, ils en informèrent le roi Agrippa qui ôta le pontificat à Ananus, et le donna à Jésus, fils de Damnaüs. Ce même Ananus, selon les apparences, fut nommé par le conseil des juifs pour gouverneur de Jérusalem, l'an 66 de Jésus-Christ; et ce fut dans cet office que les Iduméens qui étaient venus malgré lui au secours de Jérusalem le massacrèrent avec outrage, laissant son corps sans sépulture. (L. 2, de Bello, cap. 42, pag. 822; et l. 4, cap. 17, pag. 881.) Comme il gouvernait avec une extrême sagesse, sa mort fut regardée comme le présage et le commencement de la ruine de Jérusalem.

ANANUS, natif de Lydda, capitaine des juifs, fut envoyé à Rome par Quadratus pour rendre compte de sa conduite à l'empereur Claude, au sujet de la division des juifs et des Samaritains dont on l'accusait. (*Antiquité*, l. 20, c. 5.)

ANANUS, fils de Jonathas, fit ce qu'il put pour empêcher que les juifs ne se révoltassent contre les Romains. (*De Bello*, l. 2, c. 24.)

ANANUS, natif d'Ammaüs, fut un des gardes de Simon, chef des rebelles. Il se rendit à Tite qui lui donna la vie. (*De Bello*, l. 7, pag. 956.)

ANAPHORA, terme liturgique, qui signifie, 1^o la seconde partie de la Liturgie d'Alexandrie ou des Coptes, qui répond à notre canon; 2^o plusieurs Li-

turgies syriennes, et en particulier celle de saint Basile. (Le Brun, *Explication de la messe*, tom. 2, pag. 489 et pag. 615.)

ANARCHIE, terme grec qui signifie proprement *un interrègne*, ou l'état d'une ville ou d'une république qui est sans chef. Dans l'Écriture, il est dit quelquefois: *En ce temps-là, il n'y avait point de Rois dans Israël; mais chacun y faisait ce qu'il jugeait à propos.* (*Judic.*, c. 17, v. 9.) C'est la vraie peinture d'une *anarchie*. Ussérius compte environ vingt-deux ans d'anarchie, depuis la mort de Josué, l'an du monde 2561, jusqu'à la première servitude des Hébreux sous Chusan Rasathaïm, l'an du monde 2591.

ANASARTHE, ville épiscopale du diocèse d'Antioche, de la première Syrie, sous la métropole de Selencie-Pierie, très-inconnue aux géographes anciens et modernes, dont cependant nous trouvons deux évêques.

1. Maras, qui assista et souscrivit au concile de Chalcedoine.

2. Cyrus, qui signa la lettre des évêques de sa province à l'empereur Cléon. Cette ville s'appelle aussi *Onosarthe*.

ANASTASE (saint), pape, premier du nom, Romain de naissance, fut choisi le 9 octobre de l'an 399 pour remplir le Saint-Siège, après la mort du pape Sirice. Il ne le tint que deux ans et vingt-cinq jours, pendant lesquels il ne cessa d'édifier, d'instruire, de combattre pour le saint dépôt de la foi; ayant réconcilié

les Orientaux avec l'église romaine, et ayant préservé l'église de Rome de l'infection des hérésies et surtout de l'Origénisme. Il mourut le 3 novembre de l'an 401. La plupart des Martyrologes marquent sa fête au 27 d'avril que plusieurs ont pris pour le jour de sa mort, au lieu qu'il n'a pu être que celui de sa sépulture ou de sa translation. On lui attribue deux épîtres, l'une adressée aux évêques allemands et bourguignons, et l'autre à Nectaire, qui ne sont pas de lui; la date le justifie. Il ne nous en reste qu'une à Jean de Jérusalem, touchant les Origénistes, qui se trouve dans le premier tome des Lettres des papes du père Constant. Saint Jérôme, *Epist.* 16. Baillet, 27 avril. D. Ceillier, *Hist. des aut. Ecclésiastiques*, tom. 8, p. 556.

ANASTASE II succéda à Gélase 1^{er} l'an 496. Il écrivit d'abord à l'empereur Anastase qui persécutait les orthodoxes, pour le ramener à son devoir et l'engager à permettre que le nom d'Acace fut effacé des dyptiques. Mais il mourut en 498 avant que les légats qu'il avait envoyés à C. P. fussent de retour, après avoir tenu le souverain pontificat environ deux ans. Les catholiques et les hérétiques qui parlent mal de ce pape, comme s'il avait voulu révoquer la condamnation d'Acace, ne le font que sur les faux bruits qui furent répandus au désavantage de ce pape par les schismatiques appelés *Laurentiniens*, parce qu'ils

suivaient Laurent, anti-pape, élevé contre Symmaque, successeur d'Anastase. Gratien et l'auteur du pontificat se sont trompés en disant qu'Anastase fut frappé d'un jugement divin. Les centuriateurs de Magdebourg se sont trompés aussi en accusant ce pape d'avoir voulu rétablir Acace (*Cent.* 6, c. 10), puisqu'Acace était mort en 488, sous le pontificat de Félix, et qu'Anastase ne fut pape qu'en 496. Nous avons encore une lettre de ce pontife à Clovis 1^{er}, roi de France, où il le félicite sur sa conversion; et des fragmens d'une autre à Ursicin, touchant l'incarnation de Jésus-Christ. (Baluze, tom. *Conc.*, pag. 1467. D. Ceillies, tom. 15, pag. 333. Evagre, lib. 2. Nicéphore, lib. 15 et 17.)

ANASTASE III, Romain, succéda à Sergius III l'an 913. Il gouverna l'Eglise huit mois et trois jours d'une façon irrépréhensible. Landon lui succéda. (Onuphre et Gênébrard, *in Chron.*, etc.)

ANASTASE IV, Romain, nommé *Conrad*, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin et abbé de Saint-Ruf en Dauphiné, selon quelques uns, ou de Saint-Anastase dans le diocèse de Vélétri, selon d'autres. Le pape Honorius II, son parent, le créa cardinal-évêque de Sainte-Sabine; et Innocent II le laissa son vicaire à Rome lorsqu'il en sortit pour éviter les violences de l'anti-pape Anaclet. Le cardinal Conrad s'acquitta très-bien de cet important office, et mérita

de succéder à Eugène men 1153. Il signala sa charité dans une famine presque universelle qui arriva durant son pontificat qui ne fut que d'un an et environ cinq mois. Adrien IV lui succéda. Platine, dans sa Vie. Onuphre et Génébrard, *in Chron.* Ughel. Aubery, etc.

ANASTASE, anti-pape, aidé par les officiers de l'empereur Louis II, s'éleva contre Benoît III qui fut élu l'an 855. Il avait été prêtre de l'église de Rome, et selon quelques uns bibliothécaire du pape Grégoire IV, ce qui a donné lieu à l'erreur de Vossius et des autres qui ont cru que cet anti-pape était le même qu'Anastase-le-Bibliothécaire, qui a écrit les Vies des Papes. (Baronius, *A. C.* 855, n.º 63. Onuphre, Génébrard et Ciaconius, dans *Benoît III.*)

ANASTASE (saint), patriarche d'Antioche, fut élevé sur le siège patriarchal de cette ville l'an 561. L'empereur Justinien étant tombé dans l'erreur des *Aphtartodocètes* qui croyaient que Jésus-Christ, avant sa résurrection, avait eu une chair incorruptible et incapable de souffrances, fit tous ses efforts pour engager saint Anastase dans son erreur. Le zélé patriarche, loin de succomber à la séduction, affermit les fidèles dans la véritable créance, et par ses discours et par ses écrits. Ayant appris que l'Empereur voulait l'envoyer en exil, il composa un excellent discours que nous n'avons plus, pour prendre congé

des habitans d'Antioche. Cet exil n'eut pas lieu parce que Justinien mourut; mais Justin, son successeur, exécuta ce projet, en chassant le saint patriarche d'Antioche, qui lui était devenu odieux, parce qu'il lui avait refusé de l'argent, et qu'il l'avait traité de peste du genre humain. Il fut rappelé après vingt-trois ans d'exil, et mourut en 598 ou 599, au milieu de son troupeau, parmi beaucoup de tribulations qu'il eut à souffrir de la part des hérétiques. Saint Grégoire-le-Grand lui écrivit plusieurs fois, tant pour le consoler dans ses adversités que pour le congratuler de son retour à Antioche. Il en parle toujours avec respect, en louant sa charité et en se recommandant à ses prières. Il marque clairement dans ces lettres qu'il en avait reçu d'Anastase. Celui-ci était très-habile dans la science des divines écritures, et très-versé dans la langue latine. Ce fut lui que l'empereur Maurice chargea de traduire en grec le pastoral de saint Grégoire, pour l'usage des églises d'Orient. Dans le second concile de Nicée, en 787, on lut un endroit de la lettre d'Anastase à un certain scholastique ou avocat, dans laquelle il distinguait l'adoration que nous rendons à Dieu d'avec celle que nous rendons aux anges et aux hommes, en ce que nous ne servons que Dieu seul. On y lut aussi un endroit de ses sermons sur le sabbat où il parle du culte des images. Nous avons

encore trois de ses discours donnés par le père Combefis, et avant lui par Meursius, mais en grec seulement; deux sur l'Annonciation de la sainte Vierge, qu'il appelle plusieurs fois mère de Dieu, et un sur la Transfiguration du Sauveur. Stevartius a fait imprimer cinq autres discours que personne ne dispute à Anastase, patriarche d'Antioche. Ils ont depuis été réimprimés par les soins de M. Basnage, dans le premier tome des anciennes leçons de Canisius. Ces cinq discours ne sont qu'un corps dont le titre général est : *Des dogmes de la vraie foi*. Dans le premier, qui est sur la Trinité, il dit qu'il avait déjà beaucoup écrit et parlé dans les églises sur les dogmes de notre religion; et que s'étant appliqué dès sa plus tendre jeunesse à n'avoir sur la foi d'autres sentimens que ceux des saints Pères, il était sûr de ne s'être pas égaré sur ce sujet dans ses écrits ni dans ses discours. Le dessein du second discours est d'établir l'immensité de Dieu, à qui quelques uns voulaient donner des bornes, jusqu'à prétendre qu'il n'était point dans ce monde. Anastase leur fait ce raisonnement : « L'opération en Dieu est inséparable de sa substance. Il opère dans tout le monde, puisqu'il l'a créé et qu'il le conserve à chaque instant : il est donc substantiellement dans tout le monde. Être borné, c'est le propre des créatures corporelles. Dieu n'est pas créé, ni corporel : il ne peut donc être borné. On

dira peut-être qu'il est indécent que Dieu soit dans des lieux ou dans des créatures pour lesquels l'homme même a de l'éloignement; mais il n'y a rien de créé qui ne soit l'ouvrage de Dieu; et comme les rayons du soleil ne contractent aucune tache en passant par des lieux infectés, il en est à plus forte raison de même de Dieu. » Le troisième discours est sur l'Incarnation; le quatrième sur la Passion de Jésus-Christ, et le cinquième sur la Résurrection. Le discours sur les trois Carêmes qui porte, dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi, le nom d'Anastase, patriarche de C. P., ne présente ni son style, ni son génie. L'auteur, pour montrer que l'on doit faire deux Carêmes, outre celui de quarante jours qui précède la fête de Pâques, emploie l'autorité d'un livre apocryphe nommé *l'Itinéraire de saint Philippe*, livre rempli de fables. Il compte sept conciles généraux jusqu'à son temps. On n'en connaissait que cinq en 598 qui fut l'année de la mort d'Anastase. On ne peut non plus lui attribuer les réponses aux questions des orthodoxes, données en latin par Gentien Hervet, sous le nom d'Anastase, évêque de Nicée; et en grec et en latin, par Gretser, sous le titre de *Dux viæ*. On y cite les canons du concile *in Trullo*, tenu à C. P. en 707, et saint Nicéphore, patriarche de cette ville mort en 828. Il est dit dans la réponse à la cent dix-septième question, qu'il y avait

sept cents ans que les Ariens étaient chassés des lieux saints. Aubert LeMire et quelques autres attribuent à Anastase le jeune, successeur de celui dont nous parlons dans le siège d'Antioche, l'Abrégé de la foi, imprimé dans les Bibliothèques des Pères de Paris, de Cologne et de Lyon. D'autres en font une compilation, composée partie des écrits de saint Cyrille d'Alexandrie, partie de ceux d'Anastase d'Antioche. Il paraît en effet que l'auteur écrivait depuis la condamnation du Monothélisme ; car il fait une question exprès sur le nombre des volontés en Jésus-Christ, et dit net qu'il y en a deux ; l'une divine et l'autre humaine. Il admet trois hypostases, c'est-à-dire, trois personnes et une seule substance, essence ou nature en Dieu. Il s'explique clairement sur la divinité du Saint-Esprit, mais il ne le fait procéder que du Père. Evagre (lib. 4, cap. 40, 41) dit qu'Anastase prit la défense de la foi contre l'erreur des incorruptibles, soutenue par l'empereur Justinien. Le patriarche prouvait dans son écrit, par des argumens clairs et invincibles, que le corps du Sauveur a eu ses propriétés naturelles, comme les corps des autres hommes ; qu'il a été sujet à la corruption, et que cette doctrine est celle des Apôtres et des Pères. Il écrivit la même chose aux moines de la première et de la seconde Syrie qui l'avaient consulté sur ce sujet. Comme il avait appris que

Justinien avait dessein de l'envoyer en exil, il composa un discours pour prendre congé des habitans d'Antioche. Tout y était admirable : l'élégance des termes, la beauté des sentimens, le choix des passages de l'Écriture et des histoires qu'il rapportait. Il ne nous reste rien de ces écrits, ni du discours qu'il fit à son peuple en 593 lorsqu'il entra dans son siège. Le père Labbe dit l'avoir vu manuscrit dans la bibliothèque du Roi. Anastase en fit un autre vers le même temps sur la Paix, le mercredi de la semaine sainte. Il est manuscrit dans la bibliothèque impériale. Sa lettre à un scholastique fut citée dans la quatrième session du septième concile général. On y cite aussi son discours sur le sabbat, adressé à Siméon de Bostres. Saint Maxime, tome 2, page 124 et suivantes, parle d'un livre d'Anastase contre Jean Philoponus, dont Gretser nous a donné un fragment dans sa préface sur le *Guide du Chemin*. Nous n'avons plus ni sa version grecque du pastoral de saint Grégoire, ni aucune des lettres qu'il écrivit à ce pape, ni le discours qu'il fit en son honneur. Il en avait fait sur la Visitation de Marie, sur le dimanche des Rameaux, sur la Décolation de saint Jean, et un à la louange de saint Nicolas. On les trouve manuscrits dans la bibliothèque du Roi, de même que la Dispute des évêques chrétiens avec les juifs, dans laquelle Aphrodisien, officier du roi de

Perse, avait été constitué pour juge. Anastase y était présent; mais cette dispute est remplie de contes fabuleux, indignes de ce patriarche. D'ailleurs, Arénatus, qu'on suppose avoir été alors roi de Perse, ne le fut que depuis la mort d'Anastase. Entre plusieurs passages des Pères sur les deux opérations en Jésus-Christ cités dans le concile de Latran, en 649, il y en a un de l'écrit d'Anastase pour la défense de la lettre de saint Léon à Flavien où il distingue clairement les deux natures et les deux opérations avec l'unité de personne dans Jésus-Christ. Divers manuscrits donnent à Anastase une démonstration historique où il prouvait qu'un prêtre ne peut être jugé par un laïque, mais seulement par un évêque. Ils citent aussi sous son nom et sous celui de saint Jean de Damas, plusieurs questions sur la foi, des Églogues ascétiques et des Définitions. Mais on n'a pas d'autres preuves que tous ces écrits soient de lui; et il y a apparence que sa réputation de savoir a porté plusieurs écrivains postérieurs à prendre son nom pour donner cours à leurs propres productions. La Bigne compte parmi les écrits d'Anastase qui n'ont pas encore vu le jour deux livres de la Construction de l'homme, l'Éloge de l'Égypte, un Traité contre ceux qui disent qu'il y a trois essences ou natures dans les personnes divines, et deux livres contre les juifs. Turrien les a traduits en latin :

mais l'auteur de ces deux livres vivait long-temps après Anastase, patriarche d'Antioche, puisqu'il compte huit cents ans et davantage depuis la prise de Jérusalem par Tite et Vespasien. Le Traité qui a pour titre, *Contemplation mystique des souffrances de Jésus-Christ*, paraît être la même chose que celui d'Anastase Sinaïte, intitulé, *de la Passion et de l'impassibilité de Jésus-Christ*.

Les cinq discours sur la foi, traduits en latin par Turrien, furent imprimés pour la première fois à Ingolstadt en 1616, in-4^o, dans le Supplément de Stéuartius aux anciennes Leçons de Canisius; et depuis, dans le neuvième tome de la bibliothèque des Pères, à Lyon, en 1677, et dans la nouvelle édition des Leçons de Canisius, à Anvers, en 1725. Mais dès l'an 1556, ils avaient été traduits par Tilmanus, et imprimés à Paris, et ensuite dans les Bibliothèques des Pères, publiées en cette ville. Meursius donna en grec les deux discours sur l'Annonciation, dans le Recueil de ses mélanges divins, à Leyde, en 1619. Nous les avons en latin dans le neuvième tome de la Bibliothèque des Pères de Lyon, dans le sixième de la Bibliothèque des Prédicateurs du père Combefis, et dans le premier de son *Auctuarium*. On y trouve aussi le Discours sur la Transfiguration, de même que dans le neuvième tome de la Bibliothèque des Pères de Lyon, et dans le septième vo-

lume de la Bibliothèque des Prédicateurs. Il manque quelque chose à la fin de ce discours. (Bollandus, *ad diem 21 aprilis*, pag. 853. D. Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et ecclés.*, tome 16, pag. 633 et suiv.)

ANASTASE (saint), martyr, autre patriarche d'Antioche, successeur du précédent, fut attaqué par les juifs, à la conversion desquels ils s'appliquait avec zèle, traîné par les pieds dans les rues, mutilé honteusement, puis jeté dans le feu, où il consumma son martyre. Le Martyrologe romain en fait mention au 21 de décembre. (Baronius, Baillet, 21 d'avril.)

ANASTASE, Sinaïte, prêtre et moine du mont Sinaï, d'où lui est venu le surnom de *Sinaïte*, était déjà au monde sous le règne de l'empereur Maurice, c'est-à-dire, au plus tard en 602 qui fut la dernière année de ce prince. Les nouveaux Grecs l'appellent le *nouveau Moïse*, persuadés que menant une vie contemplative sur la montagne de Sinaï, il y avait conversé familièrement avec Dieu comme cet ancien législateur. Il fit plusieurs voyages à Alexandrie, en d'autres villes de l'Égypte et dans la Syrie où il défendit souvent de vive voix la foi catholique contre les Acephales, les Sévériens et les Théodosiens. Il parle dans son livre intitulé *Odegos*, ou *Guide du vrai chemin*, de Jean qui fut patriarche d'Alexandrie pour les Théodosiens depuis l'an 677 jusqu'en 686. Il vivait donc

alors; mais on n'a aucune preuve qu'il ait vécu plus long-temps. Il est honoré comme Saint. Le plus célèbre de ses ouvrages est celui que nous venons de citer sous le titre de *Guide du vrai chemin*. Quelques uns l'ont attribué à Anastase l'Ancien, mort patriarche d'Antioche en 598 ou 599, ne faisant point réflexion qu'il y est parlé de saint Euloge qui fut patriarche d'Alexandrie jusqu'en 608; et de Jean, patriarche pour les Théodosiens depuis l'an 677 jusqu'en 686. Il faut donc s'en tenir à l'opinion commune qui donne cet ouvrage au moine Anastase. Gretser le fit imprimer en grec et en latin à Ingolstadt en 1606, in-4°, sur un exemplaire de la bibliothèque d'Ausbourg qui est différent de ceux de la bibliothèque du Roi, de M. Colbert, et de la bibliothèque impériale. Ces manuscrits n'ont point l'Exposition de foi qui se lit au commencement de l'édition de Gretser. Dans d'autres manuscrits, elle porte le nom de *saint Jean Damascène*, de même que les définitions qui sont après. On a supprimé ces pièces dans la nouvelle édition des œuvres de ce Père, parce qu'on a reconnu que l'exposition de foi et les définitions étaient d'Anastase Sinaïte. Le quatrième chapitre qui traite de la naissance de toutes les hérésies jusqu'à celle de Nestorius et de Sévère; et le cinquième qui parle des conciles dans lesquels ces hérésies ont été condamnées, sont aussi très-

différens dans l'édition de Gretser et dans les autres manuscrits. Ce qui prouve que cet ouvrage d'Anastase a souffert plusieurs altérations de la part des copistes qui y ont ajouté ou retranché plusieurs choses. On ne peut guère douter qu'ils n'aient aussi inséré dans le texte les scholies que quelques savans avaient mises à la marge pour expliquer les endroits difficiles de cet ouvrage ; car elles ne paraissent point être d'Anastase. Anastase donne d'abord dans cet écrit plusieurs règles très-utiles et même nécessaires pour découvrir les pièges des Sévériens, c'est-à-dire, des partisans de Sévère, faux patriarche d'Antioche, regardé de son temps comme le chef des Eutychiens. Il montre ensuite, dans une exposition de foi, que les catholiques reconnaissent en Jésus-Christ deux natures, deux volontés et deux opérations ; il explique ce que c'est que nature, volonté, opération, propriété, et enfin tous les termes usités dans l'église catholique quand on parle de la Trinité et de l'Incarnation, donnant des définitions particulières de chaque terme. Puis il propose toutes les hérésies qu'un orthodoxe doit rejeter. Le fil de ce Traité est coupé par quantité de transpositions, ce qui lui donne plus l'air de Mémoires que d'un ouvrage suivi. Il y a plus d'ordre et plus de suite dans les considérations analogiques sur l'*Hexaméron*, ou l'ouvrage des six jours de la Création ; mais on

n'en peut tirer de grands secours pour l'intelligence de l'histoire et de la lettre, parce qu'il explique presque tout dans un sens mystique et allégorique, sans détruire néanmoins le littéral. Il dédia cet ouvrage à Théophile qu'il appelle son fils. Il est cité sous le nom d'Anastase Sinaïte par Michel Glycas, dans la première partie de ses *Annales*, p. 8 et 26, édition de Venise, 1729, et divisé en douze livres. Nous avons les onze premiers dans les bibliothèques des Pères, imprimées à Paris, en 1579, à Cologne et ailleurs et à Lyon en 1677, mais seulement en latin ; le traducteur n'est pas connu. Le douzième parut à Londres en grec et en latin en 1682, de la traduction de M. Dacier. Des cent cinquante-quatre questions imprimées par les soins de Gretser, à Ingolstadt en 1617, sous le nom d'Anastase Sinaïte, il y en a quatre-vingt-treize qui avaient déjà été données en latin par Gentien Hervet, et imprimées dans les bibliothèques des Pères sous le nom d'Anastase de Nicée. On trouve un Anastase de Nicée parmi les évêques qui assistèrent au concile de Constantinople sous Mennas, en 536. Mais on ne peut lui attribuer ces questions, puisque l'auteur écrivait après la mort de saint Euloge d'Alexandrie, arrivée en 608, et depuis que Jean était devenu patriarche de cette ville pour les Théodosiens : ce qui n'arriva qu'en 677. Il vaut donc mieux s'en tenir à l'opinion commune

qui donne les questions à Anastase Sinaïte, dont elles portent le nom dans plusieurs manuscrits et à qui elles sont attribuées par le solitaire Philippe qui écrivait vers l'an 1105. On objecte que l'on y cite divers auteurs plus récents qu'Anastase Sinaïte ; tels que saint Jean Climaque, saint Maxime et quelques autres ; que l'on y rapporte un canon du concile *in Trullo*, qui ne se tint qu'en 692 ; que l'auteur y compte sept cents ans depuis que les lieux saints avaient été remis au pouvoir des catholiques. Mais on peut répondre, qu'il n'y a aucun des écrivains cités dans ces questions qui n'ait écrit avant l'an 692 ; que le concile *in Trullo* s'étant tenu en cette année, il a pu être cité par Anastase Sinaïte qui, né sur la fin de l'empire de Maurice, c'est-à-dire, vers l'an 600 ou 602, a pu aisément vivre au-delà de 692 ; qu'au lieu de lire sept cents ans depuis la restitution des lieux saints aux catholiques, il faut lire sept vingt ans ; les copistes s'étant pu facilement tromper dans la ressemblance des termes grecs, d'*eptacosioi*, pour *epta kai cikosi*. Au reste, quand il se trouverait quelques auteurs plus récents qu'Anastase, cités dans ces questions, ce ne serait pas une raison suffisante de les lui ôter. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une compilation de passages et d'autorités des Pères et conciles à laquelle on a pu ajouter dans tous les siècles. Aussi, les

manuscrits varient-ils beaucoup, même sur le nombre des questions. Gentien Hervet n'en avait dans le sien que quatre-vingt-treize. Ceux de la bibliothèque de Coislin en comptent cent cinquante-six. Gretser, en rendant public cet ouvrage l'a enrichi de quelques notes, que l'on n'a pas eu soin de distinguer du texte même dans la bibliothèque des Pères à Lyon, en 1677 ; ce qui cause de l'embarras au lecteur. Canisius, t. 3, p. 60, nous a donné, sous le nom d'Anastase Sinaïte trois discours qui lui ont paru très-solides et très-importans. Le premier qui fut prêché le cinquième dimanche de Carême, a pour titre, *de la sacrée Synaxe*, ou assemblée dans laquelle les chrétiens recevaient la sainte Eucharistie. Il traite aussi du pardon des injures, ou de la défense de juger son prochain. Le père Combefis l'a donné dans le premier tome de son nouveau Supplément avec une nouvelle version, et après l'avoir revu sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque du Roi. La version dont Canisius s'est servi est d'Achilles Statius. Quelques uns ont attribué ce discours à un Anastase plus jeune que le Sinaïte : mais il porte constamment son nom dans tous les manuscrits, et on n'en connaît point à qui il convienne mieux. Le second discours donné par Canisius est sur le psaume sixième. Le troisième est une explication du même psaume. On cite sous le nom d'Anastase

quelques autres discours dont quelques uns ont déjà été imprimés; les autres n'ont pas encore vu le jour. Il y en a un de la formation de l'homme à l'image de Dieu. Tarin l'a fait imprimer en grec et en latin à la suite de la Philocalie d'Origène, à Paris, en 1618. Il se trouve aussi sous le nom de saint Grégoire de Nice dans le premier tome de ses œuvres de l'édition de Paris, en 1615, et dans le second tome de celle qui fut faite en la même ville en 1638. Allatius parle d'un discours d'Anastase Sinaïte sur la transfiguration de Jésus-Christ, différent de ceux que nous avons sur le même sujet, par Anastase patriarche d'Antioche. Il en cite un autre sur ceux qui se sont endormis dans le Seigneur. Saint Jean Damascène, dans son Traité des images, fait mention d'un discours d'Anastase sur le nouveau dimanche, et l'apôtre saint Thomas. Michel Glycas avait vu sous le nom d'Anastase Sinaïte un sermon sur la Résurrection, différent de celui qui porte le nom d'Anastase d'Antioche. On lui attribue encore un Traité ascétique; un livre de l'Ame; des églogues imprimées avec la Philocalie d'Origène, sous le titre d'*Opinion célèbre d'un Philosophe chrétien inconnu, sur l'Ame*; un discours sur les divers moyens de Salut et de Pénitence. On conjecture que c'est ce qui fait la cent quatrième question de celles d'Anastase; les vies des Pères qui ont vécu

sur la montagne de Sinaï et dans le voisinage; l'éloge de l'Égypte; deux livres de la Formation de l'Homme; un discours sur la foi de la Rédemption, adressé à l'église de Babylone. C'est sans doute la même qui fait partie de son traité intitulé, *Guide du vrai chemin*. Il y a un grand nombre d'autres écrits que l'on trouve dans les bibliothèques des Pères sous le nom d'Anastase Sinaïte. Possevin écrivait à Henschenius que le catalogue que l'on conservait dans la bibliothèque du Vatican contenait quatre grandes pages. Anastase nous dit lui-même qu'il avait encore composé deux livres contre les juifs; plusieurs conférences qu'il avait eues avec eux; un tome où il traitait des Dogmes de l'Église catholique, et qu'il avait publié sous le nom de Flavien de Constantinople; un tome apologétique adressé au peuple; un Traité contre Nestorius. Ces ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous. Les discours qui nous restent d'Anastase ont du feu, de l'onction et de l'élégance. (D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, t. 17, p. 430 et suiv.)

ANASTASE (saint), Persan, martyr, fut instruit dans la religion chrétienne à Jérusalem, par un saint prêtre nommé Élie, et baptisé par Modeste, vicaire de l'église de Jérusalem, pendant l'absence du patriarche Zacharie qui avait été emmené prisonnier par les Perses. Peu de temps après son baptême, il se retira au monastère de Saint-

Anastase, sous la discipline de l'abbé Justin, où il conçut un désir ardent du martyre qui le poussa à aller à Césarée. Là, ayant aperçu quelques soldats qui faisaient des enchantemens et des maléfices, il les en reprit avec beaucoup de douceur; ce qui fut cause qu'un officier le conduisit au gouverneur Barzabane. Ce magistrat lui fit des offres avantageuses pour l'engager à quitter le christianisme. Il ordonna ensuite qu'on lui attachât de grosses pierres au cou et sur le dos. Il le fit battre à coups de bâton, et toujours inutilement. Le Saint fut mené en Perse où Chosroës lui fit couper la tête après qu'on l'eut étranglé, le 22 janvier 628, jour auquel les Grecs et les Latins en font la fête. (Bollandus. Baillet, 22 janvier.)

ANASTASE (saint), confesseur, disciple de saint Maxime, souffrit beaucoup avec saint Maxime pour la défense de la foi contre les Monothélites, et mourut en exil à Lazique l'an 664. On a une lettre de lui écrite aux moines de Cagliari. (Dupin, septième et huitième siècles.)

ANASTASE, apocrysaire de Rome, souffrit beaucoup pour la foi de la part des Monothélites sous l'empereur Constant, au septième siècle. Il a écrit une lettre à Théodose, prêtre de Gangre, sur la mort de saint Maxime. Il y cite des fragmens des écrits d'Hippolyte, évêque de Porto. Elle est dans les Recueils d'Anastase et parmi les Oeuvres de saint Maxime. (Dupin,

septième et huitième siècles.)

ANASTASE, abbé du monastère de Saint-Euthime en Palestine, florissait vers l'an 740. En 759, saint Jean Damascène eut occasion d'écrire contre lui au sujet du Trisagion qu'il appliquait fort mal. Son livre était adressé à Jourdain, abbé d'un monastère. On attribue à cet Anastase un Traité contre les juifs, que Canisius a donné en latin dans ses *Antiquités*, tom. 3, et qui est dans la Bibliothèque des Pères, tom. 13. Le texte grec se voit encore manuscrit aujourd'hui à Rome et ailleurs. Mais cet ouvrage paraît être d'un auteur qui a vécu après lui; car il dit qu'il y a huit cents ans que les oracles de Jésus-Christ s'accomplissaient, que les juifs ont été dispersés et Jérusalem détruite par Vespasien; ce qui peut faire croire qu'il est du neuvième siècle. Au reste, on trouve dans cet ouvrage non-seulement les preuves de la religion, mais aussi les réponses aux questions et aux objections des juifs. L'ouvrage est imparfait; on le trouve manuscrit à Rome, dans la bibliothèque Vaticane et dans celle des jésuites. (Cave. Possev. Dupin, huitième siècle.) D. Ceillier qui attribue cet ouvrage à Anastase, renvoie cet auteur au neuvième siècle, tom. 18, p. 100.

ANASTASE, martyr espagnol, était prêtre religieux. Il fut exécuté à Cordoue par les Sarrasins l'an 853, pour avoir osé réfuter publiquement les erreurs de l'*Alcoran*. (Baillet, tom. 2, 14 juin.)

ANASTASE, bibliothécaire et abbé de Rome, parut vers l'an 870. C'est sans contredit le plus célèbre et le plus savant écrivain du neuvième siècle. L'année précédente, l'empereur Louis l'envoya avec les comtes Suppon et Everhard à C. P. pour y négocier le mariage entre sa fille et Basile, empereur d'Orient. Il y arriva sur la fin du huitième concile où il assista, et servit beaucoup les légats du pape, parce qu'il savait très-bien le grec et le latin. A son retour, il traduisit en latin les actes de ce concile en 871. Le pape Adrien l'envoya à Naples avec l'abbé Césaire pour rétablir sur le siège de cette ville Athanase, que le duc Sergius son neveu en avait chassé. Il s'acquitta de cette légation en homme d'esprit, quoiqu'il ne pût réussir. Mais comme il vit que les Napolitains ne faisaient pas grand cas de la recommandation et des ordres de son maître, il se servit du pouvoir qui lui avait été donné, et excommunia le clergé et le peuple en 876. Il envoya au roi Charles-le-Chauve la traduction qu'il avait faite de la vie de saint Denis l'Aréopagite; après cela, on n'entend plus parler de lui. Quelques uns pensent cependant qu'il a vécu jusqu'en 886. C'était un homme très-habile pour son temps, et qui possédait parfaitement les langues grecque et latine. Il était très-lié d'amitié avec tous les savans de son temps, surtout avec Photius et Hincmar. Voici ses ouvrages: les

Actes du concile quatrième de C. P., en grec et en latin, avec quelques additions insérées au huitième tome des Conciles, pag. 961; les Actes du second concile de Nicée, en 787, traduits en latin, *ibid.*, pag. 29; l'Histoire ecclésiastique, ou Chronographie tripartite, tirée des Chroniques de Nicéphore, patriarche de C. P., de Georges Syncelle et de Théophane, traduite en latin, imprimée à Paris, avec les notes de Fabrotus, en 1649; Livre pontifical, ou les Vies des papes depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas 1^{er}. Le père Labbe assure qu'il a vu un manuscrit du temps de Charlemagne qui contenait les vies des premiers papes sous le nom de Damase. Si ce manuscrit est de cette antiquité, cet ouvrage ne peut pas être tout entier d'Anastase. Il faut que les vies des premiers papes jusqu'à Damase soient d'un auteur plus ancien qui les a supposées sous le nom de Damase, ce qui n'empêche pas que quelques unes des suivantes ne soient d'Anastase. Cet ouvrage se trouve dans toutes les éditions des Conciles, et a été imprimé à Mayence en 1649, in-fol., avec les notes de Fabrot; et à Rome, 1718, 1723, 1731, 1735; Recueil de choses qui regardent l'Histoire des Monothélites, avec plusieurs lettres de lui et d'autres écrivains, imprimé à Paris par les soins du père Sirmond en 1620, et ensuite dans la Bibliothèque des Pères, tom. 12, pag. 831. La Vie et le martyre de saint Démétrius, dans les

Analectes du P. Mabillon , t. 1 , p. 65 ; la Vie de saint Denis l'Aréopagite est perdue ; nous n'en avons plus que la préface dans Surius , au troisième d'octobre. Celle de saint Jean l'aumônier se trouve dans Rosveyde et Bollandus , au 23 janvier. (Cave. Dupin, neuvième siècle. Sirmond. Possev. D. Ceillier, t. 19, p. 414.)

ANASTASE (saint) , moine et ermite dans le onzième siècle , naquit à Venise d'une famille distinguée dans le monde. Le désir de se consacrer entièrement à Dieu le porta à quitter sa famille et son pays ; il se retira au Mont-Saint-Michel , et y embrassa la profession monastique. C'était quelques années avant le milieu du onzième siècle. Au bout d'un peu plus d'un an , Anastase ayant découvert que l'abbé de la maison était Simoniacque , il prit le parti d'en sortir et se retira dans une île sur les côtes de la mer où il vécut en ermite. Il ne put toutefois si bien se cacher que l'austérité de sa vie et l'éclat de ses vertus ne le fissent connaître ; de sorte que saint Hugues , abbé de Clugny , visitant les monastères de sa dépendance qui étaient dans le voisinage de la retraite d'Anastase , alla le voir ; et dans l'entretien qu'ils eurent ensemble , Hugues lui persuada de le suivre à Clugny. Anastase l'y suivit ; et pendant sept ans qu'il y demeura , il fut l'exemple et le modèle de tous les Frères. L'occupation ordinaire de ce saint homme était la méditation des

divines Écritures et la lecture assidue des Pères de l'Église , tant grecs que latins. C'est là qu'il puisait ce grand fonds de doctrine dont il soutenait ses exhortations. Sur la réputation qu'il s'était faite en ce genre , le pape Grégoire VII , dès les premières années de son pontificat , ordonna à l'abbé de Clugny de l'envoyer en Espagne annoncer l'Évangile aux Musulmans qui y étaient encore. Anastase se prêta avec zèle à cette bonne œuvre ; mais voyant que ses exhortations étaient sans fruits , et que ces infidèles refusaient d'ouvrir les yeux à la vérité , il retourna à Clugny. Cependant l'abbé le prit avec lui pour l'accompagner dans le cours des visites de ses monastères , et lui faisait faire des exhortations aux Frères qu'il visitait. Désirant reprendre la vie érémitique , Anastase pria son abbé de lui permettre de se retirer dans les monts Pyrénées. Il y vécut pendant trois ans , instruisant les peuples que sa vie édifiante attirait dans son désert. Après ce temps , l'abbé Hugues ayant jugé à propos de le rappeler à Clugny , Anastase se mit en chemin pour lui obéir ; mais une fièvre violente qui le saisit en route , l'obligea de s'arrêter en un lieu du diocèse de Rieux , nommé *la Devotas* , et aujourd'hui *Doydes* ; saint Anastase y mourut le 16 octobre vers l'an 1086 , et fut enterré dans l'église de Saint-Martin. On a de saint Anastase un petit écrit en forme de lettres où il fait sa profession

de foi sur l'Eucharistie et l'appuie des textes de l'Evangile qui prouve la croyance de l'église catholique sur ce mystère. C'est une réponse à Guillaume, abbé de Corneilles, son ami, qui, à l'occasion des erreurs de Aereuger, lui avait demandé ce qu'il pensait sur le mystère de l'Eucharistie. (D. River, *Hist. litt. de la France*, t. 8, p. 162 et suiv. Moréri.)

ANASTASE (Martin), savant bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, reçut l'habit de son Ordre le 22 juillet 1595, dans le monastère de Saint-Martin de Palerme, sa patrie. Il se rendit fort habile dans les Lettres saintes et profanes. Il cultiva aussi la poésie avec succès, et gouverna plusieurs maisons de sa congrégation en qualité de prier. Il avait le titre d'abbé lorsqu'il mourut dans le monastère de Saint-Martin de Palerme en 1644. Il a donné : 1^o *de Monogamiâ B. Annæ parentis deiparræ, seu veritas vindicata*; OEniponti, 1659, in-4. 2^o *Vita di sancta Rosalia V. Palermitana*. 3^o *Concordia quatuor Evangelistarum*. 4^o *De septem Ecclesiæ sacramentis* Tractatus. 5^o *De censuris Ecclesiasticis*. Tractatus. 6^o *Historie dell' antichità del monastero di S. Martino de scalis di Palermo*. Tous ces ouvrages ne sont que manuscrits, ainsi que quelques autres tant en prose qu'en vers du même auteur. (Mongitore, *Bibl. sic.*, tom. 2.)

ANASTASE (N...), religieux de Saint-François de l'étroite

Observance en France, est auteur du livre intitulé : *Dieu mourant par amour pour les hommes*; à Paris et à Lyon, in-4^o. (Wadingue, *in Biblioth.*)

ANASTASE de Paris, zélé prédicateur capucin, a donné : *Collatio patris Anastasii cum Ministro Pasquerio*. (*Biblioth. capuc, litt. A.*)

ANASTASE de Prague, prédicateur capucin de la province de Bohême, a laissé : *Radius paupertatis, qui clarè et subtiliter humanas, divinas operationes veluti per transennam scrutatur*; à Prague, chez Urbain Goliasch, 1669, in-4^o. (*Bibl. capuc.*)

ANASTASE (sainte), ou sainte Anastasie, dame romaine, célèbre par sa naissance, par son mariage, par ses grands biens, mais encore plus par la religion chrétienne dont sa mère Flavie l'avait instruite, fut mariée à Publius, homme païen et débauché, qui la fit resserrer sous une garde très-dure. Publius étant mort dans un voyage d'Orient, sainte Anastasie recouvra la liberté et les biens dont elle ne se servit que pour assister les misérables, jusqu'à ce qu'elle souffrit le martyre vers l'an 304, sous Dioclétien et le préfet d'Illyrie qui, après plusieurs tourmens, la condamna à mourir par le feu ou par le glaive. L'an 460, son corps fut déposé dans la célèbre Anastasie de C. P., c'est-à-dire, dans l'église de la Résurrection, que quelques uns, trompés par l'équivoque du nom, ont cru originairement dédiée

en l'honneur de notre sainte martyre, quoique dès le temps de saint Grégoire de Nazianze, c'est-à-dire plus de quatre-vingts ans avant cette translation, elle portât déjà le nom d'Anastasia. Le corps de sainte Anastasia était dans l'église de Sainte-Sophie lorsque Constantinople fut pris en 1453 par les Turcs. Quelques uns assurent qu'on le conserve encore aujourd'hui dans cette ville ; mais les Génois prétendent l'avoir sous le grand autel de l'église de Saint-Mathieu. Les Grecs font la fête de sainte Anastasia le 22 de décembre, et les Latins le 25. A Rome, il y avait une Mémoire établie en son honneur, à la seconde messe de l'office de Noël, dès le cinquième ou sixième siècle ; et cet usage était venu de ce que l'on avait assigné la station des fidèles à l'église de Ste.-Anastasia, dans la ville pour la seconde messe. Suidas rapporte deux lettres de sainte Anastasia à saint Chrysogone, son directeur, et les réponses qu'il lui fit. Les Grecs font la fête le 29 octobre, et les Latins le 28, d'une sainte Anastasia qu'ils qualifient de vierge, martyre à Rome, et qu'on croit communément différente de la première ; mais quelques critiques croient que c'est la même personne qui passe aussi pour vierge chez les Grecs. (Tillemont, tom. 5 des *Mém. eccl.*, Notes sur sainte Anast. Baillet, 25 décembre.)

ANASTASIE ou RÉSURRECTION, est le nom d'une chapelle de

Constantinople où saint Grégoire de Nazianze assembla les catholiques, et ressuscita, comme il le dit lui-même, *la parole de la charité*. Il l'appelle aussi quelquefois *une nouvelle Bethléem, une arche de Noé*. C'est dans cette Anastasia qu'il prononça ses *Oraisons* ou *Harangues théologiques* qui lui firent mériter le nom de Théologien. Marcien, économiste de l'église de C. P., y fit depuis élever un superbe temple, dont la dédicace se fit l'an 459, dans un synode d'évêques assemblés par le patriarche Gennade. Il faut distinguer cette église d'une autre de même nom, que les Novatiens avaient dans C. P. (Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* 28, 32, etc. Sozomène, liv. 7, c. 5. Théodoret, liv. 2. Baronius, Hermant, *Vie de S. Bazile et de S. Grégoire de Nazianze*.)

ANASTASIOPLE, ville épiscopale du diocèse de Thrace, dans la province de Rhodope, sous la métropole de Trajanople. Il y a apparence qu'elle a été ainsi nommée du nom de l'empereur Anastase. Nous n'en connaissons pour évêque que Marien qui assista et souscrivit au concile de Photius.

ANASTOSIOPLE, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la Phrygie Pacatienne, ne se trouve que dans les actes des Conciles. Il faut qu'elle ait été ainsi nommée à cause de l'empereur Anastase. Elle a eu les évêques suivants sous Laodicée.

1. Étienne souscrivit à la con-

damnation de Sévère d'Antioche.

2. Hiéron souscrivit au cinquième concile général.

3. Marien , au concile de Photius.

ANASTASIOPLE , ville épiscopale du diocèse d'Asie , dans la province de Carie , sous la métropole d'Aphrodisiade. Hiérocle en fait mention. Elle n'est donc pas ainsi appelée du nom de l'empereur Anastase , plus jeune que ce géographe. Nous lui connaissons deux évêques.

1. Elpidophore souscrivit au cinquième concile général.

2. Marien , au concile de Photius , sous Jean VIII , pape. (*Or. Chr.* , tom. 1 , pag. 913.)

ANASTASIOPOLIS , ville ancienne dans la première Galatie , appelée ainsi du nom de l'empereur Anastase 1^{er} qui l'avait fait bâtir. Voici ses évêques que nous connaissons.

1. Théodose.

2. Timothée.

3. Théodore , appelé *Sicéot* , fils de Côme , magistrat des environs qui passait par cette ville , et d'une jeune fille nommée Marie qui se prostituait à tout venant , naquit sous l'empereur Justinien-le-Vieux. La mère vit en songe une étoile qui tombait sur son ventre , d'où le père conjectura que l'enfant qui devait naître serait un jour évêque. Timothée , alors évêque , ayant appris cette nouvelle , porta le même jugement. L'enfant ayant atteint un certain âge embrassa la vie monastique et fit plusieurs miracles qui étant venus à

la connaissance des peuples d'Anastasiopolis , les engagèrent à aller trouver le métropolitain d'Ancyre pour le prier d'ordonner évêque de leur ville ce Théodore , alors archimandrite , à la place de Timothée qui venait de mourir et qui avait succédé à Théodore. Ils le tirèrent donc de sa cellule et le conduisirent au métropolitain qui l'ordonna. Mais ne pouvant venir à bout de corriger les mœurs de ses diocésains , il abdiqua onze ans après. Ce métropolitain d'Ancyre se nommait Paul et était contemporain de Cyriaque patriarche de C. P. Ainsi cette histoire est arrivée vers l'an 595 que Cyriaque fut fait patriarche. Théodore mourut la troisième année de l'empire d'Héraclius , le 22 avril , jour auquel l'Église honore sa mémoire.

4. Genès assista et souscrivit au sixième concile général , et aux canons de *Trullo*.

5. Théophile se trouva au septième concile général , avec les évêques de la première Galatie.

Marianus d'Anastasiopolis assista au concile de Photius sous le pape Jean VIII. Mais on ne peut pas dire s'il était évêque de Rhodope , d'Hémimont , de Carie ou de Galatie , tous ces évêchés portant également le nom d'Anastasiopolis (*Oriens. Christ.* t. 1 , pag. 485.)

ANATH , prêtre de Samgar , juge d'Israël. (*Judic.* , cap. 3 , v. 31.)

ANATHÈME , mot grec qui signifie ce qui est mis à part , sé-

paré, dévoué. Le mot hébreu *cherem*, qui lui répond, signifie proprement dans la langue sainte, perdre, détruire, exterminer, dévouer, anathématiser. Ainsi anathème se prend surtout pour la perte, le retranchement, la séparation d'un homme de la communion des fidèles ou du nombre des vivans, ou des privilèges de la société; ou pour le dévouement d'un homme, d'un animal, d'une ville, d'une autre chose, à être exterminée, détruite, livrée aux flammes, et en quelque sorte anéantie. Dieu ordonne que l'on dévoue à l'anathème les villes des Chananéens qui ne se rendront pas aux Israélites. (*Deut.* cap. 7.) Le peuple, assemblé à Maspha, dévoua à l'anathème quiconque ne marcherait pas contre ceux de Benjamin pour punir l'attentat commis envers la femme du jeune Lévi. (*Judic.* cap. 21, v. 5.) Quelquefois des personnes se dévouaient elles-mêmes, si elles n'exécutaient quelque chose. C'est ainsi que plus de quarante hommes se dévouèrent à l'anathème, qu'ils ne mangeraient ni ne boiraient qu'ils n'eussent fait mourir saint Paul. (*Act.*, cap. 23, v. 12.) Quand cet apôtre souhaite d'être anathème pour ses frères, il veut dire qu'il souhaite d'être traité comme un scélérat pour ses frères, mais non pas d'être séparé de Jésus-Christ. (*Épist. ad Rom.* cap. 9, v. 3.) Voici comme M. Simon traduit le passage de saint Paul : *Je souhaiterais d'être ana-*

thème à cause de Jésus-Christ pour mes frères. Saint Jérôme a suivi ce sens-là qui est conforme à l'Écriture, selon laquelle le mot d'anathème, quand il se prend en mauvaise part, ne signifie autre chose que d'être *dévoué, traité comme un scélérat, retranché du nombre des vivans, exterminé.* A l'égard de la préposition grecque *ἀπο*, et de la latine *a* qui semblent marquer une séparation de Jésus-Christ, à *Christo*, M. Simon ajoute qu'on la doit prendre en ce lieu-ci pour *propter*, parce qu'elle a quelquefois cette signification dans la langue hébraïque.

ANATHÈME, en terme ecclésiastique, est l'excommunication majeure lancée par un évêque, par le pape, ou par un concile, avec exécration et malediction.

La plupart des écrivains grecs distinguent anathème écrit avec un *é* bref, *ἀνάθημα*, d'anathème écrit avec un *é* long, *ἀνάθημα*. Écrit avec un *é* long, il se prend en bonne part; et Pollux, dans son *Lexicon*, dit qu'il signifie pour l'ordinaire les dons qui étaient dédiés aux dieux. (*Dict. univ.*)

ANATHOTH, ville de la tribu de Benjamin éloignée de Jérusalem de vingt stades, selon Joseph. C'était une ville de refuge, et la patrie du prophète Jérémie. Elle est ruinée à présent. (Joseph, *Antiquit.*, l. 10, cap. 10.)

ANATOTH, huitième fils de Béchor. (1. *Par.*, cap. 7, v. 8.)

ANATOCISME, *Anatocismus, usurarum renovatio, usurarum usura, scænoris scænus*. Ce mot est grec. Il vient d'*ana*, préposition qui, dans la composition, signifie répétition, rénovation, duplication, et de *toxos*, qui veut dire usure. Ainsi, l'anatocisme est un contrat usuraire qui consiste à tirer intérêt des intérêts mêmes; ce qui se fait lorsque l'on joint les intérêts au principal, et que, dans un même billet ou autre acte, on comprend les intérêts avec le principal. Pierre prête à Paul dix mille livres par un billet de constitution. Paul est quatre ans sans payer; ce qui le rend débiteur de deux mille livres, outre la somme principale. Il prie Pierre d'ajouter ces deux mille livres d'intérêts dont il lui est redevable à la somme principale de dix mille livres qu'il lui a prêtée. Pierre y consent; il fait un nouveau billet de constitution de douze mille livres, qui lui vaut six cents livres de rente, au lieu de cinq cents livres que lui produisait le premier billet. Voilà l'anatocisme, condamné par les lois canoniques et civiles pour deux raisons principales : 1^o parce que les arrérages des rentes constituées à prix d'argent ne sont pas des fruits naturels d'un fonds fructifiant, comme les loyers d'une maison ou le prix d'un bail à ferme, puisqu'elles n'ont pour principal qu'une somme d'argent qui n'est pas fructifiant, mais stérile de sa nature; d'où il s'ensuit que

les intérêts d'une rente ne peuvent produire de seconds intérêts : 2^o parce que l'anatocisme est un moyen court de ruiner les familles, en donnant occasion d'accumuler intérêt sur intérêt. (*Voy. PRÊT, USURE.*)

ANATOLE (saint), évêque de Laodicée en Syrie, était né à Alexandrie en Égypte, de l'une des premières familles de la ville. C'était un esprit du premier ordre, et le plus savant qui fût peut-être de son temps dans tout l'Empire romain. Il excellait principalement, selon saint Jérôme, dans la connaissance de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, de la physique, de la dialectique et de la rhétorique. Le tyran Émilien s'étant révolté contre les Romains qui vinrent l'assiéger ou ceux de son parti, dans un quartier de la ville d'Alexandrie où ils s'étaient retirés, saint Anatole qui y était avec les autres, trouva moyen d'en sauver un très-grand nombre, en les faisant passer du côté des Romains, après avoir obtenu leur grâce par le moyen d'Eusèbe, son ami, diacre de l'église d'Alexandrie qui était dans l'autre partie de la ville qui tenait pour les Romains. Anatole fit le voyage de Syrie et de Palestine vers l'an 264. Étant à Césarée, Théotecne, évêque de la ville, le fit son coadjuteur, dans l'espérance qu'il lui succéderait; mais il fut retenu pour être évêque de Laodicée, comme il passait par cette ville pour aller au concile d'An-

tioche l'an 269. Il signala son épiscopat par une application continuelle à détruire l'hérésie, l'idolâtrie, et à faire fleurir la vertu. Il paraît avoir vécu jusqu'au temps de Dioclétien, et être mort en paix. Le Martyrologe romain marque sa fête le 3 de juillet. Molanus le confond mal à propos avec Anatolius, patriarche de C. P. Eusèbe de Césarée dit qu'il avait fait peu de livres, mais qu'ils étaient excellens. Il laissa un Traité de l'arithmétique en dix livres, et un autre de la Pâque. Nous avons ce dernier ouvrage de la traduction de Rufin, imprimé à Anvers en 1634. Saint Anatole, dans cet écrit, parle de la coutume de célébrer, chez les Asiatiques, la Pâque le 14 de la lune de mars, sans s'arrêter au dimanche, comme d'une pratique qui avait duré dans l'Asie mineure jusques à son temps, mais qui venait de s'abolir. Comme il ne désapprouve point cette pratique qui faisait tout le dogme des Quartodecimans, quelques uns en ont pris sujet de croire que son autorité avait beaucoup servi à l'appuyer. (Eusèbe, liv. 7, chap. 32. Tillemont, *Mém ecc.*, tom. 4. Trithème, de *Script. Eccl.* Baillet, 3 juillet. D. Ceill. *Histoire des Auteurs ecclesiast.*, tom. 3.)

ANATOLE, *Anatolius*, patriarche de Constantinople, succéda à Flavien en 449, et assista au concile de Chalcedoine où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siège; mais

les légats de Saint-Léon s'y opposèrent. Il mourut en 458.

ANATOLIE ou ANATOILE (sainte), vierge romaine, était fiancée à un jeune Romain nommé Aurélien, lorsqu'Eugène, qui cherchait sa sœur appelée Victoire, s'adressa à elle pour avoir son consentement. Victoire qui avait pris la résolution de demeurer vierge, loin de se laisser persuader sur le mariage d'Eugène, porta sa sœur à renoncer à celui d'Aurélien. Leurs amans indignés obtinrent de l'empereur Dèce la permission de les avoir chez eux, où ils les maltraitèrent en différentes manières, pour les faire consentir à leur mariage. N'ayant pu réussir, ils les livrèrent aux persécuteurs qui les firent mourir par le glaive. Le Martyrologe romain met la fête de sainte Anatolie au 9 de juillet, et celle de sainte Victoire au 23 de décembre. (Surius. Tillemont, tom. 3. Baillet, 9 juillet.)

ANATOLIEN. (Voyez ANTOLIEN.)

ANAZARÉE, ville métropolitaine, épiscopale, du diocèse d'Antioche, dans la seconde Cilicie, ainsi appelée du mont Anazarbe qui en est voisin. Procope la met au nombre des plus belles villes de la Cilicie. Elle fut renversée sous l'empire du vieux Justin par un tremblement de terre; elle en avait déjà essuyé deux. Justin la fit rebâtir, d'où elle prit le nom de *Justineple*. Voici ses évêques dont les noms sont venus jusqu'à nous.

1. Maris, dont il est fait mention dans une lettre de saint Ignace qui se trouve parmi celles de saint Ignace, imprimées à Oxford en 1708.

2. Athanase, Arien, condamné dans le concile de Nicée.

3. Maximien, en 423, qui condamna Julien le Pélagien dans un synode qu'il assembla.

4. Valère se trouva au concile d'Antioche sous le patriarche Domnus, et prononça avec les autres la condamnation de saint Athanase.

5. Cyrus assista au concile de de Chalcédoine.

6. Orestes, en 456.

7. Antarche, Monophysite, chassé de son siège par l'empereur Justin 1^{er}, en 518.

8. Jean, sous Justinien 1^{er}, par ordre duquel il assembla en 550 un concile à Mopsueste, au sujet de Théodore, évêque de cette ville.

9. Éthère, au cinquième concile général.

10. Étienne, au sixième concile général.

11. Isidore, aux canons *in Trullo*.

12. Jean, en faveur duquel un certain Olympe décrivit la chronique de Joseph Genest, compilée de Georges Syncelle et de Théophane. On la garde manuscrite dans la bibliothèque du collège Paulin de Leipsick. Ce Joseph vivait sous Constantin Porphyrogénète, en 940.

13. Théodoret, sous l'empire de Michel Paléologue et le pa-

triarchat d'Euthyme. (*Or. Chr.*, t. 2, p. 886.)

Évêques Jacobites.

1. Abibus, en 923.

2. Lazare, en 986.

3. Athanase 1^{er}.

4. Athanase II, ordonné évêque en 1166 par Michel 1^{er}, patriarche des Jacobites, à la place du précédent, qui avait siégé trente-trois ans et plns.

ANBAR ou ENBAR, ville épiscopale de Chaldée, de la province patriarchale dans le territoire de Bagdad, à vingt-huit lieues de cette dernière ville, qu'on prétend avoir été bâtie par Nabuchodonosor, fut le siège de Sohaff, premier calife de la race des Abassides. Elle est le cinquième évêché de la province du Catholique, selon la notice. On l'appela aussi *Pheroz-Sapor*, à cause de la garnison que Sapor, roi de Perse, y fit mettre pour la défendre contre les Romains, au douzième siècle. Les églises d'Anbar et de Hit ne faisaient plus qu'un même siège. Celle-ci était au-dessus d'Anbar du côté septentrional de l'Euphrate. En voici quelques évêques.

1. Narsès, un des disciples du catholique Mar-Aba. (*Bibl. orient.*, tom. 2, p. 412.)

2. Siméon, vers l'an 553. (*Ibid.*, p. 412.)

3. Salibazachia, fait catholique en 714. (*Ibid.*, p. 430.)

4. Paul siégeait sous le catholique Phétion en 740. (*Ibid.*)

5. Théodose, nommé par le catholique Sebarjesu 1^{er}, trans-

féré à Gondizapor , ensuite fait catholique. (Ibid., p. 436.)

6. Jean , fils de Narsès en 885, ensuite le cinquante-troisième catholique.

7. Énos, sous le catholique Jean , fils de Narzès , en 890.

8. Élie 1^{er} , en 906 jusqu'en 920. Il ôta des dyptiques le nom d'Abraham III, catholique, parce qu'il était Simoniaque. On dit qu'il a fait quelques ouvrages.

9. Zaballaha abdiqua en 963, lorsque Abdjésu III fut ordonné catholique.

10. Sebarjesu , transféré par le catholique Marc II à la métropole de Gondizapor.

11. Élie II lui succéda vers l'an 987. (*Bibl. orient.* , tom. 2, p. 443.)

12. N, . . . à l'ordination du catholique Jean VI.

13. N. . . . à la promotion du catholique Jesuiab, fils d'Ézéchiél, en 1021. (Ibid, p. 446.)

14. Mundar , à l'élection et à l'ordination d'Élie 1^{er}, catholique, en 1028.

15. Maris , à l'ordination d'Abdisua ou Ebedjesu, soixante-septième catholique, en 1075. Il avait été transféré du siège de Radan à celui d'Anbar en 1063.

16. Zacharie , moine du monastère de Saide , ordonné par Élie II catholique en 1111. (*Or. Chr.* , t. 2 , p. 1172.)

ANCHARAN ou DE ANCHARANO (Pierre), célèbre jurisconsulte du quatorzième siècle, natif de Bologne et de l'illustre famille des Farnèses , se distingua par une profonde connaissance des

lois, de la philosophie, des affaires politiques , et par une éloquence mâle. Ces grandes qualités lui acquirent une haute réputation et beaucoup de crédit dans sa patrie. Il ne fut pas moins estimé des princes et des autres villes d'Italie, par la sagesse de ses conseils. Il avait été disciple de Balde qui lui avait donné la connaissance de ce qu'il y a de plus caché et de plus difficile dans la science des lois. Il enseigna publiquement, d'abord à Padoue et ensuite à Bologne. Il mourut dans cette dernière ville vers l'an 1410 et fut enterré dans l'église de Saint-Benoît , ou selon d'autres, de Saint-Dominique où l'on voit cette inscription sur le haut de son tombeau :

*D. O. M. Pedro Ancharano
juris Pontificii et Casorei
clarissimo interpreti
ejus amantissimi saxum
hoc instauratum posuere*

ANNO SALUT. M. CCCC. LXXXVII.

Quelques écrivains infèrent de là qu'Ancharan a vécu jusqu'en 1497 ; mais c'est évidemment une faute , puisqu'il y a dans la bibliothèque d'Ausbourg un manuscrit de sa lecture sur les *Clémentines*, écrit en 1397 , et un autre MS. de sa lecture sur le second livre des *Décrétales*, qui a été achevé à Venise en 1392. Moréri dit qu'il est mort en 1417. Ce qu'il y a de certain , c'est que Pierre d'Ancharan assista au concile de Pise en 1409, et qu'il y harangua dans la huitième ses-

sion en faveur du concile contre les propositions faites par les ambassadeurs de Robert de Bavière. Il n'y a donc guère d'apparence qu'il ait vécu jusqu'en 1497, à moins que l'on ne suppose qu'il parvint à un âge tout-à-fait extraordinaire. Ses ouvrages sont, 1^o *Commentaria in libros sex Decretalium*, avec lesscholies de Codecha et de Jean de Montferrat, à Lyon, 1535; à Bologne, in-folio, 1581. 2^o *Lectura super clementinas*, avec les additions de Catharin Pariel et autres, à Lyon, in-fol., 1549 et 1553; et à Bologne, 1580, in-fol., sous ce titre : *Super Clementinis facundissima commentaria, a quamplurimis erroribus, quibus antiquorum impressorum incuria erant obruta, nunc expurgata, et qua majori fieri potuit diligentia ad veram germanamque lectionem restituta*. 3^o *Selectæ quæstiones omnium præstantissimorum Jurisconsultorum in tres tomos digestæ*, à Francfort-sur-le-Mein, in-fol., 1581. 4^o *Consilia sive responsa juris*, avec les additions de Jérôme Zanchius, à Venise, 1568, 1585, 1589, 1599, in-fol. 5^o *Repetitiones in c. canonum statuta de constit.*, à Venise, 1587. Il ne faut pas confondre notre auteur avec Pierre-Jean Ancharan de Reggio, dont nous avons : *Familiarum juris quæstionum libri tres*, à Venise, 1580, in-fol. C'est la troisième édition à laquelle on a ajouté un troisième livre. Pellarmin, *de script. Eccl.* Oudin, *de script. Eccles.*, t. 3,

col. 1239. Forster et Fichard, *in vit. Juriscons.* Boissard, *in vit.* 50, *vir doct.*, Gesner, *in Biblioth. M. Simon, Biblioth. des Aut. de Droit. Magna biblioth. eccles.*, p. 423. Lenfant, *Hist. du concile de Pise*, t. 1, p. 330. M. de Chauffepié, *nouv. Dictionn. histor. et crit.*, t. 1, p. 330.)

ANCHIALUS, ville épiscopale du diocèse de Thrace dans la province d'Hæmemont, sous la métropole d'Hadrianople, était originairement un château bâti par les Apolloniates, et qui fut nommé d'abord *Apollonie*. Il devint ensuite port de mer sur le Pont-Euxin entre Mésembre et Apollonie. On l'appelle aujourd'hui Anchiolo, et ce n'est plus qu'un mauvais village. Voici les évêques de cette ville que nous connaissons.

1. Sotas, qui entreprit de chasser le démon du corps de Priscille, fameux Montaniste. (*Eusèb.*, l. 5, *Hist.*, c. 19.)

2. Timothée souscrivit à la lettre des Eusébiens à l'assemblée de Philipople.

3. Sébastien, au premier concile de Constantinople.

4. Sabbatius, au statut synodal du patriarche Gennade contre les Simoniaques.

5. Paul, au cinquième concile général.

6. Jacques, dans le même temps où Taraise siégeait à Constantinople.

7. Nicolas, au concile de Photius.

8. Étienne, au concile de Luc Chrysoberge, en 1166.

9. Jean , au statut synodal du patriarche Georges Xiphilin.

10. N. . . . écrivit avec les autres au pape Grégoire x pour l'union.

11. Sophrone vint au concile de Ferrare et de Florence. On dit qu'il souscrivit aussi aux décrets de Ste.-Sophie en 1440.

12. Xénophon , en 1564 , souscrivit à la déposition du patriarche Josaphat.

13. Parthénius 1^{er} , de métropolitain d'Anchiale fut fait métropolitain d'Hadrianople , ensuite patriarche de Constantinople.

14. Parthénius II avait été patriarche. Il fut emprisonné par les Turcs , ensuite pourvu du siège d'Anchialus.

15. Daniel souscrivit à la réponse du patriarche Denis au sujet des erreurs du calvinisme , en 1672.

16. Callinique siégeait en 1721. (*Or. Chr.* , t. 1 , p. 1190.)

ANCHIASMUS , ville épiscopale du diocèse de l'Illyrie orientale dans la province de l'ancienne Épire , sous Nicople , est la même que Ptolomée appelle port *Onchesme* ou *Onchisme* , selon Strabon ; et d'autres , port d'*Anchyse*. Voici deux de ses évêques.

1. Claude , qui assista au second concile d'Éphèse , et deux ans après à celui de Chalcédoine , auquel il souscrivit.

2. Christodore , souscrivit à la relation du concile de la province de l'ancienne Épire au pape

Hormisdas , sur l'ordination de Jean , métropolitain de Nicople.

ANCHIN , *Aquiscinctum* , abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît située dans le Hainaut français , sur la rivière de Scarpe , à deux lieues de Douai , diocèse d'Arras. Le nom latin *Aquiscinctum* signifie un lieu entouré d'eaux , ce qui convient à celui où le monastère a été bâti et qui est dans un île. Ce lieu fut choisi , parce qu'un saint ermite nommé Gordanius y avait vécu. Deux hommes de distinction , Sicher et Walter , commencèrent l'abbaye d'Anchin en 1079. Ils obtinrent le consentement d'Anselme de Ribodimonte , seigneur et propriétaire de cette île , et celui de Gérard , évêque de Cambrai , qui , très-satisfait des heureux commencemens de cette nouvelle maison , lui fit beaucoup de bien ; et en consacra l'église sous le nom de Saint-Sauveur l'an 1086. On trouve dans la Chronique de saint Bertin que l'abbaye d'Anchin fut rétablie par Lambert , abbé de Saint-Bertin , qui profitant d'une dissension qui régnait entre les moines , jusque-là qu'ils avaient chassé leur abbé , leur persuada de s'en choisir un autre qui pût relever cette maison ; il leur fit agréer dom Louis , moine de la réforme de Cluni , qui gouvernait alors l'église de Saint-Wast. D. Louis (*Aluisius*) , aidé par les conseils et les secours de l'abbé Lambert , réforma ce monastère et le fit si bien fleurir pour le temporel et le spirituel , qu'il acquit une

grande réputation et fut ensuite évêque d'Arras. (*La Martinière, Diction. géogr. Gallia christ.*, t. 3.)

ANCIENS, *Primores, Seniores*. Chez les Hébreux, les anciens étaient les chefs des grandes familles qui, dans les commencemens et avant que leur république fût formée, avaient une espèce de gouvernement et d'autorité sur leur famille et sur tout le peuple. Par exemple, lorsque Moïse fut envoyé en Égypte pour délivrer Israël, il rassembla les Anciens, c'est-à-dire, les chefs d'Israël. (*Exod.*, cap. 12, v. 16.) C'est toujours avec les Anciens d'Israël que Moïse et Aaron traitent comme avec ceux qui représentaient toute la nation. Moïse établit soixante-dix Anciens d'Israël, auxquels Dieu communiqua une partie de l'esprit de Moïse pour le soulager dans le gouvernement; et c'est là, selon la plupart des interprètes, le commencement du sanhédrin. On ne voit pas bien distinctement quelle fut l'autorité des anciens sous les juges et les rois d'Israël. M. Simon dit que ceux qui tenaient les premiers rangs dans les synagogues étaient ordinairement appelés *Zekenim*, *Anciens*, à l'imitation des soixante-dix anciens établis par Moïse. (*Supplément aux Cérémonies des juifs.*) Dans les premières assemblées des chrétiens, ceux qui y tenaient le premier rang prirent aussi le nom de *Presbyteri*, *Anciens* ou *prêtres*. Le président

ou évêque qui était le chef des anciens, prenait la qualité d'ancien, de même que chez les juifs celui qui présidait aux synagogues prenait le nom d'ancien; et c'est pour cette raison que dans le nouveau Testament le nom d'évêque est quelquefois confondu avec celui de prêtre ou ancien, quoiqu'il y ait toujours eu de la différence entre eux.

ANCIENS. Quand les calvinistes étaient soufferts en France, ils appelaient *Anciens* un certain nombre réglé de personnes choisies parmi le peuple pour composer leurs consistoires avec leurs pasteurs, et veiller aux intérêts de leur secte et à l'observation de leur discipline. (*Diction. univ.*) Quand on dit absolument, *les Anciens*, on entend les Grecs et les Romains. (*Prisci, Veteres.*)

ANCILLON (David), savant ministre protestant né à Metz, le 18 mars 1617, mort à Berlin le 3 septembre 1692. Charles Ancillon, son fils, a publié un *Mélange critique de littérature*, recueilli de ses conversations.

ANCONE, ville très-belle et très-ancienne du *Picenum*, qui séparait autrefois les Italiens d'avec les Gaulois, appelés *Sénonois*. Elle est aujourd'hui la capitale de la Marche, ainsi nommée des gouverneurs que les Lombards donnèrent à cette province après qu'ils s'en furent rendus les maîtres, et qu'ils appelaient *Marquis*, *Marchiones*. Elle est située sur les extrémités

de deux montagnes, dont l'une fait un coude qui s'avance beaucoup dans la mer, et le milieu dans un fond ; de sorte qu'elle représente comme un théâtre d'où presque toutes les maisons découvrent la grande mer du golfe de Venise qui est en face. On croit communément que quelques Siciliens qui fuyaient la persécution de Denys-le-Tyran bâtirent cette ville que Juvénal appelle aussi *Dorique*, sans doute parce que les habitans de Syracuse, qui étaient du nombre de ces fugitifs, tiraient leur origine des peuples de cette partie de la Grèce. Les Romains en firent une colonie, et son port leur fut d'une grande utilité. On y voit encore un môle construit sous Trajan ayant deux mille pieds de long, cent de large et soixante-huit de haut.

Elle fait partie de l'état ecclésiastique, et elle a reçu, une des premières, après Rome, la religion de Jésus-Christ. Sa cathédrale, dédiée autrefois à Saint-Étienne, porte aujourd'hui le nom de Saint-Cyriaque. Son chapitre a trois dignités, un archidiacre, un archiprêtre et un pénitencier, douze chanoines et deux mansionnaires. Il y a dans la ville dix paroisses, entre lesquelles est une célèbre collégiale sous le titre de Sainte-Claire-de-la-Paix qui a un prévôt et six chanoines. Il y a aussi douze monastères d'hommes et quatre de filles. On présume qu'il y a eu des évêques à Ancône, depuis que l'Évangile y a été con-

nu ; mais la cruelle persécution de Dioclétien a empêché que leurs noms ne soient parvenus jusqu'à nous. Voici ceux que nous trouvons dans l'*Italia sacra*, tom. 1.

Évêques d'Ancône.

1. Saint-Cyriaque. Il alla, dit-on, avec Anne sa mère visiter les saints lieux : Julien l'Apostat ayant su qu'il était chrétien, le fit tourmenter en différentes manières, et il mourut martyr. Anne fut arrêtée le lendemain et mise aussi à mort. L'impératrice Galla Placidia fit rapporter leurs corps à Ancône, qui furent déposés dans la cathédrale qui est spécialement dédiée à saint Cyriaque. C'est la tradition de cette église.

2. Saint Trason, mort vers l'an 510.

3. Saint Marcellin, dont on fait la fête le 9 janvier, siégeait vers l'an 550.

4. Thomas, vers l'an 576.

5. Sévère, vers l'an 598, sous le pontificat de saint Grégoire qui le nomma visiteur de l'église d'Osimo.

6. Rustique, archidiacre de Ravenne, siégeait en 604.

7. Maurosus assista au concile de Latran en 649.

8. Jean assista au sixième concile général sous le pape Agathon, en 680.

9. N. . . assista au concile de Rome sous le pape Zacharie, l'an 743.

10. Tigrin, au concile de Ro-

me, sous Eugène II, en 826. (Baronius.)

11. Léopard, envoyé par Nicolas I^{er} pour prêcher l'Évangile aux Bulgares en 866, avait assisté au concile de Rome en 861.

12. Paul, envoyé par Jean VIII avec Eugène d'Ostie à Constantinople contre Photius, en 878.

13. Bnolerge, en 887. Il y a entre cet évêque et celui qui suit un grand intervalle. Nous ne trouvons rien dans les historiens qui nous apprenne quels ont été ceux qui ont gouverné l'église d'Ancône pendant ce temps.

14. Erfermarius assista au concile de Ravenne sous Jean XIII, en 967.

15. Trajan se trouve signé dans un diplôme d'Othon IV en faveur de l'église de Sainte-Flore-d'Arezzo, en 983. Il y a encore ici un vide.

16. N. . . ., siégeait sous le pape Gélase II, en 1118.

17. Gentilis souscrivit au concile de Latran, en 1179.

18. Rodulphe, général des Camaldules, siégeait en 1180.

19. Béroald, en 1186.

20. Gérard, général des Camaldules, en 1204, siégeait encore en 1215.

21. Rufin Lupatus de Padoue, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1222. Grégoire IX lui écrivit en 1233. Ce fut lui qui en 1225 fixa le nombre des chanoines de sa cathédrale à douze; ce qu'Honoré III confirma peu de temps après.

22. Jean Bon, de cette ville,

et chanoine nommé par Innocent IV en 1243.

23. Pierre Capoccius, sous Honoré IV, en 1285, transféré à Viterbe en 1286.

24. Eérardo ou Bernard Dupuy, de Lucques, fait évêque d'Ancône sous le même pape en 1286, et transféré sous Boniface VIII sur le siège de Riéti en 1296.

25. Nicolas de Ungaris, nommé par Boniface VIII en 1299. Remarquez que le pape donna l'administration de cette église à Pandulphe, évêque de Palli en Sicile, en 1296, jusqu'en 1299. Nicolas fonda à Ancône un couvent de Frères-Mineurs en 1323.

26. Thomas de Murro, évêque de Césena, neveu de Jean, cardinal de ce nom, fut transféré sur ce siège en 1326, et mourut en 1342.

27. Nicolas de Frajapanibus, Romain, chanoine de l'église de Latran, nommé en 1342 par Clément VI, mort l'année suivante.

28. Augustin Dupuy, de Lucques, chanoine de Saint-Romuald du diocèse de Camérino, nommé par Clément VI en 1344, sans avoir égard à la postulation du Chapitre, faite en faveur de Pierre Renusi, chanoine, et de Siméon, évêque d'Humana. Il mourut en France l'an 1348.

29. Hugues du Monstier, d'Auriac, Français, prieur du monastère de Gudella, Ordre de Saint-Benoît au diocèse de Vienne, nommé en 1348, abdiqua volontairement avant même qu'il eût reçu ses bulles.

30. Lanfranc Salvettus , de l'Ordre des Frères-Mineurs , en 1348 , transféré à Bergame l'année suivante.

31. Jean de Tudescha , évêque de Capitoły dans le patriarchat de Jérusalem , nommé à l'évêché d'Ancône en 1349 , gouverna long-temps cette église.

32. Fr. Barthélemy Ularius , de l'Ordre des Frères-Mineurs , nommé par Urbain vi en 1381 , et transféré à Florence en 1386 , ensuite cardinal.

33. Guillaume de Normannis , moine de Sublac , grand canoniste , et regardé en ce temps comme un oracle , fut nommé par Urbain vi évêque d'Ancône en 1386. Boniface ix l'envoya en Flandre pour y soutenir ses intérêts contre l'anti-pape Clément. Innocent vii le transféra en 1405 à Todi.

34. Charles de Actis , de Sasato-Ferrato , moine de Saint-Georges de Venise , Ordre de Saint-Benoît , camérier d'Innocent vii , nommé en 1405 le 2 juin. Il fut encore trésorier et confesseur du pape , sous lequel il mourut en 1406.

35. Laurent Ricci , de Florence , chanoine et docteur de l'un et l'autre Droit , très-consideré d'Innocent vii pour sa grande piété , fut nommé par ce pape en 1406. Il était fils d'Ardinghe , qui en 1389 exerça avec beaucoup de prudence la souveraine magistrature à Florence. Cette dignité a passé depuis dans sa famille quatorze fois ; quel-

ques uns prétendent qu'il était originaire d'Allemagne. Quoi qu'il en soit , il est constant que la maison de Ricci a produit de grands hommes qui se sont distingués dans l'église et dans l'état. On peut mettre de ce nombre Pierre de Ricci , archevêque de Pise , et son petit-neveu Julien qui monta quelque temps après lui sur ce siège. Antoine de Ricci , évêque d'Arezzo , et particulièrement sainte Catherine de Ricci , vierge de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , dont la sainteté , les vertus et les miracles ont fait autant d'honneur à la maison de Ricci qu'ils ont rempli d'admiration la ville de Florence et toute l'Italie. Pour revenir à Laurent , il gouvernait l'église d'Ancône avec une prudence admirable , lorsque Jean xxiii le transféra à Sinigallia en 1413 ; mais ce pape étant parti pour le concile de Constance avant de lui avoir donné ses bulles , et ayant été déposé , cette translation demeura sans effet jusqu'à ce que Martin v le nomma au même siège en 1417. Il fut depuis évêque de Ravello au royaume de Naples en 1456 où il mourut en odeur de sainteté. Il avait été aussi évêque d'Ischia.

36. Simon de Vigilantibus , d'Ancône , général de l'Ordre de Saint-Augustin , nommé évêque de sa patrie par Alexandre v , fut transféré malgré lui à l'église de Sinigallia par Jean xxiii , à la place de Laurent Ricci , l'an 1413. Mais comme c'était en temps de schisme , Simon ne fut reconnu pour

légitime évêque de cette église que sous Martin v en 1419.

37. Pierre Liverotti, d'Ancône, fut élu par Jean xxiii en 1413. Les prétentions que Simon de Vigilantibus avait au siège d'Ancône ne permirent point à Pierre d'en jouir paisiblement. Enfin, Martin v, pour le bien de la paix, transféra Pierre à Ascoli, Simon à Sinigallia, et Laurent à Ischia, l'an 1419.

38. Astorque Agenensis, de Naples, évêque premièrement de Malte, ensuite de Melphi au royaume de Naples, fut transféré à Ancône par Martin v. Eugène iv le nomma archevêque de Bénévent, et Nicolas iv l'honora de la pourpre.

L'an 1422, Martin v unit à perpétuité l'évêché d'Humana à celui d'Ancône. Astorque fut le premier qui profita de cette union.

39. Jean, évêque de Segni, fut transféré sur ce siège en 1436.

40. Jean Caffarelle, Romain, auparavant évêque de Fréjus, nommé par Eugène iv le 8 mars 1437. Il alla au concile de Florence. Il mourut à Rome en l'an 1460.

41. Agapit Cencii, d'une noble famille de Rome, succéda à Caffarelle en 1460. Pie ii en fait de très-grands éloges dans ses Commentaires. Il gouverna l'église d'Ancône avec tant de sagesse, que ce pape le transféra à Camérino. Il fut encore référendaire et auditeur de Rote. Enfin, il mourut à Rome sous Sixte iv, et

fut inhumé à Sainte-Marie-sur-la-Minerve.

42. Antoine Fatatus, d'une noble famille d'Ancône, chanoine et archiprêtre de la cathédrale, évêque de Sienne en 1444, vicaire-général et commissaire apostolique dans cette province, fut nommé par le pape Nicolas v chanoine de l'église du Vatican, camérier de la chambre apostolique, gouverneur et trésorier de la Marche d'Ancône, évêque de Teramo dans l'Abruzze ultérieure en 1450, et enfin transféré à Ancône sa patrie en 1463. Il abdiqua en 1475, et mourut en odeur de sainteté le 9 janvier 1484. Il fut inhumé dans sa cathédrale.

43. Benincasa de Benincasis, d'Ancône, et chanoine de Saint-Pierre du Vatican, fut choisi par Innocent viii pour remplacer Antoine au mois de novembre 1484. Il mourut en 1502.

44. Jean Saccus succéda la même année en qualité d'administrateur, étant archevêque de Raguse et très-occupé de différentes légations. Ce fut Alexandre vi qui après la mort de Benincasa, commit le soin de l'église d'Ancône à Saccus le 5 juillet. Il mourut à Rome sous Jules ii en 1505.

45. Pierre Accoltius, Florentin, auditeur de Rote, nommé par Jules ii la même année 4 avril, évêque d'Ancône, et en 1511 cardinal du titre de Saint-Eusèbe, était fils de Benoît Accoltius, le premier qui ait mérité de donner la loi à cette ville.

Étant allé à Rome avec quelques amis, il y fit briller l'érudition dont il s'était rempli dès sa jeunesse, et mérita l'attention d'Innocent VIII; Jules II le fit cardinal. Il administra l'église d'Ancone jusqu'en 1514, et se démit en faveur de son neveu.

46. François, neveu du précédent, le 6 avril 1514, mort en 1523.

47. Baudouin de Balduinettis, aussi Florentin, autre neveu d'Accolti, sous Paul III.

48. Jérôme Granderonius, de Sienne, archevêque d'Amalfi et évêque de Massa, transféré sur ce siège, siégea jusqu'en.... qu'il abdiqua.

49. Jean-Matthieu Luchius, sous Jules III, le 23 mai 1550, siégea six ans, et fut transféré à Trepça dans la Calabre ultérieure, le 16 février 1556. Il mourut à Rome deux ans après.

50. Vincent Luchius, de Bologne, frère du précédent, succéda le 6 février 1556. Il assista au concile de Trente, et mourut le 24 février 1585.

51. Charles de Comitibus, Romain, frère du duc de Polii, élu en 1585, et fait cardinal par Clément VIII au commencement de juillet 1604, mourut sous Paul V au mois de décembre 1615. Il fut inhumé à Polii avec ses ancêtres.

52. Julius Sabellus, Romain, prêtre - cardinal, nommé par Paul V le 11 janvier 1616, siégea jusqu'en 1622, et fut transféré à Salerne.

53. Louis Gallus, d'Osimo, neveu d'Antoine Marie, cardinal nommé par Grégoire XV le 7 mai 1622. Urbain VIII l'envoya vers le duc de Savoie. Il mourut au mois d'août 1657.

54. Jean-Nicolas de Comitibus, Romain, après une longue vacance, succéda le 29 mars 1666.

55. Marcel, cardinal d'Asti ou d'Est, le 3 janvier 1700, mourut en odeur de sainteté, et fut inhumé dans le couvent des Dominicains de Bologne.

56. Jean-Baptiste Bussius, de Viterbe, archevêque de Tarse, nonce apostolique en Allemagne le 19 février 1710, fut fait cardinal par Clément XI en 1712.

ANCYRE, ville de la Galatie ou Gallogrecie. L'apôtre saint Paul avec Barnabé y prêcha l'évangile, comme nous voyons dans les Actes, lorsqu'il y passa pour aller en Phrygie, et ce fut vers ce temps que l'Esprit-Saint leur défendit de prêcher dans l'Asie; c'est pourquoi ils retournèrent en Galatie et en Phrygie (cap. 16.) C'est à ces peuples qu'une des lettres de saint Paul est adressée, comme ayant reçu la foi par le ministère de cet apôtre. Il exhorte les Corinthiens à faire des collectes pour les fidèles, et leur propose pour exemples les Galates qui en avaient aussi fait parmi eux. Saint Pierre leur adresse aussi sa première Épître; enfin saint Paul y envoya aussi Crescent, son disciple. Quelques uns ont voulu dire que ce Crescent avait été

envoyé dans la Gaule, *in Gallia*, et non pas *in Galatia*. C'est la pensée de saint Epiphane, et effectivement nous voyons un Crescent, évêque de Vienne, du temps des apôtres. Théodoret est du même sentiment que saint Epiphane. Dans les anciennes notices, comme dans les souscriptions aux conciles, le métropolitain d'Ancyre suit immédiatement celui d'Héraclée, de Thrace, sans doute comme le principal du diocèse de Pont après Césarée. Théodore Balsamon, dans ses Remarques sur le second canon du premier concile général tenu à C. P., voulant montrer qu'il est permis, pour de certaines raisons, d'attacher à des sièges catholiques les églises où il se trouve encore des païens, dit que cela s'est pratiqué dans un concile de C. P. qu'il ne nomme point, et où l'église d'Ancyre fut confiée au métropolitain de Nazianze: mais, ou cette union est supposée, ou elle n'a pas duré long-temps; car nous voyons dans presque tous les conciles qui se sont tenus pendant le douzième siècle, à la fin duquel Balsamon écrivait, les évêques d'Ancyre et de Nazianze souscrits séparément. Enfin, depuis que par la destruction de la ville de Nazianze le titre d'évêque y a été aboli, les métropolitains d'Ancyre ont toujours subsisté, comme on le peut voir par les nouvelles notices et par d'autres monumens de l'église grecque. Cette ville, peu éloignée du fleuve Haly, s'appelle aujourd'hui *An-*

gora ou *Angouri*. (*Orien Christ.* tom. 1, pag. 456.)

Évêques d'Ancyre.

1. Saint Théodore, dont les Grecs font la fête le 3 novembre.

2. Saint Clément, dans le Martyrologe romain le 23 janvier, martyr sous Dioclétien.

3. Pancrace.

4. Marcel célébra un concile à Ancyre vers l'an 314, auquel il souscrivit. Il assista à celui de Nicée en 325, et saint Athanase parle avec éloge de la sincérité de sa foi. Il écrivit en 331 un livre contre le sophiste Astérius. Les Ariens le firent déposer, parce qu'il leur avait été contraire dans le concile de Tyr; qu'il n'avait voulu recevoir Arius à Jérusalem, ni communiquer avec eux dans la consécration d'une église. Socr., l. 1, c. 36. (*Voy. MARCEL D'ANCYRE.*)

5. Basile.

6. Marcel, pour la seconde fois.

7. Basile pour la seconde fois, mis à la place de Marcel, gouverna cette église depuis 336 jusqu'à la mort de Constantin. Alors, tous les évêques qui avaient été déposés du temps de cet empereur retournèrent à leur siège, en particulier Marcel, qui n'y fut que très-peu de temps, en ayant encore été chassé par Constante, et Basile ayant repris sa place en 347. Marcel ayant été justifié à Rome par le pape Jules 1^{er}, se présenta au concile de Sardique pour défendre la justice de sa cause, et il y fut

déclaré innocent, malgré la cabale des Ariens qui s'étant assemblés à Philippople de Thrace, écrivirent aux Africains une lettre dans laquelle ils marquaient expressément qu'il était hérétique. Basile d'Ancyre signa cette lettre, pendant que les Pères du concile le déposaient de l'épiscopat, et le privaient de leur communion, avec Grégoire qui gouvernait en tyran l'église d'Alexandrie. Le concile les traite tous les deux d'intrus, quicomme des loups ravageaient leurs églises. C'était sous la protection de l'empereur Constant, frère de Constance, que ce concile était assemblé à Sardique. Avec le crédit de cet empereur, Marcel retourna à Ancyre, après avoir écrit à son église de disposer toutes choses pour son retour. Basile fut donc obligé de céder encore une fois jusqu'à la mort de Constant qui arriva en 350. Constance ayant appris cette mort éloigna encore de leurs sièges les évêques qui y avaient été rétablis par le concile de Sardique. Marcel fut donc obligé de quitter le sien, et Basile y remonta de nouveau. Ce qui augmenta la persécution que les Ariens faisaient souffrir à Marcel, c'est que son maître Photin, de Sirmich, fut regardé vers ce temps par les Orientaux comme hérétique; les Ariens se prévalurent de ce préjugé contre le disciple. Saint Athanase y fut même pris, aussi bien que saint Hilaire et d'autres grands prélats, à cause surtout de certains discours que

cet évêque avait tenus depuis le concile de Sardique; c'est même pour cette raison que, quoique ses clercs fussent bien persuadés de son orthodoxie, il ne retourna pas à Ancyre, même après la mort de Constance, quoiqu'il ait vécu au-delà de 372; puisque saint Epiphane, dans son ouvrage des Hérésies qu'il commence en 375, parlant de celle de Marcel, Hérésie 72, dit qu'il était mort deux ans avant le temps où il écrivait. D'ailleurs ce fut vers l'an 372 que Marcel, avec ses clercs, envoya des députés à saint Athanase, pour lui demander sa communion, en lui remettant sa confession de foi et des lettres de recommandation de la part des évêques de Grèce et de Macédoine. On trouve cette exposition de foi dans la nouvelle collection des Pères grecs donnée au public par le Père de Montfaucon.

Pour ce qui regarde Basile d'Ancyre, étant remonté sur son siège sous l'empereur Constance, en 351, il alla au concile de Sirmich où il convainquit Photin d'impunité, comme le rapporte Socrate, l. 2, cap. 30. Saint Athanase, *Orat. 1, contr. Arian.*, dit que Basile n'était parvenu à l'épiscopat que par ses crimes; et dans son livre des Conciles de Rimini et de Séleucie, qu'il n'était pas entièrement éloigné de la vraie foi; qu'il reconnaissait le Fils égal en tout au Père; qu'il était engendré de la même essence et de la même substance; qu'il était une pro-

duction véritable et naturelle du Père, existant avec lui dans toute l'éternité. C'est à peu près de cette manière qu'en parle aussi saint Hilaire dans son livre des Synodes ; ainsi on le regardait comme un demi-Arien. Il tint en 358, à l'occasion de la dédicace d'une église qu'il avait fait bâtir à Ancyre, un concile dans lequel la seconde formule de Sirmich qui est celle des Anoméens, fut réprouvée et condamnée. Au reste, on y fit aussi dix-huit anathématismes, dans l'un desquels on rejetait le mot de *consubstantiel*. Il alla l'année suivante au concile de Séleucie, mais il ne se trouva pas à la première action, parce qu'il prévoyait qu'il y serait accusé de plusieurs crimes, dit Socrate, l. 2, c. 39. Comme Acace de Césarée, avec ses partisans, s'était séparé du grand nombre, il se trouva à la troisième assemblée où Acace, Georges d'Alexandrie et d'autres évêques du même parti, furent excommuniés et déposés. Enfin étant allé à C. P. et remarquant que l'empereur Constance ne se mettait pas trop en peine de réprimer les blasphèmes d'Eudoxe d'Antioche, comme il lui parlait avec familiarité, il crut pouvoir lui en faire des reproches ; mais ce prince s'en offensa vivement ; ce qui fut cause qu'Acace ayant assemblé à C. P. un concile d'évêques à sa dévotion, en 360, le déposa pour plusieurs crimes dont il était chargé, et que Sozomène rapporte, l. 4, cap. 24. Philos-

torge même assure qu'il fut envoyé en exil dans l'Illyrie. On peut cependant croire qu'il retourna à Ancyre après la mort de Constance.

8. Anastase succéda à Basile. Saint Basile-le-Grand en dit beaucoup de bien, *Epist.* 34, et l'appelle *la colonne et l'appui de la vérité*. (*Epist.* 67.) Il mourut en 373.

9. N... C'était un Arien. Saint Basile dit qu'il n'avait point de communion avec l'église de Galatie en 375, *Epist.* 75 et 264.

10. Arabianus se trouva au concile de C. P. en 394, et à un autre de la même ville en 400, sous saint Jean Chrysostôme où Antonin, évêque d'Éphèse, fut accusé de simonie et de plusieurs autres crimes.

11. Léontius succéda à Arabian. Théodoret et Sozomène l'appellent Léon. Il fut un des grands ennemis de saint Jean Chrysostôme.

12. Théodote. Il se trouva au concile d'Éphèse contre Nestorius. (*Vide Phot., Bibl., cod.* 231.)

13. Eusèbe assista au concile de Chalcédoine. Il mourut vers l'an 458.

14. Anastase, en 458.

15. Dorothee I, en 513.

16. Elpide, en 536.

17. Domitien, prévôt du monastère de Sainte-Martyre, fameux Origéniste, vers l'an 537, l'onzième année de l'empire de Justinien.

18. Dorothee II fut représenté par Anastase, évêque de Tabie,

dans le cinquième concile général.

19. Frontin , vers l'an 562.

20. Paul , qui ordonna Théodore Sicéote sous l'empereur Tibère II.

21. Platon assista et souscrivit au sixième concile général.

22. Étienne 1^{er} se trouve souscrit aux canons *in Trullo*.

23. Basile II était au septième concile général. Il avait favorisé l'erreur des Iconoclastes.

24. Théodule se trouva au huitième concile général.

25. Daniel 1^{er}, du temps de Photius. Il était auparavant évêque de Nicopole de Grèce. (*Voy.* Nicéph. Calixte, l. 14, *Hist.*, c. 39.)

26. Théophylacte , en 885.

27. Jean , en 997, assista au concile que tint le patriarche Sisinus où il fut arrêté que deux frères ne pouvaient pas épouser les deux cousines.

28. Michel I, vers l'an 1032.

29. Nicolas, sous le patriarche Alexis qui défendit les noces au septième degré.

30. Michel II, sous le patriarche Michel Cérulaire.

31. N...., vers l'an 1067, sous le patriarche Jean Niphilin.

32. N....

33. Nicéas, vers l'an 1087 ou 1102.

34. N...., vers 1140, sous Jean Comnène, fils d'Alexis, empereur.

35. N...., vers 1151, sous Manuel Comnène, empereur.

36. Étienne II, du temps du patriarche Luc Chrysoberges qui

assembla un concile contre Soterich Penteugène , patriarche d'Antioche, qui pensait mal sur le sacrifice de Jésus-Christ, et qui y fut déposé. Étienne fut un des juges.

37. Christophe , du temps du patriarche Germain II, qui après la prise de C. P. par les Français, tenait son siège à Nicée en Bithynie où il assembla un synode auquel Christophe assista.

38. Grégoire , sous l'empereur Michel Paléologue.

39. Babylas, sous Andronic, fils de Paléologue.

40. N.... (*Voyez* Léon Allat., pag. 662 et 702. *Exercit. contr. Creighthon. Angl.*)

41. Macaire , vers le temps du concile de Florence.

42. Constantin assista au concile de Sainte-Sophie qui révoqua l'union.

43. Germain , qui a dû faire un Traité de la préparation à la confession , au rapport de M. Papadoli , dans les prénotions mystagogiques.

44. N...., qui ordonna le patriarche Raphael à la place de l'évêque d'Héraclée qui était malade.

45. Laurent a souscrit à la lettre de Parthénien , patriarche de C. P. , par laquelle il loue en 1643 la confession orthodoxe de l'église orientale , composée par Pierre Mogila, métropolitain de Kiovie.

46. Athanase , tiré de l'église d'Ancyre dont il était évêque , pour être patriarche.

47. Néophyte siégeait en 1721.

Conciles d'Ancyre.

Le premier fut tenu l'an 273 sur la discipline. (Pithou, *in Collect.*)

Le second, l'an 314 ou environ, sous le pape Sylvestre, sur la réception de ceux qui étaient tombés dans la persécution de Maximin. Ce concile fit vingt-cinq canons qui furent signés de dix-huit évêques de la Syrie, de la Palestine, de l'Arménie, de l'Hellespont, de la Bithynie, de la Cilicie, du Pont, et approuvés ensuite par les Pères du concile de Nicée.

Le premier de ces canons veut que l'on conserve le sacerdoce aux prêtres qui, après avoir sacrifié aux idoles, ont depuis souffert pour la foi; mais il leur défend d'exercer aucune fonction sacerdotale.

Le second contient la même disposition à l'égard des diacres tombés, et qui ont depuis confessé.

Le troisième déclare que ceux qui se sont enfuis pour éviter la persécution, et à qui on a fait offrir de l'encens par force, en leur mettant les mains sur les viandes immolées aux idoles, ou en leur en faisant manger par violence, ne sont point coupables, et qu'ils peuvent être élevés aux dignités ecclésiastiques, après avoir témoigné le déplaisir de ce qui leur est arrivé.

Le quatrième dit que ceux qu'on a forcés de sacrifier, et qui ont assisté aux festins des idoles avec des habits plus propres qu'à

l'ordinaire, en mangeant indifféremment des mets qu'on leur a présentés, seront trois ans en pénitence, un an au rang des écoutans, deux au rang de ceux qui assistent aux prières, et la troisième, on les admettra à la participation des Sacremens.

Le cinquième ordonne que ceux qui ont assisté aux cérémonies de païens avec un habit lugubre et qui ont pleuré pendant le repas, s'ils ont mangé des viandes immolées, seront mis au rang des prosternés pendant trois ans, et après seront reçus sans participer à l'oblation; et s'ils n'en ont point mangé, ils participeront aux Sacremens après deux ans de pénitence.

Le sixième veut que ceux qui ont sacrifié aux idoles par la crainte des supplices ou de la perte des biens, et qui demandent la pénitence, soient mis au nombre des écoutans jusqu'au grand jour, c'est-à-dire au jour de Pâques; qu'ils soient ensuite trois ans supplians; qu'ensuite ils assistent aux prières sans offrir pendant deux ans; après quoi on les admettra à la communion. Il veut cependant qu'on ne les laisse pas mourir sans viatique.

Le septième enjoint à ceux qui ont assisté aux festins des idoles, sans manger des viandes qu'on y y présentait, deux ans de pénitence.

Le huitième ordonne que ceux qui ont sacrifié deux ou trois fois par la violence qu'on leur a faite, soient quatre ans dans le degré de prosternation, deux ans

sans offrir, et que le quatrième ils soient admis à la communion.

Le neuvième impose dix ans de pénitence à ceux qui ont contraint leurs frères à sacrifier.

Le dixième ordonne, touchant le célibat des diacres, que si dans le temps de leur ordination ils ont déclaré qu'ils voulaient se marier, on ne les privera point de leurs fonctions s'ils se marient; mais s'ils ont été ordonnés sans faire cette déclaration, et qu'ils se soient ensuite mariés, on les obligera de quitter leur ministère.

Le douzième veut que l'on puisse ordonner ceux qui ont sacrifié aux idoles avant que d'être baptisés, parce que le baptême qu'ils ont reçu les a purifiés de toute sorte de crimes.

Le treizième déclare qu'il n'est pas permis aux chorévêques d'ordonner des prêtres ou des diacres, ni aux prêtres de la ville de rien faire *dans le diocèse* sans la permission de leur évêque *par écrit*.

Le quatorzième ordonne à quelques ecclésiastiques qui s'abstenaient de manger de la viande, de ne le pas faire par mépris, ni comme si la viande était immonde. Il leur enjoint ensuite de manger des herbes cuites avec de la viande, pour montrer qu'ils ne la croient pas mauvaise. Que s'ils refusent d'obéir, il veut qu'on les dépose. *C'est une précaution contre les manichéens et les autres hérétiques qui condam-*

naient comme mauvais l'usage de la viande.

Le seizième et le dix-septième ordonnent qu'on impose de longues et rigoureuses pénitences à ceux qui ont commis des crimes contre nature.

Le dix-huitième défend, sous peine d'être déposés, aux évêques qui n'ont pu être reçus dans leur évêché, de s'emparer de ceux des autres, et leur permet seulement de tenir le rang des autres prêtres, dont il veut qu'ils soient même privés s'ils excitent des séditions contre l'évêque du lieu.

Le dix-neuvième soumet à la même peine que les bigames les vierges qui, au mépris de leur profession, ont violé le vœu de virginité; et défend aux filles d'habiter avec des étrangers comme si elles étaient leurs sœurs.

Le vingtième impose sept ans de pénitence à ceux qui tombent dans l'adultère.

Le vingt-unième impose dix ans de pénitence aux femmes qui, après avoir commis le péché, font mourir leurs enfans, en les avortissant qu'autrefois on leur différait l'absolution jusques à la mort.

Le vingt-deuxième ordonne qu'on ne réconcilie qu'à la mort les homicides volontaires.

Le vingt-troisième ordonne cinq ans de pénitence aux homicides involontaires.

Le vingt-quatrième dit que ceux qui suivent les superstitions des païens et consultent les devins ou les introduisent chez eux pour découvrir, faire ou défaire

des maléfices, seront cinq ans en pénitence, savoir, trois ans prosternés et deux ans sans offrir. (*Reg.*, tom. 2. Labbe. Hard., tom. 1.)

Le troisième concile d'Ancyre se tint l'an 358 contre la formule hérétique du concile de Sirmich, assemblé par les Ariens l'année précédente. Ce fut Basile, évêque d'Ancyre, qui assembla ce concile à l'occasion de la dédicace de la basilique qu'il avait fait bâtir, à laquelle il avait invité plusieurs évêques voisins. On y fit plusieurs définitions de foi qui tendaient toutes à établir, non la consubstantialité du fils avec le Père, et le terme d'*homousion* ou de *consubstantiel*, mais seulement de semblable en substance. (*Reg.*, tom. 3. Labbe, tom. 2. Hard., t. 1; et Baluze, *in nov. Collect.*)

Il y a eu aussi un concile à Ancyre en Cœlésyrie, sur la discipline, l'an 277. (Pythou, *in Collect.*)

ANCYRE, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la Phrygie Pacatienne, sous la métropole de Laodicée, ensuite sous celle d'Hiéraple. Ptolomée en fait mention, et Strabon la met dans l'Abasitide où est la ville d'Abasum. Pline compte cette ville entre les plus célèbres de la Phrygie. Dans quelques Notices grecques elle est appelée *Ancyra Sinnaou*. Hiérocle la place comme nous. Nous ne connaissons que les évêques suivans :

1. Florence, dans l'index des pères de Nicée. Il souscrivit aussi

à la lettre des Ariens qui étaient au concile de Philippope contre les Pères du concile de Sardique.

2. Philippe, dans l'index latin des Pères du concile de Chalcedoine.

3. Cyrice, au sixième concile général.

4. Constant, au septième.

5. Michel, au synode de Phottius. (*Or. Chr.*, t. 1, p. 800.)

ANDÉOL DE LODÈVE, capucin français de la province de Lyon où il mourut en 1653, âgé de soixante-onze ans, fut un missionnaire apostolique et un grand prédicateur qui signala son zèle contre les calvinistes, les anabaptistes et les autres hérétiques, en les combattant de vive voix et par écrit. Ses ouvrages imprimés sont : 1° Sommaire de la Doctrine chrétienne qu'enseigne l'Église catholique et romaine, avec l'Abrégé des erreurs et des hérésies qu'enseigne l'Église prétendue réformée des calvinistes, à Lyon, 1633, in-4°, chez Louis Muguet. 2° Conférence amiable entre deux Français, dont l'un est catholique et l'autre calviniste, touchant les matières controversées de la Foi, ibid, chez Vincent Cursilius, 1637, in-8°. 3° Exercices spirituels pour les nouveaux convertis à la foi catholique, ibid, 1638 et 1643, in-8°. 4° Demandes justes et raisonnables que les catholiques font aux sectateurs de Calvin pour les délivrer de leurs erreurs et les rappeler de la mort éternelle, à Tournon,

1638, in-8° et in-4°. 5° Les Motifs de la conversion à la foi catholique, de la très-noble dame Alexandrine de Robiasech, veuve de M. Guardivon, *ibid*, 1638, in-4°. 6° L'Adoration du vrai Dieu, dans laquelle on fait voir que les calvinistes se trompent lourdement, en disant que Dieu ne doit pas être adoré dans les églises, le Sacrement de l'autel et les images, *ibid*, 1639, in-8°. 7° La Communion des biens spirituels faite par les bons catholiques qui, sous la protection de la sainte Vierge, désirent de s'aider mutuellement à bien mourir dans la grâce de Dieu. 8° La manière de gagner les indulgences avec fruit, tant pour soi que pour les défunts, *ibid*, 1639, in-16. 9° Le déplorable état de l'Eglise calviniste, fidèlement et sincèrement représenté, à Lyon, 1639, in-4°. 10° Défense du Purgatoire et de l'honneur qui est dû aux Ecclésiastiques et aux Religieux, *ibid*, 1640, in-4°. 11° Avertissemens amiables aux Calvinistes, *ibid*, 1640, in-8°. 12° Sommaire de toutes les indulgences accordées aux Réguliers par les souverains Pontifes, *ibid*, 1640, in-16. 13° La perfection chrétienne à laquelle doivent tendre ceux qui souhaitent entrer dans le Paradis. 14° Exercices spirituels pour ceux qui désirent de servir et aimer Dieu de tout leur cœur, *ibid* 1643, in-8°. 15° Le prude et sage Père de famille, pour la pieuse et nécessaire Direction des siens et de ceux qui lui sont soumis, *ibid*,

1646, in-8°. 16° Les Statuts de l'archiconfraternité du Saint-Sacrement, avec les règles et les enseignemens pour les confrères du diocèse de Mende. (Wadingue. Denys de Gênes, *Biblioth.*, pag. 14. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Français.*, tom. 1, pag. 60 et 61.)

ANDÉOL ou ANDIOL (saint), et vulgairement *saint Andeux* et *saint Anduel*, prêcha l'Evangile à Carpentras, et en d'autres endroits de la Gaule Viennoise. Ayant été présenté à l'empereur Sévère, qui passait pour le voyage d'Angleterre qu'il fit l'an 208, ce prince le condamna sur-le-champ à perdre la vie, et lui fit fendre la tête avec une épée de bois dans le bourg de Bergoiate, près du Rhône, au pays du Vivarais. (Baillet, 1^{er} mai.)

ANDIRA, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la province du même nom, sous la métropole d'Éphèse, dont nous ne connaissons qu'un évêque. Paul, dans l'index des Pères du concile de Nicée. Il ne faut pas la confondre avec Antandre, qui était peut-être vis-à-vis.

ANDOCHE (saint), prêtre, disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne en Asie, fut envoyé par son maître prêcher l'Evangile dans les Gaules. Il s'arrêta dans le territoire d'Autun, et il fut dénoncé au gouverneur de la province Lyonnaise comme ayant été surpris dans les fonctions du ministère ecclésiastique à Sédeloc ou Sau-lieu, petite ville de ce canton.

Le gouverneur le fit fouetter , assommer à coups de bâton et jeter dans le feu. Ceci arriva sous Marc-Aurèle. On fait la fête de saint Andoche le 24 septembre. Il y a à Autun un couvent de filles bâti par la reine Brunehaut, sous le nom de la Sainte-Vierge et de Saint - Andoche. (Baillet , 24 septembre.)

ANDRADA (Diego de Paiva d'), célèbre théologien , natif de Coïmbre, d'une famille illustre, parut avec éclat au concile de Trente , et il y composa son ouvrage des explications orthodoxes sous ce titre : *Explicationum orthodoxarum* , lib. 10. Il mourut en 1575. On a encore de lui une défense du concile de Trente , aussi en latin , contre le livre de Kemnitius, protestant , intitulé : *Examen Concilii Tridentini* ; une harangue latine qu'il prononça au concile de Trente le second dimanche d'après Pâques de l'an 1562 ; trois volumes de Sermons en Portugais , etc. (Sponde , in *Annal.* Nicol. Antonio et Andr. Schot. , *Bibl. script. Hispan.*)

ANDRADA ou THOMAS DE JÉSUS, frère du précédent, prit l'habit des Augustins au monastère de Coïmbre , et jeta les fondemens de la réforme de ceux que nous appelons *Déchaussés* , en 1578. Il suivit le roi dom Sébastien en Afrique , et fut pris à la bataille d'Alcacer donnée le 4 août de la même année. Les infidèles le jetèrent dans une basse-fosse où il ne recevait de jour que par les fentes de la

porte. Ce fut à la faveur de cette faible clarté qu'il composa un ouvrage de piété en Portugais, sous le titre de *Travaux de Jésus* , qui a été traduit en espagnol , en italien et en français. Cet ouvrage est divisé en quatre parties ; mais la quatrième est du père Jérôme Romain , du même Ordre. Thomas de Jésus laissa encore *Oratorio sacro* , *Instrucion de confessoras*, la Vie du père Louis de Montoya , etc. Il mourut en odeur de sainteté le 17 avril de l'an 1582 , dans le lieu de sa captivité, dont malgré sa rançon qu'il avait reçue de sa sœur , la comtesse de Lignarès , il ne voulut point sortir , résolu de passer le reste de ses jours à soulager les chrétiens qui étaient dans les fers. Le père Alexis de Meneses a écrit sa vie qui est à la tête du livre des *Travaux de Jésus* , imprimé en 1631. (Nicolas Antonio , *Bibl. hisp.*)

ANDRADA (François-Radès), prêtre espagnol de l'Ordre de Calatrava , qui vivait sur la fin du seizième siècle, composa divers ouvrages , et entre autres une Chronique des Ordres de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara. C'est un volume in-fol. imprimé à Tolède en 1572. François Radès d'Andrada fut nommé aumônier du roi Philippe II. (Ambroise Moralès , l. 9. *Hispan.* , c. 7. Nicolas-Antonio , *Biblioth. hisp.*)

ANDRADA (Diego Lopez), archevêque portugais, religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-

Augustin , puis archevêque d'Otrante dans le royaume de Naples, s'acquît en Espagne beaucoup de réputation par son éloquence. Il prêcha dans les meilleures villes avec un applaudissement universel ; il fut appelé à la cour où il fut long-temps prédicateur du roi Philippe IV qui le nomma en 1623 à l'archevêché d'Otrante. Il y mourut en 1635 , et laissa divers sermons en langue espagnole qu'on mit l'an 1656 en trois volumes in-fol, imprimés à Madrid. (Nicolas-Antonio, *Bibl. script. hispan.*)

ANDRADA (Alphonse) , jésuite espagnol , natif de Tolède , avait enseigné la philosophie , lorsqu'en 1612, à l'âge de vingt-deux ans , il quitta le monde. Il enseigna ensuite la théologie morale , fut qualificateur au tribunal de l'inquisition en Espagne , et travailla avec zèle dans les missions de ce royaume pendant cinquante ans. Il mourut à Madrid en 1672. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de piété en espagnol dont on peut voir la liste dans Sotwel , *de Script. societ. Jesu* , un Itinéraire historique en deux volumes in-4° imprimé à Madrid en 1657. (*Mém. de Portugal.*)

ANDRAPA , ville , selon Ptolomée , de l'ancienne Paphlagonie , qu'on appelle *nouvelle Claudiople* , au dessous du mont Olgasis , au midi , vers l'Orient. C'est celle dont parle Pline , l. 5, c. 14, et qu'il attribue à l'ancienne Cappadoce. Hiérocle la met dans l'Hellespont , aussi

bien que les autres notices et la *novelle* de Justinien.

Évêques d'Andrapa.

1. Paralius , assista au premier concile d'Éphèse.

2. Paul , souscrivit à la lettre synodale de la province d'Hélénopont à l'empereur Léon.

3. Jean , se trouva et souscrivit au sixième concile général.

4. Sergius , souscrivit aux canons in *Trullo*.

5. Théodore , dont le diacre Marin tint la place au septième concile général.

6. Antoine , se trouva au faux concile de Photius après la mort de saint Ignace , (*Oriens. Christ.* , tom. 1 , pag. 540.)

ANDRE , île qui est séparée par un détroit de l'Eubée méridionale , et par un autre plus étroit de l'île de Tenos. C'est une des Cyclades , ainsi appelée d'*Andrus* , frère d'Eurimaque ou d'Ananias , père des Oénotropes , que quelques uns appellent *Andrique*. Ces îles sont nommées Cyclades , parce qu'elles forment toutes ensemble une espèce de cercle. Baudran la met sous l'archevêché de Naxia , et il ajoute qu'elle a un port très-commode , et soixante villages où il peut bien y avoir six mille chrétiens ; qu'il y a deux évêques , l'un grec et l'autre latin. Innocent III l'a soumise à la métropole d'Athènes. Nous n'en connaissons aucun évêque latin avant 1272.

Évêques d'Andre.

1. Placide, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, en 1272. (Alph. August., tom. 2, pag. 259.)

2. Jean, dit de Sainte-Catherine, carme en 1345. (*Specul. Carmel.*, tom. 2, pag. 933.)

3. Nicolas, mort en 1376, auquel succéda...

4. Benoît I, de l'Ordre des Frères-Mineurs. (Wading., t. 4, *Annal.*, pag. 220.)

5. François, auquel succéda en 1390....

6. Melille, Augustinien.

7. Benoît II, auquel succéda..

8. Jacques, Augustinien, en 1396, 14 juillet.

9. Michel, nommé par Innocent VII. Il était dominicain, 1406.

10. Guillaume, mort en 1426.

11. André Doria, dominicain. (tom. 2, *Bull.*, p. 676.)

12. Lombard ou Léonard ou Lambert, de Solis, nommé par Eugène IV en 1436.

13. François Bertin, nous est connu par les lettres que lui écrivit Jacques Ammanat Piccolomini, 161, datées de Rome le 7 octobre 1465, etc.

14. Paul Pucchiarelli, dominicain, nommé par Grégoire XV le 17 mai 1621. (*Act. consist.*)

15. Dominique. (Leo Allat., *de Eccl. orient. et occid. perp. cons.*, l. 3, c. 10. *Or. Chr.*, t. 3, pag. 861.)

ANDRÉ (grec, *homme et homme fort*), capitaine des gardes de Ptolomée Philadelphie,

roi d'Égypte, qui inspira à ce prince la résolution de donner la liberté à six-vingt mille juifs quidemeuraient dans ses États. (Joseph, *Antiq.*, l. 12, c. 2.)

ANDRÉ (saint), apôtre de Jésus-Christ, était natif de Bethzaïde, et frère de saint Pierre. (*Joan.*, c. 1, v. 39 et seq.) Il quitta saint Jean Baptiste pour suivre Jésus-Christ, et c'est le premier disciple que Jésus reçut à sa suite. André lui amena son frère Simon ou Pierre; ils passèrent un jour avec lui, allèrent aux noces de Cana, et retournèrent à leur occupation ordinaire. Quelques mois après, Jésus les ayant rencontrés qui pêchaient ensemble, les appela tous deux et leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Ils quittèrent alors leurs filets, et s'attachèrent au Sauveur pour ne plus s'en séparer.

Après l'ascension de Jésus-Christ, saint André eut l'Achaïe en partage pour y prêcher l'Évangile. Il y prêcha et il y fut martyrisé dans la ville de Patras, ayant été condamné à mourir sur la croix par Égée, proconsul de cette province. On ignore le temps de son martyre; mais tous les Martyrologes grecs et latins s'accordent à mettre sa fête le 30 novembre. Son corps fut enterré à Patras, et de là transporté à Constantinople où il fit grand nombre de miracles.

Les prêtres et les diacres d'Achaïe composèrent une lettre sur le martyre de saint André, dont on a parlé au mot ACHAÏE. (Til-

lemont , baillet , 30 novembre.)

ANDRÉ (saint), tribun ou colonel , martyr, souffrit avec un grand nombre de soldats qu'il avait convertis , vers l'an 297 ou 298, sous le César Gallère Maximien , en Cilicie ou en Arménie. Les Grecs et les Latins font mémoire de saint André et de ses compagnons le 19 d'août. Les actes de saint André et de ses compagnons, donnés par Surius et traduits par Métaphraste, sont ou faux ou corrompus. (Baillet , 19 août.)

ANDRÉ (saint) , martyr de Lampsaque , ville célèbre de l'Hellespont , et compagnon de saint Pierre , de saint Paul et de sainte Denyse , martyrs de la même ville , fut lapidé pour la cause de Jésus-Christ, sous l'empire de Dèce et le proconsulat ou gouvernement d'Optime. Les Grecs et les Latins font mémoire de ces saints martyrs le 15 mai. Les actes de ces martyrs sont sincères , et paraissent tirés de l'original trouvé dans le greffe du lieu où ils furent condamnés, ou composés par un témoin oculaire, et traduits en latin durant la paix de l'Eglise. Henschenius et le père Ruinart ont publié cette version revue sur plusieurs manuscrits. M. de Tillemont et M. Fleury l'ont donnée en notre langue. (Baillet , 15 mai.)

ANDRÉ , archevêque de Césarée en Cappadoce , vers l'an 500, a composé des Commentaires sur l'Apocalypse, que nous avons dans la bibliothèque des Pères et ailleurs, en grec et en

latin. Sixte de Sienne s'est trompé en parlant de cet archevêque de Césarée, qu'il croit être le même qu'André de Crète , et auquel il attribue des ouvrages qui sont de ce dernier. (Bellarmin , *de Scriptorib. eccl.* , Aubertle Mire, etc.)

ANDRÉ , évêque de Samosate et ami de Théodoret , a fait deux écrits pour réfuter les anathématismes de saint Cyrille , et neuf lettres données par le père Lupus. (Dupin , *Bibl. eccl.* , cinquième siècle.)

ANDRÉ , dit de Crète , dont il fut archevêque , naquit à Damnas. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie , il vint à Jérusalem où il embrassa la vie monastique ; d'où vient qu'on lui donne quelquefois le nom de *Jérosolymitain*. Il eut de grands avantages contre les Monothélites qu'il ne cessa de combattre. Étant allé à C. P. il y fut retenu et mis au rang des clercs de cette église. On l'ordonna diacre , et on lui donna le soin d'élever et de nourrir les orphelins. Peu de temps après , il fut ordonné archevêque de Crète. Il gouverna cette église pendant plusieurs années et mourut à Mytilène à la fin du septième siècle , comme nous en pouvons juger par une pièce de vers qu'il adressa à Agathon , diacre-secrétaire du concile sixième , pour le remercier de ce qu'il lui en avait prêté les actes. Je ne sais pourquoi quelques auteurs le mettent au siècle suivant. Ses œuvres sont plusieurs Sermons dont on le fait

auteur , mais on n'en reconnaît pour véritables que dix-sept qui sont sur la Nativité de la sainte Vierge , sur l'Annonciation , la Circoncision , la Transfiguration , sur le Lazare , sur le Dimanche des Rameaux , deux sur l'Exaltation de la Croix , trois sur la mort de la Vierge , sur saint Tite , sur saint Georges , sur saint Nicolas , sur saint Patapius , et un sur les Morts ; deux sur la Nativité de la Vierge , auparavant attribués à Germain de C.P. , et par d'autres à saint Jean Damascène ; un sur la Décolation de saint Jean , donné par Combes en grec et en latin , en 1644. Il y a joint des odes ou proses sur les fêtes de l'année qu'il croit être du même auteur. Il y en a sur la Conception de la Vierge , appelée la *Conception de sainte Anne* , et sur d'autres sujets , imprimés à Paris en 1644. Le père Petau nous a donné son Comput paschal en latin , au tom. 3 , de *Doct. temp.* , pag. 393. On ne sauroit pas que la plupart de ces ouvrages soient aussi anciens qu'André de Crète. Ceux qui les liront avec attention remarqueront qu'ils viennent d'une plume plus récente. (Dupin , huitième siècle. Cave.) Les Grecs honorent la mémoire d'André , archevêque de Crète , le 4 de juillet.

ANDRÉ (saint) , de Crète , martyr , plus jeune de plus de soixante ans que l'archevêque , était né dans l'île de Crète même. Constantin Copronyme ayant publié un édit contre l'honneur

des images , André , par un mouvement de l'Esprit-Saint , alla droit à Constantinople pour les défendre. Là , il eut le courage de reprocher à l'Empereur même l'injustice de ses ordres. Ce prince le condamna à être pendu ; mais , comme il passait par un marché , un homme lui coupa le pied , et il mourut de cette blessure , jointe à tous les autres tourmens qu'il avait endurés , l'an 761 de Jésus-Christ , et la vingt-unième du règne de Constantin Copronyme. Les Grecs et les Latins font mémoire de lui au 17 d'octobre. Son corps fut jeté à la voirie ; mais les sœurs de la Charité l'enterrèrent en un lieu nommé *Chryse* , d'où lui est venu le surnom de *saint André de Chryse*. (Théophane. Cedréne. Anastase-le-Bibliothécaire. Baillet , 17 octobre.)

ANDRÉ , Italien , religieux de Vallombreuse , dans l'onzième siècle , écrivit la vie de saint Jean Gualbert , fondateur de cet Ordre , dont il avait été disciple. (Vossius , de *Hist. lat.*)

ANDRÉ , religieux de Fontevraud , écrivit vers l'an 1120 une Relation de la mort du B. Robert d'Arbrissel , fondateur de cet Ordre. (Vossius , ibidem.)

ANDRÉ SILVIUS , moine et ensuite abbé de Marchiennes , dans le diocèse de Tournay , a composé vers l'an 1200 , à la prière de Pierre , évêque d'Arras , une Histoire abrégée des Rois de France , de la race des Mérovingiens , imprimée à Douai l'an 1633. Il a aussi écrit deux

livres des Miracles de sainte Rictrude , donnés par les continuateurs de Bollandus , au 12 mai. (Dupin , treizième siècle.)

ANDRÉ (Antoine) , Arragonais , de l'Ordre des Frères-Mineurs et disciple de Scot , fleurit au commencement du quatorzième siècle jusqu'à l'an 1320. Nous avons de lui un commentaire sur les livres des Sentences , imprimé à Venise en 1578 et 1584. Un traité sur les Principes de Gilbert de La Porrée , imprimé au même endroit l'an 1512 et 1517. Divers commentaires sur les livres d'Aristote et de Boèce , imprimés aussi à Venise en 1480 , 1509 et 1517.

ANDRÉ CORSIN (saint) , évêque de Fiésoli , en Toscane , naquit à Florence l'an 1302 , le 30 de novembre , jour du saint Apôtre dont on lui fit porter le nom. Ses parens qui étaient de l'ancienne famille des Corsini de Florence virent avec d'autant plus de regret le libertinage de son enfance , qu'ils l'avaient voué à Dieu comme le fruit de leurs prières. Touché de la grâce , il entra dans l'Ordre des Carmes où il fut docteur et prieur à Florence même , qu'il édifia par ses prédications , et plus encore par la sainteté de sa vie. L'an 1359 ou 1360 , il fut fait évêque de Fiésoli , malgré la précaution qu'il avait prise de se cacher chez les Chartreux pour éviter l'épiscopat. Cette haute dignité lui fit ajouter de nouvelles mortifications à ses pratiques ordinaires de péniten-

ce. Il portait le cilice et la ceinture de fer , et prenait tous les jours une sanglante discipline. Son lit n'était que de sarments de vigne. Il veillait jour et nuit au salut de son peuple , ou par la prière , ou par l'action. Le grand talent qu'il avait pour pacifier les troubles porta le pape Urbain v à l'envoyer , en qualité de son légat , à Bologne où il apaisa les séditions qui déchiraient cette ville. Il mourut le 6 de janvier de l'an 1373 , après soixante-onze ans et cinq semaines de vie , dont il en avait passé près de douze dans l'épiscopat. Urbain viii le canonisa. On fait sa fête le 4 février , et l'on honore ses reliques à Florence dans le couvent de son Ordre. (Baillet , 4 février.)

ANDRÉ DE NEUFCHATEAU ou NEUFCHATEL , docteur en théologie au quatorzième siècle. Balée , Simler , Cave , Dupin le mettent au nombre des écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique , et le croient Anglais ; mais ils se trompent tous ; car il était de Lorraine , d'une petite ville appelée *Neufschâtel* , à douze milles de Toul , et même de l'Ordre de Saint-François , comme Wadingue et ceux qui ont fait les bibliothèques de cet Ordre l'ont fait voir. Je ne crois pas même qu'aucun écrivain , excepté ceux dont je viens de parler , l'ait fait dominicain. Quoi qu'il en soit , nous avons de lui un commentaire sur le premier livre des Sentences , imprimé à Paris en 1514 , in-fol.

(P. Échard , *Script. ord. FF. Præd.* , tom. 1.)

ANDRÉ , archevêque de Rhodes , était non-seulement Grec de nation , mais il était encore né de parens schismatiques. Il fut instruit de bonne heure dans les lettres divines et humaines , et il apprit même le latin ; ce qui lui ayant donné le moyen de lire les Pères des deux Églises , il connut la vérité , et abjura le schisme , entra ensuite dans l'Ordre de Saint-Dominique où il fit profession. Il fut nommé à l'archevêché de Rhodes vers l'an 1415 , et se trouva en cette qualité à la vingtième session du concile de Constance , dans laquelle , tant en son nom qu'en celui de Sigismond , roi des Romains , il souscrivit le 4 février 1416 aux conventions arrêtées à Narbonne entre les légats du concile et les ambassadeurs des rois de l'obédience de Pierre de Lune ou de Benoit XIII. Il assista aussi en 1417 au couronnement de Martin V , pape , célébré le 11 novembre de la même année. Il accompagna ce pontife à Rome et lui fut aussi attaché qu'il en fut chéri et aimé. Ce pape l'envoya à C. P. pour presser l'union des deux églises , que demandaient Manuel et son fils , empereurs d'Orient. Les pères du concile de Bâle lui firent aussi de vives instances pour le prier de se charger d'une commission dont il était lui seul capable. Il en proposa les articles , et il ne tint pas à lui que l'union ne fût entièrement conclue. Il revint à

Rome peu de temps avant la mort de Martin V où il demeura jusqu'à ce qu'il vît jour à la conclusion de la paix. Il ne fut point au concile de Bâle en qualité d'évêque ; mais les différens qui arrivèrent entre le concile et Eugène IV obligèrent ce pape de l'y envoyer comme son nonce pour prendre ses intérêts et ramener le concile à son sentiment. Il y alla , et fit un discours très-éloquent sur ce sujet , le 23 août 1432 , qui ne termina rien. Il se retira à Ferrare où l'Empereur grec et plusieurs évêques de sa nation s'étant trouvés , il leur présenta un symbole , et prit de concert avec eux des arrangemens pour un autre concile. Il y disputa contre Marc d'Éphèse et Bessarion de Nicée. Ce fut en 1438 que ce concile fut indiqué. André y fit paraître toute l'éloquence et toute l'érudition dont il était rempli ; et soit à Ferrare , soit à Florence , on peut dire qu'il fut l'âme du concile. Il fut le quatrième archevêque qui souscrivit à ses décrets. Il demeura à Florence pour ramener les Arméniens et les autres communions grecques à l'Église romaine ; enfin , le pape l'envoya en l'île de Chypre , pour achever de soumettre ceux qui paraissaient tenir encore pour le schisme , en quoi il réussit parfaitement. Depuis ce temps , on ne sait ce qu'il devint ; on croit qu'il mourut au milieu de ses plus grands travaux pour la paix de l'Église. Il ne faut pas s'étonner de ce que tantôt on l'appelle

archevêque de Rhodes, et tantôt archevêque de Colosse; c'est toujours du même que l'on veut parler. Rhodes se nommait aussi *Colosse*, comme tout le monde sait, à cause du fameux colosse qu'on y avait élevé. C'est pour cela que dans les actes du concile de Florence, en grec, notre André est appelé *Rhodéen* et *Colosséen* dans les actes latins. C'est ce qui a engagé mal à propos quelques auteurs à en imaginer deux, dont l'un fut évêque de Rhodes et l'autre de Colosse. Outre ce que nous avons de lui dans les actes des conciles dont nous venons de parler, les écrivains ecclésiastiques lui attribuent encore quelques autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits; savoir, une Apologie touchant l'essence et l'opération de Dieu, et un Dialogue pour répondre à une lettre de Marc d'Éphèse contre les rits et le sacrifice de l'Église romaine qui se conservent à Rome parmi les manuscrits du Vatican. (Possevin, Dupin, Cave. Le père Échard, tom. 1. Le père Tournon, *Hist. des Homm. illust. de l'Ord. de S. Dom.*, tom. 3, pag. 264 et suiv.)

ANDRÉ DE FRANCHIS (B), évêque de Pistoie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Pistoie, ville d'Italie dans l'État de Florence, au pied du mont Apennin, fut la patrie du B. André, issu de l'illustre famille de Boccagnis ou de Franchis; les auteurs italiens mettent sa naissance en l'année 1335. Tout ce qu'ils racontent de sa première éducation ne fait

pas moins d'honneur à la religion de ses pieux parens qu'à l'excellent naturel, à la docilité et à la modestie d'un jeune homme que le Ciel avait prévenu de ses plus douces bénédictions. Les leçons de sagesse et les exemples de vertu qu'on lui donna dès ses tendres années lui apprirent bientôt à mépriser le monde avec tout son faste, et à mettre tout son bonheur à aimer et servir le Seigneur. Après le redoutable fléau qui en 1347 et 1348 avait désolé les trois parties de la terre; André de Franchis dont les belles qualités faisaient déjà l'admiration de tous ses concitoyens, embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs dans le couvent de Pistoie. L'union qu'il fit de la piété avec la science le mit bientôt en état de servir utilement l'Église et le prochain: l'ardeur de son zèle dans le saint ministère parut dans les fruits de ses prédications. Pendant les ravages de la peste qui recommença à se faire sentir en 1361, le saint religieux fit tout ce qu'on pouvait attendre de son ardente charité pour le soulagement et la consolation des affligés. Il se prêta avec la même générosité à tous les besoins des malades, lorsque la contagion se renouvela encore en Italie l'an 1373. Au milieu des dangers où il se trouvait exposé le jour et la nuit, sa ferveur ne se ralentit jamais. Une charité si officieuse lui attira la confiance des grands et du peuple: chacun s'empressait à vivre sous sa conduite; et par les

salutaires maximes qu'il sut leur inspirer , la réforme des mœurs parut générale dans toute la ville. Le pape Urbain vi, informé de ses vertus, le nomma à l'évêché de Pistoie , à la demande du clergé et du peuple. Le serviteur de Dieu était alors dans sa quarante-troisième année. Dans ce nouveau degré d'honneur, il ne fut ni moins pénitent, ni moins mortifié. Son zèle pour le salut des âmes et pour la beauté de la maison du Seigneur ne parut jamais avec plus d'éclat. Il entreprit d'abord la réforme de son clergé ; son éloquence persuasive et la sainteté de ses exemples lui en facilitèrent le succès. L'usage qu'il faisait de ses revenus pour entretenir les hôpitaux , nourrir les pauvres, procurer la liberté aux prisonniers et acquitter les dettes de ceux qui n'étaient pas en état de satisfaire leurs créanciers , en lui gagnant les cœurs de ses diocésains , les rendait dociles à toutes ses instructions. Les preuves qu'on avait de sa grande pénétration , de sa droiture et de son amour pour la justice, le faisaient choisir pour l'arbitre ou le juge ordinaire de tous les procès et des querelles qui s'élevaient parmi les habitans de Pistoie. Pendant la cruelle division des esprits causée par le schisme d'Occident , André demeura toujours inviolablement attaché à Urbain vi qu'il avait d'abord reconnu pour le légitime successeur de saint Pierre ; et par ses soins et sa vigilance, il eut la consolation de

voir tout son troupeau réuni dans les mêmes sentimens, ignorer presque les étranges révolutions qui faisaient le crime ou le malheur de tant d'autres peuples. Il ne fit pas moins admirer sa sagesse , sa fermeté épiscopale aussi bien que la vertu de ses prières , en apaisant une guerre civile allumée dans Pistoie par l'ambition de quelques particuliers. Après vingt-deux ou vingt-trois années d'épiscopat le vieux prélat désirant de s'unir plus étroitement à Dieu par la prière , et de ne s'occuper que de sa propre perfection dans le silence du cloître , se démit de son évêché et se retira parmi ses frères au couvent de Pistoie où il mourut quelques mois après en odeur de sainteté le 26 mai 1400. Il a laissé un volume de Panégyriques et de Sermons pour un Carême. On assure que Dieu a rendu son tombeau glorieux par des miracles. Peu de temps après sa mort, on envoya des députés pour solliciter sa canonisation en cour de Rome ; et on renouvela les instances en 1613, lorsqu'on fit la translation de son corps, qui fut trouvé encore entier sans aucune marque de corruption. De nos jours le pape Benoît xiii lui a fait dresser une statue de marbre qu'il a placée avec le titre de *Bienheureux*, à la suite de trois autres saints évêques du même Ordre, dans la chapelle de Saint-Dominique à la Minerve. (*Monument. convent. pistoriensis. Ughel, Ital. sacr.*, t. 3, c. 306. Échard, t. 1, p. 717. Fontana ,

Diar. domin. Le père Touron , dans ses *Hommes illustres*, t. 2 , liv. 16, p. 678, etc.)

ANDRÉ (Jean), célèbre jurisconsulte de Bologne en Italie, né à Mugello près de Florence, vivait dans le quatorzième siècle. Il enseigna près de quarante-cinq ans le droit à Padoue, à Bologne, et il donna plusieurs ouvrages dont voici les titres : 1° *Glossarium in 6 decretalium librum*, à Venise et à Lyon 1472. 2° *Glossarium in Clementinas*, ibid. 3° *Novella sive commentarius in Decretales Epistolas Gregorii ix*, à Venise 1581. 4° *Mercuriales sive commentarius in regulas sexti*. 5° *Liber de laudibus S. Hyeronimi*. 6° *Addimenta ad speculum Durandi*, en 1347. Ce savant homme, à qui Trithème, Balde, Forster et Bellarmin donnent de grands éloges, mourut de la peste en 1348. On dit qu'il fut enterré dans l'église de Saint-Dominique de Bologne où l'on voit son tombeau avec son épitaphe, dans laquelle il est appelé *Rabbi Doctorum, Lux, Censor, Normaque morum*, etc. (Moréri, édit. de 1759.)

ANDRÉ, d'Utrecht, moine de l'abbaye de Spanheim, au quinzième siècle, fit plusieurs traités de piété. (Trithème. Valère-André.)

ANDRÉ (Jean), célèbre mahométan, natif de Xativa en Espagne, se fit chrétien l'an 1487. On a de lui un livre intitulé : *la Confession de la secte de Maho-*

met, traduit en français par Guy Lefèvre de La Boderie.

ANDRÉ (Éméric), abbé de Saint-Michel d'Anvers, de l'Ordre de Prémontré, laissa, entre autres ouvrages, une espèce de Commentaire sur les Épîtres et Évangiles de l'année. Il mourut l'an 1540. (Valère-André, *Bibl. belg.*)

ANDRÉ, abbé de Saint-Michel-lez-Bamberg, de l'Ordre de Saint-Benoît, vivait sur la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il laissa un ouvrage de la Conception de la sainte Vierge; un autre des papes, archevêques, évêques, abbés et abbesses de l'Ordre de Saint-Benoît qui ont été canonisés; et un de la Vie de saint Odon ou Otthon, apôtre de la Poméranie. (Vossius, *de Hist. latin.*)

ANDRÉ, prêtre de Ratisbonne qui vivait en 1439, sous l'empereur Sigismond a donné : 1° *Chronicon de Principibus terræ Bavarorum*, imprimé pour la première fois à Amberg, ville d'Allemagne en 1602, in-4°, par les soins du savant Frehéus, et depuis à Strasbourg en 1685, à la suite de l'histoire *de rebus Frederici Imper.*, in-fol. 2° *Historia foundationum nonnullorum monasteriorum per partes Bavaricæ*, imprimée en 1602, avec la chronique précédente, et à Hanaw en 1607, in-4°. 3° *Chronicon generale à Christo nato usque ad annum 1432*, publié par dom Pez. *Anecd.* (t. 4, part. 3, col. 275-635.) Rob. Gerius, in

ap. ad Hist. lit. de Cave. *Theat. vir erudit.*, part. 2, sect. 4, pag. 1004. (*Magna Bibl. eccles.*, pag. 452.)

ANDRÉ BARBATIUS ou BARBATIA, ainsi nommé à cause de sa longue barbe, fut un célèbre jurisconsulte du quinzième siècle. Il naquit en Sicile, les uns disent à Messine, les autres à Noto, d'autres à Palerme ou à Catane. Quoi qu'il en soit, il alla étudier le droit à Bologne en Italie, sous Jean d'Imola et Jean d'Anagni; ce qu'il fit avec un tel succès qu'après deux ans à peine d'étude on le vit disputer publiquement et si savamment del'un et l'autre Droit, qu'il s'attira l'admiration de tout le monde. Il prit le degré de docteur en l'un et l'autre Droit, qu'il enseigna d'abord à Ferrare, et ensuite à Bologne. Il avait la mémoire si heureuse qu'il retenait tout ce qu'il voyait ou qu'il lisait, et qu'il répétait tout de suite cent ou deux cents argumens qu'on lui proposait, et y répondait de même. Il discourait sans préparation sur toute sorte de sujets et se rendit si habile dans la connaissance du Droit en particulier, qu'on l'appelait communément *le monarque des lois*. Il assista au concile de Bâle, et mourut vers l'an 1476, quoique quelques uns reculent sa mort jusqu'à l'an 1482 ou 1483, et d'autres jusque vers l'an 1494. Il a beaucoup écrit sur le Droit civil et le Droit canonique. Ses ouvrages sur le Droit canonique sont : 1° *Comment. in 3*

priores libros decret., à Venise, 1508 et 1511, in-fol. 2° *Lectura in Clementinas*, ibid., 1516, et Paris, 1517, in-fol. 3° *De presentia cardinalium*. Ce traité, dédié au cardinal Bessarion en 1454, se trouve au tome 13, part. 2, du *Tractatus tractatum*, imprimé à Venise en 1584. 4° *De cardinalibus et legatis à latere*. Ce traité imprimé d'abord à Lyon en 1518, in-fol., avec les additions de Jean, *de Gradibus*, se trouve aussi dans le livre qu'on vient de citer. (Mongitore, *Bibl. sic.*, tom. 1.)

ANDRÉ (Jean), ou Jean d'André, écrivain de la fin du quinzième siècle, mais moins connu sous cette qualité que sous celle de correcteur d'imprimerie, était sujet du duc de Milan, comme il le dit lui-même dans la préface de son édition de Tite-Live et dans celle de son édition de Pline; c'est tout ce qu'on sait de sa patrie. Il fut élevé et instruit par Victorien de Feltre dont il écouta à Mantoue les expositions sur Tite-Live. Pendant le cours de ses études, il fit chambre et se lia d'une amitié très-étroite avec le fameux Nicolas de Cusa qui, étant devenu cardinal dans la suite, l'avança et lui procura la charge de bibliothécaire du Vatican, comme il paraît par les lettres de Jean d'André à Paul II et Sixte IV, et par Trithème, Gesner, ses abrégiateurs; Possevin et beaucoup d'autres qui lui donnent cette qualité, quoiqu'Onufrio Panvini et Angelo Roccha ne lui aient point donné

rang dans les listes qu'ils ont dressées l'un et l'autre de ces bibliothécaires. Il fut d'abord évêque d'Accia dans l'île de Corse , puis d'Aléria dans la même île , et enfin désigné évêque de Sabazia ou Savone ; mais il n'a jamais été cardinal , comme quelques-uns l'ont débité mal à propos. Il était depuis long-temps secrétaire de la bibliothèque apostolique , ou bibliothécaire du Vatican ; et lorsque deux Allemands apportèrent à Rome , sous le pontificat de Paul II , l'imprimerie nouvellement découverte en Allemagne , ce fut en cette qualité que ce pontife le chargea du soin des éditions qu'ils devaient imprimer sous son autorité. Non-seulement il leur fournissait la plupart des manuscrits qu'ils imprimaient , mais même il les préparait pour l'impression , y ajoutait des Épîtres dédicatoires et des préfaces , et en corrigeait les épreuves. A cette occasion , une infinité de gens l'ont excessivement loué comme éditeur et correcteur ; mais ceux qui ont sérieusement examiné ces éditions , ont bien rabattu de tant de magnifiques éloges. Ils ont connu que sa capacité n'était passî grande qu'on la faisait , et ont blâmé la hardiesse avec laquelle il retouchait indiscrètement les manuscrits qu'il faisait imprimer. Trithème place sa mort en 1493 , sous Frédéric III et Innocent VIII , ce qui n'est nullement exact , supposé même la vérité de la date , puisqu'il fallait dire en ce cas , sous

Alexandre VI et peut-être sous Maximilien I^{er}. Gesner , ses abrégiateurs , Possevin , Orlandi , Oudin et Zeltner font fleurir notre André , les quatre premiers en 1491 , le cinquième en 1460 , et le sixième en 1490 ; en quoi ils se trompent tous ; car en 1470 on ne le connaissait nullement dans la république des lettres ; et en 1490 et 91 , il y avait déjà long-temps qu'il n'y paraissait plus. Le cardinal Quérini remarque contre le père Quesnel , que Jean-André n'a point vécu jusqu'en 1483 , et que sa première édition de saint Léon n'est pas de cette année-là. Orlandi et Zeltner le font vivre soixantedix ans. Bonanni se contente de lui en donner cinquante-sept , le fait mourir en 1475 , et cite son épitaphe qui se voit , dit-il , dans la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens à Rome. Mais cette épitaphe n'est point à la gloire de Jean-André , évêque d'Aléria , mais de Jean-Antoine de Bruxis , évêque d'Aléria , référendaire , bibliothécaire et secrétaire de Sixte IV. Ce qu'on a dit de ses écrits n'est guère plus net ; car , tandis qu'on ne lui donne point tous ceux qui lui appartiennent , on lui en attribue d'autres qui ne lui appartiennent nullement. Selon Trithème , Gesner , ses abrégiateurs Possevin , ses écrits sont , *in quartum decretalium liber 1. De usu feudorum liber 1. de appellationibus liber. 1. Epistolarum ad diversos liber 1.* Zeltner ajoute mal à propos , au premier de ces art. , *in 5 et 6 decretalium* ,

et il dit des *Epistolæ ad diversos*, qu'elles ont été imprimées à Venise, et qu'elles sont extrêmement rares, pendant qu'Orlandi les métamorphose en *uno volume di lettere, epistolæ ad Paulum II*, imprimées, dit-il, à Rome en 1470. Mais ils sont les seuls qui parlent ainsi, et il se pourrait bien faire que ces prétendus volumes ne fussent autre chose que les Épîtres dédicatoires mises à la tête de diverses éditions publiées par Jean-André, et dont il a fort souvent été loué. On peut mettre au nombre de ses ouvrages les éditions qu'il a dirigées et préparées, et accompagnées de ses épîtres dédicatoires et préfaces. On peut consulter la liste qu'en a donnée M. Maître dans ses *Annal. typograph.* tom. 1, pag. 49 et 50, 1^{re}. édit. et dans le Commentaire du cardinal Quérini, *append. ad vitam Pauli II*. Un autre ouvrage de Jean-André est l'oraison funèbre du cardinal de Cusa, son ami et son bienfaiteur. De tous les bibliographes, Zeltner est le seul qui l'indique, in *Theatro correctorum*, p. 66, encore ne la met-il point dans la liste de ses ouvrages. Au lieu de cela, il lui donne des *Additiones ad Guilelmi Durandi speculum romanum; de sponsalibus et matrimonio* : en quoi il est manifeste qu'il le confond avec le célèbre jurisconsulte de Bologne du même nom, et du quatorzième siècle, de qui sont effectivement ces deux ouvrages. Le catalogue de la bibliothèque de Marquardus

Gudius lui attribue un *commentarius in Gellium*, imprimé à Rome en 1469, in-fol. Mais comme personne n'a jamais parlé d'un pareil ouvrage, et que toutes ces circonstances conviennent parfaitement bien à son édition d'*Aulugelle* même, il y a tout lieu de croire qu'il ne s'agit pas là d'autre chose. On trouve, dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque des chanoines réguliers de Tongres, un *Andreæ Aleriensis encomium sancti Leonis papæ*. Peut-être serait-ce l'épître dédicatoire de notre André au pape Paul II, mise à la tête de son édition de saint Jean où il y a effectivement un bel éloge de cet ancien pape. (Antonii Sanderi, *Biblioth. Belg. manuscr.*, tome 2, pag. 188. Richard Simon, dans ses *Lettres*, tom. 1, pag. 274; et 276; et dans sa *Biblioth. crit.*, tom. 1, p. 258. Prosper Marchand, *Dict. histor.*, tom. 1, p. 20 et suiv.)

ANDRÉ (Jacques), fameux théologien luthérien du seizième siècle, naquit à Waiblingue, petite ville du duché de Wirtemberg, le 25 de mars 1528. Il commença ses études à Stuttgart et les continua à Tubingue où il prit le degré de bachelier ès-arts en 1543; celui de maître ès-arts en 1545; et enfin celui de docteur en théologie en 1553. Il fut aussi pasteur dans ces deux villes, puis à Gopping, et surintendant des églises voisines. En 1557, il accompagna le duc Christophle à la diète de Ratisbonne, et fut un des secrétaires

de la conférence de Worms, entre les catholiques et ceux de la confession d'Augsbourg. La même année, il publia son premier ouvrage, *de Cœna Domini*, dans lequel il proposait une voie d'accommodement sur cette matière. En 1558, il répondit au livre de Staphylus contre Luther, intitulé, *Epitome trimembris theologiæ Lutheranae*, dans lequel cet auteur avait rassemblé les opinions de toutes les différentes sectes pour les attribuer à Luther, comme en étant le premier auteur. En 1559, il fut envoyé à Augsbourg où se tenait alors la diète de l'Empire. En 1561, on l'envoya à Paris pour assister au colloque de Poissy qui se rompit avant son arrivée. Quelque temps après son retour, il fut fait chancelier et recteur de l'Université de Tubingue. Au commencement de l'année 1563, il alla à Strasbourg où Jérôme Zanchius avait répandu quelques opinions nouvelles, et particulièrement celle-ci, *que les régénérés et les vrais fidèles ne peuvent déchoir de la Grâce, ni perdre la foi, quoiqu'ils pèchent contre les lumières de leur conscience*. André l'engagea à la fin de signer une confession de foi qu'il avait dressée. En 1565, on l'invita à aller établir une église à Haguenau, ville impériale où il prononça plusieurs sermons sur les principaux points de la religion chrétienne qui ont été imprimés. En 1570, il alla en Misnie et à Prague en Bohême où il eut une conversation avec

l'empereur Maximilien II sur les moyens d'accorder les différens de religion. En 1571, il eut une conférence à Strasbourg avec Flaccius Illyricus, dans laquelle il combattit l'étrange paradoxe que ce théologien défendait, *que le péché est une substance*. En 1583 et 1584, il travailla à un ouvrage fort ample de controverse : *de la Cause universelle, de la personne du Christ, de l'union personnelle, de la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ, non-seulement dans l'Eucharistie, mais par tout le monde*. Au reste, l'ubiquité du corps de Jésus-Christ qu'il soutenait, n'était pas une présence corporelle et locale qu'on pût apercevoir ou sentir : c'était une présence toute entière de Jésus-Christ tout entier, quant à la divinité et à l'humanité ; en sorte que tout entier Dieu et homme indivisiblement uni, il est réellement présent dans le ciel et sur la terre auprès de toutes les créatures visibles et invisibles, célestes et terrestres, d'une façon surnaturelle et incompréhensible à l'esprit humain. En l'année 1586, il assista au colloque de Montpelliaart où il disputa avec Théodore de Bèze sur l'*Eucharistie, la personne de Jésus-Christ, la Prédestination, le Baptême*, etc. Il publia dans la suite les actes de cette conférence ; et comme on l'accusa d'avoir faussement attribué à Bèze des propositions que celui-ci n'avait point avancées, il fut obligé d'aller à Berne, pour se

justifier de cette accusation. La dernière action publique où il se trouva fut la conférence de Bade, au mois de novembre 1589, avec Jean Pistorius qui penchait dans ce temps-là vers le calvinisme, et qui ensuite embrassa le catholicisme. André mourut le 7 de janvier 1590, âgé de soixante-un ans et neuf mois. Il savait le latin, le grec et l'hébreu, et il écrivit un si grand nombre d'ouvrages, qu'après sa mort, un savant de Tubingue mandait qu'il avait dans sa bibliothèque plus de cent cinquante ouvrages de lui sur différens sujets. (Melchior Adam, *vite German. theologor.*, p. 636 et seq. Hospin, in *Histor. sacrament. Apud Teissier, Eloges des Hommes savans*, tom. 4, p. 105 Leyde 1715. Chaussepié, *nouveau Dictionnaire historique et crit.*, tom. 1, pag. 335, et suiv.

ANDRÉ (Valère), célèbre bibliothécaire de l'Université de Louvain, né à Desschel, village de Brabant, le 25 novembre 1588, a composé plusieurs ouvrages. Le plus estimé est sa bibliothèque des écrivains des Pays-Bas qu'il publia en 1643, avec des augmentations.

ANDRÉ (Dominique), Espagnol, était natif d'Alcanitz, dans le royaume d'Aragon. Il vivait sur la fin du seizième siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété : *de Hominis redemptione*, lib. 7 ; *de mutuo Dei et Virginis amore*, lib. 3 ; *de judicio*, etc. (Vincent. Blasco-Lanuza, in *Chron. Arag.*)

ANDRÉ DE LA MÈRE DE DIEU, religieux de l'Ordre des Carmes déchaussés, natif de Palenzia dans la vieille Castille, et mort en 1674, a été un des plus habiles professeurs en théologie du fameux collège de Salamanque. Il a donné la continuation du *Cursus theologicæ moralis Salamanticensis* dont le père François de Jésus-Marie, professeur dans le même collège, avait déjà publié le premier tome qui comprend les Sacremens en général et presque tous les Sacremens en particulier. Voici les traités dont le père André de la Mère de Dieu est auteur : 1° *De Sacramento ordinis, Sacramento matrimonii, ac de censuris*, à Salamanque, 1668, 3 tom. in-fol. 2° *De legibus, de justitia et domini, de restitutione et contractibus*, Lyon, 1670, 3 tom. in-fol. 3° *De Statu religioso, de Horis canonicis, de voto et Sacramento, de Privilegiis et simonia*, Lyon, 4 tom. in-fol. ; et à Madrid 1709. Cette édition est plus correcte ; on y a réformé certaines opinions conformément aux décrets d'Alexandre VIII et d'Innocent XI. (*Biblioth. carmelit.*, t. 1, col. 91.)

ANDRÉ (M. de Saint-), grand vicaire de Meaux. Nous avons de lui une Lettre à un abbé de ses amis au sujet de la nouvelle Hist. de Meaux faite par le père Duplessis, bénédictin. L'auteur y prend la défense de M. Bossuet, contre l'historien qui semble l'avoir blâmé en différens endroits, principalement sur l'af-

faire du quiétisme ; il porte ensuite son jugement sur cette histoire du père Duplessis , en général. Cette lettre est une brochure in-4° de six pages , imprimée à Meaux chez Alart. (*Journal des Savans* , 1732 , pag. 52 et suiv.)

ANDRÉ (le père de Saint-) , religieux minime. Nous avons de lui , *Abrégé historique de la Bible* , avec des notes littérales , quatre volumes in-12 ; imprimé à Rouen , chez Jean-Baptiste Machuel le jeune , 1726. Cet auteur emploie les vers dans l'exposition qu'il fait de tous les chapitres de la Bible , et exprime dans un dystique la substance de chaque chapitre , avec de courtes explications en prose qui se rapportent précisément aux mots de chaque dystique. On trouve dans cet ouvrage l'analyse de tous les livres de l'Écriture. (*Jour. des Sav.* , 1727 , p. 264)

ANDRÉ DU CHARDON (saint) , Ordre militaire d'Écosse institué ou par Hungo , roi des Pictes , ou par Achaïus 1^{er} roi d'Écosse , en 809 , ou plus vraisemblablement par le roi Jacques IV , l'an 1534 , qui prit saint André pour protecteur. Cet Ordre est de douze chevaliers dont le Roi est le chef. Ils portent un cordon bleu avec une médaille d'or émaillée sur laquelle est , d'un côté , l'image de saint André , et de l'autre cette devise : *nemo me impunè lacesset*. Ils portent encore , sur le justaucorps et sur le manteau , au côté gauche , une croix de Saint-André cantonnée de feuilles de rue , avec le char-

don et la devise au milieu. (*Le Mire* , *Orig. ord. equest. Ashmole* , de l'Ordre de la Jarretière.)

ANDRÉ DE CATAU - CAMBRESIS (saint) , *S. Andreas de novo Castello* , abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît au diocèse et à quatre ou cinq lieues de Cambrai. Elle fut commencée en 1020 par Gérard , évêque de Cambrai , et ne fut achevée que par Lietbert son successeur , l'an 1052. (*Gall. cron.* , tom. 3.)

ANDRÉ EN GOUFTERN (S.) , *S. Andreas de Gofier* , abbaye de l'Ordre de Cîteaux en Normandie , au diocèse de Séez , à une lieue et demie de la ville de Falaise , entre Vignat et le bois de Gouftern. Elle est fille de Savigni et fut fondée par Guillaume , comte de Ponthieu , l'an 1130.

ANDRÉ - LES - CLERMONT (saint) *S. Andreas Claromontensis* , abbaye régulière de l'Ordre de Prémontré , située dans un faubourg de la ville de Clermont d'Auvergne. Elle reconnaît pour fondateur Guillaume V , surnommé le Grand , tige de tous les comtes d'Auvergne qui donna de grands biens à cette abbaye , comme il paraît par une charte de l'an 1149. Il y est enterré avec Jeanne de Calabre sa femme. On conserve aussi dans l'église de ce monastère le cœur et les entrailles du roi Louis VIII. (*Gallia Christ.* , tom. 2 , c. 410.)

ANDRÉ-AUX-BOIS (saint) ; *S. Andreas in nemore* , abbaye de l'Ordre de Prémontré en Pi-

cardie , au diocèse d'Amiens , à deux lieues d'Hesdin et à trois de Montreuil. Elle fut fondée l'an 1163 par Hugues de Belrain qui y mit des religieux de Saint-Josse. Guillaume de Saint-Omer fit en 1185 des donations considérables à ce monastère. De là vient apparemment qu'il en est qualifié le fondateur dans le Nécrologe de Saint-Just. (*Gallia Christ.* , tom. 10.)

ANDRÉ-LE-BAS-DE-VIENNE (Saint) , abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît située dans la ville de Vienne en Dauphiné , et fondée par le roi Conrad. Le plus grand événement qui y soit arrivé , c'est , dit-on , que le jour de la première solennisation de la Fête-Dieu , le pape Clément v y fit la procession où il porta le Saint-Sacrement en présence des rois et des prélats qui avaient assisté au concile.

ANDRÉ DE VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON (Saint-) , abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît de la congrégation de Saint-Maur. Son origine n'est pas bien connue ; on sait seulement qu'elle subsistait avant le dixième siècle sur le haut d'une montagne appelée Andaon , située vis-à-vis d'Avignon sur la rive occidentale du Rhône , et qu'ayant été détruite par les Sarrasins , elle demeura ensevelie sous ses ruines jusqu'à l'épiscopat de Warnérius , évêque , d'Avignon , sous lequel elle fut rebâtie vers l'an 980. On y voyait alors trois églises ; l'une sous l'invocation de saint André , la seconde de saint Michel , et la

troisième de saint Martin. Celle-ci , de même que la première , subsistent encore et n'en forment qu'une , ou plutôt deux nefs parallèles qui communiquent par une arcade. Le pape Grégoire v confirma , l'an 999 , Martin abbé de Saint-André et ses successeurs dans la possession de ces trois églises et du domaine de la montagne d'Andaon. Raymond de Saint-Gilles et Alphonse son fils , comtes de Toulouse , confirmèrent aussi à la même abbaye la possession de cette montagne , « ainsi que leurs » prédécesseurs l'avaient donnée , » ce qui prouve que les comtes de Toulouse furent les restaurateurs de l'abbaye de Saint-André ; il est marqué même dans l'ancien Nécrologe de ce monastère qu'ils en sont les fondateurs. Cette abbaye devint bientôt considérable après son rétablissement par les diverses donations qu'on y fit. Hildebert , évêque d'Avignon , ses chanoines et quelques seigneurs du pays lui donnèrent entre autres , l'an 1006 , l'église de Saint-Pierre de Liron , située dans la partie du comté d'Avignon qui est en-deçà du Rhône. L'abbaye de Saint-André a donné l'origine à la petite ville de Villeneuve qui est au bas de la montagne d'Andaon où le monastère est situé. L'une et l'autre , quoique du diocèse d'Avignon , dépendent cependant du Languedoc et du diocèse d'Uzès pour le temporel , parce qu'elles sont en-deçà du Rhône qui sépare les deux pro-

vinces. L'abbé de Saint-André est seigneur de cette ville de Ville-neuve, en partage avec le Roi. Il y a dans l'abbaye de Saint-André la réforme de la congrégation de Saint-Maur depuis 1637. (*Gallia Christ.*, tom. 1. *Hist. génér. de Languedoc*, tom. 2, p. 134.)

ANDREUCCI (André-Jérôme), jésuite, né à Viterbe en Italie en 1684, entra dans la société le 25 octobre 1701. Il enseigna trois ans la philosophie, et cinq ans la théologie. Il fut employé ensuite par l'évêque de Pavie sous les ordres duquel il s'est livré aux matières théologiques. On a de lui : 1° *Assertiones morales ex tractatu de Pœnitentiæ sacramento*, à Rome, 1723, in-12. 2° *De sacro sanctæ usu Eucharistiæ crebrius aut rarius laïcis concedendo*, à Rome, 1720, in-12. 3° *Assertiones morales ex tractatu de Pœnitentiæ ministro*, à Rome, 1724, in-12. 4° *Introduzione al chericato* (ou introduction à l'état ecclésiastique), à Rome, 1724, in-12. 5° *Sententia episcopalis vindicta in causa papiensi Episcopum inter et canonicos*, à Milan, 1726, in-fol. 6° *Il culto dovuto à Dio, ovvero breve notizia delle tre virtù theologali, fede, speranza, è carità*; c'est-à-dire, le culte dû à Dieu, ou courte exposition des trois vertus théologiques, la Foi, l'Espérance et la Charité, à Pavie, 1727, in-12, à Venise 1728, et à Rome, 1729. 7° *La vie de S. Êmîdius*, évêque d'Ascoli, avec des prières et des exercices pour trois jours, en italien, à Rome,

1728, in-12. 8° *Memoriale confessoriorum sive de sacramento et ministro Pœnitentiæ*, etc., à Rome, 1731, in-12, et à Venise, 1734. 9° *De Episcopo titulari tractatus canonico-theologicus*, à Rome, 1732, in-4°. 10° *Vitadella sarva di Dio Rosa Venerini fondatrice delle maestre pie*, à Rome, 1732, in-4°. 11° *Opuscula moralia de Eucharistia* : 1° *De cultu Eucharistiæ*; 2° *de Eucharistia crebrius aut rarius danda laïcis*; 3° *de sacrificio quotidiano*; 4° *de uberiori fructu sacrificii in loco sacro*, à Rome, 1733, in-4°, à Venise, 1736. 12° *De dignitate officio ac privilegiis Cardinalium*, à Rome, 1734, in-12. 13° *De patriarchatu antiocheno tractatus historico-theologicus*, à Rome, 1735, in-12. 14° *De origine episcopatus polymniensis* (Polignano) *opusculum*, à Rome, 1737, in-12. 15° *De tuenda pace et concordia inter Episcopum et capitulum tractatus canonico-theologicus*, à Rome, 1737, in-4°. 16° *Pratique de la Confession et de l'obligation d'instruire le peuple de ce qui concerne la Foi*, en italien, à Ascoli, sans nom d'auteur, et à Venise, avec son nom, 1737, in-12. 17° *De ritu Ambrosiano*, *opusculum*, à Rome, 1738, in-12. 18° *De ce qu'un prêtre doit dire à un moribond, et de ce dont il doit l'avertir*, en italien, à Rome, 1718, in-12. 19° *De observandis ab episcopo in authenticis reliquiis*, à Rome, 1739, in-12. 20° *Ritiramento spirituale*

d'un *ordinando in Vescovo*, à Rome, 1739, in-12. 21° *Traité contre l'observation des Songes*, où l'on montre que les songes ne prédisent rien, et qu'il est superstitieux, criminel et dangereux d'en tirer des conséquences, à Rome, 1740, in-12, sous le nom supposé de François-Antoine Gaffori. 22° *Notizie istoriche de sancti Martiri Valentino prete, et Hilario Diacano primi Apostoli della citta di Viterbio*, à Rome, 1740, in-4°. 23° *De Protototariis apostolicis à numero participantium tractatus canonico-theologicus*. 24° *Confessarius Monialium ritè edoctus*. 25° *Exercices spirituels*, à l'usage des prêtres, en italien. (Moréri, éd. de 1759.)

ANDREVILLE, siège épiscopal dont parle Innocent III dans sa vingt-cinquième lettre, l. 13, adressée au trésorier de Thèbes, à R. d'Athènes et à T. de Thèbes, chanoines, le 24 mars 1210. Quelques évêques latins y ont siégé sous le métropolitain de Patras.

1. Jean Tolon, de l'Ordre de Saint-François. Wading, t. 3, ad an. 1342, pag. 480.)

2. Thomas, nommé par Boniface IX le 26 janvier 1391. Il était dominicain et surnommé *Renda de Tropano*. (Fontan. *Theat. Domin.*, p. 620, col. 2.)

3. Augustin de Plumbino, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, nommé par le même pape le 31 mars 1696.

ANDRI ou ADRIA', ville épiscopale du royaume de Naples

dans la terre de Bari, à quatre milles de la côte occidentale du golfe de Venise et de Barletto vers le midi, à six de Trani au couchant, à vingt-cinq de Bari, entre la ville de Canosa à l'occident et celle de Biségia à l'orient. Cette ville a titre de duché, et son évêché est sous la métropole de Trani. Pierre de Baux, duc d'Andri, eut une fille unique appelée Élisabeth, que Frédéric d'Aragon, depuis roi de Naples, épousa en secondes noces. Elle lui porta le duché d'Andri qui est aujourd'hui dans la maison des Caraffes. (Cornéille, d'après Leandre. Albert, *Ital.*)

L'évêché de cette ville est ancien; on en attribue l'institution au pape Gélase qui y nomma saint Richard vers l'an 492. L'église cathédrale, dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge et à saint André, apôtre, n'est considérable que par le grand nombre de reliques qui y sont déposées. Elle est desservie par des prêtres, des diacres et des sous-diacres au nombre de soixante qui reçoivent des distributions quotidiennes, sans prébendes. Ils ont cinq dignités au-dessus d'eux, savoir : l'archidiacre, l'archiprêtre, le chantre, le primicier, et le prieur de Saint-Richard. Les autres clercs servent gratuitement et succèdent à mesure qu'il manque quelqu'un. Outre la cathédrale dans laquelle l'archiprêtre fait les fonctions curiales, il y a encore une autre église appelée de Saint-Ni-

colas-Trimodiène, dans laquelle sont trois dignités et d'autres prêtres sans prébendes qui la desservent, et dont le prévôt est curé. On compte dans cette ville six couvens d'hommes et un monastère de filles, un hôpital, etc. L'évêché de Monte-Peloso a été quelque temps uni à ce siège ; aujourd'hui il en est séparé. Voici la succession des évêques d'Andri comme elle est dans l'*Ital. sacr.*, t. 7, pag. 920, nouv. édit.

Évêques d'Andri.

1. Saint Richard, Anglais, nommé par le pape Gélase en 492. On n'en trouve point d'autre jusqu'en 781. (Voy. *Act. SS. Jun.*, tom. 1, pag. 245.)

2. N..., en 1143.

3. Riccard, au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

4. N... in *regist. Innoc. III.*

5. Placide, en 1290, *Registres de Naples.*

6. Jean, 1318.

7. Dominique, 1319.

8. Jean, sous Clément VI, mort en 1349. (*Reg. Vatic.*)

9. Fr. André, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, nommé par Clément VI en 1349.

10. Jean, en 1356.

11. Nicolas, mort en 1376.

12. Benoît de Negremont, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1376.

13. Lucide, succéda à Benoît.

14. François de Surento, en 1385.

16. F. Melille, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, en

1390, siégea jusqu'en 1418, 25 février.

16. François, évêque de Salpis, transféré en 1518 au mois d'août.

17. Fr. André de Aurea, dominicain, élu 5 avril 1427.

18. Jean Dondæus, moine célestin, en 1435, assista au concile de Florence sous Eugène IV, en 1439, mort en 1451.

19. Fr. Antonelle, de l'Ordre des Frères-Mineurs, évêque de Gallipoli, transféré en 1452. De son temps, l'évêché de Monte-Peloso fut uni à ce siège.

20. Fr. Antoine de Joannoeto, évêque des deux sièges en 1460, mort en 1463.

21. Roger de Atella, en 1463.

22. Martin de Soto-Major, Espagnol, mort en 1477.

23. Ange Florus, d'Andri même, en 1477, mort en 1485.

24. Jérôme de Porcariis, Romain, nommé par Alexandre VI, mort en 1503.

25. Fr. Antoine de Roccamoro, Espagnol de l'Ordre des Frères-Mineurs, le 22 décembre 1503, siégea douze ans, et abdiqua.

26. André Pastor, d'Andri, nommé par Léon X en 1515, le 3 mars, déposé par le même pour son inconduite.

27. Simon de Nor, le 5 décembre 1516, mort l'année suivante.

28. Nicolas de Flisco, des comtes de Lavania, cardinal d'Ostie, administra cette église en 1517 qu'il résigna en faveur de . . .

29. Jean-François de Flisco, le 13 novembre 1517. Il alla au

concile de Trente , et mourut en 1565.

30. Lucas de Flisco , 30 janvier 1566, siégea seize ans, et fut transféré à Albenga en 1582.

31. Luc - Antoine Resta de Montagnana , diocèse d'Otrante, évêque de Nicotera , transféré par Grégoire xiii le 30 avril 1582 , mort en 1597.

32. Vincent Bassus , de Crémone , évêque de Sebenico, transféré en 1597, mort en 1603.

33. Antoine de Franchis, Napolitain , nommé par Clément viii le 23 janvier 1604 , mort en 1625.

34. Vincent Caputus de Ruvo, évêque de San - Severino , en 1625 , siégea près d'un an.

35. Alexandre Strozzius , patrice et chanoine de Florence, nommé par Urbain viii, le 24 mai 1626 , siégea six ans, transféré à San-Miniat en 1632.

36. Fr. Félix Francischinus de Cassia , général de l'Ordre des Frères-Mineurs , en 1632 , siégea jusqu'en 1641.

37. Ascané Cassianus , le 16 novembre 1641 , mort en 1657.

38. Alexandre Egettius de Monervino , le 16 novembre 1657 , mort le 2 avril 1689.

39. Pierre Vecchia , de Venise, abbé de Casino , nommé le 6 mars 1690 , fut transféré peu après à Melphi.

40. François-Antoine Triveri , du diocèse de Verceil , de l'Ordre des Frères-Mineurs , nommé le 21 janvier 1692 , siégea quatre ans , et passa à Melphi.

41. André Ariani , de Naples ,

nommé par Innocent xii le 14 janvier 1697, mourut le 17 août 1706.

42. Nicolas Adinolphi , de Naples , nommé par Clément xi, le 6 décembre 1706 , mourut le 13 juillet 1715.

43. Jean-Paul Torti , nommé le 11 mai 1718.

ANDRINOPE. (*Voy.* HADRIANOPE.)

ANDRONIC , lieutenant-général des armées d'Antiochus-Épiphanes dans la Judée , fit tuer en trahison le souverain-sacrificateur Onias en 3834 du monde, et avant Jésus-Christ 170 ; mais la même année il fut tué dans le même endroit où il l'avait fait massacrer par le commandement du Roi ; et ainsi il expia par son sang la mort d'un personnage si vertueux. (2 *Mach.* 4, 34, 35, 38.)

ANDRONIC , disciple de Jésus-Christ , parent de saint Paul, et son compagnon dans les fers et dans les prisons. On dit qu'il fut martyrisé à Jérusalem avec Junie sa femme, le 11 octobre. (*Epist. ad Rom.* , 16, 7.)

ANDRONIC (saint) , martyr de Cilicie , compagnon de saint Probe et de saint Taraque (*Voy.* TARAQUE.)

ANDRONIC - CAMATÈRE , gouverneur de la ville de Constantinople , parent de l'empereur Manuel Comnène , écrivit vers l'an 1150 un livre contre les Latins en forme de dialogue entre l'empereur Manuel et des cardinaux de Rome, touchant la procession du Saint-Esprit. Cet ouvrage a été depuis réfuté par

Veccus. Il a fait encore un autre ouvrage en forme de conférence entre le même empereur et Pierre , patriarche des Arméniens, et un Traité des deux natures en Jésus-Christ. Ces ouvrages n'ont pas encore été imprimés. On dit qu'ils sont dans la bibliothèque du duc de Bavière. (Dupin , douzième siècle.)

ANDRONIC , de Constantinople , dit *le Vieux* , était fils de l'empereur Michel et petit-fils d'un autre Andronic Paléologue. Il commença à régner en 1283 , et dès-lors il fut mécontent de ce que son père avait consenti à la réunion ; il rappela tous les schismatiques qu'il avait chassés et persécuta ouvertement ceux de ses sujets qui tenaient pour l'église romaine. Le pape Clément v l'excommunia. Son petit-fils Andronic se révolta contre lui , et l'obligea de lui céder le trône en 1325. Andronic-le-Vieux s'alla confiner dans un cloître et s'y fit religieux. Il mourut le 12 septembre 1332 , âgé de soixante-douze ans. Il a composé un long dialogue entre un juif et un chrétien , dans lequel le chrétien prouve les principaux points de la religion de Jésus-Christ par des passages de l'ancien Testament. Cet ouvrage a été donné au public en latin, de la traduction de Livencius par Stewart , et imprimé à Ingolstadt l'an 1616, et dans les bibliothèques des Pères. On ne sait pas absolument si cet Empereur en est l'auteur , mais le temps en est certain ; car l'auteur compte

1255 ans de captivité des juifs , lesquels , à compter depuis la prise de Jérusalem par Tite, tombent en l'année 1327 de Jésus-Christ ; ce qui fait voir que Livencius s'est trompé en attribuant cet ouvrage à Euthimius Zigabenus, mort avant ce temps-là. Les vers politiques qu'il avait trouvés à la tête de cet ouvrage semblent marquer que cet Andronic est de la famille des Comnènes ; mais on peut aussi les entendre autrement , et peut-être n'y faut-il pas ajouter beaucoup de foi. L'original grec est dans la bibliothèque du duc de Bavière où l'on trouve aussi d'autres dialogues qui portent le nom de l'empereur Andronic ; savoir, un dialogue entre l'Empereur et un cardinal , touchant la procession du Saint-Esprit ; une dispute de l'Empereur avec un Arménien ; un Traité des deux natures de Jésus-Christ ; et un écrit contre Jean Veccus. Je croirais facilement que le dialogue contre les juifs est du même auteur , c'est-à-dire , de l'empereur Andronic-le-Vieux , d'autant plus que le nom , le temps , la qualité et la manière d'écrire par dialogues conviennent à cet empereur. (Dupin , quatorzième siècle, *Bible eccl.*)

ANDRONICIEN , auteur du sixième siècle. Photius en parle ainsi au Code quarante-cinquième : « J'ai lu deux livres » d'Andronicien contre les Eu- » nomiens. Il promet beaucoup » dans ses préfaces, mais il n'exé- » cute pas ce qu'il a promis par-

» tucilièrement dans le second » livre. » Il avait les mœurs, l'esprit et la manière d'écrire de philosophe, et était chrétien de religion. On n'a point cet ouvrage.

ANDRONICIENS, disciples d'un certain Andronic qui avait adopté les erreurs des Sévériens. Ils croyaient que la moitié supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la moitié inférieure, l'ouvrage du diable. (Epiphan., *hæres.* 45.)

ANDRONIQUE, un des grands de la cour d'Antiochus Epiphanes, fut laissé par ce prince pour gouverner en son absence la ville d'Antioche. (2. *Macc.*, cap. 4, v. 34.) Ayant été gagné par Menelaüs, faux pontife des juifs, pour faire mourir le grand-prêtre Onias, il le tua cruellement, après l'avoir tiré de l'asile de Daphné, en lui promettant avec serment qu'il ne lui ferait aucun mal. Le roi Antiochus, instruit à son retour de ce qui s'était passé, fit tuer Andronique au même lieu où il avait fait mourir Onias, l'an du monde 3834; avant Jésus-Christ 166.

ANDROS ou ANDRUS, ville épiscopale du diocèse d'Asiedans la province des îles Cyclades, sous la métropole de Rhodes, a eu pour évêques :

1. Constant, au sixième concile général.

2. Emanuel, au huitième.

3. Philippe, à celui de Photius.

4. Jacques, en 1671, souscri-

vit à la foi des Orientaux contre le calvinisme.

5. Ignace, sous le pape Innocent^x, fut désigné évêque de cette ville.

6. Denis, siégeait en 1721.

ANDROTI ou ANDROZI (Fulvio), jésuite italien, dans le seizième siècle, était de Monticello, petit bourg de la Marche d'Ancône; et après avoir pris les degrés de docteur et avoir obtenu un canonicat à la Sainte-Chapelle de Lorette, il entra en 1555 chez les jésuites où il avait déjà deux frères, Hortense et Curse. Fulvio travailla beaucoup dans la Marche-d'Ancône, à Sienne et à Ferrare où il mourut en odeur de sainteté le 27 août 1575. Il laissa divers traités de piété qu'il écrivit en italien, comme *des Considérations pieuses sur la fréquente communion*; un *Traité de l'état de veuvage et des Méditations*. Ces ouvrages ont été traduits en latin et imprimés à Cologne en 1612. (Ribadeneira et Alegambe, *de script. societ. Jesu.*)

ANDRUSE, ville épiscopale de l'Illyrie en Orient, dans la province Hellade, sous la métropole de Monembasie, est une des villes du Péloponèse, selon Georges Phrantza. 1 *Hist.*, cap. 7. Voici un de ses évêques : Athanase qui succéda au patriarche Georges ou Grégoire de Chypre. Il était d'Andruse même.

ANDRUZZI (Louis), comte de Saint-André, docteur en théologie. Nous avons de lui : 1° *Vindiciæ sermonis sancti Ildefonsi*,

Archiepiscopi toletani, de perpetua virginitate ac parturitione Dei genitricis Mariæ, dedicatæ emin. reverend. Principi S. R. E. cardinali Ludovico Belluga, Romæ, typis Antonii de Rubeis, 1743, in-8°. L'auteur entreprend de convaincre d'erreur les pères Mabillon, d'Achery et Pozza de ce qu'il ont cru que ce discours n'était pas de saint Ildefonse, mais de Paschasius Ratbert, moine bénédictin. 2° Specimen Philosophiæ moralis expressum in præstantioribus legibus ac virtutibus Gentilium, Græcorum ac Latinorum à Dom. Lud. Andruzzi, etc. concinnatum et dedicatum emin. ac rever. Principi S. R. E. cardinali Ang. Mariæ Quirino, Romæ, typis Antonii de Rubeis, 1744, in-4°. Dans cet ouvrage, M. Andruzzi fait le parallèle des sentimens des Gentils avec les dogmes de la religion chrétienne, et de leurs vertus avec celle des chrétiens parfaits, et fait voir que Dieu a toujours éclairé les hommes à mesure qu'ils sont venus au monde, et qu'il les a toujours assistés comme leur père commun. (Journal des Savans, 1745, p. 177 et suiv. ; p. 629 et suiv.)

ANDRY (Claude), ecclésiastique de Lyon, mort le 15 juillet 1718. Nous avons de lui : 1° *l'Hérésie des protestans, et la vérité de l'église catholique découverte*, à Lyon, chez Viret, 1714, 2 vol. in-12, adressées à M. Pictet, professeur en théologie et pasteur de l'église de Genève. 2° *Réplique à M. Pictet*, ibid. ;

1716, in-12. 3° Une lettre à M. Pictet et une autre aux protestans, ibid. 1717, in-12. 4° *Lettre instructive d'un catholique à un protestant de la ville de Lyon, écrite le 10 de mars 1717, sur le nom d'église romaine donné à l'église catholique*, ibid., 1717 in-12. 5° Une dispute littéraire et dogmatique avec M. Pictet, sur ce qu'il avance que par la consultation des théologiens de l'Université d'Helmstad, il est résolu que l'impératrice, qui était luthérienne avant son mariage, pouvait embrasser la religion catholique. (*Bibl. script. medic.*, tom. 1. *Journal de Trévoux*, mois de septembre 1717, et de juillet 1718. *Magna Biblioth. eccles.*, pag. 457.)

ANE, ANESSE, animal domestique dont il est souvent parlé dans l'Écriture. L'âne était un animal impur, selon la loi, et dont il n'était pas permis de manger, parce qu'il ne ruminait pas. (*Lévit.*, cap. 11, v. 26.) C'était la monture ordinaire même des gens de condition. Il est parlé en quelques endroits de l'Évangile d'une meule d'âne, *mola asinaria*, pour dire une grosse meule, telle que les ânes en tournaient, qui étaient plus grosses que celles qui étaient tournées par des esclaves.

Les païens ont accusé les juifs d'adorer la tête d'un âne ; et Apion le grammairien paraît être le premier auteur de cette calomnie. Les savans sont partagés sur ce qui a pu y donner occasion. M. Le Moine conjecture qu'on

avait pris l'urne d'or qui renfermait la manne, et que l'on conservait dans le sanctuaire pour une tête d'âne, en confondant le *gomor* de manne, avec l'hébreu *chamor* qui signifie un âne. Tertullien nous apprend qu'on imputa la même calomnie aux chrétiens. (*Apolog.*, cap. 16.)

ANE SAUVAGE, animal autrefois fort commun dans la Palestine, et dont il est souvent parlé dans l'Écriture. Il est fort jaloux de sa liberté; il demeure dans les déserts les plus reculés, et souffre difficilement la soif.

ANÉANTISSEMENT, en termes de spiritualité, est une mort mystique et morale. Les mystiques disent que l'âme est anéantie lorsqu'elle est purifiée de tout ce qui peut empêcher son union avec Dieu, en sorte que sa mémoire est vide des idées des choses de la terre et des images sensibles; que son entendement est privé de sa manière ordinaire et grossière d'opérer; que sa volonté n'a point d'autre inclination que le bon plaisir de Dieu. Cette expression se trouve dans saint Grégoire de Nazianze *Orat.* 17; dans saint Bernard, Sermon 71 sur les Cantiques; dans sainte Thérèse, *Chem. de perfect.*, ch. 32; dans S. François de Sales, liv. 6 de l'*Amour divin*, chap. 4, etc.

ANECDOTES. *Anecdota, rerum à Principibus viris clam ac secretò gestarum historia.* Terme dont se servent quelques historiens pour intituler les histoires des affaires secrètes des princes;

c'est-à-dire, des mémoires qui n'ont point paru au jour et qui n'y devraient point paraître, parce qu'on y parle ou avec trop de liberté ou avec trop de sincérité des mœurs et de la conduite des personnes du premier rang.

ANECDOTES se dit aussi des ouvrages des anciens qui n'ont pas encore été imprimés. Ainsi, M. Muratori a intitulé, *Anecdotes grecques, Anecdota græca*, les ouvrages des Pères grecs qu'il a tirés des bibliothèques pour les imprimer la première fois. Le P. Martène a donné le *Thesaurus Anecdotorum novus*. Ce mot vient du grec ἀνεχδῶτα qui signifie choses qui n'ont pas paru, qui ont été tenues secrètes, qui n'ont pas été données au public. (*Dictionn. univ.* Voyez *Anecdotes de la cour du clergé de France; Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe*, depuis l'élévation de Charles v à l'empire jusqu'à l'année 1748, par M. l'abbé Raynal, 1753.)

ANEM, ville de la tribu d'Isachar. Elle est aussi appelée *En-gamin*. (1 *Par.*, c. 6.)

ANEMURIUM, ville épiscopale du diocèse d'Antioche, dans la province d'Isaurie, sous la métropole de Séleucie, est, selon Strabon, une ville et promontoire de l'ancienne Cilicie, et qui la séparait de la Pamphilie, selon Pomponius Méla. On l'a attribuée depuis à l'Isaurie, dans les Notices et dans les Actes des conciles. Nous en connaissons quatre évêques.

1. Jacques, pour lequel, com-

me pour ceux de sa province qui étaient absens, Basile de Séleucie souscrivit au concile de Chalcédoine.

2. Euphrone, souscrivit à la lettre synodale de sa province à l'empereur Léon.

3. Jean Monophysite, qui fut chassé en 518.

4. Mamas, aux canons *in Trullo*.

ANER, ville de la tribu de Manassès qui fut donnée en partage aux Lévités de la famille de Caath. (1. *Par.*, c. 6.)

ANER et ESCOL, deux Chananéens qui joignirent leurs forces à celles d'Abraham dans la poursuite des rois Codorlahomor, Amraphel et leurs alliés qui avaient pillé Sodome et enlevé Loth, neveu d'Abraham. (*Gen.*, c. 14, v. 24.)

ANFOSIUS (Dominique), natif de Taggia, dans le territoire de Gênes, embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua par sa science et par sa vertu au commencement du dix-septième siècle. Il enseigna l'Écriture et les décrets dans l'Université de Pavie et se retira dans sa vieillesse chez les Pères de l'Oratoire de Pavie, où il devint aveugle, épreuve qu'il soutint avec beaucoup de courage. Il a écrit :

1° *De sacrarum reliquiarum cultu, veneratione, translatione atque identitate*; à Bresse, 1610, in-4°. 2° *De ecclesiastica libertate*. 3° *Consilium et responsum decisivum de immunitate ecclesiastica*; à Bologne, 1636, in-4°. 4° *De redditibus ecclesiasticis*.

5° *De Clericorum. De peculio. De verbi Dei prædicatorum missione*. 7° L'édition des Actes du synode d'Albenga tenu par Vincent Landinelle, évêque de cette ville, et le discours qu'Anfosius prononça dans la troisième session de ce synode, etc. (Oldoin, *Ath. Ligust.* pag. 154.)

ANGADRÈME (sainte), *Angadrisma*, vierge, patronne de Beauvais, était fille de Robert, grand référendaire du Palais, ou garde du sceau du roi Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Bathilde. Ayant reçu le voile sacré des mains de saint Ouen, évêque de Rouen, elle se retira près de Beauvais où elle assembla une communauté de vierges et de veuves qu'elle conduisit à Dieu, surtout par les rares exemples d'humilité, de douceur, de patience, de mortification, de détachement, de charité qu'elle leur donna jusqu'à sa mort qui arriva le 14 d'octobre, vers la fin du septième siècle, jour auquel on célèbre sa fête qui est chommée d'obligation dans la ville de Beauvais qui la regarde comme sa patronne. On garde encore aujourd'hui son corps dans l'église de Saint-Michel, la première des collégiales de la ville. (Baillet, 14 octobre.)

ANGAMALE, bourg du Malabar, à dix lieues au levant de Cranganor. Le pape Paul V y érigea en 1609 un archevêché latin qui a été transféré à Cranganor. Antoine Pimentel, jésuite portugais, en était archevêque en 1750, et avait pour coadjuteur

Jean Luis, autre jésuite portugais.

ANGARIARE, se tire d'*Angari* qui vient originairement des Perses qui appelaient *Angares* les postillons qui portaient les lettres et les ordres des princes. Comme ils contraignaient les peuples qui se trouvaient sur

leurs routes de leur fournir des guides, des chevaux et des voitures, on se servait du verbe *angariare*, pour marquer ces sortes de contraintes, et c'est en ce sens que les évangélistes l'emploient pour signifier *contraindre, prendre de force*. (*Matth.*, cap. 27, v. 32.)

ANGES.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De la Nature et de l'existence des Anges.*
- § II. *De la grâce, de la béatitude et de la gloire des Anges.*
- § III. *Du Péché des Anges.*
- § IV. *Des Hiérarchies, Ordres et Missions des Anges.*
- § V. *Du Lieu et Mouvement local des Anges.*
- § VI. *De la Connaissance, Locution et Illumination des Anges.*
- § VII. *Des Anges-Gardiens.*

§ I^{er}.

Nature et existence des Anges.

ANGE, *Angelus*. Ce mot est formé du grec *ἄγγελος* qui signifie *messenger* ou *envoyé*; et c'est une dénomination non de nature, mais d'office, prise du ministère qu'exercent les anges, et qui consiste à porter les ordres de Dieu ou à annoncer aux hommes ses volontés. Le mot hébreu *maleach* ou *malach*, auquel répond le mot *ange*, signifie à la lettre un *ministre*, un *député*; et l'Écriture donne souvent le nom d'anges aux prêtres du Seigneur et à tous ceux qui portent ses ordres et qui annoncent ses volontés aux hommes. C'est ainsi que saint Jean-Baptiste est appelé *Ange* au

troisième chapitre de *Malachie*, et au deuxième de saint Matthieu, *Ecce ego mitto Angelum meum*; et que l'apôtre saint Paul ordonne que les femmes soient voilées dans l'église, à cause des anges, c'est-à-dire, des prêtres. (1. *Cor.*, 2.) Cependant, parce que Dieu donne plus communément aux esprits célestes la commission de porter ses ordres, l'usage a prévalu d'attacher au mot d'*ange* l'idée d'une substance incorporelle, intelligente, supérieure à l'âme de l'homme, mais créée et inférieure à Dieu.

Les anges sont donc des créatures spirituelles et intelligentes qui ne sont pas faites pour être unies à des corps. Il est vrai qu'on a douté pendant un certain temps, dans l'Église, si les

anges étaient de purs esprits, et même que plusieurs anciens pères ont cru que les anges avaient des corps, quoique plus subtils, plus pénétrants, plus agiles que l'air et le vent, comme le prouve le père Petau dans le deuxième chapitre du troisième tome de ses *Dogmes théologiques*. [de saint Justin, de saint Clément d'Alexandrie, de saint Irénée, de Tertullien, d'Origène, de saint Basile, de saint Jérôme, de saint Ambroise, etc. Mais le sentiment contraire a universellement prévalu, et on doit regarder comme certain que les anges sont de purs esprits sans aucun mélange de corps ou de matière. On ne pourrait aujourd'hui soutenir la corporéité des anges sans une insigne témérité, ou même sans erreur contre la foi, selon quelques théologiens. En voici les raisons :

1° L'Écriture-Sainte ne donne jamais aux anges que le nom d'esprit : *Qui facis angelos tuos spiritus*, psaume 103. *Nonne omnes sunt administratorii Spiritus?* Hébr. 1. Or, quand l'Écriture donne simplement et absolument le nom d'*Esprit* à une substance, sans rien ajouter qui dénote que cet esprit est uni à un corps, c'est une marque qu'elle doit s'entendre d'un pur esprit.

2° Saint Athanase, cité dans le septième concile général, dit que les anges sont des esprits en qui il ne se trouve rien de la nature ou de la configuration des corps : *Angeli spiritus sunt ab omni corpore, àfiguratione aut*

natura alieni. Saint Grégoire de Nysse assure, en termes exprès, que la nature des anges est entièrement incorporelle : *Est autem angelica natura incorporea*. (Lib. de Orat. Dom., Orat.) C'est aussi le sentiment de saint Grégoire de Nazianze, Orat. 34; de saint Grégoire-le-Grand, Dial., c. 29; de Théodore, quæst. 20, in Genes. d'Eusèbe, lib. 3, demonst. Évang. de saint Jean Chrysost., homil. 44 in Matth.; de saint Jean Demascène, lib. 2; de fide, cap. 38, etc.

3° Le concile général de Latran tenu sous Innocent III, en 1215, dont les paroles sur ce point ont été insérées dans le corps du Droit, cap. *firmiter*, dit expressément : *Il n'y a qu'un principe de toutes choses, créateur de tout ce qui est visible ou invisible, spirituel ou corporel qui, dans le commencement du temps, a tiré ensemble du néant, par sa vertu toute-puissante, la créature spirituelle et corporelle, c'est-à-dire, les anges et la matière, et ensuite la nature humaine qui est comme une nature commune composée d'esprit et de corps*. C'est sur ces paroles que quelques théologiens regardent l'incorporéité des anges comme un article de foi, et que tous les théologiens la regardent au moins comme une vérité constante qu'on ne peut heurter sans témérité. Comme les anges sont spirituels, ils sont aussi incorruptibles et immortels; mais ils pourraient être anéantis par la volonté de Dieu.

Les raisons principales qu'on peut opposer à la spiritualité des anges, se tirent de leurs apparitions sous des formes sensibles et corporelles, de leur mouvement local, et enfin de ce passage du chapitre sixième de la *Genèse*: *Videntes Filii Dei, filias hominum quòd essent pulchræ, acceperunt sibi uxores*; parce qu'au lieu de ces mots, *filii Dei*, on lit, dans la version des Septante, *Angeli Dei*. Mais il est facile de répondre à ces raisons.

On répond à la première, que les anges ont apparu sous des formes corporelles, de même que Dieu y a apparu lui-même, sans qu'on puisse conclure que ni Dieu, ni les anges soient corporels, mais seulement qu'ils se sont servis de corps empruntés.

On répond à la seconde, que le mouvement local ne tombe que sur ces corps empruntés, et non pas sur les anges mêmes, comme s'ils étaient renfermés dans les différens endroits qu'ils parcourent, ainsi que le corps l'est dans l'endroit qu'il occupe.

On répond à la troisième, que ces anges de Dieu, dont il est parlé dans quelques exemplaires de la version des Septante (car tous ne l'ont pas, selon saint Jean Chrysostôme, *hom. 22, in Genes.* et Théodoret, *quæst. 47*); ne sont autres que les enfans de Dieu, selon la traduction de la Vulgate, c'est-à-dire, les enfans de Seth, ainsi nommés, parce qu'ils étaient demeurés fidèles à Dieu, à la différence des en-

fans de Caïn qui avaient abandonné le service du Seigneur. Et d'ailleurs, quand on retiendrait le nom d'*Anges*, on n'en pourrait rien conclure contre l'incorporéité de ces esprits, parce qu'il n'est rien de plus commun dans l'Écriture que de donner le nom d'*Ange* aux hommes qui vivent dans l'innocence et dans la sainteté.

Il est de foi qu'il y a des anges, et ce point de foi est appuyé tant sur les divers passages de l'Écriture qui en parlent en tant d'endroits, que sur l'autorité des Pères et sur celle de l'Église. L'Écriture ne nous dit cependant pas dans quel temps les anges furent créés, et les Pères sont partagés sur ce point. La plupart des anciens Grecs et quelques Latins, comme saint Ambroise et saint Jérôme, ont cru que la création des anges avait précédé celle du ciel et de la terre. (Ambr., *in hex.* Hieron. *in c. 1, epist. ad Titum.*) Mais le sentiment commun est que les anges ont été créés avec le ciel et la terre, et saint Augustin pense qu'ils sont exprimés par le nom de la lumière que Dieu créa le premier jour. (*Ang.*, l. 1, de *Genes. ad Litt.*, cap. 19.) Le quatrième concile de Latran se contente de dire que Dieu créa, dès le commencement, la nature angélique ou spirituelle et la corporelle.

On croit que les anges ont été créés dans le plus haut des cieux, qu'on appelle *Empirée*; et pour le nombre précis de ces pures in-

telligences , il est incertain , à la vérité , mais il est très-grand. Le prophète Daniel nous apprend que s'étant approché du trône de l'Ancien des jours , il en vit sortir un fleuve de feu , et que mille milliers d'anges le servaient , et dix mille millions assistaient en sa présence. (*Daniel*, 7, 10.) Saint Jean assure qu'il vit autour du trône de l'Agneau des millions de millions et des milliers de milliers d'anges. (*Apoc.* , 5, 2.)

§ II.

Grâce, béatitude et gloire des Anges.

Les anges furent tous créés en état de grâce , c'est-à-dire dans une justice et une sainteté sur-naturelle , une grâce habituelle et sanctifiante. Tous les théologiens en conviennent , et ils disputent seulement sur le moment précis de l'infusion de cette grâce : les uns , en très-petit nombre , prétendant que les anges ont été quelque temps dans l'état de pure nature ; et les autres soutenant avec plus de raison que la Grâce sanctifiante fut accordée aux anges dans le premier instant de leur création. C'est ainsi que pensent , entre les autres Pères , saint Basile et saint Augustin : le premier , lorsqu'il dit sur le psaume 31, *in prima constitutione , ac velut massa substantiæ ipsorum una insitam habuere sanctitatem* ; le second , lorsqu'il s'explique en ces termes dans le ch. 9 du livre douzième

de la Cité de Dieu : *Bonam voluntatem , quis fecit in angelis , nisi ille qui eos cum bona voluntate , id est , cum amore casto , quo illi adhærerent , creavit , simul in eis et condens naturam et largiens gratiam.*

Il est de foi que les saints anges jouissent de la béatitude et de la gloire , qui consistent dans la vision intuitive de Dieu , et qu'ils ont méritées par leur amour pour Dieu et leur humble attachement à ses ordres.

§ III.

Péché des Anges.

Tous les anges ayant été créés avec une liberté parfaite , les uns s'en sont servi avec le secours de la Grâce pour persévérer dans le bien , et les autres en ont fait usage pour se perdre par leur faute. De là le partage des bons , des saints anges ou simplement des anges qui se sont sauvés par leur humble attachement à Dieu , et des mauvais anges ou des démons qui se sont perdus éternellement par orgueil , par amour de l'indépendance et de leur propre excellence , et pour avoir voulu s'égaliser à Dieu. *Ascendam super altitudinem nubium , similis ero Altissimo.* Voilà le langage que le prophète Isaïe met à la bouche de Lucifer , premier des anges apostats. (*Is.* 14.)

Quant au nombre des mauvais , il est inférieur à celui des bons , selon le sentiment commun qui est celui de saint Au-

gustin. *Bonorum longè major numerus, in cœlestibus suæ naturæ ordinem servans.* (August., lib. 2, de civ. Dei, cap. 23.)

§ IV.

Hierarchies, Ordres et Missions des Anges.

Quelque grand que soit le nombre des anges, il n'y a parmi eux ni désordre, ni confusion. Il y règne au contraire un concert charmant, un ordre admirable, une subordination merveilleuse par la distinction des hiérarchies et des chœurs de ces hiérarchies qui les partagent. On doit reconnaître trois hiérarchies, et dans chaque hiérarchie trois ordres ou chœurs d'anges.

La première hiérarchie comprend les séraphins, les chérubins et les trônes; la seconde, les dominations, les vertus et les puissances; la troisième, les principautés, les archanges et les anges. C'est ce qu'enseignent l'auteur de la *Hiérarchie céleste*, saint Jean Damascène, saint Thomas, et après lui presque tous les théologiens, à quelque légère différence près. Les séraphins sont ainsi nommés à cause de leur amour ardent et enflammé pour Dieu; les chérubins, à cause de leur science; les trônes, à cause de leur grandeur et de leur élévation qui sert comme de siège à la Divinité; les dominations, à cause de leur pouvoir sur les Ordres inférieurs; les vertus, à cause de leur force qui éclate particulièrement dans les miracles; les puissances, à cause

de leur autorité sur les démons; les principautés, à raison de leur supériorité sur les chœurs subalternes; les archanges, parce qu'ils sont destinés à l'exécution des choses plus considérables et qu'ils président les simples anges; les simples anges, parce qu'ils annoncent et qu'ils exécutent les choses de moindre importance.

Les anges ne sont pas seulement distingués par la diversité de leurs rangs et de leurs dignités, mais aussi par celle de leurs emplois et de leur ministère; car il est de foi que Dieu envoie les anges pour annoncer aux hommes ses volontés, et qu'il s'en sert dans le gouvernement du monde. L'ange Raphaël fut envoyé à Tobie pour le conduire; l'ange Gabriel à Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation, etc.; c'est ce qu'on appelle *mission* ou *envoi* application des anges à certains ministères ou fonctions, à l'égard des créatures inférieures, par l'ordre de Dieu. On en distingue de deux sortes, l'une invisible, l'autre visible.

La mission invisible consiste en ce que les anges supérieurs éclairent les anges inférieurs; la visible, en ce que les anges sont envoyés pour quelque ministère extérieur, soit qu'ils l'exercent immédiatement par eux-mêmes, ce qui s'appelle *mission immédiate*; soit qu'ils l'exercent par le moyen de quelque autre créature, ce qui se nomme *mission médiate*. Il est donc certain qu'on doit reconnaître une mission

parmi les anges, mais il n'est pas également certain si tous les anges sont envoyés ou employés aux ministères extérieurs.

Scot, Durand et plusieurs autres théologiens pensent que tous les anges sont employés aux ministères extérieurs. L'auteur de la *Hiéarchie céleste*, saint Grégoire-le-Grand, saint Thomas, et les Thomistes communément avec beaucoup d'autres, soutiennent qu'il n'y a que les anges inférieurs qui sont envoyés, et que les supérieurs ne le sont pas. Et de là, la distinction qu'ils font des anges assistants du trône divin, et des anges ministres des volontés du Très-Haut. (Grégoire, hom. 8, in *Ezech.*, et l. 17, *Mor.*, c. 9.) Dans cette diversité d'opinions, deux choses sont certaines encore : la première, que les anges qui exercent les ministères extérieurs le font sans préjudice de leur contemplation, et sans rien perdre de leur béatitude qui consiste dans la claire vision de Dieu. La seconde, que les anges des trois ou quatre premiers ordres qui, suivant plusieurs théologiens, ne sont point envoyés pour le ministère extérieur et visible, le sont néanmoins pour le ministère inférieur et invisible, en ce qu'ils dirigent et qu'ils éclairent intérieurement les anges inférieurs chargés du ministère visible : ce qui suffit, selon eux, pour expliquer les expressions de l'Écriture, qui attribuent la mission à tous les anges sans aucune distinction.

§ V.

Lieu et mouvement local des Anges.

Le lieu et le mouvement local conviennent aux anges ; ils sont dans le ciel et ils en descendent : *Angelus Domini descendit de cælo, et accedens revolvit lapidem.* (Act. 12.) Mais les anges ne sont dans aucun lieu à la manière des corps qui sont renfermés dans les lieux qu'ils occupent et bornés par ces mêmes lieux ; comme une liqueur, par exemple, est renfermée dans le vaisseau qui la contient et bornée par ce même vaisseau. Ils y sont donc à la manière des esprits, sans y être ni renfermés, ni bornés, et leur mouvement local répond à leur manière d'être, c'est-à-dire, qu'ils ne se meuvent point comme les corps en cessant d'être renfermés et bornés dans un lieu pour en occuper un autre de la même manière, mais à la façon des esprits qui se meuvent et se transportent d'un lieu en un autre, avec une extrême agilité, et agissent tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre, selon la sphère de leur activité et l'étendue de leur puissance qui est très-grande.

§ VI.

Connaissance, locution et illumination des Anges.

Les anges sont doués d'une vaste et éminente science. Ils connaissent les choses naturelles et les surnaturelles, avec cette

différence qu'ils connaissent les premières par leurs lumières naturelles, et les secondes par la révélation et autant qu'il plaît à Dieu de les leur faire connaître. Ils connaissent aussi les prières que nous leur adressons, mais non pas les secrètes pensées du cœur, non plus que les événemens contingens et futurs qui dépendent des déterminations libres de la volonté. Cette dernière sorte de connaissance est un caractère incommunicable et une preuve de la divinité, selon les auteurs sacrés et ecclésiastiques. *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus quia Dii estis vos.* (Isa. 14.) *Certa prædictio futurorum immortalis Dei duntaxat opus est.* (Chrysost., hom. 18, in Joan.) *Aliena corda humanis et angelicis oculis clausa sunt.* (Grég., lib. 25 *Moral.*, cap. 7.) Toute la connaissance que les anges peuvent avoir naturellement, soit du secret des cœurs, soit des événemens futurs, libres et contingens, n'est donc qu'une science conjecturale et proportionnée à leur pénétration et à leur sagacité.

Les anges parlent à Dieu et ils se parlent entre eux : c'est ce qu'on appelle leur locution ou leur langage. Isaïe et saint Jean les virent autour du trône de la Majesté divine, et ils les entendirent s'écrier l'un à l'autre : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées, la terre est remplie de sa gloire. (Isaïe, 6; *Apoc.*, 4.) Le prophète Zacharie nous apprend qu'un ange dit à

Dieu : Seigneur Dieu des armées ! jusques à quand n'aurez-vous pas compassion de Jérusalem et des villes de Juda ? (*Zach.*, 1.)

Mais comment les anges parlent-ils ? Ils parlent à Dieu en l'adorant, en le louant, en le priant dans une contemplation profonde. Ils se parlent entre eux en se dirigeant réciproquement leurs pensées, leurs affections, leurs désirs, et enfin tous les mouvemens de leurs cœurs et de leurs volontés. Cette direction mutuelle de leurs sentimens forme le langage des anges, et la faculté qu'ils ont de se les diriger forme leur langue. Si la masse du corps n'était pas un obstacle dans les hommes à la manifestation de leurs plus secrètes pensées qui leur rend nécessaires les signes sensibles pour se les manifester, ils se parleraient et s'entendraient les uns les autres par la seule direction de ces pensées les plus secrètes ; et comme cet obstacle n'a point lieu dans les purs esprits, de là vient qu'ils se parlent et s'entendent parfaitement par la seule direction de leurs idées : ce qui n'est pas plus difficile à comprendre que la manière dont les hommes se communiquent leurs idées et leurs mouvemens les plus secrets par la parole, c'est-à-dire, par un mouvement excité dans l'air.

L'illumination des anges consiste en ce que les anges supérieurs qui ont des connaissances plus étendues et plus vastes que les autres des vérités de l'ordre de la nature, de la Grâce ou de

la gloire , expliquent aux anges inférieurs ces vérités d'une manière doctrinale et propre à les en instruire. (Saint Thomas , 1, pag. 4, 106, art. 1 ad 2.)

§ VII.

Anges-gardiens.

Le Seigneur , dit le prophète , *a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies.* (Ps. 90.) Jésus-Christ assure que les anges des enfans voient la face du père céleste. (Matth., 18.) Ces passages, et plusieurs autres semblables répandus dans les livres saints , ne laissent aucun lieu de douter que les hommes n'aient des anges-gardiens, c'est-à-dire , des anges préposés de Dieu pour les éclairer , les défendre et les conduire durant tout le cours de leur vie ; mais ce sentiment est-il une vérité de foi ? Il est de foi qu'il y a des anges députés à la garde des hommes. L'Écriture et la tradition sont expresses sur ce point : mais chaque homme en particulier a-t-il son ange-gardien ? Quelques théologiens croient que c'est une vérité de foi de même que la première , tandis que d'autres la regardent seulement comme une vérité si constante , quoique non expressément définie , qu'on ne pourrait la nier sans témérité et presque sans erreur : *Assertio catholica est*, dit Suarez , *quamvis enim non sit expressa in Scripturis , vel ab Ecclesia definita , tanto consensu Ecclesiæ universalis re-*

cepta est , et in Scriptura , prout à Patribus intellecta est , tam magnum habet fundamentum , ut sine ingenti temeritate , ac fere errore negari non possit.

Non-seulement les chrétiens , mais aussi les juifs et les païens mêmes ont cru que nous avions des anges attachés à nos personnes pour nous guider et nous défendre. Ils nous conduisent et nous défendent quelquefois en écartant eux-mêmes les accidens et les objets nuisibles , et d'autres fois en nous inspirant la pensée de les éviter. (Plato, lib. 10, de Legibus.) Ce sont eux qui , par des pressentimens secrets dont nous ne voyons aucune cause , nous mettent à couvert des maux prêts à nous accabler. Ce sont eux qui , comme les messagers et les ministres du Très-Haut , lui présentent nos prières , et nous rapportent les secours et les grâces qui nous sont nécessaires dans nos différens besoins. Directeurs sages , prudents , zélés , infatigables , ils nous assistent particulièrement dans l'enfance , dans les voyages , à la guerre , au milieu des plus grands dangers , et surtout à la mort , sans nous abandonner jamais depuis l'instant de notre naissance , ou même de l'union de notre âme avec le corps. Il est même des personnes qui ont plus d'un ange-gardien ; car le sentiment commun des théologiens , après saint Thomas , est que les personnes en place , soit dans l'Église , soit dans l'État , outre l'ange-gardien qu'elles ont reçu à leur naissance ,

en ont un autre d'un ordre plus élevé pour les conduire dans ce qui regarde l'administration de leurs charges. Les pontifes, les rois, et généralement toutes les personnes constituées en dignité, soit ecclésiastique, soit civile, tous les supérieurs ont donc des anges-gardiens qui leur sont propres. Il y en a aussi pour les royaumes, les provinces, les villes, les diocèses, les ordres religieux, les collèges, les familles, les communautés, etc., et de là le respect, la confiance, la reconnaissance, la docilité que nous devons à nos anges-gardiens, et qui forment nos principaux devoirs envers ces guides si éclairés, ces conducteurs si puissans. *Voyez* les différens théologiens, avec la Dissertation de dom Calmet et de M. l'abbé de Vence, sur les bons et les mauvais anges, qui commence à la page 553 du dixième tome de la Bible, imprimée à Paris en 1750, in-4°. *Voyez* aussi l'Instruction pastorale de monseigneur Jean-Joseph de Fogasses de la Bastie, évêque de Saint-Malo, sur les saints Anges, imprimée à Saint-Malo en 1758, à l'occasion de la première solennité de la fête instituée à perpétuité par les évêques de Bretagne, à l'honneur des saints anges-gardiens du Roi et du royaume.

ANGE (saint), carme, martyr, était juif de race, et il naquit à Jérusalem l'an 1185, de parens convertis à la religion chrétienne. Après avoir passé un grand nombre d'années tant dans un ermi-

tage proche du Jourdain que dans le désert du Mont-Carmel, il s'embarqua pour la Sicile où il se crut appelé de Dieu pour la conversion des habitans de cette île. Il y fut considéré comme un nouvel apôtre, et il y fit beaucoup de fruit par la sainteté de sa vie et la force de ses discours; mais un seigneur du pays, nommé Bélingar ou Bérenger, le fit assassiner le cinquième jour de mai de l'an 1220, parce que le Saint avait converti la propre sœur de cet impie, qu'il retenait comme son épouse. Son corps repose à Léocate ou Alicatte chez les Carmes, et on fait sa fête le 5 de mai. (Papebroch. Baillet, 5 mai.)

ANGE (saint), un des sept Frères-Mineurs martyrs, compagnon de saint Daniel, Samuel, etc. (*Voyez* DANIEL.)

ANGE, de Clavasio, de l'Ordre des Frères-Mineurs, fameux casuiste, mourut à Coni en 1495. Il est auteur d'une Somme de cas de conscience, appelée la *Somme Angélique*, et imprimée à Venise en 1490 et en 1569; à Strasbourg en 1513; à Nuremberg en 1498 et 1588. Il a aussi écrit quelques autres traités, un de Restitutions, un autre intitulé : *Arca fidei*, et imprimé à Alcalá, 1562. (Dupin, quinzième siècle.)

ANGE ou ANGELOROCCA, de l'Ordre de saint Augustin, étudia à Rome, à Venise, à Pérouse et à Padoue où il reçut le bonnet de docteur. Le pape Sixte v l'employa pour conduire l'impres-

sion des Bibles, des Conciles et des Saints-Pères; c'est à lui que les religieux Augustins de Rome sont redevables de la Bibliothèque Angélique qu'il a recueillie par ses soins. Il l'a encore enrichie par ses propres ouvrages qui sont : Bibliothèque Vaticane; Bibliothèque Théologique et de l'Écriture-Sainte; un Commentaire sur la coutume de porter le corps de Jésus-Christ quand les souverains pontifes sont en voyage. Il mourut à Rome le 7 avril 1620, âgé de soixante-quinze ans (Janus, Nicinus, Érithr. Pinac., *Imag. illust.* p. 1, c. 57. Cornel. Curt., *in Elog. viror. illust. Aug.*, Louis Jacob, *Traité des Biblioth.*.)

ANGE CORARIO. (Voy. GRÉGOIRE XII.)

ANGE LE SAXON, de Bruuswick, docteur d'Erford et prédicateur à Mayence, composa un Traité sur le canon de la Messe, des Questions et des Sermons. Il vivait dans le quinzième siècle.

ANGE (Michel), capucin de Rouen dans le dix-septième siècle, se distingua dans sa province de Normandie par son zèle apostolique, par ses disputes contre les hérétiques et par sa vie édifiante. Tels furent les moyens qu'il employa pour convertir un grand nombre de protestans et pour triompher du fameux Dumoulin lui-même qu'il vainquit dans une conférence. Il a laissé : 1° *l'Agathe mystique*, etc., à Rouen 1659, in-8°. C'est un livre de controverses touchant la foi catho-

lique. 2° *La vérité de l'Église ou de la Foi catholique*, ibid. 1659, in-8°. Ce livre fut si recherché par les catholiques, que l'imprimeur en vendit fort cher dans l'espace de trois semaines, tous les exemplaires au nombre de deux mille. (Le P. Denys, de Gênes, *Bibl. capuc.*, p. 254. Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. Francis.*, t. 2, p. 366, 367.)

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (le Père), prêtre-religieux de la congrégation des Augustins déchaussés, était né à Blois au mois de janvier 1655, et se nommait dans le monde *François Raffard*. Il prit l'habit de religieux dans le convent de sa congrégation à Paris au mois de février 1671, et il y fit profession le 22 février de l'année suivante. Dans la suite, il remplit les premières charges de sa province et de sa congrégation; et, après avoir prêché avec succès plusieurs Avens et Carêmes, il renonça à toute autre occupation pour s'appliquer entièrement à l'étude des généalogies pour laquelle il avait toujours eu un goût particulier. Il en composa plusieurs, dont quelques unes se trouvent dans les deux dernières éditions du Dictionnaire de Moréri. Après la mort d'Honoré Caille du Fourny qui avait donné en 1712 une nouvelle édition de *l'Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France et des grands-officiers de la Couronne*, le P. Ange fut choisi pour continuer ce travail. On le

fit venir pour cet effet de la province de Roussillon, où il avait été envoyé depuis quelques années par ses supérieurs ; et à son retour à Paris, on lui remit les Mémoires de feu P. Anselme, son confrère, et ceux d'Honoré Caille du Fourny. Il travaillait sans relâche pour donner au public une nouvelle édition de cet ouvrage en six volumes in-fol. Les deux premiers tomes étaient déjà sous presse lorsque ce Père mourut subitement en moins de deux heures de temps dans le couvent de sa congrégation à Paris le 4 janvier 1726, âgé de soixante-onze ans. Il avait associé à son grand ouvrage le P. Simplicien, son confrère qui l'a continué, et qui en a donné neuf volumes in-fol. au lieu de six qui avaient été annoncés d'abord. Le P. Ange avait donné auparavant, en 1722, une nouvelle édition de l'État de la France qu'il orna de recherches curieuses sur les qualités et prérogatives de nos Rois, sur leur sacre, leur couronnement et leurs armoiries ; sur les minorités, les régences..... avec un Abrégé historique des trois races royales de la branche de Bourbon ; plusieurs additions importantes, principalement sur l'origine de quelques unes des charges de la maison du Roi. (Moréri, édit. de 1759. *Journal des Savans* ; 1727, p. 376, et 1728, pag. 575.)

ANGÈLE (bienheureuse), était de Foligny en Ombrie. Elle fut mariée ; mais étant devenue

veuve, elle embrassa le tiers-Ordre de saint François. C'était une personne d'une sainteté admirable, et un parfait modèle d'humilité, de patience, de piété, d'anéantissement, de mortification et d'amour de Dieu. Elle mourut en 1309. Sa vie, écrite par son confesseur, qui contient des choses tout-à-fait extraordinaires, est dans Bollandus ; elle a aussi été imprimée séparément à Paris et ailleurs. (Baillet, 4 janvier.)

ANGÈLE MÉRICI, plus connue sous le nom d'*Angèle de Bresse*, à cause du long séjour qu'elle a fait en cette ville, capitale du Bressan en Lombardie, et qu'elle y est morte, était de Dozenzano sur le lac de Garde. Ses parens étaient d'une condition médiocre ; mais elle se rendit illustre par l'éclat de ses vertus et pour avoir jeté les premiers fondemens de l'Ordre des Ursulines. Ce fut après plusieurs révélations qu'elle assembla dans la ville de Bresse, l'an 1537, une compagnie de saintes filles, à qui elle donna le nom de *Sainte-Ursule*, l'ayant mise sous la protection de cette sainte. Il y eut d'abord soixante-seize filles qui entrèrent dans cette société sous la conduite d'Angèle ; mais elles vécurent dans le monde chacune en la maison de ses parens ; et ce ne fut qu'après la mort d'Angèle qui arriva le 21 mars de l'an 1540, et dans la trente-quatrième année de son âge, que ces Ursulines commencèrent à vivre en

communauté. Le pape Paul iii approuva cet institut en 1544, et saint Charles Borromée ayant fait venir à Milan de ces Ursulines qui s'y multiplièrent jusqu'au nombre de quatre cents, le fit de nouveau approuver l'an 1572 par le pape Grégoire xiii. Voyez sa vie par le père Ottavio Florentino, et et les Chroniques des Ursulines. (Moréri, édit. de 1759.)

ANGELEL (Pierre), Bolonnais, dominicain, maître du sacré palais sous Clément iv, et évêque de Lucques sous Grégoire x, assista au concile de Lyon de l'année 1274 où il mourut. Il a laissé entre autres ouvrages : *Commentaria sup. 4 lib. Sentent. Summa casuum conscientiarum*. (Ughel., *Ital. sac.*, t. 1, Font. *Syllab. Magist., sacr. Palat. et Theat. Dom. saint Antonin. Hist. tit. 23*, p. 3.)

ANGÉLÉRIUS ou ANGELLÉRIUS (Grégoire), savant et zélé prédicateur capucin, natif de la basse Calabre, fut définiteur de la province de Régio et mourut à Naples le 15 janvier 1662. On a de lui : 1^o *il pretioso Tesoro del sangue di Christo raccolto della sacra scrittura, e da SS. Padri*, in 4 prediche ; à Naples, 1651, in-fol. 2^o *De preparatione evangelicarum narrationes Atheistarum, Gentilium, Hæbræorum, Turcarum, Hæreticorum et Schismaticorum, et ostendit aperte, quod ecclesia romana est vera ecclesia, et sola schola Dei in terris*, ibid., 1653, in-4^o, chez François Savius, im-

primeur de l'archevêque. Cet ouvrage est dédié à Philippe iv, roi d'Espagne. 3^o Plusieurs autres écrits tant latins qu'italiens qui sont restés manuscrits ; comme, *de Deo ; de anima rationali ; de demonstratione catholica*, etc. Cet auteur est quelquefois cité sous le nom d'Angelic de Panagia, ville de la Basse-Calabre sa patrie. (Nicolas Toppi. Denys de Gênes, *Biblioth. Capuc.*, p. 145. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francis.*, t. 2, pag. 24.)

ANGELETTI (André), professeur en théologie, de l'Ordre des Carmes, était Romain et vivait vers le dix-septième siècle. Il fut provincial de la province romaine et de celle de l'Abruzze. On a de lui la Vie de saint Canut, martyr, roi de Danemarck, imprimée à Rome en italien, en 1667, in-4^o, et en latin la même année. (*Specim. Carmel.*, tom. 2, pag. 1070.)

ANGELI (Sébastien), né à Pérouse vers l'an 1447, entra jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique où, non content de s'appliquer à l'étude de la théologie, ce qu'il fit avec tant de succès qu'il fut fait docteur, il donna aussi une partie de ses soins à l'astronomie où il se rendit très-habile pour son siècle. Sa vertu le fit estimer beaucoup dans sa patrie. Il fut provincial de la province de Rome en 1511 et les trois années suivantes, et mourut à Pérouse en 1525, âgé de soixante-dix-huit ans. Angeli fut toute sa vie témoin des

grâces que Dieu avait départies à la bienheureuse Colombe de Rieti ; mais il ne fut son confesseur que jusqu'en 1498. Cette pieuse fille ayant repris le pape Alexandre vi et ceux qui l'approchaient avec beaucoup de liberté, et leur ayant prédit diverses choses qui arrivèrent en effet, ceux qui avaient intérêt à décrier la bienheureuse Colombe entreprirent de persuader au pape que ses prédictions lui avaient été suggérées par Angeli qui découvrait l'avenir par l'astrologie judiciaire ; mais ce père ayant réfuté une accusation si ridicule par une lettre adressée aux cardinaux, et dans quelques conférences qu'il eut avec le pape, au lieu des mauvais traitemens qu'il paraissait avoir à craindre, fut comblé de grâces et de bienfaits : ce qui ne l'empêcha pas de laisser à un autre le soin d'entendre la bienheureuse Colombe. On a la vie qu'il a écrite de cette vertueuse fille dans le recueil des Bollandistes au 20 mai, par les soins du père Papebroch. L'auteur l'avait composée en italien et en latin ; mais l'original italien est perdu depuis long-temps ; et celle que Léandre Alberti publia en 1521 à Bologne n'est qu'une traduction où il s'est donné la liberté de changer diverses choses, quoique l'auteur vécût encore. (Echard, *script. ord. Præd.*, tom. 1.)

ANGELI (Philippe), prêtre, né dans le territoire de Pérouse, mourut à Padoue où il était curé d'une paroisse de cette ville en

1677. On a de lui : *Missæ privatae praxis*, à Padoue, 1677, in-12. Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première contient cent quarante résolutions sur presque tous les doutes qui peuvent survenir dans la messe privée. La seconde renferme, en vingt-un chapitres, quelques décisions touchant les rubriques, relativement à la messe privée. La troisième est la pratique méthodique de la messe privée, selon les canons et les rubriques, avec une explication très-exacte des plus petites cérémonies. On y a joint des prières fort dévotes pour être récitées avant et après la messe. (Oldoin, *Athen. Perus.*, pag. 284.)

ANGELIC (Jean), religieux dominicain, natif de Fiésole, s'est immortalisé par sa vertu et par la peinture. Nicolas v lui fit peindre sa chapelle et lui offrit l'archevêché de Florence ; mais Angelic le refusa. Ses tableaux sont des sujets de dévotion. Il mourut à Rome en 1455, âgé de 68 ans.

ANGÉLIQUE, *habit angélique*, *Angelica vestis*, habit de certains moines grecs de Saint-Basile. On distingue deux sortes de ces moines, ceux qui font profession d'une vie plus parfaite qu'on appelle moines du *grand* et *angélique habit*, et ceux qui ne mènent pas une vie si parfaite, qu'on nomme du *petit habit*. (Leo Allatius, *de Consens. Eccl. Occid. et Orient*, l. 3, c. 8.) Le mot d'habit angélique a été aussi en usage chez les moi-

nés latins , selon M. Ducange , dans son *Glossaire* latin.

ANGÉLIQUE , *habit angélique* , habit de moine que les laïcs , chez les anciens Anglais , mettaient un peu avant leur mort pour avoir part aux prières des moines. On appelait cet habit *angélique* , parce qu'on regardait les moines comme des anges secourables. C'est de là que celui qui s'était revêtu de l'habit monastique à la mort , est nommé dans leurs anciens livres *Monachus ad succurrendum*. Cet usage a eu lieu dans les autres royaumes , et il subsiste encore en Espagne et en Italie.

ANGÉLIQUES , hérétiques du troisième siècle , ainsi nommés , ou parce qu'ils croyaient que le monde avait été créé par les anges , ou parce qu'ils rendaient aux anges un culte superstitieux et tendant à l'idolâtrie. (S. Épiphane , *her.* 60. Saint August. , *her.* 40.)

ANGÉLIQUES , sorte de religieuses appelées autrement *Guastallines*. (*Voyez* ce mot.)

ANGÉLIQUES. Ordre de chevalerie institué en 1191 , par Isaacius Angelus Flavius Comnenus , empereur de Constantinople , et non pas par Constantin , comme le prétend Bernard Justiniano dans son *Histoire chronologique de l'origine de tous les Ordres de chevalerie* , ch. 3 , puisqu'on ne connaissait pas même les Ordres militaires du temps de Constantin , et que les lettres du pape saint Léon de l'an 456 , sur lesquelles on fonde l'anti-

quité de cet Ordre sont supposées , quoiqu'elles soient dans les archives de la cour de Rome où elles ne furent déposées que l'an 1533. Cet Ordre avait des chevaliers laïcs et ecclésiastiques , des prêtres d'obédience et des frères servans. Cet Ordre s'appelle aussi l'*Ordre de Constantin , de Saint-Georges , des Chevaliers dorés*. (Père Héliot , *hist. des Ordres religieux* , etc. , l. 1 , c. 31.)

ANGELIS (Dominique de) , auteur de plusieurs ouvrages sur l'*Histoire littéraire* , naquit le 14 d'octobre 1675 , à Lecce , ville capitale de la terre d'Otrante dans le royaume de Naples , d'une famille noble et des plus considérables de cette ville. Il fit dans sa patrie ses études d'humanités , de philosophie , de théologie et de droit , et alla ensuite , à l'âge de dix-sept ans , s'y perfectionner à Naples où il s'appliqua de plus à la langue grecque et à la géométrie. Ses études finies , il passa à Macérata et s'y fit recevoir docteur en droit. Plusieurs académies d'Italie s'empressèrent de le mettre au nombre de leurs membres : on voit son nom dans celle des *Transformati* et des *Spioni* de Lecce , dans celle des *Investigandi* de Naples , dans la *Florentine* , et dans celle des *Arcadi* de Rome où il fut reçu le 8 d'août 1698. Il avait embrassé l'état ecclésiastique de bonne heure ; il fut dans la suite chanoine et grand-pénitencier de l'église de Lecce ; vicaire-géné-

ral de Viesti, Gallipoli et Gragnano , premier chapelain des troupes du royaume de Naples et du pape ; auditeur de M. Nicolas Négroni , et ensuite du cardinal son oncle. Pendant que Philippe v était maître du royaume de Naples , il fut honoré du titre de son premier historiographe, et devint ensuite secrétaire du duc de Gravina. Il mourut à Lecce le 9 d'août 1719 , dans la quarante-troisième année de son âge , et fut enterré dans la cathédrale de cette ville dont il était chanoine. Ses ouvrages sont : 1^o *Dissertazione intorno alla patria di Ennio*. « Dissertation sur » la patrie d'Ennius , » Rome , 1701 , in-8°. Florence , 1712 , in-8°. Cette seconde édition, où il y a quelques additions , s'est faite à Naples , quoique le titre porte Florence. L'auteur veut prouver que la patrie d'Ennius était la ville de Rudia , à deux milles de Lecce , et non pas Rudia près de Tarente. 2^o *Vita di Monsignor Roberto Caracciolo , Vescovo d'Aquino e di Lecce*. « La vie de monseigneur Robert » Caracciolo, évêque d'Aquin et » de Lecce , » Naples , 1703 , in-4° ; et dans les *Vite de letterati Salentini*, 1^{re} part. , pag. 1. 3^o *Della vita di Scipione Ammirato , patrizio Leccese* , livre. « La vie de Scipion Ammi- » rato, patricien de Lecce , en » trois livres ; » Lecce , 1706 , in-8° ; et dans la première partie des *Vite de letterati Salentini*. 4^o *Vita di Antonio Caraccio , de Nardo*. « La vie d'Antoine Ca-

» raccio , de Nardo. » Elle se trouve dans les *Vite degli Arcadi illustri* , tom. 1 , pag. 141 ; et dans celle de *letterati Salentini*, 1^{re} part. 5^o *Vita di Andrea Peschiulli , da Corigliano*. « La » vie d'André Peschiulli , de Co- » rigliano , » insérée dans les mêmes ouvrages. 6^o *Vita di Giacomo-Antonio Ferrari*. « La vie » de Jacques-Antoine Ferrari ; » Lecce , 1715 , in-8° ; et dans les *Vite de letterati Salentini* , 1^{re} part. 7^o *Vita di Giorgio Baglivo , Leccese*. « La vie de » George Baglivi , de Lecce ; » le journal de Venise qui parle de cet ouvrage , n'en marque ni l'année , ni la forme. 8^o *Lettera discorsiva al March. Giovan. Gioseffo Orsi , dove si tratto dell' origine e progressi de signori Accademici Spioni , e delle varie loro lodevoli applicazioni*. « Dis- » cours en forme de lettre au » marquis Jean-Joseph Orsi, sur » l'origine et les progrès de l'a- » cadémie des Spioni , et sur ses » occupations ; » Lecce , 1705 , in-8°. 9^o *Discorso storico , in cui si tratta dell' origine e della fondazione della citta di Lecce , e d'alcune migliori e piu principali notizie di essa*. « Discours » historique sur l'origine et la » fondation de la ville de Lecce » contenant diverses particula- » rités remarquables au sujet de » cette ville ; » Lecce , 1705 , in-8°. 10^o *Le vite de letterati Salentini , parte prima*. « Les » vies des Savans de la terre d'O- » trante » , 1^{re} part. ; Florence , 1710 , in-4°. L'édition s'en est

faite à Naples , quoique le titre porte Florence. La seconde partie parut à Naples en 1713, in-4°. Ces vies sont curieuses et écrites avec beaucoup de soin et d'exactitude. 11° *Orazione funebre, recitata in occasione della morte dell' Imperadore Giuseppe, nel vescoval domo di Gallipoli.* « Oraison funèbre sur la » mort de l'empereur Joseph , » prononcée dans le palais épiscopal de Gallipoli ; » Naples , 1716. 12° *Scritto istorico legale sopra le ragioni della sospensione del l'interdetto locale generale della chiesa di Lecce e sua diocesi.* « Traité historique et » juridique sur les raisons de la » suspension de l'interdit général de l'église et du diocèse de » Lecce ; » Rome, 1716. 13° *Tre lettere legale.* Ces lettres ont été écrites pour défendre les droits de l'église de Lecce. Voyez les *Mémoires pour servir à l'Hist. des Hommes illust.* , tom. 16 , pag. 282 et suiv. ; et le *Journal de Venise* , tom. 33 , part. 2 , pag. 254.

ANGELITES, *Angelitæ.* (Voy. SABELLIUS.)

ANGELOÉ , évêché oriental situé au-delà ou à la gauche du Jourdain, sous la métropole de Pétra.

ANGELOMÉ, moine de Luxeuil dans le neuvième siècle, a fait des Commentaires sur les quatre livres des Rois et sur le Cantique des Cantiques. Ils sont intitulés *Stromates* , parce qu'ils sont tissus de divers passages des Pères. Ces Commentaires sont

allégoriques et mystiques. Ils se trouvent dans les bibliothèques des Pères , et ont été imprimés séparément à Cologne en 1530 , et à Rome en 1665. Trithème fait encore mention d'un Traité de cet auteur intitulé , *des Offices divins.* (Sigebert. Bellarmin. Possev. Dupin , neuvième siècle.)

ANGELOPOLIS ou *Santo Angelo di Lombardi* , petite ville du Principato d'Oltra, sur un plateau dans le royaume de Naples, sous la métropole de Conza. Il paraît qu'elle a été bâtie par les Lombards et qu'elle fut érigée en évêché par Grégoire VII ou Urbain II. La cathédrale , dédiée à saint Antonin , martyr , est ornée de tout ce qui est nécessaire pour le culte divin. Son chapitre est composé de trois dignités , d'un archidiaque , d'un chantre , d'un archiprêtre qui fait aussi les fonctions curiales , et de neuf chanoines. Il y a encore dans la ville deux églises paroissiales et un monastère religieux de Saint - François ; Léon X unit à cette église celle de Bisaccia. Le revenu de toutes les deux est de cent trente florins.

Évêques d'Angélopolis.

1. Thomas, assista au concile de Latran sous Alexandre III, en 1179.

2. Laurent, transféré à Conza en 1346.

3. Fr. Pierre d'Aquila, de l'Ordre des Frères-Mineurs , succéda à Laurent en 1347, siégea à peine un an.

4. Robert Extore , de l'Ordre

de Saint-Augustin , nommé en 1348 , mourut en 1359.

5. Fr. Pierre Fabre d'Armoniac , de l'Ordre de Saint-François , nommé en 1359.

6. Alexandre , mort en 1398.

7. Pierre succéda à Alexandre , et mourut en 1418.

8. Antoine de Bagletta , élu en 1418 , abdiqua en 1427.

9. Pierre de Agello , célestin , siégea vingt-un an et abdiqua.

10. Possulus , chanoine de Sorrento , succéda à Pierre en 1448.

11. Fr. Jacques , de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin , mourut en 1477.

12. Michel siégea huit ans , et mourut en 1485.

13. Odoard Ferro , nommé en 1485 , mourut en 1491.

14. Blaise de Locha , mourut sous Jules II.

15. Raynald de Cancellariis , assista au concile de Latran sous Jules II en 1513. Ce fut sous son pontificat que Léon X unit à ce siége celui de Bisacia.

16. Valère de Cancellariis , clerc de Troja , neveu de Raynald , nommé le 11 octobre 1542 , mourut en 1574.

17. Pierre-Ant. de Vicedominis , de Reggio , nommé le 7 novembre 1574 , fut transféré par Grégoire XIII à Avellino le 4 novembre 1580.

18. Jean B. Petralata de Camerino , nommé le 12 décembre 1580 , siégea cinq ans.

19. Antonelli Fulgure d'Aversa , nommé en 1585 , mourut en 1590.

20. Flaminius Turricella , de

Fossebruno , nommé le 30 janvier 1591 par Grégoire XIV , mourut en 1600.

21. Gaspard Paluti , de Rome , neveu d'Urbain VII , nommé par Clément VIII , mourut en 1614.

22. François Distallerius , de Rimini , nommé le 21 juillet 1614 , mourut en 1622.

23. Hercules Rangoni , de Modène , nommé le 7 mai 1622 , passa à Conza en 1645.

24. Grégoire Coppini , de Naples , moine du Mont-Cassin , nommé par Innocent X le 12 juin , mourut en se disposant à aller à son église.

25. Alexandre Salzilla , de Capoue , évêque de Trivico , transféré le 12 mars 1646 , mourut la même année.

26. Ignace Ciantès , de Rome , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , nommé par Innocent X , abdiqua en 1661.

27. Th^s Rosa , de Cava , vicaire-gén. d'Amalfi , succéda à Ignace le 26 janvier 1662 , et fut transféré à Policastro le 8 mai 1679.

28. Jean B. Nepita , prêtre de Cassano , nommé le 8 juin 1680 fut transféré à Massa di Sorrento le 26 mars 1685.

29. Joseph Mastillonei , vicaire-général de Sorrento , nommé le 14 mai 1685 , siégeait encore en 1720. (*Ital. sacr.* , tom. 6 , pag. 289.)

ANGELUS , prière à la sainte Vierge qui commence par le mot *Angelus* , et qui se fait trois fois le jour , le matin , le midi , le soir , lorsqu'on sonne trois petits coups de cloche par trois fois pour aver-

tir de la faire. Le pape Jean XXI institua cette dévotion l'an 1316, et le roi Louis XI l'introduisit en France le 1^{er} de mai 1472. Mézerau. Plusieurs papes ont accordé des indulgences à ceux qui récitent l'*Angelus* à genoux. (*Voy. INDULGENCE.*)

ANGELUS (Christophe), savant Grec du dix-septième siècle, était né dans la Morée. Les Turcs, après l'avait fait beaucoup souffrir pour la religion, l'obligèrent enfin à quitter sa patrie. Il vint en Angleterre, et ayant abordé à Yarmourth, l'évêque de Norwich et quelques autres ecclésiastiques de cette ville lui fournirent les moyens de subsister. A la recommandation de cet évêque, il fut reçu à Cambridge où il étudia trois ans dans le collège de la Trinité. Vers la Pentecôte de l'année 1610, il alla à Oxford et y étudia dans le collège de Balliol. Il y enseigna aussi le grec aux jeunes étudiants de l'Université jusqu'à sa mort, arrivée le premier de février 1638. On a de lui : 1^o une relation des maux que les Turcs lui avaient fait souffrir pour la religion, en grec et en anglais; Oxford, 1617. 2^o *Enchiridion de institutis Græcorum*. « Idée des coutumes des Grecs, » en grec et en latin, Cambridge; 1619, in-4^o. Le texte grec de cet ouvrage étant tombé entre les mains de George Flélavius, ministre à Dantzic, il le traduisit en latin, et y ajouta de savantes notes avec lesquelles on l'imprima à Francfort en 1655,

in-8^o. Cette version de Flélavius est intitulée, *status et ritus Ecclesiæ Græcæ*. 3^o L'éloge du royaume de la Grande-Bretagne et des deux Universités de Cambridge et d'Oxford; Cambridge, 1619, in-4^o. 4^o *De apostasia ecclesiæ, et de homine peccati, scilicet Antichristo*, en grec et en latin; Londres, 1624, in-4^o. (Wood, *Athen. Oxoniens*, vol. 1, col. 618, édition de 1721. *Chaufepié, nouveau Dictionnaire hist. et crit.* tom. 1, pag. 347.)

ANGENNES (Charles d'), évêque du Mans et très-connu sous le nom de *cardinal de Rambouillet*, était fils de Jacques d'Angennes et d'Élisabeth Cottereau, d'une noble et ancienne maison originaire du Perche. Il naquit le 30 oct. 1530, fut nommé à l'évêché du Mans par le roi Charles IX en 1559, et se trouva à la conclusion du concile de Trente en 1563. Ayant été envoyé en ambassade vers le pape Pie V, ce pape le fit cardinal en 1570. Charles d'Angennes se trouva à l'élection de Sixte V qui lui donna le gouvernement de Cornetot où il mourut le 23 mars 1587 à cinquante-six ans, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans et pillèrent l'église cathédrale de Saint-Julien. Claude d'Angennes son frère, né à Rambouillet le 23 août 1538, étudia à Paris, à Bourges et à Padoue. Il devint conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565; envoyé trois ans après vers Côme

de Médicis, grand-duc de Toscane; puis conseiller-d'État; évêque de Noyon en 1577; puis évêque du Mans en 1588. Il y établit un séminaire, et y mourut le 15 mai 1601.

ANGES (Mutius des), jésuite, était de Spolette, et professeur en philosophie et en théologie. Il nous a laissé des Commentaires sur Aristote et sur la Somme de saint Thomas, des notes sur les Épîtres de saint Paul, sur l'Évangile de saint Matthieu et sur les Conciles. Il mourut en 1597 à Rome, âgé de trente-neuf ans, comme Alegambe l'a remarqué dans la Bibliothèque des Écrivains de la compagnie de Jésus. (Alegambe.)

ANGES ou ANGELIUS (Pompée des), chanoine de Sainte-Marie-Majeure de Rome, s'éleva par son érudition. Le pape Clément VIII le mit auprès de son neveu, le cardinal Aldobrandin, et lui donna un canonicat à Sainte-Marie-Majeure dont il fit la description dans un ouvrage que nous avons. Il composa aussi un Traité de l'Aumône. (Janus Nicius Erythreus a fait son éloge. (*Pinac. imag. illustr.* 3, c. 24.)

ANGES (Antoine des), de Portugal, religieux de l'Ordre de la Sainte-Trinité dans le dix-septième siècle, savait l'hébreu, le chaldéen, la musique, et composait d'assez bons vers latins. Il laissa divers traités dont le plus important est, de *Transmigratione filiorum Israel*, et mourut à Madrid en l'an 1614.

(Nicol. Antonio, *Biblioth. hisp.*)

ANGES ou DE ANGELIS (Alexandre des), jésuite, était de Spolette. Nous avons de lui divers ouvrages de théologie et de philosophie dont on pourra voir le dénombrement dans Alegambe. Il mourut en 1610.

ANGES (François-Antoine des), jésuite, natif de Surretio, fut employé dans les missions étrangères des Indes, ensuite dans celle d'Éthiopie où il entra en 1605. Sa piété le fit considérer en Portugal et à la cour du prince Zagachrist qui abjura les erreurs des Eutychéens; il travailla avec une très-grande assiduité, et mourut en 1623, après avoir traduit en langue éthiopienne les Commentaires de Maldonat sur l'Évangile de saint Jean et de saint Matthieu. (Alegambe, *de script. societ. Jesu*, pag. 113.)

ANGES (Jérôme des), jésuite, né à Cathojanne en Sicile, se fit religieux à dix-huit ans, et onze ans après passa au Japon avec le père Spinola où il a travaillé plus de vingt ans. Il parcourut plus d'une fois tout le nord du Japon, et a le premier établi la religion dans la terre d'Isso. Il fut brûlé vif pour la foi à Jedo en 1623, âgé de cinquante-six ans. (Alegambe, *de script. soc. Jesu*, p, 182 et 346. Alegambe, *mortes illust. Hist. du Japon*, par les pères Solier, Crasset et de Charlevoix, jésuites.)

ANGES (Louis des), Portugais, né à Porto, religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Au-

gustin , vivait au commencement du dix-septième siècle. Il était docteur en théologie et confesseur d'Alexis de Ménésez , archevêque de Prague. Après avoir expliqué l'Écriture dans le collège de Lisbonne , il se proposa de composer l'histoire de son Ordre en forme d'annales. Dans ce dessein , il parcourut l'Espagne , la France et l'Italie pour rassembler de bons mémoires , mais il mourut avant que d'avoir pu mettre en œuvre les monumens qu'il avait déterrés , et ne put faire imprimer qu'une histoire de la vie de saint Augustin qui parut en 1612 à Conimbre. Louis des Anges mourut treize ans après , le 8 janvier 1625 , et l'année suivante parut un autre ouvrage de sa composition , écrit en portugais , et intitulé : *Jardin de Portugal* , ou *Histoire de quelques Saintes et des femmes illustres de ce royaume*. Nicolas Antonio place la mort de cet auteur en 1624. (Nicolas Antonio , *Bibl. hisp.* , p. 11 et 15. *Mém. de Portugal* .)

ANGES (Denys des) , autre religieux du même Ordre que le précédent. On n'a de lui qu'une traduction d'un ouvrage peu important de saint Augustin. Il était nommé à l'évêché des Algarves lorsqu'il mourut le 24 novembre 1654. (*Mém. de Portugal* .)

ANGES (Augustin des) , né dans le royaume de Naples , entra dans la congrégation des Somasques où il devint habile philosophe et savant théologien.

Il enseigna avec beaucoup de réputation dans le collège de la Sapience à Rome. Il vivait dans le dix-septième siècle , et publia les ouvrages suivans ; 1° *Lectiones theologicæ de Deo clarè viso , omnia sciente , nos prædestinante , ac omnia creante , in summam contractæ* , à Rome , 1664 , in-8°. 2° *De Deo ut trino , et ut incarnato* , ibid. , 1666. 3° *Homologhia seu consensus historicæ ecclesiasticæ cum sacris Canonibus , Conciliis , Epistolis Decretalibus , Bullis , seu Constitutionibus summorum Pontificum* , partes 2 , ibid. , 1666 , in-8°. 4° *De recto usu Opinionis probabilis quæstio unica* , ibid. , 1667 , in-8°. (Toppi , *Bibl. napol.* pag. , 3.)

ANGIA (Jacques de) , ainsi appelé du nom de la ville d'Enghien en Hainault où il naquit , reçut l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Bruxelles. Il alla ensuite faire ses études à Paris sous le père Pierre de Bruxelles , célèbre docteur en théologie. Il mourut à Malines en 1553 , à quatre-vingt-trois ans. On a de lui , *Annotationes in summam theologicam D. Thomæ Aquinatis , in primam partem , in primam secundæ , et in secundam secundæ*. Ces remarques ont été corrigées , augmentées et perfectionnées par le père Antoine de Sienne son confrère , et imprimées à Paris pour la seconde fois chez François Renault , en 1518. Le père Lequien , dominicain , attribue sans aucun fondement cet ouvrage au père

Pierre de Bruxelles qui mourut quatre ans avant qu'il fut imprimé.

ANGILBERT ou ENGELBERT (saint), vulgairement *Inglevert*, abbé de Centulle ou Saint-Riquier dans le neuvième siècle, était issu d'une famille noble et des plus considérables chez les Francs. Cela paraît non-seulement par l'amitié dont il fut lié avec le roi Charlemagne, mais encore par le mariage qu'il contracta avec Berthe, fille de ce prince. Dès ses premières années, il fut élevé à la cour de ce même monarque où il étudia les lettres avec lui et plusieurs seigneurs, sous le docte Alcuin qui le considéra depuis comme son fils. Aussitôt qu'il fut en état de manier les affaires, on le chargea de divers emplois. Charles ayant fait Pépin, son fils, roi d'Italie, lui donna Angilbert pour primicier de son palais, c'est-à-dire pour son premier ministre. Nous avons une lettre d'Alcuin, qui est la quarante-deuxième, adressée à Angilbert, primicier du palais du roi Pépin. Étant revenu en France au bout de quelques années, son mérite, sa naissance et ses services engagèrent Charlemagne à en faire son gendre; il lui fit épouser la princesse Berthe sa fille, dont il eut deux fils, Harnid et l'historien Nitard. Angilbert acquit par cette alliance un nouveau degré de faveur; il fut établi duc ou gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et le roi le fit outre

cela son secrétaire et son principal ministre. Mais ni les honneurs, ni les dignités dont il jouissait à la cour ne purent longtemps l'y retenir. Alcuin et Adalard, abbé de Corbie, lui inspirèrent par leurs discours le mépris des grandeurs humaines, auxquelles il renonça courageusement pour se rendre moine dans le monastère de Centulle ou Saint-Riquier, du consentement de sa femme et avec l'agrément du Roi, en 790. Malgré son amour pour la retraite, il fut souvent obligé de sortir de son monastère pour se prêter aux besoins de l'Église et de l'État. En 792, Charlemagne le choisit pour conduire à Rome Félix, évêque d'Urgel qui venait d'être condamné à *Reginum* ou Ratisbonne en Bavière, pour cause d'hérésie. En 794, Angilbert fit un second voyage à Rome pour porter au pape Adrien, les actes du concile de Francfort, avec les livres Carolins. Il fit un troisième voyage à Rome au commencement de l'année 796, pour aller féliciter de la part du Roi le pape Léon III sur son exaltation, et conférer avec lui des moyens de soutenir la discipline dans l'Église. Il était, outre cela, chargé de quelques autres commissions. En l'année 800, il accompagna Charlemagne à Rome où ce prince fut couronné empereur d'Occident. Une des principales occupations d'Angilbert fut de rebâtir, par les libéralités du roi Charles, le monastère de Centulle dont il était

abbé, du moins dès l'an 794, et d'y faire observer une exacte discipline. En 811, il souscrivit avec les évêques, les abbés et les comtes, au testament que fit l'empereur Charles pour régler le partage de ses trésors et de ses meubles. Il ne survécut ce prince que de vingt jours, étant mort le 18 de février de l'an 814, et Charlemagne le 28 de janvier de la même année. Il fut d'abord inhumé à la porte de la grande église, d'où son corps qui se trouva sans corruption fut transféré en 841 dans l'intérieur de la même église. L'abbé Richbodon, qui prit soin de cette translation, fit graver sur son tombeau une nouvelle épitaphe. Angilbert cultivait les lettres, et se plaisait particulièrement à la poésie; d'où on lui donna le surnom d'*Homère*, suivant l'usage des gens de lettres du temps de Charlemagne qui la plupart avaient deux noms. C'était d'ailleurs un homme distingué par son habileté dans le maniement des affaires et par ses autres talens, et qui fut un des plus grands ornemens de la cour de Charlemagne et de tout l'Empire français. Il était étroitement lié avec Alcuin qui lui adresse quatre de ses lettres, et qui ne parle de lui qu'avec éloge dans quelques autres et dans plusieurs de ses poésies. Théodulfe, évêque d'Orléans, lui dédia un de ses poèmes qui est une espèce de satire contre un certain poète qu'Angilbert souffrait à sa table, mais qui la déshonorait par ses

mauvais vers. Il ne reste que peu d'ouvrages d'Angilbert. 1° On a de lui, dans le recueil de Du Chêne, tom. 2, pag. 646, 647 : *Hist. franc., script. cæton*, un poème de soixante-huit vers élégiaques adressé à Pépin, roi d'Italie, dans lequel il félicite ce prince du bonheur qu'il avait eu de revoir le roi Charles son père, et sur la joie que cette entrevue avait causée à la famille royale et à toute la France. On rapporte cet événement au voyage que Pépin fit à Aix-la-Chapelle en 796, après la victoire qu'il avait remportée sur les Huns. 2° Le poème 177, dans le recueil de ceux d'Alcuin, est incontestablement d'Angilbert. Il se nomme lui-même en se recommandant aux prières de ceux qui le liraient. C'est un éloge de saint Riquier et de saint Éloi, pour lesquels Angilbert avait eu une grande vénération. Il implore humblement le secours de leurs prières, et s'y adresse aussi à Jésus-Christ, en le priant de bénir l'église qu'il avait fait bâtir et d'écouter favorablement les vœux que ses serviteurs viendraient y offrir. Cela donne lieu de croire qu'Angilbert composa ce poème à l'occasion de la dédicace de cette église qui passait pour la plus belle du huitième siècle, et qui était dédié au Sauveur, et sous le nom de Saint-Riquier. Elle avait deux tours très-élevées dans l'une desquelles, qui était à l'occident, Angilbert fit mettre une inscription en douze vers

élégiaques qui contiennent une prière à Dieu pour la paix et la tranquillité des peuples et la prospérité de l'empereur Charles qui avait contribué à la construction de ce superbe édifice. La dédicace solennelle s'en fit par Magénard , archevêque de Rouen , par George , évêque d'Amiens , et dix autres évêques dont deux étaient légats du Saint-Siège. Angilbert assembla jusqu'à trois cents religieux dans ce lieu , et cent enfans pour y chanter continuellement l'office , divisés en trois chœurs , chacun dans une des trois églises ; car , outre l'église principale , il y en avait encore deux autres dans ce même monastère , l'une sous le nom de la Sainte-Vierge et des Saints-Apôtres , et l'autre sous celui de Saint-Benoît et des autres abbés de l'Ordre qui avaient pratiqué exactement les exercices de la règle. Outre l'inscription que saint Angilbert avait mise dans la tour occidentale , il en fit mettre une devant l'autel de Saint-Riquier , sur le pavé même qui était de marbre ; elle s'est conservée jusqu'aujourd'hui. 3° L'épithaphe de saint Chaidoc , confesseur , et celle de saint Fricore , sont aussi de la façon de saint Angilbert. On les trouve dans le cinquième tome des Actes de l'Ordre de Saint Benoît , pag. 113 , et dans les Bollandistes au 31 de mai. Il mit aussi par écrit tout ce qu'il avait fait dans le monastère de Centulle depuis qu'il en était abbé , soit par rapport aux bâ-

timens , soit par rapport à l'ordre qu'il avait établi dans la célébration des divins offices. Ce monument est rapporté par Bollandus , par dom Mabillon , *Act.* , t. 5 , p. 3 ; et lib 26 , *Annal.* , n° 68 , p. 332 , et dans le *Spicilege*. On y voit qu'outre les trois églises dont nous venons de parler , saint Angilbert en bâtit une quatrième en l'honneur de saint Michel , de saint Gabriel et de saint Raphaël ; qu'il les enrichit toutes d'un grand nombre de saintes reliques , d'ornemens précieux , de vases sacrés ; et qu'il y avait dans ces quatre églises jusqu'à trente autels. Entre les livres à l'usage de l'église , il y en avait un qui contenait l'Evangile écrit en lettres d'or et couvert de tables d'argent garnies d'or et de pierres précieuses d'un ouvrage merveilleux. Il ordonna que l'on chanterait tous les jours trente messes à divers autels et à divers chœurs , auxquelles assisteraient trente frères , sans compter les deux messes solennelles qui devaient se dire en communauté le matin et à midi. Cette relation contient plusieurs autres traits qui ne sont pas indignes de la curiosité de ceux qui s'appliquent aux antiquités ecclésiastiques. Voilà tout ce que l'histoire nous apprend des écrits et des statuts de saint Angilbert. Mais on a sans doute perdu beaucoup de ses lettres. Il est à propos de remarquer ici la méprise de quelques écrivains qui ont cru qu'Angilbert était revêtu du sacerdoce ,

même avant que d'épouser la princesse Berthe, et cela fondés sur ce que le pape Adrien, dans sa réponse aux livres Carolins, qualifie Angilbert chapelain du roi Charles. Mais on répond : 1^o que le terme de *capellanus* (chapelain), dans quelques écrivains de ce temps-là, signifie souvent le conseiller ou le ministre d'un prince dans les affaires d'État. On réplique : 2^o que la réponse du pape Adrien aux livres Carolins, étant postérieure au temps où Angilbert avait embrassé l'état religieux, le titre de chapelain qui lui est donné doit se prendre dans son sens ordinaire, et prouve qu'il avait pris les Ordres et avait le titre de chapelain du Roi. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccles.*, t. 18, pag. 369 et suiv. *Hist. litt. de France*, tom. 4, p. 414 et suiv. *Chauv. de France*, *nouv. Diction. hist. et crit.*, tom. 1, pag. 344 et suiv.)

ANGLE ou SAINTE-CROIX D'ANGLE, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin; elle était située dans un bourg du même nom sur la rivière d'Anglin en Poitou, environ à neuf lieues de Poitiers du côté du levant. Elle fut fondée au douzième siècle. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 1347, *nouv. édit.*)

ANGLES ou NOTRE-DAME DES ANGLES ou DES ANGES, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Luçon, située dans le Bas-Poitou, à une lieue des Sables-d'Olonne. Il n'en restait, même avant nos troubles, que l'église, avec un curé

pour la desservir. Elle était cependant florissante en 1409 que Jean, son abbé, assista au concile de Pise par procureur. On trouve un autre abbé d'Angles, nommé François de Livènes, lequel assista aussi par procureur à l'assemblée qui se tint à Poitiers au sujet des coutumes, l'an 1559. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 1457.)

ANGLES (Joseph), religieux franciscain de la province de Compostelle, et natif de la ville de Valence en Espagne, se rendit célèbre dans le seizième siècle par l'étendue de sa science et par l'éclat de ses vertus. Ce fut un excellent professeur de philosophie et de théologie. Il gouverna les religieuses réformées de Madrid en qualité de confesseur; et la province de Sardaigne de son Ordre en qualité de commissaire-général. Le pape Sixte v le donna pour précepteur au cardinal Alexandre de Montalte, son petit-neveu par sa sœur, et enfin il mérita d'être élevé sur le siège épiscopal de Bos ou Bosa en Sardaigne. Nicolas Antonio dit qu'il a écrit : 1^o *Flores theologicarum quaestionum in librum 1 sententiarum*, en deux parties, à Lyon, chez Étienne Michel, en 1584, et chez Bellet en 1585. 2^o *In secundum librum sententiarum*, en deux autres parties, dédiées au pape Sixte v, à Lyon, chez Adrien Perier en 1587, 1596 et 1597; à Venise, chez Jean-Baptiste Ugolin, en 1588; et à Madrid en 1596. 3^o *In tertium*

Sententiarum. Mais le père Jean de Saint-Antoine croit que Joseph Angles n'a écrit que sur le second et sur le quatrième livre des Sentences. L'édition la plus correcte de ces *Flores Theologicarum quæstionum super quartum librum sententiarum*, est celle de Burgos, chez Philippe Juncta, en 1585, 2 vol. in-4°. (Nicolas Antonio, *Bibliot. hisp.*, tom. 1, pag. 615. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. Francis.*, t. 2, pag. 238 et 239.)

ANGLETERRE, royaume de l'Europe dans la partie méridionale de l'île de la Grande-Bretagne qui est une des plus grandes de l'Océan et qui comprend l'Angleterre et l'Écosse. Les Romains la connaissaient sous le nom de Bretagne. Ils la soumettre vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, et la divisèrent dans la suite en cinq provinces, Britannique première, Britannique seconde, Flavie Césarienne, Maxime Césarienne et Valentinienne. Tertullien nous assure que la foi y avait été prêchée dès le troisième siècle. On dit même que ce fut là que l'empereur Constance prit inclination pour la religion chrétienne, et que le grand Constantin, son fils, prit résolution de l'embrasser. Mais tout ce que le fameux Usser nous rapporte de ses premiers apôtres qu'il fait venir dans cette île, avant que saint Pierre allât à Rome, afin de rendre cette église plus ancienne que la romaine, fait bien voir que les protestans se repaissent

de fables lorsqu'ils s'agit de leurs intérêts, et ne doit être regardé que comme une illusion. On pourrait dire la même chose des trois métropoles ecclésiastiques qu'on y met durant les six premiers siècles, Londres, Caerlëon et York, et dont on pense avoir une preuve par les souscriptions du concile d'Arles, ce qui est fort incertain. Les Anglo-Saxons, peuple païen d'Allemagne, s'en rendirent maîtres dans le sixième siècle et y établirent plusieurs petits Etats qui furent réunis dans le huitième ; ce qui lui a donné le nom qu'elle porte à présent. Le moine Augustin y fut envoyé prêcher la foi par le pape saint Grégoire au commencement du septième siècle, comme dans un pays où il n'y avait plus de religion. Il y trouva ce qu'il y avait encore de chrétiens adonnés à des coutumes fort irrégulières, les traita comme schismatiques et les excommunia. Il baptisa le Roi et une grande partie de son peuple, et établit les deux métropoles de Cantorbéry et d'York, avec plusieurs évêchés, comme s'il n'y en avait jamais eu, et sans avoir égard à l'ancienne division. Le christianisme s'y accrut depuis ce temps-là aussi bien que les évêchés, et s'y fortifia malgré toutes les révolutions arrivées à la Couronne ; de sorte qu'il n'y a guère d'état qui ait fourni à l'Église tant de Saints.

Henri VIII, mécontent du pape pour le sujet que tout le monde sait, rompit de communion

avec lui l'an 1537 ; supprima les couvens , érigea quelques nouveaux évêchés et s'établit chef de l'église anglicane , mais sans y apporter d'autre changement. Comme il avait fait cette érection en conséquence d'un pouvoir qu'il avait du pape avant son schisme , sa sainteté les confirma sous le règne de Marie , sa fille. Élisabeth , sœur de Marie , étant montée sur le trône , y établit une réformation à sa mode. Elle supprima le dogme de la réalité et de la transsubstantiation dans l'Eucharistie , l'invocation des Saints , le le Purgatoire , le célibat des prêtres ; mais elle laissa la liturgie , les cérémonies , les habits sacerdotaux , le chant , la hiérarchie ecclésiastique , tout cela bâti suivant son caprice et sa fantaisie ; de sorte que ceux qui nous reprochent une papesse , qui n'a jamais été , sont obligés d'avouer que c'est une femme qui a enfanté leur église et qui en a effectivement été la papesse et la mère.

Les deux provinces ecclésiastiques de Cantorbéry et d'York y sont demeurées avec leurs évêchés telles qu'elles étaient avant

la réformation , si ce n'est qu'on en a beaucoup diminué le temporel. L'archevêque de Cantorbéry se prétend primat sur celui d'York ; ce qui n'est pas sans contestation. Le Roi nomme aux prélatures , et l'archevêque les confère. Les ecclésiastiques peuvent se marier , et s'adonnent plutôt au ménage qu'à l'étude ; ce qui fait que ce qu'il y a de savans en ce pays , n'est pas toujours du clergé. Les chanoines du Chapitre y sont encore assez bonnes , mais les cures y sont médiocres , et la plupart de très-petite valeur ; et dès qu'on voit quelqu'un des ecclésiastiques ou du peuple qui a un peu de piété , on le traite de papiste.

Il y a quantité de Presbytériens en Angleterre qui ont fait tous leurs efforts pour supprimer les évêchés , mais ils ne sont pas aujourd'hui les plus forts. On y voit encore des Quakers , des Trembleurs , des Indépendans , et d'autres sectes fort bizarres. Ils s'y trouve aussi un grand nombre de catholiques ; mais tellement maltraités depuis les dernières guerres , qu'il y est beaucoup diminué. (L'abbé de Commanv. Voyez ECOSSE , IRLANDE.)

Notice de l'Église d'Angleterre.

Lanfranc , archevêque de Cantorbéry , assembla un concile , en 1075 , de tous les évêques , auquel assistèrent ceux qui suivent :

Lanfranc , métropolitain.
Thomas , archevêque d'York.
Villesme , de Londres.
Walchelin , de Vorchester.
Hériman Syraburnensis.

Remy , de Dorcas ou Lincoln.
Herfastus Helmeanensis , ou de Norwick.
Stigand Slenquensis-Slan.
Osberne , d'Oxford.

Wilstan Wiricestrensis.
Gualderus d'Hereford.
Gison, de Wels.

Pierre, de Lichfield.
..... de Durham, absent.
Roff, vacant.

Autre Notice suivant le Concile général de 1127, auquel assistèrent :

Guillaume, de Cantorbéry.
Guillaume, de Vinchester.
Roger, de Salisbury.
Guillaume, d'Excester.
Alexandre, de Lincoln.
Hervée, d'Ely.
Evrard, de Norwick.
Sigefrede, de Chichester.

Richard, d'Hereford.
Godfride, de Bath.
Jean, de Roff.
Bernard, de Saint-David.
Urbain, Glamorgatensis ou de Landaf.
David, de Bangor.

Absens.

Turstan, d'York.
Simon, de Vorcester.

Randul, de Dunholin.

Morts.

Richard, de Londres.

Robert, de Coventri.

Notice d'Angleterre de l'abbé Milon, en 1225.

Cantorbery, métro-	Vorcester.
pole.	Hereford.
Londres.	Conventri.
Roff.	Lincoln.
Chichester.	Norvick.
Excester.	Helles.
Vinchester.	Saint-David.
Bath.	Landaff.
Salisbury.	Bangore.

Saint-Asaph.
Assano.
Asso.
Lichfield.
York, métropole.
Durham.
Cardoë.
Carlisle.
Blanche-Case.

Conciles d'Angleterre.

Le premier fut tenu l'an 604 ou environ par Augustin de Cantorbéry qui exhorta les évêques bretons à se conformer à l'église de Rome pour la célébration de la Pâque et l'administration du baptême.

Le deuxième se tint l'an 664 à Phare, abbaye de filles dans le pays des Northumbriens, sous

les rois Osviet Alfride, à la prière de sainte Hilde, abbesse de ce monastère. (*Concilium Pharense.*) Le sujet principal de ce concile fut la célébration de la Pâque. Il y fut décidé qu'on la ferait le dimanche qui suit immédiatement le 14 de la lune de mars, contre les Écossais qui la faisaient le premier dimanche après le 13 de cette lune ; d'où il arrivait que si ce diman-

che tombait le 14 de la lune , ils célébraient la Pâque le même jour que les juifs. (*Spelman , (Concil. Angl. , t. 1 , p. 155.)*)

Le troisième se tint l'an 673 , à Hartfort , ville et comté dans l'ancien royaume des Est-Saxons , sous le pontificat du pape Dieu-donné , sous l'empire de Constantin Pogonat , et sous le règne de Lothaire , roi de Kent. Théodore , archevêque de Cantorbéry , y présida , et l'on y publia dix canons. (*Concil. herod. fordians.*)

Le premier ordonne que tout le monde célébrera le saint jour de Pâque le premier dimanche après le 14 de la lune de mars.

Le deuxième et le troisième défendent aux évêques d'usurper le gouvernement des paroisses ou les biens des monastères qui ne leur appartiennent pas.

Le quatrième défend aux moines qui sont évêques de passer d'un monastère à l'autre sans la permission de l'abbé.

Le sixième défend à tous les ecclésiastiques , même évêques , de faire aucune fonction sacerdotale sans la permission de l'évêque du diocèse où ils se trouvent , lorsqu'ils sont en voyage.

Le septième veut qu'on assemble le synode au moins une fois l'année.

Le dixième regarde la sainteté et l'indissolubilité du mariage.

Le quatrième se tint l'an 680 , sous le pape Agathon. Théodore , archevêque de Cantorbéry , y présida ; et l'on protesta que l'on y acceptait les cinq conciles généraux de Nicée , d'Éphèse , de

Chalcédoine , de Constantinople : le premier et le second contre les erreurs des Eutychiens et des Monothélites en particulier qui avaient été la cause principale de la convocation du concile. (Douteux.)

Le cinquième fut assemblé , selon Bède , vers l'an 692 , par le roi Ina , pour réunir les Bretons avec les Saxons , sur la Pâque , etc.

Le sixième qui fut assemblé l'an 705 , donna ordre d'écrire contre l'erreur des Bretons touchant la célébration de la Pâque.

Le septième fut tenu à Celchyth , dans le royaume des Merciens , l'an 794 , en présence de neuf rois , de quinze évêques et de vingt ducs. Le roi Offa y donna de grands biens au monastère de Saint-Alban , martyr.

Le huitième se tint l'an 820. Cénédrite , abbesse et fille de Cénulfe , roi des Merciens , y fit satisfaction à Wlfrède pour des terres que le Roi son père avait usurpées sur l'église de Cantorbéry.

Le neuvième et le dixième furent tenus l'an 904 et 905 : le premier pour de nouveaux évêchés ; le second pour le roi Édouard. (*Pagi. , ad ann. 894. Angl. , tom. 1.)*)

Le onzième , l'an 969 , sous le pape Jean XIII. Saint Dunstan , archevêque de Cantorbéry , y présida. L'on y chassa de l'église les clercs incontinens , et l'on substitua des moines à leur place. Ce concile fut national. (*Reg. ,*)

tome 25. Lab. , 9. Hard. , 6. *Angl.* , 1.)

Le douzième , l'an 1072 , sous le pape Alexandre II. L'archevêque de Cantorbéry y fut déclaré primate de celui d'York. (Ibidem.)

Le treizième , l'an 1074. L'on y déposa injustement saint Wulstan , évêque de Vorchestre ou Worcester.

Le quatorzième , l'an 1075 , touchant la discipline et les mœurs.

L'an 1093 , il y eut une assemblée d'évêques en Angleterre pour ordonner saint Anselme archevêque de Cantorbéry.

Le quinzième , l'an 1095 , contre le pape Urbain II , qui fut défendu par saint Anselme tout seul , archevêque de Cantorbéry qui fut renvoyé pour ce sujet.

Le seizième , l'an 1167. Tous les évêques du royaume y prirent la résolution de poursuivre saint Thomas de Cantorbéry devant le pape.

Le dix-septième , l'an 1183. (*Angl.* , 1.)

Le dix-huitième , l'an 1188 , à Guntington , dans le Northampton , pour les levées nécessaires à la guerre sainte. (*Anglic.* , 1.)

Le dix-neuvième , l'an 1341 , contre ceux qui briguent les bénéfices du vivant des possesseurs. (Lab. , tom. II. H. 7. *Angl.* , 2.)

Le vingtième , l'an 1400 , sur une décime et demie accordée au Roi. (Labb. , t. II. Hard. 7.)

Le vingt-unième , l'an 1402 , sur des contributions contre les révoltés. (Ibidem , et *Anglic.* , 3.)

Le vingt-deuxième , l'an 1404 , sur le même sujet. (Ibidem.)

Le vingt-troisième , l'an 1556 , sous le cardinal Polus , légat du Saint-Siège.

ANGLICAN , d'*Angleterre* , qui appartient à l'*Angleterre*. Il ne se dit que de la religion et de l'Eglise. La religion anglicane , c'est la prétendue réforme introduite par Henri VIII , roi d'Angleterre , dont les principaux points sont 1° de reconnaître le souverain , quel qu'il soit , homme , femme ou enfant , pour chef de l'Eglise d'Angleterre , et non pas le pape ; 2° de conserver la hiérarchie et les différens ordres de ministres ; 3° de conserver la liturgie et le culte extérieur de religion , quoique différemment des catholiques ; 4° de ne reconnaître que trois sacremens d'institution divine , le Baptême , l'Eucharistie , la Pénitence ; de nier le Purgatoire , de rejeter le culte des Saints , la présence réelle , et de ne croire sur cela que ce qu'enseigne Zuingle ou Calvin , etc.

L'*Eglise anglicane* , c'est la société des Anglais qui professent cette religion. L'Eglise anglicane est composée du Roi , qui en est le chef , du clergé et du peuple. Le clergé comprend les archevêques et évêques , les prêtres et les diacres seulement. Il n'y a point de clercs inférieurs , non plus que de religieux. Il y a dans l'Eglise *anglicane* différens bénéfices , des cures ou paroisses , des Chapitres , des dignités dans ces Chapitres , des canonicats , des chanoines , etc. (*Dictionn. univ.*)

ANGLONA, ville ancienne du royaume de Naples dans la Basilicate. On l'appelait *Aguilonia*. Elle est dans une fort belle plaine au-dessus du Mont-Aprice. L'empereur Frédéric II acheva de la ruiner jusqu'aux fondemens. La cathédrale seule dédiée à la sainte Vierge, fut épargnée. Il y a peu de pays aussi fertile que celui d'Anglona; on y voit les plus beaux fruits du monde. Les hommes et les animaux y trouvent de quoi se nourrir : aussi les Grecs l'appelaient-ils en leur langue *Pandosia*, pour marquer qu'elle fournissait tout ce qui est nécessaire à la vie.

L'évêché de cette ville est très-ancien et dépendait autrefois d'Acérenza. La cathédrale, comme nous l'avons dit, est dédiée à la Vierge naissante. Elle est élevée au haut d'une colline qui domine sur toutes les autres, et de laquelle on découvre à plein tout le golfe de Tarente, le Salentin, la Pouille, la Lucanie, et ces deux promontoires de la mer Ionienne si célèbres dans l'histoire. Elle est grande et spacieuse, bâtie de pierres carrées et peinte en dedans à la grecque, suffisamment pourvue de tout ce qui est nécessaire pour le service divin. On y aborde de tous côtés le jour de la fête de la Nativité de la Vierge, pour y honorer la mère de Dieu. Mais cette ville, si ancienne et si belle dans les premiers temps, ayant subi le sort de tant d'autres, que la guerre et la misère qui en est la suite ont anéantie,

Paul III jugea à propos, en 1546, de transférer le siège d'Anglona à Tursi, petite ville du duché de la maison d'Oria qui n'en est éloigné que de quatre milles, et d'y ériger en cathédrale l'église de l'Annonciation de la sainte Vierge qui est très-belle. Treize chanoines la desservent, dont trois sont dignitaires, l'archidiaque, le doyen et l'archiprêtre. Il y a en outre trois mansionnaires, un maître de cérémonies, des diacres et des soudiacres, etc. Dans la même ville (je parle de Tursi, car Anglona est présentement déserte), il y a encore une autre collégiale appelée *Sainte-Marie-Majeure* qui est desservie par un doyen, dix chanoines, quatre mansionnaires, un sacristain, un maître de cérémonie, etc. Le diocèse est très-étendu, on lui donne cinquante milles de longueur, et il comprend un bon nombre de monastères et d'abbayes. En voici les évêques, selon l'ordre d'Ughel. (*Ital. sacr.*, pag. 70, tom. 7, nouv. édit.)

Évêques d'Anglona.

1. Simon.... 1077. Il faut que les Sarrasins l'aient obligé de se retirer à Tursi, puisqu'il se qualifie évêque de cette ville; mais ce n'est pas une preuve qu'il n'ait point été évêque d'Anglona, ou qu'il y eût dès-lors un évêque à Tursi.

2. Jean, en 1123.

3. Willaume, en 1167.

4. Roboam, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

5. N...., postulé par le Chapitre et confirmé par l'archevêque d'Acérenza, avec le consentement d'Innocent III, en 1202.

6. Pierre, déposé par Honoré III en 1219, pour son inconduite.

7. N..., succéda au précédent en 1220.

8. Robert de Cîteaux, sous Grégoire IX, mort sous Innocent IV vers 1253.

9. Fr. Dieudonné, de Squilacio, de l'Ordre des Frères-Mineurs, vers l'an 1254.

10. Jean de Monte-Fusculo, seigneur d'Anglona, nommé la même année.

11. Léonard, moine de Cîteaux, siégeait en 1269.

12. Gualteri, abdiqua en 1299, puis fut fait archevêque de Tarente.

13. Marc, siégeait en 1302, mort sous Jean XXII.

14. Silvestre, en 1322.

15. François della Maria, napolitain, sous le même pape qui le transféra à Cosenza où il mourut sous Innocent VI.

16. Guillaume, élu le 1^{er} août 1330.

17. Jean, en 1333.

18. Riccard, en 1352.

19. Philippe, évêque de Minori, transféré par Urbain V en 1363.

20. Philippe, primicier de Salerne, en 1364, siégea longtemps.

21. Jacques, sous Boniface IX, le 17 mai, en 1399.

22. Roger de Morescallis, en 1400, mort en 1418.

23. Jean Caraciolus, de Na-

ples, élu évêque de Capaccio par Martin V en 1418, mort en 1439.

24. Jacques de Tursi, archidiacre, le 2 octobre, en 1439.

25. Louis Flonoblet, en 1468, mort en 1472.

26. Jacques Chiasconius, nommé par Sixte IV en 1472.

27. Jacques de Capoue, Napolitain, sous Jules II, abdiqua en 1508 en faveur du suivant.

28. Fabrice de Capoue, neveu du précédent, le 10 novembre 1508.

29. Jean-Antoine Scotius, de Naples, assista au concile de Latran, sous Jules II, en 1512, et mourut sous Clément VII.

30. Jean-Vincent Caraffe, cardinal archevêque de Naples, administrateur perpétuel en 1530, résigna au suivant sous Paul III, en 1536.

31. Olivérius Caraffe, de Naples, le 6 septembre 1536, siégea six ans, et abdiqua en 1532.

32. Gui Ascane Sfortia, diacre-cardinal, neveu de Paul III, administrateur perpétuel, résigna peu de temps après.

33. Bernardin-Helvinus, 1^{er} décembre 1542. De son temps se fit l'union d'Anglona et de Tursi; et depuis l'évêque se qualifie d'évêque de ces deux villes, et son siège est à Tursi. Paul III était alors pape.

34. Jules de Grandis, de Ferrare, le 27 juillet 1548, siégea douze ans, abdiqua en 1560.

35. Jean-Paul Amasius, de Crème, 5 avril 1560, souscrivit au concile de Trente, auquel il

fut envoyé par Pie IV, et mourut en 1580.

36. Nicolas Grana, de Ferrare, succéda en 1580, mort en 1595.

37. Ascan Jacobatius, illustre Romain sous Clément VIII, le 10 avril 1595, abdiqua en 1609, et mourut à Rome en 1611.

38. Bernard Justiniani, le 15 mars 1609, mort en 1616.

39. Innicus Siscara, de Naples, 19 décembre 1616, mort en 1619,

40. Alphonse Giliolus, de Ferrare, nommé par Paul V le 17 juillet 1619, mort en 1630.

41. Jean-Baptiste Detus, de Florence, évêque de Castro sous Otrante, transféré le 13 mai 1630, siégea près d'un an.

42. Alexandre Detus, frère du précédent, 1^{er} septembre 1631, mort en 1637.

43. Marc-Antoine Coccinus, noble Romain, nommé par Urbain VIII le 15 janvier 1638, siégea huit ans, et fut transféré à Imola le 19 février 1646.

44. Flavius Galletus, Romain, moine de Vallombreuse, nommé par Innocent X le 16 juillet 1646, mort en prison où il fut mis pour sa vie scandaleuse, le 25 novembre 1653.

45. François-Antoine de Lucques, le 1^{er} juin 1654, fut transféré à Nazareth le 7 février 1667.

46. Matthieu de Consentini, nommé par Clément IX le 3 octobre 1667, mourut le 8 avril 1702.

47. Dominique Sabbatini succéda le 20 novembre 1702, siégeait encore en 1720.

ANGRA, ville épiscopale des Açores, sous la métropole de Lisbonne, et située sur la côte méridionale de l'île de Tercère dont elle est la capitale. C'est le séjour du gouverneur du conseil, qui gouverne les Açores pour le roi de Portugal. L'évêché y fut établi au seizième siècle. On y compte sept paroisses dont la cathédrale de Saint-Sauveur est la principale.

ANGRADE, moine de l'abbaye de Fontenelles, de l'Ordre de Saint-Benoît, vivait au commencement du huitième siècle, vers l'an 701. Il composa la Vie de saint Ansbert ou Ausbert, abbé de Fontenelles, puis archevêque de Rouen qui mourut vers l'an 695. Cette vie est rapportée par Surius et par Bollandus, et est dédiée à Hiltbert, aussi abbé du même monastère. (*Le Mire, in Auct. de script. eccles. Vossius, de Hist. lat.* Surius et Bollandus, *ad diem 9 feb.*)

ANGRIANI ou AYGRIANI ou AYGNIANI, ou plutôt AIGNAN ou AIGUAN, appelé vulgairement *Michel de Bologne*, naquit dans cette ville d'Italie, et y fit profession chez les carmes. Il étudia ensuite dans l'Université de Paris où il reçut les degrés du doctorat. Dans le Chapitre général de son Ordre, qui se tint à Ferrare, l'an 1354; dans celui de Bordeaux de 1358; et dans celui de Trèves de 1362, il fut nommé régent pour le couvent de Paris; et ce fut pendant qu'il en faisait les fonctions qu'il composa son Commentaire sur

les quatre livres des Sentences. Il assista l'an 1372 au Chapitre général tenu à Aix en Provence, en qualité de définiteur de la province de Bologne, et dès lors il est qualifié du titre de Maître, c'est-à-dire, docteur en théologie; qualité qui lui est aussi donnée dans les Chapitres généraux tenus au Puy en Velay l'an 1375, et à Bruges l'an 1379, où il se trouva en qualité de provincial de sa province. Le grand schisme qui divisa l'Eglise après la mort de Grégoire xi causa aussi beaucoup de division dans les Ordres religieux, et en particulier dans celui des Carmes. Les couvens d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Pologne, de Danemarck, de Suède, de Norwège, de Prusse, de Flandre, de Frise, et de plusieurs autres provinces contiguës à l'Allemagne avec la Toscane, la Lombardie, et les autres pays d'Italie, reconnurent Urbain vi. Mais les couvens de France, d'Espagne, d'Ecosse et de Naples, soutinrent le parti de Clément vii auquel s'attacha aussi Bernard Olensis ou Oléri, dix-septième général de l'Ordre des Carmes; et pour cette raison il fut déposé par le pape Urbain qui ordonna au Chapitre général qui se tenait à Bruges l'an 1379 d'en élire un autre qui fût tiré des pays de son obédience. Le Chapitre obéit aux ordres du pape, et élut Michel Angriani sous le titre de vicaire-général. Un autre Chapitre tenu à Verne l'an 1381 l'élut unani-

mement pour dix-huitième général de l'Ordre. Mais étant allé à Gênes trouver le pape Urbain en 1386, il fut déposé de sa charge sans qu'on ait pu en savoir la cause, si ce n'est que les uns disaient qu'il était ami et confident de quelques cardinaux que le pape fit mourir vers ce temps-là, et les autres que c'était à cause de quelques soupçons et défiances qu'eut le pape contre l'archidiacre de Bruges qui avait été disciple d'Angriani. Celui-ci, déchargé de son emploi se retira au couvent de Bologne d'où il a retenu le nom de *Michel de Bologne*, sous lequel il est plus connu. Nonobstant sa déposition du généralat, le pape Boniface ix le fit l'an 1394 vicaire-général de la province de Bologne, avec plein pouvoir de la gouverner; et l'an 1396, il se trouva au Chapitre général de Plaisance, en qualité de définiteur de la même province. Il mourut à Bologne le 16 novembre 1400, selon le père Louis de Sainte-Thérèse, et en 1416, selon l'abbé Trithème. Le premier sentiment est plus conforme à l'építaphe qui se trouve dans l'église des Carmes de Bologne, gravée sur un tombeau de marbre qui est devant le grand autel. Les ouvrages d'Agriani sont: 1^o *Quæstiones disputatæ in libros 4 sententiarum*, à Milan, chez Léon Vegii, en 1510, en caractères gothiques et ensuite à Venise, l'an 1623, in-fol., par les soins du père Léon Prioli, religieux du même Ordre. 2^o *Com-*

mentaria in Psalmos, imprimés la première fois à Alcalá l'an 1524, par les soins de Jean Jonica, évêque de Burgos, sur un manuscrit de la bibliothèque du monastère de Saint-Jérôme, *los tolos de Guisando*. Comme le nom de l'auteur ne s'y trouvait pas, on lui donna celui d'inconnu, et il parut sous le même nom en 1588 et 1603, à Lyon. Mais le père Basile Angussola, religieux de l'Ordre des Carmes, trouva l'an 1600, dans la bibliothèque des Carmes de Bologne, un manuscrit divisé en cinq volumes, à la fin desquels on lisait : *Explicit lectura primæ, secundæ, etc., partis psalterii compilata per F. Michaellem de Bononia, ordinis B. M. de Monte-Carmelo inter theologos doct. parisienses minimum*. Il en trouva une autre vers le même temps dans la bibliothèque des Carmes de Venise, divisé pareillement en cinq volumes, au commencement desquels étaient ces mots : *Incipit lectura super psalterium edita et composita per F. Michaellem de Aiguanis de Bononia, sacræ theologiæ doctorem eximium, ord. Fratrum S. Dei Genitricis Mariæ de Monte-Carmelo*. Sur la première feuille de chaque volume était dépeint un professeur assis dans une chaire en habit de carme, avec des auditeurs habillés de différentes façons au bas; et à la fin de chaque volume le nom de l'auteur était aussi marqué. L'un et l'autre exemplaires furent présentés au patriarche de Venise

et à l'évêque de Bologne qui nommèrent des personnes habiles pour les vérifier sur le Commentaire imprimé à Lyon sous le nom de *l'Inconnu* sur les Psalmes. Le tout ayant été trouvé conforme par la vérification que l'on en fit, on travailla à en procurer une nouvelle édition sur ces exemplaires et sur d'autres manuscrits aussi anciens, que l'on trouve dans plusieurs bibliothèques de la ville de Bologne, marqués des mêmes inscriptions. Et de là les éditions suivantes sous le nom de leur véritable auteur; celle de Venise en trois volumes in-4°, chez Jean Guerili; le premier volume est de l'an 1600, et les deux autres de 1602. Celle de Paris, de 1626, deux volumes in-fol., de même que celle de Lyon, 1652 et 1673. Après tout cela, il doit donc paraître surprenant que Ximenès Barranco, de Madrid, ait composé trois ouvrages pour prouver que l'Inconnu sur les Psalmes est Pierre Berchorius, bénédictin du diocèse de Poitiers. Le premier de ces ouvrages est une Dissertation latine intitulée, *Incognitus per se cognitus*, etc., in-8°, Jean de Saint-Ange ayant répondu à cette Dissertation, Barranco répliqua par une seconde Dissertation intitulée : *Incognitus apertius cognitus, seu Petrus Berchorius secundò assertus auctor commentarii in Psalmos, incogniti nomine vulgati, contra primas à S. Angelo objectiones*, 1722, in-8°. Le troisième ouvrage de Barranco est, *Conclusio*

allegationis in lite super certitudine auctoris incogniti in Psalmos seu supplementum duplicis Tractatus pro Petro Berchorio vero autore editi. Les autres ouvrages d'Angriani qui n'ont point été imprimés, sont : 3° *ad Cardinalem S. Mariæ trans Tyberim insigne opus et præclarum de conceptione S. Mariæ.* 4° *Lectura super Michæam.* 5° *In Evangelium Mathæi liber.* 6° *In Evangelium Lucæ liber unus.* 7° *Postilla super Joannem.* 8° *Postillæ in Apocalypsim.* 9° *Sermones quadragesimales.* 10° *Dictionarium divinum.* C'est un Dictionnaire de la Bible où il explique tous les mots qui sont cités dans l'Écriture, mais qui ne renferme que les lettres A. B. C. 11° *In quatuor Evangelistas.* 12° *Lectura in Psalmos pœnitentiales*, in-8°. 13° *Quæstiones sententiarum*, lib. 1. 14° *Tabula moralium S. Gregorii papæ.* 15° *Tabula decreti à Gratiano compilati.* 16° *In ethicam Aristotelis.* 17° *In Valerium Maximum.* 18° *Sermonum lib. 1.* (Le père Basile Angussola, dans la Préface qu'il a mise à la tête du Commentaire d'Angriani sur les Psaumes. Trithème, *de script. eccles.* Possevin, *in app. sacr.*, tom. 2. Alègre, *Paradisi carmelitici decoris*, pag. 316. Boscius, *de Viris illustribus* ord. B. M. V. de Monte-Carmel. ; Le père Nicéron, dans ses *Mémoires*, tom. 5, pag. 392 et suiv. *Magna Biblioth. eccles.*, p. 820 et suiv.)

ANGRISAN (Jean-Antoine),

Napolitain, supérieur – général des clercs réguliers, et depuis archevêque de Sorrento, se rendit recommandable par sa science, par l'intégrité de ses mœurs et par sa vigilance pastorale. Il mourut plus qu'octogénaire en 1641. On a de lui : 1° des Tables dans lesquelles il explique tout ce qui regarde les Indulgences, à Naples. 2° Des Exercices spirituels sur les peines ou souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Naples et à Rome, in-24. Il préparait un ouvrage plus considérable, in-fol., touchant la nature des anges et des démons, qu'il aurait dédié au pape Paul v si la mort ne l'en eût empêché. (*Top.*, pag. 126.)

ANGURA ou ANCYRE, ville épiscopale de la première Galatie, diocèse du Pont ; les Arméniens y avaient un évêque de leur rit sous le catholique de Sis. Nous n'en connaissons qu'un qui assista au concile d'Adana ; savoir, Constantin.

ANI (hébr. *pauvre* ou *affligé*), lévite du nombre des musiciens qui accompagnaient l'Arche-d'alliance lorsque David la fit venir à Jérusalem. (1. *Par.*, cap. 15, v. 18.)

ANIA, fils de Sémida, de la tribu de Manassé. (1. *Par.*, c. 7, v. 19.)

ANIANE, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît située dans une petite ville du même nom, au diocèse de Maguelone, aujourd'hui de Montpellier, fondée dans le huitième siècle. (*Voy.* Saint

Benoît d'Aniane, t. 1^{er} de ce *Dictionnaire*.)

ANICET (saint), pape, succéda non à saint Hygin immédiatement, mais à saint Pie 1^{er}, et eut saint Soter pour successeur. Il gouverna l'Eglise sur la fin du règne de l'empereur Antonin et dans les premières années de celui de Marc-Aurèle. Il fut visité par saint Polycarpe, à qui il laissa la liberté de suivre l'usage de l'Eglise d'Asie touchant le jour de la célébration de la Pâque. Il lui fit même offrir le sacrifice en sa place et le congédia en paix. Il marqua une grande vigilance à conserver la foi dans sa pureté contre les hérétiques de son temps, et particulièrement contre Valentin et Marcion qui étaient venus à Rome pour la corrompre dans sa source. On croit communément que saint Anicet gouverna l'Eglise pendant environ onze ans, et qu'il mourut on ne sait de quel genre de mort l'an 171. On fait sa fête le 17 d'avril. (Eusèbe, Hensch., Tillem., Baillet, 17 avril.)

ANIEN ou ANNIEN (saint), premier évêque d'Alexandrie après saint Marc, était un cordonnier que saint Marc convertit en entrant dans la ville d'Alexandrie. Le saint évangeliste lui fit faire des progrès si rapides dans la vertu, qu'au bout de deux ans de conversion il l'établit évêque de l'Eglise d'Alexandrie, qu'il gouverna vingt-deux ans ou environ, quatre ans sous saint Marc, et dix-huit ans après

sa mort d'où est venue sans doute la différence d'opinions dont l'une lui donne vingt-deux, et l'autre seulement dix-huit ans d'épiscopat. Il mourut, comme on le croit, le 26 de novembre de l'an 86; cependant le Martyrologe romain marque sa fête au 25 d'avril, comme celle de saint Marc son maître. (Eusèbe, Tillem. *Vie de saint Marc*. Henschenius, dans la *Continuation de Bollandus*. Baillet, 25 avril.)

ANIEN, moine d'Egypte, vivait en 401. Il composa une Chronologie dans laquelle il suit quelquefois Eusèbe et quelquefois le corrige : c'est la remarque de George Syncelle.

ANIEN, diacre d'une ville appelée Celède, fut un des défenseurs de Pélagie. Saint Jérôme nous apprend qu'il avait écrit des livres contre sa lettre à Ctésiphon, dans lesquels il soutenait par des discours fort étendus les dogmes que Pélagie avait avancés. Il a traduit quinze Homélies de saint Chrysostôme, savoir, les huit premières sur saint Matthieu, et les sept Sermons des louanges de saint Paul, et a mis à la tête de ces traductions deux lettres, l'une à Orentius, l'autre à Evagélus, dans lesquelles il se déclare ouvertement contre les disciples de saint Augustin, à qui il donne le nom de *Traduciens*. On peut encore lui attribuer l'ancienne traduction de l'Homélie de saint Chrysostôme aux Néophtes qui avait été faite, comme saint Augustin le marque dans son premier

livre , contre Julien , chap. 5 , par un disciple de Pélage. Cet auteur savait bien le grec et écrit assez bien latin. Saint Jérôme l'accuse de se servir de jeux de mots. Il vivait au commencement du cinquième siècle. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Sigebert , avec celui qui a écrit le Code Théodosien du temps d'Alaric , au commencement du siècle suivant. (Saint Augustin , *contra Jul.* Saint Hiéron. Dupin , *Bibl. ecclés.* , cinquième siècle.)

ANIEN , abbé du monastère de Saint - Pierre et Saint - Paul d'Audembourg , dans le diocèse de Bruges , de l'Ordre de Saint-Benoît , a vécu vers l'an 1450 , et a composé une Chronique universelle depuis le commencement du monde jusqu'à son temps. (Valère-André , *Biblioth. Belgiq.* ; Le Mire , Vossius , etc.)

ANILEE , frère d'Asinée , tous deux juifs de la province de Babylone et de la ville de Néerdasur l'Euphrate. Ayant assemblé autour d'eux grand nombre de gens déterminés , ils se saisirent de certains pâturages qui se trouvent dans des marais que forme l'Euphrate dans l'endroit où il se divise en plusieurs branches. Ils s'y fortifièrent jusqu'à se rendre redoutables au gouvernement de Babylone qu'ils repoussèrent dans un combat. Anilée , après plusieurs guerres , fut enfin tué par les Babyloniens l'an de Jésus-Christ 40. (Joseph. , *Antiquit.* , liv. 18 , c. 12.)

ANIM , ville de la tribu de Ju-

das. C'est apparemment le bourg d'*Anam* ou d'*Anem* ou *Ancem* dont parlent Eusèbe et saint Jérôme , et qui était à l'orient d'Hébron , à huit ou dix milles de cette ville. (*Josué* , c. 15 , v. 50.)

ANIMATION , temps où l'âme est infuse dans le corps de l'homme. On tient communément que l'animation du fœtus n'arrive qu'après les quarante jours ; mais le père Jérôme Florentinus prétend que cette opinion est fort douteuse d'où il conclut qu'il faut baptiser les avortons en quelque terme qu'ils viennent. Traité intitulé : *Homo dubius , sive de baptismo abortivorum.*

ANIMAUX. Les Hébreux distinguent les animaux purs et les impurs. Ils appellent *animaux purs* , ceux qu'on peut manger et offrir au Seigneur. Ils appellent *animaux impurs* ceux qu'on ne peut ni manger , ni offrir au Seigneur. (*Levitici* , cap. 11 et seq.) Tous les animaux qui ont la corne du pied fendue en deux et qui ruminent sont purs ; tous ceux qui ont la corne du pied d'un seule pièce , ou qui ont le pied fendu et ne ruminent pas , sont impurs. Ainsi , les Hébreux n'offraient en sacrifice que la vache , le taureau , le veau , la chèvre , le bouc , le chevreau , la brebis , le belier , l'agneau. Ils ne mangeaient point de lièvre , de lapin , de pourceaux , etc. ; point d'oiseaux de proie ni de reptils ; point d'animaux pris et touchés par une bête carnassière et impure ; point d'animaux

morts d'eux-mêmes ; point de sang ; point de poissons sans écailles ou sans ailerons ; point de nerfs de la cuisse de derrière des animaux, quoique purs d'aileurs, en mémoire du nerf de la cuisse de Jacob qui fut frappé par l'ange qui lutta avec lui à Mahanaïm. (Voy. l'ouvrage de Bochart, *des Animaux de la sainte Écriture*, et les commentateurs sur le chapitre onzième du *Lévitique*.)

ANINETA, ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la province du même nom, sous la métropole d'Éphèse, a eu pour évêques ceux qui suivent : 1^o Hermogènes, disciple des Apôtres dont on a fait la fête le 3 mai. C'est peut-être celui dont parle saint Paul, 1. *ad Timoth.* 1, v. 15, qui s'étant séparé de cet apôtre se réconcilia avec lui. 2^o Théodore, au concile d'Éphèse. 3^o Modeste, à celui de Chalcédoine.

ANINYON ou ANIGNON (Michel d'), né à Saragosse en Espagne, d'une famille honnête quoiqu'obscure, cultiva les Muses dans sa jeunesse avec tant de succès, qu'il fut nommé l'*Ovide* de son temps. Il s'attacha depuis à l'étude de l'Histoire ecclésiastique et à celle de la jurisprudence et de la philosophie morale. Il prit le degré de docteur en Droit et fut consultant du Saint-Office ; charge qu'il remplit pendant quinze ans. Comme il avait souvent à disputer contre les ennemis de la primauté de saint Pierre et de l'u-

nité de l'Église, il fit sur ce sujet un ouvrage tissu du Droit, de l'Histoire ecclésiastique, des Raisons naturelles, et de la Philosophie morale. Il dit lui-même qu'il lut et qu'il relut cet ouvrage jusqu'à cent fois. Il l'acheva enfin en 1577, et le fit imprimer à Saragosse en 1578 ou 1588, in-4^o, sous ce titre : *Tractatus de unitate Ovilis et Pastoris*. On le trouve aussi dans le *Tractatus doctorum*, tom. 13, et dans la *Biblioth. pontif.* du père de Rocaberti, tom. 16, pag. 333. Aninyon était nommé évêque d'Algarve lorsqu'il mourut le 24 novembre 1654. Nicolas Antonio, *Bibl. hisp.*, pag. 103. *Magna bibl. eccles.*, pag. 470.)

ANIS ou ANET, herbe qui produit de petits grains odoriférans. Jésus-Christ reproche aux Pharisiens leur exactitude à payer la dime de l'anis, de la mente et du cumin ; ce qui n'était pas expressément ordonné par la loi ; pendant qu'ils négligeaient la justice, la miséricorde et la Foi, qui sont des devoirs essentiels de la religion. (*Matth.*, c. 23, v. 23.)

ANNA (Matthieu), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Céfalu en Sicile, s'est rendu célèbre dans le dix-septième siècle par ses poésies italiennes. On a de lui une Paraphrase poétique du psaume 118 qu'il publia en 1641 à Palerme où parut aussi la même année la tragédie de Saint-Thomas-d'Aquin et celle de Sainte-Marguerite. Il en composa encore d'autres de Saint-

André et de sainte Agnès qui n'ont pas vu le jour. Il avait publié quelques vers dès l'an 1624. On ne sait quand Anna mourut. On assure qu'il avait gagné l'estime d'Octave Branciforte, évêque de Céfalu qui l'avait fait son examinateur synodal. (Échard, *Script. ord. Præd.*, tom. 2.)

ANNALES, relation simple et nue de ce qui se passe chaque année. (Voy. les *Tablettes historiques, chronologiques, ou Chronique abrégée de l'Histoire sainte et ecclésiastique en forme d'Annales*, à Pérouse, 1757, in-4°. L'idée de cet ouvrage est prise des *Tablettes chronologiques* de M. le président Hénault.

ANNAM (François), jésuite, né à Rhodéz le 5 février 1590, enseigna la philosophie et la théologie à Toulouse, fut assistant du général, ensuite provincial, et enfin confesseur de Louis XIV. Il mourut à Paris le 14 juin 1670. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français contre les disciples de Jansénius.

ANNAT (Pierre), général de la Congrégation de la doctrine chrétienne, publia en 1700 un ouvrage théologique sous ce titre : *Methodicus ad Theologiam positivam apparatus, in quo in gratiam candidatorum positivæ et scholasticæ Theologiæ, Scripturæ sacræ, traditionis divinæ, S. Ecclesiæ Patrum sacrorum, Ecclesiæ conciliorum, pontificiarum Ecclesiæ decisionum, necnon ortarum in ecclesiâ habesum clara, brevis et expedi-*

ta delineatur idea, in-4°. Cet ouvrage est compris en sept livres : le premier est sur les prolégomènes de la théologie ; le second sur l'Écriture-Sainte ; le troisième sur la tradition ; le quatrième sur les Pères distingués par l'éminence de leur doctrine ; le cinquième sur les conciles ; le sixième sur les constitutions des Papes et sur les décisions de l'Église ; le septième sur les hérésies. Il finit par une longue Dissertation sur le Collège des cardinaux. Cet ouvrage qui est très-utile a déjà été imprimé sept fois. La septième édition, augmentée et corrigée, est de Venise en 1744, in-4°. Le père Pierre Annat était parent du père François Annat, jésuite. Il fut élu deux fois général de sa Congrégation ; savoir, en 1694 et en 1705. Il est mort plein de foi et de mérite, à Paris, le 2 février 1715, âgé de soixante-dix-neuf ans. (Journ. des Sav., 1700, pag. 423 et suiv. Journ. de Trévoux, mois d'avril 1706, art. 50.)

ANNATE, *Annata, Annuum vectigal vacantis beneficii*. L'annate est le revenu de l'année d'un bénéfice. Le pape accordait quelquefois à un évêque ou tous les fruits, ou la première année de tous les bénéfices de sa collation qui vauquaient pendant un certain temps, comme de deux ans, et cela pour lui donner moyen d'acquitter les dettes de son Église. C'est le commencement des annates. Le pape Jean XXII se les attribua pour un temps sur toute l'Église, et elles

ont enfin été rendues perpétuelles depuis Boniface ix et le schisme d'Avignon. Le concile de Bâle condamna les annates dans sa vingt-unième session, et son décret fut inséré dans la Pragmatique ; mais elles n'ont pas laissé de subsister, puisqu'elles sont nécessaires au souverain pontife pour soutenir les charges innombrables attachées à sa dignité et qui regardent le bien de l'Église universelle. Si les prêtres de l'ancienne loi payaient la dîme de la dîme au grand-prêtre, pourquoi les prêtres de la nouvelle loi ne la payeraient-ils pas au souverain-pontife ? Le concile de Trente au dix-huitième chapitre de la Réforme, sess. 23, permet aux évêques de lever un subside de charité sur les bénéfices de leurs diocèses, pour subvenir à leurs besoins. Les papes ont le même droit et par la même raison. Ainsi pensent les théologiens, même les plus sévères. L'usage des annates n'est pas uniforme partout. Elles n'avaient lieu en France que pour les bénéfices consistoriaux. Dans les autres pays, elles s'étendent à tous les bénéfices, et jusqu'aux plus petits. L'annate n'est pas le revenu effectif d'une année, mais ce qui est réglé par les anciennes taxes de la chancellerie romaine. Elle se paye avant l'expédition des bulles, à cause de la difficulté qu'il y aurait à s'en faire payer après que le bénéficiaire serait en possession. (Cabassut, lib. 5, cap. 3 ; le père Alexandre, *Hist. ecclés.*, tom. 7 et 8 ; Fleury,

Instit. au Droit ecclés., tom. 1, pag. 423. Tourneli, *Moral.*, tom. 11, p. 401. *Voy.* SIMONIE.)

ANNE (hébr., *grâce, miséricorde*, ou *qui donne*), femme d'Elcana, de la tribu de Lévi, qui demeurerait à Ramath ou Ramathaim, dans la tribu d'Éphraïm. (1. *Reg.*, c. 1, v. 2 et seq.) Elcana avait deux femmes, Anne et Phénenna. Anne était stérile, et Phénenna féconde. Un jour qu'Elcana était allé à Silo avec ses deux femmes pour y adorer le Seigneur, Anne alla seule devant le Tabernacle répandre son âme devant Dieu, et lui fit vœu que, s'il lui donnait un fils, elle le lui consacrerait absolument et pour toujours. Elle conçut bientôt après ; elle eut un fils qu'elle nomma Samuel, l'an du monde 2849, parce qu'elle l'avait demandé au Seigneur ; elle le mena au Temple après qu'elle l'eut sevré, l'offrit à Dieu entre les mains du grand-prêtre Héli, composa un cantique d'actions de grâces où elle relève la puissance de la miséricorde du Seigneur qui donne la fécondité, et qui cause la stérilité quand il lui plaît ; et puis s'en retourna en sa maison. On ne sait rien d'elle depuis ce temps. (1. *Reg.*, c. 11.)

ANNE, femme de Tobie l'Ancien, de la tribu de Nephtali, qui fut mené en captivité à Ninive par Salmanasar, roi d'Assyrie. Elle survécut à son mari dont elle exerça la patience, après qu'il fut tombé dans l'aveuglement et la pauvreté, en lui reprochant les grandes aumônes qu'il avait

faites. (*Tobie*, c. 1, v. 9 et seq.)

ANNE, fille de Raguel, cousine du vieux Tobie, de la même tribu et de la même captivité que lui. Elle était mère de Sara qui devint femme du jeune Tobie.

(*Tob.*, c. 7, 2 et seq.)

ANNE, fille de Phanuël, prophétesse, veuve de la tribu d'Asser dont il est parlé dans Saint-Luc. (*Luc*, c. 2, v. 36 et seq.) Devenue libre après sept ans de mariage, elle se consacra tout entière au service du Seigneur, ne quittant point le Temple, jeûnant et priant jour et nuit. Elle mérita de voir Jésus-Christ et de l'annoncer à tous les vrais Israélites lorsqu'il fut présenté au temple. Elle était âgée pour lors de quatre-vingt-quatre ans. C'est tout ce qu'on sait de cette sainte prophétesse. Le martyrologe romain met sa fête le premier jour de septembre; celui d'Ughellus et les menées des Grecs la joignent à celle du vieillard Siméon le 3 de février.

ANNE, mère de la très-sainte Vierge et femme de saint Joachim. Les noms d'Anne et de Joachim ne se lisent point dans l'Écriture; on les trouve dans les écrits des Pères et dans la tradition. On ne sait rien de certain ni de la vie, ni de la mort de sainte Anne et de saint Joachim. On fait sa fête le 26 de juillet.

ANNE ou *Ananus*, grand-prêtre de Jérusalem. (*Voy.* ci-devant ANANUS.)

ANNE ou *Anno*, ou *Thécémine*, épouse de Jéroboam, premier roi d'Israël. Le nom de

cette princesse ne se lit que dans le grec du troisième livre *des Rois* qui dit que Pharaon, roi d'Égypte, donna pour femme à Jéroboam qui s'était réfugié en Égypte, Thécémine, sœur aînée de son épouse. (3. *Reg.*, c. 14, v. 1 et seq.)

ANNE-COMNÈNE, fille d'Alexis Comnène, empereur, et d'Irène, vint au monde l'an 1083. Elle fut d'abord destinée en mariage à Constantin, fils de Michel Ducas. Mais ce prince étant mort, elle épousa Nicéphore Briennius. Elle se distingua particulièrement en 1118 où sa mère et son mari étant morts, elle mit toute sa consolation dans l'étude de la science et des belles-lettres. Zonare lui donne de grands éloges. Il dit que c'était une femme d'un génie supérieur, toujours appliquée à la lecture ou à la compagnie des hommes savans. Elle a écrit l'Histoire de son père depuis l'an 1069 jusqu'à l'an 1118. Cet ouvrage, qu'elle intitula *Alexiade*, est plein d'esprit et d'érudition. Il est divisé en quinze livres. Les huit premiers ont été imprimés en grec avec la version et les notes d'Hœschelius, à Augsbourg en 1610, et l'ouvrage entier a été imprimé à Paris, avec la version et les notes du même en 1651. Cette édition a été suivie de celle de M. Ducange qui l'a ornée de savantes notes. Paris, 1670, in-folio.

ANNEAU. L'anneau d'un évêque fait partie de ses ornemens pontificaux, et c'est un gage de

son mariage spirituel avec son Église. L'usage de l'anneau pour les évêques est très-ancien, puisque le quatrième concile de Tolède, tenu l'an 633, en parle. Ainsi, quoiqu'Alcuin, Amalaire et Raban n'en disent rien, on ne peut conclure de leur silence que l'anneau ne fût pas encore en usage de leur temps; mais seulement que cet usage n'était pas universel, et surtout qu'il n'était pas reçu à Rome, puisque ces auteurs parlent expressément et en détail de l'Ordre romain. (Bocquill. *Liturg. sacr.*, pag. 168.)

ANNEAU DU PÊCHEUR. Les brefs apostoliques sont scellés de l'*anneau du pêcheur*, qu'on appelle ainsi, parce qu'on suppose que saint Pierre, qui était pêcheur, en a usé le premier, et qu'il porte empreinte l'image de saint Pierre. Il n'y a que quatre cents ans que ce terme est en usage. (Gérard, Von. *Mastric. Hist. jur. eccl.*, § 402.)

ANNECI, *Annecium*, ville épiscopale et capitale du Genevois, sous la métropole de Vienne depuis l'an 1535 que Genève embrassa la religion prétendue réformée, est située sur un lac de même nom, à huit lieues au midi de Genève. La cathédrale de Saint-Pierre est très-belle. Ce nom lui fut donné par les chanoines de Genève chassés de cette dernière ville à l'époque de la prétendue réforme, et sans doute en mémoire de leur ancienne église, occupée aujourd'hui par les cal-

vinistes. La cathédrale d'Anneci était auparavant une église de cordeliers dans laquelle une partie des chanoines, au nombre de trente, et tous dans l'origine ou nobles ou docteurs, faisaient l'office, tandis que les autres occupaient des bénéfices ou desservaient les paroisses du diocèse. Le Chapitre ne jouissait plus depuis long-temps du droit de présenter trois sujets au roi de Sardaigne pour l'élection de l'évêque. C'est le prince qui le nomme immédiatement.

ANNÉE. Voyez ci-devant AN.

Les Hébreux avaient des années de quatre sortes :

1^o Une année civile, composée de douze mois, qui furent premièrement solaires et ensuite lunaires. Cette année commençait au mois hébreu *tizri*, qui répond à notre mois de septembre.

2^o L'année sainte, que l'on suivait dans l'ordre des fêtes et des cérémonies de religion. Elle commençait au mois de *nisan* qui répond à notre mois de mars; et la fête de Pâques, qui tombait au milieu de ce mois, était comme la mère des autres fêtes et le commencement de l'année sainte.

3^o L'année sabbatique, qui se célébrait de sept ans en sept ans, dans laquelle on laissait la terre sans la labourer et sans la moissonner. Ce qu'elle produisait d'elle-même pendant cette année, fruits d'arbre ou de vigne, tout était au premier saisissant, et particulièrement aux pau-

vres. Elle commençait au mois de septembre et finissait de même ; en sorte que l'on pouvait recueillir tous les fruits de la sixième année, et que l'on pouvait aussi faire les semailles pour la huitième, afin que la terre ne chômat pas deux années de suite. Dans cette même année, les esclaves hébreux étaient mis en liberté, à moins qu'ils ne consentissent à se laisser percer l'oreille en présence du juge pour marque qu'ils s'engageaient à servir perpétuellement ou du moins jusqu'à l'année du Jubilé.

4°. L'année du Jubilé se célébrait au bout de sept semaines d'années ou la quarante-neuvième année. Outre les privilèges de l'année du Jubilé, elle avait ceci de particulier, qu'elle affranchissait ceux mêmes qui avaient renoncé à leur liberté en l'année sabbatique, et qu'elle remettait en possession de leurs biens et de leurs héritages ceux qui avaient été obligés de les vendre ou de les engager.

Ces lois avaient pour but, 1° de rappeler la mémoire de la création du monde par les différentes sortes de sabbats, de septième jour, de septième année, et de sept semaines d'années ; 2° de conserver autant qu'il était possible, parmi les Hébreux, l'égalité de biens et de conditions ; 3° de marquer le souverain domaine de Dieu sur les biens et sur les personnes des Israélites, en ordonnant la communauté des biens, le repos des

esclaves, des animaux et de la terre pendant la septième année.

ANNÉE DES GRECS. *L'Année des Grecs* ou *l'ère des Séleucides*, dont il est souvent parlé dans les livres des Machabées, commençait en l'an du monde 3692 ; avant Jésus-Christ 308. Le premier livre des Machabées commence les années au printemps, et le second livre les commence en automne de l'an 3692, ainsi que les Syriens et les Arabes les comptaient.

ANNEMOND (saint), *Aimondus*, *Annemondus*, *Chane-mundus*, *Enemundus*, vulgairement saint Chaumont, évêque de Lyon, et martyr, appelé encore Dalfin ou Dauphin, était fils de Sigon ou Sigues ; gouverneur de Lyon du temps de Dagobert 1^{er} et de Clovis II. Son mérite le fit choisir pour évêque de Lyon après la mort de Vivence, vers le milieu du septième siècle. Doux, humble, prudent, capable, juste, plein de zèle et de vigilance, il remplit avec exactitude tous les devoirs d'un vrai pasteur. L'an 659 ou 660, sous la régence de sainte Bathilde, veuve du roi Clovis II, un ministre de la cour lui imputa un crime d'État, et lui fit donner ordre, comme de la part de la Reine-régente, de venir à la cour pour se justifier ; mais il le fit assassiner en chemin dans le territoire de Châlons-sur-Saône. Son corps fut transporté à Lyon et enterré dans l'église des religieuses de Saint-Pierre qui prétendent l'avoir encore aujourd'hui.

d'hui. On l'honore comme martyr le 28 septembre.

ANNEXÉ, *appendix*, ce qui est uni à un autre et qui en fait partie ou qui en est dépendant. C'est un accessoire ou appartenant d'un héritage ou d'un bénéfice, en conséquence de l'union qui en a été faite à cet héritage ou à ce bénéfice. Les annexes qu'un testateur fait de son vivant à l'héritage qu'il a légué sont comprises dans le legs.

On distingue deux sortes d'annexes de bénéfices. Il y en a qui étaient par leur fondation des titres de bénéfices, lesquels ayant été unis à d'autres bénéfices ont cessé par l'union d'être des titres distingués des bénéfices auxquels ils ont été unis. D'autres, qu'on appelle improprement annexes, n'ont point été des titres de bénéfices, mais ne sont et n'ont été que des terres et dépendances d'un bénéfice qui sont situées dans un autre diocèse que celui du chef-lieu. Dans plusieurs cas, on suit des règles différentes à l'égard de ces deux sortes d'annexes. (*Mém. du Clergé*, t. 8, p. 1199.)

Les prêtres qui desservent les annexes ou églises succursales sont à la charge des décimateurs. C'est la disposition des arrêts, et entre autres de celui du parlement de Paris qui fut rendu le 6 mars 1663. (*Mém. du Clergé*, t. 3, p. 1161.)

On a agité dans plusieurs assemblées du clergé, si un bénéfice qui a des annexes dans plu-

sieurs diocèses doit être imposé dans tous les diocèses où sont ses annexes. L'assemblée de 1655 a réglé que la taxe des annexes sera faite aux chefs-lieux seulement, t. 8, pag. 1212, 1213.

ANNIBAL, d'*Annibaldi*, d'*Annebauld*, Romain, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, après avoir enseigné la théologie à Paris, fut maître du sacré palais sous les papes Alexandre IV et Urbain IV. Ce dernier le fit cardinal au mois de mai de l'année 1262. Il mourut dix ans après. Il a écrit un commentaire sur les quatre livres du Maître des Sentences, imprimé sous le nom de saint Thomas d'Aquin dans le recueil de ses œuvres. (*Chron. ord. FF. Præd.* Dupin, *Bibl. eccel.*, treizième siècle. Échard, *Script. ord. Præd.*)

ANNIBAL, cardinal-prêtre du titre de Saint-Clément, camérier de la sainte église romaine et archiprêtre de la basilique du Vatican, fut envoyé à Vienne en Autriche, en qualité de nonce extraordinaire, l'an 1710, et assista l'année suivante à l'élection du successeur de l'empereur Joseph qui se fit à Francfort. De retour à Rome, il fut promu au cardinalat par le pape Clément XI le 23 décembre 1711. Il publia en 1727, in-fol., chez Antoine Fantauzzi, imprimeur à Urbin, l'ouvrage suivant : *Menologium Græcorum jussu Basilii Imperatoris græcè olim editum, munificentia et liberalitate S. P. Benedicti XIII. in tres partes divisum. Nunc pri-*

mum græcè et latinè prodit studio et operâ Annibalis, etc. *Magna bibl. eccles.*, pag. 473.)

ANNIUS ou JEAN NANNI, naquit à Viterbel'an 1434. Ayant embrassé l'institut des Frères Prêcheurs dans sa patrie, il s'adonna à l'étude avec tant de zèle et de succès qu'il devint fort habile dans les sciences divines et humaines; également versé dans les langues et les lettres latine, grecque, hébraïque, arabe et chaldaïque, il porta loin la connaissance des saintes Écritures, de la Théologie et de l'Histoire. Les différens emplois qu'il remplit dans son Ordre ne l'empêchèrent pas d'écrire beaucoup et d'exercer avec fruit le ministère de la parole. Sa probité, ses prédications et quelques uns de ses écrits lui avaient fait une si grande réputation, qu'honoré de la confiance particulière de deux papes, il était considéré à la cour de Rome comme l'un des plus habiles et des plus recommandables personnages de son siècle. Selon quelques auteurs, Annius a fait des commentaires sur tous les livres historiques de la *Bible*, sur les Psaumes, sur les Prophètes et sur les Épîtres de saint Paul. Il fait lui-même mention de quelques uns de ses ouvrages. Mais les deux premiers qu'il publia et qui lui firent beaucoup d'honneur furent son *Traité sur l'Empire des Turcs* et celui qu'il intitula: *des Triomphes que les Chrétiens remporteront un jour sur les Mahométans et les Sar-*

rasins. Ce dernier ouvrage dédié au Pape Sixte IV et adressé à tous les rois, aux princes et aux républiques du monde chrétien, n'est qu'un recueil de ses explications ou de ses réflexions sur le livre de l'*Apocalypse*. Il les avait prêchées dans l'église de Saint-Dominique à Gênes en 1471. Cet ouvrage qui a eu plusieurs éditions, et dont on conservait un manuscrit dans la bibliothèque de Colbert, est divisé en trois parties. Dans la première l'auteur fait un précis de tout ce que les interprètes catholiques avaient écrit avant lui sur les quinze premiers chapitres de l'*Apocalypse*. Dans le second, il donne ses propres réflexions depuis le seizième chapitre jusqu'à la fin du même livre, et il entreprend de prouver que le faux prophète Mahomet est le véritable antéchrist prédit par saint Paul, et dont saint Jean décrit tous les caractères; car, dit-il, quoique ce faux prophète soit mort, sa secte impie vit encore; elle fait des progrès contre le peuple de Dieu, et elle durera jusqu'à ce que, selon le septième chapitre de Daniel, le règne soit donné par le Très-Haut au peuple des Saints, c'est-à-dire aux chrétiens. La troisième et dernière partie de cet ouvrage n'est qu'une récapitulation abrégée de ce que l'auteur avait déjà publié dans son *Traité de l'Empire des Turcs*. Rien n'a rendu Annius plus célèbre que ses dix-sept livres d'antiquités où il avait prétendu donner les ouvrages de

Berosé, de Marsyle de Lesbos, de Caton, de Sempronius, d'Archilocus, de Xénophon, de Mégasthènes ou Mégasthènes, de Manethon, ancien prêtre d'Égypte, de Quintus Fabius Pictor, de Philon, de Frontin, et un fragment de l'Itinéraire de l'Empereur Antonin. Il avait ajouté ses commentaires sur la plupart de ses ouvrages; il en avait fait aussi sur les vingt-quatre premiers rois d'Espagne et sur l'antiquité de cette monarchie. C'est à l'occasion de ces découvertes et de ce travail que les plus savans hommes du seizième et du dix-septième siècle se sont échauffés pour ou contre notre auteur. Plusieurs s'inscrivirent en faux contre tout ce qui avait été publié en ce genre par Anniius. Persuadés que les véritables ouvrages de ces anciens écrivains ne subsistaient plus, ils ne pouvaient regarder que comme des pièces fausses et supposées celles qu'on faisait paraître sous leurs noms: et les Commentaires d'Annius sur des écrits de cette nature devaient naturellement tomber dans le même décri. Pineda, André Schot, Goropius, Louis Vivez, Espagnol, Gaspard Barreiros, Portugais, le savant Vossius, Melchior Cano et plusieurs autres ont entrepris de montrer la fausseté de toutes ces pièces, et ils ont parlé très-indignement de Jean Anniius qu'ils ont appelé un fourbe et un imposteur. Celui-ci a eu aussi d'illustres défenseurs; Jean Nacler, Jean Driedo, Valère Anselme, Michel

Médina, Jean Lucide, Léandre Albert, Sixte de Sienné, Alphonse Maldonat, Thomas Mazza, Sigonius, Vergara, chanoine de Tolède, et quelques autres écrivains de réputation se déclarèrent hautement en faveur d'Annius. Quelques uns le firent avec beaucoup de chaleur; ils ne prétendirent pas le défendre comme un homme accusé; mais en rétorquant contre ses adversaires tous les reproches qu'on lui faisait, ils les accusèrent à leur tour d'infidélité, de mauvaise foi ou de supercherie. Au reste, il est très-possible que tous ses écrits attribués à d'anciens auteurs soient fabuleux et supposés, sans que notre écrivain soit lui-même coupable de cette supposition. En effet, Léandre Albert, dont la probité n'est pas moins connue que l'érudition, assure qu'il avait vu autrefois à Viterbe les vieux manuscrits d'où Anniius avait tiré une partie de ces pièces. Anniius lui-même déclare que le père Mathias, provincial de son Ordre en Arménie, passant à Gênes où il était prier, lui avait fait présent du manuscrit de Berosé. Que l'un et l'autre (celui qui faisait le présent et celui qui le recevait) aient été trompés en prenant pour le véritable ouvrage de Berosé une pièce beaucoup moins ancienne, cela se peut; et dans ce cas on accuserait Anniius de trop de crédulité, sans lui imputer le crime de fourberie. Pour prouver en effet la prétendue imposture, un homme sage ne voudra jamais s'ap-

puyer sur un conte assez ridicule qu'Antoine Augustin rapporte que sur la foi de Latinus Latinus de Viterbe. Il prétend qu'Annius faisait secrètement graver sur le marbre des inscriptions de sa façon et qu'il avait soin de cacher ensuite avec le même secret dans des vignes près de Viterbe. Quelque temps après, dit-il, il faisait creuser dans le même endroit; et trouvant ces inscriptions qu'il avait lui-même cachées, il les portait en triomphe aux magistrats, leur faisant accroire que leur ville était beaucoup plus ancienne que celle de Rome et qu'elle avait été bâtie par Isis et Osiris qui avaient vécu plus de deux mille ans avant Romulus. Mais qui ne voit que tout ce récit n'est en effet qu'un conte puérile, une fable qu'on ne saurait rendre vraisemblable? On doit d'abord remarquer que Latinus était né plusieurs années après la mort d'Annius, s'il n'a pas lui-même inventé le conte qu'il nous débite, du moins aurait-il dû nous apprendre de qui il le tenait. Il est vrai que du vivant d'Annius, et encore après sa mort, on a trouvé une quantité prodigieuse de pièces de marbre aux environs de Viterbe; mais si on va s'imaginer que Jean Annus avait fait enterrer tous ces morceaux de marbre, qu'on nous dise d'où il les avait tirés? comment il était venu à bout de les faire tailler, graver, transporter et cacher dans les vignes de plusieurs particuliers, toujours dans le plus

grand secret et à l'insu de tous ses compatriotes? Tout cela demandait le concours de bien des personnes; il fallait d'ailleurs endommager les vignes pour enfouir les marbres. Le secret pouvait-il être gardé? Cela, dit-on, a été fait si secrètement, que personne ne l'a su du vivant d'Annius, et que les magistrats y ont été surpris: voilà le fondement des reproches de fourberie et d'imposture dont on a chargé Annus: je ne sais si cela fait assez d'honneur au jugement de ceux qui se livrent ainsi à leur imagination, ou qui ne craignent pas de suivre celle des autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jean Annus, constamment estimé en Italie, surtout à la cour de Rome, ne fut jamais accusé ni soupçonné de fourberie de son vivant. Il paraît cependant bien difficile qu'au milieu d'une cour si éclairée et ne manquant pas sans doute d'envieux, dans sa patrie, il eût conservé jusqu'à sa mort une réputation qu'il aurait pris si peu de soin de ménager. Annus fut fait maître du sacré Palais par Alexandre vi qui l'estimait beaucoup. Il mourut à Rome dans le mois de novembre 1502 et fut enterré dans l'église de la Minerve. La ville de Viterbe qui le compte parmi ses plus illustres citoyens et ses bienfaiteurs, se fit tant d'honneur d'être sa patrie, que ne pouvant avoir ses dépouilles, elle lui fit dresser une statue dans la maison de ville et eut soin, plus d'un siècle après, c'est-à-dire en 1618,

de faire réparer son épitaphe. (Le père Tournon, *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 3, p. 655 et suiv.)

ANNIVERSAIRE, *Anniversarius*, mot composé d'*Annus*, année, et de *verto*, je tourne, signifie ce qui se fait tous les ans, l'an révolu, fêtes, cérémonies, prières, offices qui se font tous les ans à certain jour, comme l'anniversaire du martyre d'un saint, de la dédicace d'une église, de la consécration d'un évêque, de la mort d'un défunt pour lequel on prie. Quelques auteurs ont rapporté l'origine des anniversaires pour les morts au pape Anaclét qui monta sur la chaire de Saint-Pierre le 7 septembre de l'an 83. Quoi qu'il en soit de cette origine, on ne peut douter que les anniversaires pour les morts ne soient fort anciens dans l'Eglise, puisque Tertullien qui mourut vers l'an 245 en parle en ces termes dans son livre de la Couronne du Soldat: *Oblationes pro defunctis, pro natalitiis annua die facimus*. Les fidèles qui ordonnaient des anniversaires laissaient des fonds tant pour l'entretien des églises que pour le soulagement des pauvres, à qui l'on distribuait ce jour-là de l'argent et des vires, et l'on peut regarder comme des traces de ces distributions le pain et le vin qu'on porte encore aujourd'hui à l'offrande dans ces anniversaires.

ANNOLDE, prévôt de l'église d'Hildesheim, et ensuite abbé

de Lubec à Fleury, sous les règnes des empereurs Philippe et Othon IV. Il est auteur d'une continuation de la chronique des Slavons faite par Helmode depuis l'an 1171 jusqu'à l'an 1209. Cet ouvrage a été imprimé à Lubec en 1659, plus ample que dans la première édition d'Helmode de Francfort, de l'an 1556, où il n'y avait que les neuf premiers chapitres. Il y manquait néanmoins les quatre derniers chapitres qui ont été donnés par Mecbonius avec les opuscules historiques imprimés à Helmstad l'an 1660. Vossius remarque que cet auteur est digne de foi dans ce qu'il rapporte de l'histoire des Slavons, mais qu'il n'en est pas de même de ce qu'il écrit des histoires d'Italie, de Sicile et de Grèce. (Dupin, treizième siècle.)

ANNON (saint), archevêque de Cologne, était d'une famille honnête dans la haute Allemagne. Après avoir suivi quelque temps la profession des armes, il embrassa l'état ecclésiastique par le conseil de son oncle, chanoine de Bamberg. L'empereur Henri III, dit le Noir, charmé de son mérite, le fit venir à la cour qu'il édifia par sa rare vertu, et lui donna ensuite l'archevêché de Cologne après la mort d'Herman II, archevêque de cette ville, l'an 1055. Annon ne fut pas plutôt sacré qu'il s'appliqua de tout son pouvoir à connaître son troupeau, à l'instruire, le réformer, subvenir à tous ses besoins spirituels et corporels, en retranchant tout ce qu'il pouvait de

sa dépense en faveur des pauvres, des malades, des veuves, des orphelins, des étrangers, des prisonniers, des personnes abandonnées. Il réforma divers monastères, et en bâtit cinq ou six nouveaux dont le plus célèbre fut l'abbaye de Siegburg ou Sierberg, au duché de Berg ou Mons. Après la mort d'Henri III, il fut chargé de la tutelle et de l'éducation de son fils Henri IV qui le maltraita jusqu'à le bannir et le chasser de son siège, à cause de sa vigueur épiscopale à soutenir les intérêts de Dieu et de l'Eglise. Il montra toujours et partout le même courage dans la même cause, au risque très-souvent de se voir égorgé. Il mourut saintement le 4 de décembre de l'an 1075, jour auquel on célèbre sa fête. Son corps fut porté de Cologne à son abbaye de Siegburg où Dieu l'honora par divers miracles. L'histoire de saint Annon se trouve dans la chronique de Lambert de Schaffnabourg ou d'Aschaffembourg, auteur contemporain. Reinhard, abbé de Siegburg, aussi contemporain et fort connu du Saint, fit composer sa vie par un de ses religieux. Cet ouvrage est dans Surius. Voyez aussi les chroniques de Marianus Scotus, d'Herman Contract, celle de l'abbaye d'Hildesheim. (Baillet, 4 décembre.)

ANNONCE, se dit des fêtes et des autres choses qui se lisent ou s'annoncent dans le Martyrologe. A Paris et à Orléans, le diacre fait l'annonce de Pâque après la lecture de l'Evangile, le jour de

l'Épiphanie. A Vienne en Dauphiné, et en d'autres églises, l'évêque ou le supérieur annonce le jour de Pâque, en disant : *Resurrexit Dominus*, et en donnant le baiser de paix aux deux chantres qui répondent, et *apparuit Petro*. Tous les ecclésiastiques font la même chose. Chez les Grecs, depuis Pâque jusqu'à l'Ascension de Jésus-Christ, on ne se salue point autrement les uns les autres qu'en disant, *Χριστὸς ἀνέστη*, *Jésus-Christ est ressuscité*. (Moléon, *Voyag. Liturg.*, pag. 27 et 482.)

ANNONCIADE, Ordre de religieux. (*Voy.* SERVITES.)

ANNONCIADE, Ordre de chevalerie institué en 1350 ou 1355 ou 1360. Il fut d'abord appelé l'*Ordre du lacs d'amour*, à cause d'un brasselet de cheveux tressés en lacs d'amour qu'une femme présenta au comte de Savoie. Saint Maurice, patron de la Savoie, pendait au collier. Amédée VIII, duc de Savoie, lequel fut élu anti-pape par le concile de Bâle, sous le nom de Félix V, changea en 1491 l'Ordre du Lacs d'Amour, en celui de l'*Annonciade*; et fit mettre l'image de la sainte Vierge en la place de saint Maurice; et au lieu des lacs d'amour, il fit mettre des cordelières. On y ajouta les paroles de la Salutation Angélique. (Andrea Mendo, *de Ordinib. militar.* Forranzo, Menenio, etc.)

ANNONCIADE, Ordre de religieuses fondé à Bourges en 1448 par la bienheureuse Jeanne, reine de France, fille de Louis XI, et

femme de Louis XII, après qu'elle eut été répudiée de son consentement par ce prince, avec la dispense d'Alexandre VI. Les religieuses de l'*Annonciade* s'appellent aussi des dix Vertus, à cause des dix vertus qui éclatèrent principalement dans les dix mystères de la sainte Vierge que l'Eglise célèbre dans ses dix fêtes. Leur règle, fondée sur l'imitation des vertus de la sainte Vierge, a été approuvée par Jules II et Léon X. Elles portent un habit gris, un scapulaire rouge, une croix d'or ou d'argent doré pendue au cou, et un anneau d'or au doigt. (Thaumasnière, *Hist. de Berry*, liv. 2, ch. 39. *Vie de la bienheureuse Jeanne*. Mirocus, lib. de ord. *Annonciat.*)

ANNONCIADE, autre Ordre religieux de filles appelées aussi les Célestes, *Cœlestes*, *Cœlestinae*, parce que leur habit est en partie de couleur de bleu-céleste, fondé en 1602 ou 1604 par une dame génoise, veuve, nommée Marie-Victoire Fornaro. Elles portent une robe blanche, une ceinture et un manteau bleu. Leurs constitutions, approuvées par Clément VIII, leur recommandent surtout une grande pauvreté et une grande séparation du monde. Elles ne peuvent parler aux externes que six fois l'année, et cela à leurs parens seulement du premier degré pour les hommes, et du premier et du second pour les femmes. (*Vie de la mère Victoire Fornaro*, par le père Ambroise Spinola, J. Ord. monast., tom. 4, pag. 297.)

ANNONCIADE, confrairie fondée à Rome par le cardinal de Turrecremata, pour marier des pauvres filles. C'est aujourd'hui une archi-confrairie qui donne tous les ans, le jour de l'Annonciation, 60 écus romains à plus de quatre cents filles, avec un habit de serge blanche et un florin.

ANNONCIATEUR, *Anunciator*, officier de l'église de Constantinople qui avertissait le peuple des fêtes qu'il fallait observer. (Voy. l'*Euologe*.)

ANNONCIATION, fête dans laquelle les chrétiens célèbrent la conception ou l'incarnation du fils de Dieu dans le sein de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit. L'Eglise grecque et la latine font cette fête le 25 de mars, et elle est très-ancienne dans ces deux églises. Proclus, patriarche de Constantinople, mort en 446 ou 447; saint Basile de Séleucie, mort en 445, saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire Thaumaturge et saint Augustin, ont fait des discours sur l'*Annonciation*. Il en est aussi fait mention dans le *Sacramentaire* du pape Gélase I^{er}, mort en 496; et c'est mal-à-propos que quelques écrivains modernes, après Perkins et Rivet, forment des doutes sur les deux discours de l'*Annonciation* qui portent le nom de saint Grégoire Thaumaturge, sous prétexte que les anciens n'en ont point parlé. Ce silence des anciens, quand il est seul, mérite peu de considération lorsqu'il s'agit des ouvrages des auteurs; et pour les leur at-

tribuer avec un juste fondement, il suffit que de bons manuscrits nous les donnent comme leur appartenant. Quand l'*Annonciation* tombe en Carême, on ne jeûne point ce jour-là en Orient. (Moléon, *Voyage Liturg.*)

ANNONCIATION (Archange Gabriel de l'), Provençal, fut un des premiers qui entrèrent dans la congrégation du Saint-Sacrement, de l'Ordre de Saint-Dominique, et il y changea si bien de nom qu'on ne sait plus quel était son nom de famille. Le célèbre P. Antoine Le Quien, instituteur de la congrégation, l'employa souvent dans les missions et le prit quelquefois pour son compagnon. Après la mort du P. Antoine, arrivée en 1676, le supérieur-général de l'Ordre le fit vicaire-général, et il l'était encore en 1695. Il fit imprimer en 1682 à Avignon la vie du père Antoine Le Quien, de ses deux premiers compagnons et de deux filles pieuses, l'une religieuse de la congrégation du Saint-Sacrement, et l'autre tierciaire de Saint-Dominique. (Echard, *scr. ord. Præd.*, tom. 2.)

ANNOTATION, est la saisie qui se fait des biens d'un accusé qui est absent, après que perquisition a été faite de sa personne, et que l'huissier porteur du décret de prise de corps ne l'a pas trouvé. Les juges d'église peuvent faire exécuter leurs décrets, mais ils ne peuvent ordonner sans abus que les biens de la personne décrétée seront saisis et annotés; ils ne peuvent

pas même, en condamnant un clerc défendeur, ordonner la saisie et annotation de ses biens. (Brodeau sur Louet, lettre B, Som. 11. *Journ. des Audiences.*)

ANNOTINE. La Pâque annotine était l'anniversaire du Baptême ou le jour auquel on célébrait tous les ans la mémoire de son baptême. Durand, *in Ration. divin. officior.*

ANNUNCIACAO JUSTINIANO (Diégo da), chanoine séculier de saint Jean en Portugal, était né à Lisbonne de parens pauvres. Il prit les degrés dans l'Université de Coimbre, et étant envoyé à Rome, il y prêcha en italien avec applaudissement. De retour en Portugal, il harangua les États assemblés en 1697 pour reconnaître le prince dom Jean successeur à la couronne. Il était dès-lors nommé à l'archevêché de Cranganor; mais ses infirmités ne lui permirent pas d'aller dans son diocèse, et il fut fait grand-vicaire spirituel ou proviseur de l'archevêché d'Evora. On a quatre volumes de ses Sermons imprimés depuis 1685 jusqu'en 1713. Il est mort en 1720. (*Mémoires de Portugal.*)

ANOB, fils de Cos, de la tribu de Juda. (1 *Par.*, cap. 4, v. 8.)

ANOMEENS, du mot grec *ομοιος*, semblables, et de l'a privatif, signifie *différent*, *dissemblable*. Ce nom fut donné aux disciples d'Aetius qui, après avoir embrassé l'hérésie d'Arius, fit ensuite une secte à part. Les Anoméens niaient non-seulement que le Verbe fût consubstantiel

au Père, mais même qu'il fût d'une nature semblable, en quoi ils différaient des demi-Ariens qui niaient à la vérité la consubstantialité du Verbe, mais qui avouaient qu'il était semblable au Père. Les demi-Ariens condamnèrent les Anoméens l'an 359, au concile de Séleucie. (Sozomène, liv. 4, c. 13. Socrate, liv. 2, chap. 35. Théodoret, liv. 4.)

ANQUETIN (M.), curé de Lions, diocèse de Rouen, a écrit contre le père Lami, de l'Oratoire, au sujet de la signification qu'on doit donner au mot de pécheresse dont parle saint Luc dans l'Évangile. Le P. Lami, pour soutenir son système de l'unité des trois Maries, avait été forcé de dire que le mot de pécheresse doit ici s'entendre d'une personne souillée seulement d'impureté légale. M. Anquetin se soulève contre cette explication, et soutient que tous les Pères grecs ont entendu ce mot de pécheresse, dans cet endroit de saint Luc, d'une courtisane; que Tertullien et les Pères latins ont aussi expliqué de même le terme de *peccatrix* qui est dans la version. Les commentateurs sont presque tous d'accord là-dessus, et il n'était pas encore venu en pensée à personne d'entendre, par ce terme, une femme souillée seulement d'impuretés légales. Le P. Lami est le premier qui se soit avisé de l'expliquer; ainsi est-il croyable qu'il l'entende mieux que

tous ceux qui ont écrit avant lui? Il faut, dit M. Anquetin, examiner les preuves qu'il donne de son explication. Il prétend qu'au temps de la loi une seule impureté légale suffisait pour faire donner le nom de pécheur. On lui soutient qu'il ne peut apporter aucun passage de l'ancien Testament où l'immondicité légale, sans mépris du commandement, soit appelée péché, et que les Septante ne se servent jamais du nom de pécheur pour signifier une immondicité légale, mais pour nommer des personnes souillées de véritables péchés. Quant au nouveau Testament, on avance qu'il est certain que le mot de péché n'y est jamais employé que pour signifier une souillure intérieure de l'âme. Le père Lami n'a point répliqué à ces lettres. Elles sont au nombre de trois, et elles ne sont pas sous ma main pour indiquer au juste le temps qu'elles ont été imprimées. (Dupin, dix-septième siècle.)

ANSALDI (le père Chaste Innocent), dominicain, est né à Plaisance le 7 mai 1710, d'une très-honnête famille. Ayant fini son cours d'humanités et de rhétorique, il apprit en même temps la philosophie et les langues grecque et française. Il prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique le 6 septembre 1726, non dans le couvent de Ferrare, comme on l'a dit à son article d'après le *Journal des Sav.*, mais dans celui de Parme. Il se dis-

tingua principalement par une ardeur singulière pour l'étude , et travailla de bonne heure à se faire un fonds de richesses littéraires qui lui a servi si utilement dans la suite. En 1733, son général l'appela à Rome et lui donna une place dans les études générales de la Minerve. Il s'attacha à y cultiver l'amitié entre autres du feu cardinal Orsi, alors professeur du texte de saint Thomas dans le collège de Casanate ; et les savantes conversations de ce grand homme jetèrent pour ainsi dire , dans l'esprit du père Ansaldi, les premières semences de tous ces beaux ouvrages dont il a enrichi le monde littéraire. Il apprit aussi la langue hébraïque , et partit de Rome en 1735 pour aller enseigner la philosophie à Naples dans le couvent de Sainte-Catherine à Formelo. Il fut aussitôt admis à l'académie littéraire que M. Ruffo, ensuite évêque de Lecce, avait ouverte chez lui pour un certain nombre d'ecclésiastiques choisis. Il concourut à la chaire de métaphysique de l'Université de Naples, et l'on fut si satisfait de l'examen qu'il subit pour cette concurrence, que le roi y institua en 1737, uniquement en sa faveur, une chaire extraordinaire de théologie qu'il ne put néanmoins occuper qu'un an ; des raisons particulières l'ayant appelé ailleurs. En 1745, il fut fait premier professeur de théologie dans le couvent de Bresse , et il y enseigna jusqu'en 1748. On lui donna cette même année

la leçon de l'Écriture-Sainte dans la même maison. Il ne sortit de cet emploi que pour aller occuper en 1750 la chaire de théologie dans l'Université de Ferrare où il s'acquît beaucoup de réputation. C'est de cette Université que le roi de Sardaigne l'appela , vers la fin de l'année 1756, à celle de Turin pour y professer la théologie. La manière dont le père Ansaldi s'acquitta constamment des fonctions de cette charge, son esprit, sa pénétration , son érudition, ses divers talens, et enfin le très-grand nombre d'ouvrages qui sont sortis de sa plume, justifient assez les lumières et le choix du prince. Voici le catalogue de ses savantes productions :

1°. *Patriarchæ Josephi, Ægypti olim pro-regis religio à criminationibus Basnagii vindicata* ; Neapoli, Felix-Carolus Mosca, 1738, in-8°. Le père Calogiera a inséré cet ouvrage dans son recueil d'*opuscoli scientifici e filologici*, tom 23, pag. 134, sous ce titre, *de veteri Ægyptiorum idololatria ac moribus dissertatio, in qua Patriarchæ Josephi religio criminationibus Basnagii vindicatur* : editio altera, plurimum emendata et aucta, et réimprimée à Venise chez Simon Occhi, 1741 ; ensuite à Bresse, chez Jean-Baptiste Bossini, 1747, in-8°. M. Basnage, en parlant de l'ancienne idolâtrie des Égyptiens, au chap. 7 de ses *Antiquités hébraïques*, ou *Remarques critiques sur la République des Hébreux*, de Cu-

næus, avait représenté le patriarche Joseph comme un adroit courtisan qu'on ne peut excuser d'une criminelle condescendance pour les mœurs et la religion du peuple avec lequel il vivait. Mais le père Ansaldi fait voir ici une excellente apologie de ce saint patriarche. Il en éloigne jusqu'au plus léger soupçon de toutes ces superstitions que le protestant, par un abus trop manifeste de la critique, ose imputer à ce pieux fils de Jacob, si fidèle à la religion de ses Pères. La discussion dans laquelle entre l'auteur, répand beaucoup de lumière sur l'objet de l'idolâtrie de cet ancien peuple. Matière, comme l'on sait, sujette à bien des conjectures, et sur laquelle les savans sont encore si divisés, malgré le beau Traité que nous en a donné M. Paul-Ernest Gablontki dans son *Pantheon Ægyptiorum sive de diis eorum commentarius, cum prolegomenis de religione et theologia Ægyptiorum*; Francofurti ad Viadum, 1750, 1752, vol. 3, in-8°.

2°. *De causis inopiæ veterum monumentorum pro copia martyrum dignoscenda adversus Dodwellum dissertatio*. Madiolani, apud Josephum Ricchinum Malascotam, 1740, in-8°.

3°. *De martyribus sine sanguine altera adversus Dodwellum, in qua et Romani martyrologii loca a criminationibus Bælii vindicantur*, iisd. typis, 1744, in-8°. Ces deux dissertations qu'on a réimprimées à Ve-

nise chez Pierre Valvasense en 1756, in-4°, annoncent un écrivain fort instruit dans les monumens de l'antiquité chrétienne. Elles sont pleines de vues par rapport à l'histoire des premiers temps de l'Église, si féconde en martyrs et en confesseurs du nom de Jésus-Christ. Ces vues paraissent même telles que les aurait désirées dom Thierry Ruinart dans sa belle préface qu'il a mise à la tête de ses *Acta martyrum sincera*, et dans laquelle il a réfuté si savamment M. Dodwel, dont l'onzième dissertation sur les œuvres de saint Cyprien ne tend qu'à reproduire l'étrange paradoxe d'Onuphrius Panvinus, touchant le petit nombre de martyrs, malgré la foi de tous les ménologes et autres actes qui nous attestent le contraire. La seconde dissertation que le père Ansaldi a entreprise dans le même esprit, et aux instances réitérées de M. Philippe Argelati, offre de nouvelles lumières contre la supposition de M. Dodwel. On y prouve contre cet auteur qu'il ne faut point être surpris de ce nombre si prodigieux de martyrs qu'on a consignés dans les fastes de l'Église, et d'une infinité d'autres dont la tradition constante nous a conservé le souvenir, puisque c'était un usage assez commun à ces siècles d'accorder le nom de martyrs à tous ceux d'entre les chrétiens qui avaient souffert des tourmens et enduré mille tribulations pour la cause de Jésus-Christ, quoiqu'ils n'eussent point

expiré dans les souffrances ; et ce sont ceux que l'auteur appelle *Martyres sine sanguine*.

4°. *De Principiorum legis naturalis traditione ad Carolum Polinum S. Martini Abbatem*, libri 3; Mediolani, Joseph. Ricch. Malatesti, 1742, in-4°. La dédicace au cardinal Quirini, et la préface qui est de vingt-deux pages, sont de la façon de M. l'abbé Polini, intime ami de l'auteur. C'est à ce savant que nous sommes redevables de cette belle édition. Je ne puis mieux caractériser cet ouvrage que l'auteur nous a promis de perfectionner de plus en plus, qu'en me servant des propres termes d'un élégant journaliste. « Voici, dit-il, » de quoi exercer tous les plus » grands philosophes. L'auteur » de cet ouvrage passe en revue » tout ce qu'il y a de plus sublime et de plus relevé sur la » nature de Dieu, sur celle de » l'âme, sur la création, les natures plastiques, les principes » de la loi naturelle, et sur une » infinité d'autres questions qui » ne sont pas moins importantes que difficiles à terminer. » Il traite ces matières avec beaucoup d'habileté, et montre » partout une profonde érudition. Il y cite à propos la plupart des philosophes anciens » et modernes. Il y étale avec » beaucoup de clarté et de netteté, de précision et d'exactitude leurs sentimens, leurs » principes, et il paraît, par la » grande sagacité avec laquelle » il examine tant de différentes

» opinions, qu'il est entièrement maître de son sujet, et » qu'il l'a médité long-temps et » à loisir ». (*Biblioth. raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, pour les mois de juillet, août, etc., tom. 29, part. 1.)

5°. *De diis multarum gentium Romam evocatis, sive de obtinente olim apud Romanos deorum præsidum in oppugnationibus urbium evocatione*, liber singularis; Brixiae, Joh. Mariae Rizzardi, 1743; in-8°. Il y en a encore deux éditions de Venise, l'une de 1753, et l'autre de 1761, in-8°. L'évocation était une cérémonie que les Romains pratiquaient ordinairement en temps de guerre avec toute la solennité requise. Elle consistait à conjurer les dieux tutélaires d'une ville d'en sortir, afin qu'ils ne fussent point exposés à être profanés par le soldat lorsqu'elle était emportée d'assaut; et on leur promettait par des vœux solennels un culte plus digne d'eux, des jeux, des temples, etc., soit à Rome, soit ailleurs dans l'Empire romain. L'on s'en servait encore, dans le paganisme, quand on voulait destiner à un usage commun et profane un lieu qui était auparavant consacré au culte des Divinités. *Solent qui liberare eum locum religione volunt, sacra inde evocare*, dit Domitius Ulpien, fameux jurisconsulte. Le père Ansaldo examine, dans cette dissertation, quelle fut l'origine de cette cérémonie, ce qui y donna occasion, comment et pour quelle

fin on la pratiquait chez les Romains. Uniquement fondés sur le droit de la guerre qui adjugeait aux vainqueurs les choses sacrées comme les profanes, les Romains ne l'avaient instituée, selon l'auteur, que par des vues politiques. En effet, l'État en retirait un double avantage. Elle inspirait au soldat un courage presque invincible, persuadé qu'il était qu'après une telle cérémonie il ne pouvait plus trouver de résistance dans une ville ou un pays que ses propres dieux avaient déjà abandonné; elle servait aussi à enrichir le trésor public par les immenses dépouilles qu'on enlevait aux villes conquises. Le père Ansaldi prétend qu'elle était particulière aux Romains. Cependant, si nous en croyons Philippe Camerarius, dans ses *Médit. hist.*, centur. 2, c. 10, pag. 40, l'on en voit des traces dans l'antiquité la plus reculée. Cet auteur soutient que la malédiction que Balac, roi des Moabites, voulait faire lancer par Balaam, n'était autre chose que l'évocation que ce Roi idolâtre souhaitait qu'on mît en usage contre le peuple de Dieu pour le priver de la protection de l'ange qui le conduisait. Mais ce n'est là qu'une conjecture. (Voyez *Henrici Coccegi dissertat. juridica de evocatione sacramentorum*, ad leg. 9, § 2, ff. de rerum divin. — Bibliothèque Germanique, tom. 1, p. 27 et suiv.; tom. 2, pag. 219 et suiv.)

6°. *De forensi Judæorum buccina commentarius*; PRIXIÆ, 1745,

in-4°. Il est constant que l'usage des trompettes chez les Hébreux était d'institution divine, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné à Moïse, n° 10, 23, 4, 5, etc. Outre qu'ils s'en servaient dans la guerre et dans les combats, ils annonçaient aussi par le son des trompettes l'ouverture des années civiles, sabbatiques, et de celle de jubilé. On les employait encore pour assembler le peuple lorsqu'il s'agissait de traiter quelque affaire nationale et qu'il fallait prononcer contre des particuliers un jugement de condamnation. Notre auteur remonte à la première institution de celle qui était destinée à convoquer le peuple dans de semblables occasions. Il suit les Israélites dans le désert, sous les Juges, les Rois et dans les derniers temps de la république, et il fait bien des remarques curieuses à ce sujet. Il croit même que Jésus-Christ faisait allusion au son de cette trompette lorsqu'il prophétisa à saint Pierre qu'il le renonceraït trois fois avant le chant du coq (*Matt.*, 26, 34); c'est-à-dire, selon l'auteur, avant que le héraut sonnât de la trompette pour annoncer l'assemblée où l'on devait prononcer la sentence contre le Sauveur.

7°. *Herodiani infanticidii vindiciæ. Accedit dissertatio de loco Johannis, aliter atque habet vulgata, à nonnullis patribus lecto*, iisd. typis, 1746, in-4°. Ces deux ouvrages sont dédiés au pape Benoît xiv. Dans le premier, on met dans un beau jour ce fait

de l'histoire du nouveau Testament, nié entre autres par quelques anciens hérétiques. Le père Ansaldi remarque d'abord, avec Isaac Wossius, que la religion chrétienne n'a jamais eu de si grands ennemis que les chrétiens eux-mêmes qui n'ont pas honte de s'inscrire en faux contre les témoignages les plus favorables à cette même religion. Il a donc voulu venger ce point de l'histoire évangélique contre ceux des anciens et des modernes qui en ont attaqué l'authenticité, et il l'a fait en excellent critique. Le sujet de l'autre dissertation, est de montrer pourquoi quelques anciens Pères, comme Tertulien, saint Irénée et Vigile de Tapse, ont lu le passage de saint Jean de la manière suivante : *Qui non ex sanguine, neque ex voluntate viri, sed ex Deo natus est* ; au lieu de *nati sunt*, comme il y a dans la Vulgate et dans presque tous les vieux manuscrits. La raison qu'en donne l'auteur est que cette première leçon devait se trouver dans quelque ancienne version. Un savant abbé ayant attaqué cette seconde dissertation dans un ouvrage qui a pour titre, *De nova Johannis*, cap. 1, 2 et 13, *lectione ad P. Cast. Innocent. Ansaldi. ord. Prædic. epistola Petri Antonii Barzatti Presbyteri Brixiani*, Brixie, 1746, in-8°, notre auteur,

8°. Lui répondit par un autre livre, *de authenticis sacrarum scripturarum apud sanctos Patres lectionibus, ad Benedictum XIV. P. M.*, libri 2, Veronæ,

Augustin Curattoni, 1747, in-4°. Il y renverse les objections de son adversaire, en amenant de nouvelles preuves au secours de sa dissertation.

9°. *De futuro seculo ab Hebræis ante captivitatem cognito adversus Joannis Clerici cogitata commentarius* ; Mediolani, in regia Curia, 1748, in-8°. Cette matière est des plus intéressantes, et l'auteur n'y oublie aucun des argumens qui peuvent établir cette vérité qui regarde de si près la religion. Il aurait été à souhaiter que le père Ansaldi se fût arrêté davantage sur quelques unes des preuves qu'il emploie, mais qu'il ne semble toucher qu'assez rapidement. La promesse du Rédempteur toujours subsistante dans la postérité d'Abraham jusqu'à la venue du Messie ; promesse qui suppose nécessairement la croyance de l'immortalité de l'âme, puisqu'elle n'avait en vue que des biens à venir, exigeait sans doute une plus longue discussion. Cette preuve bien développée ne pouvait que triompher des fausses subtilités de M. Le Clerc. Il en est de cette preuve, prise de la foi des anciens Israélites dans le *Médiateur*, plus ou moins expresse, selon la différence des deux économies, comme de celle qu'on peut tirer en faveur de l'immortalité de l'âme chez le même peuple, en tant que celui-ci est, pour ainsi dire, la base générale sur laquelle porte toute la religion. « Toutes les religions du » monde, tant les vraies que les

» fausses, dit M. Bayle, roulent
 » sur ce grand pivot, qu'il y a
 » un juge invisible qui punit et
 » qui récompense après cette vie
 » les actions de l'homme, tant in-
 » térieures qu'extérieures. C'est
 » de là que l'on suppose que dé-
 » coule la principale utilité de
 » la religion. » Si cet article fon-
 » damental est donc une suite né-
 » cessaire d'un système religieux,
 » quel qu'il soit, il doit être éga-
 » lement inséparable de la révéla-
 » tion faite aux Hébreux. Autre-
 » ment, les promesses du Messie
 » sur lesquelles cette même révé-
 » lation est appuyée seraient illu-
 » soires; et sans cet objet, l'on
 » ruine absolument les fondemens
 » de la religion, soit naturelle,
 » soit révélée. Ces preuves suffisent
 » pour détruire efficacement l'hy-
 » pothèse de M. Le Clerc; car, quand
 » on laisserait à ceux qui nous
 » disputent cette vérité tous ces
 » passages de l'ancien Testament
 » qu'ils nous disent n'insinuer tout
 » au plus que d'une manière obs-
 » cure l'attente d'une rétribution
 » future; quand on dirait avec eux
 » que les promesses de la Loi n'of-
 » frent, selon la lettre, que des ré-
 » compenses purement temporel-
 » les; quand on leur abandonne-
 » rait enfin toutes ces preuves auxi-
 » liaires qu'on peut apporter en
 » faveur de ce dogme, que résul-
 » terait-il de ces concessions? S'en-
 » suivrait-il que la religion judaï-
 » que n'avait pour objet que des
 » promesses de cette nature, et
 » qu'elle ne tenait point au dogme
 » d'une vie future? L'essence de la
 » religion n'a jamais changé. Elle

est toujours la même, elle l'a
 été, et le sera dans tous les âges.
 La loi judaïque qui ne fait qu'un
 même corps avec elle, est encore
 nécessairement liée avec cette
 alliance de grâce, faite avec nos
 premiers Pères, renouvelée en-
 suite avec les anciens patriarches,
 prédite et prêchée par les pro-
 phètes, accomplie enfin par no-
 tre divin Sauveur qui l'annonce
 à toute la terre. En considérant
 donc la religion judaïque sous
 ces différens rapports, on peut
 peser, apprécier et combiner le
 degré de lumière qu'eurent les
 anciens Israélites sur la vérité en
 question. En nous tenant à ces
 deux principes lumineux, qu'on
 ne saurait trop inculquer, nous
 n'appréhendons plus les attaques
 de M. Le Clerc, ni même les vai-
 nes tentatives d'un nouvel au-
 teur assez célèbre dans la répu-
 blique des lettres qui a poussé
 cette hypothèse encore plus loin
 qu'aucun de ceux qui l'avaient
 adoptée avant lui. C'est ce qu'a
 fait M. Warburton dans son livre
 intitulé : *The divine legation of*
Moses, etc.; c'est-à-dire : « La
 » divinité de la mission de Moï-
 » se démontrée suivant les prin-
 » cipes d'un déiste religieux,
 » par la considération que le
 » dogme des récompenses et des
 » peines d'une autre vie n'est
 » point enseigné dans l'écono-
 » mie mosaïque; » à Londres,
 » chez Fletcher Gyles, 1738-1741,
 » vol. 2, in-8°. Cet ouvrage, que
 » le père Ansaldi ne paraît point
 » avoir connu, est rempli, il est
 » vrai, de sublimes traits de génie;

l'on y voit de grands effets d'une belle imagination, et une littérature immense : mais y reconnaît-on l'excellent auteur de la dissertation sur les tremblemens de terre et les éruptions qui firent échouer le projet formé par l'empereur Julien, de rétablir le temple de Jérusalem, etc., traduite de l'anglais, et imprimée à Paris en 1754, vol. 2, in-12? Les vues neuves en matière de religion seront toujours dangereuses; aussi l'hypothèse de M. Warburton ne donne que trop de prise au juif, au libertin et au déiste, bien loin de les guérir de leurs préjugés. Son système, d'ailleurs mal assorti faute d'harmonie et d'union entre les diverses parties qui composent cet ouvrage, et que l'écrivain aurait dû faire tontes concourir au même but et au même dessein, afin qu'elles pussent servir d'appui à sa démonstration; ce système, dis-je, ne peut qu'énervier les preuves de la divinité de la religion judaïque, quoi qu'en dise un savant journaliste qui le comble d'éloges et le juge le seul propre à combattre vigoureusement ce que les incrédules opposent à la divinité de la mission de Moïse. (Voy. *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*, pour les mois d'octobre et de novembre, etc., 1758, t. 10, 2 part., p. 468, etc.) Qu'il aurait été beau de voir le père Ansaldi se mesurer avec un si illustre écrivain ! Son ouvrage en serait bien plus utile à la religion.

10°. *De diptycho Quiriniano epistola ad Emin. Cardinalem Quirinum*, imprimée dans le onzième tome du Recueil du père Calogiera, pag. 187.

11°. *De dypticho Quiriniano epistola secunda ad Eminen. Card. Quirinum*; Brixiae, Jacob Turlini, 1749, in-4°, et insérée dans le quarante-deuxième tome du même recueil, pag. 237. Il était question d'examiner ce que représentaient les deux tablettes d'ivoire d'un ancien dyptique qui appartenait à cette Eminence, et sur chacune desquelles l'on voit deux jeunes personnes, avec un génie entre autres, dans un bas-relief très-artistement travaillé. Ce dyptique a exercé la plume de beaucoup d'antiquaires, et le père Ansaldi conjecture que ce sont les épousailles d'Arcadius et d'Eudoxie, qu'Eutrope, l'un des eunuques de cet empereur, lui fit donner en mariage, afin de prévenir les dessein ambitieux de Rufin, préfet du prétoire, qui voulait faire épouser sa propre fille à ce prince. La seconde lettre sert de réponse à la critique de M. l'abbé Joseph Bartoli qui avait censuré la première lettre de notre auteur, qui abandonne dans celle-ci son premier sentiment, et pense qu'une des tablettes représente le poète Cornélius-Gallus sous l'attitude d'Adonis, et la fameuse courtisane Cythéris, sous la figure de Lycoris que ce poète avait chantée dans ses *Élégies*. Il trouve dans l'autre, Marc-Antoine avec sa Cythéris.

12°. *De Tarsensi Hercule in viridi jaspide insculpto ad clariss. V. Albertum Mazzolinum Abbatem Casinensem epistola*; iisdem typis et anno, in-4°.

13°. *Oratio habita in Athenæo Ferrariensi dum publicæ sacræ theologiæ professoris munus suscipiretur*, anno 1750; Ferrariæ, Joseph Barberius, 1750, in-4°.

14°. *Altera (oratio) habita in eodem Athenæo*, anno 1751, iisdem typis, 1751, in-4°.

15°. *De Baptismate in Spiritu sancto et igne commentarius sacer philologico-criticus, cui accedunt orationes duæ in Athenæo Ferrariensi habitæ*; Mediolani, in regia curia, 1752, in-4°. Ce fut M. Philippe Argelati, savant de Bologne, qui procura cette édition que l'on date de 1753 dans le *Journal des Savans*, août, 1755, pag. 127, mais c'est une faute d'impression. Il est dit dans saint Matthieu, chap. 3, v. 2, que saint Jean voyant plusieurs des Pharisiens et des Sadducéens qui venaient pour recevoir son baptême, il leur dit : *Pour moi, je vous baptise dans l'eau...; mais celui qui viendra après moi, vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu.* Le père Ansaldi entreprend d'éclaircir dans cette Dissertation quel est le vrai sens de ce passage. Il réfute d'abord Milius qui avait soupçonné que le terme de *feu* avait été ajouté au texte de saint Matthieu, et vient ensuite aux différentes explications des commentateurs sur ce même passage. Notre auteur n'est rien

moins que satisfait de tout ce qu'on trouve dans les interprètes : il prétend qu'on ne peut expliquer ce double baptême sans avoir égard à une ancienne tradition, généralement répandue dans ceux des juifs de cet âge, auxquels saint Jean veut bien en rappeler le souvenir, et pour se conformer aux idées de ce peuple, et pour l'exciter à la pénitence. Or, cette tradition portait qu'Élie devait venir en personne avant la naissance du Messie; qu'il remettrait les choses dans le premier état; que la présence du Très-Haut dans le Temple (*la Schechinà*), les dons des miracles et de la prophétie, en un mot, les mêmes phénomènes miraculeux qui avaient eu lieu lorsque subsistait le Temple de Salomon, tout cela serait rétabli par ce prophète du Seigneur dans le temps du second Temple. C'est ainsi que, selon les juifs, le prophète Élie devait préparer les voies à ce Messie, l'attente d'Israël et des nations. Le père Ansaldi entre ici dans le détail et traite divers points d'antiquités hébraïques, et plusieurs questions qui, à la vérité, paraissent avoir plus ou moins de rapport à sa matière, mais qui ne peuvent que contenter la curiosité du lecteur. Entre un grand nombre d'écrivains qu'il trouve sur ses pas, il s'élève principalement contre le docteur Burnet sur ce qu'il avait avancé touchant la conversion future des juifs et l'erreur des Millenaires. Enfin, il soutient que saint

Jean a en vue , non Élie , ainsi que les juifs se l'imaginaient , mais le Messie lui-même qui devait être la gloire et la splendeur de ce second Temple ; et l'avènement duquel serait marqué par une foule de prodiges les plus éclatans et aussi sensibles que ceux qui furent opérés sous l'économie mosaïque , mais dont l'on ne voyait plus aucune trace chez les juifs depuis la captivité de Babylone. Et comme l'apôtre saint Paul dit des Israélites (1. Corinth. 10, v. 2.), *qu'ils furent tous baptisés dans la nuée et dans la mer* ; en ce que ces deux miracles démontraient la vérité de la mission du législateur des Hébreux , et qu'ils étaient en même temps des signes assurés de cette ancienne alliance que le Seigneur voulait contracter avec son peuple sur le Mont-Sinai : de même ceux qui voulaient être admis à l'alliance de grâce , saint Jean les appelle baptisés *dans l'Esprit saint et dans le feu* , à cause qu'ils seraient initiés dans ce nouveau pacte , dans ce baptême du Rédempteur des hommes , à la vue de certains phénomènes miraculeux qui constataient la venue du Messie et la divinité de sa mission. Par là , l'établissement de l'une et de l'autre dispensation devait être attesté par des prodiges à peu près semblables. Par ce double baptême , le divin précurseur ne veut donc insinuer autre chose , sinon que l'église du Christ et les fidèles qui la composeraient seraient consacrés par les mêmes

doux de miracles et de la prophétie , mais d'une manière plus relevée et plus excellente que ne l'avait été l'église de l'ancien Israël , ainsi que le témoignent l'Histoire de l'Évangile , les Actes des Apôtres , et les premiers siècles du Chritianisme.

16°. *De sacro et publico apud Ethnicos pictarum tabularum cultu adversus recentiores Græcos dissertatio* ; Venetiis , Petr. Valvasens. , 1753 , in-4°. Pour juger de cet ouvrage qui est plein d'érudition , on peut consulter une lettre de l'auteur à M. Jean Lami , insérée dans les *Novelle letterarie di Firenze dell'anno 1751* , pag. 825. Le père Ansaldi dit qu'il y attaque les Grecs modernes , et montre combien ils sont inconséquens , puisqu'ils ne veulent point tolérer l'usage des statues dans leurs églises , tandis qu'ils y permettent celui des peintures. Il parle encore dans cette lettre du discours qu'il prononça à Ferrare en 1750.

17°. *Oratio habita in Athenæo Ferrariensi* , anno 1752 , Venetiis , Simon Occhi , 1752 , in-4°.

18°. *Altera ibidem habita in dedicatione publicæ bibliothecæ* , anno 1753 ; Ferrariæ , Joseph Barberius , 1753 , in-4°.

19°. Un ouvrage manuscrit dont voici le sujet , ainsi que l'auteur l'a exposé dans un article d'une lettre insérée dans les *Novelle letterarie di Firenze* , an 1753 , col. 521 , 522 , 523 et suivantes.

1° *Flaviï narratio opposita Vandalæi* ; 2° *Josephî narrationis veritati nil officere ethnicorum*

scriptorium silentium ; 3° *Continuatio ejusdem argumenti de historiis à Vandalæo allegatis* ; 4° *Veterum in rem nostram testimonia. Consilium Vandalæi : discrimen inter narrationem Josephi et Aristæanæ* ; 5° *Judæos in societatem adscitos fuisse ab Alexandro, cujus itineris Jerosolyma epocha cum historia reliqua confertur* ; 6° *De Alexandri somnio, Judæorum occurso ; regisque ingressu Jerosolyma* ; 7° *Qui potuerit Alexander, in lumina pontificis, Dei nomen adorare, eidemque sacrificium offerre in Templo, Jerosolymam*. 8° *De Jerosolymitano oraculo et sado* ; 9° *De profectione Alexandri ad oraculum Ammonis, quæ confert maximè ad vindicandam profectionem ejus Jerosolymitanam*. Ce manuscrit était tout prêt pour l'impression, dont s'était chargé M. Lancelot, imprimeur de Bergamo, et qui avait envoyé le manuscrit à Venise pour en obtenir les approbations requises. On les avait déjà accordées, mais ce manuscrit passa ensuite par tant de mains, qu'enfin il a disparu sans que le père Ansaldi ait pu découvrir, malgré ses recherches, ce qu'il était devenu. Si on venait à le publier, il est bon que le public sache à qui il appartient.

20°. *Vindicæ Maupertuisianæ ab animadversionibus viri clarissimi Francisci Mariæ Zanotti, quibus quantum philosophiæ morali Stoicorum religio præstet in infelicitate vitæ minuenda demonstratur* ; Venetiis,

Petr. Valvensens., 1754, in-4°. Cette défense a été traduite en italien par M. Laurent Dorigli, et se trouve dans le premier tome du Recueil italien de Traités de divers auteurs, concernant la religion naturelle et la morale de la philosophie chrétienne et stoïcienne. Le père Ansaldi y soutient avec force l'opinion de M. de Maupertuis touchant le peu de consistance des principes de la morale des stoïciens, que le philosophe français avait remarquée dans son *Essai de Philosophie morale*. M. Zanotti qui avait critiqué cet essai, n'eut pas lieu d'être fort content de cette défense. Il voyait avec une extrême peine que le professeur de Ferrare y déprimait trop la morale de ces prétendus sages du paganisme. Il crut donc qu'il devait la remettre en honneur, en réfutant cet ouvrage du père Ansaldi. Ainsi l'on engagea une dispute qui devint assez vive, et à laquelle prirent part plusieurs savans d'Italie, et même le grand pape Benoît xiv qui s'intéressait beaucoup à la réputation de M. Zanotti, secrétaire de l'académie des Sciences de Bologne. Cependant le père Ansaldi entreprit l'Apologie de ses *Vindicæ*, dans une lettre qu'il écrivit à M. Zanotti pour servir de réponse aux trois discours que cet académicien venait de faire imprimer contre la défense de M. de Maupertuis. (*Lettera al signor dottor Francesco Maria Zanotti, in risposta à i tre discorsi ; da quest ultimo stampati contro la*

difesa del signore di Maupertuis; Venezia, Pietro Valvasense, 1755, in-8°.) Cette lettre déconcerta un peu le savant académicien ; il est même probable que la dispute se serait enfin terminée, si M. Zanotti n'eût trouvé un apologiste des plus zélés dans le père Schiara, dominicain, alors bibliothécaire de Casanate, et aujourd'hui secrétaire de la congrégation de l'*Indice*. Le père Ansaldi avait envoyé à ce révérend père ses *Vindiciæ*, et l'avait prié de lui dire ingénument ce qu'il en pensait. Quoique le bibliothécaire n'eût point vu les trois discours de M. Zanotti et la réponse du professeur de Ferrare, deux pièces absolument nécessaires pour se mettre mieux en état de juger de ce procès, il examina à fond l'objet de la controverse entre les deux auteurs ; il ne dédaigna pas même le plus menu détail, et discuta le tout en bon critique et en profond métaphysicien. Il mit enfin son sentiment par écrit en forme de lettre qu'il adressa au père Ansaldi ; et ce qui est honorable à notre auteur, c'est qu'il voulut lui-même la rendre publique, toute contraire qu'elle lui fût ; il le fit cependant avec la permission du père Schiara, mais il l'accompagna d'une longue préface dans laquelle il s'efforçait de montrer que le bibliothécaire fuyait le point de la question, et il accumulait d'autres preuves en faveur de sa défense. Cet ouvrage a pour titre : *Parere del Padre Pio Tommaso*

Schiara dell' ordine de' Predicatori sopra il libro intitolato, Vindiciæ Maupertuisianæ, diretto al Padre Casto Innocente Ansaldi dello stesso ordine; Venezia, Pietro Valvasense, 1756, in-4°, pag. 184, sans la préface du père Ansaldi qui en contient vingt-une d'un plus petit caractère ; le même imprimeur l'a inséré dans son Recueil des Traités de divers auteurs, etc., qui renferme en deux volumes in-4°, qui parurent à Venise en 1756, 1757, différentes brochures qu'on publia dans ce temps-là. On peut consulter les *Novelle letterarie di Firenze*, où il est des annonces et des extraits de tout ce qu'on s'est opposé de part et d'autre. Voyez aussi la *Lettera sopra il parere del Padre Schiara e la prefazione del P. Ansaldi intorno alle dispute insorte fra il P. Ansaldi ed il signor dottot Zanotti, pel Trattato di filosofia morale di Maupertuis, presidente della reale academia di Berlino*, c'est-à-dire, *Lettre sur l'avis du père Schiara, et la préface du père Ansaldi, au sujet des disputes qui se sont élevées entre celui-ci et M. Zanotti, à l'occasion du Traité de la philosophie morale de M. de Maupertuis, président de l'académie de Berlin* ; à Lucques, Vincent Giuntini, 1756, in-12. L'on a soupçonné avec quelque fondement que M. Zanotti était l'auteur de cette lettre qu'on attribue dans un petit avertissement à un religieux de Bologne, du moins lui est-elle toute favorable. Il y

a aussi une lettre italienne du père Ansaldi à M. Zanotti, datée de Ferrare le 15 d'avril 1755, sans lieu d'édition. Elle roule sur une autre lettre posthume du cardinal Quirini, que notre auteur jugea à propos de traiter d'apocryphe, mais que M. l'abbé Antoine Sambuca prouva par des actes authentiques être effectivement de ce cardinal, dans sa lettre à M. Zanotti. Du reste, il est parlé de cette controverse dans le *Journal des Savans* et dans celui de Trévoux. Voyez aussi le *Journal Encyclop.* de M. Rousseau; le *Journal Étranger*; le treizième tome de la *Bibliothèque impériale*, de M. Formey; et le onzième tome des *Mélanges littéraires et philosophiques*, Berlin, 1756. Qu'il me soit permis de remarquer en passant, à l'occasion de cette controverse, que pour peu qu'on ait étudié le système des anciens, il semble que c'est encore ici une de ces questions qui peuvent, à certains égards, souffrir le pour et le contre. Il en est de l'hypothèse stoïcienne, comme de celles des autres philosophes théistes, que l'on ne connaît peut-être jamais à fond, à cause de l'éloignement des temps, ou plutôt à cause des monumens dont nous manquons. Il est vrai que parmi ceux qui ont parlé des sentimens des philosophes, comme Platon, Occellus Lucanus, Aristote, Xenophon, Cicéron, Lucrèce, Plutarque, Sexte Empirique, Sénèque, Epictète, l'empereur Antonin, Diogène de Laërce, Por-

phyre, Plotin, Jamblique, et autres écrivains du paganisme qu'il serait inutile de nommer; et parmi ceux de l'Église, saint Justin, martyr, Athénagore, Tactien, Hermias, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Arnobe, Lactance, Eusèbe de Césarée, saint Épiphanes, saint Augustin, etc.; il est vrai, dis-je, que, dans tous ces auteurs, il est d'excellens morceaux qui jettent un grand jour sur les différens systèmes des anciens philosophes. Ils y sont en partie éclaircis et quelquefois réfutés assez au long. Ce sont là, je pense, les sources les plus communes où l'on doit puiser ce que l'on a pensé dans le monde païen sur ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé dans l'ordre des connaissances humaines; je veux dire sur la Divinité, les devoirs de l'homme et sa destination. Mais ces sources suffisent-elles pour nous donner toute la suite des systèmes qui étaient particuliers à chaque secte des philosophes, desquels on sait que le nombre n'était pas petit? Les témoignages de tous ces écrivains sont-ils même assez uniformes pour pouvoir porter d'après eux un jugement bien fixe et bien assuré? Or, comment approfondir et développer tous ces sentimens, démêler cette diversité d'opinions qui divisait les philosophes, les réduire à quelque système suivi et lié, donner enfin à un chacun ce qui lui appartient, si nos garans ne sont point d'accord entre eux? Dès le premier pas que l'on fait dans

cet examen , l'on se sent presque accablé , et l'on se sent comme engagé dans un labyrinthe où à peine trouve-t-on quelque issue. Voilà une partie des obstacles qu'il nous faut surmonter lorsque nous voulons discuter les anciens systèmes. J'ose même avancer que plus d'une hypothèse philosophique est encore ensevelie dans une espèce de chaos qu'on est forcé d'y laisser, faute de pouvoir se promettre de l'en retirer et de traiter son sujet avec quelque clarté. Concluons qu'après bien des combinaisons l'on ne parvient qu'à des connaissances imparfaites , et qu'on ne découvre tout au plus qu'une partie de l'édifice ; et cette suite que nous recherchons nous échappe nécessairement. Tel est le sort des anciens philosophes en général : aussi les savans discuteront sans cesse sur telle ou telle hypothèse , mais on n'en sera pas plus avancé. Leurs interprétations seront très-belles , on en convient sans peine. Elles pourront nous guider à saisir quelques rapports et les conséquences qui en résultent. C'est là certainement un grand avantage que nous procurent leurs savantes recherches. La vérité cependant doit être unique en chaque sujet. Tout ce qui s'écarte de ce point est donc suspect de fausseté. De là , que conclure de cette contrariété de sentimens qu'on rencontre dans la plupart des beaux ouvrages sur la matière présente, sinon que l'ensemble

des anciens systèmes nous laissera toujours quelque côté obscur d'où dépend souvent l'intelligence de toute l'hypothèse. L'autorité de nos savans modernes est sans doute de quelque poids. Mais c'est ici encore un autre obstacle qui nous empêche d'atteindre la vérité et ne peut que répandre de nouvelles ténèbres parmi celles de la vieille philosophie, au lieu de les lever totalement. Ajoutez à tout cela tous ces passages dé cousus et détachés , rarement bien clairs et susceptibles de divers sens qui n'exercent que trop nos modernes à créer des conjectures et à bâtir des systèmes qu'ils soutiennent avec chaleur. Il y a plus , l'un prononce sur l'athéisme de tel ou tel philosophe de l'antiquité, tandis que l'autre l'en absout pleinement et le présente sous un aspect le plus religieux ; et c'est ce dont il est une foule d'exemples dans les auteurs les plus accrédités. Que doit-on donc penser de la controverse qui s'agitait entre le P. Ansaldi et M. Zanotti ? Cette dispute n'était pas absolument bien neuve. La secte des philosophes qui en faisaient l'objet était une de celles sur laquelle on a peut-être le plus écrit. Juste Lipse , Jacques Thomasius , Thomas Gataker , Thomas Stanley , Gérard-Jean Vossius , Jean-François Buddeus , Thomas Burnet , Pierre Bayle , Radulphe Cudworth , Laurent Mosheim , Jean-Christophe Burgman , MM. d'Olivet , Des-

lande et quantité d'autres semblent avoir épuisé cette matière. Les uns et les autres ont tour à tour vengé et attaqué ces philosophes ; mais leur dissension , bien loin de terminer ce différent , ne fait que nous embarrasser davantage. Les raisons qu'on a produites de part et d'autre ne manquent pas de vraisemblance ni d'autorité. Rangerons-nous donc les stoïciens entre ceux des anciens qui ont méconnu les vérités fondamentales de la religion naturelle , quelque beau que fût le dehors de leur système ? ou les considérerons-nous comme des défenseurs de ces mêmes vérités ? C'est de ce point que je crois que l'on devrait partir pour vider la question présente. La morale n'a de la force qu'autant qu'elle tient à ces premiers principes ; s'ils sont ruineux , tout l'édifice s'écroule nécessairement : il n'y a plus de fonds à faire sur elle. Cette *éternelle honnêteté* dont on parlait dans l'école stoïcienne ne serait plus qu'un fantôme et qu'un nom vide de sens , si la Divinité qui doit en être l'objet , ou qui est cette *éternelle honnêteté* elle-même , se trouvait , pour ainsi dire , dégradée et avilie par les basses idées que les philosophes y auraient attachées. Or , que le total du système stoïcien péchât par cet endroit , c'est une chose dont on convient assez généralement. Je voudrais suivre , à l'égard de ces philosophes , cette sage maxime d'Horace qui nous prescrit de garder un juste milieu :

*Est modus in rebus , sunt certi denique fines ,
Quos ultra citràque nequit consistere rectum.*

Mais ne portons point l'indulgence jusqu'à l'excès ; n'élevons point cette secte aux dépens de la religion , et rappelons-nous que ces philosophes , comme les autres , étaient privés du flambeau de la Foi. Leur morale était donc nécessairement défectueuse , parce qu'elle n'était qu'humaine. Leurs lumières furent trop faibles pour apercevoir toutes les vérités , et l'enchaînement de celles même qu'ils défendaient : cette faiblesse ne leur permettait pas de sentir qu'ils contredisaient d'une part ce qu'ils admettaient de l'autre. Dans cet déplorable état , que pouvait une philosophie morale ? Elle ne pouvait produire que des vertus humaines et n'apporter qu'un très-faible soulagement aux maux de cette vie ; dénuée qu'elle était cette morale de ces magnifiques espérances qui font la plus douce consolation des fidèles , et qui seules peuvent efficacement soutenir l'homme dans ses tribulations. Par-là , quel contraste entre la philosophie du paganisme et celle du christianisme ? Voilà en quoi le sentiment du P. Ansaldi , mais réduit à de justes bornes , pourrait avoir et avait en effet une grande supériorité sur celui de M. Zannotti. Mais il est temps de laisser cette contestation littéraire qui fit grand bruit dans les pays étrangers , et principalement dans l'Italie. Le P. Ansaldi , après cette

préface dont j'ai parlé, ne répliqua plus ; il tourna ses recherches vers un objet moins stérile, mais plus important pour la religion, et publia :

21°. Une dissertation sur la nécessité et la vérité de la religion naturelle et révélée, *della Necessita e verita della Relligione naturale e rivelata ragionamento del P. Casto Innocente Ansaldi Domenicano*, Venezia, Pietro Valvasense, 1755, in-8°.

22°. *De Theurgia, deque Theurgicis Ethnicorum mysterioris à divo Paulo memoratis commentarius*. Mediolani, in regia curia, 1761, in-8°. Les mystères du paganisme n'étaient autre chose qu'un certain culte rendu aux divinités, mais toujours caché sous des types, des figures, des images, des décorations et représentations, pour leur attirer du respect de la part du vulgaire. Ces mystères furent de tout temps l'objet de la théologie païenne. Comme elle admettait une foule de dieux qu'il fallait servir par quelque culte et suivant l'idée qu'on se formait de leur puissance et de leur vertu ; outre les sacrifices, les libations, les fêtes, les jeux et autres cérémonies instituées en l'honneur des dieux, l'on établit pour eux des mystères particuliers, soit pour les honorer davantage, soit dans l'intention d'exciter les hommes à la vertu, sans laquelle ils ne pouvaient se flatter de parvenir à la félicité qu'on promettait à ceux qui se faisaient initier à ces mystères ; et il y a appa-

rence que ce fut là la fin principale que se proposèrent les législateurs et les fondateurs des religions, dans l'établissement des mystères qui dégénérèrent bientôt dans des superstitions honteuses plus propres à corrompre les mœurs qu'à retenir l'homme dans le devoir et dans la pratique des vertus. Dans la vue de répandre quelque jour sur ce que dit saint Paul dans son *Épître aux Colossiens*, chap. 11, v. 4, 8, 16, 18 et suivans, le P. Ansaldi nous expose d'abord dans son ouvrage, qui est divisé en douze chapitres, de quelle espèce de mystères l'apôtre veut parler dans cette *Épître*. Notre auteur croit que ce sont ceux de la *Theurgie*, lesquels, sous les dehors trompeurs d'une grande sainteté affectée, étaient les plus capables de séduire la simplicité des fidèles que l'apôtre s'efforce d'éloigner de ce culte sacrilège qui avait pour objet les anges, les archanges, les principautés et autres génies célestes. Aussi étaient-ils ceux d'entre les mystères qui passaient dans le paganisme pour les plus nobles et les plus excellens, et auxquels se faisaient initier les philosophes et ce qu'il y avait de plus vertueux dans le monde païen.

Cette théurgie était un art divin qui avait ses rites marqués et ses cérémonies prescrites. Le prêtre théurgique ou le mystagogue qui devait être irréprochable dans ses mœurs, était chargé de conduire l'initié et de lui apprendre les cérémonies, qui con-

sistaient en lustrations , en expiations , en abstinences et autres pratiques extrêmement gênantes et difficiles. Elles se terminaient enfin à montrer à l'initié une sorte de spectacle mystérieux et des prétendues visions de ces anges ou génies célestes où l'imagination échauffée et l'art diabolique n'avaient que trop de part. Une fois que l'initié était parvenu à ce degré de perfection , à cette pureté qu'on exigeait de lui , il se croyait alors comme revêtu de la même puissance de ces génies , par la médiation et sous les auspices desquels il était persuadé que tout lui était possible ; qu'en un mot il avait atteint l'*autopsie* , ou un commerce intime avec les Dieux. L'on ne peut qu'admirer dans cet ouvrage la grande érudition du père Ansaldi et son attention à recueillir tout ce qui a rapport à la *théurgie* ; quelle fut son origine ; en quoi elle consistait ; ce qu'on demandait de ceux qui se faisaient initier ; et quelle était la fin de son institution. Il nous explique encore en détail quelle était la *théurgie* des philosophes platoniciens ; celle des premiers hérétiques qui avaient grand soin de la cacher ; celle enfin des hiératiques qui avaient tout le secret de cet art. Tout cela ne sert que de préambule pour venir à l'explication de la doctrine de l'apôtre et pour relever l'excellence de la religion chrétienne , qui , réunissant la sainteté du culte avec les préceptes de la véritable sagesse et des plus sublimes

vertus , nous propose un médiateur qui nous lave véritablement de nos taches et nous purifie par le feu divin de son amour , et nous conduit à cette béatitude à laquelle aspiraient en vain tous ces sectateurs des mystères de la théurgie. (Voyez *Gli scrittori d'Italia et del conte Giammaria Mazzuchelli*, vol. 1 , part. 11 , pag. 812. *Novelle della repubblica letterarie di Venezia* , en 1740 et suiv. *Novelle letterarie di Firenze* , an. 1740 et suiv. *Giornale de letterati di Roma* , anno 1746 , pag. 383 et 393 , an. 1749 , pag. 160 et 111. *Storia letteraria d'Italia* du P. Zaccheria , vol. 1 , pag. 38 , etc. ; vol. 2 , pag. 328 et suiv. , 344 et 411. *Nova acta eruditorum*. Lipsiæ , an. 1745 , etc.

ANSALDI (Charles-Augustin) , frère du précédent , naquit le 23 septembre de l'année 1711. Après avoir fait ses études d'humanités et de philosophie , et qu'il se fut appliqué au Droit , il prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique. Il a enseigné la philosophie trois ans à Milan , et autant de temps dans les études générales du couvent de Bologne. Il a professé aussi la théologie pendant trois années à Venise. Il est fort connu par la beauté de ses poésies qu'il a toutes consacrées à des sujets de religion et de piété. L'on sent dans ses vers toute la finesse de l'art , l'élévation du génie , la force et la sublimité des pensées , enfin des images brillantes , et une tournure heureuse. Il s'est encore rendu célèbre par son

grand talent pour la prédication. Plaisance , Murano , Côme , Ferrare , Bresse , Parme , Mantoue , Rome , et autres villes considérables de l'Italie lui ont entendu prononcer différens panégyriques et prêcher plusieurs Avents et Carêmes avec beaucoup de réputation ; et l'on peut bien dire, sans exagérer, qu'il soutient la gloire que son frère s'est justement acquise dans la république des lettres. Il exerçait encore en 1762 , les fonctions du ministère de la parole avec le plus grand fruit. Nous avons de lui , 1^o *Orazione per lesaltamento di S. Emin. Card. Prospero Lambertini ora Benedetto XIV*, in Bologna, per Lorenzo Martelle , 1740, in-8^o ; et réimprimée dans le Recueil des Oraisons italiennes prononcées à cette occasion ; Venise, François Storti, 1741, in-8^o. 2^o *Panegirico in Lode del beato Giuseppe Calasanzio fondatore delle Scuole pie* ; Venezia, Simone Occhi, 1749, in-8^o. 3^o *I mille versi latini di S. Prospero d'Aquitania contro Semipelagiani, tradotti in versi italiani* ; iisdem typis, 1753, in-8^o. 4^o *I due libri di Prudenziò contro Simmaco, tradotti in verso italiano* ; Venezia, Pietro Valvasense, 1754, in-8^o. 5^o *Orazione funebre nelle solenni esequie del m. R. P. M. Pellegrino Maria Galeotti, Provinciale de Servi di Maria (Servites) recitata il giorno 30 di decembri 1754, nella chiesa parrocchiale e collegiata di S. Barnebo de Servi di Mantova ; Verona, Agostinoca-*

rattoni , 1755, in-fol. (Voyez *Mazzuchelli, scrittori d'Italia*, et vol. 1, part. 2, pag. 818, *Novelle letterarie di Firenze*, 1753, col. 520, an 1754, col. 571, 1755, col. 583. *Novelle della republ. letteraria*, Venezia, an. 1754, pag. 305.) 6^o *Inni sacri da recitarsi dai devoti di Maria virgine in lode de misteri de SS. Rosario* (en strophes latines composées par le P. Ricchini, et mises en vers italiens par le père Ansaldi); in Bologna, 1756, in-12, pag. 23. Ces hymnes sont fort estimées. 7^o *Orazione della B. Beatrice Estense Benedettina*. 8^o *Orazione funebre in morte del P. Rmo. Giorgini Abate ex-generale Camaldolese*. Ces deux discours ont été imprimés, mais nous ignorons le lieu et l'année de leur édition. L'auteur a encore composé en différens temps plusieurs pièces de poésies qui toutes réunies formeraient un volume in-fol. Il a terminé la traduction italienne des hymnes que Prudence nous a données sur les Saints d'Espagne et autres, à laquelle il a ajouté un abrégé des vies des mêmes Saints avec des remarques critiques ; ce qui fait un tome in-4^o. Il a aussi composé vingt-quatre Panégyriques de plusieurs Saints. Ces articles des deux savans pères Ansaldi nous ont été communiqués par le R. P. Fabricey, dominicain de la Minerve, qui les a dressés lui-même et qui est auteur des réflexions et des digressions qui les accompagnent.

ANSALDI (Pierre-Thomas),

prévôt de l'église cathédrale de Saint-Miniat, a donné une dissertation *de divinitate Domini nostri Jesu-Christi*, à Florence, 1755, in-8°. Ce traité est solide et curieux. M. Ansaldi observe que les théologiens ont suffisamment prouvé la divinité de Jésus-Christ par l'Écriture, par les Pères des trois premiers siècles de l'Église et par les Conciles; aussi il n'en fait presque point d'usage dans ce Traité; il a recours aux monumens anciens; et parmi ces monumens il cite des inscriptions, des épitaphes et un grand nombre d'expressions familières et usitées également, soit entre les chrétiens, soit entre les païens. (*Journal des Savans*, 1756, pag. 569.)

ANSALONI (Jourdain), né à Saint-Angelo, ville de Sicile, après avoir embrassé l'Ordre de Saint-Dominique, fut envoyé à Salamanque en Espagne pour y faire ses études. Il fut un des missionnaires qu'on envoya en 1625 dans les Philippines; et le premier emploi qu'on lui donna lorsqu'il fut arrivé à Manille fut de servir les malades dans l'hôpital; ce qu'il fit avec beaucoup de zèle et de fruit, mais sans renoncer entièrement à l'étude qu'il avait toujours aimée. Pendant son voyage, ayant été arrêté quelque temps au Mexique, il avait employé son loisir à faire une traduction latine des vies des Saints de son Ordre, écrites en espagnol par Ferdinand Castillo, et on assure que cette

traduction qu'on garde à Séville est très-pure et très-élégante. A Manille un ouvrage encore plus important l'occupa aussitôt qu'il posséda la langue chinoise; il voulut se servir de l'étude qu'il en avait faite pour connaître les usages et les superstitions des Chinois par leurs livres, afin d'être plus en état de les réfuter: et ce travail était déjà avancé lorsqu'en 1632 il fut choisi, comme il le désirait, pour aller consoler les chrétiens du Japon qui depuis huit ans n'avaient point vu de missionnaires, et tâcher d'étendre la religion dans ce pays. On ne peut s'imaginer combien il eut à souffrir dans le cours de sa visite, au bout de laquelle il eut le bonheur de trouver le martyre. Soixante-neuf chrétiens pris avec lui et Thomas son compagnon les devancèrent de quelques jours; après leur avoir vu trancher la tête, les deux missionnaires furent pendus par les pieds, leurs côtés serrés entre deux planches, leur tête cachée dans la terre; ils vécurent sept jours dans ce cruel supplice, et rendirent enfin leur esprit au Seigneur le 18 novembre 1634. (Échard, *script. ord. Præd.*, tom. 2.)

ANSBERT (saint), évêque de Rouen, naquit dans le village de Chaucy en Vexin, sur la rivière d'Epte, au septième siècle. Son père Siwin, Seigneur du lieu, qui n'avait d'enfant que lui, voulait qu'il épousât Angadrême, fille de Robert, chancelier du roi Clotaire III; mais les deux

parties s'étant communiqué leur éloignement pour le mariage, Angadrème obtint du ciel une espèce de lèpre qui la délivra de son engagement. Ansbert conduit ensuite à la cour par son père, contre son inclination, y fut référendaire, ou garde du sceau de Clotaire III, et s'acquitta de cet important office non-seulement avec beaucoup de fidélité, mais encore avec la modestie, l'humilité, le détachement, et toutes les vertus d'un vrai religieux. L'an 660, il quitta la cour pour se retirer à l'abbaye de Fontenelles au pays de Caux, à cinq lieues de Rouen, fondée depuis dix ou douze ans par saint Vandrille dont elle a toujours depuis porté le nom. L'an 678, il fut élu abbé de cette abbaye; et l'an 683, il fut fait évêque de Rouen. Toutes ses vertus jetèrent un nouvel éclat dans cette haute dignité. Il s'appliqua surtout à la prédication, au soin des pauvres, à l'entretien et à la réparation des églises. L'an 687, il fit la translation du corps de S. Ouen, son prédécesseur, et l'année suivante il assembla dans sa ville métropolitaine un concile de seize prélats. L'an 692, des envieux le firent reléguer dans le monastère d'Haumont en Hainaut où il mourut en 695 ou 696 ou 698, le 9 février, jour de sa fête. Sa vie a été écrite un an ou deux après sa mort, par le moine Aigrad. Elle est dans Bollandus avec la dissertation de Henschenius, et dans le *deuxième Siècle Bénédictin*, avec les re-

marques de D. Mabillon. (Baillet, 9 février.)

ANSCHAIRE (saint), premier archevêque de Hambourg, évêque de Brême, apôtre de Suède et de Danemarck, était Français de nation, et selon toutes les apparences né en Picardie sur la fin du huitième siècle ou au commencement du neuvième. L'an 821, il passa de la Vieille-Corbie de Picardie dans celle de Saxe. L'an 826, il alla en Danemarck prêcher l'Évangile, et après en Suède où il recueillit une moisson spirituelle très-abondante. Il fut fait évêque d'Hambourg qu'il gouverna jusqu'en 845, que les Normands la brûlèrent. En 849, Louis, roi de Germanie, lui fit prendre l'évêché de Brême où il mourut dans l'exercice des vertus et des fonctions pastorales, après avoir établi diverses églises en Suède et en Danemarck, après des peines infinies. Sa mort arriva l'an 865. Sa fête se fait le 3 de février. On montre un os d'un de ses bras dans l'abbaye de Corbie en Picardie. Il est auteur de la vie de saint Wilehade, premier évêque de Brême, imprimée à Anvers, et dans la deuxième partie du *troisième Siècle Bénédictin* du père Mabillon. Sa vie, écrite par saint Rembert, son disciple et son successeur, qui fut le témoin de ses actions et le compagnon de ses voyages, est exacte et sincère. (Bollandus. Dupin, neuvième siècle. Baillet, 3 février.)

ANSCHÈRE, abbé de Saint-

Riquier, a composé vers l'an 1110 la Vie et les Miracles de saint Angilbert, abbé de ce monastère, donnés par le père Maillon dans le premier tome de ses *Siècles Bénédictins*. (Dupin, douzième siècle.)

ANSE, petite ville du diocèse de Lyon sur la Saône. (*Concil. Ansanum, Ansense.*)

Conciles d'Anse.

Le premier se tint l'an 990, sur les biens de l'abbaye de Clugny qui lui furent confirmés par l'autorité épiscopale. On fit aussi neuf statuts dans ce concile, dont le deuxième ordonne de renouveler tous les dimanches les saintes hosties qu'on garde à l'église.

Le septième défend de travailler le samedi après nones; et le huitième ordonne aux laïques de faire abstinence le mercredi, de jeûner le vendredi, et d'entendre la messe le lundi, le mercredi et le vendredi, s'ils le peuvent. (Marten., in *Thesauro*, tom. 4.)

Le deuxième, l'an 994, sur la discipline et l'institution ou le rétablissement des chanoines dans l'église de Roman. Le père Mansi prétend qu'il ne faut faire qu'un concile de ces deux qui fut assemblé l'an 994, et qui régla tout ce qu'attribuent à ces deux, ceux qui les distinguent. (Mansi, tom. 1, pag. 1198.)

Le troisième, l'an 1025, sur l'ordination des moines de Clugny. Il y fut jugé que l'archevêque de Vienne n'avait pas eu

droit d'ordonner les moines de Clugny, sans la permission de l'évêque de Mâcon, nonobstant le privilège que produisait l'abbé Odilon, par lequel il lui était permis de faire ordonner ses moines par quelque évêque qu'il voudrait appeler. Ce privilège fut déclaré nul, comme contraire aux canons de plusieurs conciles, et en particulier de celui de Chalcédoine. (Labbe, tom. 9. Hard., 6.)

Le quatrième, l'an 1070, sur une donation faite à l'abbaye de l'Île-Barbe par Aichard, évêque de Châlons-sur-Saône. (Labbe, tom. 9. Hard., 6.)

Le cinquième, l'an 1077, sur la discipline. (Labbe, tom. 10. Hard., 6.)

Le sixième, l'an 1100. Il s'y trouva quatre archevêques, du nombre desquels était saint Anselme de Cantorbéry. Hugues, archevêque de Lyon, y demanda un subside pour les frais du voyage qu'il devait faire à Jérusalem avec la permission du pape. (Tom. 10, *Concil*, pag. 627.)

Le septième, l'an 1112, contre les investitures. (Lab., tom. 10. Hard., 6.)

Le huitième, l'an 1299, sous Henri de Villars, archevêque de Lyon. (*Gall. Christ.*, tom. 4, pag. 267.)

ANSEGEISE, fils d'Anastase et d'Hémelrade, fut élevé par les soins de Gervold son parent, abbé de Fontenelles. Il vint ensuite à la cour et fut très-estimé des princes de son temps. Charlemagne le fit abbé de Saint-Sixte

de Reims et de Saint-Mennius de Châlons, en 807. Il rétablit la régularité dans le monastère de Flavigni. Il fut encore abbé de Luxeuil, et enfin de Fontenelles. Ce fut en 827 qu'il fit un Recueil des *Capitulaires* de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Étant malade en 831, il donna tous ses biens à différens monastères. Il mourut en 833, et fut enterré dans le monastère de Fontenelles. Son Recueil a été imprimé en 1577, 1588 et 1630. M. Baluze l'a inséré dans le sien, en deux volumes in-fol. (Trithème. Le Mire. Baluse. Cave. Dupin, *Biblioth. eccl.*, neuvième siècle.)

ANSEGEISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, et ensuite archevêque de Sens le 21 juin 871. Charles-le-Chauve l'envoya au pape Jean VIII qui le fit primat des Gaules et de Germanie; mais Hincmar et plusieurs autres évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie. Ansegeise mourut en 883.

ANSELME (saint), évêque de Cantorbéry, naquit en 1033 dans la ville d'Aouste ou Aoste, qui est l'*Augusta Salassorum* des anciens, dans le Piémont, dont Saluce est la capitale. Son père se nommait Gondulphe et sa mère Hemmeberge, tous deux très-distingués par la naissance. Anselme commença ses premières études avec succès, et pour se perfectionner davantage, il voyagea en Bourgogne et en France; ensuite il vint en Normandie où attiré par la réputation de Lanfranc, il se rendit son disci-

ple et gagna bientôt son amitié. Lanfranc était alors prieur du Bec; et sur la proposition que lui fit Anselme, ou de se faire moine ou ermite, ou de vivre de son bien et d'en servir les pauvres, il le mena à Rouen pour consulter l'archevêque Maurille qui le décida en faveur de la vie monastique. Anselme fut ainsi reçu en l'abbaye du Bec en 1060, à l'âge de vingt-sept ans. Trois ans après, il fut établi prieur à la place de Lanfranc, devenu abbé de Saint-Étienne de Caen. Il succéda quelque temps après à Hellouin, abbé. Cette nouvelle charge l'obligea de faire plusieurs voyages en Angleterre. Il s'y acquit l'estime de tout le monde; on s'estimait heureux de lui parler: le Roi lui-même, Guillaume-le-Conquérant, formidable à tout le reste des hommes, était si affable pour Anselme qu'il semblait devenir un autre homme en sa présence. En 1092, Hugues, comte de Chestre, voulant fonder un monastère, envoya en Normandie prier Anselme, abbé du Bec, de venir en Angleterre. Anselme le refusa, craignant qu'on ne le chargeât, sous ce prétexte, de l'archevêché de Cantorbéry qui était vacant par la mort de Lanfranc; mais une dangereuse maladie qui survint au comte le détermina. Après son rétablissement, il ne songea plus qu'à repasser en Normandie; le Roi en ayant eu avis, le retint et s'opposa à son retour. Ce n'est pas qu'il pensât à le faire archevêque de Cantorbéry; il avait

juré qu'il laisserait ce siège vacant pour en tirer les revenus tant qu'il vivrait, mais Dieu le permit ainsi pour l'accomplissement de ses desseins. Cependant le Roi (c'était Guillaume - le - Roux) tomba malade; on profita de cette occasion pour lui persuader de nommer aux évêchés vacans de son royaume; il nomma Anselme à celui de Cantorbéry. Tout le monde y applaudit. Anselme pâlit d'effroi, résista de toute sa force et n'y consentit que parce que le Roi l'y contraignit, et que les autres évêques lui déclarèrent que c'était la volonté de Dieu. Il prit possession le 25 septembre 1093. Dès l'année précédente, le Roi voulant ôter la Normandie au duc Robert son frère, se préparait à lui faire la guerre et cherchait de l'argent de tous côtés. Anselme lui offrit cinq cents livres d'argent par le conseil de ses amis. Le Roi s'offensa d'un présent aussi médiocre et le refusa; et ce fut là le commencement de toutes les brouilleries qui arrivèrent depuis entre ce prince et ce prélat. Anselme revint peu de temps après trouver le Roi à Hastings, lorsqu'il était sur son départ pour la Normandie. Il lui parla librement de la réforme des églises d'Angleterre, et de la nécessité d'assembler un concile sur ce sujet. Le Roi ne reçut pas bien ce qu'il lui dit et lui fit encore demander de l'argent. L'archevêque n'ayant pas même voulu lui donner ce qu'il lui avait offert d'abord, encourut sa disgrâce et

fut obligé de se retirer promptement. Au retour de ce prince, il lui demanda la permission d'aller à Rome pour recevoir le pallium d'Urbain II, mais le Roi la lui refusa, et lui dit qu'on ne devait reconnaître pour pape dans son royaume que celui qui serait reconnu pour tel par lui et par ses prélats; et ayant indiqué une assemblée d'évêques et de seigneurs pour ce sujet, il y fut déclaré qu'on ne reconnaissait point Urbain II. Saint Anselme demanda permission de se retirer d'Angleterre, mais elle lui fut refusée, et il retourna à Cantorbéry. Cependant, le Roi qui se raccommoda ensuite avec Urbain II, voyant qu'il ne pouvait ôter la protection de ce pape à Anselme, se réconcilia avec lui en lui donnant lui-même le pallium qu'avait apporté de Rome le légat, évêque d'Albane. Anselme demeura quelque temps en paix, pendant que le Roi était passé en Normandie qui lui avait été cédée par son frère; mais se voyant toujours inquiet par ce prince, il prit le parti de se retirer, s'embarqua à Douvres et passa en France, de là en Italie, et alla droit à Rome l'an 1098. Il y fut reçu avec joie par le pape Urbain qui l'employa au concile de Bari pour défendre la foi contre les Grecs, sur la procession du Saint-Esprit. Il assista encore au concile de Rome de l'an 1099, dans lequel on excommunia les laïques qui donnaient les investitures et ceux qui les recevaient de leurs mains;

après quoi il demanda congé au pape et se retira à Lyon d'où il fut rappelé en Angleterre par Henri 1^{er}, successeur de Guillaume qui mourut en 1100. Ce nouveau règne ne lui donna pas plus de tranquillité. Henri demanda qu'outre le droit d'investitures qu'il prétendait, il lui rendit foi et hommage. Anselme n'y voulut point consentir et refusa d'ordonner les évêques qui avaient reçu l'investiture du Roi. Ce prince engagea saint Anselme d'aller encore à Rome pour trouver quelque tempérament sur cette affaire ; mais le pape n'en voulut aucun : enfin après avoir fait avec le Roi un traité pour exempter les églises de lui payer un certain tribut, Anselme retourna en Angleterre, fut rétabli dans son archevêché, et en jouit paisiblement jusqu'à sa mort arrivée trois ans après, c'est-à-dire l'an 1109, la seizième année de son épiscopat et la soixante-seizième de son âge.

L'Église, après avoir eu plusieurs marques de sa sainteté et de sa gloire, l'honora d'un culte public, et son nom fut inséré dans la plupart des Martyrologes au 21 d'avril. L'on conserve quelques unes de ses reliques à Cologne, à Prague en Bohême, à Bologne en Italie, et à Anvers. Sa vie, écrite en deux livres par Edmer son disciple et le compagnon de ses voyages, auteur fidèle, exact, judicieux, se trouve dans les différentes éditions de ses œuvres. Le même

auteur a fait l'histoire du pontificat de saint Anselme.

Nous avons de ce grand homme plusieurs ouvrages sur différentes matières. La dernière édition de ses œuvres a été faite par le père Gerberon, bénédictin ; et voici l'ordre qu'il a mis entre ses écrits :

Un Traité sur l'existence de Dieu, intitulé *Monologe* ; un autre appelé le *Prosologium seu alloquium* qui est sur les attributs de Dieu. La Réponse aux objections d'un moine sur ces deux traités ; Livre contre un insensé, ou livre Apologétique contre le livre précédent ; un Traité de la Foi, de la Trinité et de l'Incarnation, dédié au pape Urbain II, et fait contre Roscelin, maître d'Abailard ; un Livre de la Procession du Saint-Esprit contre les Grecs ; un Traité de la chute du Diable ; un autre pour quoi Dieu s'est fait homme ; du Péché originel, de la Vérité, de la Liberté ; un pour accorder la Liberté avec la Prédestination ; un sur la Volonté de Dieu, sur le Pain azyme, et sur d'autres Cérémonies des sacrements ; sur le Rétablissement des clercs qui sont tombés dans le péché de la chair, sur les Mariages entre parens ; seize Homélies, des Discours sur le mépris des choses temporelles et autres sujets de morale ; un Avertissement à un mourant, ou la manière d'assister un homme à la mort ; des Méditations au nombre de vingt-une ; soixante-quatorze Oraisons ou Prières ; quatre livres de Let-

tres, outre lesquels il y en a deux sur l'Eucharistie; un Psautier et des Hymnes sur la Vierge : il n'est pas digne de saint Anselme, et il ne porte son nom que dans un manuscrit. On lui attribue plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas de lui, tel que l'Eclaircissement, ou Dialogue sur la Théologie : c'est une Somme de Théologie qui n'est ni du style de saint Anselme, ni conforme à sa doctrine. Il y a des manuscrits qui la donnent à Guibert, abbé de Nogent; d'autres à Guillaume Conventri, carme. Trithème donne un ouvrage semblable à Honoré d'Autun.

Le Dialogue de la Passion qui est un colloque entre la Vierge et saint Anselme, est indigne de lui. Dans le Traité de la Mesure de la Croix, on y cite saint Bernard qui, quand saint Anselme est mort, ne pouvait guère avoir que dix-huit à dix-neuf ans; ainsi il ne peut être de saint Anselme. Le Traité de la Conception de la Vierge où il est parlé de cette fête comme étant ancienne ne peut être de lui, puisque cette fête est postérieure au temps de saint Anselme. Quelques manuscrits l'attribuent à Hervé, moine proche de Buges au douzième siècle; l'autre écrit sur la Conception est encore plus visiblement supposé. L'Histoire de la Passion de saint Guigner sent la fable et le roman. Le Dialogue sur la religion entre un chrétien et un juif est de Gilbert, moine de Westminster, qui l'adresse à saint Anselme. La

relation des miracles attribués à saint Jacques est pleine de fables. Le livre du Sacrement de l'Autel ne peut être de lui, puisqu'il y a des extraits du livre de l'office divin de Rupert; dans quelques manuscrits, il porte le nom de Guillaume de Saint-Thierry, et il est imprimé sous son nom dans la bibliothèque de Cîteaux. Le Traité des membres et des actions attribuées à Dieu est dans les œuvres de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Bonaventure, sans qu'on puisse dire qui en est l'auteur, sinon qu'il n'y a aucun manuscrit où il porte le nom de saint Anselme. Il en est de même du Traité de l'image du monde qui est attribué à Honoré qu'on croit être celui d'Autun.

Jean Picard fit imprimer à Cologne en 1630, sous le nom de saint Anselme, des Explications sur saint Matthieu, sur les Cantiques, sur les Épîtres de saint Paul et sur l'Apocalypse; mais elles sont plutôt d'Anselme de Laon ou d'Hervé. Les ouvrages de saint Anselme furent imprimés à Nuremberg en 1491; à Cologne en 1573 et 1612; à Lyon en 1630, ensuite à Paris en 1675. C'est celle de Gerberon. Il y a quelques Lettres de saint Anselme dans le tome neuvième du *Spicilege*, et sept dans le tome quatre. (Miscell. Baluz.)

ANSELME, de Liège, chanoine et théologal de l'église de cette ville, ensuite doyen de Namur, fleurit l'an 1049. Il fit, à la prière d'Ida, abbesse de Cologne,

l'histoire des évêques de Liège depuis l'an 666 jusqu'en 1048. Chapeauville l'a donnée au public avec quatre autres ouvrages semblables. Liège, 1612, in-4°. (Cave.)

ANSELME (saint), né à Mantoue dans le onzième siècle, fut fait évêque de Lucques en 1061 par le pape Alexandre II, son oncle. Mais ayant reçu de l'empereur Henri IV l'investiture de ce bénéfice par l'anneau et le bâton, il s'en repentit, quitta son évêché et se retira dans le monastère de Cluny jusqu'à ce qu'ayant reçu l'absolution de Grégoire VII, il reprit les fonctions de l'épiscopat en 1073. Quatre ans après, le même pape l'envoya légat à Milan avec Général, évêque d'Ostie, pour réconcilier les Milanais à l'église romaine. Il le chargea encore d'autres affaires importantes. Enfin, il mourut saintement en 1086, le 18 de mars, à Mantoue qui l'honore comme son patron. Nous avons de lui deux livres contre l'anti-pape Guibert et ses adhérens pour la défense de Grégoire VII; et des Recueils en forme de sentences tirées de différens auteurs, par lesquelles il fait voir que les biens de l'Eglise ne doivent pas être en la disposition des Rois ou des Empereurs. Ces ouvrages nous ont été donnés par Canisius, *Antiq. lec.*, tom. 6, p. 202, 235. Ils sont aussi dans la bibliothèque des Pères, tom. 18, p. 602; t. 27, p. 436. (Cave. Simler. Possevin. Bellarmin, de *Scriptorib.*

Ecclesias. Dupin, *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques* de l'onzième siècle, etc.)

ANSELME, moine de Saint-Remi-de-Reims, vivait dans le onzième siècle, et ne nous est presque connu que par un ouvrage qui contient la relation de ce qui s'était passé à Saint-Remi à la dédicace de l'église, faite en 1049 par le pape Léon IX. Anselme ayant été témoin oculaire et possédant le talent d'écrire assez bien pour son siècle, fut choisi par Hérimar, son abbé, pour faire cette relation; il l'exécuta au plutôt en 1056. D'abord, l'auteur décrit la construction de la nouvelle église qui fut dédiée, et fait connaître celle qui subsistait auparavant. Il fait ensuite la relation du voyage que le pape Léon IX entreprit de Rome à Reims pour venir faire cette dédicace, marquant avec soin tout ce qui se passa de mémorable dans sa route. C'est la raison pourquoi Sigebert a donné à l'écrit entier d'Anselme le titre d'*Itinéraire du pape Léon IX de Rome dans les Gaules*, et Trithème celui d'*Histoire* de ce que fit ce pape en France dans la tenue des conciles et autres assemblées. De là Anselme passe à la description de la dédicace et la translation du corps de saint Remi qui se firent le 2 d'octobre 1049. Après quoi vient la relation du grand concile qui se tint les deux jours suivans, 3 et 4 d'octobre. C'est la partie de l'écrit la mieux circonstanciée, comme la plus intéressante. En-

fin Anselme termine son écrit en rapportant quelques miracles qui s'étaient opérés depuis la dédicace ; à quoi il a joint la lettre du pape aux Français pour les engager à célébrer la fête de la translation de saint Remi au premier d'octobre. La meilleure édition qu'on ait de cette relation est celle qu'en a donnée dom Mabillon sur les manuscrits de saint Remi de Reims avec des observations historiques et critiques. Elle est au livre 63 de ses *Annales*. C'est sur cette édition que M. l'abbé Fleury a fait un ample extrait de l'ouvrage qui est un des plus beaux morceaux du douzième volume de son *Histoire ecclésiastique*. (Dom Rivet, *Hist. litt. de France*, t. 7, p. 477.)

ANSELME, évêque de Havelberg dans le marquisat de Brandebourg, était dans le douzième siècle. Il écrivit trois dialogues contre les Grecs que le père Luc Dacheri nous a donnés au treizième tome de son *Spicilege*. (Cave.)

ANSELME, abbé de Gemblours en Brabant, a continué la Chronique de Sigebert depuis l'an 1112 jusqu'à l'an 1137. Cette continuation avec deux autres, dont la première va jusqu'à l'an 1149 et la seconde jusqu'à l'an 1225, ont été données par Aubert Le Mire, et imprimées à Anvers l'an 1608. Cet auteur était du douzième siècle. (Dupin, *Bibl. ecclés.*)

ANSELME, chanoine et doyen de l'église de Laon, parut en

1103. C'était un homme célèbre et si considéré qu'on lui confia un grand nombre de disciples à instruire. Pierre Abailard voulut prendre de ses leçons, mais il n'en parle pas d'une manière à lui faire honneur. J'allai, dit-il, entendre ce vieillard qui s'était acquis plus de réputation par le long usage qu'il avait d'enseigner qu'il ne paraissait de jugemens et de mémoire dans ses leçons. Si quelqu'un lui proposait une question pour s'instruire, il en revenait moins éclairé. Tous ceux qui l'entendaient l'admiraient, mais les plus intelligens n'avaient que du mépris pour lui ; il s'expliquait bien et pensait mal. C'était un homme dont la maison était pleine de fumée ; on n'y voyait pas la moindre clarté. C'était un arbre qui ne portait que des feuilles, mais qui paraissait sans fruit à ceux qui le considéraient de près. C'est ainsi qu'en parle Abailard sans doute trop prévenu contre un maître dont il n'approuvait pas les sentimens. (*Hist. calamit. suar.*, cap. 3.) Anselme fit une Glose interlinéaire et marginale sur l'ancien et le nouveau Testament. Elle a été donnée plusieurs fois au public avec les additions de Lira et de quelques autres, et particulièrement à Anvers, 1634. On lui attribue encore des commentaires ou des leçons sur plusieurs endroits de l'Évangile, des Épîtres de saint Paul sur l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques. Ils sont parmi les ou-

vrages de saint Anselme , archevêque de Cantorbéry , imprimés en 1612 à Cologne ; mais ils sont du chanoine de Laon , selon les manuscrits , quoique quelques autres veuillent qu'ils soient de Guillaume de Paris , ou même de Hervé , moine de Dol. (Cave. Dupin , douzième siècle.)

ANSELME de LA VIERGE MARIE (le père), augustin déchaussé , naquit à Paris en 1625 , et s'appelait dans le monde Pierre Guibours. Il fit profession dans le couvent de sa congrégation à Paris en 1644 , à l'âge d'environ dix-huit ans. Il s'appliqua particulièrement à la théologie morale et à l'histoire. Les personnes qu'il eut sous sa conduite depuis l'âge de trente ans jusqu'à sa mort recueillirent les fruits de la première , et toute la France profita de la seconde par la lecture de ses livres. Il fut attaqué au commencement de l'an 1694 d'une maladie qui en huit jours le mit au tombeau , au grand regret des religieux de son Ordre qu'il avait édifiés durant cinquante ans par l'exemple de sa vertu , et de quantité de personnes du siècle qu'il avait assistées de ses instructions et de ses conseils. Ses ouvrages imprimés sont , *le Palais d'honneur* qu'il donna en 1663 , et qui contient en abrégé les généalogies des maisons de Lorraine et de Savoie et de quelques autres maisons illustres de France ; l'origine et explication des armes , devises et tournois ; l'institution des Or-

dres militaires , les cérémonies observées aux baptêmes des Enfants de France , au sacre des Rois et au couronnement des reines de France ; quelques entrées solennelles et pompes funèbres , avec un *Traité du blason*. *Le Palais de la gloire* , qui contient par ordre alphabétique les généalogies historiques de plusieurs grandes maisons de la France et de l'Europe , et qui parut en 1664. *L'Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France et des grands-officiers de la Couronne* , imprimée à Paris en 1674 en 2 vol. in-4°. C'est son principal ouvrage. Il l'avait entrepris par les conseils d'Honoré Caille du Fourny , auditeur des comptes à Paris , son ami , qui l'avait beaucoup secondé dans son travail. Cet ouvrage fut si bien reçu du public que son auteur s'engagea à le revoir , à le corriger et à l'augmenter. Il avait dessein d'y joindre l'histoire générale des anciens ducs , comtes et barons du royaume , sur laquelle il avait déjà travaillé ; mais il mourut avant que d'avoir pu exécuter son projet ; et dans les derniers jours de sa vie , il remit à Honoré Caille du Fourny tous ses Mémoires. Celui-ci , après avoir remanié et augmenté tout l'ouvrage , en donna une seconde édition en deux volumes in-fol , en 1712. Feu le père Ange , aussi augustin déchaussé , en entreprit en 1725 une troisième édition ; mais étant mort dans le temps que les deux premiers volumes étaient en-

core sous presse , elle a été continuée par le père Simplicien du même Ordre , et imprimée en neuf volumes in-fol. , avec les armes gravées à chaque article. (Moréri , édit. de 1759. *Journal des Savans* , 1694 , p. 67 ; et 1712 , p. 295.)

ANSELME (Antoine) , célèbre prédicateur et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres , naquit le 13 janvier 1652 à l'île Jourdain , petite ville du comté d'Armagnac. Son père y exerçait la chirurgie ; mais il fut élevé dès l'enfance par un de ses oncles qui était curé près de l'île Jourdain , et qui l'envoya dans la suite au collège des Pères de la Doctrine chrétienne à Gimont , et de là à Toulouse où il fit une seconde année de rhétorique , un cours de philosophie et un autre de théologie. Né avec une mémoire si heureuse et un talent si décidé pour la prédication , que dès l'âge de douze à treize ans il entendait peu de sermons qu'il ne répêât ensuite avec beaucoup de facilité et de grâce , il cultiva avec soin l'éloquence et la poésie , et remporta deux fois le prix de l'Ode aux jeux floraux de Toulouse où il n'y en avait point encore de fondés pour la prose. Dès qu'il put exercer le ministère évangélique , il s'en acquitta avec beaucoup de zèle , soit à Gimont , soit en d'autres villes de sa province où il se fit en peu de temps une grande réputation. M. le marquis de Montespan , l'ayant entendu à Tou-

louse et goûté , le choisit pour lui confier l'éducation du marquis d'Antin , son fils , qui n'avait alors que dix ans. M. l'évêque de Tarbes qui avait des vues sur l'abbé Anselme , essaya de le retenir en lui confiant l'archiprêtré de Bagnières , un des meilleurs bénéfices de son diocèse ; mais l'abbé Anselme , fidèle à ses engagements , se contenta d'aller prêcher à Bagnières les fêtes de la Toussaint , remercia M. de Tarbes et partit peu de temps après pour Paris avec son élève. Toute la France sait qu'il y a peu d'éducatons dont le succès ait mieux justifié le soin et l'habileté de celui qui y présidait. Quand elle fut finie , M. l'abbé Anselme reprit le ministère de la prédication , et personne n'ignore quels applaudissemens et quelle réputation l'ont accompagné. On voit par les dates que donne le recueil de ses Sermons , Panégyriques et Oraisons funèbres , imprimés en sept volumes in-8° , que dès 1681 l'Académie Française le choisit pour faire devant elle le panégyrique de saint Louis à la chapelle du Louvre ; qu'il n'est point de grande paroisse dans la capitale du royaume où il n'ait ensuite alternativement prêché Avents ou Carêmes , et où l'on ne fût souvent obligé de le retenir quatre ou cinq années d'avance : on y voit encore qu'il commença à prêcher à la cour quelques sermons détachés , comme ceux de la cène et de la Pentecôte de 1683 ; qu'il y prêcha l'Avent de 1698 et le Ca-

rême de 1709. Ses Oraisons funèbres, dont chacune a d'abord été imprimée séparément, ne furent pas moins goûtées que ses Sermons et ses Panégyriques, et il est certain qu'il a été un des plus grands orateurs de son temps. Après avoir fourni pendant plus de trente années cette laborieuse carrière de l'apostolat, M. l'abbé Anselme revint auprès de M. le duc d'Antin qui l'en sollicitait toujours, et qu'il n'avait quitté que pour vivre dans une communauté de la doctrine chrétienne, avec tout le recueillement qu'exigeait une lecture assidue des Pères de l'Eglise, et la composition presque continuelle de ses Sermons. Lors même qu'il fut revenu à l'hôtel d'Antin, il ne laissa pas de prêcher à des vêtures et des professions religieuses, et à des assemblées de charité et quelques panégyriques. Il s'y appliqua aussi à revoir cette partie des belles-lettres que des études saintes et austères avaient long-temps soustraite à ses désirs, et il s'y forma un tel goût pour les beaux-arts, que l'académie de Peinture le mit au rang de ses amateurs honoraires, et que M. le duc d'Antin fit revivre en sa faveur le titre d'*historiographe des bâtimens*. En 1710, il fut nommé à une place d'académicien associé de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'il a remplie avec zèle et assiduité. Après la mort de Louis XIV, il rendit de grands services à cette académie auprès de M. le duc d'Antin ;

et, par reconnaissance, cette savante compagnie lui accorda, sous le bon plaisir du Roi et par une délibération unanime, le titre de pensionnaire surnuméraire, avec l'assurance de la première pension qui viendrait à vaquer. M. Anselme avait depuis 1699 la riche abbaye de Saint-Séver, cap de Gascogne, où il se retira en 1724, après avoir acquis la vétéranee dans l'académie des Belles-Lettres. Il ne fit plus depuis que deux voyages à Paris; au premier, il avait soixante-dix-neuf ans révolus, au deuxième, quatre-vingt-un. Il les fit tous deux en poste et avec autant de facilité que s'il eût été à la fleur de son âge. A ces deux voyages près, il a passé à Saint-Séver les quatorze dernières années de sa vie dans la plus parfaite tranquillité, s'occupant de ses livres, prêchant encore quelquefois et s'amusant de ses jardins; faisant d'ailleurs à son abbaye et aux paroisses qui en dépendent tout le bien dont il était capable; ouvrant de nouveaux chemins pour la communication des unes aux autres, décorant les églises, fondant des hôpitaux et accommodant tous les différens dont il avait connaissance. Il mourut le 8 août 1737, au milieu de sa quatre-vingt-sixième année. Ses ouvrages sont : 1° *Recueil de divers Discours prononcés par M. l'abbé Anselme*, Paris 1692, in-12. Ce recueil contient un Panégyrique de saint Louis, un discours sur la cène et plusieurs Oraisons fu-

nèbres; le tout réimprimé dans le recueil suivant. 2° *Panegyrique des Saints, et oraisons funèbres*, Paris, 1718, 3 vol. in-8°. 3° *Sermons pour l'Avent, le Carême et sur divers sujets*, Paris, 1731, 4 vol. in-8°, et 6 vol. in-12. 4° Deux Dissertations sur les monumens qui ont suppléé au défaut de l'écriture et servi de mémoires aux premiers historiens, dans les Mémoires de l'académie des Belles-Lettres, t. 4 et 6. 5° Dissertation sur ce que le paganisme a publié de merveilleux, dans le tom. 4. 6° Dissertation sur le Dieu inconnu des Athéniens, dans le tom. 4. 7° Que les Lettres ont été cultivées dès les premiers temps, et principalement dans les Gaules, dans le tom. 5. 8° Réflexions sur l'opinion des sages du paganisme touchant la félicité de l'homme, dans le tom. 5. 9° Un Discours sur les asiles et sur les abus qui s'y sont introduits. 10° Les Épitaphes latines du roi Jacques, du maréchal de Lorges, et de M. Fieubet, gravées sur le marbre à Saint-Germain-en-Laye, aux religieuses de la Visitation de Chaillot et aux Camaldules de Grosbois, et imprimées avec les oraisons funèbres des mêmes. Ces épitaphes ont été mises en français par le chevalier Girardin de Savoie, ami de M. l'abbé Anselme. (Extrait de son éloge, par M. de Boze, tom. 3 de *l'Histoire de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1740. Moréri, édit. de 1759.)

ANSILLON (Jean), curé de

la paroisse de Sainte-Gertrude dans un faubourg de Liège, a donné, 1° *De simonia ac munerum et retributionum gratificatione in re beneficiaria : ubi etiam obiter agitur de vita et honestate Clericorum, de tonsura, habitu, residentia, de pluralitate beneficiorum, pensionibus, aliisque rebus statum Clericalem spectantibus*; à Liège, chez Guillaume-Henri Steel, 1677, in-8°. 2° *Responsum ad secundum P. Jacobi Recolecti discursum de obligatione Religiosorum ac Religiosarum horis canonicalibus recitandis, cum dissertatione de probabilitate*, ibid., 1686. (*Bibliotheca magna ecclesiastica*, pag. 486.)

ANSLOA, siège épiscopal du gouvernement d'Aggerusen Norwège, sous la métropole de Drontheim. (Labbe, *de Comm.*)

ANTANDRE, ville épiscopale dans le diocèse d'Asie et province du même nom, sous la métropole d'Éphèse, a eu les évêques suivans. 1. Arétien, pour lequel Étienne d'Éphèse souscrivit au concile de Chalcédoine. 2. Zosime, souscrivit à la cinquième action du concile de Constantinople, sous Mennas. 3. Marin, au septième concile. 4. Constantin, à celui de Photius, et N... , en 1166, au synode de Constantinople, sous le patriarche Luc Chrysoberge.

ANTARADE, ville de Phénicie sur la côte de la mer de Syrie, qu'on a appelée depuis *Orthose* ou *Tortose*, épiscopale sous le patriarchat d'Antioche, et suffra-

gante autrefois de Tyr. On l'a aussi appelée Constancie, d'un nom de Constantin-le-Grand, dans le livre des Conciles. Elle est entre Balanée au nord, et Tripoli au midi, éloignée de l'une et de l'autre d'environ trente milles. Elle est aujourd'hui déserte, ayant été ruinée par les Turcs. Proche de là est une petite île où était autrefois Arade, ville aussi totalement ruinée. Les croisés s'en mirent en possession en 1098. Elle tomba en partage à Willaume Jourdain, proche parent de Bertramne, comte de Tripoli. Depuis ce temps, elle fut sous le patriarchat d'Antioche; mais Innocent II la mit sous Tyr qui faisait partie du royaume de Jérusalem. Enfin, vers le milieu du quatorzième siècle, on l'unit à Famagouste dans l'île de Chypre.

Évêques d'Antarade.

1. R....., sous le pontificat d'Innocent II, vers l'an 1130. Ce pape écrivit à Gérard de Tripoli et à R. de Tortose de se soumettre à l'archevêque de Tyr.

2. Pierre, assista au concile de Latran sous Innocent III.

3. N....., auquel Grégoire IX, écrivit vers l'an 1238. (Raynald, tom. 13, n° 35.)

4. Guillaume, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1247. (*Bull. ord. prædic.*, tom. 2, pag. 177.)

5. N..... On croit que c'est un dominicain anglais, en 1249. (Voyez *Matth. Paris.*, édition de Paris, 1644, p. 512, c. 2. B.)

6. Daniel 1^{er}, carme; en 1249,

apparemment vers la fin de l'année.

7. Barthélemy, en 1274. (t. 5, *veterum script. ampl. collect.*, col. 747.)

8. N....., que Nicolas III fit venir à Rome pour arrêter les persécutions qu'il faisait à l'évêque de Tripoli. (Voyez Raynald, tom. 4, ad 1278)

9. Marc, évêque de Famagouste et d'Antarade. (*Concil. de Nicos.*, 1340.)

10. Itèse, succéda à Marc dans ces deux sièges en 1346. Il était cordelier et s'appelait Itèse de Nabinallis. (Wading.; tom. 3, p. 539.)

11. Lucien.

12. Daniel II, en 1412, succéda à Lucien. (Wading., tom. 5, ad. 1412, pag. 78.)

13. Salomon Cardon, dominicain, nommé par Martin V le 16 décembre 1420. (*Bull. ord.*, tom. 2, p. 595.)

ANTECHRIST. Ce mot se prend, 1^o dans un sens général pour tous les méchants, les persécuteurs, les hérétiques, les impies; 2^o dans un sens propre pour une personne particulière qui précédera le second avènement de Jésus-Christ, qui lui déclarera la guerre et à ses Saints, qui se fera adorer à sa place, et qui réunira dans sa personne tous les caractères de malice, de cruauté, d'impiété que l'on a vus séparément dans les Nabuchodonosor, les Néron, et généralement tous les libertins fameux qui ont été les figures et les précurseurs de l'Antéchrist.

L'Antéchrist, cet homme de péché, sera donc un pasteur insensé et un blasphémateur ; il se révoltera hautement contre Dieu, s'asseyera dans son temple et sur son trône, abolira son sacrifice perpétuel, s'efforçant de se faire passer lui-même pour un Dieu, par une infinité de signes, de miracles, de prodiges trompeurs qui séduiraient les élus mêmes s'il était possible ; il obligera tout le monde à porter le caractère de son nom sur la main droite et sur le front, et mettra à mort ceux qui le refuseront ; il fera aussi mourir les deux témoins de Jésus-Christ que l'on croit être Hénoc et Élie ; enfin, après avoir ou séduit, ou massacré une multitude innombrable de personnes, il sera vaincu et tué lui-même. Ce n'est là qu'une petite partie des traits dont l'Écriture peint l'Antéchrist en différens endroits.

Pour ce qui est du temps précis où il viendra, on l'ignore absolument ; et plusieurs grands et même saints personnages qui ont voulu le déterminer, se sont trompés dans leurs prédictions comme l'événement l'a fait voir. On ignore de même et les parens de l'Antéchrist, et le lieu de sa naissance, et l'étendue de son empire, et le chiffre ou le caractère qu'il fera porter à ses sectateurs, et son véritable nom que saint Jean marque en ces termes : *Que celui qui a de l'intelligence suppute le nom de la bête ; car c'est un nombre d'homme. Son nombre est de six cent*

soixante-six. (*Apocal.* , c. 13 , v. 17.) *Voyez* l'ouvrage de Malvenda, dominicain, de *Antichristo*, et la Dissertation du père Calmet sur le même sujet qui est à la tête de l'Épître aux Galates.

ANTÉFERRI. C'est une clause de provisions de bénéfice, par laquelle le pape déclare qu'il veut que l'impétrant soit préféré à tous autres. Il est de règle que la clause *Anteferri* ne profite à l'impétrant, au préjudice d'un tiers, que quand celui-ci n'a sur le bénéfice que ce que les canonistes appellent *jus ad rem*, et non *jus in re* ; par exemple, un expectant ou simple mandataire qui n'a que droit à la chose, même après son acceptation, cède à un pourvu muni de la clause *anteferri*. C. *quoddam de præbend. in sexto*. Staphilée, de *form. mand. provid.* n° 2, et de *vi et effectu clausularum*, n° 3, cap. *quamvis*. C. *qui tibi, de rescriptis in sexto*.

C'est une autre maxime au sujet de cette clause *anteferri*, qu'elle ne produit son effet de préférence que quand elle ne concourt pas avec des grâces plus favorables. Par exemple, si le pape a déjà permis ou ordonné l'union d'un bénéfice lorsqu'il en pourvoit quelqu'un avec la clause *anteferri*, la préférence n'a pas lieu et l'union l'emporte, parce que la grâce de l'union est plus favorable que la grâce de la provision ; l'une est pour toujours, l'autre pour un temps ; l'union a l'intérêt de l'Église pour

objet ; et la provision , l'intérêt de la personne. *C. Sedes de rescript.*, etc. *Qui ad agendum , de procur. in sexto.* *C. quamvis de præbend. in sexto.*

La clause *anteferri* et autres semblables, sont condamnées par l'article 53 de nos libertés.

ANTELMi (Joseph) , né à Fréjus le 25 de juillet 1648 , fut pourvu , après avoir fait ses études , d'un canonicat de la cathédrale de cette ville , par la démission de Pierre Antelmi son oncle. L'accomplissement de ses devoirs et l'étude l'occupaient uniquement. Mais son habileté dans les affaires ecclésiastiques le fit appeler à Pamiers par M. de Verthamon. Ce prélat ayant besoin d'une personne assez habile et assez entendue pour rétablir la paix dans son diocèse où l'affaire de la régale avait causé beaucoup de désordre , choisit M. Antelmi , par le conseil du père La Chaise , sous lequel il avait fait sa théologie à Lyon , et le fit son grand-vicaire et son officiel. Antelmi , par sa douceur , sa prudence et son adresse , ménagea si bien les esprits , que l'évêque , à son arrivée dans le diocèse , y trouva la paix et la tranquillité rétablies. Les mouvemens et les peines qu'il fut obligé de se donner pour cela , non plus que la délicatesse de son tempérament , ne l'empêchèrent pas de s'appliquer à l'étude , et de composer plusieurs ouvrages. Sa santé s'étant notablement altérée , il fut contraint de retourner à Fréjus au commen-

cement de 1697 pour y respirer l'air natal. Son mal ne fit néanmoins qu'augmenter de jour en jour , et il mourut à Fréjus et non pas à Pamiers , comme le dit M. Dupin , le 21 de juin 1697 , dans sa quarante-neuvième année. M. Dupin se trompe encore en ne lui donnant que quarante ans lorsqu'il mourut. Il avait beaucoup d'esprit , d'honnêteté , de douceur et d'érudition. Ses ouvrages sont : 1^o un petit traité , *de Periculis Canonorum* qui n'a pas été imprimé , parce que ce n'est proprement que le canevas d'un plus grand. 2^o Une dissertation latine sur la fondation de l'église de Fréjus sous ce titre : *de initio Ecclesiæ Forojuliensis dissertatio historica , chronologica , critica , prophano-sacra. Accesserunt* : 1^o *Præsulum forojuliensium nomenclatura chronologica.* 2^o *Diatriba de Ecclesia Reïensi et de monasterio Lirinensi* , à Aix en Provence , 1680 , in-4^o. M. Antelmi met l'établissement de l'église de Fréjus vers le milieu du quatrième siècle. Il relève le mérite de cinq ou six de ses évêques qui se sont rendus célèbres dans le quatrième et le cinquième siècle par leur doctrine et leur sainteté , et surtout de saint Léonce qu'elle reconnaît pour son patron. Il fait l'histoire des démêlés de Théodore , de Fréjus et de Fauste , abbé de Lérins , au sujet de l'exemption de ce monastère. Il parle aussi de l'origine de ce fameux monastère dont les moines suivirent les sentimens

de Cassien sur la Grâce. On trouve dans cette dissertation des remarques sur la discipline de l'Église, et en particulier sur la coutume qu'avait l'église de Fréjus, dès le cinquième siècle, de communier les enfans sous les deux espèces aussitôt après leur baptême : coutume qui s'est conservée jusqu'au huitième siècle. On trouve aussi dans cet ouvrage des observations curieuses sur l'antiquité, l'origine, les différens noms et la diverse fortune de la ville de Fréjus. 3^e Plusieurs dissertations sur les ouvrages de saint Léon-le-Grand et de saint Prosper. Elles ont pour titre : *de Veris operibus SS. Patrum Leonis magni et Prosperi Aquitani dissertationes criticae, quibus capitula de gratia Dei, epistolam ad Demetriadem, necnon duos de vocatione omnium gentium libros Leoni nuper adscriptos, abjudicat, et Prospero post liminio restituit Josephus Antelmus*, Paris, 1689, in-4^o. Le père Quesnel avait attribué à saint Léon les trois ouvrages mentionnés dans le titre des Dissertations; savoir, les *Capitules sur la Grâce*, la *lettre à Démétriede*, et les *livres de la Vocation des Gentils*. M. Antelmi soutient qu'ils sont de saint Prosper dont ils portent le nom dans plusieurs manuscrits. Les savans disputaient entre eux si les six chapitres sur la Grâce contre les sémi-Pélagiens, qui sont dans le second tome des Conciles, sont du pape Célestin ou de saint Prosper. Le père Quesnel est le

premier qui les ait attribués au pape Léon. M. Antelmi n'oublie rien pour en conserver l'honneur à saint Prosper. Il met en parallèle sur diverses colonnes le style, le tour et l'ordre de saint Prosper et celui des ouvrages en contestation, et conclut de la conformité, que l'on ne peut les lui ôter sans injustice. Il les avait composés en 430, en ramassant toutes les autorités des papes et des conciles, qui condamnaient les sémi-pélagianisme; et pour donner plus de force à cet indice, il voulut le faire approuver par le pape Célestin. M. Antelmi, dans le *Traité de la Vocation des Gentils*, démêle les difficultés que l'on fait contre saint Prosper. Il examine une autre question touchant deux lettres de saint Léon, l'une adressée à Septimius, évêque d'Altino, et l'autre à Janvier, évêque d'Aquilée. Ces deux lettres sont assez semblables. Le père Quesnel s'inscrit en faux contre celle qui est écrite à l'évêque d'Altino, et donne pour authentique celle qui est écrite à celui d'Aquilée. M. Antelmi soutient au contraire que cette dernière est supposée, et l'autre authentique. Il entre ensuite dans la critique des Oeuvres de saint Léon. Il prétend que les lettres et les sermons qu'on a sous son nom sont l'ouvrage de saint Prosper. Il soutient que la *Chronique de Prosper* est de Prosper d'Aquitaine. Enfin, il fait la critique des Poésies de saint Prosper et promet une nouvelle édition de tous ses

ouvrages. Le père Quesnel répondit à M. Antelmi par une lettre insérée dans le *Journal des Savans*, du 8 et du 15 d'août 1689; et ce dernier répliqua par deux lettres de l'auteur des Dissertations sur les ouvrages de saint Léon et de saint Prosper, à M. l'abbé..., pour servir de réponse aux deux parties de la lettre du père Quesnel, Paris, 1690, in-4°. M. l'évêque de Grasse dit avoir eu en main une feuille de la Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques de M. Dupin où il avait témoigné approuver le sentiment de M. Antelmi; mais qu'il la supprima à la sollicitation des amis du père Quesnel, et en fit imprimer à la place une autre, où il se déclare entièrement pour celui-ci. 4° Une Dissertation sur le Symbole de saint Athanase intitulée : *nova de Symbolo Athanasiano disquisitio*, Paris, 1693, in-8°. Le père Quesnel avait conjecturé que ce Symbole était de Vigile de Tapse, évêque d'Afrique dans le sixième siècle qui a publié d'autres ouvrages sous le nom de saint Athanase, et qui se sert souvent des expressions employées dans ce Symbole. M. Antelmi au contraire a fait revivre la conjecture de M. Pithou, que ce Symbole est d'un théologien français. Cette Dissertation est divisée en quatre parties. Dans la première, il ajoute quelques preuves fort singulières à celles qui avaient été données jusqu'ici pour montrer que ce Symbole n'est et ne peut être de saint

Athanase. Dans la seconde, il fait une exacte recherche du temps auquel ce Symbole a été connu et publié depuis sous le nom de saint Athanase. Il place ensuite l'époque de cette pièce vers le milieu du cinquième siècle. Dans la troisième partie, il examine quel peut être le pays de l'auteur du Symbole, et s'il était Africain ou Français, et réfute le système du père Quesnel qui l'attribue à Vigile de Tapse. Dans la quatrième partie, M. Antelmi prétend avoir trouvé le Français, auteur du Symbole : c'est Vincent de Lérins. Les conjectures sur lesquelles il se fonde sont la conformité du style, des expressions et des phrases de cet auteur avec le Symbole, et un passage où il promet de retoucher plus au long les expressions qui regardent la confession des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Les autres ouvrages de M. Antelmi sont : 5° *de sanctæ Maximæ Virginis Callidiani in Foro juliensi diœcesi cultu et patria, epistola ad virum cl. Danielelem Papebrochium*. Cette lettre se trouve dans les actes des Saints d'Anvers, au 16 de mai. 6° *De translatione corporis sancti Auxilii epistola ad v. cl. Ludovicum Thomassinum de Mazauge*. 7° *De ætate sancti Martini Turonensis Episcopi, et quorundam ejus gestorum ordine, anno e mortuali, necnon sancto Briccio successore, epistola ad R. P. Anton. Pagium*, Paris, 1693, in-8°. M. Antelmi et le père Pagi ont travaillé de con-

cert à cet ouvrage ; l'un s'est attaché à examiner Grégoire de Tours, et l'autre Sulpice Sévère : 8^o *Assertio pro unico sancto Eucherio Lugdunensi Episcopo. Opus posthumum. Accessit Concilium Regiense sub Rostagno Metropolitano Aquensi anni 1285. Nunc primum prodit integrum, et notis illustratum, opera Caroli Antelmi designati Episcopi Grassensis, Præpositi Forojuliensis* ; Paris , 1726 , in-4^o. Cet ouvrage est le seul que M. l'évêque de Grasse ait trouvé entièrement achevé parmi les manuscrits de son frère : il l'a orné d'une préface où il donne un détail abrégé de la vie et des ouvrages de notre Antelmi , son frère , qui travaillait à une Histoire complète de la ville et de l'église de Fréjus , et qui méditait encore d'autres ouvrages quand il mourut. (Le père Nicéron , *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres*, tom. 5 , pag. 145 et suiv. Dupin , *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, tom. 18 , pag. 273 et suiv. M. Chauffepié , *nouveau Dictionnaire hist. et critique* , tom. 1 , pag. 354 et suiv.)

ANTÉNOR , évêque. On ne sait ni de quel pays , ni de quelle famille il était ; selon toute apparence ; il vivait vers l'an 720. Il composa la vie de saint Silvain , évêque dans le Bolonais. Il avait connu très-particulièrement ce Saint. Un anonyme y a fait depuis quelques additions et en a poli le style vers le neuvième siècle. Elle se trouve dans

Bollandus au 17 février , et dans le troisième Siècle *Bénédictin*, part. 1 , pag. 295. (Cave.)

ANTEQUERA DE GUAXACA, *Antiquera*, ville épiscopale du Mexique sous la métropole du même nom, et située à quatre-vingt-cinq lieues au sud-est du Mexique , sur une petite rivière qui coule dans la vallée de Guaxaca , et contient quatre cents familles espagnoles , sans les Indiens. La cathédrale de Saint-Martial est magnifique. Le siège épiscopal y fut érigé en 1534 ou en 1547. Thomas Gage se trompe quand il dit que c'est la ville de Guaxaca qui est la capitale de la province et le siège de l'évêque , et qu'Antéquera n'est qu'un bourg d'indiens.

ANTHÉDON , ville épiscopale du diocèse de Jérusalem , de la première Palestine , sous la métropole de Césarée , sur la Méditerranée , à vingt stades ou environ de Gaza vers le midi. On l'appela aussi *Agrippias* ou *Agrippiade*, selon Joseph l'Historien , du nom que lui donna Hérode-le-Grand en l'honneur d'Agrippa. Nous en connaissons trois évêques.

1. Paul , qui assista et souscrivit au concile d'Éphèse.

2. Eustathe , qui souscrivit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem à Jean , patriarche de C. P. , contre Sévère , en 518.

3. Dorothee , qui souscrivit à la sentence contre Anthyme dans le concile de Jérusalem , sous le patriarche Pierre , en 536.

ANTHELME (saint) , fils d'un

gentilhomme de Savoie nommé *Hardoin*, naquit au château de Signy vers l'an 1107. Il fut d'abord pourvu des deux premières dignités de l'église de Genève et de celle de Bellay ; puis s'étant rendu chartreux, il fut fait général vers l'an 1141, et se démit de cette charge après l'avoir exercée douze ans avec un zèle et une fermeté qui firent reprendre une nouvelle vigueur à tout l'Ordre des Chartreux. Durant le schisme, causé par l'antipape Octavien, qui prit le nom de Victor III, il fut cause que tout l'Ordre des Chartreux se déclara pour Alexandre III, pape légitime. L'an 1163, l'évêché de Bellay étant venu à vaquer, il fut sacré évêque de cette ville, malgré toutes ses oppositions, par le pape Alexandre lui-même. Il excommunia le comte Hubert de Savoie, fils d'Amédée, qui avait fait injustement emprisonner un prêtre du diocèse de Bellay, et refusa de l'absoudre avant qu'il eût fait satisfaction. Le pape lui donna l'absolution lui-même ; et Anthelme en fut si touché, qu'il se retira dans la Grande-Chartreuse, d'où on le ramena par force à Bellay où il mourut le 26 de juin de l'an 1178, âgé de plus de soixante-dix ans, dont il en avait passé quinze dans l'épiscopat. (Surius Arnaud d'Andilly, tom. 2 des *Vies des Saints illustres*, Baillet, 26 juin.)

ANTHÉON, évêque d'Arsinoé, vivait en 484. Il est auteur d'une lettre à Pierre Le Foulon, sur l'addition qu'il avait faite au

Trisagion. Elle est dans le quatrième t. des *Conciles*, p. 1112. (Cave.)

ANTHERE (saint), pape et martyr sous l'empereur Maximin, était Grec de nation. Il succéda à saint Pontien, mort le 30 octobre ou le 19 de novembre 235, et après six semaines seulement de pontificat, il fut couronné du martyre. Son corps fut enterré dans le cimetière de Calliste, sur le grand chemin d'Appius, d'où il fut transporté depuis dans l'église de Saint-Sylvestre, au champ de Mars. Sa mémoire est marquée dans les Martyrologes au 3 de janvier. (Baillet, 3 de janvier.)

ANTHIASISTES, hérétiques qui regardaient le travail comme un crime et passaient leur vie à dormir. Saint Philastre, qui parle de cette secte dans son livre des Hérésies, ne nous apprend pas dans quel temps elle a paru.

ANTHIME (saint), évêque de Nicomédie en Bithynie et martyr, eut la tête tranchée pour la foi, par l'ordre de Dioclétien qui fit aussi mourir avec le saint évêque un grand nombre d'autres chrétiens par divers supplices. Les Latins honorent leur mémoire le 27 d'avril. Lactance, *Traité de la Mort des Persécuteurs*. Eusèbe, *Hist.*, liv. 8, ch. 4 et 6. Pagi, sur l'an 302. Tillem. Baillet, 27 avril.)

ANTHOLOGE. C'est le nom d'un livre ecclésiastique qui est en usage chez les Grecs, et qu'ils appellent en leur langue *ἀνθολόγιον*, *anthologion*, c'est-à-dire, en la-

tin, *florilegium*, et en français, *florilège* ou *fleurs des Saints*, parce qu'il contient en effet les principaux offices des Saints qui sont en usage dans l'église grecque. Antoine Arcudius a publié à Rome, en 1598, un nouvel *Anthologe* ou *Florilège*, qui est un abrégé peu fidèle de l'ancien. (Allat., *de Lib. Eccl. gr.*)

ANTHROPOLOGIE, *Anthropologia*, du grec *ἄνθρωπος*, *homme*, et de *λογος*, *discours*, manière de s'exprimer qui se rencontre fréquemment dans les saintes Écritures, et par laquelle les écrivains sacrés, pour s'accommoder et se proportionner à la faiblesse de notre intelligence, attribuent à Dieu des parties, des actions ou des affections qui ne conviennent qu'aux hommes. C'est ainsi qu'il est dit que Dieu a *des yeux*, *des pieds*, *des mains*, *des bras*; qu'il *regarde*, qu'il *appelle*, qu'il *menace*, qu'il *frappe*, qu'il *s'attriste*, qu'il *se réjouit*, qu'il *se repent*, etc. Par toutes ces expressions, et d'autres semblables quise lisent dans l'Écriture, l'Esprit - Saint a seulement voulu nous faire entendre les choses ou les effets que Dieu opère, comme s'il avait des mains, des yeux, des affections ou passions, etc., quoiqu'il n'ait rien de tout cela; ce qui serait contraire à ses perfections et à la simplicité de son être, puisque c'est un pur esprit, incapable d'aucun changement, et qui n'a ni corps, ni parties, ni figure, ni couleur, ni passions, rien qui ne soit in-

finiment parfait et bien au-dessus de notre faible intelligence. Quoique l'on confonde souvent le terme d'*anthropologie* avec celui d'*anthropopathie*; cependant, à parler strictement, le terme d'*anthropologie* doit être considéré comme le genre, et celui d'*anthropopathie* comme l'espèce. C'est par *anthropologie* qu'on attribue à Dieu une chose, quelle qu'elle soit, qui ne convient qu'à l'homme; au lieu qu'*anthropopathie* ne se dit que dans le cas où l'on prête à Dieu des passions, des sensations, des affections humaines, etc.

ANTHROPOMANTIE, *Anthropomantia*, du grec *ἄνθρωπος*, *homme*, et de *μαντεία*, *divination*. C'est une espèce de divination qui se fait par l'inspection des entrailles d'un enfant ou d'un homme mort.

ANTHROPOPATHIE, du grec *ἄνθρωπος*, *homme*, et *πάθος*, *affection*, *sentiment*, *passion*. C'est proprement la figure qui attribue à Dieu des passions; mais dans l'usage on la confond avec l'*anthropologie*.

ANTHROPOPHAGE, *Anthropophagus*, qui mange les hommes.

ANTI. Les *Anti*, parmi les gens de lettres, sont les écrits faits pour répondre à quelqu'un et qui portent souvent le nom d'*Anti*, avec le nom de ceux auxquels ils répondent, comme l'*Antibaillet* de M. Ménage, etc.

ANTI (Hyacinthe-Marie), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Vicence, était

déjà célèbre en 1684, particulièrement par ses prédications où il montrait autant d'éloquence que de zèle. Il vivait encore en 1698. Sa dévotion envers la sainte Vierge le porta à écrire la vie de cette excellente créature ; il y joignit un grand nombre de réflexions sur les vices qui déshonorent le plus le sexe et les vertus qui lui sont le plus convenables ; il traite aussi dans un autre ouvrage des soupirs des anciens patriarches dans l'attente de la venue du Messie. (Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2.)

ANTIADIAPHORISTE, du grec *ἀντί*, contre, et *ἀδιάφορος*, indifférent, c'est-à-dire, contraire ou opposé aux Adiaphoristes ou Indifférens. C'est ainsi qu'on nomma les Luthériens rigides qui désapprouvaient la juridiction épiscopale, les cérémonies de l'Église, et qui étaient contraires aux Luthériens mitigés, nommés *Adiaphoristes*.

ANTICHRESE est un mot grec qui signifie contre-jouissance, *contrarius usus*. Dans le droit, on définit l'antichrèse une convention par laquelle un débiteur consent que son créancier jouisse du revenu de son fonds ou héritage, pour lui tenir lieu de l'intérêt de la dette ou du prêt jusqu'à ce qu'il en soit payé. C'est pour cette raison que l'antichrèse est appelée *mort-gage*, parce que le créancier ne décompte pas sur la dette les fruits qu'il a perçus.

Ce contrat diffère de l'engagement, en ce que la compen-

sation ne se fait dans l'engagement qu'à concurrence de la valeur des fruits et de l'intérêt légitime ; ensorte que ce qui manque à cet intérêt, doit être suppléé, ou ce qui excède doit être imputé sur le capital ; au lieu que par le contrat d'antichrèse la compensation se fait d'une manière absolue et sans estimation ; ce qui est susceptible de beaucoup d'abus. D'où vient que le Droit canonique a condamné cette espèce de contrat. (C. 1. 2, *ext. de usur.*) La raison en est que celui qui prête l'argent n'est pas le maître du gage, et par conséquent il n'en peut profiter sans injustice, les fruits d'une chose étant à son maître : *res fructificat domino suo*. D'où vient que si la chose engagée venait à périr fortuitement, la perte en tomberait sur celui qui a emprunté l'argent : *res perit Domino*.

Le droit civil n'a pas usé de la même rigueur ; et ce contrat, né chez les Grecs, adopté par les Romains, a été reçu en quelques unes de nos provinces, à cause de l'incertitude des fruits qui peuvent être recueillis, du risque même que l'on court jusqu'à la perception d'être privés de ces fruits, et enfin de la tranquillité qu'acquiert le débiteur par cet accommodement qui lui épargne des cautions et qui pare les actions en garantie, les exécutions, les ventes des meubles, les dommages et intérêts, et les autres suites dangereuses qui causent souvent la ruine.

Les auteurs, entre autres

M. Charles du Moulin, qui regardent ce contrat comme usuraire, conviennent en même temps qu'il serait permis à deux conditions. La première est la faculté perpétuelle de rachat qui ne se prescrit pas même par cent ans. La seconde, que les fruits n'excèdent pas les intérêts légitimes. C'est à ces conditions que le parlement de Paris autorise le contrat d'antichrèse, c'est-à-dire, quand il est passé pour des intérêts dus légitimement, et non pour intérêts procédant du prêt appelé *mutuum*, dans lequel cas il est regardé comme usuraire, ou comme servant de palliatif à l'usure. (*Jurisprud. civile* au mot ANTICHRÈSE.) Telle est la disposition de l'arrêt rendu le 22 mai 1691 en la grand'chambre du parlement de Paris, sur les conclusions de M. d'Agnesseau, et par lequel il fut jugé que les contrats d'antichrèse étaient valables dans les pays de Droit écrit, *pourvu néanmoins*, ajouta M. l'avocat-général, *que le revenu de l'héritage n'excédât pas l'intérêt de la somme prêtée ; sans quoi il serait usuraire.*

En s'en tenant au droit civil de la France, touchant les contrats d'antichrèse, on ne doit donc point dire absolument, avec M. Denisart, que ces sortes de conventions ou de contrats sont réprouvés par la jurisprudence des arrêts ; mais on doit dire au contraire, avec M. de Ferrière et M. Durand de Maillane, qu'ils sont admis dans les parlemens des pays de Droit écrit

et dans quelques autres, mais toujours dans les termes d'une juste et équitable modération, c'est-à-dire, ajoute M. Durand de Maillane, que le sort de ce contrat est purement arbitraire et dépendant des circonstances qui l'accompagnent plus ou moins suspectes d'usure ou de vexation ; c'est tout ce qui résulte des différens arrêts rapportés par Boniface, tom. 4, lib. 8, tit. 11, ch. 1. De Catellan, tit. 5, ch. 1. Basset et autres. M. Denizart, *Collect. de Jurisprud.*, au mot ANTICHRÈSE. M. de Ferrière, *Dictionn. de Doit et de Pratiq.*, et M. Durand de Maillane, *Dictionn. de Droit canon*, sous le même mot.

ANTIDATE. Date falsifiée et antérieure à la vraie date. L'antidate est illicite lorsqu'elle est préjudiciable à un tiers, comme dans les contrats où elle emporte la priorité d'hypothèque, dans les billets, etc. Un testament olographe antidaté ne laisse pas d'être valide, parce que la date n'est pas une condition essentielle au testament olographe, les ordonnances n'exigeant la date qu'à l'égard des testamens passés par devant notaires ou reçus par les curés ; et que d'ailleurs la date n'est point nécessaire à un testament olographe pour en prouver la vérité, ni l'intention du testateur. Ainsi jugé par un arrêt du parlement de Rouen le 21 juin 1622, et par celui de Paris l'an 1661. Cependant, la nouvelle ordonnance des testamens du mois d'août 1735, art. 20, veut que

les testamens olographes soient datés de la main de celui ou celle qui les a faits.

ANTIDÉMONIAQUE, *Anti-dæmoniacus*. Hérétique ou impie qui nie l'existence des démons.

ANTIDIAPHORISTE, le même que *Antiadiaphoriste*.

ANTIDICOMARIANITES ou **ANTIMARIENS**, anciens hérétiques qui prétendaient que la sainte Vierge n'avait pas toujours conservé sa virginité, et qu'elle avait eu des enfans de saint Joseph, après la naissance de Jésus-Christ. Ces hérétiques étaient disciples d'Helvidius et de Jovinien qui parurent à Rome vers la fin du quatrième siècle. (Baronius et Sponde, à l'an 382.)

ANTIDORE, *Antidorum*, du grec ἀντί, *pro loco, vice*, au lieu, à la place, et de δῶρον, *donum*, don. L'*antidore*, chez les Grecs, est un pain béni qu'on distribue au lieu de l'Eucharistie, à ceux qui n'ont pas pu communier. C'est aussi le pain dont on coupe un morceau pour le consacrer.

ANTIENNE, du grec ἀντιφωνα, qui signifie *chant alternatif*. Ce mot se prenait autrefois, tant pour les psaumes que les hymnes chantés alternativement. Saint Ignace, disciple des apôtres, a été, selon Socrate, le premier auteur de cette manière de chanter chez les Grecs, et saint Ambroise chez les Latins. Théodoret l'attribue à Diodore et à Flavien. Elle passa en France du temps de saint Grégoire, maintenant ce mot se prend en une

plus étroite signification, pour les traits tirés des psaumes ou de l'Écriture qui conviennent au mystère de la fête qu'on célèbre. Antienne se dit aussi de ce qu'on chante à l'introït, aux invitatoires et aux processions, aussi bien que d'une petite prière adressée à Dieu ou aux Saints, et suivie d'une oraison. (*Dictionn. univ.*)

Dans les fêtes doubles, on répète les antiennes devant et après les psaumes. A Saint-Jean de Lyon, les principales fêtes, les huit derniers jours avant Noël, on triomphe l'antienne de *Magnificat*, c'est-à-dire, qu'on la répète à chaque verset. A Notre-Dame de Rouen, on répète trois fois l'antienne de *Magnificat* et de *Benedictus* à toutes les fêtes triples.

On doit imposer les antiennes de façon qu'elles fassent un sens. A Saint-Just de Lyon, si un chanoine ou un perpétuel impose mal une antienne, on le chasse du chœur pour cet office, et un autre recommence l'antienne. Telle est la sainte exactitude de cette collégiale pour la décence du service de Dieu. A Saint-Martin de Tours, il n'y a jamais d'antiennes aux petites-heures que l'*Alleluia* ou *Laus tibi Domine*, comme à Vienne et à Lyon. (De Moléon, *Voyag. Liturg.* pag. 13, 65, 66, 70, 123.)

ANTIGONE SOCCHÆUS, maître de Sadok, chef des Saducéens. Antigone enseignait qu'il fallait rendre au Seigneur un culte si pur et si désintéressé, qu'on le

servît sans aucune vue de récompense. Sadok, disciple d'Antigone, conclut mal-à-propos de la maxime de son maître, qu'il n'y avait ni peine ni récompense à attendre dans l'autre vie. De là l'origine de la secte des Saducéens, selon les juifs.

ANTIGONE, fils de Jean Hircan, et petit-fils de Simon Macchabée. (Joseph., *Antiq.*, l. 13, c. 18, 19.) Il fut associé à la royauté par son frère Aristobule. Quelques jaloux firent entendre à Aristobule qu'Antigone devait venir le tuer. Sur cet avis, Aristobule qui était malade dans la tour qui fut nommée depuis *Antonia*, pria son frère de le venir trouver sans armes, et en même temps il fit placer ses gardes dans un lieu souterrain par où Antigone devait passer, avec ordre de le tuer, s'il venait avec ses armes. Les ennemis d'Antigone lui dirent au contraire que le Roi ayant appris qu'il avait de fort belles armes, souhaitait qu'il le vînt voir armé. Antigone qui ne soupçonnait rien, vint donc armé pour voir son frère, et fut tué par ses gardes, comme il passait sous une tour nommée de *Straton*.

ANTIGONE, fils d'Aristobule qui était frère d'Hircan et d'Alexandra. Pompée ayant pris Jérusalem et s'étant saisi d'Aristobule et de ses deux fils Alexandre et Antigone, Alexandre s'échappa en chemin, et Antigone fut mené prisonnier à Rome. (Joseph., *Antiq.* liv. 14, c. ult.) Il revint en Judée cinq

ou six ans après d'où il fut renvoyé de nouveau à Rome. Il fut ensuite établi roi de Judée par les Parthes, et enfin décapité à Antioche par l'ordre de Marc-Antoine, l'an du monde 3967.

ANTILIBAN, chaîne de montagnes qui était à l'orient du Liban, et qui ne formait avec le Liban même qu'une longue suite de montagnes qui s'étendaient du nord au midi et du midi au nord, dans l'espace d'environ quatre-vingts lieues. Le texte hébreu de l'Écriture ne parle jamais de l'Antiliban. Elle l'appelle toujours du nom général de Liban. Les Septante au contraire mettent souvent l'Antiliban au lieu du Liban.

ANTILOGIE, ou contradiction, opposition. Il n'y a dans l'Écriture aucune antilogie réelle, car il est impossible que l'Esprit-Saint, qui a dicté l'Écriture, se contredise; mais il y en a beaucoup d'apparentes, et toutes relatives à la faiblesse de notre esprit, à notre manière imparfaite de concevoir, à l'ignorance où nous sommes de la langue, de l'histoire et des usages des juifs, à la perte de beaucoup d'anciens monumens nécessaires pour l'intelligence des livres saints. Plusieurs auteurs ont fait des traités ou des indices des antilogies apparentes de l'Écriture, entre autres Pontas.

ANTIMENSE, *Antimensia*, plur. L'*Antimense* est une espèce de nappe qui tient lieu d'autel consacré chez les Grecs qui ont peu d'églises consacrées,

et où il n'est pas facile de transporter les autels portatifs. Ces nappes ou linges tiennent donc lieu d'autel consacré, et l'on offre dessus le sacrifice de la messe. (Goar, *Eucolog.* p. 649.)

ANTINE (D. Maur-Franç. d'), religieux-prêtre de la congrégation de Saint-Maur, naquit le premier avril 1688 à Gontieux, dans le diocèse de Liège. Dégouté du monde à l'âge de vingt-trois ans, il y renonça pour se consacrer à Dieu, sous la règle de Saint-Benoît, dans la congrégation de Saint-Maur, et fit ses vœux solennels le 14 août 1712, dans l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais. Il se distingua par sa piété, par sa régularité et par son application à l'étude. Tous ceux qui l'ont connu ont toujours remarqué en lui pendant toute sa vie les qualités qui forment un homme de bien, un bon chrétien, un prêtre édifiant et un vrai religieux. Aussitôt qu'il eut fini son cours, ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie dans l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims. Il s'acquitta de cet emploi d'une manière qui le fit également respecter et chérir de ses élèves; mais ils n'eurent pas long-temps l'avantage de profiter de ses leçons. Dès l'année suivante, il fut obligé de quitter Reims, et se rendit à Paris où ses supérieurs, qui connaissaient ses talens avaient dessein de l'occuper à quelque ouvrage important. Celui des *Décrétales*, interrompu par la mort de dom Constant et de dom

Mopinot, lui fut proposé, et il l'accepta; mais quelques difficultés qui survinrent le lui firent abandonner pour s'appliquer à un autre. Depuis long-temps, on avait entrepris dans la congrégation de Saint-Maur une nouvelle édition du Dictionnaire de M. du Cange, avec beaucoup d'augmentations. Plusieurs religieux y avaient travaillé successivement. La gloire de le faire paraître sembla réservée à dom Maur d'Antine. Il s'y livra avec tant d'application et de succès, que dès l'année 1733 les quatre premiers volumes parurent. Ils furent reçus avec un applaudissement général du public qui fit le même accueil l'année suivante au cinquième. Cette même année dom Maur fut obligé de quitter Paris et de se retirer à Pontoise. Il restait encore un sixième volume du Dictionnaire de du Cange à donner; mais dom d'Antine y avait mis la dernière main, et le laissa prêt d'être mis sous presse entre les mains de dom Carpentier, alors son compagnon et son associé à cet ouvrage qui continua l'impression pendant son absence. Dom Maur avait fait de nouvelles recherches et formé un recueil capable de servir de supplément à ce dictionnaire, que ce même associé a eu soin de recueillir. Dans sa retraite de Pontoise, dom d'Antine s'appliqua à un autre genre d'étude plus conforme à son inclination. Il se donna tout entier à la méditation des livres saints, surtout de

cette partie de l'Écriture que l'Église a consacrée dans ses offices pour chanter les louanges du Seigneur. L'étude qu'il fit de ces saints cantiques lui fit naître le dessein d'en faire une traduction sur la langue originale, et il l'exécuta. Ayant été rappelé de Pontoise à Paris en 1737 pour travailler avec dom Bouquet au grand ouvrage de la collection des historiens de France, il fit imprimer en 1738 sa traduction des Psaumes sur l'hébreu, avec des notes tirées de l'Écriture et des Pères pour en faciliter l'intelligence. Il en donna une seconde édition en 1739, et une troisième en 1740. Ces trois éditions ne suffisant point pour satisfaire l'empressement du public, il méditait d'en donner une quatrième sous une nouvelle forme lorsque sa mort interrompit ce projet. Le goût que dom d'Antine avait pris à ce genre d'étude ne lui permit presque plus de s'appliquer à autre chose, et priva dom Bouquet du secours qu'il en attendait. Il ne renouça pas cependant tout-à-fait à ce travail, et il se chargea de l'article des Croisades. Il a laissé sur cet important morceau de l'histoire de France plusieurs porte-feuilles de collections qui néanmoins sont encore plus le fruit du travail de ses amis que le sien propre. Les découvertes et les remarques que dom d'Antine fit sur les chartes, dans cette occupation, jointes aux connaissances qu'il avait déjà acquises par ses études précé-

dentes, lui firent concevoir le projet d'une méthode pour aplanir les difficultés qui se rencontrent dans la chronologie et dans les dates des anciens monumens. Il forma ce projet vers l'an 1743, et dressa pour son usage particulier une table chronologique et le calendrier perpétuel. L'auteur ne se proposait pas alors de lui donner une plus vaste étendue; mais dans la suite il résolut d'y ajouter des tables chronologiques et historiques des Conciles, des Papes, etc. La mort l'empêcha d'exécuter cette entreprise. Déjà la table chronologique et le calendrier perpétuel étaient achevés lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva le 3 novembre 1746, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Le public n'a cependant pas été privé de l'excellent ouvrage que dom d'Antine se proposait de lui donner. Dom Ursin Durand et dom Charles Clémencet ont rempli le plan qu'il s'était proposé, et ont fait paraître l'ouvrage en 1750, en un volume in-4° sous ce titre : *l'Art de vérifier les dates des faits historiques, etc., avec l'Histoire abrégée des Conciles, des Papes, des Empereurs, etc.* (Extrait de l'éloge de dom Maur d'Antine, qui se trouve dans la préface de *l'Art de vérifier les dates.*)

ANTINOÉ, ville épiscopale de la première Thébaïde sous le patriarchat d'Alexandrie, située en Thébaïde sur la partie orientale du Nil, fut bâtie par l'empereur Adrien, et ainsi nommée

d'un jeune homme qu'il aimait et qui se noya dans ce fleuve. (*Voyez* Amm. Marcell., liv. 22.) Quelques uns ont voulu que ce fût la capitale du pays. Il faut que les chrétiens y aient été en grand nombre du temps de Dioclétien, puisque les Martyrologes font mention d'un si grand nombre de martyrs qui y ont souffert sous cet Empereur. On l'appelle aujourd'hui *Insene*. Voici six de ses évêques.

1. Tyran, assista au concile de Nicée.

2. Luce, *Mélétien*.

3. Ammon, en 394, au concile de C. P. où l'on traite du différent de Bagade et d'Agape qui se disputaient l'évêché de Bostres.

4. Procope, au cinquième concile général.

5. Mennas, jacobite, en 751, que les Sarrazins mirent à mort un nommé Chaïl, patriarche jacobite d'Égypte, et emprisonnèrent plusieurs évêques, dont Mennas était du nombre. (*Hist. patriarch. Alex.*, pag. 227.)

6. Isaac, jacobite, assista en 1086 à l'assemblée qui fut tenue à Misra en présence du visir, à l'occasion du patriarche Cyrille dont la vie était scandaleuse. (*Ibid*, pag. 458.)

ANTINOMIEN, *Antinomus*, contraire à la loi, du grec *αντι*, contre, et *νομος*, loi.

Les Antinomiens étaient des hérétiques du seizième siècle dont Jean Agricola, Allemand, était le chef. Leur erreur consistait à soutenir que les bonnes

œuvres de la loi divine ne sont point nécessaires au salut; qu'il n'y a point de précepte de les pratiquer, et que l'homme n'y est pas obligé. (Sander, *hér.* 188.)

ANTIOCHE, ville capitale de la Syrie, une des plus belles de tout l'Orient, et des plus grandes de l'univers, au rapport de Strabon, liv. 16, était située sur le fleuve Oronte. Séleucus, surnommé Nicator, la bâtit lorsqu'il se fut emparé de tout l'Orient; et les rois de Syrie y tinrent depuis leur cour. Joseph dit qu'elle tenait le troisième rang dans l'Empire romain, et Ammien Marcellin la préfère à Alexandrie pour ses richesses et son commerce. Séleucus l'appela Antioche, du nom de son père Antiochus, et il dédia les environs à Apollon, sur l'idée qu'il avait que sa mère l'avait conçu ensuite d'un commerce que ce Dieu avait eu avec elle pendant qu'elle dormait, d'où Antioche prit encore le nom de Daphné, ou proche Daphné qui est un faubourg de l'autre côté du fleuve Oronte. Pompée ayant vaincu Tigrane, roi d'Arménie, qui avait enlevé la Syrie aux descendants de Séleucus, en fit une province dépendante de l'Empire romain, et permit aux Syriens de se gouverner par leurs lois; ce privilège leur fut confirmé par César, après la défaite de Pompée, vers l'an de Rome 705. Elle ne perdit rien de ses avantages par cette union à l'Empire; outre qu'elle était ca-

pitale de la Syrie, elle le devint encore de la Phénicie, et plusieurs Notices nous apprennent que Constantin en fit la capitale de tout l'Orient.

Il y avait à Antioche un grand nombre de juifs que les successeurs d'Antiochus Épiphanes y avaient appelés; ils y jouissaient, comme les Grecs, du droit de citoyens; ils y avaient même une magnifique synagogue, et ils observaient librement leurs rits et leurs cérémonies. Les disciples que la persécution des juifs de Jérusalem obligea de se disperser, vinrent en Phénicie, dans l'île de Chypre et à Antioche; et comme il y en avait parmi eux de cette île et de Cyrène, ils annoncèrent Jésus-Christ non-seulement aux juifs qu'ils y trouvèrent, mais aussi aux Grecs. Dieu bénit leurs travaux, et plusieurs se convertirent. L'église qui était à Jérusalem en fut bientôt informée, et les apôtres qui y demeuraient encore envoyèrent Barnabé à Antioche, qui voyant que la grâce de Dieu commençait à se répandre sur les peuples de cette ville en eut beaucoup de joie et les exhorta à la persévérance. La Chronique pascal, qu'on appelle aussi *Alexandrine*, semble dire que saint Pierre fut un de ceux qui, fuyant la persécution, allèrent à Antioche, et qui instruisirent d'abord les juifs et ensuite les Grecs; mais il paraît que c'est sans fondement; car saint Luc, dont nous venons de rapporter les paroles, marque

expressément que les apôtres ne quittèrent point Jérusalem, à l'occasion de la persécution qui arriva du temps de saint Étienne; *et omnes*, dit-il, *dispersi sunt per regiones Judeæ et Samariæ, præter Apostolos.* (*Act.* 8, 1.) Il n'y a donc pas d'apparence de fixer à cette époque, qui est la quatrième année depuis l'Ascension de Jésus-Christ au ciel, le pontificat de saint Pierre à Antioche. Barnabé, que les apôtres députèrent pour cette ville, ayant rencontré Saul à Tarse, l'y mena avec lui. Ils y demeurèrent un an entier, instruisant un si grand nombre de personnes, que ce fut à Antioche que les disciples furent premièrement nommés chrétiens. (*Act.*, chap. 11, 26, 27.) En ce temps-là, continue saint Luc, il vint de Jérusalem à Antioche des prophètes, un desquels nommé Agabe prédit par l'esprit de Dieu qu'il y aurait par tout le monde une grande famine, comme en effet elle arriva sous le règne de Claude; alors les disciples se proposèrent d'envoyer, chacun selon leurs forces, des aumônes aux Frères qui demeuraient en Judée, ce qu'ils firent par les mains de Barnabé et de Saul. Ces deux apôtres étant de retour à Antioche, après avoir parcouru différentes provinces d'Asie, assemblèrent les fidèles de cette ville et leur exposèrent les merveilles que Dieu avait fait par eux aux Gentils. Ce fut alors que quelques personnes venant de Judée enseignèrent cette doctrine aux

Frères : *Si vous n'êtes circoncis selon l'usage établi par Moïse, vous ne pouvez être sauvés.* (*Act.*, 15, 1.) Mais Paul et Barnabé leur ayant résisté avec grande force, il fut résolu que ces deux apôtres et quelques uns de l'autre parti iraient à Jérusalem vers les apôtres et les prêtres, pour leur proposer cette question. On assembla donc l'église de Jérusalem. Saint Pierre présida à cette assemblée qui décida que ceux qui avaient reçu la foi de Jésus-Christ n'étaient point obligés aux cérémonies de la loi ; ce qui fut signifié par une lettre adressée aux fidèles d'Antioche, dont Paul et Barnabé furent les porteurs avec quelques autres disciples. Ils en firent la lecture en présence de ces nouveaux chrétiens qui en reçurent beaucoup de consolation. C'est ainsi que saint Luc qui était lui-même d'Antioche nous apprend comment l'église de cette ville fut formée.

Saint Jérôme, sur le chap. 2 de *l'Épître aux Galates*, remarque que saint Luc n'a pas rapporté dans ses Actes tout ce que les apôtres ont fait ; et il cite pour exemple qu'il n'a pas dit que saint Pierre fût d'abord évêque d'Antioche, ensuite de Rome. Et dans son Catalogue des Écrivains ecclésiastiques il assure comme un fait, dont on ne doutait pas que cet apôtre avait gouverné le premier l'église d'Antioche d'où il était allé à Rome. Eusèbe de Césarée dit la même chose ; et il ne paraît pas qu'on

puisse penser autrement, pour peu qu'on consulte la tradition. Il n'est pas aussi aisé de savoir au juste dans quel temps saint Pierre a gouverné cette église. Ce qu'en dit l'auteur de la chronique pascale est formellement contraire au texte de saint Luc ; et s'il est vrai, comme le rapporte Eusèbe après Apollonius, que Jésus-Christ avait ordonné à ses apôtres de ne point sortir de Jérusalem qu'au bout de douze ans, (*liv. 5, Hist.*, c. 18), il n'y a guère d'apparence que saint Pierre ait été à Antioche dès la quatrième année d'après l'Ascension du Sauveur. Il serait bien plus naturel de fixer ce voyage au temps où saint Paul nous apprend qu'il lui résista en face, parce qu'il était répréhensible : car avant l'arrivée de certains juifs en cette ville, dit saint Paul, il mangeait avec les Gentils ; mais ensuite il se sépara d'eux, pour ne pas mal édifier ceux qui tenaient pour les cérémonies de la loi. Or, cela se rapporte à ce que dit saint Luc (*Act.* 15, 1), que quelques personnes venant de Judée soutenaient hautement qu'il fallait observer la circoncision ; de sorte qu'il y a tout lieu de croire que ce ne fut que par complaisance pour ces nouveaux venus que saint Pierre se sépara des Gentils ; et cela arriva vers la quarante-quatrième année de Jésus-Christ, qu'Hérode Agrippa fut frappé de mort par un ange, à Césarée de Palestine, après que saint Pierre fut miraculeusement délivré de la

prison de Jérusalem où ce prince l'avait fait mettre. C'est à cette époque que nous fixons l'épiscopat de saint Pierre à Antioche, et le commencement du patriarchat de cette ville. Nous ne déciderons rien sur le temps que cet apôtre a employé au gouvernement de cette église. Saint Jérôme dit qu'il y tint son siège pendant sept ans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'alla à Rome que sous l'empire de Néron.

Saint Pierre étant sur le point d'aller à Rome, se nomma, pour successeur à Antioche, Évode, auquel succéda Ignace; quelques uns aiment mieux dire que tous les deux succédèrent immédiatement à saint Pierre qui ordonna Évode pour les juifs, saint Paul ayant ordonné Ignace pour les Gentils. C'est ce que nous apprend l'auteur des *Const. apostoliques*. La foi fit en peu de temps de grands progrès, sous la conduite de ces saints évêques. Je ne voudrais cependant pas garantir ce que disent quelques auteurs nouveaux, après saint Chrysostôme, que dès le temps de saint Ignace on comptait jusqu'à deux cent mille chrétiens dans cette ville. (*Homil. in Ignat.*) Ce saint docteur veut seulement faire entendre que ce saint martyr était chargé du soin de travailler à la conversion de tout le peuple de cette grande ville dont les habitants se montaient à deux cent mille. Il est vrai que, dès les premiers temps, les chrétiens y étaient en grand nombre. Julien

se plaint, au quatrième siècle, de ce qu'on n'y rendait aucun honneur aux Dieux; au contraire, qu'on s'y moquait publiquement du zèle qu'il témoignait pour faire revivre leur culte; qu'on y méprisait le philosophe Maxime dont il suivait les leçons pour l'ancienne religion, et qu'on n'y témoignait du respect que pour X et K, c'est-à-dire, pour Jésus-Christ et pour Constantin. Cet apostat, aussi piqué des railleries que les habitants d'Antioche avaient fait de sa barbe, et de la ridicule affectation avec laquelle il se produisait au dehors comme un homme singulier, entraînait souvent dans une affreuse colère contre eux, et les menaçait des dernières violences.

Cette église fut d'abord regardée comme la troisième du monde chrétien après celle de Rome et d'Alexandrie. Caron pensait encore que saint Pierre avait fondé celle-ci, et que c'est d'elle que parle cet apôtre lorsqu'il dit dans sa première Épître, chap. 5, 13 : *L'église qui est à Babylone vous salue, aussi bien que mon fils Marc*. Le premier concile de Nicée la place immédiatement après Alexandrie, et veut qu'elle jouisse des mêmes droits dont jouissaient la capitale de l'Empire et la capitale d'Égypte; mais les évêques d'Antioche n'eurent pas le courage de soutenir dans la suite les droits de leur siège. Flavien, successeur de Méléce dans cette église, au préjudice de Paulin

qui en était le véritable évêque , ayant eu besoin du secours des évêques de la province de Bizzance , consentit que le siège de Constantinople fût le second après Rome , et que celui d'Antioche fût le quatrième : ce qui fut arrêté par le quatrième canon d'un concile tenu en 381 , et confirmé dans le vingt-huitième du concile de Chalcédoine , quelque opposition qu'y fissent les évêques de Rome et d'Alexandrie.

On ne peut exprimer combien de maux cette ville essuya , et à combien de vicissitudes elle fut exposée , soit pour le spirituel , soit pour le temporel. Les hérésies la désolèrent ; les schismes la déchirèrent. Paul de Samosate fut le premier qui y leva l'étendard de l'hérésie. Les évêques des différentes provinces et des différens diocèses s'assemblèrent deux fois à son sujet , et enfin le déposèrent. Eusthate fut chassé de son siège par les Ariens qui mirent Paulin de Tyr en sa place , ensuite Mélèce qu'ils croyaient être de leur parti ; mais les catholiques rejetèrent ouvertement ce dernier , et s'attachèrent à Paulin que Lucifer de Cagliari , avec quelques autres évêques , avait ordonné pour l'opposer à Mélèce dont la foi paraissait suspecte. Mélèce fut aussi chassé à son tour , et les Ariens tinrent successivement ce siège sous les empereurs Constance et Valens , jusqu'à l'empire de Théodose. Après le concile de Chalcédoine , qui fut célèbre à la fin du cin-

quième siècle , Pierre Le Foulon et plusieurs autres , tous déclarés contre ce concile , occupèrent le siège d'Antioche ; Sévère , le plus méchant de tous , fut l'auteur de l'hérésie des Monophysites , et s'efforça de la répandre dans tout l'Orient. Ses disciples qui étaient en assez grand nombre lui donnèrent un successeur de la même secte , et depuis ce temps , jusqu'à notre siècle , il n'y a point eu d'autre évêque à Antioche qui n'ait tenu l'erreur de Sévère. On les appelle patriarches des jacobites syriens ou suriniens. Ils n'ont pas établi leur siège à Antioche comme les précédens , mais à Tacrite en Mésopotamie qui est une ville située au couchant du Tigre. Aujourd'hui leur siège est à Diarbec dans la province qui porte le même nom. Entre les successeurs de Sévère , il y eut un certain Athanase à qui l'empereur Héraclius promit le patriarcat d'Antioche , vacant par la mort d'Anastase que les juifs avaient massacré dans le temps que Cosroès , second roi de Perse , pillait et détruisait cette ville ; mais il lui demandait pour condition qu'il reçût le concile de Chalcédoine. Athanase dit que la chose n'était pas difficile , pourvu qu'il donnât ses soins à ce qu'on ne prêchât qu'une seule volonté et une seule opération en Jésus-Christ ; l'Empereur , à la suggestion de Sergius , patriarche de Constantinople , y donna son consentement. Théophane rapporte ce fait ; mais il ne nous

dit pas si Athanase devint effectivement évêque d'Antioche. Quelques années après, Macédonius et Macarius, qui furent élevés sur le siège d'Antioche et ordonnés à Constantinople sans l'avis du peuple et du clergé, défendirent vivement l'erreur des Monothélites; de sorte que pendant plus de quatre-vingts ans, il n'y eut aucun évêque à Antioche qui reçût le concile de Chalcédoine, et que les évêques d'Égypte qui n'étaient pas vrais jacobites ou Monophysites, mais seulement Monothélites, étaient obligés de se faire ordonner par les évêques de la Syrie maritime du diocèse d'Antioche.

Cette triste situation du patriarchat d'Antioche toucha vivement le pape saint Martin. Il assemble un concile dans l'église de Latran; et, comme il n'y avait point alors de patriarche de Jérusalem, il nomma Jean, métropolitain de Philadelphie en Arabie, pour visiteur en son nom de toutes les églises d'Orient, et établir des évêques et des prêtres tant à Jérusalem qu'à Antioche qui s'opposassent à l'erreur, et qui rétablissent la bonne doctrine, lui donnant pour cela tout pouvoir et toute autorité. Il le recommanda même à deux évêques de la province d'Arabie qu'il pria d'aider Jean de leur secours et de leurs conseils. Nous ne voyons pas quel succès eut cette légation. Ce que nous savons, c'est que depuis Macaire qui fut condamné dans le sixième concile général, le siège d'An-

tioche vauqua encore pendant quarante ans, jusqu'à ce que Hezan, calife de cette ville, permit enfin aux chrétiens d'élire un évêque, ce qu'ils continuèrent jusqu'à la fin du onzième siècle que les Latins prirent Antioche sur les Sarrasins. Jean, alors patriarche d'Antioche, ne pouvant s'accoutumer aux rits de ces nouveaux venus, se retira à Constantinople et laissa aux Latins le soin de pourvoir cette église d'un autre patriarche; ce qu'ils firent. Cependant, Jean étant mort à Constantinople, ceux de cette ville lui substituèrent un successeur de leur rit, et continuèrent dans la suite d'en nommer toujours, jusqu'à ce que les Latins ayant été chassés eux-mêmes de la Syrie par les Sarrasins, en 1267, il n'y eut plus à Antioche d'autres évêques que ceux qui observaient le rit grec. Mais cette grande ville fut à la fin ruinée et entièrement renversée; et le patriarche n'y pouvant résider avec décence, établit son siège à Damas.

Voici la succession des patriarches d'Antioche.

Patriarches d'Antioche.

1. Saint Pierre, après qu'il fut sorti de la prison où Hérode Agrippa l'avait fait mettre, c'est-à-dire vers l'an 44 de Jésus-Christ.

2. Saint Évode, ordonné par saint Pierre avant qu'il allât à Rome, vers la première année de Néron.

3. Saint Ignace, que saint Jé-

rôme assure, après Eusèbe, avoir été disciple de saint Jean l'Évangéliste, et qui souffrit le martyre l'an de Jésus-Christ 116.

4. Héron, succéda à saint Ignace, et siégea vingt ans. (Euseb., *in Chron.*)

5. Corneille, successeur de Héron. (Euseb., *in Chron. ad ann. Abrah.* 2144.)

6. Éros, succéda à Corneille et siégea vingt-huit ans. (Euseb., *in Chron.*)

7. Théophile, dont parle saint Jérôme dans le Catalogue des Écrivains ecclésiastiques, comme ayant composé plusieurs ouvrages, entre autres un livre contre Marcien, trois volumes contre Autolycus, et un livre contre l'hérésie d'Hermogène. (*Voyez* THÉOPHILE.) Il siégea jusqu'à l'an de Jésus-Christ 186.

8. Maximin, lui succéda et tint le siège treize ans.

9. Sérapion, succéda à Maximin et gouverna pendant vingt-cinq ans, selon Nicéphore.

10. Asclépiade, son successeur, monta sur le siège d'Antioche l'an de Jésus-Christ 211, et mourut l'an 219.

11. Philétus, successeur d'Asclépiades, tint le siège onze ou douze ans, selon Nicéphore.

12. Zebennus, tint le siège après Philétus, dit Eusèbe, l'an 230. Il ne nous dit pas combien de temps. Nicéphore marque huit ans.

13. Babylas, succéda à Zebennus l'an 236 de Jésus-Christ, et mourut martyr l'an 251. (*Voyez* SAINT BABYLAS.)

14. Fabius, que saint Jérôme appelle Fabianus, succéda à saint Babylas. Le pape Corneille lui écrivit sur le schisme de Novatien pour lequel il penchait. Il tint le siège un an et un peu plus.

15. Démétrianus, successeur de Fabius, siégea sept ans, suivant les catalogues d'Eusèbe et de saint Jérôme, six, suivant Scaliger, et quatre, suivant Nicéphore.

16. Paul de Samosate suivit Démétrianus l'an 261. Il devint hérétique. Il parut rétracter son erreur dans un concile tenu à Antioche l'an 264; mais ayant repris ses premiers sentimens, il fut déposé dans un second concile tenu dans la même ville, après sept ou huit ans d'épiscopat.

17. Domnus, fut fait évêque à la place de Paul par le même concile, l'an 269. C'était un homme rempli de toutes les vertus épiscopales, disent les Pères de ce concile dans une lettre qu'ils écrivaient aux évêques de tout le monde chrétien. Il siégea cinq ans, étant mort l'an 274.

18. Timæus, qui succéda à Domnus, mourut en 282.

19. Cyrille, siégea pendant vingt ans après Timæus.

20. Tyrannus monta après Cyrille sur le trône patriarchal, l'an 304. Théodoret rapporte sa mort au temps que la paix fut rendue à l'Eglise par la mort de Maximin, c'est-à-dire à l'an 313 de Jésus-Christ.

21. Vital, successeur de Ty-

rannus, prit possession du siège d'Antioche l'an 314. Il assista et souscrivit aux conciles d'Ancyre et de Néocésarée qui furent célébrés cette année. Il rétablit à Palæa (c'était une partie de la ville d'Antioche) une église qui était tombée en ruine, et que les chrétiens chérissaient particulièrement, parce que les Apôtres l'avaient fondée. Vitalis gouverna cette église jusqu'à l'an 319 ou 320.

22. Saint Philogone, d'abord marié et qui avait une fille, avocat de profession et le protecteur des innocens, fut substitué à Vital; il acheva l'église que celui-ci avait commencée, et se rendit formidable à Arius lorsqu'il méditait son hérésie, et même après qu'il eût été condamné à Alexandrie. Il mourut l'an 324.

23. Paulin 1, de l'évêché de Tyr passa à celui d'Antioche, après saint Philogone. Théodoret ne le compte point parmi les Patriarches de cette ville, apparemment à cause du peu de temps qu'il siégea.

24. Eustathe, d'évêque de Bérée de Syrie, fut donné pour successeur à Paulin vers le commencement de l'année 325 où il se trouva au concile de Nicée. Il y complimenta l'empereur Constantin, et contribua beaucoup à la condamnation d'Arius. Constance l'exila à Trajanople de Thrace. On ne sait pas où il mourut, ni en quel temps.

25. Eulalius fut mis à sa place par les Ariens, mais il n'y fut pas long-temps.

26. Eusèbe de Césarée fut demandé pour évêque par le peuple d'Antioche. Constantin y consentit, mais ce prélat refusa.

27. Euphronius, prêtre de Césarée, fut nommé par Constantin, et tint le siège un an et quelques mois.

28. Flacillus, que saint Jérôme appelle *Placillus*, et Théodoret, *Placentius*, fut élevé sur le siège d'Antioche l'an 333. Il assista deux ans après au concile de Tyr où saint Athanase fut condamné. Il présida en 341 au concile d'Antioche où saint Athanase fut encore condamné et proscrit. Il mourut l'an 345, après avoir siégé douze ans.

29. Étienne 1, quoique dégradé de l'ordre de prêtrise, fut mis par les Ariens sur le siège d'Antioche. Il alla à Sardique pour le concile qui y était indiqué; mais il n'était pas encore commencé qu'il se retira avec les chefs des Ariens à Philippople, et il souscrivit le premier à la lettre qu'ils dressèrent contre le concile. Les Ariens le chassèrent ensuite de son siège l'an 348.

30. Léontius, qui s'était fait eunuque pour jouir plus librement du commerce qu'il entretenait avec une femme du commun, nommée Eustochium, et qui pour cette raison avait été déposé du sacerdoce, fut donné par les Ariens pour successeur à Étienne qu'ils avaient chassé à cause de ses crimes. Il avait été maître d'Actius. Il mourut l'an 357.

31. Eudoxe, autrefois disci-

ple du martyr Lucien, qu'Eustathe n'avait point voulu admettre dans son clergé à cause de sa vie déréglée, fut d'abord évêque de Germanicie, et assista en cette qualité en 531 au concile de Sirmic, et en 555 à celui de Milan; mais s'étant emparé, contre les règles, du siège d'Antioche, il en fut chassé par les Ariens auxquels il s'était rendu odieux, en s'attachant, dans le concile de Séleucie, à Acace de Césarée, et à ceux qui étaient de son parti. Il fut ensuite nommé au patriarchat de Constantinople.

32. Anien fut donné pour successeur à Eudoxe dans le concile de Séleucie. Il était prêtre de l'église d'Antioche; mais les partisans d'Acace le livrèrent bientôt après aux officiers de l'Empereur qui étaient au concile, et on ne sait ce qu'il devint.

33. Méléce, évêque dans l'Arménie, ou, comme veut Socrate, de Bérée de Syrie, ne s'accordant point avec ses diocésains, et étant obligé de quitter son siège, fut nommé par Constance, après la guerre de Perse, patriarche d'Antioche, à la recommandation d'Acace, l'an 361. On le croyait Arien; mais ayant eu occasion de parler, en présence des Evêques assemblés, de la personne et de l'essence du Verbe, il fit voir si clairement qu'il était catholique, que ceux mêmes qui avaient contribué à son élévation le firent exiler un mois après dans l'Arménie mineure. Eusèbe de Samosate ne voulut

jamais remettre à l'Empereur le décret de son élection, quelque instance qu'il fit pour l'avoir.

34. Euzoius, déposé avec Arius par Alexandre de l'Ordre du diaconat, fut choisi par les Ariens pour remplacer Méléce. Les fidèles d'Antioche refusèrent de communiquer avec lui. Il ne tint le siège qu'un an, parce que Méléce fut rappelé aussitôt après la mort de Constance. Il mourut à Constantinople l'an 376.

35. Méléce, étant de retour à Antioche et ayant obligé Euzoius de lui céder la place, recommença ses fonctions. Ce fut lui qui baptisa saint Jean Chrysostôme et qui le fit lecteur en 367. Valens l'exila encore quand il fut parvenu à l'empire l'an 370; et la mort de ce prince, arrivée en 378, le rappela de nouveau dans son siège. Il assembla alors un nombreux concile, dans lequel il fit sa profession de foi, la même qui avait été dressée dans le concile de Rome. On en fit la lecture dans le premier concile général de Constantinople, et elle fut envoyée à Rome en 381. Ce fut cette même année que Méléce mourut à Constantinople d'où son corps fut rapporté à Antioche.

Paulin II était avec Méléce. Il fut d'abord opposé à cet évêque, avec lequel il ne voulait pas communiquer, et il inspirait les mêmes sentimens au peuple. Lucifer de Cagliari l'ordonna évêque pour ceux d'Antioche qui ne voulaient pas reconnaître Méléce; ce

qui augmenta le schisme au lieu de le diminuer. Ils se traitaient réciproquement d'hérétiques à cause des mots *ousia* et *hypostasis*, que chacun entendait à sa manière, et cette dispute dura bien quatre-vingt-cinq ans. Athanase et toute l'Égypte communiquait avec Paulin, Épiphanes avec l'île de Chypre, l'évêque de Rome avec les Occidentaux, et tout l'Orient avec Méléce. Enfin, ces deux évêques convinrent ensemble que le premier d'eux qui mourrait n'aurait point de successeur, et ils le firent jurer par ceux même qui y pouvaient prétendre, et en particulier par Flavien et Théodore. Cependant, ce furent ceux-là même qui excitèrent du trouble contre Paulin qui survécut à Méléce; de sorte qu'il se vit obligé d'aller à Rome où il assista à un concile que le pape y tint en 382. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, en 388.

36. Flavien, que Méléce avait ordonné prêtre, fut choisi par les évêques d'Orient pour le remplacer. Saint Grégoire de Nazianze, qui gouvernait alors l'église de Constantinople, ne voulut pas le consacrer à cause du serment qu'il avait fait de ne point donner de successeur à celui des deux évêques qui mourrait le premier. Flavien vint donc à Antioche avec ses Orientaux qui l'ordonnèrent. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir du défaut de son ordination; mais comme il était rempli de piété, de science et d'une foi très-pure, il expia

bien vite sa faute. Il eut assez de de crédit auprès de l'empereur Théodose pour empêcher qu'il ne se vengeât de la ville d'Antioche dont les habitants l'avaient vivement offensé. Enfin, s'étant réconcilié par l'entremise de saint Chrysostôme avec tout l'Occident, l'Égypte et l'île de Chypre, il demeura seul évêque d'Antioche et mourut en 404, la même année que saint Chrysostôme fut exilé dans l'Arménie mineure. Cependant, Évagrius avait été mis à la place de Paulin, et cet intrus eut la hardiesse de citer Flavien au concile de Capoue pour y rendre compte de sa conduite et défendre son droit; mais Flavien ne voulut pas répondre aux Occidentaux, ni les reconnaître pour juges; et Évagrius étant mort deux ans après, il empêcha qu'on en élût un autre.

37. Porphyre, homme d'une très-mauvaise conduite, l'ennemi capital de saint Chrysostôme et celui qui avait le plus contribué à sa condamnation, étant entré secrètement dans l'église pendant que le peuple était occupé aux jeux olympiens, fut ordonné par trois évêques avec tant de précipitation, de crainte que le peuple ne s'en aperçût, qu'ils ne purent pas finir les prières qui sont d'usage dans pareilles cérémonies. Mais Innocent 1^{er}, alors pape, ne voulut jamais le reconnaître, ni communiquer avec lui. Théodoret ne laisse pas d'en dire du bien. Il mourut en 413, dans la dixième année de son épiscopat.

38. Alexandre, succéda la même année à Porphyre. C'est de son temps et par ses soins que le schisme des Eustathiens fut entièrement éteint. Il avait duré quatre-vingt-cinq ans. Quoique Flavien fût le seul évêque d'Antioche, une partie du peuple l'avait cependant abandonné pour se joindre à lui : on peut voir à ce sujet les réponses d'Innocent 1^{er} à ses lettres. Il mourut l'an 420, fort regretté des pauvres qui le regardaient comme leur père.

39. Théodote, monta sur le trône d'Antioche après Alexandre l'an 421 ou 422. Il s'y distingua par la pureté de sa vie et par une profonde connaissance des dogmes de la Foi. Il tint ce siège pendant six ans et un peu plus, et mourut l'an 428.

40. Jean qui avait été élevé avec Théodoret et Nestorius, succéda à Théodote en 428. Ce fut de son temps que se tint le premier concile d'Éphèse contre Nestorius, l'an 431. Il ne s'y trouva qu'après la publication des décrets contre cet hérésiarque dont il prit vivement la défense jusqu'à assembler un nouveau concile avec ses Orientaux où les actes de celui d'Éphèse furent cassés. Il en voulait particulièrement à saint Cyrille ; mais soit qu'il reconnût la vérité, soit qu'il ne pût se refuser à la prière de ses amis, il fit enfin la paix avec saint Cyrille, et condamna Nestorius. Il mourut en 441, après avoir siégé onze ans.

41. Domnus II, neveu de Jean

du côté de sa sœur, étant venu à Antioche pour engager son oncle à quitter le parti de Nestorius, fut mis en sa place en 441. Il se trouva en 449 au brigandage d'Éphèse ; il y souscrivit contre Flavien, patriarche de C. P., aux décrets de Dioscore en faveur d'Eutichès. Dioscore le chassa ensuite de son siège et le fit reléguer en Palestine d'où il était venu. Il se retira auprès d'Euthimius qui lui avait prédit son exaltation et sa déposition. Il siégea huit ans.

42. Maxime, fut mis à la place de Domnus par Anatolius qui avait envahi le siège de Flavien. Son ordination se fit contre toutes les règles, et sans aucune part du peuple et du clergé d'Antioche. Saint Léon lui écrivit plusieurs fois pour lui reprocher l'irrégularité de sa promotion. Il l'approuva cependant dans la suite, aussi bien que le concile de Chalcédoine où Maxime défendit généreusement les droits de son Église sur les provinces de Phénicie et d'Arabie, contre Juvénal et Jérusalem ; mais, en considération d'Anatolius qui l'avait ordonné, il eut la faiblesse de consentir que son siège ne tiendrait plus que le troisième rang entre les patriarches orientaux. Il mourut en 455, après six ans d'épiscopat.

43. Basile, succéda à Maxime en 456. Saint Léon trouva à redire à sa promotion, parce que Marcien seul y avait eu part ; mais il l'approuva ensuite dans une lettre qu'il écrivit à Basile ;

c'est la cent dix-huitième. Il mourut en 458 , après deux ans d'épiscopat.

44. Acacius, qui succéda à Basile , mourut au bout d'un an et quelques mois en 459. Cette même année la ville d'Antioche fut entièrement renversée par un horrible tremblement de terre qui arriva le 14 de septembre , sur la quatrième heure de la nuit , dit Évagrius , ou un peu avant le lever du soleil , selon Malalas.

45. Martyrius, succéda à Acace en 460, sous l'empire de Léon II, après la mort duquel Pierre Foulon , appuyé du crédit de Zénon son successeur , excita de grands tumultes contre Martyrius , à l'occasion du Trisagion , auquel il avait ajouté : *qui avez été crucifié pour nous* ; comme si Dieu lui-même avait été attaché à la croix. Le peuple prit parti dans la dispute et il se fit un schisme dans l'Eglise , les uns tenant pour Martyrius , les autres pour Pierre Le Foulon ; ce qui fut cause , dit Théophanes , que Martyrius quitta son siège en disant ces paroles : « Je renonce à un clergé désobéissant , à un peuple obstiné , à une Eglise souillée , et je me contenterai désormais de la seule dignité de prêtre. » Ceci arriva vers l'an 470.

46. Pierre Foulon , hérétique , monta ensuite sur le siège d'Antioche ; mais dès l'an 471 il en fut dépossédé dans un concile , et il n'évita l'exil , que parce qu'il prit la fuite.

47. Julien fut substitué à

Pierre , et prit possession l'an 471. Il tint le siège six ans , et fut chassé par Basile qui avait dépouillé Zénon de l'empire. Il mourut de chagrin.

48. Pierre Foulon , remonta une seconde fois sur le trône patriarchal d'Antioche par l'autorité de l'empereur Basile , et par l'artifice de Timothée qui avait usurpé le siège d'Alexandrie. Il fit déposer Julien ; mais Basile ayant été vaincu par Zénon , il fut rélégué dans le Pont , et déposé une seconde fois.

49. Jean II, dit *Codonatus* , avait été fait évêque d'Apamée par Pierre Foulon ; mais les peuples de cette ville ne voulurent pas le reconnaître. Il vint à Antioche dont il brigua le siège et où il fit tous ses efforts pour en déposséder Pierre Foulon ; mais il en fut chassé lui-même trois mois après.

50. Étienne II, dit *le Catholique* , ayant chassé Pierre Foulon , lui fut substitué. Il paraît de là que Jean avait envahi , contre tout droit , le siège d'Antioche ; ce que les papes Félix , Simplicius , Gélase lui ont reproché successivement. Il mourut , suivant la Table de Théophanes , l'an 481 , après trois ans d'épiscopat.

51. Stéphane ou Étienne III, succéda à Étienne II. Ceux d'Antioche qui étaient du parti de Pierre Foulon s'élevèrent aussitôt contre lui ; et après l'avoir fait mourir avec des roseaux taillés en forme de pique , le jetèrent dans le fleuve Oronte la

première année de son épiscopat.

52. Jean II, le même qui, au bout de trois mois, avait été chassé d'Antioche, fut mis sur le trône par les meurtriers d'Étienne, au mépris de Calandion, que Zénon avait désigné. Calandion l'emporta cependant; et voyant un changement de conduite dans Jean, il le fit évêque de l'église de Tyr qui était la seconde après Antioche.

53. Calandion, fut nommé par l'empereur Zénon patriarche d'Antioche. Acace l'ordonna. Il commença son pontificat par apporter quelque remède au schisme qui divisait cette église. Il ajouta au Trisagion ces paroles : *Christ, Roi qui avez été crucifié pour nous*, indiquant par là que cet hymne s'entendait de Jésus-Christ ou du Dieu fait homme. Le corps de saint Eustathe qui était demeuré à Philippes, fut rapporté de son temps à Antioche, cent ans après sa mort. Calandion tint le siège quatre ans, après lesquels il fut relégué dans Loase par les artifices d'Acace.

54. Pierre Le Foulon remonta pour la troisième fois sur le siège d'Antioche par la faveur d'Acace dont il avait regagné les bonnes grâces, et qui était le conseil de Zénon. En l'an 485, il introduisit dans l'église d'Antioche, et dans presque toutes les églises de l'Orient, l'hérésie des Monophysites, et il traita ouvertement de Nestoriens tous ceux qui suivaient le concile de Chalcedoine. Félix III le frappa

d'anathème trois ans après. Il mourut à Antioche en 488, la même année que mourut à C. P. Acace, le plus méchant de tous les hommes, et l'auteur de tous les malheurs de ce siècle.

55. Palladius, hérétique, succéda à Pierre Le Foulon en 490, sous l'empire d'Anastase. Il communiqua avec Pierre Monge, ardent Monophysite, et il acheva de souiller son église de cette hérésie. Il mourut en 498.

56. Flavien II, fut désigné par Anastase pour succéder à Palladius l'an 498. Il parut d'abord très-suspect dans sa foi, communiquant tantôt avec les orthodoxes, tantôt avec les hérétiques, paraissant recevoir le concile de Chalcedoine, et n'en parlant presque jamais. Macédonius de C. P. l'excommunia, et les hérétiques mêmes le chassèrent de son siège. L'Empereur le fit enfermer dans le château de Pétra en Macédoine où il mourut la même année 517, et le même mois de juillet que l'Empereur Anastase. (Voyez FLAVIEN II.)

57. Sévérus, le chef des Monophysites, se déclara le défenseur de Pierre Monge contre Salofaciolo, légitime patriarche d'Alexandrie. Ensuite, abandonnant Pierre Monge parce qu'il avait reçu l'hénotique de Zénon qui ne détruisait pas assez, selon lui, le concile de Chalcedoine, il devint le père des Acéphales, c'est-à-dire, de ceux qui ne voulaient se soumettre à aucun évêque. Ce fut dans ces circons-

tances qu'il fut placé sur le siège d'Antioche l'an 512. Il ravagea son église jusqu'à la mort d'Anastase qui arriva, comme nous l'avons dit, en 517. Justin qui monta sur le trône, fit assembler un concile à C. P. On y prononça anathème contre tous les hérétiques, en particulier contre Sévérus et contre tous ceux qui ne recevaient pas le concile de Chalcédoine. Sévérus prit la fuite et évita par là qu'on ne lui coupât la langue. Il avait gouverné ou plutôt tyrannisé son église pendant cinq ans. Il vivait encore en 536.

58. Paul, ne fut substitué à Sévérus que quelque temps après sa fuite, et qu'après la paix faite entre l'église de Rome et l'église de C. P. Il fut choisi à C. P., mais ordonné à Antioche dans un concile, suivant l'ordre qu'en avait donné le pape Hormisdas. On rendit dans ce concile le respect qui était dû à celui de Chalcédoine; ce qui divisa les Monophysites entre eux. Paul qui aurait souhaité que tout le monde n'eût qu'un même sentiment, se démit du patriarcat avec le consentement de Justin qui en donne cependant d'autres motifs à Hormisdas.

59. Euphrasius, fut donné pour successeur à Paul l'an 521. Il commença par ôter des tables sacrées les noms des Pères du concile de Chalcédoine, et l'évêque de Rome; mais peu de temps après ils s'en repentit, et les y fit remettre comme auparavant. Il publia aussi les quatre conciles

généraux. Il mourut sous les ruines de la ville d'Antioche qui fut encore renversée par un tremblement de terre en 526.

60. Euphræmius, comte d'Orient, s'étant donné beaucoup de mouvement pour soulager le peuple d'Antioche dans le malheur qui venait de lui arriver, d'ailleurs fort attaché au concile de Chalcédoine, fut postulé pour évêque. L'Empereur donna son agrément, et il reçut l'ordination. Il renouvela sa profession de foi dans l'église. Étant allé ensuite dans la Palestine, et s'étant joint avec le patriarche de Jérusalem, il assembla un synode pour déposer Paul d'Alexandrie. On y condamna aussi les écrits d'Origène. Il mourut l'an 545, après dix-huit ans de patriarcat. Il aurait été un peu plus irréprochable s'il n'avait pas si aveuglément donné dans tous les desseins de Justinien.

61. Domnus III, étant venu de Thrace à C. P. pour ses affaires, et ayant été présenté à Justinien, cet empereur le nomma patriarche d'Antioche en 545 ou au commencement de 546. Il assista au cinquième concile général en 553, et y condamna, avec les autres évêques, les trois Chapitres. Il mourut en 557.

62. Anastase I^{er}, fut donné pour successeur à Domnus en 558. Il s'opposa vivement à l'empereur Justinien qui soutenait que le corps de Jésus-Christ était incorruptible avant la résurrection. Il eût été certainement envoyé en exil, si la mort n'eût

prévenu l'Empereur en 565. Justin-le-Jeune qui succéda à Justinien , le chassa de son siège après qu'il l'eût gouverné onze ans, en 569.

63. Grégoire , fut substitué à Anastase. Il fut d'abord accusé de grands crimes par un certain laïque ; mais les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem s'étant exactement informés de sa conduite , le déclarèrent innocent. L'accusateur fut battu de nerfs de bœuf , conduit autour de la ville , et envoyé en exil. Grégoire mourut après cinq ans de siège.

64. Anastase , fut remis sur son siège par l'empereur Maurice. Saint Grégoire-le-Grand lui écrivit pour l'engager à s'opposer à l'ambition de l'évêque de Constantinople qui prenait le titre de patriarche œcuménique. Il ne s'acquitta pas avec assez de zèle de cette commission. Il mourut en 599.

65. Anastase II , successeur du premier , envoya aussitôt ses lettres synodales à saint Grégoire qui lui fit réponse. Il résista aux juifs qui se révoltèrent et qui l'accablèrent d'injures. Ils le traînèrent par toutes les rues de la ville et le firent ainsi mourir après neuf années de pontificat.

66. Athanase , patriarche des jacobites , eut quelque envie de se faire patriarche d'Antioche ; on ne voit pas qu'il ait réussi. Il n'y a non plus rien de certain sur la dispute qu'on dit qu'il eut avec Héraclius qui se trouva alors à Héraclée en Syrie,

sur l'unité de la volonté et de l'opération de Jésus-Christ , assurant que si on l'admettait une fois , il serait aisé de faire recevoir par tout le monde le concile de Chalcédoine. Quoi qu'il en soit , il est constant que le siège d'Antioche vauqua longtemps , à cause des incursions des Perses sous leur roi Cosroès , qui pillaient et ravageaient toute la Syrie.

67. Macédonius , hérétique monothélite , fut ordonné évêque d'Antioche par Sergius , patriarche de Constantinople. Mais il n'entra jamais dans son église. Il resta à Constantinople où il continua de répandre son erreur. Martin 1^{er} le rejeta. Il assista au concile qui fut tenu à Constantinople sous Pierre , patriarche de cette ville où la foi des deux volontés en Jésus-Christ fut condamnée. Or , Pierre ayant été fait patriarche de Constantinople en 655 , il s'en suit que Macédonius a vécu jusqu'à ce temps.

68. Grégoire 1^{er} , hérétique , se trouve dans Euticius seul entre les patriarches d'Antioche ; mais on sait que cet auteur n'est pas exact sur la succession des évêques de ce siège.

69. Macaire , monothélite , fut fait à Constantinople évêque d'Antioche. Il assista en cette qualité au sixième concile général en 681. Il y fut déposé avec ses compagnons , pour son obstination dans l'hérésie. (*Act.* 13.) Il mourut à Rome où le prince l'obligea d'aller , mais il n'y changea pas de sentiment.

70. Théophanes , après la déposition de Macaire , fut élu à la sollicitation du clergé d'Antioche avec le consentement du sixième concile. Il en approuva tous les décrets qu'il souscrivit. (*Act.* 14.)

71. Alexandre, selon Anastase-le-bibliothécaire , était sur le siège d'Antioche en 686. Il mourut après l'avoir gouvernée trois ans.

72. Thomas , successeur d'Alexandre , siégea vingt ans.

73. George II, qui tint la place du patriarche de Jérusalem dans le sixième concile, gouverna l'église d'Antioche pendant vingt-un an.

Remarque. Depuis l'an 28 d'Héraclius, et de Jésus-Christ 637, quoiqu'on ordonnât des évêques d'Antioche, aucun cependant n'y a tenu son siège, parce que les Sarrasins en furent maîtres jusqu'à la première ou la seconde année de Constantin Copronyme, et de Jésus-Christ 741. On ne voit pas même que, pendant quarante ans avant Copronyme, aucun ait porté le titre d'évêque de cette ville.

74. Étienne III, après une si longue vacance, fut élu avec la permission et même à la demande d'Isam, chef des Arabes, évêque d'Antioche, comme nous l'apprenons de Théophanes qui ajoute qu'il mourut en 744.

75. Théophilacte, succéda à Étienne, du consentement de Marvam, et mourut en 750.

76. Théodore I^{er}, ordonné la même année ou la suivante, fut

envoyé en exil par les Arabes, sous prétexte qu'il découvrait à l'Empereur leurs affaires. Il fut ensuite rétabli sur son siège. Il excommunia Côme, évêque d'Épiphanie qui brisait les vases sacrés et qui se trouvait hors d'état d'en payer la valeur. On dit qu'il tint le siège vingt-trois ans.

77. Théodoret, était évêque d'Antioche en 787, que Thomas, moine et prêtre, le représenta dans le septième concile général, second de Nicée. Il avait déjà condamné à Antioche l'hérésie des Iconoclastes. On lui donne dix-sept ans de pontificat.

78. Job, succéda à Théodoret, et il était sur le siège d'Antioche en 822. Il couronna empereur, du consentement des Sarrasins, un certain Thomas qui se disait fils de Copronyme, et qui en cette qualité s'était emparé de l'Orient, au préjudice de Michel Curopalate. On dit qu'il siégea trente-un ans.

79. Christophe fut évêque d'Antioche du temps de l'empereur Théophile, auquel saint Jean Damascène écrivit une lettre touchant la sainte image d'Édessa, et qui était souscrite par Christophe d'Antioche et Basile, de Jérusalem.

80. Nicolas I^{er}, gouvernait l'église d'Antioche en 847. Il fut exilé par le calife en 869, lorsque le concile général était assemblé à Constantinople au sujet d'Ignace et de Photius. Il avait déjà excommunié ce dernier avec Grégoire Abdella, dans une assemblée où s'étaient trou-

vés avec lui les deux autres patriarches.

81. Étienne iv, successeur de Nicolas, ne tint le siège qu'un jour.

82. Théodose 1^{er}, gouvernait l'église d'Antioche du temps du synode de Photius, sous l'empereur Basile. Il y fut représenté par Basile, évêque de Martyro-pole. Nous avons de lui une lettre vraie ou fausse, dans laquelle il proteste que toute son église avec lui a toujours reconnu Photius pour légitime patriarche de Constantinople.

83. Eustathe ii, n'est connu comme évêque d'Antioche que par une lettre que nous avons de Photius, dans laquelle il se congratule de leur amitié réciproque.

84. Siméon 1^{er}, fut ordonné à Antioche en 891. Il consentit aux quatrièmes noces de l'empereur Léon, que Nicolas de Constantinople n'approuvait point. Il mourut en 903, après douze ans de pontificat.

85. Élie 1^{er}, successeur de Siméon en 903, envoya Jean à Bagdad comme métropolitain; mais Abraham, patriarche des Nestoriens, fit si bien auprès des Sarrasins qu'ils ne voulurent pas permettre qu'un métropolitain grec y résidât. Il mourut en 931, après vingt-huit ans d'épiscopat.

86. Théodose ii, ne gouverna l'église d'Antioche qu'après une vacance de quelque temps. Il est marqué évêque en 937.

Remarque. Nous avons donné jusqu'ici l'ordre chronologique

des patriarches d'Antioche avec une exacte succession. Nous souhaiterions pouvoir continuer; mais le défaut de mémoires ou d'une bonne histoire de ces temps ne nous le permet pas. Nous donnerons donc la suite de ces patriarches, suivant que nous en aurons connaissance, sans garder d'autre ordre.

87. Théodoret ii, peut-être faut-il dire *Théodore*.

88. Agapius 1^{er}. Ces deux évêques ne nous sont connus que par le catalogue du Vatican où ils sont comptés entre les autres patriarches d'Antioche.

89. Christophore, martyr, siégeait à Antioche l'an 968 et 969 que l'empereur Phocas conçut le dessein de reprendre cette ville sur les Sarrasins, dont le chef, nommé Agareus, perça la poitrine du patriarche d'une flèche, en haine de la religion chrétienne.

90. Eustrate, évêque de Flaviade, fut substitué par Phocas à Christophore. Il ne monta apparemment que sur ce siège, car on ne le trouve point parmi les autres dans le livre que les Grecs nomment *Synodal*.

91. Théodore ii, fut pourvu du siège d'Antioche par Jean Tzimisco après la mort de Phocas, arrivée à Constantinople. Polyeucte, patriarche de cette dernière ville, l'ordonna. Il obtint que les Manichéens, qui séduisaient un grand nombre de fidèles, fussent transportés dans un pays désert.

92. Agapius ii, évêque d'Ha-

lep ou de Bérée fut demandé pour évêque d'Antioche par le peuple, et l'empereur Basile consentit à son ordination, à condition qu'il obtiendrait qu'Abdala qui tenait la ville en sa possession, lui prêterait obéissance, et lui remettrait cette ville; ce qu'il fit. Il fut ordonné en 985; et après douze ans de pontificat, chassé de son siège et envoyé en exil où il vécut sept ans.

93. Jean II, selon la chronique, fut successeur d'Agapius. Il siégeait encore au commencement du onzième siècle.

94. Nicolas II, n'est connu que par le Livre synodal pour évêque d'Antioche.

95. Elias II (*Catal. du Vatican* qui ne fait aucune mention de Nicolas.)

96. Théodore III, suivant le Livre synodal; Georges, suivant la Bibliothèque orientale d'Assemanne, succéda à Élie.

97. Basile II, suivant le Livre synodale. D'autres catalogues l'omettent.

98. Pierre III, succéda à Basile, suivant le Synodal, en 1053. Il rétablit l'ancienne coutume d'envoyer des lettres synodales au pape et aux autres patriarches. Léon IX était alors pape : il fit un peu trop valoir les prérogatives de son siège dans une lettre qu'il écrivit à l'évêque de Grade. Au reste, il témoigna à Michel Cérulaire, qui voulait rompre avec l'église latine, qu'il n'approuvait pas sa conduite. Le temps de sa mort est incertain.

99. Théodose III, succéda à

Pierre, comme on voit dans le Synodal, et comme le marque Anastase de Césarée.

100. Émilien, patriarche d'Antioche en 1078, se révolta contre Michel, et fut assez hardi pour couronner Botaniatè à sa place. C'est pourquoi on ne trouve pas son nom dans le Synodal qui fut fait du temps de l'empereur Alexis Comnène.

101. Nicéphore, succéda à Émilien en 1089.

102. Jean IV, était sur le siège d'Antioche en 1098, lorsque les Croisés vinrent assiéger cette ville. Il eut beaucoup à souffrir de la part des Sarrasins qui la défendaient. La ville étant rendue aux Latins, il se retira à C. P. où il mourut deux ans après. Il avait fait un Traité des Azimes contre les Latins; et un autre des deux Volontés en Jésus-Christ contre les Monothélites.

103. Théodose IV ou Théophile, est marqué comme successeur de Jean IV dans un catalogue écrit depuis et mis dans la bibliothèque du Vatican par Athanase, patriarche d'Antioche.

104. Jean IV, suivant le même catalogue.

Sotheric fut en même temps désigné patriarche d'Antioche; mais il fut déposé dans un concile en 1155, parce qu'il enseignait que le sacrifice de la Croix et celui de l'Autel n'étaient point offerts au Fils, mais au Père et au Saint-Esprit. Comme il soutenait cette erreur avec obstination, on le jugea indigne d'être ordonné.

105. Anathasen, fut substitué à Sotheric. Il était à C. P. quand il y fut défini que la foi des Alamains était orthodoxe quand ils disaient que Jésus-Christ, en tant qu'homme, avait eu raison de dire que son Père était plus grand que lui. Il bénit la même année les noces de l'empereur Manuel avec Marie, fille de Raimond, comte d'Antioche.

106. Siméon II, gouvernait l'église d'Antioche en 1178.

107. Théodose IV, *Balsamon*, interprète célèbre des lois ecclésiastiques d'Orient, fut mis sur le siège d'Antioche, non pas à Antioche même où les Latins ne voulurent point admettre de patriarche grec, mais à C. P. L'empereur Isaac lui ayant demandé si les canons permettaient de transférer un homme savant d'un siège patriarcal à un autre, afin que, comme le soleil, il fit part de sa lumière à différens peuples; et Balsamon pensant que l'Empereur voulait parler de lui, répondit hardiment que cela était permis. L'Empereur assembla deux jours après un concile où ayant proposé encore la même question, et Balsamon ayant fait la même réponse, Dosithée, patriarche de Jérusalem, fut sur-le-champ transféré au patriarcat de C. P. On dit que Balsamon vécut jusqu'en 1203. Ce fut l'année qui précéda le siège et la prise de C. P. par les Français,

108. Joachim 1^{er}, suivant le catalogue du Vatican, succéda à Balsamon.

109. Hiérothéus. Dans le même catalogue, Assemanne l'appelle Dosithéus.

110. Simon III, dans le même.

111. David, peut-être Denis, dans le même.

112. Euthymius, selon Pachymère, fut fait patriarche d'Antioche en 1260 à C. P. où il favorisa la déposition d'Arsène, avec lequel il était brouillé depuis long-temps.

113. Théodose V, moine surnommé *le Prince*, parce qu'il était de la maison de Villiardouin, prince d'Achaïe, fut élevé au patriarcat d'Antioche. L'empereur Michel l'ayant consulté pour savoir s'il donnerait Irène, sa fille, en mariage au roi des Bulgares, et lui ayant demandé s'il consentirait à faire la paix avec les Latins, il répondit qu'il irait partout où l'Empereur souhaiterait de l'envoyer : aussitôt il fut élu pour succéder à Euthymius. Après la mort de Michel, le schisme ayant recommencé, Théodose qui craignait l'empereur Andronic, se démit du patriarcat et se retira dans la Syrie qui était encore soumise aux Français.

114. Arsène II, succéda au prince Théodose. Ceux qui lui étaient attachés ayant refusé de communiquer avec lui pour un mince sujet, il mourut de chagrin.

115. Cyrille II, évêque de Pompéiople en Cilicie, paraît avoir été en concurrence pour le patriarcat d'Antioche avec Denis, métropolitain de Tyr. Ils obtinrent enfin tous les deux

cette dignité; mais Cyrille fut le premier en date.

116. Denis, succéda sans contradiction à Cyrille.

117. Cyrille III.

118. Denis II.

119. Sophronius.

120. Jean VI.

121. Marc I^{er}.

122. Ignace II, succéda à Marc en 1344, lorsque se forma l'hérésie ridicule des Palamites chez les Grecs. Il alla à C. P. avec Aprenus, patriarche de cette ville; et y ayant assemblé un concile de vingt-deux évêques, il déposa Isidore, évêque de Monenbasie qui s'était laissé séduire par ces fanatiques. Jean Cantacuzène qui les protégeait, étant devenu patriarche de l'Empire, maltraita Ignace de toutes façons, et le tira du monastère où il demeurait pour l'exiler dans un lieu obscur où il finit ses jours.

123. Pachome I^{er}, évêque de Damas, succéda à Ignace. Peu de temps après il fut déposé, et le siège demeura vacant.

124. Michel I^{er}, en 1370.

125. Pachome I^{er}, pour la seconde fois, ne tint pas longtemps son siège.

126. Marc II, en 1378. (*Catalogue du Vatican, Bibliothèque orientale.*)

127. Pachome II. (*Ibid.*)

128. Niphon. (*Ibid.*)

129. Michel II. (*Ibid.*)

130. Pachome III. (*Ibid.*)

131. Joachim III. (*Ibid.*)

132. Marc III. (*Ibid.*)

133. Dorothee, patriarche

d'Antioche, au temps du concile de Florence, dans lequel il fut représenté par Isidore, métropolitain de Kiovie qui souscrivit pour lui au décret d'union: mais Dorothee rétracta bientôt sa souscription, aussi bien que Philothée d'Alexandrie et Jean de Jérusalem qui déposèrent Ménophane de C. P. comme le promoteur de l'union, et qui eurent même assez d'audace pour menacer l'Empereur d'anathème s'il ne revenait à résipiscence.

134. Michel III. (*Catal. du Vatic.*)

135. Théodore V. (*Ibid.*)

136. Michel IV. (*Ibid.*)

137. Dorothee II. (*Ibid.*)

138. Michel V. (*Ibid.*)

139. Joachim IV. (*Bibliothèque orientale.*)

140. Michel VI.

• 141. Joachim V, évêque de Beryte, ensuite patriarche d'Antioche.

142. Macaire II, se trouve avoir gouverné l'église d'Antioche, Joachim étant encore plein de vie. Le catalogue du Vatican ne met la mort de celui-ci qu'en 1576.

143. Michel VII, dit *Assemanne*, succéda immédiatement à Joachim en 1576. On dit qu'il a vécu cent vingtans. Il n'était pas encore mort en 1585.

144. Joachim VI, évêque de Tripoli, fut élu par les habitans de Damas, du vivant même de Michel, patriarche d'Antioche. Il n'y fut cependant jamais regardé comme tel.

145. Joachim VII, était sur le

siège d'Antioche en 1593, qu'il assista à un concile de C. P. dans lequel les droits patriarchaux déjà accordés à l'évêque de Moscovie furent confirmés.

146. Dorothée IV, successeur de Joachim, jusqu'en 1610.

147. Athanase, très-bon catholique, suivant Jacques Gauthier, succéda à Dorothée. Il mourut en 1619.

148. Ignace IV.

149. Cyrille IV, frère d'Athanase, fut élu à la place de son frère par les schismatiques. Le catalogue d'Assemanne portel'un et l'autre, comme si Ignace eût succédé à Cyrille; et cela peut aisément se concilier avec ce que quelques uns racontent, que Cyrille fut tellement persécuté par Ignace, qu'il fut cause que les Turcs le firent mourir; de sorte qu'Ignace lui succéda après sa mort. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Ignace était patriarche d'Antioche en 1630.

150. Euthimius II, métropolitain d'Alep, est marqué dans le catalogue du Vatican et d'Assemanne, successeur d'Ignace. Il fit, comme les autres, sa résidence à Damas. Il communiquait avec l'Eglise romaine; mais se trouvant hors d'état de payer une somme de sept mille écus que les Turcs lui demandaient, il se retira à Alep, où il se choisit un moine pour successeur.

151. Eutichius, fut celui qu'Euthyme mit en sa place.

152. Macaire III, évêque d'Alep, usurpa sur Eutichius le patriarchat en 1643. Étant à C. P.,

il souscrivit avec les autres à la confession de l'Eglise orientale, que Mogila, métropolitain de Russie, avait dressée contre les erreurs des calvinistes, qu'il condamna ensuite en son propre nom en 1671.

153. Cyrille V, neveu de Macaire, lui succéda. Démétrius Procope en parle fort avantageusement, cependant il fut chassé peu de temps après de son siège.

154. Néophytus, qui avait été vicaire de Macaire, succéda à Cyrille. Il condamna aussi les calvinistes.

155. Athanase IV, fut placé sur le siège d'Antioche après Cyrille qui y était remonté, et il devint ensuite métropolitain d'Alep.

156. Cyrille V, pour la troisième fois évêque d'Antioche, succéda à Athanase qui était devenu métropolitain d'Alep. Il tint comme les autres son siège à Damas, et il mourut en 1720.

157. Séraphin, lui succéda en 1721. Il lui fallut toute la protection de l'ambassadeur de France pour s'y soutenir contre ses ennemis qui ne cessèrent de le troubler.

158. Athanase IV, pour la seconde fois remonta sur le siège d'Antioche. Il était très-attaché au Saint-Siège de Rome.

159. Cyrille VI, communiquait avec le pape qui le confirma sur le siège d'Antioche; mais il fut obligé de le quitter par l'artifice des schismatiques. Il se retira au Mont-Liban où il vécut avec quelques évêques qui lui étaient soumis, en 1733.

160. Sylvestre, fut substitué par les schismatiques à Cyrille pendant son exil. (*Oriens Christ.*, tom. 2, pag. 670 et les suiv.)

Patriarches du Rit latin.

Nous avons dit que Jean iv, patriarche d'Antioche, s'était retiré de cette ville parce qu'il ne pouvait s'accommoder avec les Latins qui s'en étaient emparés en 1098. Après son départ, dit Will. de Tyr, l. 6, cap. 23, le clergé et le peuple élurent. . .

1. Bernard, natif de Valence en France, pour patriarche qui prit possession de ce siège en 1100, et gouverna cette église trente-six ans.

2. Radulphe, de Domfront en Normandie, déposé vers l'an 1136. Il mourut empoisonné à Rome. (*Will. Tyr.*, l. 14, c. 10 et 15; c. 12 et seq.)

3. Aymeric, de Limoges, vers l'an 1142. Il rappela à l'Église un grand nombre de Maronites, Monothélites, dit Guill. de Tyr, l. 22, c. 8. Il vivait encore en 1187.

4. Radulphe II, succéda à Aymeric, et siégea environ treize ans.

5. Pierre 1^{er}, Grec, intrus, siégeait en 1201.

6. Pierre II, élu par les chanoines d'Antioche. Le pape Innocent III lui envoya aussitôt le *Pallium*. Depuis sa mort l'église vaqua jusqu'en 1219.

7. Raynier, nommé par Honoré III en 1219, mort en 1226.

8. Albert, au premier concile de Lyon, mort en 1246.

9. Élie, dominicain, en 1246. (P. Échard, *Bull. ord.*, tom. 2, pag. 112.)

10. Chrétien, dominicain, siégeait en 1268, lorsqu'Antioche fut reprise par le soudan de Babilone. Ce bon pasteur se revêtit de ses habits pontificaux pendant que les Sarrasins entraient, et s'étant mis au pied de l'autel, il y fut tué par ces infidèles avec quatre de ses frères. (Nic. Trivet, *ad an.* 1267.)

11. Opizio, *Othobonus*. Quoique depuis 1268 il ne dût plus avoir à Antioche de patriarches latins, le pape ne laissa pas d'y en nommer un pour la conduite des fidèles qui suivaient leur rit dans la Syrie. C'est apparemment de cette manière qu'Opizio fut nommé après la mort de Chrétien en 1274; car il se trouva au second concile de Lyon en cette qualité. Il mourut en 1292. C'est le même qu'Othobonus dont parle Ughel, tom. 7, col. 1229.

12. Isnard, dominicain qui avait été archevêque de Thèbes, nommé par Clément V le 5 novembre 1311, quoique ce siège fût vacant depuis 1307. Il eut encore l'administration de Pavie. Depuis lui, ce siège vaqua jusqu'en l'année 1342. Isnard mourut en 1329. (*Voyez* Raynal, tom. 15, ad 1311, n. 74.)

13. Gérald Odonis ou Ottonis, général de l'Ordre de Saint-François, nommé par Clément VI le 27 novembre 1342. (*Wading*, tom. 3, *Regist. pontif.*)

Conciles d'Antioche.

Le premier, selon quelques auteurs, se tint l'an 56 par les Apôtres qui y firent neuf canons, que Turrien dit avoir trouvés dans un manuscrit de saint Pamphile, martyr, tiré de la bibliothèque d'Origène. Innocent 1^{er} parle (*Epist.* 18.) de ce concile; et il est cité aussi dans le septième concile général, qui est le second de Nicée, par Grégoire, évêque de Pessinonte. Malgré ces autorités, ce concile paraît supposé aux critiques modernes, 1^o parce qu'il ne se trouve dans aucun ancien monument de l'Histoire ecclésiastique jusques à Baronius et Binius; 2^o parce que ces auteurs en rapportent les canons différemment; 3^o parce que ces canons contiennent plusieurs choses absurdes, fausses, indignes des Apôtres. Le premier canon, par exemple, veut que ceux qui croient en Jésus-Christ, et qu'on appelle Galiléens, soient appelés chrétiens. « Le nom de Galiléens ne fut » donné aux chrétiens que vers » le milieu du quatrième siècle » sous Julien l'Apostat. » Le huitième canon dit qu'il faut adorer l'image ou la statue de Jésus-Christ à la place des idoles. « Dans les premiers siècles de » l'Église, on n'exposait ni sta- » tue ni image à la vénération » des fidèles, pour ne point don- » ner lieu aux païens d'accuser » les chrétiens d'avoir substi- » tué les images à la place des » idoles. » Turrien et Grégoire,

évêque de Pessinonte, ont été trompés par un manuscrit fausement attribué à saint Pamphile, et pour Innocent 1^{er}. Il peut s'entendre de l'entrevue de saint Pierre, de saint Paul et de saint Barnabé à Antioche. (*Alex., Hist. eccl.*, tom. 3, pag. 212.)

Le second concile d'Antioche fut assemblé par Démétrius l'an 252 ou 253, contre Novat qui y fut déposé. (Labbe, t. 1, p. 719.)

Le troisième, l'an 264, contre Paul de Samosate qui soutenait que Jésus-Christ était un pur homme. Cet hérétique y abjura ses erreurs et fut maintenu dans son évêché. (Lab. et Hard. tome 1^{er}.)

Le quatrième, l'an 268 sur le même sujet. Paul de Samosate retombé dans ses erreurs, y fut de nouveau condamné. (*Ibidem*).

Le cinquième, l'an 269. Paul de Samosate y fut déposé. (*Ibid.*)

Le sixième, l'an 327 ou 328 par les Ariens, contre Eustache, évêque d'Antioche, fausement accusé d'adultère. Il y fut déposé. Ce conciliabule est d'Antioche ou de Nicomédie. (Hard., tom. 1. Baluze. Mansi, t. 1, pag. 139.)

Le septième, l'an 341 par les Ariens, contre saint Athanase. On y fit aussi vingt-cinq canons sur la discipline. (Reg. et Lab. t. 11. Mansi, t. 1, pag. 166.)

Le huitième et le neuvième, l'an 344 par les Ariens, contre la foi du concile de Nicée. (Reg. et Lab., tom. 2, Hard., tom. 1.)

Le dixième, l'an 345. On y condamne ceux qui disent qu'il y a trois dieux, ou que Jésus-

Christ n'est pas Dieu. (Pagi, an. 344, num. 2.)

Il y en eut un aussi la même année, sur la discipline, à Antioche de Célé-Syrie. (Pithou, in *Codice canonum*.)

Le onzième, l'an 347 par les Ariens. (Fabricius.)

Le douzième, l'an 356 par les Ariens. (Baluz., in *nov. Collect.*)

Le treizième, l'an 357. (ibid.)

Le quatorzième, l'an 360 ou 361. Saint Méléce y fut élu évêque d'Antioche. (Lab., tom. 2, Hard., tom. 1.)

Le quinzième, la même année. Les Ariens y déposent saint Méléce. (Ibidem.)

Le seizième, l'an 363. Les Ariens assemblés avec saint Méléce y reçoivent la foi de Nicée. (Ibidem.)

Le dix-septième, l'an 367. On y rejette le terme de consubstantiel. (Reg., tom. 3. Lab., t. 2. Hard., tom. 1.)

Le dix-huitième, l'an 373, tenu par saint Méléce à la tête de cent quarante-cinq évêques qui confirmèrent la foi du concile de Rome de la même année ou de la précédente. (*Vales. ad Theod.* liv. 5, c. 3, pag. 41.)

Le dix-neuvième, l'an 379, sur la foi. (Fabricius.) L'année suivante il y eut un conciliabule d'Ariens. (Mansi, t. 1, pag. 243.)

Le vingtième, l'an 383, contre les Messaliens. (Baluz., in *nov. Collect.*)

Le vingt-unième, l'an 388, sur la mort de Marcel.

Le vingt-deuxième, l'an 424 quelques années plus tôt, tenu

par Théodote, évêque de cette ville, contre Pélage. (Hieron., *Ep.* 55, pag. 129.)

Le vingt-troisième, l'an 431. On y confirma le concile de Tarse. (Baluz., in *Collect. Mansi*, tom. 1, pag. 314.)

Le vingt-quatrième, l'an 432, sous le pape Sixte III. Jean d'Antioche y commença à se réconcilier avec saint Cyrille ; mais la paix ne fut conclue entre eux que l'année suivante.

Le vingt-cinquième, l'an 434, contre Nestorius. (Fabricius.)

Le vingt-sixième, l'an 435, contre les Nestoriens. (Baluz., in *Collect.*)

Le vingt-septième, l'an 436, sur Théodore de Mopsueste. Le concile prit la défense de sa mémoire. (Baluze.)

Le vingt-huitième, l'an 445, dans la cause d'Athanase, évêque de Perthas qui fut déposé. (*Concil.*, tom. 4, pag. 642.)

Le vingt-neuvième, l'an 448, sur Ibas, évêque d'Édesse, dont on excommunia les accusateurs. (Reg., tom. 7. Labb., t. 3, Hard., tom. 1.)

Le trentième, l'an 451, sur la conversion des Eutichiens. (Lab., tom. 4. Hard., tom. 2.)

Le trente-unième, l'an 472, où Pierre Le Foulon fut déposé. (Reg., tom. 9. Lab., tom. 4. Hard., tom. 2.)

Le trente-deuxième, l'an 478, contre Pierre Gnaphée ou Le Foulon, hérétique et faux évêque d'Antioche. (Reg., tom. 9.)

Le trente-troisième, l'an 560, pour la défense du concile de

Chalcédoine. *In synodico veteri apud Albertum Fabricium.* t. 11, (*Bibl. græcæ.*)

Le trente-quatrième, l'an 781, pour les saintes images, sous le patriarche Théodore. (Hard., tom. 3.)

Le trente-cinquième, l'an 1136, contre Raoul, patriarche instrus de cette ville. (Lab., tom. 10. Hard. tom. 6.)

Le trente-sixième, l'an 1140 ou 1142 ou 1143, sur le même sujet. Raoul y fut déposé. (Hard., tom. 6.)

Le trente-septième, l'an 1203, par Pierre, cardinal et légat du Saint-Siège, contre les Arméniens. (Mansi, t. 11, pag. 787.)

ANTIOCHE, ville épiscopale du diocèse d'Antioche, dans la province d'Isaurie, sous la métropole de Séleucie, est située sur la mer, à l'embouchure d'une petite rivière que les anciens ont nommé *Cragus*, et assez près de Sélinunte. On l'appelle la *petite Antioche*, *Antiochetta*. Nous n'en connaissons que les évêques suivans :

1. Antoine, au concile de Nicée.

2. Théodose, au premier concile général de C. P.

3. Acace, à celui de Chalcédoine.

4. Zacharie, aux canons *in Trullo*.

5. Théophane, au concile où Photius fut rétabli.

ANTIOCHE DE PISIDIE, ville métropolitaine du diocèse d'Asie, dans la province de Pisidie, autrefois très-célèbre, devenue

colonie romaine depuis qu'elle fut délivrée des rois qui la possédaient. Strabon dit qu'elle est en partie sur une colline, et en partie dans la plaine. Les actes du concile de Chalcédoine l'appellent Antioche *la Salutaire*. Les apôtres saint Paul et Barnabé y portèrent les premiers la lumière de l'Évangile, comme saint Luc le rapporte dans les *Actes*, chap. 13, vol. 14. Voici la liste de ses évêques.

Évêques d'Antioche de Pisidie.

1. Eudoxe qui baptisa saint Eutoche, martyr, auparavant prêtre des Idoles.

2. Optat.

3. Anthime.

4. Cyprien.

5. Sergien, au concile d'Ancre, en 314.

6. Antoine, au concile de Nicée.

7. Optime, défenseur de saint Jean Chrysostôme, mort à C. P. Pallade.

8. Tranquillin, au concile d'Éphèse.

9. Érechtius, du temps de Proclus, patriarche de C. P.

10. Candidien, au concile de C. P. sous Flavien.

11. Pergame, au concile de Chalcédoine.

12. Jean, au concile de C. P. sous Mennas, et à la condamnation de Sévère d'Antioche.

13. Polydecte, au rapport du concile de C. P. au pape Hormisdas, sur l'ordination d'Épiphane.

14. Bacchus, au concile du patriarche Mennas, en 536.

15. Théodore, du temps du même patriarche.

16. Étienne, au sixième concile général.

17. Georges I, au septième.

18. Basile, au huitième.

19. Grégoire, du temps de Photius.

20. Zacharie, au même temps,

21. Théophylacte souscrit au décret du patriarche Sisinnius, portant que deux frères ne doivent pas épouser les deux cousines.

22. Macaire I.

23. Éleuthère.

24. N. . . .

25. Michel, en 1141.

26. N. . . . 1156.

27. Macaire II, du temps de l'empereur Michel Paléologue.

28. N. . . .

29. Méthodius, dont il est parlé au troisième tome de la *Perpétuité de la Foi*, comme ayant rendu témoignage à la présence réelle, contre les erreurs des calvinistes.

30. Côme, siégeait en 1721. (*Or. Chr.*, tom. 1, pag. 1035.)

ANTIOCHE SUR LE MÉANDRE, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la province de Carie, sous la métropole d'Aphrodisiade, a eu pour évêques, 1. Eusèbe, au concile de Nicée. 2. Denis, à celui de Chalcédoine. 3. Georges souscrit aux canons de *Trullo*. 4. Théophane au concile de Photius.

ANTIOCHIDE ou ANTIOCHIS, concubine d'Antiochus Épipha-

nes, à qui ce prince donna pour son entretien les villes de Tharse et de Mallote, selon l'usage des rois de Perse. (2. *Macc.*, c. 4, v. 30.) Les habitans de ces deux villes, regardant cette disposition comme une marque de mépris, se soulevèrent contre Antiochus.

ANTIOCHUS. Il y eut plusieurs rois de ce nom dans la Syrie, depuis Séleucus Nicanor, premier roi de Syrie depuis Alexandre-le-Grand, et qui fut père d'*Antiochus Soter* ou *Sauveur*, ainsi nommé pour avoir empêché l'irruption des Gaulois qui voulaient envahir l'Asie. (Joseph. *Antiq.*, l. 12, c. 3.)

ANTIOCHUS II, surnommé *le Dieu*, fils et successeur d'Antiochus Soter, troisième roi de Syrie, épousa Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte. Laodicé, sa première épouse, se voyant méprisée, empoisonna Antiochus et Bérénice, et leur fils destiné à succéder au royaume, et fit reconnaître pour roi de Syrie Séleucus Callinicus, qu'elle avait eu d'Antiochus-le-Dieu.

ANTIOCHUS - LE - GRAND, était fils de Séleucus Callinicus et frère de Séleucus-la-Foudre ou *Ceraunos*. Antiochus succéda à Séleucus-la-Foudre son frère, l'an du monde 3781; avant Jésus-Christ 219. Il fit la guerre à Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, et fut vaincu près de Raphia. (L. 3. *Macch.*, c. 1.) Ptolémée Philopator étant mort, Antiochus résolut de se rendre maître

de l'Égypte ; il se saisit d'abord de la Célé-Syrie , de la Phénicie et de la Judée ; il vainquit Scopas , général des troupes du roi d'Égypte , permit aux juifs de vivre selon leurs lois , et leur accorda beaucoup de privilèges en reconnaissance de l'affection qu'ils lui avaient marquée et des services qu'ils lui avaient rendus dans la guerre qu'il avait eu à soutenir contre Scopas.

L'an du monde 3812, il accorda sa fille Cléopâtre en mariage à Ptolémée Épiphanes , roi d'Égypte. Il fut vaincu ensuite par les Romains et chargé d'un tribut de douze mille talens. Pour y satisfaire, il résolut d'aller enlever les grands trésors du temple de Bélus à Elymaïde ; mais il périt avec toute son armée dans cette expédition, l'an du monde 3817 ; avant Jésus-Christ 183. Il laissa deux fils , Séleucus Philopator et Antiochus Epiphanes qui lui succédèrent l'un après l'autre.

ANTIOCHUS ÉPIPHANES, fils d'Antiochus-le-Grand et frère de Séleucus Philopator , roi de Syrie , ayant été en ôtage à Rome pendant quatorze ans , Séleucus son frère le fit revenir, en envoyant en otage à sa place son propre fils Démétrius ; mais pendant le voyage, Séleucus mourut ; en sorte que quand Antiochus arriva , les peuples le regardèrent comme une divinité favorable qui venait s'opposer à Ptolémée, roi d'Égypte, qui menaçait de s'emparer de la Syrie. C'est ce qui fit donner à Antiochus le

surnom d'*Épiphanes* , comme qui dirait , *Dieu qui apparaît et qui se manifeste aux hommes*. Il assujettit toute l'Égypte dans trois expéditions , fit tuer dans une seule occasion quatre-vingt mille juifs , en vendit quarante mille , en retint captifs quarante mille autres, leur défendit l'exercice de leur religion , fit placer la statue de Jupiter Olympien dans le temple de Jérusalem (2. *Macch.*, ch. 5, 7, 9) ; enfin, comme il courait transporté de colère pour exterminer les juifs , il tomba de son chariot , se meurtrit et mourut, touché d'un apparent, mais faux repentir , l'an du monde 3840 ; avant Jésus-Christ 160.

ANTIOCHUS EUPATOR , fils d'Antiochus Épiphanes , n'avait que neuf ans lorsqu'Épiphanes son père mourut. Lysias , qui gouvernait le royaume au nom de ce jeune prince , assiégea la ville de Jérusalem ; et il était sur le point de la prendre lorsqu'il apprit que Philippe entreprenait dans Antiochie contre le jeune Eupator. Cette nouvelle l'obligea de s'accommoder avec les juifs pour aller promptement à Antioche où il fut mis à mort avec Antiochus par les ordres de Démétrius Soter, fils de Séleucus Philopator , l'an du monde 3842 ; avant Jésus-Christ 158.

ANTIOCHUS-LE-DIEU , fils d'Alexandre Balas, roi de Syrie , fut élevé chez un prince arabe, nommé Elmachüel (1. *Macch.*, c. 11, v. 39 et *seq.*) Démétrius Nicanor , roi de Syrie , s'étant

rendu odieux à ses troupes , un nommé Diodore , autrement *Triphon* , vint trouver Elmachüel et le pria de lui confier le jeune Antiochus , lui promettant de le faire roi de Syrie à la place de Démétrius ; ce qu'il fit en effet. Antiochus-le-Dieu , pour se fortifier , gagna par un grand nombre de bienfaits Jonathan et Simon Macchabée , qui se déclarèrent en sa faveur contre Démétrius (1. *Macch.* , c. 12.) Mais Triphon , voyant le jeune Antiochus affermi dans le royaume , résolut de s'en défaire et d'usurper la couronne. Pour réussir dans son dessein , il commença par arrêter et faire mourir Jonathan Macchabée qui était un des plus puissans appuis du trône d'Antiochus. Il gagna ensuite des médecins , qui ayant publié que ce jeune prince était tourmenté de la pierre , le tuèrent en le taillant sans qu'il en fût besoin. (1. *Macch.* , c. 13.) Ainsi , Triphon s'empara du royaume de Syrie l'an du monde 3861 ; avant Jésus-Christ 139.

ANTIOCHUS SIDÉTÈS , ou *Soter* , ou *Eusébès* , c'est-à-dire , le *Pieux* , était fils de Démétrius Soter et frère de Démétrius Nicanor. (Joseph., *Antiq.* , l. 13 , c. 12.) Cléopâtre , sa belle sœur , lui ayant offert le royaume de Syrie s'il voulait la prendre pour épouse , Antiochus y consentit et l'épousa l'an du monde 3865. Il poursuivit ensuite Triphon , et ne le quitta point qu'il ne l'eût forcé à se donner la mort. (1. *Macch.* , c. 15.) Quelques an-

nées après , Simon Macchabée , prince et grand-prêtre des juifs , ayant été tué en trahison par Ptolémée son gendre , le meurtrier envoya à Antiochus Sidétès pour lui demander des troupes , afin qu'il lui remît le pays et les villes des juifs. Antiochus y vint lui-même avec une armée , assiégea Jérusalem , et sut tellement gagner le cœur des juifs par ses bonnes manières qu'ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour traiter de la paix qui fut conclue , à condition que les juifs rendraient leurs armes , qu'ils abattraient les murs de la ville et payeraient tribut pour les villes qu'ils tenaient hors la Judée.

Trois ans après , Antiochus marcha contre les Perses ou les Parthes , qu'il battit d'abord dans trois combats , ensuite desquels il se rendit maître de Babylone. (*Justin.* , l. 38 , c. 9 et 10.) Le trop grand nombre de ses troupes l'obligea de les séparer pour les mettre en quartier d'hiver , et cette dispersion leur fut fatale. Toutes les villes résolurent d'attaquer en un même jour , chacune en particulier , la garnison qui était chez elles. Antiochus qui était à Babylone en fut averti. Il courut au secours de ses gens avec le peu de soldats qui étaient autour de lui. Phraatès , roi des Perses , l'attiqua en chemin ; les siens l'abandonnèrent , et il fut tué par les Perses ou les Parthes en combattant avec une valeur extraordinaire , selon la plupart des his-

toriens, l'an du monde 3874 ; avant Jésus-Christ 126. (*Justin*, l. 38 et 39.)

ANTIOCHUS GRYPHUS, ou PHILOMETOR, fils de Démétrius Nicanor et de Cléopâtre, vengea la mort de son père sur Alexandre Zébina, usurpateur du royaume de Syrie, en le faisant mourir. (*Justin*, l. 39.) Cléopâtre, mère de Gryphus, jalouse des heureux succès de son fils, lui présenta, un jour qu'il venait de faire quelque exercice, une coupe de liqueur empoisonnée. Gryphus, qui en avait été averti, força Cléopâtre de boire elle-même cette liqueur dont elle mourut. Huit ans après, Gryphus marcha contre Antiochus de Cyzique, son frère de mère, fils de Cléopâtre et d'Antiochus Sidétès, et le vainquit. (*Joseph*, *Antiq.*, l. 13, c. 17.) Il prit ensuite Antioche, et fut vaincu à son tour par son frère Antiochus de Cyzique, avec lequel il partagea le royaume de Syrie. Enfin, Antiochus Gryphus, après avoir vécu quarante-cinq ans dont il avait régné onze ans seul, et quinze avec son frère, fut mis à mort par Héraclion l'an du monde 3907.

ANTIOCHUS DE CYZIQUE, frère de mère d'Antiochus Gryphus, et fils de Cléopâtre et d'Antiochus Sidétès son oncle, fut élevé à Cyzique par sa mère Cléopâtre qui craignait que Démétrius Nicanor, son premier mari, ne le fît mourir. C'est de là que lui vint le nom de Cyzicénien ou d'Antiochus de Cyzique

qui est une ville de l'Asie-Mineure sur la Propontide. Antiochus Gryphus ayant entrepris de faire empoisonner Antiochus de Cyzique son frère, celui-ci leva des troupes, perdit une première bataille, en gagna une seconde, et composa avec son frère ; en sorte que la Syrie demeura à Gryphus, et la Célé-Syrie au Cyzicénien. (*Justin*, l. 39, tom. 3.) Celui-ci, se voyant tranquille, se livra tout entier à la débauche. Il fut appelé au secours des Samaritains et vaincu par Antigone et Aristobule, fils de Jean Hircan, qui commandaient au siège que leur père avait fait mettre devant Samarie. Antiochus de Cyzique ayant reçu six mille hommes de Ptolémée Lathure, fit le dégât dans les terres des juifs ; mais ces troupes furent dissipées, et il fut mis à mort lui-même par Séleucus, fils d'Antiochus Gryphus, l'an du monde 3910 ; avant Jésus-Christ 90. Il avait régné dix-huit ans. Il laissa un fils nommé Antiochus et surnommé le *Pieux*. (*Joseph*, *Antiq.*, l. 13, c. 18.)

ANTIOCHUS, juif d'Antioche, fils du premier des juifs de cette ville, accusa en plein théâtre son père et les autres juifs d'avoir voulu la nuit mettre le feu à la ville. Comme Antiochus, par cette accusation, voulait seulement faire changer les juifs de religion, il persuada au peuple irrité de leur proposer de sacrifier à la manière des Gentils, et de ne tenir pour coupables du complot de brûler la ville, que ceux

qui refuseraient le sacrifice. (Joseph., *de Bello*, l. 7, c. 21.) Plusieurs aimèrent mieux mourir que de sacrifier, tandis que beaucoup d'autres sauvèrent leur vie en sacrifiant.

ANTIOCHUS, moine du monastère de Saint-Sabas en Palestine, vivait au commencement du sixième siècle, dans le temps que Jérusalem fut prise par Cosroès, roi des Perses, et la Palestine ravagée par les Sarrasins. Il a fait un ouvrage intitulé *Pandectes de l'Écriture - Sainte*, parce qu'il est composé de cent quatre-vingt-dix discours moraux qui contiennent des préceptes et des maximes sur les principaux devoirs du chrétien, appuyés sur des passages de l'Écriture-Sainte. Dans le cent trentième il fait le catalogue des hérésies rapportées par saint Épiphane, et il y ajoute les noms des hérésiarques qui ont paru depuis. Il y a à la fin une longue prière intitulée : *Exhomologèse pour demander à Dieu qu'il détourne sa colère de dessus son peuple*. Il est parlé dans la préface de la prise de Jérusalem et des cruautés que les Sarrasins avaient exercées contre les moines de la Palestine. Ce Traité est en grec et en latin dans la première addition à la Bibliothèque des Pères, et en latin dans la dernière bibliothèque où l'on a mis une seconde fois le discours quatre-vingt-unième sous un même titre. (Dupin, *Bibl. eccl.*, sixième siècle.)

ANTIOPLE, ville épiscopale

de la première Thébaïde sous le patriarche d'Alexandrie. On l'appelle aussi Antow ou Antowa. Elle est au milieu du Nil qui, en se divisant vers l'orient et vers l'occident, en fait une île. (Nub., *Géograph.*, pag. 100.) Nous n'en connaissons que deux évêques : Macaire, qui assista et souscrivit au concile d'Éphèse ; et Georges Jacobite, un des douze qui ordonnèrent Cyrille II d'Alexandrie. (*Hist. Patr. Alexandr.*, pag. 450.)

ANTIPAPE, est un concurrent du pape légitime, un chef de parti qui a fait schisme dans l'Église catholique pour détrôner le pape légitimement élu et se mettre à sa place. On compte vingt-huit antipapes depuis le troisième siècle de l'Église jusqu'à présent ; savoir :

1. Novatien, prêtre romain, qui s'éleva contre le pape Corneille, élu l'an 251.

2. Ursicin, concurrent du pape Damase, créé en 367.

3. Eulalius, disputa le siège à Boniface I^{er}, élu en 418.

4. Laurent, élu le même jour que le pape Symmaque, l'an 498.

5. Dioscore, diacre, élu contre le pape Boniface II en 530.

6. Pierre et Théodore, concurrents favorisés, l'un par le clergé et l'autre par l'armée de Justinien II, tinrent le siège pendant quelques jours, l'an 686 ; mais le clergé, le peuple et l'armée s'étant accordés en faveur de Conon, ils en furent chassés.

7. Théodore et Paschal, concurrents, furent exclus par l'é-

lection canonique de Sergius , l'an 687.

8. Théophylacte, s'éleva contre le pape Paul 1^{er}, élu en 757 ; mais ce schisme ne dura que quelques mois.

9. Constantin, frère de Toton, duc de Népi, entra dans l'église de Saint-Pierre à main armée, se fit ordonner et déclarer pape après la mort de Paul 1^{er}, arrivée l'an 767, et tint le siège treize mois.

10. Philippe, moine, fut aussi déclaré pape par la faction de Waldipert, prêtre romain, l'an 768.

11. Zinzime, s'opposa au pape Eugène II, élu en 824.

12. Anastase, s'éleva contre Benoît III, créé l'an 855.

13. Sergius, contre le pape Formose ; élu en 891.

14. Boniface, usurpa le siège après la mort du pape Formose arrivée en 896 ; mais il en fut bientôt chassé par le pape Étienne VII.

15. Léon, disputa le siège à Jean XII et à Benoît V, en 955 et en 964.

16. Grégoire, fut élu contre le pape Benoît VIII l'an 1012.

17. Sylvestre, dit III et Jean, dit XX, que Benoît IX avait eu pour ennemis et à qui il abandonna le siège en le quittant lui-même volontairement, se désistèrent de leurs prétentions par l'entremise d'un prêtre nommé Gratien, et cédèrent à Grégoire VI, légitime pape, l'an 1044.

18. Mincius, nommé Benoît, fut élu contre le pape Nicolas II,

l'an 1059 ; mais il se déposa lui-même.

19. Cadalous, sous le nom d'Honorius II, déclaré pape sans le consentement des cardinaux, et par la seule autorité de l'empereur Henri IV, s'éleva contre Alexandre II, élu en 1061, et tint le siège environ cinq ans. Il fut chassé deux fois de Rome qu'il avait assiégée, et périt misérablement sans avoir voulu quitter la papauté.

20. Guibert de Ravenne, sous le nom de Clément III, fut élu par les schismatiques au concile de Bresse, et s'opposa au pape Grégoire VII, créé en 1073.

21. Thibaut, nommé Célestin II par quelques cardinaux, renonça bientôt à ses prétentions, et céda le pontificat à Honorius II l'an 1124.

22. Pierre, fils de Léon, Romain, élu par quelques cardinaux, se fit nommer Anaclet II, et tint le siège contre le pape Innocent II, créé en 1130.

23. Octavien, élu par la faction de Pierre, fils de Léon, se fit nommer Victor IV, et usurpa le pontificat qu'il occupa quatre ans, contre le pape Alexandre III, l'an 1159.

24. Pierre, religieux de l'Ordre de Saint-François, sous le nom de Nicolas V, fut élu à Rome pendant que le siège était en France. Le pape Jean XXII, créé l'an 1316, le fit arrêter et le tint prisonnier le reste de ses jours.

25. Robert, sous le nom de Clément VII, commença le grand

schisme l'an 1378, et tint le siège à Avignon, contre le pape Urbain vi et Boniface ix son successeur.

26. Pierre de Lune, fut élu par ceux du parti de Clément vii, pour lui succéder, l'an 1394, et prit le nom de Benoît xi, xii et xiii, selon d'autres. Il tint le siège à Paniscola en Catalogne près de trente ans, contre Boniface ix et ses successeurs.

27. Gilles de Munion, Espagnol, chanoine de Barcelone, prit le nom de Clément viii et tint le pontificat cinq ans, contre le pape Martin v, depuis 1424 jusqu'en 1429.

28. Amedée viii, duc de Savoie, créé par le concile de Bâle en 1439, prit le nom de Félix v et tint le siège contre le pape Eugène iv, et contre Nicolas v, en faveur duquel il renonça l'an 1449. (Baronius, in *Annal.* Sponde. Du Pui, *Histoire du Schisme.*)

Pour faire cesser les maux que causent les antipapes, Zarabella propose ces remèdes : 1^o *Convocatio Concilii.* 2^o *Quod compromittant in confidentem judicem.* 3^o *Quod compromittant de jure et de facto.* 4^o *Quod uterque cedat et eligatur alius.* 5^o *Quod compellantur cedere etiam manu armata.* 6^o *Quod ambo decernant uno moriente alter sit papa, et quod prohibeatur nova electio omnibus Cardinalibus.* 7^o *Quod alter alteri committat vices suas donec vixerint, utroque in sua obedientia perseverante.* (Zarabella, *Consil.* 150. *De schismate*

inter Innocentium et Benedictum. xiii.)

ANTIPAS-HÉRODE ou HÉRODE-ANTIPAS, fils du grand Hérode et d'une de ses femmes nommée Cléopâtre, native de Jérusalem. Après la mort du Roi son père, il fut tétrarque de la Galilée et de la Pérée, qui lui rapportaient deux cents talens. Il avait épousé la fille d'Aréas, roi d'Arabie, qu'il répudia vers l'an de Jésus-Christ 33, pour épouser Hérodiade sa belle-sœur, femme de son frère Philippe qui était encore vivant. (Joseph., *Antiq.*, l. 18, c. 7.) Saint Jean-Baptiste qui ne cessait de crier contre ce mariage incestueux, fut mis en prison et décollé dans le château de Maqueronte, par les ordres d'Hérode. Mais ce crime ne demeura pas impuni. Aréas, roi d'Arabie, pour se venger de l'outrage qu'Hérode avait fait à sa fille en la répudiant, lui déclara la guerre et le vainquit.

Quelques années après, Hérodiade, jalouse de la prospérité de son frère Agrippa qui avait été fait roi de Judée, persuada à Hérode-Antipas son mari d'aller à Rome pour demander la même dignité à l'empereur Caius. Au lieu de la dignité royale, Antipas trouva le bannissement à Rome; il y fut exilé à Lyon dans les Gaules. C'est le même Antipas qui se railla de Jésus-Christ au temps de sa Passion, et qui l'ayant fait revêtir d'une robe blanche comme un insensé, le renvoya à Pilate qui le lui avait envoyé. (*Luc.*, c. 23, v. 11.) Joseph dit qu'Antipas fut relé-

gué en Espagne , et qu'il y mourut. (*De Bello*, l. 2 , c. 16.) Il se peut faire que Caius qui vint dans les Gaules la même année qu'Antipas y avait été relégué , l'envoya de Lyon en Espagne.

ANTIPAS (saint) , martyr de Pergame , que Jésus-Christ, dans l'Apocalypse appelle son *fidèle témoin* (c. 2. v. 13) , souffrit la mort pour lui à Pergame en Phrygie sous le règne de Domitien au plus tard. La tradition du pays veut qu'il ait été consumé dans un bœuf d'airain tout rouge de feu. On célèbre sa fête l'onzième d'avril. (Tillem., *Mém. eccl.* , t. 2. Baillet , 11 avril.)

ANTIPATER, fils de Jason, fut député par Simon Macchabée vers les Lacédémoniens pour renouveler l'alliance avec eux. (1. *Macch.* , c. 14, v. 22.)

ANTIPATER, Iduméen , père d'Hérode-le-Grand. (Joseph. , *Antiq.* , l. 14, c. 2.) Il était fils d'un autre Antipas ou Antipater qui avait été établi gouverneur de l'Idumée par Alexandre Janée, roi des juifs. Antipater dont nous parlons ici , s'attacha au parti d'Hircan , roi et grand-prêtre des juifs , contre Aristobule son compétiteur. Il rendit aussi de grands services à Jules César pendant la guerre qu'il fit en Égypte (c. 14.) Il engagea les juifs d'Égypte à se déclarer pour lui ; et à la bataille qui se donna dans le Delta , Antipater commanda l'aile gauche et secourut si à propos Mithridate qui commandait l'aile droite , que sans lui la bataille aurait été perdue :

César, par reconnaissance, donna à Antipater l'intendance de la Judée , et permit à Hircan , en sa considération , de rétablir les murs de Jérusalem que Pompée avait fait abattre. Antipater procura aussi à Phazaël, son fils aîné, le gouvernement de Jérusalem , et à Hérode, son autre fils, celui de la Galilée. Après la mort de Jules-César , Antipater gagna l'affection des Romains en contribuant du sien à fournir les grandes sommes qu'ils exigèrent de la Judée. (c. 18 , 19.) Malichus, qui avait été employé à lever ces sommes , en conçut une telle jalousie contre Antipater qu'il résolut de le faire mourir ; ce qu'il exécuta en engageant un échanson d'Hircan à donner à Antipater une coupe empoisonnée , pendant qu'ils étaient ensemble à table chez ce prince. Aussitôt qu'Antipater fut mort , Malichus se saisit du gouvernement de la ville de Jérusalem, et nia qu'il eût trempé dans la mort d'Antipater. Hérode et Phazaël feignirent de le croire et ne laissèrent pas de le faire tuer peu de temps après pour venger la mort de leur père Antipater. (c. 20.) Ce prince mourut l'an du monde 3961 ; avant Jésus-Christ 39. Il était juif de religion ; car les Iduméens avaient reçu la religion des juifs sous Hircan , lorsqu'il fit la conquête de leur pays. (Joseph. , *Antiq.* , liv. 3 , cap. 17.)

ANTIPATER, fils d'Hérode-le-Grand et petit-fils d'Antipater dont on vient de parler, était né

de Doris, première femme d'Hérode. Son père lui fit épouser la fille d'Antigone, à qui Antoine avait fait trancher la tête à Antioche. Il vint à bout d'indisposer Hérode contre les deux fils qu'il avait de Mariamne, Alexandre et Aristobule, jusqu'au point de les faire mourir, et il conspira contre son propre père pour jouir plutôt de son royaume. La conjuration ayant été découverte, Antipater, pour écarter le soupçon que l'on aurait pu former contre lui (Joseph., *Antiq.*, l. 16, c. 6.), se fit demander par ses amis de Rome qui écrivirent à Hérode qu'il fallait l'envoyer incessamment à l'Empereur (l. 17, c. 3.)

Antipater partit donc de Jérusalem avec le testament d'Hérode qui le déclarait son premier successeur (c. 6.) Pendant son absence, Hérode découvrit qu'il avait voulu l'empoisonner, et lui manda de revenir aussitôt. Il le fit comparaître devant Varus, gouverneur de Syrie; on produisit le poison qu'il avait préparé pour son père; et comme il ne put rien répondre pour sa justification (c. 9), il fut mis en prison, et ensuite tué par un garde d'Hérode, l'an du monde 4001, de J.-C. 1.

ANTIPATRIDE ou ANTIPATRIS, ville épiscopale du diocèse de Jérusalem, de la première Palestine, sous la métropole de Césarée. Il en est fait mention aux *Actes des Apôtres* (c. 23, v. 23 et 31). Josephé dit qu'elle fut bâtie par Hérode dans un

champ appelé Capharsaba, environné d'un fleuve qui le rendait très-fertile. Ce n'était qu'un village dont Hérode fit une ville qu'il nomma Antipatris, du nom d'Antipater son père. Saint Jérôme nous apprend la même chose. Nous n'en connaissons qu'un évêque, Polychrone qui assista au brigandage d'Éphèse en 449, et depuis au concile d'Éphèse où il demanda et obtint le pardon de sa faute.

ANTIPHELLUS, ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la province de Lycie, sous la métropole de Myre. Elle s'appelait autrefois *Habessus*. Toutes les notices en font mention. Nous ne connaissons qu'un de ses évêques, nommé Théodore, qui assista au concile de Chalcédoine.

ANTIPHONE, *Antiphonum*. L'*Antiphone*, chez les Grecs, consiste en plusieurs versets d'un psaume, à chacun desquels on répond par une antienne. (Goar., *Eucologe*.)

ANTIPHONIER ou ANTIPHONAIRE, *Antiphonarium*. Livre qui contient les antiennes de l'année. Saint Grégoire-le-Grand fut l'auteur de ce livre. Charlemagne introduisit en France l'antiphonaire romain. Agobard, archevêque de Lyon, le corrigea; et Amalarius le changea et le refondit entièrement. (Bocquillot, *Liturg. sacr.*, p. 223.)

ANTIPHRA. Ptolémée en fait un bourg sur la côte maritime de la Lybie. Strabon le met après l'île de *Pedonia*, un peu plus loin de la mer; Étienne dit que

c'est une petite ville proche d'Alexandrie. Les notices en font mention. C'est un siège épiscopal de la seconde Lybie ou Marmorique, dont nous ne connaissons que trois évêques.

1. Sérapion, entre les Pères du concile de Nicée.

2. Mennas, à celui d'Alexandrie que saint Athanase assembla après la mort de Constance.

3. Apollon, au décret du patriarche Gennade, contre les Simoniaques. (*Or. Chr.*, t. 2, p. 633.)

ANTIPODE, de ἀντί, contre, et ποῦσις, ποδός, pied. On appelle *Antipodes*, les peuples qui habitent la partie de la terre diamétralement opposée à la nôtre. Autrefois on entendait par *Antipodes* des hommes d'une autre espèce que nous, qui avaient une autre origine, un autre monde, un autre soleil; et c'est en ce sens que saint Augustin condamnait ceux qui soutenaient les *Antipodes*, parce qu'il s'ensuivait de là que tous les hommes n'avaient pas un même père commun; savoir, Adam. Ce n'est qu'en ce sens non plus que le pape Zacharie condamna l'évêque Virgilius, comme il est clair par ces paroles de la lettre de ce pape à saint Boniface, archevêque de Mayence, son légat : *Quant à sa perverse doctrine (de Virgile), s'il est prouvé qu'il soutienne qu'il y a un autre monde et d'autres hommes sous la terre, un autre soleil et une autre lune, chassez-le de l'Église.* Un autre monde, d'autres hommes, c'est-

à-dire, des hommes qui ne sont pas de la même espèce que nous, ou au moins qui n'ont pas la même origine, le même père, un autre soleil, une autre lune; voilà les articles sur lesquels roule uniquement la condamnation faite par le pape Zacharie. Or, on peut soutenir et l'on soutient effectivement les *Antipodes* sans admettre ces erreurs; et par conséquent, ni saint Augustin, ni le pape Zacharie n'ont point condamné ceux qui soutenaient les *Antipodes*, comme on les soutient maintenant; mais seulement ceux qui les soutenaient dans un sens relatif aux erreurs dont on vient de parler.

ANTIPYRGE, ville ou bourg, siège épiscopal de la seconde Lybie ou Marmorique. Scylax l'appelle *Antipygo*. On prétend que Justinien l'a fait fortifier. Nous n'en connaissons qu'un évêque, nommé Émilien, qui assista au cinquième concile général.

ANTIST (Vincent-Justinien), né à Valence en Aragon, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique dans sa patrie, où depuis il fut prieur; et, s'étant acquis un grand nom par ses écrits, il mourut en 1599. On remarque que Jean de Ribera, archevêque de Valence, patriarche titulaire d'Antioche, honora ses obsèques de sa présence; que ce fut l'évêque de Grasse qui y officia, et qu'Augustin Davila Padila, élu archevêque de saint Dominique, prononça son éloge funèbre; ce qui fait voir que sa réputation était

très-grande. Oldoin a prétendu qu'il était de la famille des Justiniani de Gênes, et celui qui a donné la *Bibliothèque barberine*, prenant son nom *Antist* pour une partie du mot *Antistes*, l'a mis au nombre des archevêques de Valence. Ses ouvrages sont en assez grand nombre : un Traité assez gros de logique, dont il a été fait trois éditions; des Notes sur les Opuscules de saint Vincent Ferrier, en les faisant imprimer en 1591 à Valence; une Défense des images de sainte Catherine de Sienne; une Relation de l'Invention du corps de sainte Angéline et d'une petite partie des reliques de sainte Ursule. Ces ouvrages sont en latin. En 1575, il publia en espagnol, à Valence, la vie de saint Vincent Ferrier, dont Jacques de la Madelène fit imprimer une traduction italienne, en 1600, à Palerme. Il donna aussi en 1582 dans la même ville, la vie de saint Louis Bertrand qui n'était pas encore canonisé; et un Italien l'ayant traduite à Gênes, la fit connaître dès l'année suivante en Italie. En 1587 la vie de saint Pierre Gonzalez sortit encore de ses mains; mais il y fit depuis des additions qui ne parurent qu'en 1593. Enfin, on a encore de lui un Traité espagnol de la Conception de la Vierge qui fut imprimé en 1615 à Madrid; l'année suivante à Maillorque, et dont il s'est fait aussi des éditions à Huesca et à Valence; mais on ne sait en quel temps. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans

les éditions de ces deux dernières villes on ne lit point ce qu'on trouve dans celle de Madrid, de la liberté que quelques prédicateurs se donnent de débiter de faux miracles, et que l'auteur condamne jusqu'à déclarer que ceux qui les débitent sont coupables de péché mortel. Il avait travaillé à un Traité de l'origine et de la dignité du Saint-Office, qui devait comprendre l'histoire de tous les censeurs de la foi; mais on ne sait ce que cet ouvrage est devenu. (Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2.)

ANTITACTES, *Antitactici* ou *Antitactæ*, hérétiques sortis des Gnostiques. Ils avouaient que le Dieu, créateur de l'univers, était bon et juste; mais ils soutenaient qu'une de ses créatures avait créé la nature du mal, et nous y avait engagés pour nous rendre contraires au Dieu créateur, et qu'il fallait nous opposer à cet auteur du mal pour venger Dieu. C'est de là que leur vient leur nom d'*Antitacte*, qui signifie celui qui est opposé, qui est contraire, du mot grec *ἀντιταῖς*, qui veut dire opposer, être contraire. (Saint Clément Alexandrin, liv. 3 des *Stromates*. Saint Augustin, hérés. 18.)

ANTITHÉTAIRE, en terme de Droit, signifie un homme qui tâche de se purger d'un délit en récriminant.

ANTITRINITAIRES. C'est ainsi qu'on nomme en général tous ceux qui nient la Sainte-Trinité, ou bien qui enseignent qu'il n'y a pas trois personnes en Dieu. On

donne cependant particulièrement ce nom aux Sociniens, disciples de Fauste Socin, qui s'appellent aussi *Unitaires*. La bibliothèque des Antitrinitaires est un ouvrage posthume de Christophe Sandius qui était de cette secte.

ANTITYPE, *Antitypum*, mot grec, qui est la même chose que *type* ou *figure*.

Dans les anciens Pères grecs et dans la liturgie de saint Basile, les symboles du pain et du vin sont appelés *antitypes*; d'où les protestans infèrent que les Grecs ne reconnaissent point la présence réelle, puisqu'ils appellent *antitypes* les symboles eucharistiques, même après la consécration. Pour répondre à cette difficulté, il faut distinguer deux temps, les neuf premiers siècles et les suivans. On convient qu'il y a eu des Pères et des auteurs ecclésiastiques pendant les neuf premiers siècles qui ont appelé *antitypes* les symboles eucharistiques, même après la consécration, soit par répétition de ce qu'ils en avaient dit lorsqu'ils en parlaient avant qu'ils fussent consacrés, comme il est arrivé à saint Basile, qui répète après la consécration tout l'ordre de la liturgie; soit en les nommant par ce qu'ils ont été, et par les apparences extérieures qu'ils conservent après la consécration, sans préjudice du changement intérieur qui leur est arrivé. Pour ce qui est des auteurs grecs, depuis neuf cents ans, ils prétendent tous qu'on ne doit point

appeler *antitypes* les symboles eucharistiques après la consécration. C'est ce que déclara le diacre Épiphane, au nom de tous les évêques dans le second concile de Nicée, en disant que le mot d'*antitypes* ne pouvait s'entendre autrement, dans la liturgie de saint Basile, que pour les dons avant la consécration, et qu'après la consécration ils étaient appelés le corps et le sang de Jésus-Christ. Ainsi les protestans ne peuvent tirer aucun avantage contre la présence réelle de la façon de parler des Grecs, soit anciens, soit modernes.

Il ne faut pas non plus oublier que ce mot, qui signifie *type* ou *figure*, signifie aussi souvent tout le contraire dans le style des commentateurs, puisqu'il désigne la *réalité*, annoncée par la *figure*. C'est ainsi qu'ils disent qu'Isaac, David, etc., étaient le type ou la figure du Messie, leur antitype.

ANTIUM, ville maritime d'Italie, autrefois considérable et la capitale des Volsques; quelques uns lui donnent Ascane pour fondateur, et d'autres veulent qu'elle ait été bâtie par un des fils d'Ulysse et de Circé. Les Romains s'en rendirent les maîtres après un combat naval, dans lequel ils défirent la flotte de cette ville et ornèrent des proues de ses vaisseaux leur place aux harangues. Ce fut la patrie de Caius Caligula et de Néron. Cicéron, Ovide, Tite-Live, Valère, Strabon, Pline, etc. en font mention. Il n'en reste aujourd'hui que le nom et les ruines, à mille pas ou

environ d'une ville qu'on bâtit à la place, et qui s'appelle Nettuno. La religion chrétienne y fleurit dès les premiers siècles, et on y a vu les évêques suivans.

1. Gaudence, souscrit au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.

2. Félix, au concile de Rome, sous Félix, 487.

3. Vindémus, aux conciles de Rome, sous Symmaque, 499, 501; et ce siège est maintenant enclavé dans celui d'Albano.

ANTIVARI, *Antibarium* et *Antiparos*, ville épiscopale dans la Dalmatie, de la province Prévalitaine sous Scodra ou Scutari, ensuite sous Durazzo. Alexandre v la donna à administrer pour le spirituel, en 1062, à l'évêque de Dioclée. Ensuite cette dernière ville étant détruite, il y transféra les droits de métropolitain, et on lui attribua pour suffragans les évêques de Scutari, de Polati, de Drivasto, de Dulcigno, de Cataro, de Dudoa et de Sorbio. Des débris de Dioclée se forma aussi l'archevêché de Ragouse, petite ville de l'Épire ancien, et de l'exarchat de Macédoine, dans l'onzième siècle, quelque opposition qu'y fissent les évêques de Spalatro et d'Antivari

Concile d'Antivari.

L'an 1199, il y eut un concile à Antivari au sujet de l'évêque de Suacion, accusé d'homicide. On l'appelle aussi concile de Dioclée, parce que cette dernière ville ayant été détruite, les droits

de métropolitains furent transférés aux évêques d'Antivari, qui conservèrent aussi le nom d'évêques de Dioclée. (Mansi, tom. 2, pag. 779.)

ANTOINE (saint), patriarche des Cénobites, naquit à Côme, près de la ville d'Héraclée, dans la haute Égypte du côté de la Thébaïde, de parens nobles et chrétiens, l'an 251. Ayant perdu ses parens à l'âge de dix-huit à vingt ans, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans une solitude peu éloignée du bourg de Côme. Il alla ensuite se renfermer dans un sépulcre fort loin de ce bourg, et quitta encore cette seconde retraite pour se cacher dans les masures d'un vieux château au-delà du Nil et au-dessus d'Héraclée où il vécut près de vingt ans. Il n'est pas possible de raconter tout ce qu'il eut à souffrir dans ces trois retraites, tant par les rigueurs qu'il exerça sur lui-même que par la malice du démon qui mit tout en usage pour le tromper par ses artifices ou pour l'abattre par ses menaces et ses mauvais traitemens qui allèrent quelquefois jusqu'à le laisser pour mort des coups qu'il lui donna. Antoine triompha de tout; et ce fut pour le récompenser de tant de combats et de victoires, que Dieu le rendit puissant en œuvres et en paroles, pour guérir toutes sortes de maladies spirituelles et corporelles, chasser les démons aussi bien des corps que des âmes, se faire obéir par les bêtes les plus cruelles, par les élémens

et les autres créatures les moins soumises à la volonté de l'homme. Unissant à ces dons surnaturels une grâce toute divine pour toucher les cœurs, il enleva au monde une multitude de partisans qu'il transporta dans son désert, en devenant ainsi le principal auteur de l'institution de la vie religieuse et cénobitique. Il quitta plusieurs fois sa solitude, soit pour fortifier les confesseurs de Jésus-Christ dans les persécutions, soit pour défendre son église contre les hérétiques. Il confondit aussi divers philosophes et d'autres savans du siècle qui avaient voulu éprouver la vérité de ce qu'on disait de ses lumières extraordinaires. Enfin, après un grand nombre d'actions de zèle, de charité, de pénitence, il mourut plein de joie le 17 de janvier de l'an 356, qui était le 19 de l'empire de Constance, dans la basse Thébaïde, sur la montagne reculée qu'il avait choisie depuis quelques années pour vivre à l'écart même de ses disciples. Saint Antoine écrivit en égyptien plusieurs lettres pleines de l'esprit apostolique. Il ne nous en reste que sept traduites en latin, et imprimées à Paris en 1516, in-4°, et à Cologne en 1536 : on les trouve aussi dans les bibliothèques des Pères. On attribue encore à saint Antoine un sermon de la Vanité du monde et de la Résurrection, et une règle qui peuvent être de lui ; mais le recueil de Sermons qu'on appelle *la Melisse*, que Trithème lui attribue, est sup-

posé. Il faut porter le même jugement de plusieurs autres pièces sous le nom de saint Antoine, données en latin par Abraham Eckellensis, Maronite, et imprimées à Paris en 1641, in-4°. On y cite divers auteurs qui n'ont vécu que depuis saint Antoine, entre autres le B. Evagre, mort sur la fin du quatrième siècle, et l'abbé Pasteur qui a vécu longtemps dans le cinquième. (Saint Athanase, *Vie de saint Antoine* qui se trouve dans l'édition des œuvres de ce saint docteur, par D. Bernard de Montfaucon. Bollandus. Baronius. Dupin, quatrième siècle. Baillet, 17 janvier. Don Ceillier, *Hist. des Auteurs ecclésiastiques*, tome 4, pages 501 et suivantes.)

ANTOINE, disciple de saint Siméon Stylite, et son imitateur, a écrit la vie de ce Saint, que nous avons en latin. (Evagre, liv. 1, *Hist. ecclés.*, c. 25. Vossius, *de Hist. lat.*, liv. 2, c. 17.)

ANTOINE DE LÉRINS (saint), était fils d'un homme de qualité de Pannonie, appelé Secondin. Son père étant mort, Antoine se retira en différentes solitudes où il mena une vie extrêmement austère, jusqu'à ce que, pour fuir les hommes qui le recherchaient à cause de sa sainteté, il vint se renfermer dans le monastère de Lérins où il mourut après deux ans de la vie la plus parfaite, vers l'année 526. Son nom se trouve marqué au 28 de décembre dans le Martyrologe romain moderne. Sa vie, écrite par saint Ennode, évêque de

Pavie , auteur contemporain , est dans la Chronique de Lérins , dans Surius , et dans l'édition des œuvres d'Ennode , procurée par le père Sirmond. (Baillet , 28 décembre.)

ANTOINE (saint), surnommé *Caulée*, patriarche de Constantinople, naquit vers l'an 828, dans une terre proche de C. P. qui venait de sa mère. Il se retira à l'âge de douze ans dans un monastère dont il fut abbé dans la suite, et où il fit des biens infinis par la sagesse de son gouvernement et l'exemple de ses rares vertus, de charité surtout, d'humilité, de pénitence et de mortification. L'an 888, il fut demandé d'une voix commune par le peuple de C. P. pour succéder au patriarche saint Étienne, frère de l'empereur Léon VI, surnommé *le Sage* ou *le Philosophe*. Toutes les vertus montèrent avec Antoine sur le siège patriarchal, et y parurent avec plus d'éclat que dans sa retraite. Sans rien relâcher de sa pénitence, il fut encore le père des pauvres, le médecin des malades, l'appui des faibles, le protecteur des veuves et des orphelins, le pasteur de tous. Il présida au concile que l'empereur Léon convoqua à C. P. contre Photius, et mourut peu de temps après, le 12 de février auquel l'église fait sa fête, l'an 895, âgé d'environ soixante-sept ans. (Bollandus. Baillet, 12 février.)

ANTOINE, surnommé *Mélissa*; car *Mélissa* n'est pas le nom

propre d'Antoine, comme quelques auteurs l'ont cru, mais un surnom qui lui a été donné pour marquer qu'il avait recueilli les beaux endroits de plusieurs auteurs, comme les abeilles recueillent leur miel de diverses fleurs; car *Mélissa* en grec signifie *une abeille*. Antoine était un moine grec. Il est auteur d'un traité en deux livres intitulé : *Libri duo locorum communium seu sententiarum de virtutibus et vitiis*, imprimé à Paris en 1575 et en 1589. Il se trouve aussi dans la bibliothèque des Pères, tom. 5, édition de Paris, pag. 878. C'est un ouvrage qu'il a recueilli des saints Pères, selon le goût du neuvième et du dixième siècle. Peut-être qu'Antoine a vécu en ce temps-là ou peu après. On le croit aussi auteur de quelques Sermons que Trithème, Simler et d'autres ont attribués à saint Antoine-le-Grand. Conrad Gesner ayant trouvé l'ouvrage de ce religieux grec avec celui d'un autre moine nommé *Maxime*, le fit imprimer en 1546 à Zurich avec sa traduction, et celle de Jean Ribittus de Savoie, sous ce titre : *Sententiarum sive capitum theologicorum, præcipue ex sacris et profanis libris, tomi tres, per Antonium et Maximum Monachos olim collecti*. Le même Gesner avait aussi traduit les lieux communs d'Antoine, imprimés à Francfort en 1581. (Belarmin, de *Script. eccl.* Jacques de Billi, in *Observ. ad Epist. Isidori Pelus.* Le Mire, in *Auct. de script. eccl.* Jean Maria, in

ind. expurg. Cave, Script. eccl. hist. litteraria, pag. 580.)

ANTOINE DE PÂDE ou PADOUE (saint), ainsi nommé parce qu'il s'arrêta long-temps dans cette ville, naquit à Lisbonne en Portugal l'an 1195. Après avoir été chanoine régulier de saint Augustin, il embrassa l'Ordre de Saint-François où il se fit une telle réputation de vertu et de doctrine, qu'on le chargea le premier du soin d'enseigner la Théologie, suivant l'opinion de plusieurs, quoique d'autres pensent qu'Alexandre de Halès l'avait précédé d'une année ou deux dans cet office à Paris. Il prêcha avec le zèle des apôtres et des martyrs, ne demandant qu'à répandre son sang pour la défense de la vérité. Le pape Grégoire ix le nommait l'*arche du Testament*, tant il était rempli de l'Écriture-Sainte. Il mourut à Padoue le 13 de juin de l'an 1231, âgé de trente-six ans. Le pape Grégoire ix qui l'avait connu à Rome, le canonisa l'année même de sa mort. Son corps repose à Padoue dans la magnifique église qui porte son nom, et sa fête se fait le 13 juin. Nous avons de lui des Sermons pour les dimanches, pour l'Avent et le Carême, et sur les Saints. Ils ont été imprimés à Paris en 1521, et à Venise en 1575; une exposition mystique de l'Écriture-Sainte; cinq livres des Concordances morales sur la Bible. Tous ces ouvrages nous ont été donnés dans un volume in-fol. par le père Jean de La Haye, Paris,

1641. Pour ce qui est des Sermons des Saints et de différens sujets, le père Antoine Pagi nous les a donnés en forme de supplément au Recueil du père de La Haye, à Avignon, 1684, in-8°. (Papebroch. Wading. La Haye. Baillet, 13 juin.) Voyez aussi l'ouvrage latin imprimé en deux volumes in-4° en 1757, à Bologne, par le père Antoine-Marie Azzoguido, sous le titre de *Sancti Antonii Ulyssiponensis, cognomento Patavini, Sermones in Psalmos*, etc. *Accedit egregii Scriptoris Sicconis Polentonii de sancti vita, et miraculis commentarius animadversionibus critico-historicis*. Ces Sermons ou Discours, au nombre de 178, dédiés au feu pontife Benoît xiv, sont tirés d'un manuscrit tracé, à ce que l'on prétend, de la main du Saint, et qui se conserve dans la bibliothèque des franciscains de Bologne. Il porte pour titre : *Expositio S. Antonii in Psalmos, ipsius etiam manu exarata*.

ANTOINE (André), Aragonais, de l'Ordre des Frères-Mineurs et disciple de Scot, fleurit au commencement du quatorzième siècle jusqu'à l'an 1320. Il a composé un commentaire sur les livres des Sentences, imprimé à Venise en 1578 et 1584; un traité sur les principes de Gilbert de la Portée, imprimé au même endroit l'an 1512 et 1517; divers commentaires sur les livres d'Aristote et de Boèce, imprimés au même endroit, 1480, 1509 et 1517. (Dupin,

Bibl. eccl. quatorzième siècle.)

ANTOINE RAMPELOGE, docteur en Théologie, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, fleurit au commencement du quinzième siècle. Il se distingua surtout en 1418 dans le concile de Constance où il disputa vivement contre les Hussites. Il composa pour les jeunes gens de son Ordre un livre qu'il intitula, *Figures de la Bible*. Le père Possevin, dans son *Apparat*, n'en parle pas fort avantageusement. Les censeurs romains le mirent au nombre des livres défendus. Il a cependant été imprimé à Paris et ailleurs en différentes années. On dit qu'il est encore auteur du Dictionnaire des Pauvres, et du Miroir de la Rédemption qui a été imprimé à Paris avec l'ouvrage précédent, en 1497; d'un Répertoire qui renferme tous les lieux communs théologiques de l'Écriture-Sainte par ordre alphabétique. (Cave. Dupin, quinzième siècle. Possevin, etc.)

ANTOINE BALOCHE, du diocèse de Verceil, de l'Ordre des Frères-Mineurs, vivait vers l'an 1480. Nous avons de lui un Carême de douze excellences de la foi de Jésus-Christ, imprimé à Venise en 1592, et à Lyon en 1594. Un traité des vertus, imprimé à Haguenau l'an 1513, et un Carême manuscrit des fruits éternels du Saint-Esprit. (Dupin, quinzième siècle, *Bibl. eccl.* Wading, *de scrip. Ord. Min.*)

ANTOINE DE ROSELLIS,

d'Arezzo, docteur en Droit, fut envoyé par Eugène IV au concile de Bâle, et devint ensuite secrétaire de l'empereur Frédéric III vers l'an 1450. Il est auteur d'un ouvrage considérable intitulé, *de la Monarchie*, dans lequel il traite de la puissance de l'empereur et du pape : savoir, si le pape a la puissance des deux glaives et de l'autorité du concile suivant la méthode des canonistes. Il y décide que le pape n'a aucun droit dans le temporel, et qu'il est subordonné quant au spirituel à l'Église. Cet ouvrage a été imprimé à Venise en 1483, 1587, et se trouve dans Golstad, dans son livre *de la Monarchie*, tom. 1, pag. 252 jusqu'à la pag. 556. Les censeurs de Rome l'ont mis au nombre des livres défendus. Nous avons encore de lui plusieurs traités du Droit civil et canonique dans le *Traité des Traités*. (Dupin, *Bibl. eccl.*, quinzième siècle.)

ANTOINE, de Gênes, augustin, auteur d'un *Traité de figures Morales* au quinzième siècle. Les auteurs ne nous en disent pas davantage.

ANTOINE (Nebrissensis), autrement appelé de *Lebrixa*, lieu de sa naissance qui est un bourg d'Andalousie sur le Guadalquivir, peut passer pour le restaurateur des belles-lettres et des sciences dans le royaume d'Espagne où les Sarrasins et les Vandales avaient introduit, avec l'ignorance, la grossièreté du langage et un dégoût universel pour l'étude. Il naquit l'an 1444. Dès

qu'il eut appris les élémens de la grammaire et la dialectique, ses parens l'envoyèrent à Salamanque. Là, il eut pour maîtres Apollonius dans les mathématiques, Paschal d'Aranda dans la physique, et Pierre d'Oxford dans la morale. En 1463, il passa en Italie, visita toutes les universités et fit connaissance avec les plus habiles professeurs. Il apprit en peu de temps la théologie, le Droit civil et canonique, la médecine, les langues hébraïques, grecque et latine. En 1473, Alphonse Fonseca, évêque de Séville, le rappela dans sa patrie où il ouvrit la première école d'humanités et de rhétorique. Il les enseigna pendant trois ans; jusqu'à ce que son protecteur étant mort, il fut obligé de se retirer à Salamanque. Cette ville le gratifia d'un double honoraire pour les deux chaires de poésie et de grammaire qu'il remplit tout à la fois. Il s'appliqua alors à faire succéder le goût des belles-lettres à la barbarie des mœurs et du langage qui y régnaient depuis long-temps. Il éprouva combien il est difficile de retirer les hommes d'une mauvaise habitude qu'ils ont reçue dès leur naissance. On l'accusa d'être un novateur; je ne sais pas même si on ne voulut pas lui faire son procès comme à un hérétique, tant l'ignorance est ingénieuse à décrier les gens savans : c'est une maladie qui ne veut point de médecin. En 1488, il passa dans la maison de Jean Stunica, préfet de la milice d'Al-

cantara, où étant plus tranquille, il composa son Dictionnaire et quelques autres ouvrages de grammaire. La première chaire de Salamanque étant venue ensuite à vaquer, il se présenta pour la remplir et l'obtint malgré un grand nombre de concurrens. En 1504, le roi Ferdinand qui le considérait beaucoup, l'appela à sa cour et voulut qu'il composât l'histoire de son règne. Il aida aussi le cardinal Ximenès dans le grand ouvrage qu'il avait entrepris, de donner l'Écriture-Sainte en trois langues. Enfin, on ne sait quel mécontentement il reçut de la part de l'Université de Salamanque; il se retira de cette ville et s'attacha entièrement au cardinal qui le prit sous sa protection, lui paya une bonne pension et le fit premier professeur dans l'Université de Complute où il mourut d'apoplexie en 1522, âgé de soixante-dix-sept ans. Alphonse Matamor l'appelle le grand maître de toute l'Espagne, un excellent orateur, l'homme de son temps qui avait le plus d'érudition, et la gloire de la robe romaine. Il avait épousé à Salamanque Elisabeth de Solis, et il en eut six fils et une fille, mariée à Jean Roméro. Elle savait parfaitement la langue latine et faisait de bons vers. Ses fils étaient aussi savans. Voici maintenant ses ouvrages : Une Paraphrase sur le poème de Sédulius, des Miracles de Jésus-Christ, des Notes sur les Hymnes d'Aurèle Prudence (Complute, 1524, in-4°); Anvers,

1540; et Hanovre 1613, in-8°. Réponse critique sur cinquante passages de l'Écriture-Sainte, Bâle, 1543, in-8°; Paris, 1520, in-4°; Anvers, 1660, in-8°, et dans les Critiques sacrés, Londres, 1660, tom. 13, pag. 1165. Il avait encore écrit sur deux autres cinquantaines de passages, mais l'inquisition a empêché qu'ils ne vissent le jour. Des scholies ou remarques sur quelques passages des Épîtres de saint Paul, de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jean, et sur les prophéties qu'on lit au service divin pendant le cours de l'année, Grenade, 1545. Exposition sur les Hymnes qu'on a coutume de chanter à l'église, imprimée avec les deux ouvrages précédens à Grenade, 1541, in-4°. Homélies de différens auteurs sur les Évangiles qu'on lit les dimanches de l'année, *ibid.*, 1549. Quelques Vies des Saints, avec des notes marginales, Logrono, 1527. Nicolas Antoine, dans sa Bibliothèque d'Espagne, donne la liste de ses autres ouvrages qui n'ont point de rapport à notre dessein, tom. 1, pag. 107. (Erasme, *in Cicer.* Paul Jove, *in Elog.* Cave, etc.)

ANTOINE (le bienheureux), de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, martyr au quinzième siècle. Il était de Piémont, et avait reçu l'habit religieux des mains de saint Antonin qui fut depuis archevêque de Florence. Il fut pris par des pirates en passant de Sicile dans le royaume de Naples, et il fut conduit à Tunis où il

abjura la foi pour embrasser le mahométisme en 1459. Après avoir été quatre mois dans cet état, il se repentit de son crime; il reprit ensuite l'habit de son Ordre, et alla déclarer, dans une nombreuse assemblée où était le souverain, qu'il était chrétien et prêt à mourir pour la foi. On employa ensuite les menaces et les promesses pour l'engager à rentrer dans le mahométisme, et on le mit en prison; mais quand les mahométans virent que toutes ces tentatives ne pouvaient l'ébranler, on le condamna à être lapidé; ce qui fut exécuté. Aussitôt après sa mort, les mahométans voulurent brûler son corps; mais on assure que les cheveux du martyr ne furent pas même brûlés. Ils se déterminèrent à jeter le corps du martyr dans un cloaque d'où il fut tiré par les chrétiens qui le rachetèrent et qui l'inhumèrent dans une église que les Gênois avaient à Carthage. La vie de ce bienheureux a été écrite par François de Castiglione, prêtre-chanoine de Saint-Laurent de Florence, et revue sur un manuscrit par le père Orsi. (*Journal des Savans*, 1731, pag. 550.)

ANTOINE (Augustin), de Saragosse en Aragon, était fils du vice-chancelier de ce royaume. Il fit ses premières études à Alcalá et à Salamanque. Il passa en Italie où il se perfectionna sous les plus habiles maîtres dans la jurisprudence et les belles-lettres, dans l'histoire ecclésiastique, dans les langues et dans

toutes sortes d'antiquités sacrées et profanes. A l'âge de vingt-cinq ans il donna au public son livre intitulé : *Emendationes et opinionones juris civilis*. Le pape Paul III le choisit pour être auditeur de Rote ; et Jules son successeur le fit son légat en Angleterre, lorsque Philippe n alla dans ce royaume pour épouser Marie en 1544. Paul IV le nomma à l'évêché d'Alise ; Philippe n à celui de Lérida. En 1562, il se trouva au concile de Trente où il parut avec éclat. Il fut fait archevêque de Tarragone et posséda cette dignité jusqu'au dernier jour de mai 1586 qu'il mourut âgé de soixante-dix ans. M. Baluze nous a donné le catalogue de ses ouvrages à la fin de son Traité de la Correction de Gratien qu'il a fait imprimer à Paris avec de savantes notes, en 1672. (Dupin, *Biblioth. eccl.*, seizième siècle.)

ANTOINE DE SIENNE ou DE LA CONCEPTION, dominicain portugais, est l'auteur des Annales et de la Bibliothèque des Frères-Prêcheurs. Il fit aussi des notes sur la Somme de saint Thomas avec quelques autres ouvrages. Le nom de la Conception était un surnom qu'il avait pris à l'honneur de sainte Catherine de Sienne. Il mourut en 1586. (Alphonse Fernandez, *Biblioth. domin.*)

ANTOINE DE CORDOUE, Espagnol, provincial de la province de Castille, des observantins de l'Ordre de Saint-François, fut regardé comme l'oracle de la théologie, que l'on ve-

nait consulter de toute part. Une rare humilité, et l'amour de l'étude qui faisait toutes ses délicies, lui firent refuser l'évêché de Placenzia. Il mourut à Guadalajara ou Guadalaxara, ville de la Nouvelle-Castille, âgé de quatre-vingt-treize ans, en 1578. On a de lui : 1° *De potestate Papæ* ; à Venise, 1579, in-fol. 2° *Comm. in regulam S. Francisci quæstionibus dispersiti*, dont la dernière édition est celle de Paris, en 1621, in-8°. 3° *Quæstiones quatuor de detractone, ac restitutione famæ*, avec ses annotations sur le traité de Dominique Soto, *de tegendo secreto* ; à Alcalá, 1553. 4° *Annotationes ad compendium privilegiorum FF. Minorum, et aliorum ordinum mendicantium* ; Naples, 1595, in-4° ; Venise, 1603, in-4° ; et 1609, in-8°. 5° *Quæstionarium theologicum libris quinque distinctum*, Tolède, 1578 ; Ingolstad, 1593 ; Venise, 1604, in-fol. 6° *Commentaria in 4 libros Magistri sententiarum* ; Venise, 1569. 7° *Arma fidei* ; Ingolstad, 1562. 8° *De indulgentiis*, Alcalá, 1554. 9° Une Somme de cas de conscience, écrite en espagnol, Tolède, 1583 ; Alcalá, 1592. 10° *De Conceptione B. Virginis*. Il a aussi laissé manuscrits l'explication des cas réservés aux évêques, et le texte du Droit canon avec sa division, en espagnol. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*, tom. 1, pag. 88. Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francisc.*, tom. 1, pag. 100, 101.)

ANTOINE DE FANTIS , de l'Ordre des Frères-Mineurs, natif de Treviso, ville d'Italie dans les états de Venise, fut un des plus subtils et des plus célèbres défenseurs de la doctrine de Scot, dans le seizième siècle. Il a donné : 1° *Speculum spirituale rationale*, Venise, chez Simon de Luère, 1546, in-fol. 2° *Commentaria in primum et secundum sententiarum*, Lyon, 1530, in-4°. 3° *Sermones varii de Sanctis*, selon l'ordre alphabétique, Lyon, 1530. 4° *Tabula generalis Scoticæ subtilitatis sectionibus octo*. (Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francisc.*, tom. 1, pag. 103.)

ANTOINE RUFFUS DE TUFARIA, Italien, religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs-Observantins, publia à Venise en 1623, in-12, chez Jean-Antoine Julien, l'ouvrage intitulé : *Manuale locupletissimum ferè omnium, tum diffinitionum, tum et descriptionum eorum, quæ in quibuscunque conscientie casuum materiis, atque solutionibus occurrere solent....., ordine alphabetico digestum*. (Le père Jean de Saint-Antoine, *ibid*, pag. 126.)

ANTOINE LE QUIEU, fondateur de la congrégation du Saint-Sacrement de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Paris le 23 février 1601, prit l'habit religieux le 16 d'août 1622, dans le couvent de l'Annociation du faubourg Saint-Honoré. Ce fut un homme juste et pénitent, solitaire et apostolique qui re-

tira une infinité de personnes des routes de l'iniquité ou des ténèbres de l'erreur par ses exemples et ses discours. Il fonda une congrégation réformée de son Ordre qu'il nomma du Saint-Sacrement avec des peines et des traverses innombrables. Il mourut de la mort des justes le septième jour d'octobre 1676. Il a laissé quelques ouvrages de piété tout remplis du feu de l'amour de Dieu. Le premier est intitulé : *De la Dévotion à la vie cachée de Jésus-Christ*; le second, *la véritable voie pour arriver bientôt à la plus haute perfection chrétienne et religieuse*; le troisième, *l'Amour de Jésus envers l'âme*; le quatrième, *Transports de l'Âme bienheureuse*; le cinquième, *la Préparation du Paradis*. Les deux premiers ont été imprimés à Avignon, et les trois autres sont en manuscrit dans le couvent de Thor. (Le P. Archange, *Vie du père Antoine*, imprimée à Avignon en 1682. (Échard, tom. 2, p. 664, col. 1. Tournon, *Hist. des Homm. Illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 5.)

ANTOINE, fils naturel de Louis, duc de Béja, petit-fils d'Emmanuel XIV, roi de Portugal, mort à Paris le 26 août 1695. On a de lui des Psaumes traduits en français.

ANTOINE DE PALERME, italien, de l'Ordre des Frères-Mineurs, fut lecteur jubilé d'Ara-cœli, commissaire-général de tous les Observantins déchaussés d'au-delà les monts, consultant

de la congrégation de l'Indice et de celle des Rits, et qualificateur de la sainte et générale Inquisition de Rome. Nous avons de lui un ouvrage in-fol. sous le titre de : *Scrutinium doctrinarum, qualificandis assertionibus, thesibus, atque libris conducendum*. Cet ouvrage, fort utile aux savans, est dédié au pape Clément VI, et il a été imprimé à Romé chez Roch Bernabo, en 1709. (Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francisc.*, tom. 1, pag. 121, 122.)

ANTOINE DE SAINTE-MARIE, religieux de l'Ordre de Saint-François, naquit à Placencia, dans l'Estramadure en Espagne, de parens nobles. Il cultiva les lettres de fort bonne heure, et y réussit tellement que dès sa plus tendre enfance il excellait à composer en vers et en prose, en latin et en espagnol. Il prit le degré de docteur en l'un et l'autre Droit à Salamanque, et se rendit ensuite à Rome où il fut employé dans la chambre apostolique. De retour en sa patrie, il y travailla au salut des âmes jusqu'à ce qu'il prit l'habit des Frères-Mineurs-Déchaussés de la province de Saint-Gabriel, qu'il quitta pour passer dans celle des Frères-Mineurs-Déchaussés de Saint-Joseph, qu'il fit diviser en deux provinces; savoir, celle de Saint-Joseph et celle de Saint-Paul. Il fut provincial de l'une et de l'autre, et mourut dans celle de Saint-Paul, au couvent de Saint-Gabriel de Ségovie, le 18 juillet 1602, âgé

de quatre-vingt-un ans. Il composa en espagnol, 1° une courte explication de la Règle des Frères-Mineurs; 2° l'Alphabet spirituel de Jean Taulère; 3° l'Instruction du fidèle Chrétien. Ces écrits parurent avec d'autres opuscules de piété à Madrid en 1591 et en 1598, in-32; à Valence en 1603, in-16; et à Cordoue en 1593. 4° Le Miroir spirituel. C'est une compilation des œuvres de Blossius, imprimée à Alcalá en 1584 et en 1589, et à Madrid en 1596, in-8°. 5° La Vie et les Miracles de saint Antoine de Pade, en vers, à Salamanque, en 1588, in-8°. 6° Une pièce de vers en latin à la louange du même Saint, ibid. 7° Un dialogue entre Antoine et Bernardin contre l'oisiveté, ibid. 8° Un livre pour l'instruction des Novices; de l'imprimerie royale à Valladolid, in-4°. C'est la seconde édition. 9° *Cæremoniale*, à l'usage des provinces de Saint-Joseph et de Saint-Paul, à Madrid, 1595, in-4°. 10° *Vita S. Francisci*, en vers. 11° *Statuta generalia Barchinonensia*, publiée à Tolède dans une assemblée générale tenue en 1583. D'autres religieux de son Ordre lui aidèrent dans ce travail. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francisc.*, tom. 1, p. 112.)

ANTOINE DE SAINTE-MARIE, autre religieux franciscain de la même province de Saint-Paul que le précédent, naquit à Valtanas dans le diocèse de Placencia, et prit l'habit dans le célèbre couvent du Calvaire à Sala-

manque. Son zèle le fit passer chez les Frères-Mineurs-Déchaussés des Philippines où il enseigna la théologie pendant quelque temps. Il entra dans la Chine en 1633, et fut établi supérieur des missionnaires de son Ordre dans ce royaume en 1643. Il serait difficile de raconter tout ce qu'il eut à souffrir pour le nom de Jésus-Christ, pendant l'espace de trente-sept ans qu'il travailla avec un zèle infatigable dans ces vastes contrées. Il fut souvent persécuté de la manière la plus cruelle par les idolâtres, chargé de fers, mis en prison, exposé à toutes sortes d'opprobres, de peines, d'afflictions et de misères. Il prêcha d'abord dans la province de Fokien, puis dans celle de Nankin, et enfin dans celle de Xantung où il fonda une église sous le nom de *Sainte-Marie-des-Anges*. Le pape Innocent x l'ayant établi préfet apostolique, il continua avec une nouvelle ardeur à fonder d'autres églises, à bâtir des oratoires, et à ouvrir des missions. Le fruit de tant de travaux fut la conversion d'une multitude prodigieuse d'infidèles. Ce zélé missionnaire mourut âgé de plus de soixante ans, dans la capitale de cette dernière province l'an 1670, et laissa, 1° une courte Déclaration du principe de la fin de toutes choses. 2° *Relatio Sinen-sium sectarum*. 3° *De controversiis primogenitorum defunctorum*. 4° *Confucii cultus*. *Varii tractatus aliorum sinicorum rituum*. 5° Deux Opuscules en lan-

gue chinoise, sur la loi chrétienne. 6° Une Apologie en la même langue pour la foi chrétienne. 7° Une Relation en français d'une certaine magicienne : il la traduisit depuis en espagnol. 8° Un ouvrage in-folio en espagnol, touchant les rites des Chinois qui fut traduit en français par les soins de messieurs des Missions étrangères de Paris, et publié dans la même ville chez Louis Guérin en 1701, in-12. 9° Un Catéchisme imprimé en langue et en caractères chinois, à Canton, en 1660. 10° L'Abrégé ou le Sommaire de la Loi divine, avec quelques autres Opuscules de dévotion, ibid., 1680. 11° Une Apologie pour les missionnaires dominicains et franciscains dans l'empire de la Chine; à Madrid, in-fol., chez Jean Garcia Infanzon. 12° L'Histoire du vénérable frère Gabriel de la Madelaine, et de sept autres Frères mineurs déchaussés, martyrs du Japon. On envoya un exemplaire de cet ouvrage à la Propagande de Rome, et un autre en Espagne. Le père Martin de Saint-Joseph en tira les vies de ces saints martyrs, qu'il publia en espagnol dans la seconde partie de sa Chronique, liv. 4. 13° *Commentarii super philosophiam ethicam Confucii Sinarum Magistri*. Cet ouvrage, imprimé à Madrid le 6 décembre 1678 par les soins du révérendissime père N. Salizanes, général de l'Ordre de Saint-François, est divisé en trois parties. Dans la première,

l'auteur traite des sectes des philosophes chinois ; dans la seconde , des sectes du peuple , des idoles et des temples ; dans la troisième , de la connaissance du Dieu vivant , et de l'entrée de la vraie religion dans ce pays 14° *L'Apologie de la doctrine du docteur subtil*. 15° *De modo evangelisandi regnum Dei in Sinico imperio*, dédié à Philippe IV, roi d'Espagne. 16° *De prædicatione evangelica in eodem imperio*, envoyé au suprême tribunal de l'Inquisition d'Espagne. 17° *De modo Evangelisandi in eodem imperio*, in-fol., envoyé à la Propagande de Rome. 18° *De modo prædicandi regnum Dei*, ibid., dédié au cardinal François Barberin, protecteur de l'Ordre de Saint-François. 19° *Tractatus de Sinarum conversione* : c'est une traduction latine du Traité du père Nicolas Lombard, jésuite, publiée à Rome en 1664. 20° *Adnotationes dogmaticæ et mysticæ*, sur un ouvrage écrit en espagnol, et qu'on peut traduire en latin, *Floresta Franciscana*, trois volumes in-fol. qui contiennent les illustrations de la vénérable mère Marie-Madeleine de la Croix, fille spirituelle du père Antoine de Sainte-Marie. 21° *De Prophetis spectantibus ad communem utilitatem, statumque futurum S. Romanæ Ecclesiæ* : on garde cet ouvrage dans les archives de la Propagande à Rome. 22° *Expositio S. Pii V. constitutionis adversus eos, qui ministros sanc-*

tæ Inquisitionis offendunt, écrite à Macao le 15 février 1642, in-folio. 23° *L'Épilogue de la vie de la vénérable mère Marie-Magdelaine de la Croix, fondatrice du couvent des religieuses déchaussées de Saint-François, à Macao*, in-fol. en espagnol. 24° *De paupertate Monialium S. Claræ, quæ discalceatæ appellantur, tractatus*. 25° *De modo evangelisandi missionariorum tractatus*. 26° *Apologiæ duæ pro sancto tribunali Inquisitionis*, 3 février 1642. 27° *Defensorium duplex Fr. Benedicti à Christo Gubernatoris cujusdam diæcesis*, in-fol. *Ad S. officium Goanum*, le 6 juillet 1641. 28° *Le Tribunal de la conscience*, en espagnol, le 20 juillet 1744. On y traite des juridictions. 29° *Discursus theologici*. 30° *Relationes quinque, in-fol. de conversatione, progressibus, ac fructibus Missionariorum discalceatorum in Sinensium imperio*, que le père Jean de Saint-Antoine avait entre les mains en 1732, lorsqu'il écrivit sa *Bibliotheca universa Franciscana*, et qu'il promettait de publier dans le troisième tome des *Chroniques de sa Province de Saint-Paul*, apôtre. (Voy. cet auteur à la page 113 et suivantes du premier tome de sa *Bibliothèque universelle Franciscaine* et dans sa *Biblioth. Minor. discalceatorum*, part. 1, à fol. 28, et p. 2, à fol. 9; et encore au tome 1 de sa *Chronique de la Province de saint Paul*, liv. 1, fol. 133, depuis le nombre 292.)

ANTOINE DE SAINT - MICHEL, natif d'Arles en Provence, se fit récollet dans la province de Saint-Denis où il brilla par sa piété, par son zèle, par sa science et par son talent particulier pour expliquer les allégories de l'Écriture-Sainte; il fonda la confrairie de l'Ange-Gardien, et l'étendit considérablement par ses discours et par ses écrits. Nous avons de lui : 1° Les Règles ou Statuts de cette confrairie de l'Ange-Gardien. 2° Deux livres de la milice des Anges. 3° Les Extases de la vie extatique avec quelques autres Opuscules. 4° L'Histoire de la Passion de Notre-Seigneur, tirée des quatre Évangélistes, qu'il publia en latin et en français, avec des oraisons dévotes. 5° Des Conférences spirituelles tirées de la règle séraphique, trois tomes manuscrits. 6° Des Cantiques spirituels. Il méditait un bel ouvrage contre les contempteurs de toutes les choses saintes quand il mourut le 13 juillet 1650. Le père Le Long lui attribue aussi, *Catechesis theologica in Apocalypsin Joannis, mysticis et tropologicis exulta conceptibus*, Paris, 1625, in-8°. (Le père Le Long, *Bibliothèque sacrée*, tom. 2. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Franc.* tom. 1, pag. 118.)

ANTOINE DU SAINT-ESPRIT, Portugais, religieux de l'Ordre des Carmes-Déchaussés, fameux théologien et prédicateur, mort évêque d'Agola dans la haute Éthiopie en 1667, a laissé plu-

sieurs Traités en cinq volumes in-fol., qu'on commença à imprimer à Lyon en 1661. Le premier volume contient : *Directorium morale sive tractatus de sacramentis in communi et in particulari, et de censuris*. Le second, *de decem Decalogi præceptis*. Le troisième, *de Privilegiis, obligationibus religiosorum, ac de regimine Prælatorum regularium*. Le quatrième, *Consulta varia*. Le cinquième, *Directorium theologicæ mysticæ. Bibliotheca Carmelit.*, t. 1, col. 188, 189.)

ANTOINE (Paul-Gabriel), jésuite, né à Lunéville en Lorraine le 21 janvier 1679, entra dans la Compagnie à Nancy le 9 octobre 1694, et fit la profession des quatre vœux le 2 février 1711. Il enseigna la philosophie et la théologie, fut préfet de quelques collèges, chancelier de l'Université de Pont-à-Mousson où il est mort le 22 janvier 1743, après avoir composé et donné au public quelques ouvrages; savoir : premièrement, une Théologie morale sous le titre de *Theologia moralis universa complectens omnia morum præcepta et principia decisionis omnium conscientiarum casuum, suis quæque momentis stabilita, ad usum Parochorum et confessoriorum*; à Nancy, 1726, trois tomes in-12; à Ingolstadt, 1734, trois tomes in-8°; à Nancy, 1731, in-4°; à Rouen, 1735, quatre tom. in-12. et à Paris, 1736, 4 tom. in-12. Secondement, *Theologia universa speculativa et dogmatica*

complectens omnia dogmata et singulas quæstiones theologicas, quæ in scholis tractari solent, ad usum theologiæ candidatorum accommodata, à Nancy, 1735 ; à Paris, 1736, en 7 tom. in-12. Troisièmement, *Lectures chrétiennes* par forme de méditations sur les grandes vérités de la Foi, les exemples de Jésus-Christ, les vertus chrétiennes, les vices capitaux et les moyens efficaces du salut et de la perfection, à Nancy, 1731, deux vol. in-8°. Quatrièmement, *Méditations pour tous les jours de l'année*, à Nancy, 1737, in-12. Cinquièmement, *les Moyens d'acquiescer la perfection*, à Nancy, 1738, in-16. Sixièmement, *Démonstration de la Vérité de la religion chrétienne et catholique*, à Nancy, 1739, in-12.

ANTOINE D'AUBETERRE, capucin de la province de Tours, se distingua dans le dix-septième siècle par sa rare piété, par son zèle dans le ministère de la prédication qu'il exerça en diverses missions, surtout contre les calvinistes, et par sa prudence qu'il fit paraître dans le gouvernement de plusieurs couvens de sa province. On a de lui : *l'Aveu du Purgatoire*, signé par un ministre, et ce qu'il a accordé touchant la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; à Poitiers, 1658. Denys de Gênes, *Biblioth. Capuc.*)

ANTOINE (Jean de saint), religieux de l'Ordre de Saint-François, natif de Salamanque en Espagne, théologien, ex-défini-

teur et ex-gardien de la province des Frères-Mineurs déchaussés de Saint-Paul, censeur du suprême tribunal de l'Inquisition, ex-commissaire et visiteur de deux provinces, et provincial de sa province de Saint-Paul, et historien général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs. Nous avons de lui : 1° *Bibliotheca Minorum discalceatorum*, à Salamanque, 1728, in-4°. 2° *Chronicas de Franciscanos della provincia de S. Pablo en Castilla la Vieja*. tom. 1, in-fol., à Salamanque, 1727 ; et tom. 2, à Madrid, en 1729. 3° *Servios dilemmas*, c'est-à-dire, *Défense*, à Madrid, 1732, in-4°. 4° Divers Sermons. 5° *Bibliotheca universa Franciscana, sive alumnorum trium ordinum S. Francisci, qui ab ordine seraphico condito, usque ad præsentem diem, latina, sive alia quavis lingua scripta aliquid consignarunt encyclopædia*, *Willoti Athenæo*, et *syllabo Wadingiano locupletior*, in tres distributa tomos, adjectis necessariis indicibus, ac materiarum bibliotheca ; Madrid, ex typ. *Causæ V. Matris de Agreda*, anno 1732.

ANTOINE D'ANCONA, Italien, de l'Ordre des Augustins, a écrit : *Quæstiones super epistolam canonicam D. Jacobi*, in-4°. (Thomassin, *Biblioth. patav.*, p. 27.)

ANTOINE DE PARIS, capucin de la province de Paris et zélé prédicateur, a donné *le Génie de l'homme parfait*, ou *le Chrétien instruit de la morale*, trois tom. in-4°, imprimés à Paris, chez Denis Thierry, en 1662. (Le P.

Jean de Saint - Antoine , ibid.)

ANTOINE DE PARIS , surnommé *Caluze* , fervent prédicateur , capucin de la province de Paris , a traduit en français les Annales des Frères-Mineurs , capucins , du père Zacharie Boverius , deux volumes in-fol. (Le P. Jean de Saint-Antoine , ibid.)

ANTOINE (saint) , abbaye régulière et chef d'Ordre , ou d'une congrégation de chanoines réguliers , autrefois hospitaliers , sous la règle de saint Augustin , au diocèse de Vienne en Dauphiné. L'Ordre de Saint-Antoine , dont cette abbaye est le chef , a pris naissance dans le onzième siècle. Josselin , Allemand issu des comtes de Poitiers , de l'illustre maison de Touraine , étant allé à Constantinople , au retour de son voyage de la Terre-Sainte que la piété lui avait fait entreprendre , demanda et obtint , vers l'an 1070 , qu'on lui fit présent des reliques de Saint-Antoine qui avaient été transférées d'Alexandrie d'Égypte à Constantinople dès le huitième siècle. Dépositaire de ce trésor , il le portait dans ses voyages et dans ses expéditions militaires. C'était l'usage de son temps ; mais il était abusif. Le pape et les évêques lui intimèrent d'exposer plutôt ces reliques à la vénération publique dans un lieu décent. Il obéit , et choisit pour cela la petite ville de La Mothe-Saint-Didier dont il était seigneur , et commença dès-lors à y jeter les fondemens de la magnifique église de Saint-Antoine qui subsiste encore au-

jourd'hui dans toute sa beauté. Dans ce même temps , l'Europe fut affligée de ce fléau terrible , incurable à toute la médecine , que saint Thomas appelle *ignis infernalis* , qui est connu sous le nom de *sidération* , ou de feu sacré , et qu'on a nommé *feu de Saint-Antoine* , parce que l'intercession de ce Saint était le seul remède qui en arrêta les funestes effets. On vint donc en foule à La Mothe-Saint-Didier pour réclamer la protection du Saint , et beaucoup de prodiges s'y opéraient. Le nombre des malades qu'on y envoyait devint bientôt si considérable que , faute de logemens , on était forcé d'en laisser une grande multitude exposée aux injures de l'air. Gaston et son fils Gérin , deux riches gentilshommes d'une des premières maisons du Dauphiné , touchés de la situation de ces malades , résolurent de pourvoir à leurs besoins , et ils y consacrèrent leurs biens et leurs personnes. Sept autres gentilshommes de la province , animés par un si bel exemple , voulurent avoir part à leurs bonnes œuvres ; tous firent bâtir , de concert , dans la petite ville de La Mothe , un hôpital où ils reçurent tous les malades de l'un et de l'autre sexe , attaqués du *feu de saint Antoine*. C'est donc à ces illustres hospitaliers que l'Ordre de Saint-Antoine est redevable de son institution. Ils en ont été en même temps les fondateurs et les premiers profès. Les historiens fixent l'époque de cet événement

à l'an 1095, sous le pontificat d'Urbain II. Ce nouvel établissement devint aussien peu de temps l'objet d'une pieuse émulation ; et dès le douzième siècle cette société eut des établissemens en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Écosse, en Hongrie, en Lorraine, en Savoie, en Piémont et même au-delà des mers, comme à Saint-Jean d'Acre, à Constantinople, dans l'île de Chypre, dans la Morée et jusque dans l'Afrique. Gaston, en qualité de chef d'une entreprise que Dieu avait favorisée d'un succès si heureux, fut obligé de prendre le gouvernement général des hospitaliers ; on lui donna le titre de *grand-maître*. Tous les autres établissemens reconnurent pour chef-lieu la petite ville de La Mothe, qui avait déjà perdu son ancien nom pour prendre celui de Saint-Antoine, qu'elle a toujours eu depuis. Toutes ces maisons devinrent autant de commanderies qu'on divisa en générales et en subalternes : les générales relevaient immédiatement de celle de la ville de Saint-Antoine dont le grand-maître était titulaire ; les subalternes relevaient des générales. Les hospitaliers s'assujettirent à une vie commune et uniforme, et pour la marque extérieure de leur profession, ils mirent un *tau* grec sur leurs habits. C'est cette marque que les chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Antoine, leurs successeurs, portent encore aujourd'hui. La for-

me que l'on vient de décrire subsista pendant plus de deux siècles. Dix-sept grand-maîtres se succédèrent les uns aux autres durant cet intervalle, et furent tous d'une noblesse distinguée. Au reste, il faut observer que les gentilshommes qui se consacraient au service des malades attaqués du *feu de saint Antoine* ne desservaient pas l'église dans laquelle le corps de ce Saint était conservé. Cette église ne fut achevée que vers l'an 1119, par les soins de Guigues-Didier, héritier et parent de Joscelin : elle fut consacrée par Calixte II, et confiée aux soins des bénédictins, devenant un prieuré de leur Ordre, lequel prieuré dépendait de l'abbaye de Mont-Majour. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en 1297. Cette même année, Aimon de Montagni, dix-septième grand-maître, considérant que la maladie du feu de Saint-Antoine n'était plus si fréquente ; que l'objet qui avait donné lieu à l'établissement des Hospitaliers cesserait peut-être un jour entièrement, et que cette cessation pourrait donner lieu à la dissipation de son Ordre, demanda au pape Boniface VIII une nouvelle forme de constitution qui, sans faire perdre de vue la fin primordiale de l'institut des Hospitaliers de Saint-Antoine, les attachât plus particulièrement au culte divin et aux fonctions ecclésiastiques qui sont perpétuelles de leur nature. Le pape eut égard à cette demande ; il accorda aux Hospi-

taliers de Saint-Antoine la qualité de chanoines réguliers de Saint-Augustin dont ils suivraient déjà la règle; il confirma la transaction qu'Aimon de Montagny venait de faire avec les bénédictins qui lui cédaient le prieuré de Saint-Antoine, et unit à perpétuité, à la maison hospitalière fondée par Gaston, l'église et le prieuré qu'il érigea en même temps en abbaye chef-lieu de l'Ordre de Saint-Antoine. Cet Ordre a reçu depuis ce temps un grand nombre de marques d'illustration, dont on peut voir le détail, au moins en partie, dans Falco, historien de cet Ordre. Le dernier grand-maître, et premier abbé de Saint-Antoine, fut le susdit Aimon de Montagny, mort en 1316. Depuis lui, les abbés de Saint-Antoine ont le droit de présider aux États de la province, en l'absence ou empêchement de l'évêque de Grenoble. Vers la fin du quinzième siècle, le roi Louis XI visita cette abbaye, et lui fit de grands biens. Les empereurs Sigismond et Maximilien lui accordèrent aussi de beaux privilèges. Ce dernier ordonna, par un décret impérial, que l'Ordre de Saint-Antoine se servirait à l'avenir, pour armoiries, de l'aigle éployée de sable en champ d'or, portant un autre écusson chargé d'un *tau* d'azur aussi en champ d'or : *Ut inter cæteros christianæ religionis ordines dignosceretur ; et omnes gentes ordinis Antoniani sublimitatem et claritatem intelligerent.* Ce sont les termes

du diplôme. Plusieurs papes ont confirmé les privilèges de cet Ordre, et lui en ont accordé de nouveaux. Sixte IV, après avoir confirmé ces privilèges, adressa une bulle à l'abbé où il déclare qu'on doit regarder les commanderies de Saint-Antoine comme des dignités; et qu'en conséquence, les commandeurs pourront être nommés commissaires apostoliques pour prendre connaissance des affaires dont l'examen leur sera renvoyé. L'abbaye de Saint-Antoine souffrit beaucoup au seizième siècle, de la part des calvinistes qui pillèrent la maison en 1562, 1567, 1580, 1586, et 1590, et massacrèrent plusieurs des religieux. Ces désastres ayant ruiné le temporel de l'abbaye et d'une partie des maisons qui en dépendent, on songea à établir une réforme par laquelle les commanderies de l'Ordre ne seraient plus conférées en titre, mais seraient possédées en commun sous l'administration des supérieurs triennaux élus dans le Chapitre-général qui se tient de trois en trois ans. Telle est la forme qui subsiste encore aujourd'hui dans l'Ordre de Saint-Antoine. Les nouveaux statuts qui s'y observent furent dressés dans un chapitre général dès l'an 1616, approuvés par Louis XIII en 1619, et confirmés par le pape Urbain VIII en 1634; les religieux de Saint-Antoine ayant été attaqués en 1712 par ceux de Sainte-Geneviève qui leur disputaient la qualité de chanoines réguliers

à eux accordée dès l'an 1297 par le pape Boniface VIII. Les religieux ont été maintenus dans cette qualité par un arrêt solennel du grand-conseil, où ils ont leurs causes commises (Moréri, édit. de 1759), d'après deux Mémoires communiqués par M. Boudet, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, supérieur dudit Ordre à Paris.

ANTOINE (saint), Ordre militaire. Albert de Bavière, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, ayant dessein de faire la guerre aux Turcs, établit en 1382 l'Ordre des Chevaliers de Saint-Antoine. Ils portaient un collier d'or en forme de ceinture d'ermite, auquel pendait une béquille avec une clochette, comme on les représente dans les tableaux de saint Antoine. (Albert Le Mire, *de Orig. Ordin. equest.*, l. 2, c. 12.) Bernard Justiniani, et d'autres auteurs parlent d'un Ordre militaire de Saint-Antoine établi en Ethiopie, mais sans preuve. Ludolf n'en dit rien dans son *Histoire d'Ethiopie*.

ANTOINE, de Bitonto, ville du royaume de Naples dans la terre de Barri, vicaire de la province de Saint-Nicolas, de l'Ordre de Saint-François, se rendit recommandable par sa science et par sa piété dans le quinzième siècle. Il mourut en 1459, et laissa : 1° *Sermones quadragesimales per totum annum* ; à Lyon, 1496, et à Venise, 1499, in-8°. 2° *Expositio mystica Evangeliorum domini-*

calium ; à Bergame, 1496, in-8°. 3° *De causis, quare Deus fecit peccabile genus humanum*, manuscrit dans la bibliothèque des franciscains de Mirepoix. 4° *Speculum animæ*, manuscrit ibid. 5° *Quæstiones in epistolas et evangelia quadragesimalia* ; à Venise, 1538 ; et à Lyon, 1541 et 1569, in-4°. 6° *Quadragesimale de peccatis*, manuscrit dans la bibliothèque de tous les Saints de Florence. 7° *Summa casuum conscientiae*. 8° *Commentaria in libros sententiarum*, dédiés au pape Nicolas V. 9° *Postilla ex Nicolao Lyrano collecta, in omnes lectiones V et N. Testamenti quæ per totum annum recitantur*. 10° *Summa egregia theologiæ*, manuscrit dans la bibliothèque du Roi, n° 4518. (Tappi, *Biblioth. Napol.*, p. 24. Bonaventura à Fassano, part. 2. *Memorabilium provinciae S. Nicolai de Barri*, cap. 3, § 10. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francisc.*, tom, 1, pag. 95, 96. *Magna biblioth. eccl.*, pag. 498.)

ANTOLIEN (saint), martyr d'Auvergne, souffrit sous Clodius, l'un des rois allemands de Poméranie qui vinrent ravager les Gaules pendant le règne de l'empereur Gallien, vers l'an 266. (Grégoire de Tours, *Hist.*, ch. 30, 31, 32, l. 1 ; et *Traité de la gloire des Mart.* (Baillet, 15 mai.)

ANTONELLI (Nicolas), natif du duché d'Urbin en Italie, publia à Rome, chez Jérôme Mainardi, en 1725, in-8°, une Dis-

sertation latine dédiée au pape Benoît xiii, sous ce titre : *Dissertatio de titulis quos S. Evaristus romanis Presbyteris distribuit*. L'auteur prouve, dans cette dissertation, que les titres établis par le pape Évariste n'étaient autre chose que des églises dans lesquelles les prêtres titulaires administraient les Sacremens, et non pas des lieux où les fidèles s'assemblaient pour la prière. (Giorn. , de Letter. , tom. 37, pag. 504.)

ANTONIA, tour ou forteresse de Jérusalem située vers l'angle occidental et septentrional du Temple, et bâtie par Hérode-le-Grand en l'honneur de Marc-Antoine son ami. Elle contenait plusieurs beaux appartemens qui en faisaient un palais. Elle était carrée et défendue par quatre tours à ses quatre coins. Les Romains avaient garnison pour l'ordinaire dans la tour Antonia; et c'est de là que le tribun accourut pour tirer saint Paul des mains des juifs qui voulaient le faire mourir. (*Actor.* , cap. 21 , v. 31 et seq.)

ANTONIA, vierge et martyre qui souffrit avec saint Jacques, saint Marien et leurs compagnons en Numidie, l'an 259, sous l'empire de Valérien. (*Baillet* , 30 avril.)

ANTONIANO (Sylvio) , cardinal et très-savant homme, naquit à Rome en 1540. A l'âge de dix ans , il faisait des vers sur quelque matière qu'on pût lui proposer. Le duc de Ferrare , charmé de son esprit , le fit éle-

ver avec soin par les plus habiles maîtres , et le pape Pie iv, à qui il s'était fait connaître autrefois par un impromptu fait pour lui, le fit venir à Rome où il l'honora d'un emploi de professeur dans le Collège romain. Il en fut depuis recteur , puis secrétaire du Sacré - Collège sous Pie v ; secrétaire des brefs sous Clément viii dont il fut aussi camérier , et qui le nomma cardinal en 1598. Il mourut en 1603. Il a laissé divers ouvrages en prose et en vers , des lettres , des commentaires et des dissertations , *de Christiana puerorum educatione ; de obscuritate solis in morte Christi ; de Primatu sancti Petri ; de successionem Apostolorum* , etc. On dit qu'il eut part au catéchisme du concile de Trente. (*Bayle* , *Dict. critiq.*)

ANTONIANUS (Jean) , dominicain de Nimègue , dans la Gueldre , fut très-habile dans les langues grecque et latine et dans les sciences divines et humaines. Il s'appliqua , d'une façon particulière , à publier divers ouvrages des Pères jusqu'à sa mort , arrivée en 1588. On a de lui : 1° *D. Gregorii Episc. Nysseni de creatione hominis liber , supplementum Hexameron Basilii M. Fratris , interprete Dyonisio Romano exig. nunc primum typis excusum* , etc. ; à Cologne , 1537 , in-fol. 2° *Gregorii Nysseni de Philosophia* , lib. 8 , *interprete Joanne Conone*. 3° *Ejusdem mystica mosaicæ vitæ enarratio* , *Georgio Trapezuntio interprete*. 4° *Basilii Magni de*

differentia usiæ et hypostasis. 5° *Gregorii Nazianzeni in laudem Greg. Nysseni oratio, interprete eodem.* 6° *Ejusdem sermo de moderandis disputationibus, interpr. Joh. OEcolumpadio.* 7° *Paulini Nolani quotquot exstant opera omnia, partim soluta oratione, partim carmine conscripta; D. Henrici Gravii, etc., studio atque industria, ex vetustissimis exemplaribus restituta, et argumentis illustrata.* Antonianus y a ajouté au commencement un *præmium*, et à la fin plusieurs lettres à saint Augustin, à Alype, à Romanien, etc. Cologne, 1660, in-8°. 8° *Epistolarum D. Hieronimi Decas, ab Henrico Gravio priore quondam recensita et notis illustrata in usum Gymnasii Neomagensis, ad ejusdem Præfecti instantiam, Anvers, 1568, in-8°. Magna Biblioth. eccles., p. 494 et 495.*

ANTONIN, martyr de Pamiers en Languedoc, ou d'Apamée en Syrie, souffrit dans le quatrième ou septième siècle. On honorait sa mémoire dès le huitième siècle à Pamiers qui le regarde comme son patron. On fait sa fête le 2 septembre.

ANTONIN (saint), martyr, l'un des compagnons de saint Maurice, est honoré à Plaisance. (Baillet, 22 septembre.)

ANTONIN (saint), martyr de Palestine, s'étant trouvé à Césarée avec Zébin ou Zébinas et Germain, tous deux de Palestine comme lui, alla trouver avec eux le gouverneur Firmilien dans

le temps qu'il sacrifiait aux idoles, pour lui reprocher son erreur; et cette action généreuse leur procura aussitôt la mort par le glaive. Ceci arriva sous Galère-Maximien et Maximin-Daïa. On les honore le 13 novembre, jour de leur martyre. (Eusèbe, liv. des *Martyrs de Palest.*, ch. 9. Tillemont, ch. 36, de la persécution de Dioclétien. Ruinart, *Act. sincer.* Baillet, 13 nov.)

ANTONIN (saint), l'un des patrons de la ville de Surrente ou Surrento au royaume de Naples, vint au monde dans le huitième siècle, et fut religieux dans un monastère du pays, suivant la règle du Mont-Cassin. Il fut ensuite élu abbé de Saint-Agrippin après la mort de Boniface. Il gouverna ce monastère avec beaucoup de vigilance et d'application, n'étant jamais oisif, et ne souffrant pas que ses religieux le fussent. Il mourut saintement vers l'an 830, le 13 février, et l'on fait sa fête le 14. (Paillet, 14 février.)

ANTONIN (saint), archevêque de Florence, naquit dans cette ville l'an 1389, sur la fin du pontificat d'Urbain vi. Le nom d'Antoine qu'on lui avait donné au baptême fut depuis changé en celui d'Antonin. Il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique à l'âge de seize ans, et il fut bientôt le plus humble, le plus obéissant, le plus recueilli, le plus austère des religieux de sa communauté. Il fut choisi fort jeune pour gouverner plusieurs maisons de son Ordre; et la vertu suppléant à l'âge, il rétablit ou af-

fermit partout la régularité. Eugène IV le nomma à l'archevêché de Florence. L'ancien historien de sa vie avoue qu'il ne saurait en rapporter tout ce qu'il lui avait vu faire de beau et d'héroïque dans le gouvernement de son église où il donna jusques à la fin de rares exemples de sagesse, de prudence, de charité, de zèle, de douceur et de fermeté, de modestie, de pénitence, d'humilité. Il s'endormit dans le baiser du Seigneur le 2 de mai 1459, veille de l'Ascension, après soixante-dix ans de vie et treize d'épiscopat. Clément VII le canonisa l'an 1523. On fait sa fête le 10 de mai. Saint Antonin a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° Une Somme de Théologie morale, divisée en quatre parties, imprimée à Strasbourg et à Venise, en 1591 et 1596. 2° Une Somme historique, ou Chronique tripartite qui contient en abrégé les plus remarquables événements arrivés de siècle en siècle depuis le commencement du monde jusqu'en l'année 1458. 3° Une petite Somme pour l'instruction des confesseurs. 4° Divers Traités des vertus, des préceptes, des péchés et des censures. 5° Plusieurs Discours des louanges de la Vierge. 6° Quelques Dialogues sur les disciples d'Emmanis. On en connaît plusieurs autres qui se conservent en manuscrit dans quelques bibliothèques de Florence. Le Recueil des Sermons pour le Carême, intitulé, *Flos Florum opus*

quadragesimalium Sermonum, n'est pas de notre auteur, mais d'un écrivain postérieur qui cite quelquefois saint Antonin. Le père Echard croit aussi que les *Notes sur la donation de Constantin* ne sont pas non plus de lui, du moins en entier. Le plus exact et le plus travaillé de ces ouvrages, c'est la Somme doctrinale ou morale dans laquelle l'auteur se propose de développer toute la science du salut, d'y expliquer la loi du Seigneur et les devoirs des chrétiens.

M. Sponde reconnaît qu'il a fait un grand usage de la Somme historique (ad ann. 1458, n° 14), et qu'il en a tiré un nombre considérable de témoignages fort exacts et très-fidèles, quoiqu'on doive convenir qu'il n'est pas possible que dans une histoire générale de cinq ou six mille ans, on ne rapporte bien des choses incertaines ou supposées. C'est sans aucun fondement que M. Cave et M. Dupin font saint Antonin archevêque de Naples. Sa vie, écrite par François Castillio, chanoine de Florence qui avait vécu dans la compagnie et dans la maison du Saint, est très-fidèle. Les éditeurs des Actes des Saints l'ont insérée dans leur premier tome de mai. (Possevin. Bellarm. Echard. Baillet, 10 mai.) Tournon, *Hommes illust. de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 3.)

ANTONIO (Nicolas), chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques, chanoine de Séville, né dans la même ville en 1617, étudia en Droit dans l'Université

de Salamanque , et alla ensuite à Rome en qualité d'agent du roi d'Espagne. Depuis ce temps-là, il fut souvent chargé de procurations particulières par l'Inquisition , par les vice-rois de Naples et de Sicile , et par le gouverneur de Milan. Pendant qu'il était à Rome, le pape Alexandre VII lui donna un canonicat de Séville dont il employa le revenu à amasser une bibliothèque de plus de trente mille volumes ; ce fut avec ce secours qu'il composa sa Bibliothèque des Auteurs espagnols, en quatre volumes. L'on y voit partout le bon ordre , l'exactitude et le jugement de son auteur , dont la critique est saine et solide. Cet ouvrage est bien écrit ; son latin est pur , son style n'a rien de rampant : en un mot, c'est un des plus excellens ouvrages qui aient encore paru dans ce genre. Il fit imprimer à Rome , en 1672, les deux premiers volumes. Le roi d'Espagne l'ayant rappelé dans sa patrie, il y fut conseiller de la Cruzade jusqu'à sa mort arrivée en 1684. Le cardinal d'Aguires (dom Joseph Saëns) , son ancien ami , fit imprimer à Rome , en 1696 , les deux autres volumes de cette Bibliothèque. Il a publié quelques autres Traités, entre autres un *de exilio, sive de exilii pœna antiqua et nova, exulumque conditione et juribus, libri tres*, imprimé à Anvers en 1659, in-fol. (Bayle , *Dictionn. critique*. Moréri , édit. de 1759.)

ANTONIO ou ANTOINE DE JEPES , religieux de l'Ordre de

Saint-Benoît , mort avant l'an 1621 , a pris ce nom d'un bourg qui est en Espagne. C'est lui qui a composé l'histoire de son Ordre en sept décades qui sont autant de volumes, que Gabriel Bucelin a traduit en latin. (Francisco de Pisa , *Hist. tolet.*, l. 5 , cap. 31. Martin Garillo , in *Anal.* Nicolas Antonio , *Biblioth. hisp.*)

ANTONIUS HONORATUS , évêque de Constantin en Afrique, qui vivait dans le cinquième siècle , nous a laissé une lettre adressée à un nommé Arcadius , qui avait été envoyé en exil pour la foi par Genseric , roi des Vandales. Il l'exhorte à souffrir patiemment pour Jésus-Christ , et lui propose plusieurs exemples de l'Écriture pour l'encourager à persévérer de souffrir constamment , afin d'obtenir la couronne du martyr qui lui est assurée s'il demeure ferme dans la foi. Cette lettre est courte et pleine de pensées et d'expressions vives et pressantes. Sur la fin , il donne des comparaisons pour expliquer le mystère de la Trinité. On la trouve dans les bibliothèques des Pères. Elle a été écrite vers l'an 435. (Dupin , *Biblioth. des Auteurs ecclés. du cinquième siècle.*)

ANTONIUS GENUENSIS (Marc) , docteur en Droit , a fait *Manuale Pastorum* , imprimé à Rome , in-4°, en 1607, et un autre ouvrage intitulé : *Praxis archiepiscopalis Curiae Neapolitanae* , in-4°, à Venise , en 1667. (Pontas , *Table des Auteurs* , au

second tome de son Dictionnaire.)

ANTROPOMORPHITES ou ANTHROPOMORPHITES, du grec *άνθρωπος*, homme, et *μορφη*, forme. Ainsi, selon la signification de leur nom, les Antropomorphistes attribuaient à Dieu une forme humaine, des bras, des jambes, tous les autres membres du corps humain. On les nomma aussi *Audiens*, parce qu'ils suivaient un certain Audée de Mésopotamie. (Saint Epiphane, hérés. 70. Saint Augustin, hérés. 50.)

ANUA, village à quinze milles de Neapolis, autrement *Sichem* ou *Naplouze*, tirant vers Jérusalem.

ANUS ou ANUM, ville épiscopale du diocèse de la grande Arménie et le siège des catholiques jusqu'au temps de l'incursion des Tartares, qu'ils furent obligés de quitter le pays. C'était une assez grande ville, si l'on s'en rapporte aux voyageurs. Il en paraît encore quelques ruines vers la source de l'Euphrate. Vartan, qui souscrivit au concile de Sis, est le seul évêque que nous connaissons de cette ville.

ANVENPORT ou DAVENPORT (Christophe), appelé depuis *François de Sainte-Claire*, naquit vers l'an 1598 à Coventry en Angleterre; et étant passé à Ypres, il y prit l'habit des Récollets le 7 octobre 1617. Il enseigna la théologie à Douai, et fut envoyé en Angleterre en qualité de missionnaire. Il travailla dans ce royaume pour les intérêts de la religion pendant plus de cinquante ans, y fut provin-

cial de son Ordre, théologien et chapelain du roi Charles II, et mourut près de Londres le 31 mai 1680, âgé d'environ quatre-vingt-deux ans. Il a laissé plusieurs savans ouvrages dans lesquels il prend quelquefois le nom de François Coventrie, et qui prouvent qu'il possédait bien la théologie et la philosophie; les Pères, les conciles, l'histoire ecclésiastique et profane. Voici la liste de ses ouvrages: 1° *Tractatus adversus judiciariam astrologiam*, à Douai en 1626, in-8°. 2° *Paraphrastica expositio articulorum confessionis Angelicæ*. 3° *Tractatus de Prædestinatione, de meritis et peccatorum remissione*, etc., à Leyde, en 1634, in-4°; et à Paris 1635, sous ce titre: *Deus, natura, gratia; sive Tractatus de Prædestinatione*, etc. 4° *Systema fidei, seu Tractatus de Concilio universali*, à Liège en 1648, in-4°. L'auteur traite dans cet ouvrage de la règle et des principes de la foi, de l'autorité du concile général et de ses définitions; de l'Eglise, des censures canoniques, de la transsubstantiation, de l'administration de la Communion par les diacres; de la Communion des enfans; de la Communion sous les deux espèces, de la Confession, du Purgatoire, de l'invocation des Saints, des idées platoniques, du culte de la Croix, des reliques et des images, de la primauté du pape; de saint Pierre, de saint Paul, et des marques de l'Eglise. Il montre que l'Eglise est infallible

dans les choses qui sont formellement ou virtuellement dans l'Écriture-Sainte et la tradition. Il dit que le pape l'est aussi quand sa décision est faite dans les formes. 5° *Opusculum de de-finibilitate controversiæ immaculatæ conceptionis Dei Genitricis*, avec plusieurs autres opus-cules; à Douai, en 1658 et 1661, in-4°. 6° *Apologia Episcoporum*, etc., à Cologne en 1661. 7° *Pro-blemata scholastica et contro-versialia, speculativa*, etc., avec plusieurs autres traités, à Douai en 1652, in-8°. Tous ces ou-vrages, excepté le Traité de la Prédestination et le Système de la Foi, ont été recueillis en deux volumes in-fol., à Douai en 1665. 8° *Religio philosophiæ Peripa-tetici discutienda*, à Douai en 1662. 9° *Supplementum historiæ provinciæ Angliæ*, etc., à Douai en 1671. 10° *Disputatio de anti-qua Provinciæ præcedentia*, en 1670. 11° *Abrégé de la foi*, con-tenu dans un dialogue sur la re-ligion chrétienne, en anglais, en 1655, in-8°. 12° *Explication de la Doctrine catholique ro-maine*, en anglais, 1656 et 1670. 13° *L'Église catholique romaine défendue contre ceux qui l'accu-sent de favoriser un dessein san-guinnaire formé par le pape et par les cardinaux*, en anglais, 1659. (Dupin, *Biblioth. des Aut. eccl. du dix-septième siècle*. Le père Nicéron, dans ses *Mémoires*, tom. 23. Athen., Oxon., t. 2.)

ANVERS, *Antuerpia, Ando-verpum*. Les Allemands l'appel-lent *Antorf*, les Espagnols *Am-*

beres, et les Italiens *Anversa*. C'est, après Bruxelles, la plus belle, la plus grande et la plus riche ville du duché de Brabant, autrefois métropole du marqui-sat du Saint-Empire romain, im-périale et libre. Elle est située sur la gauche de l'Escaut à dix-huit lieues de la mer. Cette ville n'est parvenue que peu à peu à l'état de grandeur et d'opulence où nous la voyons; la situation agréable de son terrain et la commodité qu'on y trouve pour le commerce étranger y avait at-tiré tant de monde qu'on fut obligé d'étendre ses limites en 1201 ou 1207, sous Henri 1^{er}, duc de Brabant; en 1314, sous Jean III; et en 1543, sous l'empe-reur Charles-Quint. Nous lais-sons à d'autres à décrire la ma-gnificence de ses édifices, la gran-deur et la beauté de ses places publiques, ses fortifications; nous dirons seulement qu'elle souffrit beaucoup pendant les longues guerres des Espagnols et des Provinces-Unies de Flandre en 1576. Elle fut pillée et rava-gée par les premiers joints aux Allemands qui y firent périr plu-sieurs milliers d'habitans par le fer et par le feu. Elle vint ensuite au pouvoir des Provinces-Unies, et on choisit alors pour duc de Brabant et prince de Flandre François, duc d'Alençon et d'An-jou, frère du roi Henri III. On secoua le joug de l'Espagne, et on élut, pour général des trou-pes, Guillaume, prince d'Orange. Tout cela se passa le 19 février 1582. Trois ans après, c'est-à-

dire en 1585, le 17 août, le duc Alexandre Farnèse, gouverneur des Pays-Bas, qui la tenait assiégée depuis un an, y rentra et la soumit de nouveau à l'Espagne qui l'a possédée jusqu'à ce qu'étant reprise, elle fut réunie aux autres domaines de la maison d'Autriche.

On croit communément que saint Amand a prêché le premier l'Évangile à Anvers et aux environs, lorsqu'il n'était encore attaché à aucun siège, c'est-à-dire, entre 626 et 647 ou 48 qu'il fut fait évêque de Maesricht. Saint Vilbrord, évêque d'Utrecht, continua les travaux apostoliques de saint Amand, et en peu de temps le christianisme y fit des progrès considérables. Dès l'an 726, Rohing, homme riche et distingué par sa noblesse, et sa femme Pebelinei, firent présent à cet évêque d'une église que saint Amand lui-même avait construite dans la campagne d'Anvers, et de la troisième partie des droits qu'ils percevaient sur l'Escaut déjà fameux pour le commerce. Ce ne fut qu'en 1559 que la ville d'Anvers devint épiscopale à la demande de Philippe II, roi d'Espagne. Elle dépendait auparavant, pour le spirituel, de la métropole de Cambrai dont elle fut soustraite, et elle fut mise sous l'archevêché de Malines. On lui attribua sept villes avec les villages et bourgs adjacens, et ce diocèse peut avoir en longueur environ cinquante-six milles d'Italie, et en largeur trente milles. Les villes sont An-

vers, Lyre, Breda, Berg-Op-Zoom, Turnhout, Hérendal et Hooghstraten. La campagne est divisée en six doyennés, savoir : d'Anvers, de Lyre, d'Hérendal, d'Hooghstraten, de Berg-Op-Zoom et de Préda. Il y a encore dans ce diocèse quatre Chapitres de chanoines, outre trois qui y étaient auparavant et que l'hérésie a détruits; quatre abbayes et environ soixante monastères. L'abbaye de Saint-Pernard sur l'Escaut fut d'abord unie à l'évêché; mais du temps de Gaspard Némus il y eut un accommodement entre l'évêque et les moines, par lequel ceux-ci ayant abandonné la moitié de leur revenu à l'évêque, ils élurent un abbé d'entre eux en 1636. On ajouta par forme de supplément, au revenu de l'évêché, mille ducats d'or de la chambre, à prendre sur les biens des abbayes de Saint-Michel d'Anvers et de Villers, dont elles se sont depuis libérées.

L'église cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, est une des plus belles de toute la Flandre; elle fut commencée en 1422 et achevée en 1518. Le feu l'endommagea beaucoup en 1533. Il ne laissa d'entier que la tour et le chœur, mais elle fut souillée et profanée par les Iconoclastes qui, en 1566, y commirent d'horribles abominations aussi bien que dans toutes les autres églises de la ville pendant trois jours; pillèrent et mirent en pièces les vases sacrés.

Le Chapitre de la cathédrale est composé d'un doyen et de

vingt-quatre chanoines de la première fondation, dont neuf sont gradués et au choix du Chapitre; savoir : trois nobles, trois docteurs en théologie ou licenciés, et trois docteurs ou licenciés en Droit dans quelque fameuse Université. Le doyen a la première place; ensuite l'archidiaque, l'archiprêtre, le chantre et le pénitencier, tous dignitaires ayant chacun leur prébende particulière, aussi bien que le théologal qui cependant n'est que simple chanoine. Il y a encore en outre huit chanoines de la seconde fondation. On les appelle petits Chanoines; ils n'ont point de voix au chapitre, mais ils portent au clocher les mêmes habits. C'est d'entre eux qu'on choisit le maître des cérémonies et celui de la fabrique. Il y a encore dans la ville une autre collégiale avec titre de paroisse, d'une grandeur et d'une beauté surprenante, dont toutes les chapelles et les autels sont de marbre et de jaspe. Son Chapitre est composé d'un doyen, d'un vicedoyen et d'un chantre qui sont tirés d'entre les autres chanoines, et de trente prébendés dont les fondateurs et les patrons sont des laïques qui ont droit d'y présenter des ecclésiastiques capables lorsqu'ils viennent à vaquer par mort ou autrement. Outre cette collégiale il y a encore trois paroisses à Anvers, une de Saint-Walburge, l'autre de St.-Georges, et la troisième de Saint-André; trois dans les faubourgs Saint-Wilbrode, Sainte-Catherine et

Saint-Laurent. Dans la citadelle, il y a Saint-Jacques qui est à la collation du prince.

Évêques d'Anvers.

1. Philippe Nigri, du diocèse de Boulogne-sur-Mer, docteur en l'un et l'autre Droit, protonotaire apostolique, aussi distingué par ses vertus personnelles que par les grandes dignités auxquelles il fut élevé, est le premier évêque d'Anvers nommé par Philippe II en 1559. Il mourut en 1562 ou 1563, le 4 janvier, n'ayant pu prendre possession à cause des guerres qui survinrent dans ce temps.

2. François Sonnius, nommé en flamand Van den Velde, était évêque de Bolduc quand il fut transféré à Anvers en 1570. On ne remplit pas plus tôt ce siège, à cause des guerres qui continuèrent et parce que les moines de Saint-Bernard-sur-l'Escaut, dont l'abbaye avait été réunie à l'évêché, s'y opposèrent. François Sonnius, quoique petit de corps, a été un des plus grands hommes de son temps, soit pour sa science et sa profonde érudition, soit pour sa dextérité à manier les affaires les plus délicates et à réussir dans les plus importantes négociations. Il mourut en 1576 à Anvers, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul.

3. Lævinus Torrentius, nommé communément Vander-Beken, fut nommé par le roi d'Espagne pour succéder à Sonnius, le 10 septembre 1587. Il répara les églises, rappela les catholi-

ques qui avaient pris la fuite, reçut et à sa table et dans son palais l'archevêque de Toam, en Irlande, que les hérétiques en avaient chassé, en haine de la religion romaine, et le garda jusqu'à sa mort qui arriva en 1590. Il fut nommé à l'archevêché de Malines, mais il mourut à Bruxelles le 15 avril 1595, avant de recevoir ses bulles. Il fit son testament en faveur des jésuites. Il était poète, historien, philosophe. On voit son tombeau dans la cathédrale avec son épitaphe.

4. Guillaume de Berghes, de l'ancienne et illustre famille des barons de Grimberghen dans le Brabant, eut pour père Ferric de Glymes, baron de Berghes, et pour mère Anne Sterck, dame de Bucquoi, Winghem, Stabroeck, Lichtaert, etc. C'était le dix-septième de leurs enfans. Le prince Albert le nomma évêque d'Anvers le 29 mars 1597. Il ne le fut que trois ans, ayant été transféré à Cambrai en 1601.

5. Jean 1^{er} Le Mire, fils d'un marchand de Bruxelles, sans autre recommandation que sa vertu et que sa grande capacité, fut élevé malgré lui sur le siège d'Anvers par l'archiduc Albert et Isabelle son épouse, en 1602. Il mourut à Bruxelles en 1611, le 12 janvier, après avoir rempli tous les devoirs d'un digne évêque; son corps fut inhumé dans sa cathédrale sous une tombe de marbre sur laquelle on lui a gravé une magnifique épitaphe.

6. Jean II Malderus, de Leave, petite ville du Brabant, docteur

en théologie et professeur royal dans l'Université de Louvain, nommé évêque d'Anvers par les gouverneurs des Pays-Bas, prit possession de ce siège le 7 août 1611. C'était un homme qui joignait une grande modestie à une profonde érudition. Il gouverna cette église vingt-deux ans, et mourut à Anvers le 21 octobre 1633. Il avait fondé un magnifique collège à Louvain, dans lequel il voulut que ses parens fussent préférés dans la distribution des bourses. Il est inhumé dans sa cathédrale. Voyez MALDERUS.

7. Gaspard Némus, de Bol-due, avait étudié la théologie à Douai sous le fameux Estius. Il fut pendant quelque temps curé de Werwich, petite ville de Flandre; après quoi il retourna à Douai où il succéda à son maître, et fit des leçons de théologie et de l'Écriture-Sainte qu'il continua avec l'applaudissement de tout le monde, et un concours surprenant d'auditeurs pendant vingt ans. Enfin, Philippe IV, roi d'Espagne, le nomma évêque d'Anvers le 23 mai 1634. Il transigea avec les moines de Saint-Bernard-sur-l'Escaut, et leur permit de s'élire un abbé d'entre eux, parce que de leur côté les moines lui augmentèrent le revenu qu'il prenait sur eux. Il fut transféré à Cambrai en 1652.

8. Marius Ambroise Capello, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, était fils de François, noble italien de Casal, et de Marie de

Boxhum de Eyc, son épouse. Il naquit à Anvers. Ayant atteint l'âge de dix-sept ans, il se fit religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, et après sa profession, il alla faire ses études de théologie à Salamanque. De retour en Flandre, il enseigna à ses confrères, soit à Douai, soit à Louvain, la philosophie et la théologie, et reçut le bonnet de docteur. Il fut député à Rome au Chapitre général de son Ordre en 1644 où il fut fait provincial de la Terre-Sainte et premier assistant du père Turcus, alors général; ensuite commissaire-général des provinces de Flandre, de Bohême, de Stirie et de Carinthie. Philippe IV, roi d'Espagne, qui connaissait son mérite, s'empressa à le mettre sur le chandelier de l'Eglise. Il le nomma d'abord à l'évêché d'Ypres en 1647; mais, parce que les Français occupaient alors cette ville, il différa de se faire ordonner. Enfin, le siège d'Anvers venant à vaquer par la translation de Gaspard à Cambrai, il y fut nommé et ordonné le 13 septemb. 1654. Il gouverna ce diocèse avec un zèle vraiment apostolique. Il fit bâtir un séminaire pour ses curés, auxquels l'âge ou la maladie ne permettait plus de faire les fonctions curiales, et donna pour cet effet en un seul jour cent onze mille six cents florins. Il ne fut pas moins libéral envers le couvent de son Ordre qui est dans la ville, et qu'il augmenta de plusieurs bâtimens, y établissant une étude générale de phi-

losophie et de théologie. Il fit célébrer avec pompe les fêtes de saint Dominique et de saint Thomas d'Aquin. Enfin, il mourut le 4 octobre 1676, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il fit les pauvres de la ville ses légataires universels. Il est enterré dans le chœur de son église du côté du midi. Son tombeau de marbre est orné d'une magnifique épitaphe.

9. Aubert Vanden Eede, de Bruxelles, fils de Louis, avocat, et d'Élisabeth Le Mire, sœur de Jean, ci-devant évêque d'Anvers, licencié, protonotaire apostolique, chanoine, théologal, trésorier, ensuite archidiaque de cette église, vicaire-général pendant le siège vacant, monta sur ce siège et fut sacré à Bruxelles le dernier octobre 1677. Il mourut de la peste à Anvers le 6 novembre de l'année suivante, âgé de soixante-quinze ans. Il est enterré dans le chœur.

10. Jean-Ferdinand de Beughem, d'une famille noble et illustre, succéda à Aubert en 1679, le 12 novembre. Il mourut le 19 mai 1699, âgé de soixante-neuf ans. C'était un prélat d'une charité exemplaire. Il est inhumé dans le chœur.

11. Renauld Cools, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut nommé par Charles II, roi d'Espagne, et reçut ses bulles du pape le 9 juin 1700. Il siégea six ans et plus. On peut dire de ce prélat qu'il avait toutes les vertus que saint Paul demande à un évêque, s'étant fait tout à tous et ne vivant que pour Dieu, pour son trou-

peau , pour son Roi , pour sa loi et pour sa patrie. Il mourut consumé par les travaux apostoliques le 2 decembre 1706 , âgé de quatre-vingt-dix ans. On remarque qu'il était si haut de taille qu'il surpassait de la tête les plus grands. Le siège vaqua cinq ans après lui.

12. Pierre - Joseph Franken Siers-Torpef, né à Bonn en Allemagne , d'une ancienne et illustre famille, fils d'André, conseiller-privé de l'électeur-archevêque de Cologne, et de Catherine Buchman, docteur de l'Université de Mayence, chanoine de l'église de Notre-Dame au Capitole; puis grand-maitre du collège de Cologne, vice-légat de la partie du Rhin en la place du nonce, fut nommé par l'empereur Charles vi évêque d'Anvers en 1710, et sacré le 25 octobre de l'année suivante. Il mourut le 20 octobre 1727, âgé de soixante-un ans.

13. François-Charles d'Espinosa, né d'une illustre famille, fut à l'âge de vingt-deux ans chanoine de Saint-Michel, et Gudule à Bruxelles. Il abandonna ce bénéfice pour entrer dans l'Ordre des Capucins où il fit profession. Envoyé ensuite en Hollande en qualité de missionnaire apostolique, il s'acquitta avec fruit de ce pénible ministère pendant plusieurs années. Sacré évêque *in partibus*, il devint suffragant de M. le cardinal d'Alsace de Bossu, archevêque de Malines. Nommé peu après à l'évêché d'Anvers, il en prit pos-

session en 1729, et le gouverna avec un zèle et une prudence admirables. Les vertus qui distinguèrent plus particulièrement ce respectable prélat, furent une profonde humilité et une singulière douceur, qui lui concilièrent le respect et l'amour de tous ses diocésains qui le regrettèrent sincèrement à sa mort, arrivée le 31 juillet 1742, à quatre-vingt-trois ans.

14. Guillaume - Philippe de Herzelles, né à Bruxelles d'un marquis de ce nom, se fit chanoine régulier à l'abbaye de Sainte-Gertrude à Louvain, Ordre de Saint-Augustin. L'empereur Charles vi, de glorieuse mémoire, le nomma abbé de cet illustre monastère, que de Herzelles rebâtit presque à neuf, et qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse près de vingt-deux ans. Il fut conservateur des privilèges de l'Université de cette ville, et plusieurs fois député du clergé aux États de Brabant; emplois dont il s'acquitta avec beaucoup d'éclat. Nommé ensuite au siège d'Anvers après la mort d'Espinosa, il en prit possession en 1743, et mourut en cette ville le 4 septembre 1744.

15. Anselme de Werbroeck, chanoine de l'église d'Ypres, passa de l'évêché de Ruremonde à celui d'Anvers en 1745. Il ne siégea pas long-temps, puisqu'il mourut subitement dans son palais épiscopal le 27 decembre 1747.

16. Frère Dominique de Gentis, de l'Ordre des Frères-Pré-

cheurs, né à Herkelans, en latin, *Herculis Castris*, en Westphalie, prit l'habit religieux, et fit profession au couvent de Cologne. Il devint docteur et professeur en théologie dans l'Université de cette ville; et après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec beaucoup de distinction dans son Ordre, il fut fait agent de la cour de Vienne en celle de Rome, désigné évêque de Ruremonde, et peu après nommé à l'évêché d'Anvers en 1748. Il fut sacré à Rome en 1749, et prit possession de son église la même année. En 1751, il fut fait conseiller d'État au département des Pays-Bas, et mourut à Anvers, le 4 juillet 1758, à cinquante-huit ans. Ce prélat, digne des plus longs jours, avait beaucoup d'esprit et d'érudition; il était homme d'État, généreux et sincère ami.

17. Henri-Gabriel Wan-Gameren, né à Saventhem près de Bruxelles, docteur-régent et professeur en théologie dans l'Université de Louvain, président du collège de Savoie, et ensuite du grand collège du Saint-Esprit en la même ville, fut nommé au siège d'Anvers en 1758, et sacré le 9 septembre 1759. Ce digne prélat gouverna son diocèse avec une capacité qui le fit respecter et aimer de son peuple et de celui de l'ancien évêché de Bois-le-Duc dont il était administrateur. (*Mém. fournis par M. le vicomte de Harc et d'Enghien.*)

ANYSE (saint), évêque de

Thessalonique en Macédoine, succéda à saint Ascole l'an 383, et il fut l'héritier de ses vertus. Il gouverna son église avec tout le zèle et toute la vigilance d'un pasteur fidèle du troupeau de Jésus-Christ. Il prit beaucoup de part aux souffrances de saint Jean Chrysostôme, et il lui demeura toujours attaché. On honore sa mémoire le 30 décembre. (Baillet, 30 décembre.)

AOD ou EHUD ou AJOTH ou JUDE, juge d'Israël, fils de Géra, de la tribu de Benjamin. (*Judic.*, c. 3, v. 15 et seq.) Ayant été choisi par les Israélites pour porter leur tribu à Églon, roi des Moabites, il feignit qu'il avait quelque chose d'important à lui dire en secret, et lui enfonça une dague si avant dans le ventre, qu'elle y demeura enfoncée tout entière. Il se retira après ce coup, amassa une grosse armée, avec laquelle il tua environ dix mille Moabites. Ce fut ainsi qu'il délivra Israël de l'oppression des Moabites, et qu'il leur procura une paix qui dura quatre-vingts ans, depuis l'an du monde 2679 jusqu'en 2759.

AOST ou AOUST, *Augusta Prætoria*, ville du Piémont sur la Douère, aux deux gorges des Alpes, dont l'une est appelée *Graiènnè*, et l'autre *Pennine*, et où commence l'Italie. Solin la nomme la porte de l'Italie. Elle est au-dessus d'Ivrée, dont elle s'éloigne de vingt-cinq milles vers le nord, et de quarante-cinq de Turin, située dans une plaine environnée de montagnes, mais

très-fertile ; du côté du nord, elle a Montjouet , aujourd'hui le mont Saint-Bernard , et au couchant, le mont Colonne , appelé *le petit Saint-Bernard*. Elle était autrefois la métropole des Salasses. Strabon, Ptolémée, Antonin et plusieurs autres anciens géographes en font mention. Les Lombards lui donnèrent le titre de duché , qui se divise en sept vallées. Clophon , leur roi, étant mort , elle passa sous la domination de Clotaire , roi de France ; ensuite, des Bourguignons, enfin des ducs de Savoie , par le mariage du comte Odon , fils d'Humbert 1^{er}, avec Adélaïde de Suze, vers l'an 1030 ou 1032. On croit que cette ville reçut la foi de Jésus-Christ par les disciples de saint Barnabé, lorsque cet apôtre prêchait l'Évangile en Italie , et effectivement son évêché est très-ancien. Il dépendait autrefois de Milan ; mais il est aujourd'hui sous la métropole de Tarentaise. Protais est le premier évêque d'Aost , ou le premier que nous connaissons y avoir siégé au commencement du cinquième siècle. La cathédrale est aussi très-ancienne. Elle est dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge et au bienheureux Gratus, évêque. Vingt-deux chanoines réguliers y font le service , et sont soumis à un prévôt et à un archidiaque. La ville est petite , et à peine y compte-t-on cinq paroisses. Le diocèse comprend soixante-seize paroisses. On y voit le beau monastère de Saint-Ours desservi par des

chanoines réguliers dont le prieur porte les ornemens pontificaux , et est le second après l'évêque.

Evêques d'Aost.

1. Protais , en 408.
2. Eustathe , au nom duquel le prêtre Gratus souscrivit au concile de Milan , en 451.
3. Joconde , souscrivit au concile de Rome en 501.
4. Loup , en 755.
5. Saint Gratus , de Lacédémone.
6. Saint Joconde.
7. Rabton , se trouva à l'élection de l'empereur Charles III , à Pavie , en 876.
8. Gallus.
9. Hugues.
10. Griphon.
11. Luitfrède , se trouva au concile provincial sous Walpert , en 966.
12. Boson , en 1008.
13. Anselme I , en 1014.
14. Anselme II , se trouva au concile d'Anse , en 1025.
15. Augustin , vers l'an 1040.
16. Boson , en 1099.
17. Guillaume de Sala , vers l'an 1126.
18. Arnoult , prieur de Saint-Ours , en 1133. D'autres disent en 1140.
19. Hugues , en 1146.
20. Aimon , en 1176.
21. Walpert , vers 1188.
22. Germain , en 1189.
23. Jacques de Portia , en 1216 transféré à Asti en 1219.
24. Boniface , des comtes de Velperge , prieur de Saint-Ours en 1231.

25. Pierre de Boga ou de Socolis , mort en 1259.

26. Pierre de Palatio , siégea cinq ans , et mourut en 1271. Il était prieur de Saint-Ours.

27. Simon , en 1272.

28. Nicolas de Bersatoribus , de Pignerole , en 1283 , mort en 1301.

29. Aiméric de Quarto , prieur de Saint-Ours , en 1302.

30. Pierre de Quarto , frère du précédent , en 1303 , mourut en 1308.

31. Friduce , mort en 1326.

32. Nicolas II de Bersatoribus , de Pignerole , en 1327 , mort en 1361.

33. Boniface de Chalançh , d'Aost même , en 1369.

34. Aimonette , en 1375.

35. Jacques Ferrandini , en 1377.

36. Pierre Sonarii , de Chambéri , de l'Ordre des Frères-Mineurs , en 1400.

37. Ager de Confletto , en 1411 , transféré à Saint-Jean-de-Maurienne , en 1433.

38. Georges , des marquis de Saluces , en 1433.

39. Jean de Pingons , transféré de Lausanne , mort en 1444.

40. Jacobin de Christa , siégea très-peu de temps.

41. Antoine de Prato , en 1444 , siégea dix-neuf ans , mourut en 1463.

42. François de Prato , neveu du précédent , en 1463 , mourut en 1511.

43. Hercules , fils d'Ubert , marquis de Pouzoni , en 1511 , mort en 1515.

44. Amédée Berutus , de Monte-Calerio , en 1515 , mort en 1525.

45. Alvare Rodinus , abdiqua avant d'avoir pris possession , en 1528.

46. Pierre Gazonius , de Verceil , en 1528 , siégea vingt-huit ans.

47. Marc-Antoine Bobba , de Casal , nommé par Paul IV , 1^{er} juin 1557. Il alla au concile de Trente , et siégea onze ans. Pie IV l'avait fait cardinal.

48. Jérôme Péragatta , de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin , en 1568 , mort en 1572.

49. César Gromius , de Turin , 19 novembre 1572.

50. Honoré Lascarus , des comtes de Vintimille.

51. Jean Godefroy , évêque du Bellai , transféré en 1590 , siégea près de cinq ans.

52. Barthélemi Ferreri , de Montréal , en 1595 , mort en 1608.

53. Louis-Martin , de Nice , nommé par Paul V le dernier janvier 1611 , siégea treize ans.

54. Jacques de Verceil , grand-vicaire de Turin , nommé par Urbain VIII en 1624.

55. Philbert Magleti , chanoine régulier de Latran , succéda à Jacques le 16 octobre 1656 , et fut transféré à..... le 16 octobre 1658.

56. Albert Bailli , prêtre de Genève , barnabite , nommé le 13 janvier 1659 , mourut au mois d'avril 1691.

57. Alexandre - Lambert de Soirier , de Chambéri , vicaire-

général de Grenoble pour la partie de Savoie, nommé le 15 juin 1692, fut transféré à.... le 24 novembre 1698.

58. François-Amédée Milliet, de Chambéri, doyen de Tarentaise dont il était encore vicair-général et official, succéda à Alexandre le 5 janvier 1699. Il siégeait encore en 1719. (*Ital. sacr.*, tom. 4.)

AOUST, *Augustus*. C'est le huitième mois de l'année, selon notre façon de compter, qui commence en janvier; mais il était le sixième selon les Romains qui l'appelaient pour cette raison *sextilis*. Ce fut César-Auguste qui fit donner son nom au mois d'août, soit parce qu'il fut fait premièrement consul, et qu'il remporta de grandes victoires ce mois-là, comme quelques uns le prétendent, soit à l'occasion du calendrier qu'il fit régler à son retour des Gaules, l'an 746, comme le veut M. de Tillemont.

AOUST ou AUGUSTE, *Augustus* (saint), prêtre en Berry, était de la maison de saint Désiré, évêque de Bourges. Comme il était impotent des pieds et des mains, on lui donnait beaucoup d'aumônes dont il fit bâtir, dans le village de Brives en Berry, une chapelle en l'honneur de saint Martin. Cette action fut si agréable à Dieu qu'il le guérit miraculeusement. En reconnaissance de ce bienfait, Aoust se consacra au service de Dieu. Il assembla un petit nombre de religieux auprès de lui,

avec lesquels il vécut dans toute l'exactitude de la discipline monastique. Il fut ensuite abbé de Saint-Symphorien, près de Bourges. Il mourut vers l'an 560. (Baillet, 7 octobre.)

APADNO. Daniel parlant de l'Antéchrist ou d'Antiochus Épiphanes, selon le sens littéral, dit, « qu'il dressera sa tente à » Apadno, entre les mers, sur la » montagne illustre et sainte; » qu'il montera jusqu'à son sommet, et que nul ne lui donnera du secours. » (Daniel, c. 11, v. 45.) Il s'agit de savoir ce qu'on doit entendre par *Apadno*. Les uns entendent le mont des Oliviers où l'Antéchrist dressera sa tente entre les deux mers, la mer Morte et la mer Méditerranée; d'autres entendent la Mésopotamie, située entre l'Euphrate et le Tigre, deux grands fleuves comparables à la mer, surtout dans leurs débordemens. Ce fut là qu'Antiochus Épiphanes étant allé faire la guerre à Artaxias, roi d'Arménie, dressa ses tentes, qu'il tomba de son chariot, et mourut misérablement dans les montagnes de Tabes. (Dom Calmet, *Dictionn. de la Bible*.)

APAMÉE, ville épiscopale et métropolitaine du diocèse d'Antioche, dans la seconde Syrie, sur le confluent de l'Oronte et de Marsye, fut bâtie par Séleucus Nicator ou le Restaurateur. La bonne union qui régnait entre les villes d'Antioche, de Laodicée et de Séleucie, les faisait appeler sœurs du temps de Stra-

bon. Elle fut nommée Apamée , du nom de la femme de Séleucus. C'est une grande ville bien fortifiée, élevée sur une colline, au bas de laquelle sont d'excellens pâturages , arrosés par l'Oronte et un grand lac qui en font une presqu'île. On donnait à ses évêques le titre d'archevêques , qui ne s'accordait alors qu'aux grands sièges. On voyait autour d'Apamée les monastères des saints romains Hesyque , Dorothee. La religion n'y a été guère établie que du temps de l'empereur Théodose , quand il ordonna qu'on démolît tous les temples des faux dieux. Cette ville est appelée aujourd'hui par les Arabes *Hama*.

Evêques d'Apamée.

1. Aristarque , qu'on prétend être celui dont parle saint Paul aux Colossiens, 4, v. 10, et qu'il appelle le compagnon de sa captivité. Les Grecs en font la fête le 14 avril. (Doroth. de Tyr.)

2. Hiérémie, que Blaise Terzy appelle le premier évêque d'Apamée dans *sa Syrie sacrée*, imprimée en italien à Rome, 1530, et qu'il dit avoir été au concile de Nicée. Au reste, l'église d'Apamée le compte parmi ses évêques.

3. Théophile, qui éteignit totalement l'hérésie des angéliques dans une dispute qu'il eut avec les hérétiques.

4. Alphéius, au concile de Nicée.

5. Uranius, souscrivit à la lettre synodale de l'église d'Antio-

che à l'empereur Jovien, sur la nécessité de retenir le mot de consubstantiel.

6. Jean 1^{er}, ordonné par Méléce patriarche d'Antioche.

7. Marcel, martyr, ayant renversé, par l'ordre de Théodose, les temples des faux dieux, fut jeté dans un bûcher ardent par les infidèles.

8. Agapet, frère et successeur de Marcel. (Théodoret, l. 5, *Hist.*, c. 27.)

9. Alexandre se sépara du concile d'Éphèse, et fut excommunié. (*Act. Éphès.*)

10. Domnus, assista au concile de Chalcédoine.

11. Conon, que Jean Malalas dit avoir été complice de la sédition qui s'éleva en Isaurie sous l'empereur Zénon, et qui fut percé d'une lance.

12. Jean II, hérétique, vers l'an 477.

13. Marin, sous l'empereur Anastase.

14. Pierre, hérétique, chassé par l'empereur Justin.

15. Isaac, dont il est fait mention dans l'action cinquième du concile de C. P., sous le patriarche Memnas.

16. Paul, sous l'empereur Justinien.

17. Thomas, au cinquième concile général. Cosroès assiégea Apamée de son temps. (*Œcy. Procop.*, l. 2, *de Bello persic.*, c. 11; et *Évarg.*, l. 4, c. 26.)

18. Thomariche, en 648.

19. Georges, transféré par l'empereur Philippique, restaurateur du Monothélisme à

Martyrople. (Théoph., ad an. 1, *ejusd. Philipp.*)

On a prétendu qu'il y avait eu des évêques jacobites à Apamée, mais nous n'en avons aucune connaissance. Pour ce qui regarde la conférence que Polyeucte devait avoir avec Sergius sur la foi, par ordre de l'empereur Nicéphore Phocas, nous disons qu'il y a une faute dans la lettre que ces deux évêques ont écrite au patriarche Mennas, et qu'on doit lire *métropolitain d'Euphémie*, et non pas d'Apamée. (*Or. Ch.*, tom. 2, pag. 909.)

Évêques Latins.

1. Pierre, siégeait en 1119, lorsque Roger, prince d'Antioche, fut tué en combattant contre les Turcs. (Voyez *gesta Dei per Franc.*, pag. 441.)

2. Serlon, assista en 1136 au concile d'Antioche, au sujet de Radulphe 1, patriarche, dont il fut l'ennemi pendant sa vie; mais il rendit témoignage à son innocence en mourant.

3. N...., en 1198, au commencement du pontificat d'Innocent III qui le déposa parce que, sans avoir consulté le Saint-Siège, il se laissa transférer à Tripoli par le patriarche d'Antioche. (Voyez édit. Baluze, tom. 1, pag. 29, col. 1.) Cependant Innocent consentit depuis à cette translation.

4. N...., auquel écrivit Grégoire IX le 26 juin 1238. (Voyez Raynal, tom. 13, *ad hunc an.*, 11, 34.)

APAMÉE, ville de Bithynie

dans l'Asie mineure, sur la Propontide ou mer de Marmora, entre Bourse et Cyzique, on l'appelait autrefois Myrléa ou de Myrle, général des Colophonien, ou de l'Amazone nommée Myrléa. Nicomède Épiphanes, fils de Prusias, roi de Bithynie, la nomma Apamée, du nom Apama que portait sa mère; elle devint ensuite une colonie romaine, comme nous l'apprennent Strabon et Pline. Elle a été autrefois archevêché, et dans la suite métropole.

Évêques d'Apamée.

1. Théophile, que Socrate dit avoir été transféré de ce siège à Eudoxiole.

2. Eulysius, siégeait au commencement du quatorzième siècle, et prit vivement la défense de Jean Chrysostôme.

3. Philippe. Socrate le transfère aussi de ce siège à Eudoxiole.

4. Callinique, se trouva au concile d'Éphèse et y souscrivit; et à celui de C. P. en 448; et trois ans après à celui de Chalcédoine.

5. Marc, alla au concile de C. P. sous le patriarche Mennas, en 536.

6. Thopemptus, se trouve souscrit aux canons de *Trullo*.

7. Eustratius, assista au septième concile général.

8. Eulampius, partisan de Photius, au huitième concile.

9. Paul, se trouva à ce concile et y souscrivit, Eulampius ayant été déposé.

10. Sophrone, se trouva au faux concile de Photius après la mort de saint Ignace.

11. Georges, souscrivit à la condamnation de Côme Attique, patriarche des Bogomiles, suspect d'hérésie, et se trouva à un autre concile où Soterich Panteugène, patriarche d'Antioche, fut déposé, vers l'an 1146.

12. Isaac, était à un concile de 1166, aux mois de mars et d'avril, où quelques Grecs accusèrent les Allemands d'hérésie.

13. N...., sous l'empereur Michel Paléologue, consentit à l'union. (*Or. Chr.*, t. 1, p. 655.)

APAMÉE CIBOTIS, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la province de Pisidie, sous la métropole d'Antioche, dont voici quelques évêques.

1. Julien, qui, selon Eusèbe, eut commission avec Zotique de Comane, d'examiner le caractère de Maximilia, fameuse Montaniste.

2. Tarsitius, dans l'*index* des Pères du concile de Nicée.

3. Théodule, qui souscrivit au testament de saint Grégoire de Nazianze.

4. Paulin, au concile de Chalcedoine.

5. Conon, qui se révolta contre l'empereur Anastase.

6. Jean, au 5^e concile général.

7. Sisinnius, au septième.

8. Théognoste.

9. Théodore, au concile de Photius (*Ibid*, p. .)

APATHIE, *affectuum vacuitas*, *extinctio*. L'apathie est une entière exemption de passions vicieuses, qui fait qu'on n'en sent pas même les mouvemens. C'est une extinction de la con-

cupiscence et un retranchement de tout péché. C'est un état d'impassibilité ou d'imperturbabilité où l'on ne sent, ni joie, ni tristesse, ni crainte, ni espérance, aucune atteinte de passion capable d'agiter. Un homme apathique est un homme imperturbable et insensible à tout, qui n'aime rien, qui ne se trouble de rien, que rien ne peut toucher. Les Stoïciens se piquaient d'une entière apathie, jusqu'à n'être point sensibles à la douleur. Comme les Saints et les autres mystiques ont porté très-loin la perfection chrétienne, ils se sont quelquefois servi d'expressions qui peuvent donner lieu de douter s'ils n'ont point admis l'apathie. C'est ce qui est arrivé en particulier à saint Clément d'Alexandrie, à saint Macaire, saint Jean Climaque, saint Maxime, etc. Mais ces expressions ne signifient autre chose, sinon que l'homme parfait tient ses passions soumises, et qu'il n'en est point l'esclave, quoiqu'il en soit quelquefois combattu. Elles marquent en un mot l'affaiblissement des passions, et non pas leur destruction.

La doctrine de l'apathie est contraire à l'Écriture, aux Pères, aux conciles, à l'expérience, à la nature de l'homme. L'Écriture nous dit que *le juste tombe sept fois*, prov. 24, 16; que *nous tombons tous en beaucoup de fautes*, Épist. Jacob, 3, 2, et elle nous représente l'homme le plus juste, comme un saint Paul, toujours en guerre avec lui-même.

me (*Rom.* 7, 23.), Saint Jérôme dans ses livres contre Pélage et dans sa lettre à Ctésiphon ; saint Augustin, dans le quatrième chapitre du neuvième livre de la *Cité de Dieu* ; Lactance, dans le quatorzième, quinzième et seizième chapitre du sixième livre de ses *Institutions*, combattent l'apathie comme un état imaginaire, impossible, contraire au bon sens. Le cinquième concile général la condamna dans les livres d'Origène, de Dydimé d'Alexandrie et d'Évagre de Pont, qui la défendaient. L'expérience de tous les siècles, dont aucun n'a porté un seul homme sans passion ni sans péché, au moins léger, si l'on en excepte la sainte Vierge ; la nature de l'homme faible, inconstant, muable, quant à l'esprit et au cœur ; son origine, c'est — à — dire le néant dont il est sorti, et qui le rend nécessairement défectible sans un privilège spécial de la Grâce qui, selon le concile de Trente, n'a été accordé qu'à la sainte Vierge : tout cela prouve évidemment l'impossibilité de l'apathie. (Sess. 6, de *Justif.*, can. 23.) Voyez le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaux, dans son livre intitulé : *Tradition des Pères sur la contemplation*, t. 2, dissertat. 8, pag. 543.

APATHIE, dans un sens plus doux, signifie le mépris et le détachement du monde et de toutes les choses de la terre, tels qu'ils conviennent à des chrétiens qui aspirent au ciel, et surtout à ceux d'entre eux qui font

une profession plus particulière de vertu et de piété. C'est en ce sens que le terme d'apathie se trouve souvent dans les ouvrages des anciens auteurs ecclésiast.

APATHOS ou PATHOS, ville épiscopale du diocèse de Jérusalem, de la première Palestine sous la métropole de Césarée. Elle se trouve premièrement dans la notice grecque des patriarchats que nous a donnée Holsténus, d'après un manuscrit du Vatican, jointe à la géographie sainte de Charles de saint Paul, feuilant, imprimée à Amsterdam en 1704, insérée aussi dans la Bysantine, imprimée en 1648 à Paris, avec Godin Curopalate, des offices et officiers de la cour de Constantinople ; secondement, dans la notice latine, dont Reland rapporte un fragment, tome 1, *Palest. illust.*, p. 222 ; troisièmement, dans Reland même, p. 208, in-4^o, tom. 2, p. 571, etc. Nous n'en connaissons aucun évêque.

APELLE, disciple de Marcion et Syrien de naissance, fleurissait sous l'empire de Commode, environ l'an 150 de J.-Ch. Il admettait deux dieux : l'un bon, auteur de l'Évangile et rédempteur du monde ; l'autre mauvais, auteur du monde et de la loi ancienne. Il disait aussi que Jésus-Christ, en descendant du ciel, s'était fait un corps aérien ; et qu'en y remontant après sa résurrection, il avait rendu les parties de son corps chacune à l'élément particulier dont elle avait été formée, en sorte que l'esprit seul était retourné au ciel. Il n'ait

encore la résurrection de la chair. Il avait des écrits qu'il appelait *Phaneroses* ou révélations. C'était les rêveries d'une fille possédée, nommée Philumène, qu'il regardait comme une prophétesse. Ses disciples furent nommés *Appellites*. (Tertullien, de *Præscript.*, cap. 30, S. Epiph., *hær.* 44. S. August., *hær.* 23, Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. 5; c. 13. Baron., à l'an 146.)

APELLÈS, homme vertueux dont parle saint Paul dans son *Épître aux Romains* (cap. 16, v. 10.) Les Grecs croient qu'il était du nombre des soixante-douze disciples, et qu'il fut fait évêque d'Héraclée. Ils font sa fête le 31 d'octobre. On le trouve dans le Martyrologe romain le 22 avril et le 10 septembre, avec Luc ou Lucius.

APHACA ou APHEC, ville de Syrie dans le Mont-Liban, entre Héliopolis et Biblos.

APHAEREMA, l'une des trois toparchies ajoutées à la Judée par les Rois de Syrie. C'est probablement la même qu'Éphræm ou Ephraïm, marquée dans saint Jean. (*Joan.*, c. 11, v. 54.)

APHEC, ville de la tribu d'Asser, voisine du pays des Sidoniens. (*Josué*, c. 19, v. 30.)

APHEC ou APHECA, ville dans la tribu de Juda où les Philistins étaient campés lorsqu'on amena de Silo l'Arche-d'Alliance qui fut prise dans la bataille par les Philistins. (1. *Reg.*, cap. 4, v. 1 et seq.)

APHEC, dans la vallée de Jezraël. C'est là où les Philistins

étaient campés pendant que Saül et son armée étaient campés près de Jezraël, sur les montagnes de Gelboé (1. *Reg.* cap. 27, v. 1 et seq.)

APHEC, ville de Syrie, une des principales du royaume de Benadad, près laquelle se donna une bataille entre Achab et Benadad, dans laquelle les Syriens furent vaincus. (1. *Reg.*, cap. 17, v. 1 et seq.)

APHÉS-DOMIM ou DOMMIM ou PHESDOMMIM, lieu de la tribu de Juda, entre Socho et Azéca où les Philistins vinrent camper lorsque Goliath insulta aux bataillons d'Israël. (1. *Reg.* c. 17, v. 1 et seq.)

APHNÆUM, siège épiscopal de la première Augustamnique. Elle se trouve dans la notice d'Hiérocle. Ne serait-ce pas Daphnis proche de Peluze dont l'itinéraire d'Antonin fait mention?

Hiéraces, le seul de ses évêques dont la connaissance soit venue jusqu'à nous, se trouva au premier concile d'Ephèse et y souscrivit; mais vingt ans après, étant à celui de Chalcédoine, il présenta une formule de foi équivoque, et n'en voulut point souscrire d'autres.

APHRA ou APHARA ou APHERA ou EPHRON, ville de la tribu de Benjamin, à cinq milles de Béthel vers l'Orient. (*Josué*, c. 18, v. 23.)

APHRAATE (saint), Persan solitaire en Syrie, naquit de parents illustres, mais idolâtres, dans le quatrième siècle. Ayant été instruit de la religion chré-

tienne , il quitta son pays , vint à Edesse , ensuite à Antioche où il sut allier les exercices de la solitude avec ceux de la charité ; ne cessant d'instruire , d'exhorter et de fortifier les fidèles contre l'hérésie arienne que l'empereur Valens favorisait. Il mourut à la fin du quatrième siècle ; et Dieu l'honora du don des miracles. Son corps fut mis dans une célèbre église d'Antioche qu'on appelait des Martyrs. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 29 de janvier , et les Latins le 7 d'avril. Théodoret , l. 4 , *Histoire eccl.* , Baillet , 7 avril.)

APHRAÏM. Eusèbe met un bourg de ce nom à six milles de Légion , vers le nord.

APHRODISIADE , ville métropolitaine du diocèse d'Asie dans la province de Carie , proche la mer Égée et Méditerranée , entre la Lydie et la Lycie. On l'appelait autrefois Ninoë Mégalo-pole. On l'appelle Aphrodisiade , à cause du culte impur qu'on y rendait à Vénus. Ce nom a changé depuis les Empereurs chrétiens qui l'ont nommée Staurople en l'honneur de la croix de Jésus-Christ. On croit qu'elle a reçu la lumière de la foi par le ministère de saint Jean l'Évangéliste qui a fondé , dit-on , toutes les églises d'Asie. Rhodopien ou Rhodocien , diacre , avec plusieurs autres , y souffrit le martyre sous Dioclétien , et on fait leur fête le 3 mai dans l'église lat.

Évêques d'Aphrodisiade.

1. Ammonius , au C. de Nicée.

2. Euménius , au concile général de Constantinople.

3. Cyrus , qui souscrivit à une lettre que Nestorius écrivait à l'empereur Théodose contre le concile d'Éphèse ; au moins , c'est ce qu'on trouve au chapitre 8 de la collection du synodique d'Irénée de Tyr. Quoi qu'il en soit , il souscrivit au conciliabule.

4. Critonien , au concile de Chalcedoine.

5. Sévérien , au cinquième concile.

6. Théodore 1 , au sixième.

7. Sisinnius , aux canons de *Trullo*.

8. N. . . , au huitième concile.

9. Théodore II , ordonné par saint Ignace , patriarche de Constantinople , après s'être montré l'inexorable ennemi de Photius , devint un de ses meilleurs amis. Il se repentit de sa faute et assista au huitième concile. Gretzer s'est trompé en le prenant pour Théodore Abucara qui était de Charran , dans la Phénicie du Liban.

10. Nicéphore , assista au concile de Photius.

11. Éphrem , qui composa des hymnes grecques.

12. Jean , souscrivit au décret du patriarche Sisinnius , pour empêcher que les deux cousines épousassent les deux frères.

13. Démétrius , se trouva au concile de Michel Cérulaire qui condamna les légats du pape Léon IX.

14. Joseph , au concile du patriarche Nicolas le grammairien.

15. N..., en 1150, sous l'empereur Manuel Comnène.

16. Léon, en 1166.

17. N., sous l'empereur Lange.

18. N..., en 1264, sous Michel Paléologue.

19. Esaïe, alla au concile de Ferrare et de Florence.

20. Théodose, en 1450. (*Or. Chr.*, tom. 1, pag. 990.)

APHRODISIAS, ville épiscopale du diocèse de Thrace, dans la province d'Europe, sous la métropole d'Héraclée, a eu pour évêque Théophronius qui souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon sur la mort de S. Protère d'Alexandrie.

APHRODISE (saint), ancienne abbaye située dans un faubourg de Béziers, et dont on rapporte la fondation à saint Aphrodise, premier évêque de cette ville. Elle porta d'abord le nom de Saint-Pierre, et on lui ajouta dans la suite celui de saint Aphrodise, son fondateur. Elle fut pendant un temps la cathédrale de Béziers; mais à cause de sa situation hors l'enceinte de la ville, le siège épiscopal fut transféré à l'église de Saint-Nazaire, vers le milieu du huitième siècle, suivant Le Cointe, et l'on mit dans celle de Saint-Pierre et de Saint-Aphrodise des religieux de l'Ordre de saint Benoît, et après eux des chanoines réguliers, avec un abbé à qui le pape accorda le privilège d'officier pontificalement. L'abbaye de Saint-Aphrodise étant presque entièrement ruinée à la fin du neuvième siècle ou au com-

mencement du dixième, elle fut rétablie dans ce temps-là par les vicomtes de Béziers, et au douzième siècle elle fut sécularisée et changée en une église collégiale dont le Chapitre est composé de trois dignités, de neuf chanoines, de dix-neuf bénéficiers, etc. L'abbé de Saint-Aphrodise est aussi chanoine de Saint-Nazaire, et en cette qualité il est obligé d'y faire sa semaine d'hebdomadier comme les autres chanoines de la même église; il a toute juridiction temporelle sur son faubourg qu'il fait exercer par son juge; mais dans son institution, il rend lui-même hommage à l'évêque de Béziers qui a une autorité particulière sur cette abbaye, ainsi que sur celle de Saint-Jacques, de chanoines réguliers, située dans la même ville. (*Gallia christ.*, tom. 6, col. 384.)

APHRODITOPOLIS, siège épiscopal de la province d'Arcadie sous le patriarche d'Alexandrie, ainsi appelé du culte qu'on y rendait autrefois à Vénus. Il y a eu autrefois en Égypte trois villes de ce nom; la première proche d'Athribe; la seconde proche de Latople sur le Nil dans la Thébaïde; et la troisième, dans l'Arcadie aussi sur le Nil. On l'a appelée dans la suite *Atsia*. Voici quatre de ses évêques.

1. Chrysaorius, au concile général d'Éphèse.

2. Jacques, jacobite, dans la conférence qui fut tenue en 1086 à Misra, en présence du visir, au sujet du patriarche Cyrille. (*Hist.*

patriarch. d'Alex., page 458.)

3. Michel, jacobite, ordonna Jean, évêque de Misra, avec Mennas de Méliche, et Jean de Khandeke. (*Ibid.*; pag. 492.)

4. Cabriel, jacobite en 1216. (*Ibid.*, pag. 568, 569.)

APHSÈS, chef de la dix-huitième famille sacerdotale, d'entre les vingt-quatre que David choisit pour servir au temple. (1 *Paralip.*, c. 24, v. 14.)

APHTHARDOCITE, *Aphthardocita*, ou plutôt *Aphthartodocité*, *Aphthartodocita*, du grec *ἀφθαρτος*, incorruptible, et *δοξία*, je juge, il me paraît; nom d'hérétiques sortis des Eutychiens vers l'an 535. Ils étaient grands ennemis du concile de Chalcédoine, et croyaient le corps de Jésus-Christ incorruptible et impassible, ne pouvant comprendre qu'il eût pu mourir. (Saint Anders, hérés. 109. Baron. à l'an 535.)

APHUTÆI, Israélites qui revinrent de la captivité, et qui s'établirent dans leur ancien pays. (1. *Paralip.*, c. 11, v. 53.)

APOCALYPSE. Ce terme signifie en général *révélation*, et en particulier l'apocalypse ou la révélation qu'eut saint Jean l'Évangéliste dans l'île de Patmos où il avait été relégué par Domitien. Quoique Caius, prêtre de l'église de Rome qui vivait sur la fin du second siècle, ait attribué l'Apocalypse à Cérinthe, toute l'antiquité l'a reconnue pour être de saint Jean. Il n'en a pas été de même de sa canoni-

cité. Saint Jérôme, Amphilochius, Sulpice Sévère, remarquent que de leurs temps il y avait plusieurs églises de Grèce qui ne la recevaient point. Elle n'est point dans le catalogue dressé par le concile de Laodicée, ni dans celui de saint Cyrille de Jérusalem; mais saint Justin, saint Irénée, saint Cyprien, et les autres Pères des siècles suivans citent l'Apocalypse comme un livre canonique. La plupart des interprètes anciens et modernes croient que saint Jean écrivit son Apocalypse dans l'île de Patmos, entre l'an 94 et 96 de Jésus-Christ. L'on montre encore aujourd'hui dans cette île une grotte ou chapelle que l'on nomme de l'*Apocalypse*, et où l'on croit que saint Jean a eues révélation. Scaliger a cru que l'Apocalypse avait été écrite en hébreu. C'est une prétention contraire au texte même du livre. Dieu y dit plusieurs fois : Je suis l'*alpha* et l'*omega*. Cette façon de parler ne peut avoir lieu dans l'hébreu dont l'alphabet ne contient pas même d'*omega*. Tout le monde convient que l'Apocalypse a été composée en grec. Henri Morus croit qu'il n'y eut jamais d'ouvrage écrit avec plus d'art et de beauté. M. Dupin dit que le style de l'Apocalypse est élevé et prophétique; que toutes les narrations et descriptions de ce livre sont grandes, sublimes et exprimées en termes pathétiques. Dom Calmet assure qu'il y a remarqué des beautés compa-

rables à tout ce qu'il y a de plus pompeux et de plus grand dans les prophéties d'Isaïe, de Daniel, de Jérémie, d'Ézéchiel; qu'il en a admiré l'ordre, l'arrangement, le choix des faits, la lumière répandue à propos sur certains endroits obscurs, une infinité d'allusions magnifiques à ce qu'il y a de plus brillant dans les prophètes, des peintures grandes et propres à inspirer du respect et de la frayeur, la puissance et la majesté de Dieu marquées par des traits vifs et perçans, un récit soutenu, varié, léger, intéressant, animé.

Les commentateurs suivent différentes routes pour expliquer l'Apocalypse. Les uns en expliquent toutes les visions du jugement dernier. Les autres l'entendent de ce qui est arrivé à l'église durant les temps de persécution. D'autres ne lui donnent que des explications morales. Bossuet, M. de La Chétardie, curé de Saint-Sulpice de Paris, et M. Dupin, l'expliquent historiquement des persécutions que l'église a souffertes sous les empereurs païens, avec cette différence que les deux premiers appliquent les prédictions aux faits particuliers; au lieu que M. Dupin ne fait pas cette application détaillée, et se contente de dire que saint Jean prédit en général les persécutions de l'Église, la punition des persécuteurs et la ruine de l'idolâtrie. L'Apocalypse, ce livre mystérieux, contient trois parties en vingt-deux chapitres. La première partie,

renfermée dans les trois premiers chapitres, est une instruction prophétique qui regarde les sept évêques ou les sept églises de l'Asie mineure: savoir, Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée. Les quinze chapitres suivans qui en font la seconde partie, contiennent les persécutions que l'Église a souffertes de la part des juifs, des hérétiques, des Empereurs romains, et le châtiement des persécuteurs de l'Empire romain, de la ville de Rome désignée sous le nom de Babylone, la grande prostituée assise sur sept collines. Les quatre derniers chapitres regardent la fin du monde et le triomphe de Jésus-Christ et de l'Église, sa chaste épouse, sur tous leurs ennemis.

Les imposteurs ont forgé un grand nombre d'Apocalypses, auxquelles ils ont donné les noms respectables des plus saints personnages; savoir, une Apocalypse d'Adam par les Gnostiques; une d'Abraham par les Séthiens; une de Moïse; une d'Élie; une de saint Pierre; une de saint Paul; une de saint Jean, différente de la précédente, une de saint Thomas, et une de saint Étienne, condamnées par le pape Gélase. Il y en avait aussi une de Cérinthe, composée par cethériarque de fausses révélations qui promettaient un règne terrestre accompagné de plaisirs sensuels que les Saints devaient goûter pendant mille ans à Jérusalem. Voyez les ouvrages de

Bossuet, de MM. de La Chétardie, Dupin, et la dissertation de D. Calmet sur l'Apocalypse.

APOCALYPSE (chevaliers de l'). C'est ainsi que se nommèrent les membres d'une société de fanatiques qui fut découverte à Rome en 1694. Augustin Gabrino, natif de Brescia, leur chef, se fit appeler le prince du nombre septenaire et le monarque de la sainte Trinité. Ces fanatiques disaient que leur dessein était de défendre l'église catholique contre l'Antéchrist qui serait adoré dans peu. Les armes de cette société étaient un sabre et un bâton de commandement placés en sautoir, une étoile rayonnante et les trois noms des Anges *Gabriel*, *Michaël* et *Raphaël*. Plusieurs des chevaliers portaient ces armes sur leurs habits et sur leurs manteaux. Leur nombre s'est accru jusqu'à quatre-vingts. La plupart étaient des artisans qui ne travaillaient jamais que l'épée au côté. Ils avaient des sentimens fort dangereux, et ils disaient entre autres qu'une femme, pourvu qu'elle ne refusât rien à son mari, pouvait bien se livrer à d'autres; et qu'en échange un mari, surtout s'il était de leur Ordre, avait la liberté de renvoyer sa femme lorsqu'il en serait dégoûté. Ils étaient avec cela fort charitables envers les pauvres et tous ceux qui étaient dans quelque nécessité. En 1694, le jour des Rameaux, Augustin Gabrino étant dans l'église pendant qu'on chantait l'antienne,

qui est ce Roi de gloire? courut à ces mots, l'épée nue à la main au milieu des ecclésiastiques, et cria à haute voix : *C'est moi qui suis ce Roi de gloire*. Là dessus, on le conduisit au lieu où l'on enferme les fous. Peu après, un autre de ces fanatiques qui était bûcheron, découvrit tout ce qu'il savait de la conduite et de la doctrine de cette secte; sur quoi on en emprisonna encore une trentaine, et le reste se dissipa. (*Mercuré historique cité par Moreri.*)

APOCARITES. Ce nom signifie suréminent en bonté. La secte des Apocarites paraît avoir été une branche du Manichéisme. Elle parut en 279. Elle enseignait que l'âme humaine était une portion de la divinité. (Stockman, *lexic.*)

APOCRISIAIRE ou APOCRISIAIRE, *Apocrysiarius*, envoyé, agent, chancelier, secrétaire du prince. Cette qualité a été principalement attribuée au député du pape qui résidait de sa part à Constantinople pour y recevoir les ordres du pape et la réponse de l'Empereur. Les Apocrisiaires faisaient la fonction des nonces ordinaires auprès des princes catholiques. Ils étaient ordinairement diacres, et ils n'avaient rang qu'après les évêques. Quelquefois cependant ils avaient rang de légat, et ils précédaient même les patriarches. La coutume d'envoyer des Apocrisiaires à C. P. finit à l'hérésie des Iconoclastes que les Empereurs soutenaient. Il paraît par

la *Novelle* 6 de Justinien, c. 11, que tous les clercs envoyés à la cour des Empereurs par les patriarches, et qui y résidaient pour avoir soin des affaires de leurs églises, s'appelaient *Apocrisiaires*. On trouve encore que du temps de Charlemagne, on appelait *Apocrisiaire* le grand-aumônier de France ou le chapelain, le garde du palais qui en gouvernait le clergé et qui prenait connaissance de toutes les affaires ecclésiastiques. C'était aussi le confesseur de tous les officiers de la maison du Roi. On lui donnait le nom d'*Apocrisiaire*, parce qu'on le consultait sur tous les cas importants, et qu'on se réglait souvent sur sa réponse. Le mot d'*apocrisiaire* vient en effet du grec *ἀποκρισις* qui signifie *réponse*. Il est appelé *responsalis* en latin par Hincmarc, ep. 3, c. 13. L'*apocrisiaire* était aussi dans les monastères à peu près ce qu'y sont les sacristains aujourd'hui. (Hincmarc, *L. de ordine palatii*, c. 15, 14. Ducange. Boullenger, *Diction. univ.*)

APOCRYPHES, terme grec qui signifie proprement *caché*. On appelle livres apocryphes, 1^o ceux dont l'auteur est inconnu, ou parce qu'il n'a pas mis son nom, ou parce qu'il en a mis un faux; 2^o ceux qui ne sont pas dans le canon sacré des Écritures, et qu'on ne lisait pas publiquement dans l'assemblée des fidèles, quoiqu'on les pût lire en particulier; 3^o ceux qui ne passent pas pour authen-

tiques et d'une autorité divine, quoiqu'ils passent pour être composés par un auteur sacré et par un apôtre; par exemple, l'Épître de saint Barnabé; 4^o les livres dangereux composés par d'anciens hérétiques pour autoriser leurs sentimens.

Ainsi, il y a divers degrés entre les livres apocryphes. Les uns sont absolument faux, mauvais, hérétiques, superstitieux, comme les faux Évangiles de saint Thomas, l'Évangile des Valentinieniens, etc.; d'autres sont simplement apocryphes ou non authentiques, ne contenant rien de contraire à la foi et aux bonnes mœurs, et peuvent être lus en particulier, avec édification, comme le quatrième livre d'Esdras, le troisième et le quatrième des *Macchabées*. D'autres enfin, après avoir été contestés, sont entrés dans le canon par le consentement des églises, comme Judith, Tobie, etc. Voyez sur ce sujet les deux tomes de Fabricius, intitulés: *Codex pseu-dopigraphus Veteris-Testamenti. Codex apocryphus Novi-Testamenti*.

APODÈME (saint), l'un des dix-huit martyrs de Sarragosse, et compagnon de saint Luperque. (Voyez LUPERQUE.)

APODIPNE, *Apodipnum*, terme de liturgie qui vient du grec *ἀπό*, et de *δύπνον*, *souper*, et qui signifie ce qu'on appelle *Complies* dans l'église latine. Les Grecs appellent donc *Apodipne* cette partie de l'office, parce qu'elle se dit après le

repas du soir. Ils ont deux *Apo-dipnes*, un grand qu'on ne dit qu'en Carême, et un plus court qu'on dit le reste de l'année. (*Voyez L'EUCOLOGE.*)

APOLDA WEILANI (Thierry d'), ainsi nommé du lieu de sa naissance entre Weimar et Jéna dans la Saxe, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, eut commission vers 1288 du père Munnos, général de son Ordre, de travailler à la vie de saint Dominique. Thierry était âgé alors d'environ soixante ans, et travailla à cette vie près de huit ans avec toute l'exactitude possible. Surius qui l'a publiée au 5 d'août, l'a gâtée comme bien d'autres qui passaient par ses mains, et il n'a donné que quelques fragmens des septième et huitième livres qu'on conserve presque entiers à Toulouse. Quoique le style de Thierry soit dur et barbare, son ouvrage ne laisserait pas d'être bien reçu du public. (*Échard, scrip. Ord. Præd.*, tom. 1, pag. 453.)

APOLLINAIRE (saint Claude), évêque d'Hiéraple en Phrygie, gouvernait cette église du temps de l'empereur Marc-Aurèle, l'an 172. Il se rendit célèbre par sa science et par ses vertus qui le firent considérer comme l'ornement sacré des prélats, et l'un des plus fermes appuis de l'Église. Ce fut aussi un apologiste zélé de la religion qui composa plusieurs ouvrages excellens pour sa défense, tant contre les païens que contre les hérétiques. Les principaux sont : 1° Une apo-

logie que saint Jérôme appelle un *ouvrage insigne*, et que Claude Apollinaire adressa à Marc-Aurèle. 2° Cinq livres contre les païens. 3° Deux sur la vérité. 4° Deux contre les juifs. 5° Un sur la piété. On cite aussi sous son nom un Discours sur la Pâque dont il nous reste deux passages qui font voir que l'auteur était persuadé que Jésus-Christ était mort le quatorzième jour de la lune. Mais on n'a point de bonnes preuves qu'Apollinaire soit auteur de ce Traité, ni que les passages qu'on en allègue soient de lui. Personne n'en a parlé avant la *Chronique Paschale*, ouvrage qui n'a été composé que dans le sixième ou septième siècle, et qui n'est pas d'une grande autorité. On dit aussi qu'Apollinaire écrivit contre les Encratites, et qu'il fit voir par ses écrits de quelle secte de philosophes chaque hérésie avait tiré ses erreurs. Mais Théodoret et saint Jérôme, de qui nous apprenons ces particularités, ne marquent point si Apollinaire avait traité ces matières dans des ouvrages particuliers. Les derniers de ses écrits furent ceux qu'il composa contre les Montanistes, dans le temps qu'ils ne faisaient que de naître. Eusèbe semble donner le titre de livres aux écrits que notre Saint publia contre cette hérésie naissante; il y a néanmoins apparence qu'il ne la combattit que par des lettres, puisqu'on ne voit que ces lettres citées par ceux qui se sont servis des écrits

d'Apollinaire pour combattre les Montanistes. M. Baluze attribue à ce Saint les trois livres contre les Montanistes cités dans Eusèbe, sans nom d'auteur. Mais ce critique n'a pas pris garde que l'anonyme d'Eusèbe n'a écrit qu'après la mort de Montan et de Maximille, arrivée en 212, au lieu qu'Apollinaire combattait ces fanatiques dès l'an 171, auquel ils commencèrent à semer leurs erreurs. Théodoret dit de Claude Apollinaire qu'il joignit à la connaissance des belles-lettres celle des divines écritures; et Photius qui avait lu ses écrits, les estime pour le style, aussi bien que pour les choses. (Théodoret, lib. 1, *hæret. fabul.*, cap. 21; et lib. 3, cap. 2. Eusèbe, *Hist.*, lib. 3, cap. 23; lib. 4, cap. 26 et 27; lib. 5, cap. 16. Hiéron, *in catal.*, cap. 26 et 27. Photius, *cod.* 14. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 2, pag. 83 et suiv.)

APOLLINAIRE (saint), premier évêque de Ravenne, au premier ou au second siècle, eut beaucoup à travailler et à souffrir pour planter et faire croître la foi. Il combattit souvent jusqu'au sang pour la vérité. Les actes que nous avons de son martyre disent qu'il mourut au bout de sept jours des coups que lui donnèrent les païens. Mais saint Pierre Chrysologue assure que les persécuteurs ne furent point cause de sa mort. L'Eglise ne laisse pas de l'honorer comme martyr, ainsi qu'elle en use à l'égard de

saint Félix de Nole et de plusieurs autres saints confesseurs qui ont survécu aux tourmens. On fait sa fête le 23 de juillet (Baillet, 23 juillet.)

APOLLINAIRE (saint), martyr de Reims, compagnon de saint Timothée, souffrit dans cette ville, au troisième ou au quatrième siècle, le 23 d'août qui est le jour auquel sa fête est marquée dans les anciens Martyrologes. (Baillet, 23 août.)

APOLLINAIRE (saint), évêque de Valence sur le Rhône, était fils de saint Isique, sénateur, puis évêque de Vienne, et de la bienheureuse Audence, et frère aîné de saint Avit, aussi évêque de Vienne. Ayant été fait évêque de Valence vers l'an 480, il fit la guerre à l'hérésie et au vice jusqu'à ce qu'il fût envoyé en exil par Sigismond, roi de Bourgogne, pour avoir assisté au concile de Lyon où Étienne, trésorier de l'épargne de ce prince, fut excommunié à cause d'un inceste scandaleux avec la sœur de sa femme. S. Apollinaire revint à Valence après avoir beaucoup souffert dans son exil, et Dieu glorifia son retour par quelques miracles, au nombre desquels on met une guérison du roi Sigismond même. Quelque temps après, il se trouva au concile d'Epaone, dont il fit observer les sages réglemens avec une grande exactitude dans son diocèse. Il y a apparence qu'il mourut vers l'an 525. On l'honore le 5 d'octobre dans le diocèse de

Valence où le vulgaire l'appelle *saint Aiplomay*. (Baillet, 5 octobre.)

APOLLINAIRE DE SIGMARINGUA, capucin, auteur d'une vie de saint François en vers latins. *Voyez* FIDEL (saint.)

* APOLLINAIRE, lecteur et puis évêque de Laodicée en Syrie, était fils d'un autre Apollinaire originaire d'Alexandrie qui vint s'établir à Laodicée où il eut ce fils qu'il prit soin d'élever dans les belles-lettres. Le jeune Apollinaire fit de tels progrès dans l'étude, qu'il acquit une érudition profonde, et composa un grand nombre d'ouvrages fort estimés sur différentes matières. En 362, Julien l'Apostat ayant défendu aux chrétiens d'enseigner les lettres humaines, et leur ayant interdit la lecture d'Homère et des autres auteurs profanes, pour suppléer à ce défaut, Apollinaire mit en vers grecs les livres historiques de l'ancien Testament jusqu'au règne de Saül, et les divisa en vingt-quatre livres à l'imitation d'Homère. Mais ce bel esprit, abusant de ses lumières, tomba dans l'hérésie à force de raisonner, et par la passion de la dispute. Il disait qu'en Jésus-Christ il y avait deux fils, l'un fils de Dieu et l'autre de la Vierge; que l'âme de Jésus-Christ n'avait point d'autre entendement que le Verbe; que sa chair était co-essentielle et coéternelle à sa divinité; qu'il l'avait apportée du ciel, et qu'elle n'avait fait que passer dans le sein de Marie

comme par un canal; qu'il n'avait plus de corps, et que sa divinité avait souffert sur la croix.

Les disciples d'Apollinaire, qu'on nomma *Apollinaristes*, ajoutèrent plusieurs erreurs à celles de leur maître. Ils croyaient avec les Sabelliens qu'il n'y avait qu'une personne en Dieu; avec les Manichéens, que le mal venait du mauvais principe, auteur des choses visibles; avec Tertulien, que les âmes sont produites par les âmes comme les corps sont produits par les corps. Ces hérétiques furent condamnés dans plusieurs conciles, dans celui d'Alexandrie de l'an 362, sous saint Athanase; dans celui de Rome de l'an 373, sous le pape Damase; dans celui d'Antioche de l'an 378. Apollinaire mourut sous l'empire de Théodose, vers l'an 380. Ses disciples ont fait courir plusieurs de ses ouvrages sous le nom d'évêques catholiques; ce qui en a trompé plusieurs. (Saint Grégoire de Nazianze, harangue quarante-huitième adressée à Nectaire, Sozomène, Socrate, Rufin, Baronius, Hermant, etc.)

APOLLINARISTES, disciples d'Apollinaire. (*Voyez* APOLLINAIRE.)

APOLLINE ou APOLLONIE (sainte), vierge et martyre d'Alexandrie, se jeta elle-même dans le feu que les bourreaux lui avaient préparé, par un mouvement particulier de l'Esprit-Saint, l'an 249. On célèbre sa mémoire le 9 février. Elle eut pour compagnons de son mar-

tyre saint Mètre, sainte Quinte et S. Sérapion. (Baillet, t. 1, 9 fév.)

APOLLO ou APOLLON, fausse divinité des païens, à laquelle ils attribuaient les oracles et l'art de divination. (Voyez PITHON.)

APOLLO ou APOLLON, juif de la ville d'Alexandrie, homme éloquent et puissant dans les Écritures, zélé disciple de Jésus-Christ. (Act., c. 18, v. 24.) Il vint à Éphèse pendant que saint Paul était à Jérusalem, et prêcha dans la synagogue que Jésus était le Christ. Aquila et Priscille l'ayant ouï le retirèrent chez eux, l'instruisirent plus amplement de la voie de Dieu; car, quoique zélé disciple de Jésus-Christ, il n'était que cathécumène et ne connaissait que le baptême de saint Jean. Il passa à Corinthe, y fit beaucoup de fruit et de disciples, dont l'attachement pour leur maître manqua de causer un schisme; les uns disant: pour moi, je suis à Paul; les autres, et moi à Apollon; et moi à Céphas.

Saint Jérôme fait Apollon évêque de Corinthe. (Hiéron. *ad Titum*, c. 3.) Les Grecs, dans leur Ménologue, le font évêque de Duras, et dans leurs Menées ils le font le second évêque de Colophon en Asie. Ils célèbrent sa fête le 8 décembre. (Baillet, 8 décembre.)

APOLLON. On trouve deux villes de ce nom dans les deux Thébaïdes, et Ptolémée en fait mention. Il met la petite dans la préfecture cophte, sur la partie orientale du Nil. On l'appelle au-

jourd'hui la petite *Cossie*. Ce n'est plus qu'un bourg. Peut-être serait-ce *Cusa* dont on parle si souvent dans l'histoire des patriarches d'Alexandrie. C'était un siège épiscopal de la première Thébaïde. Le premier évêque que nous connaissons est Pabisque qui assista au concile d'Éphèse. Le second, Mercure, jacobite qui se trouva à l'assemblée de 1086, au sujet de Cyrille II, patriarche des Cophtes, en présence du visir.

APOLLONE (saint), sénateur romain et martyr du temps de l'empereur Commode, fut accusé d'être chrétien par un de ses esclaves devant Perennis, préfet du prétoire. Ayant été obligé de rendre raison de sa religion devant le sénat, il composa une belle harangue pour la défense de la foi, qui ne l'empêcha pas d'être condamné à avoir la tête coupée par ordre du sénat. On montre de ses reliques en divers endroits de l'Europe où l'on célèbre sa mémoire le 18 d'avril. (Saint Jérôme, *Hommes illust.*, Eusèbe. Valois, sur Eusèbe. Ruinart. Tillemont, *Mém. eccl.*, tom. 3. Baillet, 18 avril. Voy. APOLLONIUS, pag. 406.)

APOLLONE (saint), solitaire, diacre en Thébaïde, fut mené prisonnier à Antinoé en Égypte vers l'an 311. Le juge devant qui il comparut, le condamna à être brûlé avec Philémon qu'il avait converti. Le feu s'étant éteint miraculeusement, saint Apollone fut conduit au préfet d'Égypte qui le fit jeter dans la

mer avec Philémon et le juge d'Antinoé qui s'était converti à la vue du miracle du feu éteint. Les Grecs honorent ces Saints le 14 décembre, et les Latins le 8 mars. (Baillet, 8 mars.)

APOLLONIA (hébr., *perdition*, *destruction*) Apollonie, ville de Macédoine, par où saint Paul passa pour venir à Thessalonique. (Act., c. 17, v. 1.)

APOLLONIAS, ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la province de Lydie, sous la métropole de Sardes. Elle est à moitié chemin de Pergame à Sardes, dit Strabon, sur le fleuve Rhindace qui lui a donné son nom, suivant une médaille de Marc-Aurèle. Nous connaissons quatre de ses évêques dont voici les noms.

1. Marc, cousin de Barnabé, selon les Menées des Grecs.

2. Cyriaque, souscrit à la lettre des évêques de Lydie à l'empereur Léon.

3 et 4. Jonas et Léon qui vivaient au quatorzième siècle. (Voyez *Province de la seconde Bithynie*.)

APOLLONIE, ville de Palestine située assez près de la mer, entre Joppé et Césarée, à peu près à distance égale.

APOLLONIE, ville épiscopale du diocèse de l'Illyrie orientale, dans la province de l'île de Crète, sous la métropole de Gortina. Pline et Ptolémée en font mention, mais elle n'est point dans les notices ecclésiastiques. Nous n'en connaissons qu'un évêque,

Eusèbe qui assista au concile de Chalcédoine.

APOLLONIE, ville de l'Asie mineure dans la Mysie. Elle est située sur le fleuve Rhindace. Ses évêques, qui étaient de la province de Bithynie, sont :

1. Marc, martyr, dont les Grecs font la fête le 25 juin.

2. Gorgon, dans le catalogue des évêques qui assistèrent au concile de Nicée.

3. Eugène, s'opposa à ce que le concile d'Éphèse se tint avant l'arrivée des Orientaux.

4. Paul, se trouva au concile de saint Flavien de C. P. où Eutychès fut déclaré hérétique.

5. Cyriaque, se trouva au concile de Gennade de C. P. contre les Simoniaques.

6. Anastase, se trouva au sixième concile général.

7. Siméon, souscrivit aux canons in *Trullo*.

8. Théophilacte, se trouva au septième concile général avec les évêques de sa province.

9. Nicétas, dont on fait la fête le 20 mars.

10. Michel, se trouva au faux concile de Photius.

11. N...., à qui Andronic, après avoir ravagé une partie de la Bithynie, creva un œil.

APOLLONIE, ville épiscopale du diocèse de l'Illyrie orientale, dans la province de l'ancien Épire, sous Durazzo, est placée par Ptolémée dans la vieille Macédoine, au pays des Taulantins. Pline en fait une colonie éloignée de la mer de sept milles. Strabon, avant Pline, avait placé Apollonie

sur les fleuves Apus et Aous qu'il disait avoir été bâtie par les Corinthiens et les Corcyréens, à huit stades du fleuve et à soixante de la mer. Du temps du concile d'Éphèse, il n'y avait qu'un seul évêque pour Apollonie et Bullis. Les notices ecclésiastiques ne font cependant aucune mention de l'une et de l'autre. Hiéroclès met Bullis dans l'Épire, Ptolémée dans la Macédoine qui s'étendait jusqu'à la mer Adriatique dans la Pélagonie et le pays des Elmyotes. Charles de Saint-Paul a prétendu, sans fondement, que Bullis et Amance n'étaient qu'une même ville, puisque Pline et Ptolémée les distinguent expressément, et même César, l. 3 de *Bell. civil.*, c. 40; et Cicéron, *Philipp.*, 11, c. 11. Nous avons trois évêques de ce siège.

1. Félix, au concile d'Éphèse.
2. Eusèbe, à celui de Chalcédoine.

3. Philocharis, qui souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

APOLLONIUS, officier d'Antiochus Épiphanes. Il est nommé dans le grec *Misarchés* qui peut signifier gouverneur de la Mysie, ou chef des scélérats et des méchans. Antiochus Épiphanes l'ayant envoyé à Jérusalem à la tête de vingt-deux mille hommes pour en tirer de l'argent, il pilla la ville, la brûla, tua un grand nombre d'habitans, en fit dix mille autres captifs pour les vendre au profit du Roi. Deux ans après, il fut tué par

Judas Macchabée qui prit son épée pour s'en servir dans les combats. (1. *Macch.*, c. 3, v. 11 et 12.)

APOLLONIUS DAUS, gouverneur de la Célé-Syrie et général des armées de Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, ayant quitté le parti d'Alexandre Ballès pour celui de Démétrius Nicator, vint se camper avec une puissante armée à Jamnia, d'où il écrivit à Jonathas Macchabée, prince des juifs, pour le provoquer au combat. Jonathas le combattit donc, le défit et lui tua huit mille hommes de son armée. (1. *Macch.*, c. 10, v. 69 et seq. Joseph., *Antiq.*, l. 13, c. 8.)

APOLLONIUS, de Tyane, bourg de Cappadoce, célèbre imposteur né trois ou quatre ans avant Jésus-Christ, faisait profession de la philosophie de Pythagore. Il avait beaucoup d'esprit, une mémoire prodigieuse, une physionomie avantageuse, parlait bien et savait beaucoup. D'ailleurs, il menait une vie austère et parfaitement conforme aux principes de la philosophie de Pythagore, dont il faisait profession. Par cet extérieur imposant, il s'acquit un grand crédit sur l'esprit des peuples qui le consultaient comme un oracle, et qui quittaient tout pour le suivre dès qu'il paraissait quelque part; car il parcourait les villes pour instruire les hommes et les exhorter à sacrifier tout à l'étude de la philosophie. Le démon qui mettait en œuvre cet imposteur pour l'op-

poser à Jésus-Christ, lui donna le pouvoir de faire des choses extraordinaires ; et sa vie , composée par Philostrate sur la foi de Damis , est remplie d'aventures merveilleuses , mais qu'on ne peut attribuer qu'à l'adresse , à la supercherie ou au pouvoir du démon , telle , par exemple , que la prédiction de la mort de Domitien. On dit qu'Apollonius étant à Éphèse et haranguant le peuple , s'arrêta tout court , en s'écriant avec un air de surprise : *frappe le tyran ! frappe le tyran !* ajoutant qu'on avait tué Domitien qui était à Rome ; ce qui se trouva véritable par la nouvelle qui vint peu après de la mort de cet Empereur. Mais si le fait est vrai , on doit dire que le démon fit connaître à Apollonius la mort de Domitien au moment qu'elle arriva. Ce philosophe , après avoir long-temps abusé le monde , mourut dans un âge fort avancé vers la fin du premier siècle , sans que personne fût témoin de sa mort , pas même un certain Damis , le plus cher de ses disciples et le compagnon de ses impostures. Ce Damis écrivit sa vie , et après lui Philostrate. Il avait composé quelques ouvrages qui ne subsistent plus , quatre livres sur l'Astrologie judiciaire , un Traité sur les sacrifices , un Recueil d'oracles et de lettres , etc. Les jugemens qu'on a portés d'Apollonius , de son vivant et après sa mort , ont été fort différens. Un philosophe de Corinthe , nommé Bassus , le dé-

cria comme un imposteur , et Euphrate , célèbre en son temps , eut de grands démêles avec lui. Lucien compare Apollonius au fameux imposteur Alexandre Abonotichite. Damis , Philostrate , Eunape et Vopiscus en ont dit des merveilles. Hiérocle , gouverneur d'Alexandrie , fit un livre pour le comparer à Jésus-Christ. Eusèbe de Césarée le réfuta , et fit voir qu'Apollonius , loin de pouvoir être comparé à Jésus-Christ , ne pouvait passer que pour un magicien ou un imposteur. Joseph Scaliger dit que Philostrate n'a observé , ni le vrai , ni la vraisemblance ; qu'il passe toutes les bornes de la modestie dans la narration des prodiges d'Apollonius qui fut un franc imposteur et semblable aux vendeurs d'orviétan. Vossius et Casaubon ne traitent pas Philostrate plus favorablement. Caronius traite Apollonius de magicien et d'enchanteur , et reconnaît qu'il a fait des prodiges par le secours des démons. M. Dupin qui a composé un livre intitulé , *l'histoire d'Apollonius de Tyane convaincue de faussetés et d'impostures* , imprimée à Paris chez Pierre Giffard , 1705 , in - 12 , prouve , 1° que l'histoire d'Apollonius est destituée de témoins dignes de foi ; 2° que Philostrate n'a point écrit une vraie histoire , mais un roman ; 3° que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères de fausseté , et qu'il n'y en a pas un qu'on ne puisse attribuer au hasard , à l'adresse ou

à la supercherie; 4° que la doctrine de ce philosophe est contraire en beaucoup de choses à la droite raison, et à la sagesse que l'on peut acquérir par les seules forces de la nature.

APOLLONIUS, sénateur romain, vivait sur la fin du deuxième siècle. Il avait étudié la philosophie de Platon, et plusieurs platoniciens soutenaient alors par leurs écrits la doctrine de l'Évangile de Jésus-Christ. Apollonius qui avait été instruit dans cette doctrine, fut accusé par un de ses esclaves d'être chrétien. Il fut obligé de venir répondre devant le sénat; ce qu'il fit avec courage dans un discours où il prit hautement la défense de la religion chrétienne. C'en fut assez pour lui obtenir la couronne du martyr: il eut la tête coupée avant l'an 186 sous l'empire de Commode. Nicéphore a confondu cet Apollonius avec l'autre dont nous parlerons ci-après, qui a écrit contre les montanistes. Mais saint Jérôme et Eusèbe ne sont pas de ce sentiment. (Eusèbe, *in Chron.*; et l. 5, *Hist.*, c. 2. Saint Hiéronym., *de script. Ecclesiast.*, c. 42. Nicéphore, l. 4, c. 25 et 26. Baronius, *in Annal. et Martyr.*, ad diem 18 aprilis.)

Saint Jérôme prétend qu'Apollonius lut au sénat une excellente apologie qu'il avait composée pour la défense de la religion chrétienne, et en conséquence il le met au nombre des auteurs ecclésiastiques. Mais ce saint docteur a mal expliqué

l'endroit où Eusèbe parle d'Apollonius. Cet historien dit seulement que ce sénateur prit de vive voix la défense de la religion chrétienne en présence du sénat. C'est ainsi que les meilleurs critiques ont entendu l'endroit d'Eusèbe. On peut voir en particulier le savant cardinal Noris dans sa *Dissertatio hypatica, seu de consulibus Cæsareis*, in-4°, p. 117.

APOLLONIUS, que saint Jérôme nomme un personnage très-savant, vivait sur la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième sous l'empire de Commode et de Sévère. Il écrivit en grec contre l'hérésarque Montanus, contre Priscille et Maximille, ses prophétesses, et contre leurs disciples. Il leur reprochait leur avarice et tournait en ridicule leur doctrine et leurs prophéties: « S'ils se » tiennent assurés de leur innocence, disait-il, qu'ils paraissent pour se justifier des erreurs dont on les accuse; ou » s'ils en sont convaincus, » qu'ils aient honte de retomber » dans les mêmes fautes; car » quand ils nieront que leurs » prophètes ont reçu des présens » et qu'on prouvera qu'eux-mêmes en ont reçu, ils seront » forcés d'avouer qu'ils ne sont » point des prophètes. On juge » de l'arbre par le fruit, et on » doit aussi juger du prophète » par ses actions; dites-moi » donc, un prophète teint-il ses » cheveux pour leur faire changer de couleur? Un prophète

» noircit-il ses sourcils ? Un prophète aime-t-il à être magnifiquement vêtu ? Un prophète joue-t-il aux dez ? Un prophète donne-t-il de l'argent à usure ? Qu'ils déclarent si toutes ces choses sont légitimes ou non , et je leur montrerai ensuite qu'elles ont été pratiquées par mi eux . »

Apollonius composa cet ouvrage que saint Jérôme nomme un long et excellent livre , *insigne et longum volumen* , vers l'an 213. Il y marquait que c'était quarante ans depuis que le montanisme avait été découvert ; ce qui était arrivé en 173. Tertullien , qui donna dans les rêveries de cette secte des Montanistes , vit avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius qui la tournait en ridicule. Pour parer ce coup , il écrivit sept Traités contre l'Eglise , dans le dernier desquels il tâcha d'éluder la force des argumens d'Apollonius qu'il traitait d'emporté et de calomniateur. Nous n'avons plus le Traité entier d'Apollonius , mais seulement un fragment de cet ouvrage rapporté par Eusèbe. (Eusèbe , *Hist.* , l. 5 , c. 18. S. Hiéronym , *de script. Eccl.* , c. 40.)

APOLLONIUS , prêtre de Novare , a composé un poème sur le siège de Jérusalem et sa prise par Vespasien et Tite. Plusieurs le mettent dans le septième siècle. D'autres veulent qu'il soit du quinzième. Scaliger l'appelle un poète froid , et dit qu'il n'est pas heureux en élégie. (Dupin , septième siècle.)

APOLLONOS HIÉRON , ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la province de Lydie , sous la métropole de Sardes , dont l'évêque Lucius assista et souscrivit au concile de Chalcédoine , et en 438 à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

APOLLOPHANES , fut tué avec ses frères Chœreas et Timothée dans la forteresse de Gazara , par vingt soldats de Judas Macchabée. (2. *Macch.* , c. 10 , v. 37.)

APOLLOS ou APOLLONE (saint) , abbé et confesseur de Jésus-Christ , se retira à l'âge de quinze ans dans la Thébaïde. Toute sa nourriture consistait dans des herbes crues , telles que les produit la terre sans être cultivée. Après quarante ans de solitude , il s'appliqua à la conversion des infidèles. Il fit plusieurs miracles , fut arrêté prisonnier pour la foi , convertit plusieurs païens et plusieurs scélérats , et mourut vers l'an 395. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 25 janvier. (Pallade , *Hist. Laus.* , ch. 52. Baillet , 25 janvier.)

APOLLYON , terme grec qui signifie l'exterminateur , et qui répond à l'hébreu *abadon* qui signifie la même chose. Saint Jean , au chapitre neuvième de son *Apocalypse* , parle d'un Ange de l'abîme nommé en hébreu *abadon* , en grec *apollion* , et en latin *exterminans*.

APOLYTIQUE , *Apolyticum* , du grec ἀπό , et de λύω , *solvo* ; c'est , dans l'Eglise grecque , ce qui termine l'office divin , ou les

parties considérables de l'office divin. L'apolytique consiste en certains versets qui changent selon les temps. (Goar, *Euclolog.*)

APONIUS, dont on ne connaît que le nom et l'ouvrage, vivait, selon le père Labbe, vers l'an 680, en quoi il corrige Bellarmine qui le ramène au neuvième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que Bède fait mention de lui dans un ouvrage qu'il a fait semblable au sien. Il nous a laissé six livres de Commentaires sur le Cantique des Cantiques, imprimés à Fribourg en 1538, et insérés dans la Bibliothèque des Pères, tom. 14, pag. 98. (Bède, *Com. in Cant. Cant.*, l. 4. Bellarmine, *de Script. eccl.* Le Mire, *in Auct. Cave.* Dupin, septième siècle.)

APORIOR. Ce verbe qui se trouve en plusieurs endroits de la Vulgate signifie, être dans le doute, dans l'incertitude, dans la perplexité. (*Eccl.*, c. 18, v. 6; 2. *Cor.*, c. 4, v. 7.)

APOSTASIE, apostat. Ceterme se prend différemment dans l'Écriture et dans les auteurs ecclésiastiques. Dans l'Écriture, le nom d'apostat signifie seulement un homme de néant, d'iniquité, un méchant. Par exemple, dans Job, *Dieu dit au Roi : vous êtes un apostat.* L'hébreu porte : *qui dit au Roi, belial*, vous êtes un homme de néant, ou un méchant. (*Job.*, c. 34, v. 18.) Dans les Auteurs Ecclésiastiques apostat signifie un homme qui a quitté la vraie religion en tout ou en partie, pour en embrasser une

fausse, ou une profession sainte à laquelle il était lié par des vœux solennels. Ainsi, apostasier, c'est, ou abandonner totalement le christianisme, ou embrasser le judaïsme, par exemple, le paganisme, etc.; ou abandonner la foi de l'Église pour embrasser le calvinisme, par exemple, dans lequel on professe plusieurs points conformes à la foi catholique; ou abandonner un Ordre religieux dans lequel on fait profession, quand même on resterait dans l'état ecclésiastique, ou qu'on passerait dans un autre Ordre, si l'on n'a une dispense. Pour être apostat en matière de foi, il n'est donc pas nécessaire de renoncer à tous les articles de foi, il suffit de renoncer à un seul; et la différence qu'il y a entre un homme qui renonce à quelque article de foi qu'il croirait d'abord, et un autre qui est né dans l'hérésie, c'est que le premier est apostat et hérétique tout ensemble, et que le second n'est qu'hérétique.

APOSTOLAT, dignité ou ministère d'apôtre. Anciennement l'épiscopat en général était appelé apostolat. On appelait aussi apostolat, chez les juifs, la commission des Apôtres de la synagogue, c'est-à-dire, des hommes commis par le patriarche pour faire dans les provinces une levée d'argent nommée *apostole*, et pour y régler la discipline.

APOSTOLIN, *Apostolinus*, nom de religieux qui s'appelaient aussi Apôtres, *Apostoli*. Le père Papebroch place l'origine des

Apostolins à Milan en Italie , dans le quatorzième siècle ; mais il y a plus d'apparence qu'ils prirent naissance à Gênes où ils avaient un couvent appelé de *Saint-Roch* , qui était le chef de tous les autres de leurs Ordres. (*Act. Sanct. jun.* , t. 1 , p. 556.) Il est donc plus vraisemblable que dans le quinzième siècle il y eut plusieurs ermites qui s'unirent ensemble dans l'État de Gênes , et qui , à cause de la vie apostolique qu'ils menaient , et parce qu'ils avaient pris S. Barnabé pour patron et protecteur , furent appelés dans la suite les Pères de saint Barnabé ou les Apostolins. C'était d'abord de simples laïques qui ne faisaient point de vœux. Ce fut Alexandre vi qui leur ordonna de faire des vœux solennels sous la règle de saint Augustin , par une bulle datée du 13 janvier 1496. (*Apud Boland. act. Sanct.* , tome 1 , junii.) Les Apostolins avaient pour habillement une robe et un scapulaire , et par-dessus un grand camail de drap gris , auquel était attaché un petit capuce. Ils firent union avec les religieux de saint Ambroise *ad nemus*. Ils se désunirent ensuite. Sixte v les réunit , et Innocent x supprima ces deux Ordres l'an 1650. (*Schoonebeerck, Histoire des Ordres relig.* Boland , tome 1 , jun. ad diem 5. Héliot , *Histoire des Ordres monastiques* , tome 4 , page 55.)

APOSTOLIQUES. Au commencement du christianisme on nomma *Apostoliques* les églises fondées par les apôtres ; savoir ,

Rome , Alexandrie , Antioche , Jérusalem , et les évêques de ces églises. Dans la suite , les autres églises prirent aussi le titre d'*Apostoliques* , seulement à cause de la conformité de leur doctrine avec celle des églises qui étaient apostoliques par leur fondation , et parce que les évêques se disaient ce qu'ils sont , les successeurs des apôtres. En France , on donna le titre d'*Apostoliques* généralement à tous les évêques jusqu'au septième siècle , quoique non absolument , mais conjointement avec d'autres termes qui le déterminaient plutôt à la personne qu'à la dignité , comme *viris Apostolicis* , par exemple , *ille Rex viro Apostolico illi Episcopo* , etc. On trouve ces titres dans les formules de Marculphe , dans Grégoire de Tours , etc. Depuis le septième siècle , le titre d'apostolique est réservé à l'évêque de Rome , suivant la décision du concile de Reims en l'an 1049. Ainsi , on dit le siège apostolique , le nonce apostolique , un bref apostolique , etc.

APOSTOLIQUES , hérétiques.

Il y en a eu de deux sortes. Les premiers , sortis des Encratites et des Cathares , parurent vers l'an 260. Ils faisaient profession de ne se point marier , de s'abstenir de vin , de viande , de renoncer aux richesses , et d'imiter en cela les apôtres , d'où vient qu'ils s'appelaient *Apostoliques* par un esprit d'orgueil. Ils tenaient aussi qu'on ne pouvait se sauver en usant des choses dont ils s'abstenaient. D'autres apostoliques

s'élevèrent dans le douzième siècle. Ils blâmaient le mariage, condamnaient le baptême des enfans, le Purgatoire, la prière pour les morts, l'invocation des Saints et l'usage de plusieurs sortes de viandes, suivant les dogmes des Manichéens. Saint Bernard écrivit contre eux. (S. Épiph., liv. 61. S. Augustin, hér. 60. Baron., in *Annal.*)

APOSTOLIUS (Michel), savant grec du quinzième siècle, fleurissait vers l'an 1450 et 1460. La ville de Constantinople ayant été prise par les Turcs, ce triste événement fournit à notre savant l'occasion de composer l'oraison funèbre de l'empereur Constantin Dracosès, qui fut tué sur la brèche. On croit que la ruine de l'empire d'Orient obligea Apostolius, peu de temps après l'année 1453, de quitter la Grèce et de passer en Italie; du moins paraît-il, par les manuscrits qu'on a de lui, qu'en 1462 il demeurait à Viterbe, où il écrivit divers traités contre Théodore Gaza de Thessalonique. Léo Allatius, au livre 3, chapitre 3, de son traité de *Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetua consensione*, dit qu'Apostolius, qui se nommait lui-même *le roi des indigens* et qui ne subsistait que des libéralités du cardinal Bessarion, se mit à écrire contre plusieurs savans de ce temps-là, poussé de jalousie de ce qu'il était moins estimé qu'eux, ce qui l'exposa au ressentiment du cardinal; en sorte que la pauvreté l'obligea de se retirer dans l'île

de Crète où il gagnait sa vie, avec assez de peine, à écrire des livres et à instruire des enfans. Il était marié, et laissa deux fils; l'un nommé Arsène, évêque de Malvazia dans la Morée, appartenant pour lors aux Vénitiens, et l'autre, nommé Aristobule, archidiaque. Arsène était attaché à l'église latine; ce qui le fit excommunier des Grecs. Il mourut à Venise l'an 1535. Il avait fait imprimer à Rome, in-8°, en grec, un recueil de Sentences et de Proverbes tirés des anciens, par ordre alphabétique, qu'il dédia à Léon x. Il avait aussi recueilli et publié à Venise, en 1534, les Scolies grecques, sur sept tragédies d'Euripide, qu'il dédia au pape Paul iii. Quant à Apostolius, c'était un des plus savans d'entre les Grecs modernes, comme il paraît par un grand nombre de petits traités que nous avons de lui, et dont la plupart sont encore manuscrits dans diverses bibliothèques. Il s'en trouve plusieurs en grec dans la Bibliothèque du Roi, ainsi que nous l'apprend le père Labbe, dans sa *Bibliothèque des Manuscrits grecs, latins et français*, où il fait mention particulièrement, partie 1, page 71, de l'*Oraison funèbre du cardinal Bessarion*, par notre auteur; partie 4, page 109, d'une *Monodie funèbre* sur André Calerges; et p. 135, de ses vers héroïques, élégiaques et iambiques sur les principales fêtes, avec des poésies sur Bessarion. Le père Labbe parle aussi d'un Recueil de pro-

verbes ou d'apophthegmes, écrit de la propre main de l'auteur; et dans le supplém. 4, p. 205, cod. 203, on trouve les proverbes d'Apostolius, d'une très-belle main, et le double de ceux qui sont imprimés. Lambecius, dans le livre 7 de ses Commentaires, *Biblioth. Cas. Vindebon*, p. 113, nous apprend qu'il y a dans la bibliothèque de l'Empereur, à Vienne, un volume in-folio qui contient les pièces suiv. : 1° le Traité d'Apostolius de la *Substance*, pour la défense de George Gémiste Pléthon, contre Théodore Gaza. 2° Son *Menexenus*, ou *Dialogue sur la Trinité*, dans lequel il examine si les juifs et les mahométans ont plus de raison de croire un seul Dieu, que les Chrétiens de professer la Trinité dans l'unité d'essence. 3° *Discours* d'Apostolius à son beau-père, irrité de ce qu'il passait à de secondes noces; 4° *Discours* à Constantin Dracosès, contenant une confession de foi, parce qu'on avait voulu rendre sa religion suspecte; 5° *Discours* à Jean Argyropule son maître, pour le féliciter de l'emploi d'enseigner publiquement à Constantinople, dont il venait d'être revêtu. 6° Quarante-cinq lettres d'Apostolius adressées à Gémiste Pléthon, à Manuel Chrysoloras, Jean Chrysoloras, au cardinal Bessarion et à plusieurs autres grands hommes de son temps: ces lettres mériteraient de voir le jour, parce qu'elles pourraient servir à l'histoire de ces temps-là. Il y a dans la bibliothèque

du duc de Bavière, à Munich, cod. 100, les ouvrages suivans d'Apostolius : Félicitation au cardinal Bessarion. Le Discours à son beau-père, irrité de son second mariage, et des trois Affections de l'Ame. Le Panégyrique de Constantin Dracosès, tué à la prise de Constantinople. Sa Confession de foi, avec sa lettre au cardinal Bessarion, et la lettre de ce cardinal à Apostolius. Dans la bibliothèque de Heidelberg, transportée dans celle du Vatican, à Rome, cod. 272, on trouve sa Réponse à ceux qui prétendent que les savans de l'Occident surpassent ceux de l'Orient dans la philosophie, aussi bien que dans la théologie, particulièrement contre Scot, et sur la génération du Fils et la procession du Saint-Esprit. On trouve encore dans la même bibliothèque le Panégyrique de l'empereur Frédéric III, composé à la prière d'Aristonyme de Byzance, en 1457; mais la pièce est imparfaite. Elle a été imprimée deux fois. En 1602, Marq Fréher l'inséra, avec la version de Barthélemi Keckermann, dans le tome 2, p. 33-36 de son recueil des écrivains d'Allemagne, imprimé à Francfort, in-folio, et depuis réimprimé à Strasbourg en 1717, par les soins de Goth. Struvius. Il y a dans la même bibliothèque, cod. 275, l'Apologie de Pléthon contre Théodore Gaza; le *Menexenus*, six Oraisons, et soixante-six Lettres; la félicitation au cardinal Bessarion, et la réponse de celui-

ci en faveur de Théodore Gaza. C'est un volume in-folio écrit de la propre main d'Apostolius. Il y a encore divers autres manuscrits de cet auteur dans les bibliothèques des cathédrales, et en d'autres fameuses bibliothèques d'Angleterre, selon le témoignage d'Oudin qui dit n'avoir vu qu'un seul livre imprimé sous son nom, qui est le Recueil de Proverbes tirés des meilleurs auteurs grecs, publié en grec et en latin à Leyde en 1653, in-4°, avec la version et les notes de Pierre Pantinus et autres. C'est un ouvrage étendu et important. (Possevin, in *Appar. sacr.* t. 2. Lambecius, *Comment. bibliothecæ Cesaræ vindobon.* lib. 7, pag. 113-116. Frédéric Spanheim, dans le *Catalogue de la Bibliothèque de Leyde*. Oudin, *Comment. de Script. eccles.*, t. 3, col. 2514, et seq. Chauffepié, *Nouv. Dictionn. hist. et crit.*, tom. 1, pag. 398 et suiv.)

APOTACTIQUES, c'est-à-dire *renonçans*, hérétiques ainsi appelés parce qu'ils renonçaient à tous les biens de la terre. Ils se faisaient aussi appeler *cathares* ou *purs* apostoliques, et ils en soutenaient les erreurs. (*Voyez* APOSTOLIQUES.)

APOTRE. Ce nom vient du grec *Apostolos*, qui signifie un envoyé. Les Hébreux avaient trois sortes d'apôtres. Les premiers étaient des officiers des grand-prêtres et des chefs du peuple, qu'ils envoyaient porter leurs ordres en matière de religion. Les seconds allaient recueil-

lir un tribut appelé *aurum coronarium*, que les juifs payaient tous les ans au grand-prêtre. Les troisièmes recueillaient le demisicle que chaque Israélite devait payer par tête au temple du Seigneur.

A l'égard des apôtres de Jésus-Christ, ils furent les principaux de ses disciples qu'il remplit de son esprit, auxquels il confia ses mystères et son autorité, qu'il envoya par tout le monde prêcher son Évangile et baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. On appelle aussi apôtre celui qui a le premier porté la foi en quelque endroit. On appelle encore apôtre en terme de liturgie un livre d'église qui contient les épîtres de saint Paul, qu'on nomme simplement et absolument l'*Apôtre*. C'est en ce sens que saint Grégoire dit dans son Sacramentaire, *deinde sequitur Apostolus*; puis suit l'apôtre, c'est-à-dire l'Épître, qui est tirée de saint Paul. Le même livre est en usage chez les Grecs.

APOTRES, en matière d'appel, étaient autrefois des lettres dimissoires que demandait l'appelant au juge à *quo*, pour certifier le juge *ad quem*, de l'appel interjeté, et lui en laisser la connaissance. Il est parlé de ces lettres dans le canon *post appellationem*, 2, q. 6, et c'est de là sans doute que leur vient le nom d'*Apôtres*, *appellare post, post appellationem*. Il est parlé aussi de ces lettres au tit. du § *de libellis dimissor.* Il fallait les re-

quérir dans trente jours, et on en distinguait de trois sortes : savoir , *Apôtres révérentiaux* , appelés tels quand le juge déclarait que, par respect pour son supérieur, il déférait à l'appel. *Apôtres réfutatoires* , lorsqu'il disait que, nonobstant l'appel, il passerait outre. *Apôtres répositives* , quand le juge à quo réparait le grief de l'appelant et le remettait en l'état qu'il était avant le jugement.

En France, l'usage d'obtenir des apôtres après l'appel a été suivi dans les pays de Droit écrit jusqu'au temps de l'ordonnance de 1537, qui l'abroge en l'article 117.

Un auteur dit qu'on se sert encore d'apôtres en quelques cours ecclésiastiques; mais l'on peut ajouter que, dans ces mêmes cours, un appelant ne serait pas moins recevable à poursuivre son appel quand il n'aurait pas gardé la formalité des apôtres. *Mémoires du Clergé*, tome 7, pag. 1410 et suiv. 1450; où il est dit aussi qu'on use encore d'apôtres en cas d'appel au concile. (Voyez l'article 117 de l'ordonnance de 1537 et les commentaires qui ont été faits dessus, et qui sont rapportés dans la dernière édition du recueil de Néron. Voyez aussi Theveneau, liv. 6, tit. 5, art. 3.)

APPARITION.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De la Nature et des différentes sortes d'Apparitions.*
- § II. *Des Apparitions de Dieu.*
- § III. *Des Apparitions des Anges.*
- § IV. *Des Apparitions des Démons.*
- § V. *Des Apparitions des âmes des défunts.*
- § VI. *Des Apparitions des hommes vivans.*
- § VII. *Des Raisons de ces différentes Apparitions.*
- § VIII. *Des Marques pour discerner les Apparitions, et de la manière de s'y comporter.*

§ I^{er}.

De la Nature et des différentes sortes d'Apparitions.

L'APPARITION est l'image d'une substance incorporelle ou corporelle, dans un corps emprunté, ou dans son propre corps, durant ou après sa vie, qui se présente à notre esprit, à notre imagination, ou à nos yeux d'une

manière qui n'est point naturelle; car il y a des apparitions qui se font dans une espèce visible, d'autres dans une espèce imaginaire, et d'autres dans une espèce intellectuelle seulement; ou bien il y a des apparitions qui se présentent aux yeux du corps, d'autres à l'imagination, d'autres à l'esprit uniquement. (Isid., l. 7, c. 8.)

§ II.

Des Apparitions de Dieu.

L'Écriture fait mention d'un grand nombre d'apparitions divines. Dieu apparut à Adam pour lui reprocher sa faute, (*Gen. 3.*) Il apparut à Abraham pour lui dire d'immoler son fils (*Gen. 22.*); à Moïse dans le buisson ardent (*Exod. 3.*); à Élie sur la montagne d'Horeb (*3. Reg. 19.*, etc.) Mais ces apparitions, et beaucoup d'autres semblables, n'ont point été des apparitions de l'essence de Dieu qu'on ne peut voir sur la terre, ni même dans le ciel par les yeux de la chair; elles ont été quelquefois des apparitions des anges représentant la personne de Dieu, et d'autrefois des apparitions de Dieu dans des figures, des corps, d'autres signes visibles, étrangers à sa nature. Pour ce qui est des apparitions de Jésus-Christ, celles qu'il a faites étant sur la terre, après sa résurrection, ont été de véritables apparitions qui se sont passées dans son propre corps; et pour celles qu'il a faites depuis son ascension, on doit les attribuer aux anges qui ont représenté sa personne.

§ III.

Des Apparitions des Anges.

Rien de plus commun dans l'Écriture que les apparitions des anges. Ce fut un ange qui apparut à Marie pour lui annoncer l'incarnation du fils de Dieu dans son sein. Deux anges vêtus de

blanc annoncèrent la résurrection du Sauveur aux femmes qui allaient au sépulcre, etc. Ces apparitions se faisaient dans des corps que ces anges se formaient de l'air. Ces corps n'étaient ni vivans, ni proprement organisés comme les corps humains; ils en avaient seulement la ressemblance. Les anges ne voyaient pas non plus par les yeux de ces corps, ils n'entendaient pas par leurs oreilles, ils ne parlaient pas par leurs langues; ils voyaient et ils entendaient par leur vertu naturelle, et formaient des sons dans l'air. Les anges n'ont jamais paru que sous une forme humaine.

§ IV.

Des Apparitions des Démons.

Les démons peuvent se former des corps aériens, comme les bons anges, pour apparaître aux hommes. Ils peuvent aussi, par la permission divine, prendre toute sorte de figures, celle des anges de lumière, des Saints, et de Jésus-Christ même, celle des hommes, des femmes, des animaux, etc.

§ V.

Des Apparitions des âmes des défunts.

L'Écriture et l'Histoire de l'Église ne permettent point de douter que les âmes de quelques défunts ne soient apparues à des personnes vivantes. Jérémie et Onias apparurent à Judas Macchabée (*2. Macch. 15.*) Moïse parut sur le mont Thabor à la transfiguration de Jésus-Christ, etc.

Les apparitions se font dans des corps empruntés que ces âmes se forment par le ministère des anges, si ce sont des âmes bienheureuses du Ciel, ou des âmes souffrantes du Purgatoire ; car elles n'ont point cette vertu d'elles-mêmes. Pour ce qui est des âmes des damnés, leurs apparitions sont presque toujours des prestiges des démons. Il arrive aussi souvent que les anges représentent les âmes des bienheureux. Ni les unes ni les autres n'exercent point d'opérations vitales dans les corps dont elles sont revêtues, et ne font simplement que les remuer et les transporter d'un lieu à un autre. Leurs apparitions ne consistent aussi souvent que dans quelque signe sensible sans vision, comme *paroles, bruit, gémissemens*, etc.

§ VI.

Des Apparitions des hommes vivans.

Des personnes vivantes et fort éloignées ont souvent apparu à d'autres, soit pendant qu'elles dormaient, soit lorsqu'elles étaient éveillées. L'échanson de Pharaon vit ce prince en songe. (*Gen. 40*). S. Paul vit Ananias qui lui imposait les mains (*Act. 9*). Le prophète Élie parut sur la montagne de Thabor, lorsque Jésus - Christ s'y transfigura. (*Matth. 17.*) Saint Philippe de Néri demeurant à Rome, apparut à sainte Catherine de Ricci qui était dans son couvent de la ville du Prat en Toscane. Ces

apparitions se font par les bons ou les mauvais anges qui représentent les personnes, qui apparaissent quelquefois en formant leur ressemblance dans l'imagination seule des personnes à qui elles apparaissent, et d'autres fois en prenant des corps aériens semblables aux leurs.

§ VII.

Des Raisons de ces différentes Apparitions.

Les raisons des bonnes apparitions ne sont autres que la gloire de Dieu et le bien des hommes. Elles manifestent la bonté de Dieu, sa justice, sa puissance, sa grandeur, sa majesté, sa providence. Elles servent à confirmer l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps et les autres vérités de la religion. Elles apprennent des secrets importants, et font connaître la volonté divine, excitent à la pénitence, à la pratique des vertus, au culte et à l'invocation des Saints, au soulagement des âmes du Purgatoire, et entretiennent par conséquent la communion entre l'église triomphante, militante et souffrante. Pour ce qui est des mauvaises apparitions, elles ne tendent qu'à tromper et à perdre de la part des démons qui en sont les auteurs ; mais du côté de Dieu qui les permet, elles tendent à éprouver ceux à qui elles arrivent, à les rendre plus vigilans, plus circonspects, à leur apprendre à ne point compter sur ces choses extraor-

dinaires, à se défier du tentateur, à se mettre continuellement en garde contre ses surprises, à ne désirer et à n'affecter rien que de commun dans leur conduite, une foi vive, humble, simple, et la pratique solide des vertus chrétiennes.

§ VIII.

Des Marques pour discerner les Apparitions.

Quoique la révélation divine soit le seul signe infaillible pour distinguer les bonnes apparitions des mauvaises, il y a cependant plusieurs autres marques certaines pour faire ce discernement : 1° les bonnes apparitions se font toujours sous une forme humaine, et jamais sous une forme de bête ; 2° les bonnes apparitions commencent par inspirer une certaine crainte qui se termine à un calme profond ; les mauvaises au contraire commencent par une fausse paix qui aboutit au trouble, à l'inquiétude et à l'agitation ; 3° dans les bonnes apparitions, on conseille toujours le bien, et le mal dans les mauvaises, quoique revêtu quelquefois d'une fausse apparence de bien ; 4° l'eau bénite, le signe de la croix, la prière, l'invocation du nom de Jésus et de Marie, des paroles et des actions d'humilité, le refus positif d'admettre les apparitions qui se présentent, dissipent ordinairement les mauvaises sans nuire aux véritables ; 5° les Anges et les Saints apparaissent sous une forme humaine, charmante

et lumineuse ; les âmes du Purgatoire sous une forme triste et languissante, en demandant des prières d'un ton lamentable. 6° Il faut se comporter avec beaucoup de respect dans les bonnes apparitions, écouter attentivement ce qu'on y dit avec dessein d'en profiter, n'y parler que pour la nécessité ; et pour les mauvaises, il faut les rejeter absolument sans vouloir ni parler, ni écouter. (Petrus Thyræus, *Disputat. de Appar. spirit.*, thes. 72 et seq. Le cardinal Bona, *Traité du Discernement des Esprits*. (Voyez SONGE, VISION, INSPIRATION.)

APPEL, *appellatio*, *provocatio ad superiorem Judicem*. L'appel est un acte par lequel une partie qui croit avoir raison de se plaindre d'un jugement rendu par un juge inférieur, demande que l'affaire soit examinée et jugée de nouveau par le juge supérieur de celui qui a d'abord jugé, afin de faire réparer le grief de la sentence qu'on prétend mal rendue par ce juge inférieur.

L'appel est de droit naturel ; il est nécessaire, et a toujours été en usage pour corriger l'iniquité, la malice ou l'ignorance des premiers juges. Les jurisconsultes l'appellent l'antidote de leurs injustices. *Contra venenum judicium data est theriaca Appellationis*, lib. 1, ff. de Appel. Balde, in lib. 1, c. si de Moment. posses. En effet, rien n'est plus conforme à la raison, à l'équité et à la dignité des juges supérieurs, surtout des juges souverains qui sont les conservateurs de la jus-

tice, que de défendre l'innocence opprimée par la malice des chicaneurs, ou par l'ignorance, et même quelquefois l'iniquité des premiers juges. C'est pour cela que, par le droit canon, il a toujours été permis d'appeler *ab omni gravamine, sive magno, sive minime illato*. (C. licet 2, q. 6, c. de *Appellationibus*; c. *super eo*, de *Appel.*)

L'appel d'une sentence a ordinairement deux effets, l'un est appelé suspensif, parce qu'il consiste à suspendre le jugement; l'autre est appelé dévolutif, parce qu'il est borné à porter la cause au supérieur devant lequel il est interjeté; mais il n'a pas toujours ces deux effets conjointement. Dans les choses qui demandent prompte exécution, telles que sont l'approbation pour la prédication ou confession, la célébration du service divin, et généralement tout ce qui regarde la discipline ecclésiastique, l'appel n'a qu'un effet dévolutif; en sorte qu'on est obligé de se soumettre au jugement rendu jusqu'à ce que le supérieur devant qui l'appel est porté en ait décidé. (*Edit* de 1695, art. 36.)

L'effet de l'appel d'une sentence criminelle peut être partie suspensif et partie dévolutif seulement; et cela arrive lorsque la sentence ordonne plusieurs choses dont les unes sont nécessaires pour la correction du coupable et la cessation du scandale, et les autres pour l'expiation des fautes seulement. Qu'un official, par exemple, ordonne à un prêtre

tre convaincu d'être concubinaire de mettre dehors sa concubine dans les vingt-quatre heures, de s'abstenir des fonctions sacerdotales et de dire tous les jours les psaumes de la pénitence pendant un an; si ce prêtre appelle de cette sentence, il n'est pas moins obligé de chasser sa concubine dans le temps marqué et de s'abstenir des fonctions sacerdotales, parce qu'il est scandaleux qu'un prêtre retienne chez lui une concubine, et qu'étant mal famé, il fasse les fonctions de prêtre avant d'avoir donné des marques publiques de pénitence; et ainsi son appel n'aura point d'effet suspensif par rapport à ces deux parties de la sentence, mais il l'aura par rapport à la troisième, dont il pourra suspendre l'exécution jusqu'à la sentence du supérieur auquel il a appelé.

Les réglemens et jugemens rendus par les évêques ou autres prélats dans la cours de la visite ont leur exécution, quoiqu'il en soit appelé. (*Ibid.*)

L'appel, quel qu'il soit, est permis et légitime quand il est juste; et il est juste, quand le juge, par exemple, usurpe une juridiction qui ne lui appartient pas; quand il viole dans ses jugemens les lois de l'Église ou de l'État; quand il y a de l'oppression, et que celui qu'il condamne est grevé; ce qui peut arriver en trois manières: La première, quand il est condamné, quoiqu'il soit innocent aux yeux de Dieu du crime qu'on lui impute;

la seconde, quand étant coupable devant Dieu, il ne l'est pas devant le juge qui le condamne, en ce que ce juge qui est obligé de juger, *secundum allegata et probata*, n'a pas de preuves suffisantes pour le condamner. La troisième, quand on le condamne à une peine excessive. Dans ces cas et autres semblables, l'appel ordinaire et l'extraordinaire sont permis. La raison de cela, quant à l'appel simple ou ordinaire, c'est que par le droit naturel chacun peut réclamer en faveur de son innocence et contre la vexation⁶; et, pour l'appel d'abus, c'est que les princes sont les protecteurs des ordonnances, des canons et de la discipline de l'Église, et qu'en cette qualité ils doivent maintenir le bon ordre dans l'Église et dans l'État.

Un homme justement condamné à mort peut appeler de la sentence qui le condamne, parce que les lois canoniques et civiles le lui permettent; mais s'il s'agit d'une cause civile, l'appel lui est absolument défendu. Puisqu'il est injuste en ce cas, il serait injuste aussi dans le cas d'un droit probable contre un plus probable. (*Can. liceat.* 20, 2, q. 6, lib, *non tantum* 6, ff. *de Appellationibus.* l. 49, tit. 1.) Il n'est pas permis non plus à un chrétien d'appeler à un tribunal infidèle d'une sentence qui a été portée contre lui dans un tribunal chrétien. C'est le sentiment de saint Thomas, qu'il appuie sur un canon du quatrième concile de Carthage, tenu

l'an 398. *Non licet catholico ad infidelem judicem appellare secundum illud*, 2., q. 6, c. *Catholicus qui causam suam, sive justam, sive injustam, ad judicium alterius fidei judicis provocat, excommunicetur.* (S. Th. 2. 2. q. 69, art. 3., *ad primum.* (Pontas, au mot APPEL.) Lacombe, au mot APPEL. Gibert, *Instit. eccl. et bénéf.* p. 930 et suiv.) Voyez ABUS.

L'appel est simple et ordinaire, ou comme d'abus et extraordinaire.

L'appel simple est celui qu'on interjette du juge d'église inférieur au juge d'église supérieur jusqu'au pape. On appelle de l'évêque ou de son official diocésain, à l'official métropolitain, *qui licet minor episcopo ordine, tamen est major in jurisdictione propter illum cujus vices gerit.* (Canon. *ult.*, *dist.* 93.) On n'appelle pas de l'official diocésain à son évêque, parce qu'ils sont censés remplir le même tribunal; mais on peut appeler des archidiacres qui ont une juridiction propre à leur dignité, et tout-à-fait indépendante de celle de l'évêque à l'évêque même. Que si la juridiction de l'archidiacre n'est qu'une émanation de celle de l'évêque, et qu'il ne l'exerce que comme son délégué, ou si telle est la coutume, l'appel se relève alors au métropolitain. *Dieto cap. Romana*, § *ab Archidiaconis, de Appel.* in 6°. Du métropolitain, on va au primate ou patriarche, et du primate au pape. Quand un juge su-

périeur immédiat est empêché pour cause d'interdiction ou autrement, on a recours à l'autre juge immédiat en faisant bien constater la cause de l'empêchement, (c. 1, de *Suppl. negl.*) Si le juge à quo ne reconnaît point des supérieurs, parce qu'il est de nul diocèse ou autrement, l'appel de ses jugemens relève au pape. Lorsque le temps pour appeler ou pour relever l'appel est passé, le jugement dont est appel, doit être exécuté suivant le chapitre *Consuluit*, c. *Direct. c. sape*, § *si forsitan*, de *Appel*.

En France, la gradation de l'ordinaire au métropolitain, de celui-ci au primat, et du primat au pape, est rigoureusement suivie; rien n'y est si défendu que les appellations au pape, *omisso medio*. On n'a recours au pape qu'après les tribunaux successifs du royaume épuisés, et pour les causes des exempts et privilégiés, dans lesquels cas le pape est obligé de nommer des commissaires ou délégués *in partibus*.

L'on estime, en ce royaume, le supérieur immédiat du premier juge ecclésiastique, l'official du métropolitain ou du primat, et non le métropolitain même, à moins qu'il ne s'agisse d'un acte de juridiction volontaire. Quand il y a des officiaux forains établis dans le ressort d'une autre juridiction laïque, l'appel de leurs jugemens ne se relève, ni devant l'évêque, ni devant l'official principal, mais devant le juge supérieur de l'évêque. Il y a des églises prima-

tiales qui ont là-dessus des usages particuliers. On n'a point reçu en France la maxime du concile de Trente qui attribue au pape le pouvoir d'évoquer les causes à lui, ou de les renvoyer par-devant les métropolitains, non plus que la juridiction des nonces. Les métropolitains y sont maintenus dans leurs anciens droits, d'être seuls juges immédiats de l'appel des jugemens des évêques et de leurs grands-vicaires et officiaux. L'on est obligé de suivre indispensablement les degrés de juridiction marqués ci-dessus.

On peut appeler en France de toutes sortes de jugemens: mais on y a admis cette règle, qu'après trois jugemens ecclésiastiques conformes, on ne peut plus appeler.

Les juges d'église ne peuvent prononcer sur les appellations que par bien ou mal jugé; l'appellation au néant, ou l'appellation et ce dont est appel, sont une forme de prononcer réservée aux cours souveraines.

L'official métropolitain ne peut sans abus, après avoir réformé le jugement de l'official diocésain, nommer lui-même le juge du renvoi, non suspect, pour l'exécution; c'est à l'évêque diocésain à faire ce choix. (Fevret, liv. 9, ch. 3, n° 8.)

A l'égard des appellations interjetées des jugemens rendus par les premiers supérieurs des monastères qui étaient en congrégation, elles devaient être aussi portées de degré en degré jus-

qu'au général de l'Ordre ; et de là au S. Siège qui devait nommer des juges délégués sur les lieux pour prononcer sur ces appellations.

Si par des brefs particuliers dûment autorisés par des lettres-patentes vérifiées dans les parlemens, certains Ordres avaient le privilège que les appellations interjetées par les religieux des jugemens rendus contre eux, ou des réglemens, ne pussent jamais être portées hors de l'Ordre même, sous prétexte des s'adresser au pape, on devait les exécuter. Mais nonobstant ce privilège, et quelque défense qu'il y eût dans les statuts d'un Ordre ou d'une congrégation de se pourvoir pardevant les supérieurs ecclésiastiques ou séculiers, hors de l'Ordre, ces défenses ne pouvaient empêcher les religieux de s'adresser aux archevêques et évêques, dans les cas où ils devaient exercer leur juridiction sur les réguliers ; aux officiers du roi en cas de tumulte, de sédition et de grand scandale ; ni de se pourvoir par appel comme d'abus aux parlemens, en cas de contravention aux saints canons observés dans le royaume, aux édits et déclarations de nos Rois, et aux statuts autorisés par des lettres-patentes valablement enregistrées ; parce que les officiers du Roi devaient particulièrement veiller à empêcher le trouble dans les monastères, et que les parlemens étaient dépositaires de l'autorité royale qui doit faire observer les canons de l'Eglise dans lesquels se trou-

vaient compris les réglemens des congrégations, (*Lois ecclésiast.*, part. 1, ch. des *Appellations simples*, nos 13 et 14. *Arrêt de règlement* du 8 mars 1717, rapporté au même endroit, art. 34, *des lib.*) Il n'est pas permis d'interjeter appel des jugemens qu'on a exécutés en tout ou en partie, auxquels on a acquiescé formellement, ou dont on n'a pas appelé dans le temps, c'est-à-dire dans les trente années, ou enfin quand l'appel est périmé. (Art. 5 du tit. 27 de l'ordonnance de 1667. *Lois ecclésiast.*, *loco cit.*, nos 9 et 10.)

L'appel comme d'abus et extraordinaire, ainsi nommé parce qu'il sort de l'ordre hiérarchique, est celui qu'on interjette du juge d'église au juge séculier. Il s'étend, de même que l'appel simple, à toute sorte de jugemens ecclésiastiques, civils ou criminels, et il a été trouvé pour réprimer l'abus. C'est une voie extraordinaire de droit établie dans ce royaume pour la conservation des libertés et des privilèges de l'église gallicane, que nos Rois jurent à leur sacre de garder et faire garder inviolablement. Cette voie est ouverte et permise à tous les sujets du Roi sans distinction, pour faire anéantir, ou seulement réformer par l'autorité du Roi, dont les cours supérieures sont dépositaires, tout ce que les archevêques et évêques, leurs officiaux et autres ecclésiastiques, peuvent faire de contraire aux décrets et canons reçus dans le royaume, aux

droits, franchises, libertés et privilèges de l'église gallicane, concordats, édits et ordonnances du Roi, arrêts des cours judiciaires contre ce qui est non-seulement de droit commun, divin ou naturel, mais aussi des prérogatives de ce royaume et de son église. (Art. 79 *des Libertés de l'Église gallicane*.)

M. de Marca fixe l'époque de l'origine de l'appel comme d'abus au règne de Louis XII et de François I^{er}. (de Marca, *de Concord.*, lib. 4, c. 19, n^o. 7), mais il était connu long-temps auparavant, sinon en la même forme qu'aujourd'hui, du moins quant au fond et à ses effets. On rapporte, dans un ancien Capitulaire de l'église de Paris, un acte d'appel du jugement d'un évêque de Paris, relevé au parlement sous Philippe-le-Hardi. On y joint un règlement de ce parlement, fait en 1290, et plusieurs arrêts donnés sur des appels comme d'abus en 1336, 1338, 1372, etc. (*Mém. du Clergé*, t. 7, p. 1543 et suiv.)

La voie de l'appel comme d'abus est réciproque, c'est-à-dire qu'on peut s'en servir quand le juge laïque entreprend sur les droits du juge d'église, tout comme on s'en sert quand ce dernier entreprend sur les droits et la juridiction du juge laïque.

Les causes ou les moyens d'appel comme d'abus n'étant déterminés spécifiquement par aucune loi, on n'en peut fixer le nombre; et il suffit qu'on établisse des principes généraux dont on puisse faire une juste application

selon les occurrences. Suivant ces principes, les causes ou les moyens d'appel comme d'abus sont renfermés dans la déclaration de Henri IV et dans l'article 79 de nos libertés. 1^o Attentats aux saints décrets et canons reçus en ce royaume; 2^o attentats aux concordats, édits, ordonnances du Roi, arrêts des cours souveraines; 3^o attentats aux droits, franchises, libertés et privilèges de l'église gallicane; 4^o entreprise de juridiction.

Juges de l'abus. — L'appel comme d'abus, soit que l'abus soit commis par le supérieur ecclésiastique ou le juge laïque, se relève devant les juges du Roi; et à cause de l'importance de la matière, ce sont les cours souveraines qui doivent en connaître à l'exclusion des juges inférieurs. Le grand conseil et de conseil privé n'étaient point compris dans cette exclusion; l'appel comme d'abus y pouvait être relevé au grand conseil par ceux qui y avaient leur attribution, et au conseil privé quand l'appel comme d'abus était dépendant des causes qui y étaient retenues. C'était donc aux parlemens et aux conseils supérieurs à connaître privativement des appellations comme d'abus. A l'égard des parlemens, c'était à ceux dans le ressort desquels étaient situées les officialités dont on appelait qu'appartenait la connaissance de ces appellations; et c'était en la grand-chambre de ces cours qu'elles se jugeaient, soit que les sentences contre lesquelles on se pour-

voyait eussent été rendues à l'audience ou en procès par écrit ; ce qui était fondé sur ce que ces sortes d'appellations sont toujours été regardées comme appellations verbales. (*Mémoires du Clergé*, tome 7, page 1561.)

Les appels comme d'abus qui étaient incidens à des procès pendans aux enquêtes se portaient aussi en la grand'chambre, sauf à les renvoyer aux enquêtes si ces appels ne pouvaient être jugés séparément. (Ainsi jugé par arrêt du parlement de Paris, du 27 août 1722). Ce qui n'avait lieu toutefois qu'en matière civile ; car, en matière criminelle, les appels comme d'abus se portaient en la Tournelle criminelle, et même en la chambre des vacations qui représentait la Tournelle, laquelle pouvait bien recevoir ces appellations, rendre des arrêts provisoires et donner des défenses, mais non les juger définitivement, suivant la déclaration du Roi du 4 sept. 1675. (*Mém. du Clergé*, t. 7, p. 1562.)

Quand les parlemens jugeaient les appels comme d'abus, ils ne décidaient point les matières ecclésiastiques ; ils n'examinaient que le fait, si l'ecclésiastique avait usurpé, s'il avait vexé les sujets du Roi, s'il avait violé nos libertés et les canons ; et s'ils reconnaissaient l'abus, ils se contentaient de prononcer que l'ecclésiastique avait abusé, qu'il avait été mal et abusivement jugé par la sentence ou acte dont l'appel était interjeté ; et ils renvoyaient le fond au tribunal ecclésiastique,

conformément à l'esprit des articles 6 et 37 de l'édit de 1695. Si au contraire ils reconnaissaient que l'appellation comme d'abus était mal fondée, sans prononcer par l'appellation au néant, ils disaient simplement, *il n'y a abus*, et condamnaient l'appelant aux dépens et à l'amende qui était de soixante-quinze livres envers le Roi, suivant l'article 37 de l'édit de 1695.

L'appel comme d'abus n'avait lieu en fait de censure de livres qui regardent la doctrine. Ainsi jugé dans le temps contre les religieux mendiants de la ville d'Angers, à la poursuite des agens du clergé en 1656. (*Mémoires du Clergé*, tom. 8, pag. 1522 et 1523.) Les obreptions et subreptions ne sont point des moyens d'abus, mais des nullités.

Forme et qualités de l'appel comme d'abus, et de l'abus même.

Il y avait deux manières de relever les appels comme d'abus : 1^o par arrêts ; 2^o par des lettres qui s'obtenaient en chancellerie.

Dans le premier cas, il fallait, pour obtenir l'arrêt qui recevait l'appel, et permettait d'intimer, présenter une requête et y joindre la sentence contre laquelle on voulait se pourvoir, et que le tout fût communiqué au procureur-général.

Dans le second cas, il fallait une consultation de trois avocats qui trouvassent l'appelant bien fondé. Cette consultation devait être attachée aux lettres

de relief d'appel comme d'abus, qu'on pouvait prendre en petite chancellerie, suivant l'arrêt d'enregistrement de l'édit de 1610. Mais, pour prendre des lettres d'anticipation sur un appel comme d'abus, il n'était point nécessaire de les libeller, ni de consultations d'avocats.

Quand on objectait, dans le cours d'une plaidoirie, un acte susceptible de l'appel comme d'abus, il était d'usage d'interjeter cet appel incidemment sur le barreau; et, en ce cas, la formalité du sceau et des consultations ne pouvait être observée.

L'appelant comme d'abus ne pouvait se désister de son appel après qu'il avait été mis au rôle, ni convenir d'expédient, ni transiger avec l'intimé sans l'avis et le consentement du Roi. La raison était que l'appel comme d'abus avait toujours le procureur-général pour partie principale, parce que l'intérêt public qui regarde ou le Roi, ou l'Église, ou l'État, était lésé par l'abus, et que l'intérêt public réside principalement en sa personne; c'est de là aussi que venait la maxime que rien ne pouvait couvrir l'abus, parce que rien ne pouvait déroger à l'autorité du Roi, à l'intérêt de l'Église et de l'État.

Les appellations comme d'abus n'étaient donc sujettes, ni à désertion, ni à péremption, ni à aucune fin de non-recevoir. L'abus une fois formé était imprescriptible; et en effet, plus il vieillit, plus il est abus. *Abusus*

enim perpetuò et continuò gravat, ideoque ab eo in perpetuum appellatur. (Fevret, liv. 1, ch. 2, n° 13.) Les effets même de l'abus sont tels, que le titre d'un bénéficiaire qui en est infecté perd toute couleur.

M. Piales, sur le fondement d'un nouvel arrêt du grand conseil, qu'il rapporte en son *Traité de Commendes*, t. 1, part. 1, ch. 16, fait à ce sujet une distinction qu'on ne manquait pas de faire en jugeant dans les tribunaux. On avance, dit cet auteur, comme une maxime constante que l'abus ne se couvre jamais. De cette maxime, on conclut qu'une provision abusive ne peut jamais avoir l'avantage d'un titre coloré, ni devenir irrévocable par la vertu de la prescription, par le décret de *pacificis possessoribus*. Cette conséquence, ajoute-t-il, est assurément bien tirée, mais elle n'a lieu que dans les seuls cas où il s'agit d'un abus caractérisé, d'un abus essentiel, d'un abus qui intéresse le gouvernement, soit politique, soit ecclésiastique, d'un abus en un mot qui trouble l'ordre public; autrement, la plupart des provisions défectueuses seraient incolores, parce qu'il n'y a presque point de défaut dans une provision de bénéfice et dans tout autre titre qui ne soit une infraction de quelque loi: or toute infraction d'une loi, peut être qualifiée d'abus, et l'est en effet, en prenant le mot *abus* dans sa signification la plus générale et la plus étendue; ainsi

le défaut d'insinuation et autres semblables sont des abus, mais des abus qui n'intéressent que les particuliers, et qui par cette raison ne donnent pas lieu à l'appel comme d'abus, ou dont la qualité est telle que les parties peuvent les prescrire et en transiger sans le ministère des gens du Roi.

Quand l'abus est de la première qualité, c'est-à-dire qu'il intéresse le public, la partie même qui aurait procédé volontairement en justice ecclésiastique pourrait, après trois sentences conformes, en appeler. *Pactis privatorum jus publicum non derogatur.* (Chopin, de *Sacr. polit.*, lib. 2, tit. 1, n° 5.) Cette partie pourrait même appeler, quoiqu'il y eût dans le rescrit délégatoire des juges *in partibus*, la clause *appellatione sum-mota* ou *sublato omnis appellationis obstaculo*. (Fevrèt, liv. 1, ch. 2, n° 4.)

L'appel comme d'abus avait lieu dans tous les parlemens du royaume, même dans celui de Flandre, suivant la déclaration du Roi, du 18 janvier 1719. Il avait aussi lieu dans la province d'Artoiset dans la Franche-Comté. C'était une voie ouverte à tout le monde, à l'étranger comme au naturel français, à moins qu'il ne s'agit d'un cas où l'appel comme d'abus aurait eu pour fondement un privilège particulier aux Français. (*Mémoires du clergé*, tom. 7, pag. 1555 et 1556.)

On pouvait, appeler comme d'abus non-seulement des sen-

tences et ordonnances rendues par les juges d'église, ainsi que des décrets par eux décernés en matière contentieuse, civile ou criminelle, mais on le pouvait aussi à l'égard de tous les actes de juridiction volontaire que les évêques exercent par eux-mêmes, ou par leurs grands-vicaires, comme des provisions données par un évêque pour prendre possession d'un bénéfice, etc.

Il en était de même de tous les actes qui dépendaient de la juridiction des curés, comme d'une célébration de mariage et autres actes de cette nature.

On pouvait aussi appeler comme d'abus des conclusions capitulaires d'un chapitre, et même d'une communauté régulière, ainsi que des mandemens, dispenses ou obédiences qui étaient donnés par des supérieurs de congrégations ou de monastères particuliers, si ces conclusions, ordonnances ou mandemens étaient abusifs et renfermaient quelque contravention aux lois du royaume, ou enfin aux statuts desdites communautés dûment autorisés et homologués. (Art. 34 des *Libertés*.)

Les procureurs-généraux des parlemens appelaient aussi comme d'abus des bulles et rescrits de la cour de Rome, qui donnent atteinte à l'autorité du Roi; mais alors, par respect pour le pape, on n'interjetait point appel comme d'abus directement des bulles, brefs et autres expéditions qui paraissaient sous son nom; mais

seulement de l'obtention , publication , fulmination ou exécution. (*Observations de Duperrai sur les Lois ecclésiast.*)

Intimation des évêques et de leurs officiers sur les appels comme d'abus.

Les juges d'église et les cours séculières ne s'accordaient pas sur ce point. Selon les juges d'église, les évêques ne pouvaient être intimés sur les appels comme d'abus des sentences de leurs officiaux, surtout dans celles qui étaient rendues sur les poursuites des parties civiles qui en soutenaient le bien-jugé; et ils étaient dispensés de répondre sur l'intimation. Suivant les cours séculières, les évêques devaient être intimés sur les appels comme d'abus des sentences de leurs officiaux, lorsque le promoteur y était seul partie, et qu'il n'y avait point de partie civile qui en soutenait le bien-jugé; mais lorsqu'il y avait des parties civiles qui avaient rendu plainte, et à la requête desquelles la procédure avait été faite, ou qui avaient requis des ordonnances de l'évêque, en ce cas l'évêque ne pouvait être intimé. (*Jurispr. can.*, au mot APPEL, sect. 2, n° 19.)

Quant à l'official qui avait commis lui-même l'abus, on le condamnait ordinairement aux dommages et intérêts. (Formental, au mot ABUS. *Mémoires du Clergé*, t. 7, p. 1584 et suiv.)

Pour ce qui est du promoteur, Févret donnait pour une maxime constante, que le promoteur pou-

vait être pris à partie, en cas d'appel comme d'abus du jugement du juge ecclésiastique, lorsqu'il n'y a point de partie civile; mais qu'il ne devait être jamais à ce sujet condamné aux dépens, sauf en cas de calomnie manifeste. Ce sentiment est conforme à l'édit d'octobre 1625. Le clergé assemblé en 1635, dans l'article 20 de ses *Remontrances*, fit ses plaintes de ce que les juges contrevenaient à cette ordonnance et au contrat de Fontenai-le-Comte. La réponse fut favorable. Les déclarations de 1657, art. 17, et de 1666, art. 18, contiennent un semblable règlement. (*Mém. du Clergé*, t. 7, p. 1585 et suiv.)

Appel comme d'abus, suspensif ou dévolutif.

C'est une maxime générale conforme aux principes du Droit canon et à l'usage du royaume, que les appels comme d'abus n'ont aucun effet suspensif, mais seulement dévolutif, en cas de correction et de discipline. Il y a des dispositions formelles de cette maxime dans l'article 5 de l'ordonnance de 1539; dans celle d'Orléans, art. 21; dans celle de 1571, art. 5; dans celle de Blois, art. 59; dans celle de Melun, art. 1; dans les articles 10, 11, 18, 29, 30, 35 et 36 de l'édit de 1695, etc. La disposition de ces ordonnances est conforme aux saints décrets. Alexandre III veut qu'on passe outre à la correction, nonobstant l'appel. Le concile de Trente, sess. 24, cap. 18, l'ordonne aussi dans les choses où il

s'agira de visite et de correction. (*Mémoires du Clergé*, tom. 7, pag. 1580 et 138.) Le Droit canon met néanmoins deux exceptions à cette maxime, dont la première, qui n'a point été prévue par les ordonnances, est quand le supérieur excède ce qu'il peut ordonner pour la correction; la seconde, quand les griefs des appelans ne sont point réparables en définitif. L'une est marquée par le quatrième concile de Latran, *C. irrefragabili, de Offic. jud.*, et l'autre par le concile de Trente, sess. 24, *de ref.* cap. 10. On les admet toutes deux dans l'usage. Les ordonnances sur la décence des habits ecclésiastiques regardant la correction et la discipline, elles doivent être comprises entre celles à l'égard desquelles l'appel comme d'abus n'a pas d'effet suspensif. Aussi l'ordonnance de 1606, art. 6, les y comprend expressément. (*Mém. du Clergé*, t. 7, p. 1581 et 1582.)

L'édit d'avril 1695 paraît avoir étendu, ou mieux expliqué que les ordonnances précédentes, le pouvoir des évêques et de leurs officiaux de passer outre nonobstant l'appel comme d'abus.

L'article 36 étend ce pouvoir aux ordonnances et jugemens par eux rendus pour la réparation du service divin, réparation des églises, achats d'ornemens, subsistance des curés et desservans, *clôture des monastères*, correction des mœurs; ainsi qu'aux réglemens faits et ordonnances rendues par lesdits prélats dans le cours de leur visite. (*Mémoi-*

res du Clergé, t. 7, p. 1541.)

L'article 11 l'étend aux ordonnances rendues sur les approbations des confesseurs. (*Ibid.*, pag. 1537 et 1579.)

L'article 18, aux ordonnances sur l'*administration des biens des monastères* et sur l'*observation de la discipline régulière*. (*Ibid.* p. 1537, 1538, 1539, 1579 et 1580.)

L'article 29, aux réglemens pour la conduite spirituelle et le service divin des hôpitaux. (*Ibid.* pag. 1540.)

Mais il faut observer deux choses. La première, que si on désignait sous le titre de correction de mœurs, ou de discipline ecclésiastique, ou de visite, ce qui évidemment n'en serait pas, ou ce qui contiendrait un attentat manifeste contre la police du royaume ou le bien de l'État; alors le parlement, sur les conclusions du procureur-général, et en grande connaissance de cause, pouvait faire défenses et empêcher le cours de ces attentats. La seconde, que lorsque l'appel comme d'abus était interjeté par le procureur-général, il était toujours suspensif, même en matière de correction, de discipline ecclésiastique, de visites épiscopales, etc. C'était un usage constant des parlemens, fondé sur ces deux considérations: 1^o que l'art. 5 de l'ordonnance de 1539 dit que les appellations comme d'abus interjetées par les prêtres et autres personnes ecclésiastiques en matière de discipline et de correction, et autres peines personnelles et non

dépendantes de réalité, n'auront aucun effet suspensif ; ce qui ne peut regarder les appels interjetés par les procureurs-généraux ; 2° que le Roi n'accorde jamais la provision contre lui-même , ainsi que M. Joli de Fleury , avocat général , l'établit solidement à l'occasion d'un arrêt du 4 juin 1704 , rapporté dans le *Journal des Audiences* , tom. 6 , liv. 7 , pag. 49. (M. Durand de Maillane, *Dictionnaire de Droit canonique et de pratique bénéficiale* , tom. 1 , pag. 42.)

APPIAIM , fils de Nadab. (1. *Paralip.* , c. 2 , v. 30.)

APPIUS , surnom que l'on donna à Jonathas Macchabée. (1. *Macch.* , c. 2 , v. 5.)

APPIA , ville épiscopale du diocèse d'Asie , dans la Phrygie Pacatienne , sous la métropole de Laodicée , a eu pour évêques :

1. Nectaire , au premier concile général de Constantinople.

2. Chariton , qui souscrivit au décret du patriarche Gennade contre les Simoniaques.

3. Pierre , au sixième concile.

4. Georges , au septième.

5..... à celui de Photius. (*Or. Chr.* , tom. 1 , pag. 803.)

APPIARIA , ville épiscopale du diocèse de Thrace dans la Mœsie inférieure , sous la métropole de Martianople , a eu les deux évêques suivans. 1° Lucipin , un des envoyés de saint Jean Chrysostôme à Théophile d'Alexandrie , pour le sommer de venir à C. P. afin d'y répondre sur les accusations qu'on formait con-

tre lui. 2° Martial , un de ceux qui souscrivirent la lettre de sa province à l'empereur Léon.

APPIE (sainte) , femme de saint Philémon , disciple de saint Paul , fut martyrisée avec son mari saint Philémon , à Colosses , le 22 novembre , sous l'empire de Néron. (Baillet , 22 novembre.)

APPION , l'an 196 , a fait un livre sur l'Ouvrage des six jours. Eusèbe en fait mention dans le cinquième livre de son Histoire , ch. 27.

APPROBATION EPISCOPALE pour la confession. Les prêtres séculiers et réguliers ne peuvent administrer , ni licitement , ni valablement le sacrement de pénitence , sans en avoir obtenu permission des évêques qui la peuvent limiter pour les lieux , les personnes , le temps , les cas , et la révoquer même avant le temps expiré. Les uns et les autres sont assujettis à subir un examen , si les évêques le jugent à propos. Ce règlement est fondé sur ce que la puissance de remettre les péchés a été donnée principalement aux apôtres et aux évêques leurs successeurs , et subordonnément aux prêtres ; sur ce que le soin de choisir des confesseurs capables appartient à l'évêque ; enfin , sur la pratique constante de l'Eglise , tant avant qu'après l'origine des religieux mendiants , avant le concile de Trente et après. C'est ce qu'établit amplement M. Hallier dans son Commentaire sur l'article 6 du règlement des réguliers. Il est certain que la réconciliation des pénitens publics , de même

que l'imposition de la pénitence publique était réservée à l'évêque, et que l'absolution et la réconciliation qui se faisaient en secret n'étaient exercées par les prêtres qu'avec la permission de l'évêque. On le prouve par les constitutions apostoliques, par le concile d'Elvire, par des textes formels des Pères, entre autres de saint Cyprien, de saint Chrysostôme, de saint Chrysologue, etc.; par les décrets des papes Damase, saint Grégoire, S. Léon, etc.; d'Érarde, archevêque de Tours, d'Yves de Chartres, etc.; par l'autorité de plusieurs conciles, entre autres de celui de Plaisance sous Urbain II; du premier concile de Poitiers sous Pascal II. Le concile de Trente, sess. 23, de Ref., c. 14, établit en termes exprès la nécessité de l'approbation épiscopale et l'obligation de subir l'examen, tant à l'égard des réguliers qu'à l'égard des séculiers. *Decernit sancta synodus nullum*, etc. Ce décret a été renouvelé par les conciles provinciaux de France et d'Italie, par l'assemblée de Melun en 1579, par l'édit de 1695, et par la jurisprudence des arrêts, entre autres par un arrêt du conseil privé, rendu le 16 mars 1646, sur le différent de l'archevêque de Bordeaux et de quelques religieux de cette ville, et par un arrêt du conseil-d'État, du 4 mars 1669, intervenu sur les contestations formées par quelques religieux du diocèse d'Agen. Il faut donc conclure de toutes ces autorités et de beaucoup d'autres

qu'on pourrait alléguer, que l'approbation de l'évêque est nécessaire pour l'administration du sacrement de Pénitence; et que cette approbation n'est pas seulement un jugement doctrinal sur la capacité et les qualités requises, mais aussi un jugement d'autorité et de juridiction. *Voy. ABSOLUTION, CAS RÉSERVÉS, CONFESSIONS, ÉVÊQUES, JURIDICTION, PÉNITENCE, ORDRE.*)

APPREA (Jérôme), né à Palerme en Sicile, d'une famille praticienne, passa pour un nouvel Horace par la beauté de ses poésies latines, qui sont entre autres : 1° *de Temporum caligine*, lib. 3. 2° *De veste nuptiali*, lib. 3. 3° *De Tempore*, lib. 1. 5° *De Aeternitate*, lib. 1. 6° *De Ancilia altissima*. 7° *De Virgine deipara*. Fran. Baronius de Maest. Panorm. lib. 3, chap. 3, p. 115. Mongitore, *Bibliotheca sic.* pag. 273. Ce bibliographe ne dit pas en quel temps vivait Aprea.

APRIÈS, roi d'Égypte, nommé *Pharaon Éphré* ou *Hophra* dans les Auteurs sacrés. (*Jérém.*, c. 44, v. 30.) Apriès était fils de Psammis, et petit-fils de Néchos ou Néchao qui avait fait la guerre à Josias, roi des Juifs. Après avoir régné vingt-cinq ans avec un bonheur digne d'envie, il équipa une flotte contre les Cyrénéens, et la perdit presque tout entière. (*Hérodote*, l. 2, c. 161 et seq.) Ce mauvais succès ayant révolté les Égyptiens contre lui, il députa vers les rebelles un de ses principaux officiers, nommé Amasis,

pour les rappeler à leur devoir. Mais pendant qu'Amasis haranguait, on lui mit le diadème autour de son casque, et on le proclama Roi. Alors, il se mit à la tête des rebelles, marcha contre Apriès, le défit, le prit prisonnier et ne put empêcher le peuple irrité de le faire mourir.

APRIGIUS, évêque de Bécia en Portugal, fleurissait vers l'an 540. C'était un homme habile et éloquent. Il a expliqué l'*Apo-calypse* d'un style noble et dans un sens fort spirituel. (Isidore de Séville. Cave. Dupin, sixième siècle.)

APROS, ville épiscopale du diocèse de Thrace dans la province d'Europie, sous la métropole d'Héraclée. C'était une colonie romaine dans la Thrace Méditerranée, sur le fleuve Mé-lane, éloignée de Philippes de quatre-vingts milles. Ptolémée l'appelle Colonia, et Cédrene Théodosiople, du nom de l'empereur Théodose qui la réédifia. Elle est archevêché dans les anciennes notices, et métropole dans les modernes. Voici les évêques que nous connaissons.

1. Babylas, dans l'inscription de la lettre de sa province à l'empereur Léon.

2. André, au concile célébré sous le patriarche Mennas.

3. Jean, au septième concile général.

4. Sabbas, au concile de Photius.

5. Stratège, en 1027, au jugement synodal du patriarche Alexis.

6. N....., sous Alexis Comnène.

7. N....., au deuxième concile de Luc Chrysoberge.

8. Romanus, en 1171.

9. N....., un de ceux qui écrivirent au pape Grégoire x pour demander l'union.

10. Chariton, en 1346, dans un concile où le patriarche Jean Calecas fut déposé.

11. Gabriel, en 1351, dans un concile où les adversaires de Palama furent proscrits. (*Or. Chr.*, tom. 1, pag. 1125.)

APROSIO (Angélique), religieux de l'Ordre des Augustins, né à Vintimille en Italie, dans l'État de Gènes, le 29 octobre 1607; entra jeune dans son Ordre, et mérita bientôt par ses talens la place de vicaire général de la congrégation de la bonne Vierge Marie de Consolation, à Gènes. Après avoir parcouru diverses contrées d'Italie, il se fixa à Venise où il enseigna les lettres humaines dans le monastère de Saint-Étienne. Il vivait encore en 1680. On a de lui : 1° *Bibliotheca aprosiana*, à Bologne, 1675, in-12. C'est le catalogue de la bibliothèque des Augustins de Vintimille, qu'il avait formée lui-même. 2° *Bibliotheca apocryphorum*. 3° *Prælectiones in prophetam Jonam*, à Gènes, 1649 et 1650. 4° Les Sermons d'Augustin Osorio, qu'il traduisit d'espagnol en italien, et qu'il fit imprimer à Venise en 1647, sous le nom d'*Olderi Scio-pii*, etc. Aprosio était de l'académie de Venise. (Voyez le glorie

degli incogniti, de cette académie. (Elssius, *Encom. August.*, pag. 58. Oldoin, *Athen. Ligust.*, pag. 27.)

On a encore un autre Apro시오 (Paul-Augustin), jurisconsulte et de l'académie de Florence, né également à Vintimille, et très-probablement de cette même famille qui a produit dans le dix-septième siècle neuf jurisconsultes-docteurs et un médecin. Celui-ci fut reçu docteur à Rome en 1649, et se retira chez lui à la campagne pour se donner tout entier à l'étude. Outre quelques ouvrages de critique, on a encore de lui un livre intitulé : *Strage de vitii capitali*.

APSOROS ou APSORUS, ville épiscopale du diocèse de l'Illyrie orientale dans la province de Dardanie, et une des îles de l'Illyrie, appelée aussi *Apsyrthe*, vers la côte d'Istrie, selon Ptolémée, l. 2, qui distingue deux villes dans cette île, Apsores et Crepsa. Strabon dit au pluriel les îles Apsyrthes; et Pomponius Méla distingue aussi ces deux villes qui n'en étaient pourtant qu'une, ou qui n'étaient pas fort éloignées l'une de l'autre, et si proches qu'on les pouvait aisément confondre. Il y a eu aussi un autre *Apsorum* en Dalmatie, sous la métropole de Salone, et encore une autre dans la Colchide. Nous ne connaissons que Laurent, évêque d'Apsores, qui souscrivit à l'action quatrième du septième concile général.

AQUÆ, ville épiscopale de

l'Illyrie orientale dans la province de la Dace-Méditerranée, sous la métropole de Sardique dont l'évêque, nommé Vital, souscrivit la lettre du concile de Sardique aux Églises.

AQUARIENS, *Aquarii*, hérétiques du troisième siècle qui n'offraient que de l'eau dans le sacrifice de la messe, et qui prétendaient consacrer avec l'eau seule. Saint Cyprien les réfuta dans sa soixante-troisième lettre. (Baron, à l'an 257.)

AQUARO (Matthias d'), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le royaume de Naples, s'appelait *Ivone* de son nom de famille, si l'on en croit Paul Portario de Naples; mais comme il s'appelle lui-même en un endroit Matthias Gibbone, on ne peut rien dire de certain là-dessus. Il entra jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique à Naples; et s'étant appliqué à la philosophie et à la théologie, il les enseigna l'une et l'autre à Turin dès l'an 1569, et ensuite à Venise. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit quitter cette ville en 1572, en lui donnant des appointemens pour enseigner la métaphysique à Naples; mais quelques années après il s'était remis en liberté. On le trouve définitif de sa province à Rome en 1580, professeur de théologie dans la même ville en 1584, et théologien du cardinal Jules-Antoine Santorio. Enfin, après avoir donné une preuve solide de son affection pour son Ordre, en lui procurant un établissement à Aqua-

ro, il mourut en 1595 à Naples. On a de lui quelques ouvrages de philosophie et de théologie. Il publia les premiers en 1577 à Rome : ce ne sont que des additions aux Traités de François Sylvestre, sur les livres de physique et de l'âme, d'Aristote. Une Dissertation pour prouver qu'Aristote a pensé des idées comme Platon, etc. Ce qu'il a fait sur la théologie consiste en additions assez considérables aux Commentaires de Capréol sur les Sentences. Matthias faisant réimprimer ces Commentaires en 1589 à Venise, ne se contenta pas d'y ajouter des notes et des tables, avec la vie de l'auteur ; mais à la fin de chaque chapitre il recueillit toutes les autorités qui lui parurent propres à soutenir les opinions de saint Thomas, défendues par Capréol, et à la fin du quatrième tome il donna une vue des questions où les philosophes et les théologiens ne s'accordent pas avec saint Thomas. Possevin lui attribue des Commentaires sur les douze petits Prophètes et sur les endroits les plus difficiles de l'Écriture-Sainte ; mais il ne dit pas s'ils ont été imprimés. Ses autres ouvrages sont des Commentaires sur la Métaphysique d'Aristote, imprimés à Rome en 1684, et plusieurs petits Traités imprimés en 1605 seulement à Naples, entre lesquels il y en a un, *des Contradictions apparentes dans la doctrine de saint Thomas, et de la manière de les concilier* ; un autre de la Mé-

moire, etc. (Échard, *script. ord. Præd.*, tom. 2.)

AQUA-SPARTA (Matthieu d'), ainsi appelé du nom de cette ville où il avait pris naissance, vivait dans le treizième siècle. Il prit à Tuderti l'habit religieux de l'Ordre de Saint-François, et il s'y acquit la réputation d'un des plus savans théologiens de son siècle. Il fut élu général de son Ordre en 1287, devint cardinal l'année suivante sous Nicolas IV, et mourut à Rome en 1302. Ce savant cardinal a écrit sur le Maître des Sentences, sur l'Épître de saint Paul aux Romains, etc. (Wading, *in annal. min.* Swert; *Athen franc.* Ciaconius. Auberi.)

AQUATIQUES, hérétiques qui croyaient que l'eau était un principe coéternel à Dieu. (Stockman, *Lexic.*)

AQUA-VETERI (Jean d'), religieux de l'Ordre des Carmes à Malines, était natif d'Oudewater dans le territoire d'Utrecht. Il possédait bien la science des divines Écritures, et mourut en 1507, âgé de soixante-quatorze ans. On a de lui : 1° *Fasciculus temporum sui ordinis*, (lib. 3.) Il prétend, dans le premier, qu'Élie et les prophètes ont été les fondateurs de son Ordre. Dans le second, il fait le dénombrement des Saints du même Ordre ; et dans le troisième, il en place les généraux selon la suite des temps qu'ils ont gouverné. 2° *Manuale*. 3° *Dialogus inter Carmelitam et Cartusianum*. 4° *Epistolæ familiares*. 5° *De puritate con-*

ceptionis B. V. Mariæ. 6° Sermonum de tempore et Sanctis (lib. 2.) 7° *Quadragesimale. 8° Propugnaculum Carmelitarum*, à Venise, in-4°. 9° *Collationes feriales. 10° Contra Wigan-
gandum, pro Thrithemio*, lib. 1. (Sveert, *Athen. Belg.*, p. 388.)

AQUAVIVA. Trois villes d'Italie ont porté ce nom ; l'une de la province de Bari, présentement ruinée, auprès de laquelle est un gros bourg remarquable par la bonté de ses eaux, qu'on trouve aisément pour peu qu'on fouille la terre, entre Matéra et Bari, à quinze milles de l'une et de l'autre. C'est de là qu'une des illustres maisons de Naples a pris son nom. On y voit une collégiale dont l'archiprêtre connaît de toutes les affaires litigieuses.

L'autre Aquaviva est en Toscane, dans l'ancienne Flaminie, sous le Mont - Soracte, entre Ariniano et Citta-Castellana. On en voit les ruines dans un endroit nommé la *Fontana d'Aquaviva*.

La troisième ville appelée Aquaviva était dans le *Samnium* ou la Campanie. C'est présentement un bourg sur le Vulture, entre Venafre et le monastère de Saint-Vincent, de la province de Capoue. Chacune de ces villes prétend avoir été épiscopale, et s'attribue les évêques dont on voit les noms dans les actes ecclésiastiques. Quoi qu'il en soit, les évêques suivans ont siégé dans l'une de ces villes.

1. Paulin ou Paul, assista en

qualité d'évêque d'Aquaviva au concile de Rome, sous le pape Hilaire en 465.

2. Benigne, aux conciles de Rome, sous Félix III en 487, et sous Symmaque en 479 et 502.

3. Boniface, au concile de Rome, sous Symmaque en 503.

AQUAVIVA (Claude), était de Naples, et fils du duc d'Atri. Il embrassa l'institut des jésuites l'an 1567, et en fut élu général en 1631. Il gouverna cette société avec beaucoup de sagesse et de modération l'espace de trente-quatre ans. Il mourut le 31 janvier de l'an 1615, âgé de soixante-douze ans. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété : *Directorium exercitiorum sancti Ignatii* ; *Meditationes in psalmum* 44 et 113 ; seize Épîtres qui sont autant de Traités, etc. (Alegambe, *de Script. Societ. Jesu* ; Sponde, *in Annal.* Le Mire, *de Script. sæculi* 16.)

AQUAVIVA (Octavio), célèbre cardinal, était fils de Jean Jérôme Aquaviva, duc d'Atri, d'une illustre et ancienne maison du royaume de Naples, féconde en personnes de mérite. Après avoir fait des progrès dans les lettres grecques et latines et dans le Droit, il se fit connaître du pape Sixte V qui le fit référendaire de l'une et de l'autre signature, et vice-légat du patrimoine de Saint-Pierre. Il devint cardinal en 1591, puis légat de la campagne de Rome, et enfin légat d'Avignon. Il s'opposa aux entreprises des protestans, et

gouverna avec tant de prudence et de sagesse , qu'il remit le calme et la tranquillité dans la province. Le cardinal Aquaviva aimait et protégeait les gens de lettres, et voulait toujours avoir quelques hommes doctes dans sa maison. Ayant été nommé archevêque de Naples, il alla résider en son diocèse, et y mourut le 15 décembre 1612, à cinquante-deux ans.

AQUI, ville médiocre des Alpes Coliennes et du vicariat italique, peu éloignée d'Albe et appelée *Aquæ statellæ*, apparemment à cause de la bonté des eaux qui sortent des montagnes voisines. On croit que les disciples de l'apôtre saint Barnabé y ont jeté les premiers fondemens du christianisme; et la tradition du pays est que le premier évêque de cette ville fut un des soixante-cinq missionnaires que le pape Sylvestre établit aux environs. On l'appelle *Zajorin* ou *Zalerin*, et la nouvelle cathédrale se glorifie de posséder son corps; l'ancienne est dédiée à l'apôtre saint Pierre, et l'autre à la Vierge. Elle est desservie par huit chanoines et cinq dignitaires dont l'archidiaque, qui est aussi curé, est le chef. Outre cette paroisse, il y en a encore une dans cette ville, trois couvens d'hommes et un de filles, un séminaire et un hôpital. Le diocèse comprend cent villages ou châteaux qui sont sous différens princes; neuf dans le duché de Milan, onze dans le Piémont, deux dans la république de Gê-

nes; le reste dans le duché de Montferrat. Les plus considérables sont Nicée de la Paille et Fabino dans le Montferratais; Casino dans le Milanais, et Ovada dans les États de Gênes. On compte quatre-vingt-treize paroisses dans tout le diocèse, six abbayes, etc. Il était anciennement plus étendu avant qu'on en eût retranché Novi pour l'incorporer au siège d'Alexandrie. Nous avons dit, en parlant de cette dernière ville, qu'Alexandre III l'avait unie à Aqui, pour ne former de toutes les deux qu'un même évêché. (Voyez ALEXANDRIE DE LA PAILLE.) Elle est sous la métropole de Milan.

Evêques d'Aqui.

1. Saint Majorin ou Malerin dont le corps repose dans la nouvelle cathédrale. On en célèbre la fête le 17 juin.

2. Distaldus ou Bistaldus.

3. Dodon.

4. Sévère, dont le corps repose dans l'église de Saint-Pierre, l'ancienne cathédrale.

5. Maxime, *ibid.*

6. Francus. (Voyez Baron., *ad ann.* 579.)

7. Faustin. (Voy. Baron., *ad ann.* 588.)

8. Valentin, assista au concile de Rome sous le pape Agathon, en 679.

9. Odalbert. (Voy. Baron., *ann.* 844.)

10. Badon. (Voyez Baron., *ann.* 877.)

11. Théodalde ou Sedalde, 881.

12. Guidon, 898.
13. Aldagise, 952.
14. Gotofrède, assista au concile de sa province sous Valpert, archevêque de Milan, en 969.
15. Vidon, en 1034 jusqu'en 1070 qu'il mourut. On l'honore comme saint.
16. Ulbert ou Ubert en 1074.
17. Actius, 1103.
18. Guillaume, 1164.
19. Ubert, excommunié pour avoir tenu le parti de Frédéric, par Alexandre III, depuis rétabli. Il assista au concile de Latran en 1179. Ce fut alors que l'évêché d'Aqui fut uni à Alexandrie.
20. Vidon, 1191.
21. Jérôme, 1205.
22. Ugo Torniellus, de Novare, en 1206. Innocent III confirma alors l'union des deux églises, que l'évêque d'Aqui ne voulait pas reconnaître.
23. Anselme, 1223.
24. Guillaume, 1239.
25. Henri, élu en 1252.
26. Albert, 1262.
27. Guidon, 1266.
28. Bandinus, 1276.
29. Gandolphe, abbé de Saint-Pierre d'Aqui en 1277.
30. Anselme, 1285.
31. Ogher, 1288.
32. Oddon, 1293, mort en 1342.
33. Vidon, 1343.
34. Jacques, 1373.
35. François, nommé par l'anti-pape Clément VII, mort en 1380.
36. Fr. Conrad Malaspina, de

- l'Ordre des Mineurs, nommé par l'anti-pape en 1380.
27. Béroald, par le même, 1382.
 38. Valentin ou Walbert, en 1388.
 39. Vidon, 1400. Dans ce temps de schisme, il y avait deux évêques quelquefois sur le même siège.
 40. Henri Scarampus, 1396.
 41. Fr. Boniface de Corarguato, de l'Ordre des Frères-Mineurs, par Boniface IX en 1403. Innocent VII divisa, du temps de cet évêque, Alexandrie d'avec Aquis, et voulut que chaque église eût son évêque.
 42. Princevalles de Sigismundis, par Jean XXIII en 1411.
 43. Matthieu ou Matthias, de Gibertis, évêque de Verceil, transféré en 1423.
 44. François Piccio-Passus, de Bologne, transféré à Pavie en 1427, ensuite archevêque de Milan.
 45. Bernard, le 24 novembre 1427.
 46. Boniface.
 47. Thomas de Régibus, d'Ast, en 1450, mort en 1483.
 48. Louis Brunus, d'Ast, nommé par Alexandre VI en 1499, mort à Rome en 1508.
 49. Dominique Solin, de Filonario, le 28 juillet 1508.
 50. Pierre Vorsius, Allemand en 1534, mort en 1549.
 41. Fr. Bonaventure Castacciarus, général de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Paul III le 12 avril 1549.
 52. Pierre Faunus Castaccia-

rius, en 1558, alla au concile de Trente, et abdiqua en 1585, puis remonta sur le même siège par ordre du pape qui le transféra à Vigevano.

53. François Blandrata, des comtes de Saint-Georges, nommé par Sixte v le 12 août 1585, et fait cardinal, posséda ensemble l'évêché d'Aqui et celui de Faenza.

54. Camille Beccius, de Casal, général des clercs réguliers, en 1599, mort en 1625.

55. Fr. Grégoire Pédroéca, de l'Ordre des Frères - Mineurs, nommé par Grégoire xv en 1621, mort en 1632.

56. Fr. Félix Croréa, de l'Ordre des Conventuels en 1632, mort en 1645.

57. Clément, *ab ecclesia*, d'Aqui même, nommé par Innocent x en 1646. Le continuateur d'Ughel dit que les actes consistoriaux ne font aucune mention de cet évêque, mais bien d'un Ambroise Bécutus, d'Aqui, qui succéda à Félix le 27 mai 1647, et qui siégea jusqu'au 10 mars 1675.

58. Charles-Antoine Gozzani, de Casal, archidiacre d'Aqui, en fut nommé évêque le 30 septembre 1675. Il siégeait encore en 1719. (*It. s.*, t. 4, p. 326.)

AQUILA, ville d'Italie, capitale de l'Abruzze ultérieure, au royaume de Naples, n'a été comptée entre les villes que depuis qu'elle est devenue épiscopale, sous le pontificat d'Alexan-

dre iv qui y transféra le siège de Forconio en 1257. Elle est située sur le penchant d'une montagne assez haute au milieu d'une belle plaine, le long de la rivière de Pescaire. Les églises y sont magnifiques, les rues larges et droites, et les places publiques grandes et ornées de fontaines. Nous ne dirons rien de son origine, qu'on fait peut-être monter trop haut; nous dirons seulement qu'il en est fait mention du temps du pape Nicolas II, c'est-à-dire en 1060, lorsque ce pape conféra à Guichard le duché de la Pouille. L'église cathédrale est dédiée à saint Maxime et à saint Georges, martyrs. Son Chapitre n'a qu'une dignité qui est celle d'archidiacre, onze chanoines, parmi lesquels est un pénitencier et dix chapelains pour servir au chœur. On compte dans la ville vingt-six églises paroissiales, seize collégiales, ayant chacune leur abbé ou leur prieur avec des chanoines, dix-huit couvens d'hommes, onze monastères de filles, etc. Ce diocèse est sous la métropole de Civita-Chiari.

Le tremblement de terre arrivé le 2 février 1703 a renversé entièrement cette ville et fait périr plus de deux mille personnes. Huit cents furent englouties dans la seule église de Saint-Dominique où se donnait la communion. On trouva dans les ruines le prêtre qui tenait encore entre les mains le saint ciboire avec plus de deux cents hosties, sans qu'aucune fût endommagée.

Évêques de Forconio.

1. Florus, se trouva au concile général, sous le pape Agathon, en 680.

2. Jean, assista au concile de Rome en 853.

3. Césus, en 956. De son temps, l'empereur Othon donna à l'église d'Aquila le comté de Forconio.

4. Gualderic ou Walderic, en 968.

5. Bérard, en 1147. Il offrit à Guillaume-le-Bon, roi de Sicile, en 1187, pour le service de la Terre-Sainte, six soldats et douze serviteurs, à raison des fiefs qui relevaient de ce prince et dont il était en possession.

6. Jean, obtint du pape Innocent III la confirmation de tous les privilèges que les souverains pontifes avaient accordés à son église. La charte est datée de la septième année du pontificat de ce pape. Jean fut transféré à Pérouse.

7. Anfutus ou Anfultus, assista à la dédicace de l'église de Saint-Pamphile de Sulmone, en 1208.

8. Théodore, jugea en 1220 en faveur de l'évêque de Rieti, contre l'abbé de Saint-Sylvestre de Petra Battuta.

9. Reynier, mourut vers l'an 1225.

10. N...., élu en 1225.

11. Bérard de Padula, parent de Raynald de Comitibus, cardinal d'Ostie, qui fut depuis pape sous le nom d'Innocent IV, en 1252. C'est le dernier évêque de

Forconio et le premier d'Aquila.

Évêques d'Aquila.

1. Bérard de Padula, nommé par Alexandre IV, siégea sept ans et mourut en 1264.

2. Nicolas, de Sinistro, moine et abbé des saints Vincent et Anastase de la ville, Ordre de Cîteaux, nommé par Clément IV en 1267, mort en 1299.

3. Nicolas de Castrocello, nommé par Célestin V, mort sous Boniface VIII, en 1303.

4. Barthélemi, des comtes de Monopoli, élu par le Chapitre, et confirmé par Boniface VIII en 1303. Il assista au concile de Vienne où il fut chargé de plusieurs crimes. Il y mourut au mois de mai 1312.

5. Philippe de Lucques, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, célèbre par son érudition et par ses prédications, nommé par Clément V en 1312. Il fit rebâtir la cathédrale en entier. Après sa mort, il fut inhumé dans l'église des Augustins de Lucques. Il avait siégé quinze ans.

6. Fr. Ange Acciaiolus, noble Florentin, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1328, siégea jusqu'en 1342, et fut transféré à Florence.

7. Pierre-Guillaume de Tocco, chanoine de Chieti, en 1343, par Clément VI, mourut de la peste en 1346. Depuis cet évêque, le siège vaqua trois ans.

8. Paul de Bazzano, fils de Raynald, était prévôt de l'église de Saint-Just, quand il fut nommé

par Clément vi en 1349. Innocent vi le transféra à Ascoli, et deux ans après il revint à Aquila qu'il gouverna à différentes reprises vingt-quatre ans. Il mourut le 25 janvier 1377, et fut inhumé dans la cathédrale.

9. Isaac de Castro Arcionio, de Pérouse, d'autres disent d'Ascoli, moine de Saint-Benoît, abbé de Saint-Michel de Candiano, diocèse de Padoue, étant évêque d'Ascoli, fut transféré à Aquila en 1353. Il retourna à son premier siège deux ans après, et mourut à Ascoli.

10. Jenn, nommé par Grégoire xi en 1377, le 4 mai. Il s'attacha pendant quelque temps au parti de Clément vii, mais étant tombé malade, il reconnut Urbain vi pour le vrai pape, et mourut à Pérouse en 1381.

11. Fr. Béroald ou Bérard, originaire du Picenum, dans l'Abruzze ultérieure, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par l'anti-pape Clément vii en 1382, par la faveur de Jeanne, reine de Naples, et mis en possession le 9 septembre de la même année en présence de Louis d'Anjou, duc de Calabre, fut un très-méchant homme qui, pendant les dix années qu'il siégea, ne cessa d'allumer et d'entretenir le feu de la discorde dans les esprits de son diocèse. Un jour que les habitants d'Aquila, plus émus qu'à l'ordinaire, s'étaient rassemblés dans la place pour en venir aux mains les uns avec les autres, et qu'ils tenaient déjà leurs épées, il voulut

apaiser le tumulte qu'il avait excité; mais en se mêlant dans les rangs, il fut blessé à mort et inhumé dans sa cathédrale. Après qu'il fut tué, l'anti-pape Benoît xiii nomma à sa place un certain Jacques Rodianus, en 1392, que Boniface ix réhabilita, après qu'il l'eut reconnu en 1401.

12. Étienne, nommé par Urbain vi en 1381. Il suivit le parti de Clément vii et fut déposé. Théodore de Nienn dit qu'étant tombé entre les mains d'Urbain vi, ce pape le fit mettre à la question et le fit tuer en chemin.

13. Clément, nommé par Urbain vi, succéda à Étienne en 1382.

14. Oddon, nommé par le même pape en 1386, mourut en 1388.

15. Louis Cola, chanoine de Rieti, nommé par Boniface ix en 1388, siégea dix ans, après lesquels il fut transféré à Rieti en 1399, Corrade de Camponisais ayant été chargé de l'administration d'Aquila.

16. Jacques de Dona Deis, du château de Rodio, proche Aquila, intrus par Benoît xiii sur le siège de cette ville, ayant reconnu Boniface ix et s'étant démis de toutes les dignités que l'anti-pape lui avait conférées, fut nommé par celui-là chapelain et auditeur du sacré palais, enfin évêque légitime d'Aquila, en 1410. Il mourut en 1431.

17. Amicus Agnifilus de Rocha-Medii, d'Aquila même, cha-

noine de Sainte-Marie-Majeure, nommé par Eugène iv, à la demande de ses concitoyens. On peut le regarder comme le fondateur de son église, tant il lui fit de bien. Eugène iv, Nicolas v, Paul ii, le comblèrent d'honneurs, et Pie ii le fit cardinal-prêtre du titre de Sainte-Marie d'au-delà du Tibre. Il résigna son siège à son neveu; mais celui-ci, n'ayant vécu que trois ans, le reprit et gouverna jusqu'à l'an 1476. Il fut inhumé dans sa cathédrale.

18. François Agnifilus, neveu du précédent, chanoine d'Aquila, chapelain et acolyte de Paul ii, référendaire apostolique sous Sixte iv, évêque d'Aquila par résignation de son oncle, en 1472, mourut en 1475.

19. Louis Borsius, de Naples, succéda à Amicus en 1477, et mourut en 1485.

20. Jean B. Galioffus, d'Aquila, abbé séculier de Saint-Colimai, Ordre de Saint-Benoît, nommé par Innocent viii le 9 janvier 1486. Il fut tué avec son fils naturel dans le palais de Saint-Pierre-aux-Liens, sans qu'on ait jamais pu savoir les auteurs de sa mort.

21. Jean de Léonibus, de Capoue, évêque de Caserte, transféré sur ce siège le 23 août 1493, mort en 1502.

22. Gauthier Suardus, d'Arezzo, moine de Saint-Benoît, nommé par Alexandre vi le 14 mai 1502, siégea deux ans, puis abdiqua sous Jules ii.

23. Jean, originaire de Prato

proche Florence, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, grand philosophe et médecin, nommé par Jules ii le 7 mars 1504. Il conduisit cette église plutôt en médecin et en philosophe qu'en évêque. Il abdiqua sous le pontificat de Léon x. Il devint évêque de Thèbes et mourut peu de temps après, le 9 mars 1515.

24. Jean-François, fils de Louis Franchi, comte de Montoire, nommé très-jeune par Léon x, le 31 août 1515. Le pape le dispensa de prendre les Ordres sacrés. Il gouverna huit ans, après lesquels trouvant que la vie ecclésiastique ne lui convenait pas, il prit le parti des armes.

25. Jean, cardinal Piccolomini, archevêque de Sienne, nommé par Adrien vi administrateur de cette église le 6 juillet 1523, la conféra au cardinal Colonne, qui étant mort peu de temps après donna occasion à Piccolomini d'en reprendre l'administration qu'il continua jusqu'en 1538 qu'il mourut.

26. Pompée, cardinal Colonne, administrateur de cette église, depuis le 3 juillet 1525 jusqu'en 1532 qu'il mourut.

27. Bérard Sanctius, de Rieti, avocat consistorial, conseiller de l'empereur Charles-Quint, nommé par Paul iii le 14 juillet 1538. Il gouverna cette église, quoiqu'absent, pendant quinze ans, occupé par le même pape à la nonciature des Pays-Bas. Il écrivit sous Clément vii contre Henri viii en faveur de Catherine, reine d'Angleterre.

28. Alvare de la Quadra , Espagnol, évêque de Venosa, transféré à cette église le 7 septembre 1543, siégea huit ans et abdiqua.

29. Jean d'Acugna, Espagnol, nommé par Pie IV le 15 janvier 1561. Il eut un procès avec l'archidiacre d'Amiterno sur ce qu'il jugeait des affaires criminelles et matrimoniales contre le décret du concile de Trente ; mais la congrégation du concile décida que cet archidiacre ayant une possession immémoriale, avait ce droit. Jean siégea quinze ans, et mourut en 1579.

30. Fr. Marien Racciacharus, de Tivoli, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé le 3 juillet 1576, mourut le 24 mai 1592.

31. Basile Pignatelli, de Naples, d'une illustre famille, s'étant fait théatin, s'attira, par ses vertus et son zèle pour la vie régulière, l'estime de Clément VIII qui le nomma évêque d'Aquila le 18 août 1593. Il abdiqua pour rentrer dans sa vie privée en 1599.

32. Joseph Rubeus, du château de Pagan, au diocèse d'Aquila, ci-devant évêque d'Ugento, et transféré sur ce siège le 29 mars 1599, siégea sept ans, après lesquels il fut fait archevêque d'Achéronte et de Matera. Il mourut dans sa patrie le 5 février 1610.

33. Gonsalve de Ruéda, Espagnol, présenté par le roi catholique, fut nommé par Paul V le 19 décembre 1605, ensuite transféré par Grégoire XV au siège de Gallipoli en 1622.

34. Fr. Alvarez de Mendoza, de l'Ordre des Frères-Mineurs de l'Observance, nommé par Grégoire XV le 14 novembre 1622, et transféré au siège de Jacca en Espagne le 24 mai 1628.

35. Gaspard de Gaïoso, Espagnol, nommé le 11 décembre 1628, mourut sous Innocent X.

36. Clément de Pezzo, évêque de Porphyre, nommé par Innocent X le 17 décembre 1646, siégea près de cinq ans, et fut transféré à Castro-sur-la-Mer le 27 novembre 1651. Il était théatin.

37. Fr. Ferdinand de Léon, Espagnol, élu le 1^{er} juin 1654.

38. Jean de Torecilla, chantre d'Almería, Espagnol, nommé le 19 octobre 1676, transféré à Brindes le 17 mars 1681.

38. Fr. Archange de Chilento, Espagnol, de l'Ordre des Frères-Mineurs, le 2 juin 1681, mort peu de temps après.

40. Fr. Ignace de La Cerda, Espagnol, de l'Ordre des Augustins, nommé le 11 janvier 1683, mort à Rieti le 29 septembre 1702. Ce siège était encore vacant en 1717. (*Ital. sacr.*, t. 1, pag. 373.)

AQUILA, natif de Pont dans l'Asie-Mineure, fut converti avec sa femme Priscille par saint Paul. (*Act.*, c. 18, v. 2 et seq.) Ayant été contraint de sortir de Rome où il demeurerait, par un édit de l'empereur Claude qui en bannissait tous les juifs, il vint demeurer à Corinthe où saint Paul, dont le métier était de faire des tentes aussi bien que celui d'Aquila, logea chez lui.

Lorsque saint Paul quitta Corinthe, Aquila et Priscille ou Prisca sa femme, le conduisirent jusqu'à Éphèse, et risquèrent leur vie pour sauver la sienne. Ils revinrent ensuite à Rome, puisque saint Paul les salue dans son Épître aux Romains. Ils retournèrent enfin à Éphèse, et ils y étaient lorsque saint Paul écrivit sa seconde Épître à Timothée, dans laquelle il les salue. Les Grecs donnent à Aquila le titre d'apôtre, et font en son honneur leur grand office le 14 juillet. Les Martyrologes marquent la fête d'Aquila et de Prisca sa femme le 8 du même mois.

AQUILA, célèbre traducteur des Écritures de l'ancien Testament d'hébreu en grec. L'empereur Adrien lui ayant donné l'inspection de la ville de Jérusalem qu'il faisait rétablir sous le nom d'*Ælia*, il fut touché de la sainteté des premiers chrétiens, et se fit baptiser. Il fut ensuite chassé de l'église, parce qu'il ne voulut point quitter l'astrologie judiciaire, à laquelle il était fort attaché, embrassa le judaïsme ; et s'étant appliqué à l'étude de la langue hébraïque, il fit deux traductions de l'Écriture, l'une plus libre et plus dégagée, l'autre plus littérale et plus servile, que les juifs préféraient à toutes les autres versions, et qu'ils appelaient la version exacte. On ne sait pas certainement si Aquila était juif d'origine, ou s'il était Gentil avant qu'il se fit chrétien. On ignore encore si c'est le même

qu'Onkelos, célèbre paraphraste du Pentateuque. Les sentimens sont partagés sur ces deux points parmi les juifs et les chrétiens. Voyez les *Prolégomènes* de Valton, et le révérend père Bernard de Montfaucon, à la tête de ses *Héxaples*, pag. 51.

AQUILA (Henri), Allemand, religieux de l'Ordre des Carmes, vivait dans le quatorzième siècle vers 1330. On dit qu'il fut docteur de Paris. Il écrivit divers traités, in *Cantica canticarum*, lib. 1 ; *Quodlibetorum*, lib. 2 ; *Questiones ordinariæ*, etc. (Possevin, in *Appar. sacro*. Alègre, in *Parad. Carmel.* Lucius, in *Bibl. carmel.*)

AQUILA (Pierre d'), surnommé *le petit Scot* et *le docteur suffisant*, religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs de la province de Saint-Bernardin, fut chapelain de Jeanne, reine de Sicile, inquisiteur de la foi à Florence, et enfin évêque de Saint-Angelo. Il a fleuri depuis l'an 1320 jusqu'à l'an 1352. On a de lui un Commentaire peu étendu, mais savant, sur les quatre livres du *Maître des Sentences*, imprimé à Spire en 1480, et à Venise en 1584, in-4° ; et à Paris, en 1585, in-8° ; et encore à Venise, en 1600, in-4°. Possevin, suivi par Wadingue, s'est trompé en faisant trois ouvrages de ce Commentaire ; savoir : *Questiones in IV libros sententiarum : compendium super Magistrum sententiarum*, et un autre livre intitulé, *Scotellus*. (Le père Jean

de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francis.*, tom. 2, pag. 432.)

AQUILA (Bernardin d'), religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs de la ville de Fossa, ou selon d'autres d'Aquila même, capitale de l'Abruzze ultérieure, au royaume de Naples, se rendit très-savant dans l'Écriture-Sainte dans l'un et l'autre Droit. Ce furent ces connaissances qui le firent appeler à la cour de Rome pour y faire l'office de procureur de son Ordre; mais l'éclat de ses vertus l'emporta encore sur celui de sa science. Pierre Rodolphe nous le représente comme un homme éminent en sainteté et doué du don des miracles. Il mourut en 1503, âgé de quatre-vingt-trois ans, dans le couvent de Saint-Julien près de la ville d'Aquila, d'où ses reliques furent transférées en 1515 dans le couvent de Saint-Ange, entre Fossa et Oera; on les plaça sous le maître-autel, et les peuples les honorent encore aujourd'hui avec beaucoup de dévotion. Nous avons de ce saint et savant religieux, 1° *Historia brevis de cœnobii et illustribus viris provincie S. Bernardini*; 2° *Quodlibetum scholasticum*; 3° *Quadragesimale*; 4° *Peregrinus*, où il traite de ce que Jésus-Christ fit et dit lorsqu'il apparut aux disciples d'Emmaüs sous la forme d'un voyageur; 5° *Funerale*, à Venise, 1572; 6° *Centuria in memoriam passionis Christi*; 7° *Sermonum aliquot libri inchoati*, dont on a extrait; 8° *Tractatus de nubere volentium doctrina*, qui se trou-

ve parmi les *Tractatus juris*, tom. 9, Venise, 1584; 9° *Vita S. Bernardini Senensis*; 10° *Vita B. Philippi Aquilani*; 11° *les Avis pour la Vie spirituelle*, en italien, Venise, 1572. (Pierre Rodolphe, lib. 3, *Historiæ religionis seraphicæ*. (Wadingue, de *Scrip. ord. Minor.*, pag. 54. Possevin, in *App. sacro*. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francis.*, tom. 1, pag. 204 et 205.)

AQUILA (Antoine d'). On a de lui, *Novæ institutiones linguæ hebraicæ*, à Rome, 1650, in-8°. (Imbon., *Bibl. lat. heb.*, p. 313.)

AQUILÉE, *Aquileia*, ville du Frioul autrichien, qui a été longtemps archiépiscope et patriarche, était si considérable autrefois qu'on la nommait *la seconde Rome*. Elle a pris son nom, selon Isaac Vossius et selon d'autres, de l'aigle qu'elle a pour armes, et que les légions romaines avaient pour enseignes. Elle est presque entièrement ruinée aujourd'hui, et située auprès de la côte du golfe de Venise qu'elle a au midi, au confluent de l'Ansa et du Torra. L'empereur Auguste l'aggrandit, et Vespasien y fut proclamé Empereur. On prétend qu'elle avait quatre lieues de circuit lorsqu'Attila, roi des Huns, la prit et la saccagea en 452. Elle demeura depuis entièrement démantelée. Narsès la rétablit; mais les Lombards la reprirent de nouveau et la ruinèrent en 590. Ainsi elle déchet insensiblement de son ancienne splen-

deur. Elle donna néanmoins encore le titre de patriarche à ses évêques qui l'ont pris depuis le sixième siècle, et qui exerçaient l'autorité métropolitaine sur la Vénitienne, l'Istrie et les provinces voisines. Ce prélat et son Chapitre avaient transféré leur résidence à Udine dans les terres de la république de Venise, à cause du mauvais air qui règne en été à Aquilée qui pour cette raison est presque déserte. Le Chapitre y résidait toutefois en hiver, et y faisait l'office dans la cathédrale de l'Assomption; mais aujourd'hui ce patriarcat est supprimé. Il y a deux paroisses dans la ville d'Aquilée pour une quarantaine de maisons qui y restent, et qui sont habitées la plupart par des pêcheurs qui s'absentent même presque tous en été. Il y a aussi une abbaye de filles bénédictines qui en été se retirent à Forlì.

Le diocèse d'Aquilée était très-étendu; outre une grande partie du Frioul, il comprenait la Carniole, le comté de Gorice, une partie de la Carinthie et de la Styrie. On y comptait plusieurs villes, cinquante bourgs et mille villages, et on y parlait trois langues différentes, suivant les divers pays qui le composaient; savoir, l'allemand, l'esclavon et l'italien. Comme une grande partie était située dans les États de la maison d'Autriche, la reine de Hongrie qui les possède, prétendait nommer le patriarche, du moins à l'alternative avec les Vénitiens qui, pour perpétuer

leur nomination, engageaient le patriarche d'Aquilée à avoir toujours un coadjuteur qu'il nommait de leur agrément; cela a causé un grand différent entre eux, qui fut enfin terminé en 1751 par la suppression du patriarcat d'Aquilée, et l'érection des deux archevêchés d'Udine et de Gorice.

Patriarches d'Aquilée.

1. Saint Marc l'évangéliste, qui fut envoyé par l'apôtre saint Pierre pour prêcher la foi à Aquilée. (*Voy. S. MARC.*)

2. Saint Hermagore, disciple de saint Marc, qui l'ordonna évêque d'Aquilée l'an 50. Il mourut martyr l'an 70.

3. S. Hélar ou Hilaire, succéda à S. Hermagore en 276, après que le siège eut vaqué deux cent six ans. Il fut martyrisé l'an 285.

4. Chrysogone, différent du martyr de même nom, en 286. Il siégea dix ans.

5. Saint Quirin, selon plusieurs historiens, quoiqu'on ne le trouve dans aucun catalogue des évêques d'Aquilée.

6. Saint Théodore en 308. Il assista au concile d'Arles en 314, et finit par le martyre.

7. Chrysocomas ou Chrysogone II. Il y en a qui le placent immédiatement après le premier Chrysogone.

8. Agapet, depuis l'an 319 jusqu'à l'an 332.

9. Benoît, en 332.

10. Fortune ou Fortunatien, qui assista au concile de Sardique en 347. Il souscrivit en 353

à la condamnation de saint Athanase à Arles , et mourut arien , selon Baronius.

11. S. Valérien qui purgea son église de l'hérésie arienne , et se trouva au concile qu'on tint à Aquilée en 381 contre cette même erreur. Fontanin dans le chapitre 3 du livre 3 de sa Bibliothèque d'Aquilée, met la mort de ce saint évêque à l'an 386.

12. Saint Chromace , Espagnol , gouverna dix-huit ans neuf mois. Saint Jérôme , saint Chrysostôme et saint Ambroise donnent de grands éloges à sa doctrine et à sa sainteté.

13. Saint Nicétas ou Nicéa , également recommandable par sa doctrine et par sa sainteté , gouverna vingt-cinq ou trente ans.

14. Augustin , natif de Bénévent , gouverna quatorze , ou , selon d'autres , vingt-huit ans.

15. Delphin , siégea neuf ans.

16. Maxime , dix-huit ans.

17. Janvier ou Gennar ou Julien , huit ans.

18. Second , trois ans.

19. Marcelle , vingt-huit ans.

20. Marcellin , homme d'un grand esprit et d'une grande naissance parmi les Romains , siégea quinze ans , pendant lesquels il rétablit l'église d'Aquilée qui avait été désolée par les Huns.

21. Étienne , siégea douze ans , pendant lesquels il eut beaucoup à souffrir de la part de Théodoric , roi d'Italie , infecté de l'arianisme.

22. Macédonius , en 536. Il

siégea vingt-six ans , et commença le schisme en refusant d'accepter les trois chapitres du concile de Chalcédoine.

23. Paulin ou Paul , Romain qui mourut en 573. Il fut schismatique comme son prédécesseur.

24. Probin , en 573 , ne siégea qu'un an et huit mois , et fut schismatique.

25. Élie , en 575. Il transféra son siège à Grado , et fut schismatique.

26. Sévère , depuis l'an 589 jusqu'à l'an 605 , et fut schismatique.

27. Jean , depuis l'an 605 jusqu'à l'an 617 , ou , selon d'autres , 627. Il fut schismatique.

28. Marcien , en 633 , siégea trois ans un mois et cinq jours.

29. Maxime , que plusieurs omettent , et qu'on trouve quelquefois nommé *Maxime Félix* , ce qui a donné lieu à quelques uns de faire deux patriarches en même temps , assista au concile de Rome de l'an 649. Il siégea quatorze ans.

30. Jean II , schismatique en 660 , siégea dix ans.

31. Pierre , en 670 , siégea quatorze ans.

32. Sérénus , auquel le pape Grégoire II envoya le *pallium* , à la prière du roi Luitprand. Le même pape lui écrivit en 729.

33. Calliste , en 730. Le pape Grégoire III lui écrivit en 733 , touchant la division des diocèses de Friuli et de Grado.

34. Siginald , ou Sigualt et Sigolt , de la maison royale des

Lombards , qui mourut , selon quelques uns , l'an 774.

35. Saint Paulin , second du nom , succéda à Sigolt en 774 , ou , selon d'autres , en 776. Il était Autrichien de nation , et eut beaucoup de crédit auprès de Charlemagne. Il se trouva à plusieurs conciles qui se tinrent pendant le règne de cet Empereur. Il convertit à la Foi les peuples de la Carinthie et leurs voisins. Il composa aussi plusieurs ouvrages ; quelques uns entre autres contre Élipand de Tolède et Félix d'Urgel. Il mourut en 802.

36. Urbain , en 804 , siégea cinq ans.

37. Maxence , souscrivit en 813 , le 24 juin , à une donation de Rotald , évêque de Vérone. Le pape Eugène II assembla à sa persuasion un concile à Mantoue en 826 qui adjugea l'île de Grado à l'église d'Aquilée. On croit que Maxence mourut peu de temps après ce concile.

38. André , qui vivait encore l'an 844 , que le pape Sergius lui écrivit.

39. Venance , qui siégea peu de temps.

40. Hindelmar ou Vildemar ou Eudelmar ou Teutimar , se rendit célèbre au concile de Pavie de l'an 850.

41. Loup , en 855.

42. Valpert , élu en 858 , siégea environ vingt-six ans.

43. Frédéric , élu vers l'an 884 , mourut l'an 897.

44. Léon , qui succéda à Frédéric en 897 , fut tué la treizième

me année de son épiscopat , à cause de son zèle chrétien , par Roald Lombard.

45. Ursus , en 909.

46. Loup II , en 932 , siégea neuf ans.

47. Engelfred ou Endelfred , en 941 , siégea environ vingt ans.

48. Rodoald , vers l'an 961 , consacra cette même année l'église de Parenzo.

49. Jean III , en 996 , assista à la consécration de l'église de Bamberg , bâtie par le roi Henri. Il mourut l'an 1016.

50. Poppon , noble allemand , était chancelier de l'empereur Henri quand il fut fait évêque d'Aquilée l'an 1016. Ce prince lui accorda la permission de battre monnaie , et il se servit de sa faveur pour se soumettre l'église de Grado. Il releva les murs de la ville d'Aquilée , fit bâtir des églises et des monastères , et obtint plusieurs privilèges à son diocèse. Ce patriarche portait aussi le nom de Wolfgang.

51. Euvard , Allemand , élu l'an 1054 , assista au concile de Rome de l'an 1047 , et mourut l'an 1049.

52. Gosobaud ou Godebod , Allemand , succéda à Euvard l'an 1049. Il fit bâtir un monastère et une église de saint Etienne , premier martyr , proche d'Aquilée , et mourut l'an 1065.

53. Ravanger ou Revenger , Allemand , fut élu en 1065 , et mourut en 1068.

54. Singifred ou Sigéard , Allemand , était chancelier de

l'empereur Henri IV quand il fut élu en 1068. Il mourut en 1077.

55. Henri, Allemand, élu en 1077, assista au concile de Rome de l'an 1079, et mourut en 1084.

56. Frédéric, Allemand, élu en 1084, ne siégea qu'un an.

57. Voldarc ou Voldaric ou Oderic, en 1086, siégea vingt-six ans. Il eut l'avantage de faire la paix entre le pape Pascal II et l'empereur Henri.

58. Richard de Primerio ou Gérard de Primeriaco, fut élu unanimement l'an 1112, à cause de son incroyable sainteté, dit Candide; mais étant devenu schismatique dans la suite, le pape Honoré II le déposa l'an 1130.

59. Péregrin, homme d'un grand esprit et d'un bon conseil en 1130. Il conduisit à Rome le pape Innocent II avec l'empereur Lothaire, et en obtint plusieurs privilèges; mais s'étant déclaré dans la suite pour l'anti-pape Victor, Alexandre III, pape légitime, l'excommunia l'an 1160, et il mourut l'an 1162.

60. Voldaric ou Ulric, en 1162. Il fut excommunié par le pape Alexandre III pour avoir suivi l'anti-pape Octavien; mais ayant quitté le schisme, ce même pape lui accorda un privilège en 1177.

61. Gotifred, en 1182 ou 1184. Il tint un concile où il fit plusieurs statuts utiles et salutaires.

62. Pérégrin II, en 1199, siégea quatre mois.

63. Valter ou Volcker ou Val-

fer, noble bavarois, fut élu l'an 1204. Ce fut un prélat recommandable par sa science, sa prudence et sa sainteté qui le rendirent cher aux empereurs Henri VI et Frédéric II, aussi bien qu'aux souverains pontifes Innocent et Honoré III qui l'envoyèrent comme leur légat à latere à Venise et à Padoue. Il s'acquitta de ces légations avec succès, assista au concile de Latran de l'an 1215, et mourut l'an 1217.

64. Bertault, fils du duc de Moravie, fut élu l'an 1218. Les papes Honoré III et George IX l'excommunièrent comme partisan de l'empereur Frédéric II. Mais ensuite il fut réconcilié à l'Église, et il travailla avec succès à réconcilier ensemble le pape avec l'Empereur. Il mourut un peu avant l'an 1252.

65. Grégoire de Montlong fut élu en 1251, et gouverna dix-huit ans, mais presque toujours absent de son diocèse, à cause de la légation d'Italie dont il fut chargé.

66. Raimond Turrien, d'une famille illustre de Milan, fut élu l'an 1272, et reçut le *pallium* du pape Grégoire X. On le regarde avec justice comme le père de la patrie, et un prélat comparable à ceux de la primitive Église. Il mourut le 21 février 1298.

67. Pierre Gerra, de la ville de Ferentino, fut nommé par le pape Boniface VIII l'an 1299, et mourut l'an 1301, au regret de tous les gens de bien qui le pleurèrent comme un digne successeur de Raimond.

68. Othon, de la noble maison de Razzis, fut transféré de l'église de Padoue à celle d'Aquilée par Boniface VIII, l'an 1301. Il assista au concile de Vienne sous Clément V, l'an 1311, et mourut l'an 1316.

69. Casson ou Caston, de la maison des Turriens de Milan, fut nommé au patriarchat d'Aquilée en 1317, par le pape Jean XXII, et mourut huit mois après.

70. Parganus Turrien, neveu du précédent, fut substitué à sa place, par le même pape, en 1319. Il eut le bonheur de ramener la paix dans son diocèse déchiré par les factions des Guelfes et des Gibelins, et mourut en 1332.

71. Bertrand, en 1335. Il fut tué le 7 juin 1350 par le comte Henri de Nuremberg, à cause de son zèle pour les immunités de l'Église. Dieu l'honora du don des miracles après sa mort.

72. Nicolas de Luzembourg, en 1350. Il était du sang royal de Bohême, mais bâtard et frère naturel de Charles, roi des Romains. Il bâtit beaucoup d'églises et de monastères, amassa plusieurs reliques, et se rendit cher à son peuple par un grand nombre d'autres actions saintes qui le firent fort regretter quand il mourut en 1358.

73. Louis Turrien, de l'illustre maison des Turriens de Milan, fut promu au patriarchat d'Aquilée par le pape Innocent VI en 1358. Il eut la gloire de pacifier son diocèse qui était fort

agité, lorsqu'il y entra et mourut le 30 juillet 1364.

74. Marquard, surnommé *Nordling*, noble allemand, baron de Blonchingen, monta sur le siège patriarchal en 1364, et le quitta en mourant l'an 1381. C'était un homme d'un grand courage et d'une plus grande vertu, qui défendit vigoureusement les droits de son église contre les puissances voisines, et qui fut si cher à l'empereur Charles IV, qu'il l'établit vicaire de l'Italie avant sa promotion au patriarchat.

75. Philippe d'Alençon, du sang royal de France, fils de Charles II, comte d'Alençon, patriarche de Jérusalem et cardinal, fut nommé administrateur de l'église d'Aquilée par le pape Urbain VI un mois après la mort de Marquard. Il y eut schisme à cette occasion, une partie du peuple refusant de reconnaître Philippe qui fut enfin révoqué par le même pape qui lui avait donné cette administration. Il mourut le 15 août 1397.

76. Jean, fils du duc de Moravie, que le chapitre d'Aquilée avait opposé à Philippe, fut confirmé par Urbain VI. Il éprouva de grands troubles qui ne finirent que par sa mort tragique, ayant été assassiné à Udine l'an 1394 ou 1395.

77. Antoine Cajétan, Romain, depuis l'an 1395 jusqu'à l'an 1402 qu'il fut fait cardinal-prêtre de Sainte-Cécile.

78. Antoine Panciarinus de

Portugravino ou Portugruario , de Friuli , passa de l'évêché de Concordia au patriarchat d'Aquilée , en 1402. Il fit bâtir une église sous le nom de *Saint-André* , et parut avec éclat au concile de Constance. Il mourut à Rome en 1431.

79. Louis de Deck , en latin, *Techius* ou *Tecchius*, de la maison des ducs de ce nom en Hongrie , fut établi patriarche l'an 1418 , par le pape Martin v. Il avait été demandé long-temps auparavant par le Chapitre , mais il avait toujours été traversé par Antoine Dupont , nommé au patriarchat par Grég. xii. Louis de Deck mourut au concile de Bâle en 1434 , selon Ughel ; mais cet auteur se trompe, puisque Louis signa en 1435 un traité de paix entre le roi de France et le duc de Bourgogne. On croit qu'il vécut encore quelques années depuis.

80. Louis Scaramp Médiarota , natif de Padoue , passa de l'évêché de Florence au patriarchat d'Aquilée , en 1439 ou 1440 , et fut fait cardinal la même année. Il mourut à Rome en 1465. C'est sans fondement que quelques auteurs prétendent que Jean Vitellescus Cornatanus fut patriarche d'Aquilée entre Louis de Deck et Louis Scaramp ; puisque les chroniques de l'église d'Aquilée ne font aucune mention de ce patriarche , comme l'assure le père de Rubéis , dominicain , dans son ouvrage intitulé : *Monumenta ecclesiæ Aquileien-*

sis , etc. , imprimé à Strasbourg en 1740.

81. Marc Barbus , Vénitien , cousin du pape Paul ii et cardinal du titre de Saint-Marc , siégea depuis l'an 1465 jusqu'à l'an 1490. Il tint un concile provincial , et fut envoyé légat vers l'Empereur , pour le réconcilier avec les rois de Pologne et de Pannonie ; ce qu'il exécuta heureusement. Le pape Paul ii l'employa dans beaucoup d'autres affaires épineuses durant son pontificat , connaissant sa prudence et son habileté. Il joignait à ces talens la science , la piété , la douceur , la justice et la charité envers les pauvres qu'il institua ses héritiers en mourant.

82. Hermolaüs Barbarus , d'une des premières noblesses de Venise , fut nommé patriarche d'Aquilée par le pape Innocent viii , en 1491 ; mais il ne prit point possession , et mourut à Rome en 1494.

83. Nicolas Donat , jusqu'en 1497.

84. Dominique Grimani , cardinal du titre de Saint-Marc , le premier des philosophes et des théologiens de son temps , fut nommé en 1497 , selon Ughel , ou l'année suivante , selon d'autres. Il se démit en faveur de son neveu Marin Grimani , en 1517 , et mourut à Rome en 1523.

85. Marin Grimani , en 1517. Il fut fait cardinal en 1517 , et chargé de diverses légations à cause de sa rare prudence. C'était d'ailleurs un homme élo-

quent et savant, dont nous avons un Commentaire sur les Épîtres de saint Paul. Il mourut en 1546, après avoir cédé son patriarchat à Marc Grimani, son frère, en 1529.

86. Marc Grimani, en 1529. Il fut envoyé légat du Saint-Siège par Paul III, en 1537, contre Soliman, empereur des Turcs. Il mourut avant son frère Marin, qui reprit son église d'Aquilée et la gouverna jusqu'à l'an 1545.

87. Jean Grimani, autre frère de Marin Grimani, gouverna depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1592. Ce fut un grand amateur des lettres et de l'antiquité, et un zéléteur ardent de la discipline ecclésiastique qu'il rétablit dans son clergé. Il se donna trois coadjuteurs; savoir: Daniel Barbarus, Aloysius Justinien, et François Barbarus.

88. François Barbarus, en 1592. Il tint un concile de sa province, et marqua beaucoup de zèle pour faire fleurir la piété dans son diocèse. Il mourut très-regretté en 1615.

89. Hermolaus Barbarus, frère du précédent, lui succéda en 1615, après avoir été son coadjuteur dès l'an 1596. Il ne lui fut pas inférieur en vertu, et mourut en 1622.

90. Antoine Grimani, fut fait coadjuteur en 1618, et patriarche en 1622. Ce fut un prélat recommandable par sa prudence, son éloquence, son amour pour la justice et sa libéralité qui lui fit bâtir, doter ou orner un grand

nombre d'églises. Il mourut en 1628.

91. Augustin Grodonic, d'une noble et ancienne famille de Venise, depuis 1628 jusqu'en 1629.

92. Marc Grodonic, parent du précédent, lui succéda en 1629; mais il ne prit possession qu'en 1633. Il mourut en 1656, au grand regret de tous les gens de bien qui se voyaient privés d'un pasteur également pieux et zélé pour le salut de son troupeau.

93. Jérôme Grodonic, frère du précédent, lui succéda aussitôt après sa mort, et ne lui survécut que d'onze mois.

94. Jean, de la maison des Delfins de Venise, célèbre par les princes; les sénateurs, les cardinaux et les évêques qu'elle a donnés, fut fait coadjuteur de Jérôme Grodonic en 1656, et devint son successeur en 1658. Il tint en 1660 et 1669 des synodes diocésains où il fit un grand nombre de réglemens très-sages. Le pape Alexandre VII l'honora de la pourpre romaine le 7 de mars de l'an 1667. Il mourut le 19 juillet 1699.

95. Denis Delfin, prit possession de l'église d'Aquilée par procureur, l'année même de la mort de son prédécesseur. Il tint un synode en 1703, dans la cathédrale d'Udine, dont les actes ont été imprimés. Mais ce ne fut pas le seul monument de son zèle: on lui est redevable d'avoir rétabli la discipline dans le clergé séculier et régulier, élevé des monts de piété pour le soulage-

ment des pauvres, réparé l'église collégiale d'Udine, agrandi le palais patriarchal d'Aquilée, et construit une belle bibliothèque pour l'utilité du public. Il mourut le 13 août 1734.

96. Daniel Delfin, en 1734. Il avait été fait coadjuteur de Denis Delfin, son oncle, dès le 6 de décembre 1714.

Conciles d'Aquilée.

Le premier se tint l'an 381, sous le pape Damase I, contre Pallade et Secundien, évêques ariens, qui y furent condamnés avec un certain Attale, prêtre. Il est souscrit par trente évêques, tous célèbres par leur doctrine et par leur sainteté, entre lesquels saint Ambroise tient le premier rang. (*Reg.*, t. 3. Lab., 2. Hard., 1.)

Le deuxième, l'an 553, sous le pape Vigile, contre le cinquième concile de Constantinople, à cause qu'il avait condamné les trois chapitres en haine du concile de Chalcédoine, à ce que prétendaient les évêques du concile d'Aquilée, d'où vient qu'ils se séparèrent de l'église catholique et firent un schisme qui dura cent ans.

Le troisième, l'an 698, sous le pape Sergius I, touchant le même sujet. (Lab., tom 6.)

Le quatrième, l'an 791, par Paulin, évêque d'Aquilée. Il contient quatorze canons.

Le premier contre la simonie.

Le deuxième sur l'excellence de la vertu nécessaire aux pasteurs.

Le troisième contre l'ivrognerie.

Le sixième défend aux clercs les plaisirs séculiers, comme la danse, la musique, etc.

Le septième défend aux évêques suffragans d'Aquilée de condamner un prêtre, un abbé ou un diacre, sans consulter le métropolitain.

Le huitième défend les mariages clandestins.

Le dixième défend à un homme ou à une femme qui se sont séparés pour cause d'adultère, de se remarier, contre l'abus qui régnait en ces temps-là.

Le treizième ordonne que la célébration du dimanche commencera à l'heure de vêpres le samedi, et que le dimanche on assistera à tout l'office.

Le cinquième concile, l'an 1015, pour confirmer la donation du patriarche Jean aux chanoines de Forly. (Mansi, tom. 1.)

Le sixième se tint l'an 1181. On y réduisit les chanoines d'Aquilée à la vie commune. (Mansi, tom. 2, pag. 706.)

Le septième se tint l'an 1184, contre les incendiaires et les sacrilèges. (Lab., tome 10. Hard., 6.)

Le huitième, l'an 1409, par Grégoire XII, pour l'extinction ou plutôt pour l'extension du schisme; puisque cet antipape allant à ce concile qu'il avait indigné, et où il se trouvait fort peu d'évêques, créa à Sienne plusieurs cardinaux pour étendre le schisme. (Lab., tom. 2. Hard., 7.)

Le neuvième, l'an 1596, pour

l'observation du concile de Trente et la discipline, sous le pape Clément VIII. François Barbaro, patriarche d'Aquilée, y présida. On y publia dix-neuf canons touchant les offices divins, la résidence des évêques, des curés, des chanoines; la vie, les séminaires des clercs, et plusieurs autres points communs à beaucoup d'autres conciles. (Hard., tom. 10.)

AQUILIN (saint), vulgairement *Aquelin*, naquit à Bayeux vers l'an 620, de parens nobles et riches. Il fut marié et servit quelque temps dans les armées de Clovis II. Il garda long-temps la continence avec sa femme, et fut élevé sur le siège épiscopal de la ville d'Évreux après la mort de saint Étern qui arriva vers l'an 653. Il consacra ses soins, son travail, son repos au salut de son peuple; et, après les fonctions de son ministère, il se retirait dans une cellule à cent pas de son église où il pratiquait de grandes austérités. Il assista l'an 688 au concile de Rouen, assemblé par son métropolitain saint Ansbert. Il fut affligé sur la fin de sa vie de la perte de la vue qu'il avait, ou demandée, ou reçue comme une grâce particulière, et mourut en 695, après quarante-deux ans d'épiscopat. Il fut enterré dans une église qu'il avait fait bâtir aux faubourgs de la ville, et Dieu y rendit sa mémoire célèbre par divers miracles. Sa fête est marquée au 19 d'octobre dans le Martyrologe romain, et se cé-

lèbre néanmoins le 15 de février dans l'église d'Évreux. (Surius, Baillet, 19 octobre.)

AQUIN (Antoine d'), fit imprimer une collection des lettres des papes, depuis saint Clément I jusqu'à Grégoire VII, faite par le cardinal Antoine Caraffe. Il avait ramassé un grand nombre de pièces pour faire un supplément à ce recueil; mais la mort l'ayant surpris, le cardinal Baronius a profité de ses recherches. (*Journal des Savans*, 1721.)

AQUIN (Philippe d'). C'était un rabbin qui, avant d'avoir embrassé le christianisme, se nommait *Rabbi Mardocai* ou, Mardochée. Il naquit à Carpentras. Son penchant pour la religion chrétienne l'ayant fait chasser d'Avignon, il vint dans le royaume de Naples, se fit baptiser à Aquino, et reçut le nom de Philippe; ce qui l'a fait appeler Philippe d'Aquin, nom sous lequel il s'est rendu célèbre. Il vint à Paris vers l'an 1610 avec sa famille, et y fut professeur royal en hébreu avec pension. Il est mort dans cette ville environ l'an 1650. On a de lui plusieurs ouvrages. Le plus considérable est son Dictionnaire hébreu, rabbinique et talmudiste, qu'il acheva en 1629. Il a donné aussi les racines de la Langue sainte. Le fameux Gui-Michel de Gai ou Le Geai, si connu par sa Polyglotte, engagea Philippe d'Aquin à l'aider dans cet ouvrage, et à se charger de l'impression et de la correction des

textes hébreux ou chaldéens. Philippe d'Aquin donna en 1629 un écrit sous ce titre : *Philippi Aquinatis, hebraicæ linguæ Professoris, lacrymæ in obitum illustrissimi cardinalis de Berulle; Parisiis, apud Joannem Bessin*, seize pages in-8°. A la page 10, il parle de plusieurs ouvrages qu'il avait composés : l'un imprimé et intitulé, *Examen Mundi*, était tiré des rabbins; l'autre qu'il était prêt de donner, *de utraque politica judaica tam civili quam ecclesiastica*; un troisième, c'est une version du nouveau Testament en hébreu, avec des notes sur chaque Épître de saint Paul, propres, dit-il, à éclairer les juifs. Philippe d'Aquin eut un fils qui naquit à Avignon, professa quelque temps le judaïsme et se fit baptiser avec son père; il est connu sous le nom de Louis d'Aquin; il fut, comme Philippe, pensionnaire du clergé de France. A son exemple, il s'appliqua à la science rabbinique et aux langues orientales dans lesquelles il devint très-habile. Il nous a laissé plusieurs ouvrages, entre autres des Commentaires sur Job et sur Esther avec des notes, imprimés à Paris, in-4°, en 1624, et plusieurs ouvrages pleins de rabbinisme. (Le Long, *Dissert. hist. sur les Bibles polyglottes*. Bougerel, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Juifs de Provence dans les Mémoires de litt. et d'hist.*, t. 2, part. 2. Moréri, édit. de 1759.)

AQUINO, ville d'Italie dans

le royaume de Naples, en latin *Aquinum*, autrefois considérable; mais depuis que l'empereur Conrad l'a renversée, à peine y compte-t-on trente-cinq feux. Elle a cependant un évêché dépendant de la métropole de Capoue, dont l'évêque réside à Pontecorvo qui n'en est pas fort éloigné. Elle est située sur le torrent de Melphi, qui va se jeter un peu plus bas dans le Gariglian, à trois milles des frontières de l'État ecclésiastique. Elle a donné le nom à saint Thomas, docteur angélique, qui y naquit en 1224. Cette ville doit avoir reçu l'Évangile dès les premiers siècles, et on ne peut douter qu'elle n'ait été dès ce temps le siège d'un évêque; mais les différentes révolutions auxquelles elle a été exposée ne nous permettent pas de donner une succession exacte de ceux qui l'ont gouvernée. Nous suivrons ici, comme ailleurs, le catalogue d'Ughel dans son *Italie sainte*, tom. 1, pag. 394, et tom. 10, pag. 208.

Évêques d'Aquino.

1. Constance ou Constantin, assista aux conciles de Rome sous les papes Hilaire et Félix.

2. Assuérius, assista au concile romain sous le pape Symmaque, en 499.

3. Jean. Il y a eu une lettre de Jean III, à cet évêque. (C. de Pign.)

4. Saint Constance, patron de cette ville, en 566. Saint Grégoire, pape, en fait mention

dans le second livre de ses *Diallog.*, ch. 16; dans le troisième livre, ch. 8. Pierre, diacre, bibliothécaire du Mont-Cassin, a écrit sa vie, comme il le dit lui-même, dans ses *Hommes illustres* de ce monastère. Il prédit la ruine d'Aquino.

5. André.

6. Jovin. Saint Constance avait aussi prédit que ces deux évêques lui succéderaient.

7. Ange, que Léon IX avait excommunié, parce qu'il dissipait les biens de l'Église et qu'il n'était que néophyte, fut déposé par Nicolas II vers l'an 1060, suivant le rapport de Léon d'Ostie, livre 3, ch. 15.)

8. Martin, Florentin, moine du Mont-Cassin, subrogé à Ange en 1060, assista à la dédicace de l'église du Mont-Cassin en 1072. (Voyez *Leo Ostiensis*.)

9. Léon, qui succéda à Martin, consacra l'autel du Mont-Cassin au mois de septembre 1076.

10. Landus, moine du Mont-Cassin, dont la mort est marquée le 6 des ides de novembre dans le nécrologe de ce monastère.

11. Azo, assista à la translation des reliques de saint Jean-Baptiste en 1118.

12. Guarin, à qui Pierre, diacre, dédia la vie de saint Constance, vers l'an 1125.

13. Renauld, moine du Mont-Cassin, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179. Il est fait mention de cet évêque jusqu'en 1191.

14. Geofroy, moine du Mont-Cassin, dont on marque seulement la mort dans un ancien ménologe de ce monastère, sans marquer quelle année.

15. Grégoire de Florence, moine de Vallombreuse et abbé, parent de saint Jean Gualbert, nommé par le pape Célestin III, en 1194.

16. Grégoire, moine et doyen du Mont-Cassin, nommé par Innocent III en 1206, et ordonné par le cardinal d'Ostie le jour de Pâques de cette année.

17. N.... Cet évêque, dont on ignore le nom, siégeait en 1239.

18. Pierre de Saint-Élie, en 1251, mort en 1271.

19. Jean, moine du Mont-Cassin, siégeait en 1290, mourut en 1294, sous le pontificat de Célestin V.

20. Guillaume de Mastisus, étant évêque de Cagli, sa patrie, fut transféré à Aquino par Boniface VIII, en 1295.

21. Lambert, évêque de Véglia, transféré par Boniface VIII, en 1297.

22. Thomas, chanoine, élu par le Chapitre, confirmé par Clément V, en 1309.

23. Léonard, aussi chanoine élu par le Chapitre en 1313, et confirmé par Clément X, mourut en 1340. Le siège vaque ici trois ans.

24. Jacques Falconieri, de Naples, nommé par Clément VI, en 1342, transféré à Bitonto, en 1349.

25. Fr. Thomas de Boïano, de

l'Ordre des Frères-Mineurs , en 1349.

26. Guillierme, archiprêtre de monte *Rosario* , du diocèse de Bénévent, en 1354.

27. Antoine , siégeait en 1361.

28. Jean , siégeait sous Urbain vi. Il fut déposé sous le même pape.

29. Antoine Archeonius , Romain , transféré à l'église d'Ascoli en 1386.

30. Jacques, d'Antioche, nommé en 1387, passa à l'évêché de Sora en 1399.

31. Jean , nommé par l'antipape Clément vii en 1370 , en même temps que Jacques le fut par Urbain vi. Ces deux compétiteurs disputèrent long-temps entre eux. Boniface ix les mit d'accord. Il transféra Jacques à Sora , et nomma Jean à Aquino en 1399.

32. Jacques de Bricus, de Cave, nommé en 1420 , transféré à Spolète en 1424. Il mourut à Rome, étant évêque de Carpentras en France.

33. Fr. François de Tedullinis, Romain, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Martin v, mourut en 1430.

34. Luc Alberin , noble romain, chanoine du Vatican, nommé par Eugène iv en 1430, mourut en 1452.

35. Antoine , nommé par Nicolas v , le 19 août 1452.

36. Robert de Liccio , de l'Ordre des Frères-Mineurs, transféré par Sixte iv , la dernière année de son pontificat , à l'évêché de Liccio dont il ne put

avoir les bulles par la mort de ce pape. Il demeura donc à Aquino où il mourut en 1495.

37. Baptiste de Busalo , noble romain, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, nommé par Alexandre vi le 13 novembre 1495. Il se trouva au concile de Latran sous Léon x , en 1513 , et mourut quelque temps après.

38. Jacques Gherardi de Volterre , nommé par Léon x en 1515 , mort à Rome l'année suivante.

39. Marius Maffeus de Volterre , archiprêtre de l'église de cette ville , et chanoine de Saint-Pierre de Rome , nommé par Léon x le 5 novembre 1516 , siégea jusqu'en 1525 qu'il fut transféré à Cavaillon en France. Il mourut en 1536 , le 24 juin.

40. Antoine Carugius , nommé par Clément vii le 7 avril 1524.

41. Innicus d'Avolos , parent de S. Thomas d'Aquin , moine du mont Olivet en 1536 , mort en 1543.

42. Galearius Florimontes , de Sessa , au royaume de Naples , nommé par Paul iii le 27 avril 1543. Il était bâtard , et fut dispensé de ce défaut par le même pape. Paul iv le manda à Rome pour qu'il travaillât de concert avec Paul Sadolet , évêque de Carpentras , à la réforme des églises de France. Il fut très-estimé des princes chrétiens , particulièrement de Philippe ii , roi d'Espagne , qui le nomma archevêque de Brindes ; mais il

le refusa , et mourut fort âgé dans son diocèse.

43. Adrien Forconio, Romain, 22 octobre 1552 , assista au concile de Trente , siégea vingt-sept ans , et abdiqua en 1579.

44. Jean-Louis Guarin , succéda à Forconio le 3 mars 1579 , et mourut la même année , au mois de novembre.

45. Flaminius Philonard , noble romain , petit-neveu d'Ennius , fait cardinal par Paul III , nommé le 13 novembre 1579 , mort le 12 septembre 1608.

46. Philippe Philonard , neveu du précédent , nommé par Paul v le 24 novembre 1608. Le même pape le fit depuis vice-légat et gouverneur d'Avignon , et cardinal le 17 août 1614. Il mourut de la fièvre à Rome en 1622 , au mois de novembre.

47. Alexand. Philonard , frère du précédent , nommé par Grégoire xv le 18 mai 1615. Il mourut le 21 janvier 1645.

48. Fr. Ange Maldachinus de Viterbe , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , nommé le 15 mai 1645 , transféré à l'église de St.-Severin ou San-Severino , dans la Marche , le 19 novembre 1646.

49. François-Antoine de Pace , nommé le 13 décembre 1646 , mort en 1655.

50. Marcelle Philonard , le quatrième de sa famille , nommé le 11 octobre 1655.

51. Joseph Ferrari , le 17 avril 1690 , siégea neuf ans , et mourut en.....

AQUITAINE , partie des Gaules , aujourd'hui la Guyenne et la Gascogne.

Conciles d'Aquitaine.

Le premier fut tenu l'an 863 contre Étienne comte d'Auvergne. Il y en eut plusieurs autres l'an 1034 , pour la foi , pour la paix et pour porter les peuples à la pénitence. (Pagi.)



